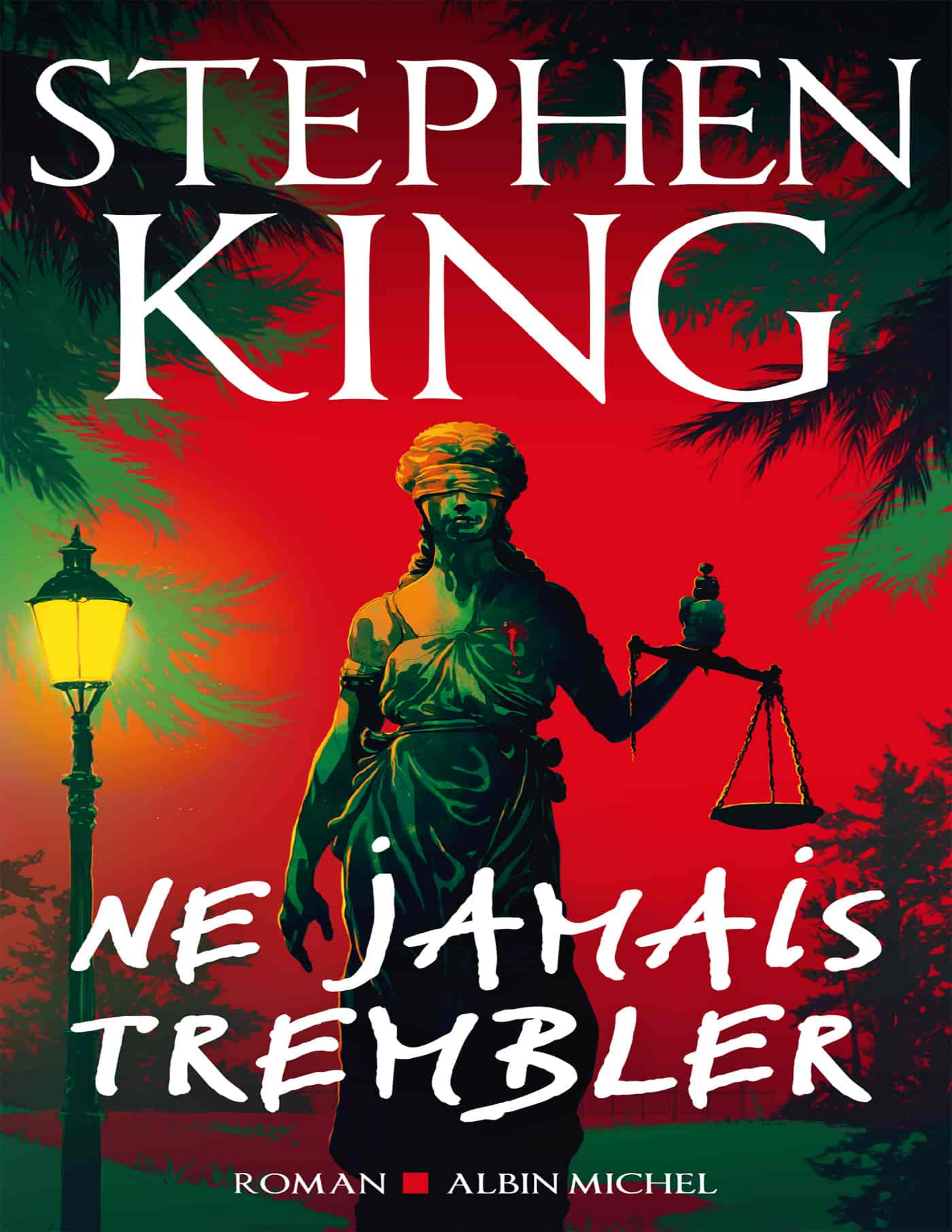
STEPHEN KING



NE JAMAIS TREMBLER

ROMAN ■ ALBIN MICHEL

STEPHEN KING

Ne jamais trembler

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch

Albin Michel

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteur et sont utilisés à des fins de fiction. Toute ressemblance avec des faits avérés, des lieux existants ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.© Éditions

Albin Michel, 2026
pour la traduction française

Édition originale américaine parue sous le titre :
NEVER FLINCH
Chez Scribner, an imprint of Simon & Schuster, Inc. à New York
© Stephen King, 2025
Publié avec l'accord de l'auteur
c/o The Lotts Agency.

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-226-50925-3

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Pour Robin Furth,
avec tout mon amour
et tous mes remerciements
pour ce travail acharné.

Trig

1

Mars, temps épouvantable.

Le Straight Circle se réunit au sous-sol de l’église méthodiste de Buell Street tous les jours de la semaine, entre seize et dix-sept heures. Officiellement, c’est une réunion des Narcotiques Anonymes, mais de nombreux alcooliques y participent eux aussi, et le Straight Circle fait généralement salle comble. D’après le calendrier, c’est le printemps depuis presque une semaine, mais à Buckeye City (parfois surnommée la Seconde Erreur du Lac, Cleveland étant la première) le véritable printemps arrive plus tard. Quand la réunion s’achève, un léger crachin flotte dans l’air. D’ici à la nuit tombée, il s’épaissira pour se transformer en grésil.

Rassemblés autour du grand cendrier extérieur, des participants allument une cigarette car la nicotine est une des deux dernières addictions qu’il leur reste, et après une heure passée dans ce sous-sol, ils ont besoin de leur dose. D’autres participants, la majorité, tournent à droite et prennent la direction de La Flamme, un café situé une rue plus loin. Car le café est l’autre addiction à laquelle ils peuvent encore s’adonner.

Un homme s’est arrêté près du révérend Mike, qui lui aussi assiste régulièrement à cette réunion et à bien d’autres. Le Révérend se sort d’une addiction aux opiacés. Dans les réunions (il en fait deux ou trois par jour, week-ends compris) il se présente en disant : « J’aime Dieu, mais à part ça, je suis un camé comme les autres. » Ce qui lui vaut des hochements de tête et des murmures approbateurs, même si certains vieux de la vieille le trouvent un peu fatigant à la longue. Ils le surnomment Big Book Mike parce qu’il a la manie de citer (in extenso) de longs passages du manuel des AA.

Le Révérend lui serre la main à la manière des jeunes.

« On ne vous voit pas souvent par ici, Trig. Vous vivez dans le Nord, je suppose. »

Trig ne dément pas. Il a de bonnes raisons d'assister à des réunions dans un endroit où il est peu probable qu'on le reconnaisse, mais aujourd'hui, il y avait urgence : c'était soit ça, soit boire, et après le premier verre, le choix n'est plus possible. C'est l'expérience qui parle.

Mike pose la main sur l'épaule de l'homme.

« Quand vous vous êtes exprimé, Trig, vous sembliez bouleversé. »

Trig est un surnom qui date de son enfance. C'est ainsi qu'il se présente désormais au début des réunions. Même loin de chez lui, chez les NA et les AA, il s'exprime rarement. Dans les réunions où chacun passe la parole à l'autre, il dit généralement : « Je préfère écouter, aujourd'hui. » Mais cet après-midi, il a levé la main.

« Je m'appelle Trig et je suis alcoolique.

– Bonjour, Trig », a répondu le groupe.

Ils avaient beau être au sous-sol, et non pas dans l'église elle-même, il y avait quand même cet aspect appel-réponse des messes pentecôtistes. De fait, le Straight Circle est l'Église des Accidentés et des Brûlés.

« Je veux juste dire que je suis sacrément secoué aujourd'hui. Je ne souhaite pas en dire plus, mais je tenais à partager ce sentiment. C'est tout. »

Il y a eu quelques *Merci, Trig* murmurés. Des *Tiens bon* et des *Continue à venir.*

À présent, Trig confie au Révérend qu'il est bouleversé car il vient d'apprendre la mort d'une personne qu'il connaissait. Le Révérend réclame des détails, il insiste à vrai dire, mais Trig se contente de préciser que la personne dont il porte le deuil est morte en prison.

« Je prierai pour lui, dit le Révérend.

– Merci, Mike. »

Trig s'éloigne, mais pas vers La Flamme. Il parcourt trois pâtés de maisons et gravit les marches de la bibliothèque municipale. Il a besoin de s'asseoir pour penser à cet homme mort samedi. Assassiné samedi. Poignardé samedi, dans les douches d'une prison.

Il trouve une chaise inoccupée dans la salle des périodiques et prend un exemplaire du quotidien local, pour s'occuper les mains. Il l'ouvre à un article en page quatre consacré à un chien perdu retrouvé par Jerome

Robinson, de l’agence Finders Keepers. Une photo montre un jeune Noir beau et souriant qui a passé son bras autour d’un gros chien, peut-être un labrador retriever. Le titre se résume à un seul mot : RETROUVÉ !

Trig regarde l’article sans le voir.

Son vrai nom figurait dans ce même journal il y a trois ans, mais nul n’a jamais fait le rapprochement entre cet homme et celui qui assiste à des réunions pour alcooliques et drogués hors de la ville. Et pourquoi quelqu’un le ferait-il ? Même s’il y avait eu une photo de lui (ce qui n’était pas le cas) ? L’homme d’avant portait une barbe légèrement grisonnante et des lentilles. La nouvelle version de lui-même est rasée de près, porte des lunettes et paraît plus jeune (c’est ce qui se passe quand on cesse de picoler). L’idée d’être quelqu’un de nouveau lui plaît. En même temps – tel est le paradoxe avec lequel il doit vivre –, ça lui pèse. Et aussi le fait de penser à son père, ce qui lui arrive de plus en plus fréquemment ces temps-ci.

Laisse tomber, se dit-il. *Oublie tout ça.*

On est le 24 mars. L’oubli ne dure que treize jours.

2

Le 6 avril, Trig, assis dans la même salle des périodiques de la bibliothèque, considère l’enquête du journal dominical. Le gros titre n’annonce pas, il hurle. BUCKEYE BRANDON : LE PRISONNIER ASSASSINÉ ÉTAIT PEUT-ÊTRE INNOCENT ! Trig a lu l’article et écouté le podcast de Buckeye Brandon trois fois. C’est l’autoproclamé « hors-la-loi des ondes » qui a sorti l’affaire, et d’après lui, il n’y a pas de « peut-être ». Cette histoire est-elle vraie ? Trig se dit que, compte tenu de la source, elle l’est certainement.

Ce que tu envisages de faire est complètement fou, se dit-il. Et il a raison.

Si tu le fais, tu ne pourras plus revenir en arrière, se dit-il, et c’est encore plus juste. Il se souvient de la devise de son père : *Il faut continuer jusqu’au bout. Sans jamais trembler, sans faire demi-tour.*

Et… qu’est-ce que ça implique ? Qu’est-ce que ça implique pour *lui* d’accomplir de telles choses ?

Il a besoin de réfléchir davantage. Pas seulement pour avoir une meilleure vision de ce qu’il envisage de faire, mais pour instaurer un délai

entre ce qu'il a appris grâce à Buckeye Brandon (et à cette enquête) et les actes – les *horreurs* – qu'il va peut-être commettre, afin que personne ne fasse le rapprochement.

Le gros titre concernant ce jeune homme qui a récupéré le chien perdu lui revient soudain en tête. La simplicité même : RETROUVÉ ! Trig ne pense plus qu'à ça : ce qu'il a perdu, ce qu'il a fait, et ce qu'il doit faire pour se racheter.

Chapitre 1

1

Avril, maintenant. Dans les rues de la Seconde Erreur du Lac, les dernières plaques de neige fondent enfin.

Par politesse, Izzy Jaynes frappe à la porte de son lieutenant, d'un doigt, et entre aussitôt. Lewis Warwick est renversé dans son fauteuil, un pied posé sur le coin de son bureau, les mains jointes sur le ventre. Il semble méditer ou rêver tout éveillé. Si ça se trouve, songe Izzy, c'est le cas. En la voyant devant lui, il se redresse et repose son pied sur le sol, là où est sa place.

« Isabelle Jaynes, inspectrice hors pair. Bienvenue dans mon antre.

– À votre service. »

Elle ne lui envie pas son grand bureau car elle sait qu'il s'accompagne d'une montagne de tâches administratives à la con, et d'une hausse de salaire si faible qu'on pourrait la qualifier de symbolique. Elle se contente de son modeste box au rez-de-chaussée, où elle travaille avec sept autres inspecteurs, dont son équipier actuel, Tom Atta. Ce qu'elle convoite, en revanche, c'est le fauteuil de Warwick. Avec son haut dossier qui soulage le dos, inclinable, conçu pour la méditation.

« Que puis-je pour vous, Lewis ? »

Le lieutenant prend une enveloppe sur son bureau et la lui tend.

« J'aimerais avoir votre avis là-dessus. Sans engagement. N'hésitez pas à toucher l'enveloppe, tout le monde a déjà mis ses sales pattes dessus, du postier jusqu'à Evelyn à l'accueil, et Dieu sait qui encore. Mais il serait peut-être bon de relever les empreintes sur le mot. En fonction de ce que vous en pensez. »

L'enveloppe est adressée, en lettres capitales, à l'INSPECTEUR LOUIS WARWICK 19 COURT PLAZA. Et sous le nom de la ville, de l'État et le code postal, on peut lire, en lettres encore plus grandes : CONFIDENTIEL !

« Ce que *moi* j'en pense ? C'est vous le chef…, chef.

– Je ne vous refile pas le bébé, rassurez-vous. Mais je respecte votre jugement. »

Une des extrémités de l'enveloppe a été déchirée. Il n'y a pas d'adresse d'expéditeur. Izzy déplie délicatement l'unique feuille de papier qu'elle contient, en la tenant par les coins. C'est un message imprimé, certainement à partir d'un ordinateur.

> À : Lieutenant Louis Warwick
>
> De : Bill Wilson
>
> Cc : Cheffe Alice Patmore
>
> Je pense que le Principe de Blackstone devrait avoir un corollaire. Je pense que l'INNOCENT devrait être puni pour la MORT inutile d'un innocent. Ceux qui ont causé cette mort devraient-ils être mis à mort eux aussi ? Je ne le pense pas, car alors ils ne seraient plus parmi les vivants, et ils ne souffriraient plus de leur acte. Cela reste vrai même s'ils ont agi avec les meilleures intentions du monde. Ils doivent réfléchir à ce qu'ils ont fait. Ils doivent « se repentir ». Est-ce que cela a un sens pour vous ? Pour moi, oui, et c'est suffisant.
>
> Je vais tuer 13 innocents et 1 coupable. Ainsi, ceux qui ont causé la mort de l'innocent souffriront.
>
> Il s'agit d'un acte d'EXPIATION.
>
> Bill Wilson

« Waouh », fait Izzy. Toujours aussi délicatement, elle replie le mot et le glisse dans l'enveloppe. « Quelqu'un a perdu les pédales, on dirait.

– En effet. J'ai cherché Principe de Blackstone sur Google. Ça dit que…

– Je connais. »

Warwick remet un pied sur son bureau, et cette fois, il croise les mains sur sa nuque.

« Je vous écoute.

– Mieux vaut laisser dix coupables en liberté que de faire souffrir un innocent. »

Lewis acquiesce.

« Et maintenant, pour doubler votre cagnotte… De quel innocent parle notre cinglé ?

– Au pif, je dirais Alan Duffrey. Poignardé le mois dernier à Big Stone. Mort à l'infirmerie. Ce podcaster, Buckeye Brandon, a ouvert sa grande gueule, et il y a eu un article dans le journal. Les deux parlaient du type qui s'est présenté spontanément pour avouer qu'il avait piégé Duffrey.

– Cary Tolliver. Atteint d'un cancer du pancréas au stade terminal. Il voulait soulager sa conscience. Il a déclaré qu'il n'avait jamais souhaité la mort de Duffrey.

– Donc, ce mot ne vient pas de Tolliver.

– Peu probable. Il est au Kiner Memorial, et il n'en a plus pour longtemps.

– Tolliver qui crache le morceau, c'est un peu comme fermer la porte de l'écurie une fois qu'on a volé les chevaux, vous ne pensez pas ?

– Peut-être que oui, peut-être que non. Tolliver affirme qu'il a tout avoué en février, quelques jours après l'annonce du diagnostic. Mais il ne s'est rien passé. À la suite du meurtre de Duffrey, il est allé trouver Buckeye Brandon, alias le "hors-la-loi des ondes". Allen, l'adjoint du procureur, affirme que c'est du baratin pour attirer l'attention.

– Votre avis ?

– Je pense que la version de Tolliver se tient. Il prétend qu'il voulait juste envoyer Duffrey en taule pour deux ou trois ans. Le vrai châtiment pour lui, dit-il, aurait été de figurer dans le Fichier. »

Izzy comprend. Duffrey aurait eu interdiction d'habiter à proximité de lieux accueillant des enfants : écoles, terrains de jeux, parcs. Interdiction de communiquer avec des mineurs par textos, à l'exception de ses propres enfants. Interdiction de détenir des magazines pornographiques ou de consulter des sites pornos. Obligation d'informer son contrôleur judiciaire de tout changement d'adresse. Figurer dans le Fichier national des délinquants sexuels équivalait à une condamnation à perpétuité.

S'il avait survécu, s'entend.

Lewis se penche en avant.

« Principe de Blackstone mis à part, car ça n'a pas beaucoup de sens, à mes yeux du moins, faut-il qu'on s'inquiète au sujet de ce Wilson ? Est-ce une menace sérieuse ou des conneries ? Qu'en pensez-vous ?

– Je peux y réfléchir ?

– Oui, bien sûr. Plus tard. Que vous dit votre instinct, là tout de suite ? Ça ne sortira pas d'ici. »

Izzy ne répond pas immédiatement. Elle pourrait demander à Lew si la cheffe Patmore a donné son point de vue, elle aussi, mais Izzy ne fonctionne pas comme ça.

« Ce type est fou, dit-elle, mais il ne cite pas la Bible ni *Le Protocole des sages de Sion*. Ce n'est pas un complotiste à chapeau en alu. On pourrait avoir affaire à un hurluberlu. Dans le cas contraire, c'est quelqu'un qui doit nous inquiéter. Sans doute une personne proche de Duffrey. Je pencherais pour sa femme ou ses enfants, mais il n'avait ni l'un ni l'autre.

– Un solitaire, dit Lewis. Allen a beaucoup insisté là-dessus lors du procès. »

Izzy et Tom connaissent Doug Allen, un des adjoints du procureur de Buckeye County. Tom, l'équipier d'Izzy, le surnomme L'Hippo Glouton, en référence à un jeu que ses enfants adorent. Autrement dit, c'est un ambitieux. Ce qui suggère également que Tolliver a peut-être dit la vérité. Les adjoints du procureur aux dents longues n'aiment pas voir des condamnations annulées.

« Duffrey n'était pas marié, mais il avait peut-être une compagne ?

– Non. Et s'il était homo, il l'a toujours caché. *Au fond du fond* du placard. Aucune rumeur. Responsable des prêts à la First Lake City Bank. En outre, nous *supposons* que ce type parle de Duffrey. Mais comme il ne donne pas de nom…

– Il pourrait s'agir de quelqu'un d'autre.

– Possible, mais peu probable. J'aimerais qu'Atta et vous alliez interroger Cary Tolliver, s'il fait toujours partie du monde des vivants. Interrogez également *toutes* les connaissances de Duffrey, à la banque et ailleurs. Allez voir l'avocat qui l'a défendu. Et demandez-lui de vous dresser la liste de toutes ces personnes. S'il a bien fait son boulot, il saura qui fréquentait son client. »

Izzy sourit.

« J'ai l'impression que vous vouliez un deuxième avis qui fasse écho à la décision que vous avez déjà prise.

– Ne vous sous-estimez pas. Je voulais connaître l'avis d'Isabelle Jaynes, inspectrice hors pair.

– Si c'est une enquêtrice hors pair que vous voulez, vous devriez appeler Holly Gibney. Je peux vous donner son numéro. »

Lewis repose son pied par terre.

« Nous n’en sommes pas encore réduits à sous-traiter nos enquêtes. Dites-moi ce que *vous* pensez. »

Izzy tapote l’enveloppe.

« Je pense que ce type est peut-être sérieux. “L’innocent devrait être puni pour la mort inutile d’un innocent.” Ces paroles ont peut-être un sens pour un maboul, mais pas pour une personne saine d’esprit. »

Lewis soupire.

« Les types vraiment dangereux, ceux qui sont à la fois cinglés et pas cinglés, me filent des cauchemars. Timothy McVeigh, qui a tué plus de cent cinquante personnes à l’intérieur du Murrah Building, avait un esprit parfaitement rationnel. Il a qualifié les petits enfants morts à la crèche de dommages collatéraux. Qu’y a-t-il de plus innocent qu’une bande de gamins ?

– Donc, vous pensez que c’est du sérieux ?

– Ça se pourrait. Je veux que vous y consacriez un peu de temps, Atta et vous. Essayez de trouver quelqu’un qui soit révolté par la mort de Duffrey…

– Ou affligé.

– Oui, aussi. Trouvez quelqu’un qui soit assez… fou de colère ou de chagrin pour formuler ce genre de menaces.

– Pourquoi treize innocents et un seul coupable ? Je m’interroge. Est-ce que ça fait quatorze en tout, ou bien le coupable fait partie des treize ? »

Lewis secoue la tête.

« Aucune idée. Il a peut-être choisi ce nombre au hasard.

– Il y a autre chose dans cette lettre. Vous savez qui était Bill Wilson, hein ?

– Ça me dit vaguement quelque chose… Ce nom n’est pas aussi courant que Joe Smith ou Dick Jones, mais quand même plus que Zbigniew Brzezinski.

– Le Bill Wilson auquel je pense est le fondateur des AA. Peut-être que notre type fréquente ces réunions, et il nous donne un indice.

– Comme s’il voulait être pris ? »

Izzy hausse les épaules pour faire comprendre à son supérieur qu’elle n’a pas d’avis sur la question.

« Je vais confier la lettre au labo, même si ça ne sert à rien. Ils me diront : pas d’empreintes, police d’ordinateur, feuille de papier standard.

– Envoyez-moi une photo.

– C’est dans mes cordes. »

Izzy se lève pour prendre congé. Lewis demande :

« Vous vous êtes inscrite pour le match ?

– Quel match ?

– Ne jouez pas les idiotes. Guns and Hoses[1]. Le mois prochain. Je serai capitaine de l’équipe de la police.

– Oh, je n’ai pas encore eu le temps, chef. »

Et elle n’a pas la moindre intention de le faire.

« On a gagné trois matchs d’affilée. Cette année, il va y avoir de la revanche dans l’air, après ce qui s’est passé la dernière fois. Et la jambe cassée de Crutchfield.

– Qui est Crutchfield ?

– Emil Crutchfield. Un motard de chez nous. Il travaille surtout dans l’East Side.

– Oh, fait Izzy en songeant : *Jeux de garçons.*

– Vous avez joué dans le temps, non ? À la fac où vous étiez ? »

Izzy ne peut s’empêcher de rire.

« Oui. À l’époque où les dinosaures peuplaient la terre.

– Vous devriez vous inscrire. Réfléchissez-y.

– Promis. »

Elle ne le fera pas.

2

Holly Gibney offre son visage au soleil.

« T. S. Eliot a dit qu’avril était le mois le plus cruel, mais personnellement, je ne trouve pas ce temps très cruel.

– Ah, la poésie, répond Izzy avec dédain. Qu’est-ce que tu prends ?

– Des tacos au poisson, je crois.

– Tu prends *toujours* les tacos au poisson.

– Non, pas toujours. Souvent. Je suis un être d’habitudes.

– Sans blague, Sherlock. »

L’une des deux va bientôt se lever pour faire la queue devant la camionnette de Frankie’s Fabulous Fish, mais pour le moment, elles restent

assises à leur table de pique-nique et savourent la douce chaleur du soleil.

Izzy et Holly n'ont pas toujours été particulièrement proches, mais leurs rapports ont changé après qu'elles ont été confrontées à un couple de vieux universitaires : Rodney et Emily Harris. Les Harris étaient fous et extrêmement dangereux. On pourrait affirmer que Holly était plus à plaindre car elle a dû les affronter directement, mais c'est l'inspectrice Isabelle Jaynes qui a été obligée d'informer les proches des victimes des Harris, qui a dû leur expliquer ce qu'avaient fait les Harris, et ce n'était pas une partie de plaisir non plus. Les deux femmes en ont conservé des cicatrices, et quand Izzy a appelé Holly, lorsque le déferlement médiatique (local et national) était retombé, pour lui proposer de déjeuner, Holly a accepté.

Ce déjeuner est presque devenu un rituel, et les deux femmes ont établi un lien prudent. Au début, elles ont beaucoup parlé des Harris, puis de moins en moins au fil du temps. Izzy parlait de son métier ; Holly du sien. Izzy travaillant dans la police et Holly étant détective privée, elles avaient des centres d'intérêt communs, même s'ils se recoupaient rarement.

En outre, Holly n'a pas totalement renoncé à attirer Izzy du côté obscur, surtout depuis que son partenaire, Pete Huntley, a pris sa retraite, lui laissant le soin de diriger seule l'agence Finders Keepers (avec le soutien occasionnel de Jerome et Barbara Robinson). Elle n'a pas ménagé sa peine pour expliquer à Izzy que Finders ne s'occupait pas d'affaires de divorce. « Regarder par le trou de la serrure, éplucher les réseaux sociaux et les textos, prendre des photos au téléobjectif : pas question. »

Chaque fois que Holly a évoqué ce changement de carrière, Izzy a promis d'y réfléchir. Ce qui voulait dire, Holly en était sûre, qu'Izzy attendrait ses trente ans d'ancienneté dans la police et prendrait sa retraite dans une résidence au bord d'un golf, en Arizona ou en Floride. Seule, sans doute. Après avoir perdu deux fois à la loterie du mariage, elle ne cherchait pas selon ses dires une nouvelle liaison, surtout du genre conjugal. Comment, a-t-elle confié à Holly au cours de l'un de leurs déjeuners, pourrait-elle rentrer chez elle et parler à son mari des restes humains découverts dans le réfrigérateur des Harris ?

« Je t'en prie, a dit Holly ce jour-là, pas pendant que j'essaie de manger. »

Aujourd’hui, elles déjeunent à Dingley Park. Comme Deerfield Park, à l’autre bout de la ville, Dingley peut devenir plutôt louche à la nuit tombée (*un putain de supermarché de la drogue*, pour reprendre l’expression d’Izzy), mais dans la journée, c’est un endroit très agréable, surtout un jour comme celui-ci. Le beau temps est revenu, elles profitent des tables de pique-nique, non loin des pins qui encerclent l’ancienne patinoire.

Holly est vaccinée autant qu’on peut l’être, mais le Covid continue à tuer une personne toutes les quatre minutes en Amérique, et elle ne veut courir aucun risque. Pete Huntley souffre encore des séquelles de sa lutte contre le virus. Et la mère de Holly en est morte. Alors, elle fait attention, elle porte un masque dans les lieux clos et elle a toujours un flacon de gel hydroalcoolique dans son sac. Le Covid mis à part, elle aime manger *al fresco* quand il fait beau, et elle se régale par avance de ses deux tacos au poisson. Avec supplément sauce tartare.

« Comment va Jerome ? demande Izzy. J’ai vu que son livre sur son voyou d’arrière-grand-père figurait dans la liste des best-sellers.

– Il y est resté quinze jours seulement, précise Holly. Mais ça leur permettra d’ajouter la mention *New York Times Bestseller* sur la version poche, pour doper les ventes. » Elle aime Jerome presque autant qu’elle aime sa sœur, Barbara. « Maintenant que sa tournée promotionnelle est terminée, il a proposé de me donner un coup de main à l’agence. Pour faire des recherches, prétendument, car son prochain livre parlera d’un privé. »

Elle grimace pour montrer qu’elle déteste ce terme.

« Et Barbara ?

– Elle va faire ses études à Bell, ici en ville. En lettres, évidemment », explique Holly avec une fierté qu’elle juge justifiée.

Le frère et la sœur sont des auteurs publiés à présent. Le recueil de poèmes de Barbara – pour lequel elle a obtenu le Penley Prize, ce qui n’est pas rien – est sorti il y a deux ans environ.

« Donc, tes enfants vont bien. »

Holly ne proteste pas. Même si M. et Mme Robinson sont vivants et en parfaite santé, Barb et Jerome sont un peu ses enfants, en effet. Tous les trois ont mené plusieurs guerres ensemble. Brady Hartsfield… Morris Bellamy… Chet Ondowsky… Les Harris. Autant de guerres, oui.

« Quoi de neuf dans le “monde bleu[2]” ? » interroge Holly. Izzy la regarde d’un air songeur, puis demande :

« Je peux te montrer un truc sur mon téléphone ?

– Du porno ? »

Izzy est une des rares personnes avec qui Holly ose plaisanter.

« Oui, d’une certaine manière.

– Ah, tu m’intéresses ! »

Izzy sort son portable.

« Lewis Warwick a reçu cette lettre. La cheffe Patmore également. Tiens, regarde. »

Elle tend le téléphone à Holly, qui lit le message.

« Hmmm. Bill Wilson. Tu sais qui c’est ?

– Le créateur des AA. Lew m’a convoquée dans son bureau pour connaître mon opinion. Je lui ai répondu que je pencherais plutôt pour la prudence. Tu en penses quoi, Holly ?

– Le Principe de Blackstone. Qui dit…

– Mieux vaut dix coupables en liberté qu’un seul innocent qui souffre. Blackstone était avocat. Je le sais car j’ai fait un peu de droit à Bucknell. Tu crois que ce type pourrait travailler dans le milieu juridique ?

– Ce n’est sans doute pas une bonne déduction, répond Holly sans animosité. Je n’ai jamais suivi un seul cours de droit de ma vie, et pourtant, je le savais. C’est une chose relativement connue.

– Tu es une éponge à infos, rétorque Izzy. Mais un point pour toi. Au départ, Lew Warwick croyait que ça venait de la Bible. »

Holly relit la lettre. Et dit :

« Je pense que l’homme qui a écrit ça pourrait être très croyant. Chez les AA, on insiste beaucoup sur le rôle de Dieu. “Laisse faire Dieu”, pour reprendre une de leurs formules. Plus le pseudonyme et cette histoire d’expiation… Un concept très catholique.

– Ce qui réduit le nombre de suspects à… un demi-million, je dirais. Merci pour le coup de main, Gibney.

– Se pourrait-il que cette personne soit en colère à cause d’Alan Duffrey ? Simple supposition. »

Izzy fait mine d’applaudir.

« Même s’il ne le mentionne pas spécifiquement…

– Je sais, je sais. Notre M. Wilson ne cite aucun nom, mais c'est fort probable. Un tripoteur d'enfants assassiné en prison, puis on découvre que ce n'était peut-être pas un tripoteur d'enfants, finalement. Le timing correspond, plus ou moins. Je t'offre tes tacos pour la peine.

– C'est ton tour, de toute façon, répond Holly. Rafraîchis-moi la mémoire au sujet de l'affaire Duffrey. Tu veux bien ?

– Volontiers. Mais promets-moi de ne pas me voler mon enquête pour essayer de découvrir qui est ce Bill Wilson.

– Promis. »

Holly est sincère, mais elle est ferrée. Elle est faite pour ce genre de choses, ce qui l'a d'ailleurs conduite sur d'étranges chemins de traverse. Le problème avec son travail quotidien, c'est qu'il consiste surtout à remplir de la paperasse et à discuter avec des agents de cautionnement, plutôt que de résoudre des énigmes.

« Pour la faire courte, Alan Duffrey était responsable des prêts à la First Lake City Bank, mais jusqu'en 2022, ce n'était qu'un employé parmi d'autres, dans son box. C'est une très grosse banque.

– Oui, je connais, dit Holly. C'est la mienne.

– C'est également celle de la police et d'un certain nombre de sociétés locales, mais peu importe. Quand son supérieur a pris sa retraite, deux personnes convoitaient sa place, synonyme d'une forte augmentation de salaire. Alan Duffrey et un certain Cary Tolliver. Duffrey a décroché le poste et Tolliver l'a fait envoyer en prison pour détention de pornographie enfantine.

– C'est un peu excessif comme réaction », commente Holly, puis elle ajoute, surprise de voir Izzy éclater de rire : « Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

– Non, rien… C'est toi, Holly. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'est ce que j'aime chez toi, mais je crois que ça va venir, à force. »

Holly demeure perplexe.

Izzy se penche en avant, sans cesser de sourire.

« Tu es un génie de la déduction, Holly, mais parfois, j'ai l'impression que tu perds de vue les véritables motivations des criminels, surtout ceux que la colère, le ressentiment, la paranoïa, l'angoisse, la jalousie ou je ne sais quoi encore, rendent fous. Il y avait une motivation financière derrière ce que Tolliver avoue avoir fait, de toute évidence, mais je suis certaine que d'autres éléments ont joué un rôle.

– Il s’est dénoncé après le meurtre de Duffrey, c’est bien ça ? Il a tout raconté à ce podcaster qui aime remuer la boue.

– Il prétend s’être dénoncé *avant* la mort de Duffrey. En février, après un diagnostic de cancer au stade terminal. Il a écrit une lettre d’aveux à l’adjoint du procureur, qui s’est assis dessus, d’après lui. Et finalement, il a tout déballé à Buckeye Brandon.

– On en revient à cette idée d’expiation.

– Ce n’est pas lui qui a écrit ça, dit Izzy en tapotant l’écran de son téléphone. Cary Tolliver est mourant. Il n’en a plus pour longtemps. Tom et moi, on va l’interroger cet après-midi. C’est pour ça que je dois me dépêcher de déjeuner.

– Supplément sauce tartare pour moi, dit Holly alors qu’Izzy se met debout.

– Tu ne changes pas. »

Holly, petite femme aux cheveux grisonnants et au sourire discret, lève les yeux vers l’inspectrice.

« C’est mon superpouvoir. »

3

Cet après-midi-là, Holly est dans son bureau, occupée à remplir des déclarations d’assurance. Elle sait qu’il est vain de détester les grosses compagnies d’assurances, mais elles figurent en bonne place sur sa liste des pires emmerdements et elle *exècre* leurs publicités à la télé. Difficile de détester Flo, la femme de chez Progressive Insurance (notamment parce que Jerome Robinson a déclaré un jour : « Elle te ressemble un peu, Holly ! »), mais beaucoup moins de haïr Doug, le type de chez Allstate’s Mayhem, et son ému LiMu ridicule. Autrefois, elle détestait Aflac le canard – qui a été supprimé des écrans, Dieu soit loué – et l’homme des cavernes GEICO (mais il n’est pas impossible que ces deux-là fassent leur retour). En tant qu’enquêtrice ayant travaillé avec de nombreux experts des compagnies d’assurances, elle connaît leur grand secret : dès qu’ils reçoivent une demande de remboursement, surtout s’il s’agit d’une grosse somme, fini de rigoler.

Les formulaires du jour ont été envoyés par Global Insurance, dont la mascotte publicitaire est Buster, l'âne qui parle, avec son hi-han horripilant. Buster apparaît sur tous les documents. Il lui sourit avec ses grandes dents (quelque peu insolentes). Holly déteste remplir des formulaires, mais dans ce cas précis, elle se réjouit car elle sait que l'âne parlant de Global va bientôt devoir rembourser un lot de bijoux cachés, volés lors d'un cambriolage. Soit une somme entre soixante et soixante-dix mille dollars, moins la franchise. Sauf si, évidemment, elle retrouve les bijoux en question.

« Alors c'est qui, l'âne, dans cette affaire ? » demande Holly en s'adressant à son bureau vide, et elle éclate de rire.

Son téléphone sonne au même moment. Pas celui des appels professionnels, son téléphone personnel. Le nom de Barbara Robinson s'affiche sur l'écran.

« Salut, Barbara, comment ça va ?

– Super bien ! » Sa voix le confirme : elle bouillonne d'enthousiasme. « J'ai une nouvelle formidable !

– Ton livre est sur la liste des best-sellers ? » Ce serait une très bonne nouvelle, en effet. Celui de son frère s'est hissé à la onzième place dans le classement du *Times.* Certes, il n'est pas entré dans le top ten, mais c'est quand même pas mal.

Cette question fait rire Barbara.

« Exception faite d'Amanda Gorman, la poésie ne cartonne pas. Je vais devoir me contenter des quatre étoiles sur Goodreads… » Une pause. « *Presque* quatre. »

Holly estime que le recueil de son amie mérite *cinq* étoiles. Et c'est la note qu'elle lui a mise. Deux fois.

« Alors, c'est quoi cette nouvelle, Barb ?

– J'étais la dix-neuvième personne à appeler K-POP ce matin, et j'ai gagné deux billets pour Sista Bessie !

– Je ne suis pas sûre de savoir qui c'est », avoue Holly… même si elle le sait *presque.* Et sans doute le saurait-elle si elle n'avait pas la tête farcie par les questions de la compagnie d'assurances, toutes subtilement orientées de manière à favoriser l'assureur. « N'oublie pas que je me fais vieille. Mes connaissances et mon plaisir en matière de musique pop se sont arrêtés à Hall and Oates. J'ai toujours aimé ce blondinet. »

En outre, elle ne s’intéresse pas du tout au rap ni au hip-hop. Elle se dit qu’elle pourrait aimer cette musique si ses oreilles étaient plus jeunes et plus aiguisées (la plupart des rimes lui échappent), et si elle était plus sensible aux sérénades urbaines de ces artistes qu’écoutent Barbara et Jerome, des individus aux noms exotiques, tels que PosTop, Lil Durk et – le préféré de Holly, bien qu’elle n’ait aucune idée de ce qu’il raconte dans ses chansons – YoungBoy Never Broke Again.

« Tu devrais la connaître, Holly. C’est de ton époque. »

Aïe, se dit-elle.

« Une chanteuse de soul ?

– Oui ! Gospel aussi.

– Ça y est, je vois. Elle n’a pas repris une chanson d’Al Green ? “Let’s Stay Together” ?

– Oui ! C’était énorme ! Je la chante au karaoké. Je l’ai même chantée en live au Spring Hop quand j’étais en terminale.

– Moi, j’ai grandi en écoutant Q102, dit Holly. Ils passaient un tas de groupes de rock de l’Ohio comme Devo, Chrissie Hynde et Michael Stanley, tous blancs. Il n’y avait pas beaucoup de musique noire sur cette radio, mais cette version… je m’en souviens.

– Sista Bessie lance la tournée de son come-back ici ! Au Mingo Auditorium ! Deux concerts, déjà complets, mais j’ai deux billets… et des accès backstage ! Accompagne-moi, Holly. Allez, dis oui, s’il te plaît. » Elle a recours à la ruse à présent : « Elle chante du gospel aussi, et je sais que tu aimes ça. »

C’est vrai. Holly est une grande fan des Blind Boys of Alabama et des Staples Singers, particulièrement de Mavis Staples, et si elle se souvient à peine de Sista Bessie et de la majeure partie de la musique de la dernière décennie du vingtième siècle, elle adore la bonne vieille soul des années 1960, des artistes comme Sam Cooke, Jackie Wilson, Wilson Pickett aussi. Une fois, elle avait voulu aller à un concert des Wicked Pickett, mais sa mère le lui avait interdit. Et maintenant qu’elle repense à Mavis Staples…

« Elle se faisait appeler Little Sister Bessie dans les années 1980. À cette époque, j’écoutais WGR1. Une petite station AM qui arrêtait d’émettre au coucher du soleil. Ils passaient du gospel. » Holly écoutait WGR1 seulement quand sa mère n’était pas à la maison, car la plupart de ces groupes, comme

BeBe & CeCe Winans, étaient noirs. « Je me souviens de Little Sister Bessie interprétant “Sit Down, Servant”.

– C’était certainement elle, avant qu’elle devienne super connue. Le seul disque qu’elle a enregistré depuis sa retraite était cent pour cent gospel. “Lord, Take My Hand”. Ma mère l’écoute très souvent, mais moi, je préfère le reste. Allez, Holly, accompagne-moi. Dis oui. S’il te plaît. C’est le tout premier concert, on va s’éclater. »

Le Mingo Auditorium évoque de mauvais souvenirs dans l’esprit de Holly, liés à un monstre nommé Brady Hartsfield. Barbara était présente ce jour-là, mais ce n’est pas elle qui a frappé Brady, c’est Holly elle-même. Mauvais souvenirs ou pas, elle ne peut rien refuser à Barbara. Ni à Jerome, d’ailleurs. Si Barb lui avait annoncé qu’elle avait deux billets pour aller voir YoungBoy NBA, elle aurait dit oui. (Probablement.)

« C’est quand ?

– Le mois prochain. Le 31 mai. Tu as largement le temps de faire de la place dans ton agenda.

– Ça va commencer tard ? »

Holly déteste les soirées qui commencent tard.

« Non, non, pas du tout ! » L’enthousiasme débordant de Barbara égaie la journée de Holly. « C’est à sept heures. Ce sera fini à neuf heures, neuf heures et demie max. Je suppose que Sista n’a pas envie de se coucher à l’aube, elle est vieille désormais. Elle doit approcher les soixante-cinq ans. »

Holly, qui ne pense plus qu’on est vieux à soixante-cinq ans, ne relève pas.

« Alors, tu viendras ?

– Tu acceptes d’apprendre “Sit Down, Servant” et de me la chanter ?

– Oui. Oui, carrément ! Et tu verras, elle a un super groupe de soul. » Barbara prend un ton de conspiratrice pour ajouter : « Certains musiciens viennent de Muscle Shoals[3] ! »

Holly est incapable de faire la différence entre Muscle Shoals et un muscle froissé, mais qu’importe. Elle a envie de faire marcher Barbara encore un peu. « Tu me chanteras aussi “Let’s Stay Together” ?

– Oui ! Si ça peut te convaincre de venir, je me déchaînerai au karaoké !

– Marché conclu.

– Hourra ! Je passerai te chercher. J’ai une nouvelle voiture, je l’ai achetée avec l’argent du Penley Prize. Une Prius, comme la tienne ! »

Elles bavardent encore un peu. Barbara explique qu’elle n’a quasiment pas vu Jerome depuis qu’il est rentré de sa tournée promotionnelle. Il effectue des recherches pour son prochain livre, ou bien il traîne dans les locaux de Finders Keepers.

« Je ne l’ai pas vu depuis plusieurs jours, moi non plus, dit Holly. Et je l’ai trouvé maussade. »

Avant de mettre fin à la communication, Barbara ajoute (sans chercher à cacher sa satisfaction) :

« Il le sera encore plus quand il saura qu’on va voir Sista Bessie. Merci, Holly ! Sincèrement ! On va passer une super soirée !

– J’espère. Mais n’oublie pas que tu as promis de chanter pour moi. Tu as une… »

Barbara n’est plus là.

4

Izzy et Tom Atta prennent l’ascenseur pour monter au quatrième étage du Kiner Memorial. Quand ils en sortent, des flèches sur le mur leur offrent le choix entre Cardiologie (à droite) et Oncologie (à gauche). Ils tournent à gauche. Au bureau des infirmières, ils montrent leurs insignes et demandent le numéro de chambre de Cary Tolliver. Izzy remarque le rictus de dégoût sur le visage de l’infirmière de garde : une brève crispation aux coins de la bouche.

« Il est à la 419, mais vous le trouverez certainement au solarium, en train de prendre le soleil et de lire un de ses romans policiers. »

Tom ne mâche pas ses mots :

« J’ai entendu dire que le cancer du pancréas était un des plus terribles. Il lui reste combien de temps, à votre avis ? »

L’infirmière, une représentante de l’ancienne école, encore vêtue de rayonne blanche de la tête aux pieds, se penche en avant et dit tout bas :

« Son médecin parle de quelques semaines. Je dirais deux, peut-être moins. On aurait dû le renvoyer chez lui, mais c’est l’assurance qui paie. Il

faut croire qu’elle est bien meilleure que la mienne. Il va sombrer dans le coma, et puis merci-bonsoir. »

Izzy, qui connaît l’aversion de Holly Gibney pour les compagnies d’assurances, dit :

« Je m’étonne qu’ils n’aient pas trouvé un moyen de se défiler. Après tout, il a fait condamner à tort un homme qui a ensuite été assassiné en prison. Vous étiez au courant ?

– Évidemment. Il n’arrête pas de répéter qu’il est désolé. Il a parlé à un *pasteur.* Pour moi, c’est des larmes de crocodile !

– Le procureur a décidé de ne pas le poursuivre, dit Tom. Pour lui, Tolliver est un baratineur. Du coup, il a été blanchi et la compagnie d’assurances paie les factures. »

L’infirmière lève les yeux au ciel.

« Il n’est pas net, c’est sûr. Essayez d’abord au solarium. »

Alors qu’ils s’éloignent dans le couloir, Izzy songe que s’il existe une vie après la mort, Alan Duffrey y attendra peut-être son ancien collègue, Cary Tolliver.

« Et il aura quelques mots à lui dire. »

Tom se tourne vers elle.

« Hein ?

– Non, rien. »

5

Holly fait glisser vers elle le dernier formulaire de Global Insurance, soupire, prend son stylo (ces formulaires doivent être remplis à la main si elle veut avoir une chance de retrouver les bijoux qui ont disparu, Dieu seul sait pourquoi), et le repose. Elle prend son téléphone et regarde la lettre de ce soi-disant Bill Wilson. Ce n’est pas son enquête, et jamais elle n’oserait couper l’herbe sous le pied d’Isabelle, mais elle sent que ses lumières s’allument. Son travail est souvent ennuyeux, il y a trop de paperasserie, et actuellement, les affaires – les bonnes, les affaires captivantes – sont rares, alors celle-ci l’intéresse forcément. Et puis, il y a autre chose, de plus important encore. Quand ses lumières intérieures s’allument… Elle aime ça. Elle adore ça.

« Ce ne sont pas mes oignons. Cordonnier, occupe-toi de ton formoir. »

C'était un des dictons de son père. Feu sa mère, Charlotte, avait mille aphorismes lapidaires, son père quelques-uns seulement… Mais elle se souvient de tous. Qu'est-ce qu'un formoir de cordonnier, d'abord ? Holly n'en a aucune idée et elle réprime l'envie d'interroger Google. En revanche, elle sait de quoi elle doit s'occuper : elle doit remplir ce dernier formulaire, puis faire le tour des prêteurs sur gages et des receleurs pour retrouver le lot de bijoux volés à une riche veuve de Sugar Heights. Si elle parvient à mettre la main dessus, elle aura droit à un bonus de la part de Buster l'âne qui parle. *Il le sortira sans doute de son cul*, songe-t-elle. *Contraint et forcé.*

Elle soupire de nouveau, reprend son stylo, le repose encore une fois et rédige un mail à la place.

> Iz, tu le sais déjà, ça saute aux yeux, mais le type que tu cherches est intelligent. Il parle du Principe de Blackstone, ce qui dénote une certaine éducation. Cette histoire d'innocent qui devrait être puni pour la mort inutile d'un innocent, c'est peut-être un truc de cinglé, mais tu avoueras que c'est joliment formulé. Bien équilibré. Et aucune erreur de ponctuation. Tu remarqueras l'utilisation des deux points et de Cc en référence à la cheffe Patmore. Jadis, quand je faisais de la correspondance administrative, ça voulait dire « copie carbone ». Maintenant, ça signifie « mettre en copie », et c'est fréquemment utilisé dans le monde des affaires. J'en déduis que ton Bill Wilson est peut-être un employé de bureau.
>
> Pour en revenir à ce nom, Bill Wilson, je ne pense pas qu'il l'a choisi au hasard. (En supposant qu'on ait affaire à un homme.) Il n'est pas impossible qu'il ait rencontré l'homme assassiné, Alan Duffrey, dans une réunion des AA ou des NA. (En supposant, là encore, que l'auteur de cette lettre parle de Duffrey.) Tu pourras sans doute trouver quelqu'un qui participe à ces réunions. Sinon, j'ai un contact chez les NA, tout à fait ouvert. Il est barman (contre toute attente), clean depuis six ans. Lui, ou quelqu'un d'autre qui pourrait peut-être repérer un individu propre sur lui et sachant s'exprimer. Un individu qui aurait pu parler de Duffrey au cours d'une réunion, ou de « ce type qui s'est fait poignarder en prison ». Certes, à cause de l'anonymat en vigueur, les AA et les NA, ça vaut ce que ça vaut, mais c'est peut-être un moyen de le localiser. La chance est infime, j'en conviens, mais ça offre une piste.
>
> Holly

Elle positionne le curseur sur Envoyer, puis ajoute quelques lignes.

PS ! As-tu remarqué qu'il a mal orthographié le prénom de Lewis Warwick ? Si tu mets la main sur un suspect, ne lui demande pas d'écrire son nom. Je le répète : ce type n'est pas idiot. Demande-lui d'écrire une phrase du genre : « Je n'ai jamais aimé Lewis Black. » Tu verras s'il écrit Louis. Sans doute que tu sais tout ça déjà, mais je suis assise à mon bureau et je n'ai rien à faire.

H

Elle relit ce qu'elle a écrit, et ajoute : « PPS ! Lewis Black est un humoriste. » Après réflexion, elle craint qu'Izzy pense qu'elle la prend pour une idiote ou une personne inculte. Alors, elle efface cette dernière phrase, puis songe : *Peut-être qu'elle ne sait réellement pas qui est Lewis Black.* Alors, elle rétablit la phrase. C'est le genre de choses qui la met au supplice.

Bill Hodges, le fondateur de Finders Keepers, lui a dit un jour qu'elle avait trop d'empathie pour les gens, et quand Holly a répondu : *À t'entendre, c'est un défaut*, Bill a lâché : *Dans ce métier, ça peut l'être.*

Holly envoie le mail et songe qu'elle doit remuer son popotin (dixit Charlotte Gibney) pour partir à la recherche des bijoux volés. Mais elle reste assise encore un peu car Izzy a dit une chose qui la tracasse.

« Non, pas Izzy. Barbara. »

Holly est calée en informatique (c'est pour cette raison que Jerome et elle ont sympathisé), mais elle restée old school pour ses rendez-vous et elle a un agenda dans son sac. Elle le sort, le feuillette jusqu'à ce qu'elle arrive à la fin du mois de mai. Où elle a noté *: Kate McKay* MA *20 h. Peut-être ?* MA signifiant Mingo Auditorium.

Holly va assez souvent au cinéma depuis que l'épidémie de Covid a reculé (mais toujours avec un masque, même si la salle est seulement à moitié remplie). En revanche, elle assiste rarement à des conférences ou à des concerts. Toutefois, elle s'est dit qu'elle pourrait peut-être consentir à une exception pour McKay. À condition qu'elle ne doive pas faire la queue trop longtemps, et en supposant qu'elle parvienne à entrer. Holly n'est pas d'accord avec toutes les théories de McKay, mais quand celle-ci parle des violences sexuelles faites aux femmes, elle la suit à cent pour cent. Elle-même a été victime de violences sexuelles dans sa jeunesse et elle connaît peu de femmes – y compris Izzy Jaynes – qui ne l'ont pas été, d'une manière ou d'une autre. De plus, Kate McKay possède ce que Holly appelle une *démarche fière*. Qu'elle admire, n'ayant jamais été du genre à

plastronner. Peut-être a-t-elle fait preuve de la même assurance devant les Harris, mais c'était surtout une question de survie. Et de chance.

Elle décide d'élucider ultérieurement le mystère de ces deux rendez-vous simultanés. Comme elle a tendance, aujourd'hui encore, à se sentir coupable, elle se dit qu'elle a sans doute noté une mauvaise date. Quoi qu'il en soit, il semblerait que son destin soit de se trouver au Mingo Auditorium le soir du samedi 31 mai, et même si elle admire la belle assurance de Kate McKay, elle préfère la compagnie de Barbara, somme toute.

« Les bijoux, dit-elle en se levant. Je dois retrouver ces bijoux. »

Les formulaires de Global Insurance attendront.

6

Izzy s'est fait une idée de l'apparence physique du responsable des prêts à la First Lake City Bank, peut-être à partir d'une publicité reçue dans sa boîte aux lettres, ou d'un programme télé. Un peu enrobé, mais soigné, joli costume, eau de toilette (mais pas trop), sourire agréable, s'apprêtant à demander : De combien avez-vous besoin ?

Cary Tolliver ne ressemble pas à ce portrait.

Tom et elle le trouvent assoupi dans une chaise longue au quatrième étage, un roman policier intitulé *Proie toxique* ouvert sur la poitrine. Le costume trois pièces très chic a été remplacé par un peignoir d'hôpital fatigué, par-dessus un pyjama Hello Kitty. Une barbe poivre et sel naissante tapisse ses joues creusées. Ses cheveux sont mi-longs et mi-dégarnis. Des plaques d'eczéma jaunâtres parsèment les parties de cuir chevelu visibles. Son visage, là où il n'est pas couvert par sa barbe clairsemée, est d'une blancheur presque verte. Son corps maigre comme un squelette, à l'exception de son ventre, énorme. *On dirait un champignon sur le point de sporuler*, songe Izzy. Il est flanqué d'un fauteuil roulant d'un côté et d'un pied à perfusion de l'autre. En approchant, Izzy constate que Tolliver ne sent pas très bon. On peut même dire qu'il pue.

Sans se concerter, Izzy et Tom se postent de part et d'autre : Tom près du fauteuil roulant et Izzy près de la perfusion, d'où un liquide translucide s'écoule goutte à goutte, dans le dessus de la main de Tolliver.

« Réveillez-vous, Cary, dit Tom. Debout, la Belle au bois dormant. »

Tolliver ouvre les yeux, rouges et chassieux. Il regarde tour à tour les deux policiers.

« La flicaille, dit-il. J'ai déjà raconté au procureur du comté tout ce que je sais. Je lui ai même écrit une lettre. Cet enfoiré s'est assis dessus. Je regrette que Duffrey se soit fait tuer. Ce n'était pas censé se passer comme ça. Je n'ai rien d'autre à ajouter.

– Peut-être que si, réplique Tom. Montre-lui la lettre, Iz. »

Elle sort son téléphone et le tend à Tolliver, qui secoue la tête.

« Je ne peux pas le prendre. Je suis trop faible. Vous ne pouvez donc pas me laisser crever en paix ?

– Si vous pouvez tenir ce livre, vous pouvez tenir ce téléphone, rétorque Izzy. Lisez. »

Tolliver prend le portable et l'approche de son nez. Il lit la lettre signée Bill Wilson et rend l'appareil à sa propriétaire.

« Et alors ? Vous croyez que c'est moi le coupable aux yeux de ce type ? Très bien. Même si j'ai essayé de me racheter, très bien. Qu'il vienne me tuer. Il me rendra service. »

Izzy n'a pas pensé que « Bill Wilson » pouvait considérer Tolliver comme le coupable… Mais elle parie que Holly, elle, y a songé. Elle dit :

« On a besoin de votre aide. Bill Wilson est certainement un nom d'emprunt. Savez-vous qui a pu écrire cette lettre ? Qui était suffisamment proche d'Alan Duffrey pour formuler ce genre de menace ? »

Tom intervient :

« Cette lettre, c'est peut-être du pipeau. Mais dans le cas contraire, vous pourriez sauver plusieurs vies.

– Je ne suis pas un pédophile », répond Tolliver, et Izzy constate alors qu'il est complètement défoncé. « Je l'ai déjà dit aux autres flics. Et au procureur, cette ordure. Les trucs qu'ils ont trouvés dans mon ordi, je les avais gardés pour qu'ils me croient. Je les avais balancés, mais je les ai récupérés quand je suis tombé malade. Des copies de presque tout ce que j'avais envoyé au Duff. »

Quand il dit *au Duff*, il retrousse sa lèvre supérieure comme un chien qui montre les dents, et Izzy remarque qu'il lui en manque plusieurs. Celles qui restent sont presque noires. Il empeste vraiment. *Eau de pisse*, *eau de merde* ou *eau de mort*[4]. Elle a hâte de lever le camp pour respirer de l'air frais.

« Il avait des magazines en plus de ces cochonneries dans son ordinateur, fait remarquer Tom. J'ai parlé à Allen et j'ai épluché le dossier en venant ici. Le titre d'un de ces magazines était *La Fierté et la joie d'Oncle Bill.* C'est pas immonde, ça ?

– Si c'est vous qui…, dit Izzy.

– C'est moi. Et ce salopard d'Allen le sait. Je lui ai envoyé une lettre en février, après mon diagnostic. Je lui ai tout expliqué. J'ai donné des détails qui n'étaient pas dans la presse. Il s'est assis dessus. Duffrey aurait dû être libéré. C'est Allen le coupable.

– Si c'est bien vous, reprend Izzy, on se fiche de savoir comment vous avez fait. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir qui a pu écrire cette lettre. »

Tolliver fuit son regard. Il garde les yeux fixés sur Tom. Izzy n'est pas étonnée : quand elle fait équipe avec un collègue masculin, les suspects l'ignorent généralement. Les femmes aussi, d'ailleurs.

« J'ai acheté ces magazines sur le dark web. Je me suis introduit en douce chez lui, la trappe de la cave n'était pas verrouillée, et je les ai planqués derrière la chaudière.

– Dites-nous qui était proche de Duffrey, insiste Izzy. Qui pourrait être suffisamment en colère pour… »

Tolliver continue à la snober. Il s'adresse uniquement à Tom Atta et son esprit s'échauffe.

« Vous voulez savoir comment j'ai fait pour charger ces trucs dans son ordi ? J'ai tout expliqué à Allen, mais cet enfoiré ne m'a pas écouté. Alors, quand je me suis fait à l'idée de mourir… plus ou moins, comme tout le monde, j'imagine… j'ai tout raconté à Buckeye Brandon. Et *lui*, il m'a écouté. J'ai envoyé à Duffrey un avis censé provenir d'UPS. Au sujet d'un colis égaré. Tout le monde sait que c'est de l'hameçonnage, même les mamies le savent, mais cet abruti – assez intelligent paraît-il pour être nommé responsable des prêts, mais complètement idiot en vérité –, cet abruti a cliqué sur le lien. À partir de là, je le tenais. Je lui ai envoyé un fichier compressé planqué au milieu de sa déclaration d'impôts. Mais je n'ai jamais voulu sa mort. C'est pour ça que je me suis dénoncé.

– Pas parce que vous avez appris que vous alliez mourir ? »

Même s'ils ne sont pas venus pour ça, Izzy ne peut pas s'en empêcher.

« Si, bien sûr. C'est lié. » Il la regarde brièvement, avant de reporter son attention sur Tom. « Une partie de la responsabilité revient au type qui l'a

poignardé, non ? Moi, je voulais juste qu'il soit inscrit dans le Fichier en sortant. C'est moi qui aurais dû avoir cette promotion. Et il me l'a volée. »

Chose incroyable : Tolliver se met à pleurer.

Izzy aimerait tapoter son épaule osseuse pour l'obliger à la regarder, mais ne peut s'y résoudre. La puanteur lui soulève l'estomac.

« Parlez-nous de ses connaissances. Aidez-nous et on vous fout la paix.

– Allez interroger Pete Young, au service des prêts. Claire Rademacher, la caissière principale. Ils étaient copains comme cochons tous les trois. Ou bien Kendall Dingley, le directeur de l'agence. » De nouveau, ce rictus de chien méchant. « Kendall est con comme un manche. Il a été nommé directeur parce que son grand-père a créé cette banque, et parce que son père est le chef des pompiers. Figurez-vous qu'un parc porte le nom du vieux Hiram Dingley. J'aurais dû envoyer des trucs de pédos à Kendall également. Tout le monde aurait cru que le Duff et le Crétin étaient de mèche. Mais je ne l'ai pas fait car je suis un brave type. Je sais que vous n'y croyez pas, mais au fond de moi, je suis un brave type. Le Duff passait son temps à lécher le cul au Crétin. C'est pour ça qu'il m'a piqué ma promotion. »

Izzy note les noms.

« Quelqu'un d'autre ?

– Peut-être qu'il avait des amis dans son quartier, mais ça je ne pourrais pas vous le… »

Il grimace, décolle son ventre de femme enceinte de la chaise longue et lâche un chapelet de pets sonores. Quand ils atteignent les narines d'Izzy, elle se dit que l'odeur pourrait faire cloquer la peinture.

« Ah, la vache, ça fait mal, gémit-il. Il faut que je retourne dans ma chambre. Il faut remplir ma pompe à morphine. Vous voulez bien pousser mon fauteuil ? »

Tom se penche en avant, dans la puanteur, et dit tout bas :

« Je ne vous pisserais pas dessus même si vous étiez en train de cramer, Cary. Si vous dites la vérité, vous avez envoyé en prison un innocent. On l'a poignardé et il a mis une journée à mourir. Vous croyez que vous souffrez ? *Lui*, il a souffert, et il ne l'avait pas mérité. J'aimerais bien vous balancer un coup de poing dans ce bide grotesque, mais j'ai peur que ça vous fasse péter encore.

– Ma femme m’a quitté, dit Tolliver en continuant à pleurer. Elle a pris mes enfants et elle est partie. J’ai fait ça pour elle autant que pour moi car elle n’arrêtait pas de se plaindre qu’on ne pouvait pas se payer ceci ou cela. Et qui va m’enterrer ? Hein ? Qui va m’enterrer ? Mon frère ? Ma sœur ? Ils ne répondent même pas à mes mails. Ma mère a dit…

– Je m’en contrefous.

– … elle a dit : “Comme on fait son lit on se couche.” C’est pas dégueulasse, ça ? »

Il soulève le bassin et produit un nouveau concerto pour trompette.

« Fichons le camp, dit Izzy. On ne pourra pas en tirer davantage.

– J’ai soulagé ma conscience, ajoute Tolliver tandis qu’ils s’éloignent. Deux fois. D’abord avec cet enfoiré de procureur, et ensuite avec Buckeye Brandon. Rien ne m’y obligeait. Et regardez où j’en suis. Regardez. »

Izzy et Tom regagnent le bureau des infirmières. La vieille bique avec son uniforme blanc en rayonne est en train de remplir des formulaires. Izzy dit :

« Il veut retourner dans sa chambre. Il dit qu’il faut remplir sa pompe à morphine. »

Sans lever les yeux, l’infirmière lâche :

« Il attendra. »

7

Mai, temps magnifique.

Non loin du centre-ville on trouve une banlieue résidentielle boisée nommée Upriver. À la périphérie nord, un petit parc accueille des gens qui prennent des postures de méditation qu’on pourrait (ou pas) appeler des asanas. Trig se fiche pas mal de savoir comment on appelle ça. Ces gens regardent l’horizon, au lieu de le regarder *lui*. Parfait. Il a acheté un burger dans un drive, mais il l’a balancé sur le siège passager après deux bouchées. La nervosité lui coupe l’appétit. La lettre qu’il a envoyée à la police était un avertissement. Là, c’est pour de vrai.

La question se pose de savoir s’il en est capable. Bien sûr que oui. Il *croit* en être capable, du moins, mais il ne sera fixé qu’après. Quand il était gamin, il a tué des écureuils et des oiseaux avec une carabine à plombs, et

c’était chouette. Très chouette, même. Un jour, son père l’avait emmené à la chasse au cerf. Mais Trig n’avait pas eu le droit de toucher une arme. Son père lui avait dit : *Te connaissant, tu vas tomber dans un trou et te faire sauter le pied.* Mais s’ils voyaient un cerf, avait-il ajouté, il laisserait Trig tirer. Hélas, ils n’en avaient pas vu, et Trig est certain que son père ne l’aurait pas laissé presser la détente, de toute façon. Il se serait attribué ce privilège.

Tuer un homme en guise de dépucelage ? Trig sait qu’une fois cette ligne franchie, il n’y aura plus de retour en arrière possible.

La rue qui longe le parc miniature porte un nom amusant : Anyhow Lane[5]. C’est un cul-de-sac. Trig est déjà venu ici trois fois, et il sait que la Buckeye Trail, la Piste, passe non loin de l’extrémité de cette rue. Elle fait presque trente kilomètres. Jadis, c’était une voie ferrée, mais les rails ont été retirés il y a trente ans et remplacés par une large bande d’asphalte, financée par le comté, qui serpente au milieu des arbres et des broussailles, pour émerger finalement à la hauteur de l’autoroute à péage et s’achever à la périphérie de la ville.

Tout au bout d’Anyhow Lane, il y a une parcelle de terre battue sur laquelle est planté un panneau qui dit : STATIONNEMENT INTERDIT APRÈS 19 H. À chacun de ses repérages, une pelleteuse Komatsu poussiéreuse était arrêtée à cet endroit, comme pour défier le panneau. Et elle est encore là cet après-midi. Autant que peut en juger Trig, elle est là depuis des années, et elle va peut-être y rester des années encore. Elle cachera sa voiture des regards, c’est la seule chose qui l’intéresse. Au-delà, il y a un bosquet signalé par un autre panneau : BUCKEYE TRAIL INTERDICTION DE DÉPOSER DES ORDURES. Et en dessous : RANDONNEURS ET CYCLISTES VOUS VOUS ENGAGEZ À VOS RISQUES ET PÉRILS.

« Hé, papa. Hé, papa. »

Son père est mort depuis longtemps, mais Trig lui parle parfois. Ce n’est pas franchement réconfortant, mais c’est comme un porte-bonheur.

Il s’arrête derrière la pelleteuse et prend sur la banquette arrière de sa Toyota un sac à dos et une carte topographique. Il hisse le sac sur ses épaules et glisse la carte dans la poche arrière de son pantalon. De la console centrale, il sort un Taurus calibre 22 à canon court. Qu’il cache dans sa poche avant droite. Dans la gauche se trouve une petite pochette en

cuir, très fine, contenant treize bouts de papier. Il passe devant des bancs de pique-nique, une poubelle remplie de canettes de bière et un poteau peint sur lequel est fixée une carte plastifiée de la Piste. Il a vu passer un tas de randonneurs et de cyclistes lors de ses précédentes visites, parfois en duo ou en trio – mauvais pour ce qu'il projette de faire –, mais parfois seuls.

Peut-être que je ne verrai aucune personne seule aujourd'hui, pense-t-il. Dans ce cas, ce sera un signe : « *Arrête-toi pendant qu'il est encore temps, avant de franchir la ligne. Une fois la ligne franchie, tu ne pourras plus revenir en arrière.* »

Cela évoque une devise des AA dans son esprit : *Un verre, c'est trop, et mille verres, ce n'est jamais assez.*

Il porte un pull marron et une casquette de baseball ordinaire de la même couleur, enfoncée presque jusqu'aux yeux. Il n'y a aucun logo dont pourrait se souvenir un témoin. Il marche en direction de l'est, afin que le soleil n'éclaire pas la partie de son visage qui reste visible. Un couple de personnes âgées sur des vélos le croise en pédalant vers l'ouest. L'homme le salue. Trig se contente d'un geste de la main. Et continue à marcher. Moins de deux kilomètres plus loin, les arbres se clairsèment et la Piste longe un lotissement où des enfants joueront dans les jardins et où des femmes étendront du linge. S'il arrive là-bas sans avoir rencontré une personne seule, il laissera tomber. Pour aujourd'hui peut-être, ou pour de bon.

Oui, bien sûr, dit papa. *Je te vois trembler. Sale trouillard.*

Trig marche tranquillement, une main sur la crosse du revolver. Il aimerait bien siffler, mais il a la bouche sèche. Et voici qu'apparaît, à la sortie du virage suivant, la personne solitaire qu'il espérait (et redoutait). Enfin, pas totalement solitaire : elle tient un caniche royal au bout d'une laisse rouge. Il a toujours imaginé que sa première victime serait un homme, mais il est face à une femme d'âge moyen vêtue d'un jean et d'un sweat-shirt à capuche.

Non, je ne le ferai pas, se dit-il. *Je vais attendre un homme, sans chien. Je reviendrai un autre jour.* Mais s'il veut mener à bien sa mission – jusqu'au bout –, il *doit* inclure quatre femmes.

Il réduit la distance qui les sépare. Bientôt, la femme et le chien vont le croiser. Et elle poursuivra son existence. Elle préparera le dîner. Elle

regardera la télé. Elle téléphonera à une amie, elle lui dira : *J'ai passé une bonne journée, et toi ?*

C'est maintenant ou jamais, se dit-il. De la main gauche, il sort la carte de sa poche arrière. La droite tient toujours le revolver. *Ne te tire pas dans le pied.*

« Bonjour, dit la femme. Beau temps, n'est-ce pas ?

– Oui, en effet. » A-t-il la voix enrouée, ou bien est-ce son imagination ? Sans doute, car la femme ne paraît pas inquiète. « Pouvez-vous m'indiquer où je me trouve exactement ? »

Il tend la carte. Sa main tremble un peu, mais la femme ne semble pas s'en apercevoir. Elle se rapproche pour examiner la carte. Le caniche renifle la jambe de pantalon de Trig. Il sort le revolver de sa poche. L'arme reste coincée un instant dans la doublure, puis finit par venir. La femme ne la voit pas. Elle regarde la carte. Trig passe son bras autour de ses épaules. Elle lève la tête. Il se dit : *Ne recule pas.*

Avant qu'elle puisse se dégager, il appuie le canon court du Taurus contre la tempe de la femme et presse la détente. Il a testé l'arme, il sait à quoi s'attendre : un claquement, plutôt qu'une détonation, comme quand on brise une branche de bois sec sur son genou. Les yeux de la femme se révulsent, le bout de sa langue pointe entre ses lèvres. C'est le seul détail horrible. Elle s'écroule entre ses bras.

Le sang coule de sa blessure à la tempe. Trig place le canon du Taurus sur le trou noirci par la poudre et tire de nouveau. La première balle, contrairement à la seconde, n'est pas ressortie ; elle est demeurée nichée dans son cerveau qui s'assombrit. Il voit les cheveux se soulever, comme sous la caresse d'un doigt espiègle. Il regarde autour de lui, certain que quelqu'un l'observe, *forcément*, mais il n'y a personne. Pour le moment du moins.

Le caniche lève les yeux vers sa maîtresse en gémissant. La laisse rouge est enroulée devant ses pattes. Il tourne la tête vers Trig, son regard semble demander : *Est-ce que tout va bien ?* De sa main libre, Trig donne une grande tape sur sa croupe frisée.

« File ! »

Le caniche sursaute et court sur une dizaine de mètres, à l'abri d'une nouvelle tape, puis s'arrête et se retourne. La laisse forme un ruban rouge derrière lui.

Trig traîne le corps de la femme dans les fourrés qui bordent la Piste, puis dans les bois clairsemés, en jetant des coups d'œil à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'il soit à couvert. Des voitures passent à proximité, mais il ne les voit pas.

Le chien, pense-t-il. *Quelqu'un va se demander pourquoi il traîne sa laisse, seul. Ou bien il va revenir. J'aurais dû laisser partir cette femme.*

Trop tard.

Il sort la pochette en cuir de sa poche. Ses mains tremblent si fort qu'il manque de la laisser tomber. Une femme morte gît à ses pieds. Tout ce qu'elle était n'est plus. Il se bat avec les bouts de papier. Andrew Groves… non… Philip Jacoby… non… Steven Furst… non. Où sont les femmes ? Où sont ces foutues *femmes* ? Enfin, il tombe sur Letitia Overton. Une femme noire. Celle qu'il vient de tuer est blanche, mais peu importe. Il ne pourra pas forcément déposer un nom à côté de toutes ses cibles, mais là, il en a l'occasion. Il glisse le bout de papier entre deux doigts de la main ouverte de sa victime, puis fait demi-tour pour regagner la Piste. Avant d'émerger des fourrés, il guette d'éventuels randonneurs ou cyclistes. Personne. Il marche vers l'ouest, vers le parking et sa voiture.

Le caniche est toujours là, au bout de sa laisse qui traîne sur le sol. En approchant, Trig le chasse des deux mains. Le chien a un mouvement de recul, puis détale. À la sortie du virage suivant, il le découvre arrêté un peu plus loin, les pattes avant sur l'asphalte, les pattes arrière dans les buissons. En voyant Trig, il recule, attend que Trig passe, puis repart à toute vitesse dans la direction opposée, toujours en traînant sa laisse. Il va rejoindre sa maîtresse et, à coup sûr, il va se mettre à aboyer : *Réveille-toi, maîtresse, réveille-toi !* Quelqu'un va se demander pourquoi cet idiot de chien aboie comme ça.

La Piste étant toujours déserte, Trig se met à trottiner, puis à courir comme un dératé. Il atteint le parking sans être vu, balance son sac à dos sur la banquette arrière de la Toyota et s'assoit au volant, le souffle coupé.

Il faut que tu foutes le camp d'ici. C'est sa pensée, mais avec la voix de son père. *Immédiatement.*

Il tourne la clé de contact. Une sonnerie retentit. Mais c'est tout. Sa voiture ne démarre pas. Dieu le punit. Il ne croit pas en Dieu, mais Dieu le punit quand même. En regardant la console, il constate qu'il a laissé le levier de vitesse sur Drive en coupant le moteur. Il revient au point mort et

la voiture démarre. Il quitte l'abri de la pelleteuse en marche arrière et repart dans Anyhow Lane en résistant à l'envie d'accélérer. *Rien ne sert de courir, il faut partir à point.*

Apparemment, les asanas, les salutations au soleil, ou quel que soit le nom de ces trucs, sont terminés. Des hommes et des femmes bavardent ou regagnent leurs voitures. Nul ne fait attention à cet homme coiffé d'une casquette marron qui passe au volant d'une banale Toyota Corolla.

Je l'ai fait, se dit-il. *J'ai tué cette femme. Sa vie est terminée.*

Il n'éprouve aucun sentiment de culpabilité, mais un vague regret qui lui rappelle l'époque où il buvait, l'année dernière, quand chaque première gorgée avait le goût de la mort. Cette femme était au mauvais endroit, au mauvais moment (mais au bon endroit et au bon moment pour lui). Il y a un livre qu'elle ne finira jamais, des mails et des textos auxquels elle ne répondra jamais, des vacances qu'elle ne prendra jamais. Le caniche royal sera peut-être nourri ce soir, mais pas par elle. Elle examinait la carte qu'il lui montrait et puis… plus rien.

Il l'a fait. Le moment venu, il ne s'est pas tiré dans le pied et il n'a pas reculé. Il regrette que cette femme en jean et sweat-shirt à capuche ait dû participer à son expiation, mais il est certain que si le paradis existe, on est déjà en train de la présenter aux autres. Pourquoi pas ?

Elle fait partie des innocents.

Chapitre 2

1

C’est une matinée pluvieuse à Reno, et Kate veut un journal. Pas n’importe lequel : ce qu’elle appelle « un torchon » ou « une feuille de chou ». La feuille de chou en question est le *West Coast Clarion.*

Corrie montre l’ordinateur portable de Kate, qui secoue la tête et lui adresse un grand sourire.

« Le *Clarion* existe uniquement en version papier. » Elle baisse d’un ton. « Internet est un outil de l’État profond. Même si ça ne gêne pas ceux qui écrivent toutes ces conneries de voir les passages croustillants repris sur les réseaux sociaux. Où des choses aussi dérangeantes que les faits et le contexte ne comptent pas. » Et puis, comme après coup (les pensées après coup ont le don de créer des problèmes) : « Mettez mon chapeau.

– Vous me faites marcher ? »

Ce Borsalino (une sorte de feutre, d’une largeur un peu grotesque, presque une parodie de ce que porterait l’homme élégant lecteur d’*Esquire*) est le signe distinctif de Kate McKay. Elle le met pour toutes ses apparitions publiques et l’enlève pour saluer de manière théâtrale les inévitables tonnerres d’applaudissements (et les huées) qu’elle provoque. Elle le portait sur les couvertures de *Ms* et de *Newsweek.*

« Absolument pas. »

Elle prend des notes en vue de son discours de ce soir au Pioneer Center. Même si la tournée vient juste de commencer, Kate McKay n’est pas une novice. Elle suit un schéma de base, mais elle a foi dans la maxime de Tip O’Neill, selon laquelle toute politique est d’abord locale, raison pour laquelle elle ajuste son discours en fonction de la ville dans laquelle elle se trouve. Le message essentiel n’est pas *Achetez mon livre, qui vient de sortir*, car celui-ci est déjà un best-seller (comme les trois précédents). Non, le livre est simplement le sésame qui lui permet d’exposer ses idées et son

programme. S’ensuivent des applaudissements, des réactions indignées et un battage médiatique. Après quoi, direction la ville suivante. Spokane en l’occurrence.

« Je suis curieuse de voir quelles horreurs ils écrivent sur moi. Je pourrai peut-être m’en servir ce soir. Mais je ne veux pas que vous soyez trempée. Et que vous tombiez malade, alors que la tournée commence à peine. La pluie ne fait pas semblant par ici. Je croyais pourtant que Reno était en plein désert. »

Corrie pose le Borsalino sur sa tête, de manière presque révérencieuse, et l’incline sur le côté, comme le fait Kate. Ainsi, il masque la majeure partie de son visage et va lui valoir un passage aux urgences de St. Mary dans très peu de temps.

« Ce torchon va brailler comme un porc qu’on égorge », dit Kate, non sans une certaine satisfaction, en regardant par la fenêtre ruisselante de pluie, depuis le salon situé au dernier étage du Renaissance Reno Hotel. « Mais rien ne pourra égaler la une du site Breitbart au début de la tournée. »

Celle-ci proclamait : LE RETOUR DE LA S*LOPE. Kate l’a fait encadrer et elle trônera sur le mur de son bureau dans sa maison accrochée à la falaise de Carmel-by-the-Sea. Elle a qualifié cet article de formidable publicité. Pour Hattie Delaney, son agente, c’est surtout le meilleur moyen d’attirer les mabouls en tout genre et les supporters de QAnon. En entendant cela, Kate a levé les mains et fait un geste avec ses dix doigts (autre marque de fabrique), comme quand on appelle des gens en disant : *Qu’ils viennent.*

2

Corrie se renseigne pour savoir où elle peut trouver un kiosque à journaux digne de ce nom. On lui répond que Hammer News dans la 2e Rue Ouest devrait avoir tout ce qu’elle cherche. Elle les appelle pour savoir s’ils vendent le *West Coast Clarion*. Elle prend la réponse « Est-ce qu’un ours chie dans les bois ? » pour un oui et se met en route.

La rousse coiffée d’un chapeau de pluie, sanglée dans un trenchcoat, était-elle assise dans le hall, à proximité de la réception, quand Corrie a demandé son chemin ? En train de feuilleter un magazine, peut-être, ou

penchée au-dessus de son téléphone ? Par la suite, Corrie songera – et dira à la police – que oui, certainement. Elle avait sans doute écouté le concierge, très serviable, lui donner des renseignements, et était partie devant elle pour la guetter.

Corrie a-t-elle vu une femme la précéder en sortant de l'hôtel ? Elle répondra qu'elle ne s'en souvient pas. Et elle s'en fiche. Aux urgences, deux questions la préoccupent. La première : pourra-t-elle retrouver la vue un jour ? La seconde : si oui, à quoi ressemblera le visage qui la regardera dans le miroir ?

Voilà ce qui la tracasse.

3

Un an plus tôt, Corrie a été choisie, avec dix autres étudiants, pour assister à un séminaire de licence dispensé par Kate McKay. Il a duré deux semaines et Corrie a trouvé que c'étaient les meilleurs cours de son cursus universitaire. Après le dernier, Kate lui a demandé de rester un instant pour lui parler de quelque chose. La sortie de son nouveau livre, en avril, s'accompagnait d'une grande tournée promotionnelle qui débutait à Portland dans l'Oregon et s'achevait à Portland, dans le Maine.

« J'ai besoin d'une assistante. J'ai pensé que ça pourrait peut-être vous intéresser. Sept cents dollars par semaine. Vous devrez prendre vos dispositions pour valider vos autres cours un peu plus tôt. Qu'en dites-vous ? »

Surprise par cette proposition sortie de nulle part, Corrie a tout d'abord été incapable de répondre. Cette femme apparaissait en couverture des magazines. On la voyait *tout le temps* à la télé. Plus impressionnant encore, aux yeux de Corrie, qui est née avec les réseaux sociaux, Kate comptait douze millions de followers sur Twitter. Douze avec six zéros derrière !

« Fermez la bouche, lui a dit Kate. Vous allez avaler une mouche.

– Pourquoi… pourquoi moi ? »

Kate a énuméré les raisons sur ses doigts.

« Quand j'ai eu besoin d'un PowerPoint, vous m'avez sauvé la mise. Votre devoir sur Ada Lovelace était bien écrit et réfléchi. Vous n'avez pas oublié de mentionner qu'elle s'était intéressée aux mathématiques parce

qu’elle craignait que la folie de son père soit héréditaire. Vous la voyez comme une femme, pas comme une déesse. Humaine, autrement dit. Vous posez de bonnes questions et vous êtes libre actuellement. J’ai oublié quelque chose ? »

Une seule : je vous idolâtre, aurait pu répondre Corrie, mais elle découvrirait par la suite que Kate le savait depuis le début… et que c’est une femme qui aime qu’on l’idolâtre. D’ailleurs, Corrie finira par comprendre plusieurs choses : Kate possède un ego démesuré, sa langue est acérée comme un couteau Ginsu, elle est capable de tailler en pièces, froidement, un commentateur qui ose critiquer son point de vue. Et de piquer une crise à cause d’une bretelle de soutien-gorge qui lâche. Elle n’a pas de bouton Stop. Mais elle est d’un courage sans faille. Corrie pensait alors – et continue à le penser – que Kate McKay resterait dans les mémoires longtemps après que la plupart des femmes (et des hommes) de son époque auraient été oubliés.

« Non ! Enfin, si ! Oui ! Je veux ce poste ! »

Kate n’a pu s’empêcher de rire.

« Du calme, ma petite. Ce n’est pas une demande en mariage, et ça n’a rien de glamour. Il se peut que je vous envoie au Starbucks à sept heures du matin. Ou acheter du Prilosec au Walgreens. Vous devrez trimballer du matériel, brancher du matériel, parfois même réparer du matériel, comme vous avez réparé ce putain de PowerPoint que je n’arrivais pas à faire marcher. Et vous passerez pas mal de temps au téléphone pour gérer mon planning, appeler des gens, inventer une excuse de temps à autre, organiser des conférences de presse. La seule chose que je ne vous demanderai jamais, c’est de vous excuser à ma place ou, à Dieu ne plaise, de “clarifier” un propos que j’ai tenu. Je ne m’excuse jamais, je ne clarifie jamais, et vous ne le ferez pas vous non plus. Est-ce que cela vous paraît toujours aussi…

– Oui !

– Vous savez conduire une voiture non automatique ? »

La joie de Corrie s’est envolée.

« Non. »

Kate l’a prise par les épaules. Elle a de la poigne.

« Alors, trouvez quelqu’un pour vous apprendre. Parce qu’on va voyager dans mon pick-up. La fille ordinaire ne prend pas l’avion, elle aime traverser le pays au lieu de le survoler. Je suis une nana du peuple. »

Corrie s’est inscrite dans une auto-école. Et une fois qu’elle a eu appris à utiliser une boîte manuelle, elle a trouvé ça plutôt amusant. Elle aimait entendre le moniteur lui dire : « Détendez-vous, mademoiselle. Si vous ne trouvez pas la vitesse, forcez. »

Kate lui a annoncé qu’elles conduiraient à tour de rôle. Et pas la peine de régler le siège à chaque fois car elles faisaient à peu près la même taille : un peu moins d’un mètre soixante-dix. Kate est blonde, Corrie une « brunette », disait sa mère, mais à Portland elle est devenue blonde. Pour changer, disait-elle. Kate n’était sans doute pas dupe.

« Quand vous détachez vos cheveux, de loin, on pourrait presque nous prendre pour deux sœurs », a dit Kate, alors qu’elles quittaient Portland pour aller à Reno.

D’où le problème, évidemment.

4

Corrie marche dans Lake Street, jusqu’à la 2e Rue Ouest, le Borsalino enfoncé sur le front. Si la femme au trenchcoat la précède, Corrie ne l’a pas vue, ou ne s’en souvient pas. Sa destination lui apparaît droit devant – HAMMER NEWS PRESSE D’ICI ET D’AILLEURS, indique l’enseigne – quand, sur sa gauche, une femme s’écrie : « Hé, Kate ! » Par la suite, Corrie dira à la police que la voix était enrouée, comme si cette femme avait hurlé à pleins poumons pendant un concert de rock.

Au moment où elle tourne la tête, une main la saisit par le col de sa veste et l’attire sans ménagement dans une ruelle qui empeste les ordures. Elle trébuche, mais parvient à conserver son équilibre. Elle songe : *Je suis victime d’une ag…*

Le reste se perd lorsqu’elle est projetée violemment contre le mur de brique, au point que ses dents s’entrechoquent. Cette fois, elle voit la femme au trenchcoat : plus grande qu’elle de cinq bons centimètres, avec des cheveux d’un roux éclatant qui ne peut pas être naturel. Aplatis sous un de ces chapeaux de pluie transparents vendus un dollar. Son sac à main pend sur son épaule gauche. Sa main droite y plonge et en sort une Thermos sur laquelle est écrit le mot ACIDE, au feutre noir. La femme lâche Corrie

pour dévisser la bouteille, mais Corrie est trop sonnée pour fuir. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive.

« Tu l'as bien cherché », dit la femme rousse, et elle lance le contenu de la Thermos dans les yeux écarquillés de Corrie. « "Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre l'ascendant sur l'homme, mais elle doit demeurer dans le silence." Première épître à Timothée, salope. »

La sensation de brûlure est instantanée. Sa vue se brouille.

« Rentre chez toi, Kate. Pendant que tu le peux encore. »

Corrie ne voit pas la femme rousse ressortir de la ruelle. Elle ne voit rien. Elle entend à peine ses propres hurlements. La douleur l'a engloutie totalement.

5

Aux urgences, son premier réflexe, dès qu'elle recouvre la vue (encore floue, mais merci Dieu, Jésus et tous les saints), c'est de prendre son poudrier dans son sac à main pour examiner son visage. Ses joues et son front sont cramoisis, et ses yeux rougis, mais aucune des cloques tant redoutées.

Tout cela, c'est après que le médecin lui a nettoyé les yeux avec une solution saline. Ça pique affreusement. Il annonce qu'il va revenir dans dix minutes, pour recommencer.

« J'ignore avec quoi elle vous a aspergée, mais ce n'était pas de l'acide », dit-il avant de courir s'occuper d'un autre patient.

La deuxième chose que fait Corrie, c'est d'appeler Kate, qui doit se demander où elle est passée. Elle a eu le temps de se calmer un peu. Kate réagit avec calme elle aussi. Elle dit à Corrie d'appeler la police, si un employé de l'hôpital ne l'a pas déjà fait.

Kate arrive dix minutes après un policier en uniforme, et cinq minutes avant une inspectrice. Corrie s'attend à la voir prendre les choses en main, comme à son habitude. Mais aujourd'hui, Kate s'assoit dans un coin de la chambre et écoute. Parce que c'est une femme qui l'interroge ? se demande Corrie. Possible. L'inspectrice note le signalement de l'agresseuse. Elle arrache une feuille de son carnet et la tend à l'agent en uniforme, qui quitte

la chambre aussitôt, sûrement pour lancer les recherches. L'inspectrice s'est présentée en arrivant : Mallory Hughes.

« Les cheveux roux… Ça pouvait être une teinture ou une perruque, selon vous ?

– L'un ou l'autre. Tout s'est passé si vite. Je sais que ça fait très cliché, mais…

– Je comprends. Je comprends très bien. S'il s'agissait d'une perruque, on la retrouvera certainement dans une poubelle à proximité. Si quelqu'un ne l'a pas déjà fauchée, évidemment. Les yeux, comment ça va ?

– Mieux. Je suis désolée d'avoir fait tout un cirque, mais…

– Ne vous excusez pas, dit Kate dans son coin.

– Je croyais que c'était de l'acide. C'était marqué sur la Thermos.

– C'est ce qu'elle voulait vous faire croire, dit Hughes. Comme dans un dessin animé avec Bip Bip et le Coyote où il est écrit EXPLOSIFS sur une caisse. » Elle tourne la tête. « Kate McKay, c'est bien ça ? »

Kate acquiesce. Elle ne participe pas à la discussion, elle laisse Hugues faire son travail, mais cela ne l'empêche pas d'être très concentrée. Corrie devine que sa patronne est furieuse (cela se voit à ses lèvres pincées et à ses mains nouées sur ses genoux), mais elle fait preuve de respect. Pour le moment du moins. Si jamais elle sent que Hughes fait fausse route ou relâche la pression, ça risque de changer.

« J'ai lu deux de vos livres », lui dit Hughes. Puis, se retournant vers Corrie, elle demande : « Cette femme qui vous a jeté ce produit au visage, sans doute du détergent, elle vous a prise pour votre patronne, non ? »

Elle penche la tête en direction de Kate, dont les lèvres sont pincées si fort qu'elle n'a presque plus de bouche.

« Sans doute.

– Le Borsalino, dit Kate. C'est comme un signe distinctif. Je le porte sur trois couvertures de livres et sur un tas de photos publicitaires.

– Celui-ci est une pièce à conviction désormais, dit l'inspectrice. On finira par vous le rendre, mais il faudra en acheter un autre si vous voulez le porter ce soir. »

Kate ne réagit pas à cette remarque de Mallory Hughes, et Corrie s'interroge de nouveau : en serait-il autrement si Kate se trouvait face à un homme ? Kate ne hait pas les hommes, mais il y a en elle pas mal de ressentiment.

« Vous maintenez votre conférence ce soir, au Pioneer ?

– Oh, oui. Et je me ferai un plaisir de vous offrir des invitations si vous voulez venir.

– Je travaille. » L'inspectrice se retourne vers Corrie. « Je vous attends au poste cet après-midi pour prendre votre déposition. Vous vous en sentez capable ? »

Corrie interroge du regard Kate, qui dit :

« En début d'après-midi, si possible. J'ai besoin de Corrie ensuite. »

Elle ne doute pas que Corrie soit prête à assumer ses fonctions. Sans doute faut-il y voir une sorte d'arrogance de diva, et pourtant Corrie ne s'en formalise pas. Au contraire, elle s'en réjouit. Elle sait que c'est une manière pour Kate de dire : *Je sais que vous êtes aussi courageuse que moi.* Du moins, Corrie veut le croire.

« Dans ce cas, disons treize heures trente, propose Hughes. 455 2e Rue Est. Pas très loin du lieu de votre agression. Je vais vous demander votre numéro de téléphone et votre adresse mail car je suppose que vous allez suivre Mme McKay dans sa tournée. »

Elle ne s'adresse pas à Kate car ce n'est pas elle la victime. Cette fois-ci.

« Très bien, treize heures trente, dit Corrie.

– Mais si on arrête cette femme, vous serez obligée de revenir. Vous en êtes consciente ? »

Corrie dit qu'elle comprend.

6

Après le départ de Hughes, Kate dit :

« Je veux que vous montiez sur scène ce soir. Vous vous en sentez capable ? »

Un frisson de peur parcourt Corrie.

« Il faudra que je prenne la parole ?

– Uniquement si vous en avez envie.

– Bon… d'accord.

– Ça ne vous embête pas de servir d'exemple pratique à Kate McKay ? Vous ne m'en tiendrez pas rigueur ?

– Non. »

Est-ce la vérité ? Corrie l’espère.

« Je veux prendre une photo. Pendant que vos yeux sont encore rouges et gonflés, et votre peau irritée. D’accord ?

– Oui.

– Les gens doivent comprendre que la résistance a un prix. Mais on peut le payer cher. Ça aussi, ils doivent le comprendre.

– OK. »

Je suis devenue un argument de vente, se dit Corrie. Elle voit dans cette démarche de Kate, dans ce désir de sauter sur l’occasion, un défaut de sa personnalité, mais également une force de caractère. Cette cohabitation est un concept nouveau pour elle.

Kate McKay a été traitée de fanatique. Elle porte cette étiquette avec fierté. Sur CNN, un commentateur l’a accusée de souffrir du syndrome de Jeanne d’Arc. Réponse de Kate : « Jeanne d’Arc entendait la voix de Dieu. Moi, j’entends les voix des femmes opprimées. »

Elle demande à Corrie si elle souhaite poursuivre la tournée après ce soir. En précisant qu’elle ne voulait pas poser cette question devant l’inspectrice.

« Oui, bien sûr.

– Vous êtes sûre ? Maintenant que vous avez vu ce qui peut se passer ?

– Oui.

– Parler de haine, c’est une chose. La voir à l’œuvre – en être victime même – c’est différent. Vous n’êtes pas d’accord ?

– Si.

– Bien. Le sujet est clos. » Kate sort son téléphone pour photographier Corrie. « Ébouriffez vos cheveux. Écarquillez les yeux. »

La jeune femme la regarde sans comprendre. Ou plutôt, elle ne veut pas comprendre.

« Soyons honnête, Corrie. Ce n’est pas une tournée promotionnelle. Le livre se vendrait aussi bien si je restais chez moi, le cul dans le canapé, à regarder la télé. C’est une tournée *idéologique*. Otto von Bismarck comparait l’idéologie à une saucisse : on peut avoir envie de la manger, mais on ne veut pas voir comment c’est fait. En vérité, il parlait des lois, mais c’est la même chose. Alors, vous êtes sûre que vous voulez continuer à m’accompagner ? »

En guise de réponse, Corrie imite le geste fétiche de Kate : les mains tendues, et les doigts qui remuent, comme pour dire : *Allez, venez*. Elle

ébouriffe ses cheveux. Kate rit, prend une photo, l'envoie sur le téléphone de Corrie et lui explique ce qu'elle doit en faire.

« Ensuite, vous appellerez vos parents, ma belle. Racontez-leur ce qui s'est passé avant qu'ils l'apprennent aux infos. »

7

Elle est dans une boutique appelée Cloth & Chroma, en train de faire ce que Kate lui a demandé de faire avec la photo (affreusement gênée par le résultat) quand Mallory Hugues l'appelle pour l'informer qu'ils ont retrouvé la perruque. *Une* perruque, en tout cas. Elle lui envoie la photo. Bien que disposée sur un fond blanc, l'image de cette perruque fait tout ressurgir : la Thermos, la projection, la brûlure, l'impression que son visage va fondre.

« Oui, c'est la même.

– Vous en êtes sûre ?

– Certaine.

– Parfait. Les perruques sont des réservoirs d'ADN. Sauf si cette femme portait un bonnet de bain sur ses vrais cheveux. Si les tests sont concluants et si on l'arrête, un prélèvement buccal, et hop, l'affaire est dans le sac. Vous avez appelé vos parents ?

– Oui. »

Sa mère voulait qu'elle rentre à la maison, dès que possible. Son père, moins prompt à s'émouvoir, lui a simplement conseillé la prudence. Et de se protéger. Il lui a répété ce qu'il lui a dit toute sa vie : Les salopards ne gagneront pas.

Elle a entendu sa mère qui criait derrière lui :

« Il ne s'agit pas de politique, Frank ! C'est sa *vie* qui est en jeu ! »

Ce n'est pas de la politique, c'est de l'idéologie, songe Corrie.

Son père a rétorqué :

« C'est justement de sa vie que je parle. »

8

Kate l’a appelée de la salle pour lui dire de mettre une robe. « Faites-vous belle. Et j’ai quelque chose pour vous. »

Quand Corrie arrive dans le foyer du Pioneer Center, Kate l’observe de la tête aux pieds et approuve la robe bleue qui tombe au-dessous du genou, resserrée à la taille par une ceinture. Elle lui remet un spray anti-agression.

« Demain, je vous donnerai une arme. C’est facile comme tout de s’en procurer dans le Nevada. »

Corrie la regarde d’un air affolé.

Kate sourit.

« Un petit calibre. Qui tient dans un sac à main. Ça ne vous pose pas de problème, si ? »

Corrie revoit la Thermos portant le mot ACIDE. Comme une caisse marquée EXPLOSIFS dans un dessin animé. Elle repense à cette femme qui l’a prise pour Kate et lui a crié : *Tu l’as bien cherché.*

Et elle répond :

« Non, aucun. »

9

Le Pioneer Center peut accueillir mille cinq cents personnes, et il est presque plein quand Kate monte sur scène d’un pas décidé à dix-neuf heures précises. Les haut-parleurs diffusent à plein volume « The Gambler » de Kenny Rogers. Corrie a choisi cette chanson à la demande de Kate. Comme toujours, les applaudissements nourris s’opposent aux huées vigoureuses. À l’extérieur de la salle, les pro- et les anti-Kate brandissent des pancartes. Celles-ci sont interdites à l’intérieur. On aperçoit quelques hommes ici et là, mais l’assistance est essentiellement composée de femmes. Dont certaines en pleurs. Les personnes qui sont venues pour exprimer leur haine et leur mépris envers les positions de Kate (une grande majorité de femmes, là aussi), regroupées dans un coin, sifflent et montrent le poing. Il y a beaucoup de doigts d’honneur aussi.

Kate a troqué son Borsalino contre une casquette de baseball des Reno Aces (dénichée par Corrie, là encore). Quand il s’agit de séduire la foule (la partie susceptible d’être séduite, du moins), Kate n’est jamais en reste.

Elle ôte sa casquette d’un large geste pour saluer bien bas. Autre marque de fabrique. Elle s’arrête à mi-chemin entre l’estrade et un chevalet recouvert d’un drap. On dirait une pièce à conviction dans une salle de tribunal. Elle prend le micro sans fil sur son socle avec l’aisance d’un artiste de stand-up qui va commencer son numéro et le pointe vers le plafond.

« Woman Power ! »

La majeure partie de l’assistance réagit :

« *Woman Power !*

– Faites-vous entendre, Reno !

– Woman Power !

– Vous pouvez faire mieux que ça, je ne vous entends pas ! Woman Power !

– *WOMAN POWER !* » rugit la foule, et les huées sont totalement englouties.

Les gens sont debout, certains brandissent un poing rageur, mais la plupart applaudissent. Corrie songe : *Elle vit pour ces instants. C’est ce qui la nourrit.* Est-ce condamnable ? Corrie ne le pense pas. Elle pense au contraire que c’est une rareté : un authentique gagnant-gagnant.

Quand la foule se calme (les protestataires, intimidés, étant réduits temporairement au silence, un des objectifs de cette introduction), Kate commence son discours.

« Vous vous demandez peut-être pourquoi je ne porte pas mon traditionnel chapeau, et vous vous demandez probablement ce qui se cache derrière ce drap. » Elle tapote l’agrandissement géant sur le chevalet. « Eh bien, sachez que mon chapeau se trouve entre les mains de la police de Reno car il était sur la tête de mon assistante lorsqu’elle a été agressée. »

Stupeur dans l’assistance. Les protestataires demeurent impassibles, ils attendent.

« Elle portait mon chapeau parce qu’il pleuvait. L’agresseuse, car il s’agit d’une femme, l’a entraînée dans une ruelle et lui a jeté au visage le contenu d’une Thermos sur laquelle était écrit le mot ACIDE. »

Nouvelles manifestations de stupeur. Plus marquées. Les protestataires échangent des regards gênés. La plupart, songe Corrie, se disent qu’ils auraient mieux fait de rester chez eux, devant Netflix.

« Ce n’était pas de l’acide, en réalité. C’était du détergent. C’est moins dangereux, mais dangereux quand même. Regardez… »

Elle retire le drap qui masque la photo et Corrie apparaît, les yeux rougis, le visage boursouflé, les cheveux en bataille. Ce qui provoque des cris d'effroi et des gémissements. Une personne s'exclame : « C'est une honte ! » Les anti-Kate, si virulents quand elle est montée sur scène, se ratatinent sur leurs sièges.

« Mesdames et messieurs, permettez-moi de vous présenter cette femme courageuse. Après cette lâche agression, je lui ai proposé de quitter ma tournée pour rentrer chez elle en Nouvelle-Angleterre, mais elle a refusé. Elle souhaite continuer, et je le souhaite aussi. Corrie Anderson, venez sur scène, je vous prie, pour montrer à tous ces gens que vous allez bien et que vous restez pugnace. »

Corrie, qui ne se sent pas très pugnace, monte sur scène dans sa robe bleue, avec des ballerines, les cheveux nattés comme une collégienne, à peine maquillée. L'assistance se lève de nouveau, d'un bond, pour l'applaudir et l'acclamer. Pas de huées cette fois : les protestataires n'osent pas. La foule est unie. Unie derrière Corrie Anderson, d'Ossipee, dans le New Hampshire.

Que ressent l'objet de ce tonnerre d'applaudissements ? Comme on dit à la télé : c'est compliqué. Elle songe à cette voix qui a crié : « C'est une honte ! » Est-ce cela qu'elle ressent ? Pourquoi donc ?

Kate l'étreint et lui glisse à l'oreille :

« Bravo. »

Sur ce, Corrie est autorisée à retourner en coulisse, et cette fois, elle sait ce qu'elle ressent : du soulagement. Si Kate a besoin des projecteurs, ce n'est pas son cas. Si elle l'ignorait jusqu'alors, elle le sait à présent.

10

Non, ce n'est pas de la honte, finalement.

Les applaudissements, cette standing ovation, lui ont permis d'y voir clair et de mettre de l'ordre de ses pensées, pour la première fois depuis que cette fausse rousse l'a aspergée de détergent. Elle retourne dans le foyer et appelle la police de Spokane. On la met en communication avec l'officier Rowley. L'officier Rowley est une femme. Tant mieux.

Corrie se présente et précise pour qui elle travaille. Rowley sait qui est Kate McKay, comme la plupart des femmes d'un certain âge. Corrie lui annonce que Kate et elle seront à Spokane le lendemain. Et elle explique ce qu'elle veut, et pour quelle raison. L'officier Rowley – Denise de son prénom – répond qu'elle fera de son mieux et promet à Corrie de lui envoyer un texto dès que possible. Au cours de cette conversation, elles sont devenues, sinon des sœurs d'armes, au moins des copines.

De la salle lui parviennent, étouffés, les applaudissements de l'assistance à mesure que Kate déroule ses arguments. Ses détracteurs sont submergés.

Mais il suffit d'une seule personne, pense Corrie. *Je crois que je le savais déjà, mais maintenant je l'ai… Comment dire ?*

« Intériorisé », murmure-t-elle.

Non, ce n'était pas de la honte qu'elle a ressentie à côté de cette photo d'elle agrandie jusqu'à l'absurde, en écoutant ces applaudissements, c'était l'impression d'être *utilisée*. Cela ne la met pas en colère, mais ça lui fait prendre conscience qu'elle doit prendre soin d'elle-même. Elle doit grandir un peu. Et qu'une arme ne suffira pas. Ni un spray anti-agression.

11

Le lendemain, les deux femmes se rendent à Spokane à bord du Ford F-150 Crew Cab de Kate. Leurs affaires sont à l'arrière, sous un hardtop qui ferme à clé. Au volant, Kate, encore boostée par le meeting de la veille, roule dix kilomètres-heure au-dessus des cent dix autorisés. À la radio, Alan Jackson chante, à plein volume, ce que représentaient pour lui les eaux boueuses de la Chattahoochee. Corrie se penche pour l'éteindre.

« Je garde le spray anti-agression, dit-elle. Mais l'arme, je n'en veux pas, finalement.

– Je n'ai pas eu le temps d'en trouver une, de toute façon, répond Kate. Nous sommes esclaves de ce foutu planning, ma belle.

– Je me suis arrangée avec la police de Spokane pour qu'on soit escortées d'un policier pendant notre séjour en ville. Il aura une arme, lui. La femme avec qui j'ai parlé, Denise, m'a expliqué qu'il y a toujours des gars costauds, de repos, qui veulent gagner un peu d'argent en plus. Il faudra le payer, évidemment. »

Kate grimace.

« Je ne veux pas… »

Pour la première fois dans l'histoire de leur relation, encore jeune, Corrie l'interrompt :

« Je prendrai des dispositions similaires à chaque étape. » Elle rassemble son courage avant de conclure : « Si vous voulez que je continue, ce n'est pas négociable. Ce n'était pas une simple menace, Kate. Une cinglée qui délire sur Internet. Cette femme m'a dit : "Rentre chez toi pendant que tu le peux encore." Elle veut s'en prendre à vous. Elle s'est trompée de cible, mais elle peut recommencer. »

Kate ne dit rien, mais Corrie voit bien, à sa bouche pincée et à la ride verticale entre ses sourcils, qu'elle n'apprécie pas du tout cet… – appelons un chat un chat – ultimatum. Kate McKay ne veut pas apparaître comme une femme qui a besoin d'un homme pour la protéger. Cela va à l'encontre de tous les principes sur lesquels elle a bâti sa carrière. Mais il y a autre chose, et c'est très simple : Kate McKay n'aime pas qu'on lui dise ce qu'elle doit faire.

Toutefois, elle change d'avis en arrivant à l'hôtel. Là les attendent un certain nombre de messages, comme d'habitude, deux bouquets de fleurs et cinq lettres. Quatre sont des courriers d'admiratrices. La cinquième enveloppe contient une photo montrant Kate et Corrie en train de déjeuner en terrasse à Portland, un ou deux jours avant le début de la tournée. Quelque chose les fait rire. Le F-150 est garé le long du trottoir à l'arrière-plan. Un message, soigneusement imprimé, accompagne la photo. *Il n'y aura qu'un seul avertissement, alors sois bien attentive. La prochaine fois, ce sera toi, et ce sera pour de bon. Celle qui profère des mensonges périra.*

Le nom de Kate est imprimé sur l'enveloppe, mais il n'y a pas de timbre. Elle demande à l'employée de la réception qui a déposé cette lettre. L'employée, une jolie jeune femme en veste rouge et chemisier blanc, répond que quelqu'un a dû l'apporter pendant qu'elle s'était absentée. Comprenez pour une pause-pipi, probablement.

« Il n'y a pas de caméra de surveillance dans le hall ? s'étonne Corrie.

– Si, madame. Bien sûr. Mais elle est dirigée vers la porte d'entrée, pas vers le bureau de la réception. Et puis, la personne en question a pu passer par le restaurant. »

Kate réfléchit et se tourne vers Corrie.

« À quelle heure arrive votre vigile ?

– Il doit me retrouver – et vous aussi, si vous le souhaitez – dans le hall à quinze heures. Avant que je me rende à la salle pour rencontrer le coordinateur de la soirée et les gens de la librairie. »

Kate tend la photo et le message.

« Vous lui montrerez ça. Et jetez un coup d'œil aux images de vidéosurveillance. Cette salope a peut-être commis l'erreur d'emprunter l'entrée principale.

– Bonne idée », dit Corrie.

Ayant obtenu ce qu'elle voulait, elle est redevenue l'assistante docile (mais volontaire).

« Cette salope nous suit, dit Kate, impressionnée.

– En effet », confirme Corrie.

Chapitre 3

1

Trig s’attendait à faire des cauchemars. Il se serait revu en train d’appuyer le canon de l’arme sur la tempe de cette femme, encore et encore, en boucle et au ralenti. Le caniche qui levait les yeux vers elle alors que sa victime s’affaissait dans ses bras, et qui semblait demander : *Qu’est-ce qui arrive à ma maîtresse ?*

Mais il n’y a pas eu de cauchemars (ou alors, il ne s’en souvient pas). Il a dormi à poings fermés.

À cet instant, il fait du café et se sert un bol de cornflakes. Il renifle le lait, décide qu’il est encore bon et noie les cornflakes. Il s’assoit pour manger. Il a franchi la ligne rouge et il se sent bien. Très bien, même. La meilleure chose à faire, décide-t-il, c’est d’aller travailler, comme n’importe quel jour, avant de s’atteler à son *vrai* travail.

Une de moins, encore treize.

Il rince son bol et le laisse dans l’évier. Il verse du café dans un gobelet isotherme et sort de son mobile home. Un beau modèle XXL installé dans le parc pour caravanes d’Elm Grove, tout au bout de Martin Luther King Boulevard, juste avant qu’il devienne la Route 27 et qu’Upsala County devienne Eden County. Un coin paumé, autrement dit.

Mme Travers, sa voisine, est en train d’installer ses jumeaux à l’arrière de sa voiture. Elle lui adresse un signe de la main, que lui rend Trig. Les enfants sont emmitouflés dans des anoraks identiques car il fait un froid glacial ce matin. Ils viennent d’avoir trois ans. Mme Travers leur a organisé une fête d’anniversaire la semaine dernière, dehors, car il faisait meilleur qu’aujourd’hui. Elle a apporté à Trig une part de gâteau, un geste très attentionné.

Les jumeaux lui font signe eux aussi, avec leurs petites mains qui s’ouvrent et se referment. C’est adorable. Il n’y a pas d’homme dans la

caravane de Melanie Travers, mais ses deux bouts de chou débordants de joie semblent suffire à son bonheur. Trig devine qu'elle exerce un bon métier, quelque part dans le centre, et qu'elle perçoit ce que certains hommes appellent une « punition alimentaire ». Trig n'en fait pas partie ; c'est quelqu'un qui croit qu'il faut payer pour ses erreurs. Son père l'a élevé ainsi.

Melanie possède une Lexus, pas flambant neuve, mais assez récente, alors non, elle n'est pas à plaindre. Trig s'en réjouit. Il se réjouit également de ne pas l'avoir croisée la veille sur la Buckeye Trail. Car dans ce cas, elle serait morte à l'heure qu'il est. Et ses enfants seraient orphelins. Il la suit au volant de sa Toyota, sur Martin Luther King Boulevard, il la suit lorsqu'elle bifurque à droite, en direction du centre. Trois kilomètres plus loin, elle tourne à gauche sur le parking de la garderie Wee Folks.

Trig poursuit son chemin, laissant la campagne derrière lui. À la radio, le présentateur indique que la douceur de la semaine précédente était un leurre : un front froid approche et les prochains jours vont être polaires. « Couvrez-vous, gens de Buckeye ! » clame-t-il, et il passe « A Hazy Shade of Winter » de Simon and Garfunkel.

L'estomac de Trig grogne. Apparemment, les cornflakes n'étaient pas suffisants. Il pense : *Le meurtrier d'une femme sans défense a faim. Une femme qui était au mauvais endroit au mauvais moment. Une femme qui avait peut-être des enfants, des jumeaux aux anoraks assortis. L'homme qui a fait ça a faim.* Il est un peu surpris. Il a franchi la ligne rouge et vous savez quoi ? Ce n'est pas différent de l'autre côté. Une constatation à la fois terrible et réconfortante.

Il s'arrête dans un Wawa à l'entrée de la ville pour acheter un burrito. Et un journal. La partie supérieure de la une est consacrée à la politique et à la guerre. Sous la pliure, un gros titre annonce : UNE HABITANTE D'UPRIVER ASSASSINÉE SUR LA BUCKEYE TRAIL. Ses proches ont sans doute été informés car son nom est mentionné : Annette McElroy, trente-huit ans.

Trig lit l'article en mangeant son burrito, tiède, frais et goûteux. L'article ne contient aucun élément susceptible de l'inquiéter. Aucune allusion au papier portant le nom de Letitia Overton retrouvé dans la main de la victime. La police a décidé de ne pas révéler ce détail.

Je connais vos combines, se dit Trig. Il se rend dans le centre pour faire acte de présence au bureau, qu'il quittera de bonne heure. Maintenant qu'il

a commencé, il veut continuer. Inutile de se presser, cependant. Rien ne sert de courir. Il a fait de nombreux repérages, il sait où il peut trouver une autre personne innocente, peut-être même deux.

Le froid va l'aider.

2

Holly retrouve Izzy pour déjeuner, mais pas à Dingley Park, il fait trop froid. Elles ont choisi un petit café, baptisé Tessie's, d'où, installées dans un box de coin, elles peuvent regarder les passants. Sur Love Plaza, de l'autre côté de la rue, un musicien vêtu d'un blouson de motard joue de la guitare. *Mon gars, tu ne vas pas gagner gros aujourd'hui*, pense Holly.

Assise en face d'elle, Izzy dit :

« Je n'en reviens pas : tu manges à l'intérieur, comme une grande fille. Tu sors enfin de ta coquille anti-Covid. Bravo.

– J'ai tous mes vaccins, répond Holly en consultant le menu. Covid, grippe, VRS, zona. Il faut bien continuer à vivre.

– Exact, dit Izzy. Je me suis fait vacciner contre le Covid et la grippe en même temps, et ça m'a clouée au lit pendant deux jours.

– C'est mieux que d'être clouée dans un cercueil. C'est quoi, à ton avis, un Aussie Melt ?

– Je crois que c'est du mouton avec du fromage pimenté et une sorte de sauce.

– Hmmm, ça donne envie. Je crois que je…

– Billy Wilson n'est pas un simple cinglé parmi un tas d'autres, finalement. Il a fait une victime. »

Holly pose son menu.

« Tu parles de cette femme, McElroy ? »

Elle aussi a lu le journal du matin. Elle le reçoit sur son iPad.

« Oui. Je n'en suis pas certaine à cent pour cent, mais on dépasse les quatre-vingt-dix pour cent. »

La serveuse vient prendre leur commande. Izzy choisit le sandwich Reuben, Holly l'Aussie Melt, donc. Toutes les deux optent pour des boissons chaudes : un thé pour l'inspectrice, un café pour la détective privée. Holly a essayé d'arrêter le café car cela lui donne des palpitations

parfois, mais elle se dit qu'arrêter la cigarette, c'est suffisant dans l'immédiat.

Une fois la serveuse repartie, Holly dit :

« Je t'écoute.

– Ça reste entre nous, hein ?

– Bien sûr.

– On a caché une info. Annette McElroy tenait un morceau de papier dans sa main. Dessus, un nom était écrit en capitales : Letitia Overton. Ça te dit quelque chose ? »

Holly secoue la tête, mais archive mentalement ce nom, pour y revenir plus tard.

« Moi non plus. Tom Atta et moi, on est allés interroger Cary Tolliver, l'ordure qui a piégé Alan Duffrey.

– Tu penses qu'il a vraiment fait ça ?

– Oui. On a interrogé également les collègues de Duffrey à la First Lake City, la banque où il travaillait. Aucun d'eux n'a jamais cru à cette histoire de pédophilie… Mais qu'ont-ils dit, à ton avis, quand Duffrey a été arrêté et jugé ? »

Holly aime croire en la bonté humaine, et elle *croit* véritablement que chaque personne, ou presque, a quelque chose de bon en elle. Hélas, son travail chez Finders Keepers lui a également appris que chaque être humain avait un côté moche.

« La plupart ont certainement dit : "Je l'ai toujours trouvé un peu bizarre" et "Je ne suis pas vraiment surpris".

– Gagné. »

La serveuse leur apporte leurs boissons chaudes et leur annonce que leurs plats arrivent tout de suite. Izzy attend qu'elle soit repartie, là encore, pour écarter son thé et se pencher par-dessus la table.

« On *suppose* que c'est l'histoire de Duffrey qui a fait disjoncter ce Bill Wilson, mais on pourrait tout aussi bien avoir affaire à quelqu'un qui croit venger Taylor Swift ou Donald Trump ou… je ne sais pas… Jimmy Buffett.

– Jimmy Buffett est mort, se sent obligée de préciser Holly, tout en sachant qu'Izzy cherche seulement à étayer son hypothèse.

– Le mari d'Annette McElroy, totalement anéanti par le chagrin, ne savait même pas qui était Alan Duffrey, et il est quasiment certain que sa femme

non plus. Il dit qu'ils évitaient de regarder les infos car c'est trop déprimant. »

Un sentiment que peut comprendre Holly.

« Le cas Alan Duffrey importe peu, en réalité. Wilson a annoncé qu'il allait tuer des innocents pour punir le coupable. Si Letitia Overton est coupable, aux yeux de ce type du moins, tu dois l'interroger.

– Sans blague. C'est une vraie personne, de chair et d'os. Elle a habité au 487 Hardy, mais elle ne vit plus ici. D'après un voisin, son mari et elle sont partis vivre en Floride. Tampa, ou Sarasota, il ne sait pas très bien. Apparemment, son mari a décroché un meilleur poste. Directeur régional chez Staples. À moins que ce soit Home Depot ou un truc dans le genre. On se renseigne. On en saura peut-être plus demain ou après le week-end.

– Vous n'avez pas chômé.

– C'est du lourd, étant donné que ce cinglé a annoncé d'autres meurtres. » Izzy consulte sa montre et cherche la serveuse du regard. « J'ai trois quarts d'heure. Ensuite, je dois réinterroger les gens de la banque, plus l'avocat de Duffrey. Je vais leur demander si le nom de Letitia Overton leur dit quelque chose. Et Annette McElroy. Mais c'est par acquit de conscience. McElroy est une victime choisie au hasard.

– Une innocente », murmure Holly.

Elle s'efforce de ne haïr personne, mais elle se dit qu'elle pourrait faire une exception pour ce « Bill Wilson ». Mais à quoi bon ? Cette affaire appartient à Izzy.

La serveuse apporte leurs sandwichs. Holly mord dans son Aussie Melt et trouve ça délicieux. Elle songe que le mouton est peut-être une viande injustement négligée. Plus jeune, elle a eu une période végétarienne, mais elle a renoncé au bout de huit mois environ. Sans doute est-elle foncièrement carnivore. Une chasseuse, pas une cueilleuse.

« Tu disais que tu connaissais un barman qui assiste aux réunions des AA, lui rappelle Izzy. Tu accepterais de le contacter ?

– Avec joie.

– Mais ça doit rester discret. Je ne veux pas que ma hiérarchie découvre que je… » Quelle était l'expression employée par Lew Warwick ? « Que je sous-traite nos enquêtes. »

Holly essuie un peu de sauce (délicieuse !) sur sa bouche et fait mine de sceller ses lèvres. Elle dit :

« Quand vous aurez retrouvé Letitia Overton, tu me raconteras ce qu'elle vous a dit ? En toute discrétion, évidemment.

– Bien sûr. Moi, j'ai ces ré-interrogatoires cet après-midi. Et toi ?

– Je dois retrouver des bijoux volés.

– C'est vachement plus excitant.

– Pas vraiment. Je vais faire le tour des prêteurs sur gages, soupire Holly. Je déteste cet âne.

– Quel âne ?

– Laisse tomber. »

3

La partie nord-ouest de Buckeye City se nomme Breezy Point. À cet endroit, le « Grand Lac pas si *grand* que ça » sur lequel est située la ville cède la place à une eau peu profonde très polluée que des marées noires cancérigènes teintent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il y a peu de vent, mais quand il souffle, il charrie la puanteur de la vase et des poissons morts. Breezy Point se compose essentiellement de logements sociaux. Ces bâtiments de trois ou quatre étages ressemblent beaucoup aux logements qu'on trouve à Big Stone, le pénitencier local. Toutes les rues portent des noms d'arbre, ce qui ne manque pas d'ironie car les arbres sont rares à Breezy Point. De temps à autre, dans Willow Street, Mulberry Street ou Oak Drive, la chaussée se lézarde et la vase suinte à la surface. Breezy Point a été construit sur un marécage, et celui-ci semble décidé à reprendre ses droits.

Tout au bout, dans Palm Street (un nom encore plus stupide que les autres), il y a un centre commercial miteux avec un Dollar Tree, une pizzeria, un dispensaire qui propose du cannabis thérapeutique, un Wallets où on peut encaisser des chèques (et négocier un prêt express à un taux d'intérêt prohibitif) et une laverie automatique baptisée Washee-Washee. Cela peut sembler politiquement incorrect (ou carrément raciste, étant donné le personnage des Griffin auquel il fait de l'œil), mais les habitants de Breezy Point qui fréquentent cet endroit s'en moquent apparemment. C'est le cas de Dov et de Frank, deux pochetrons qui sillonnent souvent le centre commercial à la recherche de déchets intéressants et installent

ensuite leurs fauteuils de jardin pourris derrière la laverie les jours de grand froid comme aujourd'hui.

La température ne dépasse pas les huit degrés dans la plupart du Breeze, mais derrière le Washee-Washee, il fait un doux vingt-trois degrés. Grâce à l'air chaud des sèche-linge à pièces. C'est un endroit aussi agréable que possible. Dov et Frank ont des magazines, *Atlantic* pour Dov, *Car and Driver* pour Frank. Des découvertes qui datent de leur dernière exploration des poubelles, derrière la boutique de cannabis. En plus des magazines, ils ont récupéré suffisamment de canettes et de bouteilles vides pour s'acheter un pack de six Fuzzy Navel Hard Seltzer. Après une canette chacun, ils commencent à apprécier la vie telle qu'elle est.

« Où est Marie ? demande Dov.

– Pause-déjeuner, je crois », répond Frank. Marie travaille au Washee-Washee, et parfois elle sort pour fumer une cigarette et leur tenir compagnie. « Vise un peu cette Dodge Charger. Chouette, hein ? »

Dov jette un bref coup d'œil à la voiture et déclare :

« Les fruits du capitalisme pourrissent toujours sur le sol.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demande Frank.

– Cultive-toi, petit, répond Dov, bien qu'il ait dix ans de moins que Frank. Lis des trucs autres que… »

Il s'interrompt en voyant un homme apparaître au coin du Washee-Washee. Frank l'a déjà vu, mais ça remonte à loin.

« Hé, mec. On s'est pas déjà croisés dans une de ces réunions à Upsala, y a quelques années ? Ou bien au Shine at Noon. J'ai habité dans le coin. Je te proposerais bien de t'asseoir, mais t'as pas de chaise, et les nôtres…

– … sont occupées pour le moment, conclut Dov. On te proposerait bien de partager nos libations également, mais malheureusement, nos finances sont au plus bas et on doit économiser.

– Pas de problème », répond Trig. S'adressant à Frank, il ajoute : « Ça fait un bail que je n'ai pas mis les pieds au Shine at Noon. Je suppose que ces réunions, c'était pas fait pour toi.

– Non. J'ai essayé, mais tu sais quoi ? Être sobre, ça craint.

– Moi, je trouve ça utile.

– Bah, faut de tout pour faire un monde, à ce qu'il paraît. Mais je t'ai pas vu dans le coin ? Au Dollar Tree peut-être ?

– Possible. »

Trig regarde autour de lui, s'assure que nul ne les observe et sort le Taurus de sa poche. Il abat Dov d'une balle en plein front. La détonation, déjà faible à l'origine, se perd dans le bruit de soufflerie ininterrompu des sèche-linge. La tête de Dov, projetée en arrière, heurte le mur de parpaings, entre deux des bouches d'aération métalliques, puis retombe sur sa poitrine. Un filet de sang coule le long de son nez.

« Hé ! s'écrie Frank en levant les yeux vers Trig. Ça va pas la tête ?

– Alan Duffrey », répond Trig, et il pointe le pistolet sur Frank. « Si tu restes tranquille, ça ira vite. »

Frank ne reste pas tranquille. Il se lève d'un bond, renversant son Fuzzy Navel sur ses genoux. Trig lui tire une balle dans la poitrine. Frank recule en titubant, jusqu'au mur de parpaings, puis repart vers l'avant, les bras tendus devant lui, tel le monstre de Frankenstein. Trig fait quelques pas en arrière et tire encore trois fois : *clac-clac-clac.* Frank tombe à genoux et – chose incroyable ! – il se relève, bras tendus toujours. Pour essayer d'attraper quelque chose, n'importe quoi.

Cette fois, Trig prend le temps de viser et tire dans la bouche de Frank Mitborough, qui avait vécu plus au nord jadis et était resté sobre pendant presque un an. Frank s'écroule sur son fauteuil de jardin, qui cède sous son poids et l'expédie au sol. Une dent tombe de sa bouche.

« Désolé, les gars », dit Trig.

Et il l'est, mais de manière purement théorique. Dans les films, les meurtriers disent que le plus dur, c'est la première fois, et même si Trig devine que ces répliques ont été écrites par des gens qui n'ont jamais tué qu'un insecte, au mieux, il se trouve que c'est vrai. De plus, ces deux types étaient un fardeau pour la société, des bons à rien. Il songe : *Papa, je pourrais finir par aimer ça.*

Il regarde autour de lui. Personne. Il sort de sa poche la pochette qui contient les bouts de papier et fait défiler les noms. Il dépose PHILIP JACOBY dans la main de Dov. Et dans celle de Frank, il met TURNER KELLY.

La police a-t-elle déjà découvert ses agissements ? Sinon, ça ne va pas tarder. Offriront-ils une protection à ceux qui restent, une fois qu'ils auront compris ? Cela ne servira à rien car il ne tue pas les coupables. Il tue les innocents. Comme ces deux types.

Il contourne le Washee-Washee, jette un nouveau coup d'œil et ne voit personne, hormis un homme qui entre au Wallets pour encaisser un chèque

ou demander un prêt. Aucune trace de la fille qui travaille à la laverie. Une fois l'homme du Wallets reparti, Trig regagne sa Toyota, garée devant une boutique abandonnée aux vitres badigeonnées. Une pancarte est suspendue à l'entrée À LOUER IMMOBILIER CARL SIEDEL. Il s'assoit au volant et s'en va.

Et de trois. Encore onze.

C'est une montagne à escalader.

Quand l'expiation sera complète et que tu te seras racheté, tu pourras te reposer. Voilà ce qu'il se dit.

Il retourne à son travail, même s'il n'y attache plus aucune importance.

4

Deux heures plus tard, Holly Gibney entre dans un débit de boissons baptisé Happy. Il n'est que quatorze heures, et pourtant, il y a au moins vingt clients, des hommes principalement, assis au bar, occupés à ingurgiter le poison de leur choix en toute légalité. En dépit du nom de l'établissement, aucun ne semble particulièrement heureux. La télé diffuse un match de baseball, mais c'est une rediffusion car l'équipe qui reçoit, en tenue blanche, ne s'appelle pas les Guardians mais les Indians.

Derrière le bar, John Ackerly en impose dans sa chemise blanche aux manches roulées qui laissent voir des avant-bras musclés. Il vient vers elle, tout sourire.

« Holly ! Ça fait un bail ? Comme d'habitude ?

– Oui, merci, John. »

Il lui apporte un Coca Zéro avec deux cerises plantées sur un agitateur à cocktail. Elle fait glisser un billet de vingt dollars sur le comptoir.

« Tu peux garder la monnaie.

– Ah ! Ça me va. Alors, en pleine enquête ?

– Oui et non. Tu vas toujours aux réunions ?

– Trois fois par semaine. Parfois quatre. Dom Hogan me laisse partir quand c'est dans l'après-midi.

– C'est le propriétaire du bar ?

– Exact.

– Et M. Hogan apprécie tes compétences.

– Ça, j’en sais rien, mais il apprécie que j’arrive toujours à l’heure et sobre. Pourquoi cette question ? »

Holly lui explique ce qu’elle souhaite en quelques phrases concises, interrompues quand John doit aller s’occuper d’un client. Il refuse de continuer à le servir. Le type proteste, puis quitte le Happy en tirant une tête de six pieds de long. Le temps que Holly termine son explication, elle en est à son deuxième Coca Zéro, et elle sait qu’elle va devoir utiliser les toilettes avant de repartir. Elle refuse d’appeler ça les *ladie’s*, de même qu’elle refuse d’utiliser le mot *panties*. Ce sont les petites filles qui mettent des petites culottes – des *panties* –, et elle n’est plus une petite fille depuis longtemps. Elle est totalement d’accord avec Kate McKay qui appelle ça « l’infantilisation des femmes sous l’effet de la publicité ».

Après avoir mis John au courant, elle ajoute :

« Si cela va à l’encontre de ton serment d’anonymat, ou je ne sais pas comment vous appelez ça…

– Non. Si dans une réunion un type avoue avoir tué quelqu’un, et si je le crois, je foncerai au poste de police le plus proche pour le dénoncer. Et je pense que n’importe quel ancien en ferait autant.

– Tu es un ancien ? »

John ne peut s’empêcher de rire.

« Sûrement pas. Les avis divergent, mais la plupart des alcooliques et des drogués te diront qu’il faut au moins vingt ans d’ancienneté pour être un ancien, et j’en suis loin. Mais le mois prochain, ça fera sept ans que j’ai sniffé ma dernière ligne.

– Félicitations. Et ça ne te gêne pas de travailler ici ? Ne dit-on pas que si on traîne trop longtemps autour d’un salon de coiffure, on finit par se faire couper les cheveux ?

– On dit également qu’on ne va pas dans un bordel pour écouter le pianiste. Si tu vois ce que je veux dire. »

Holly voit plus ou moins.

« Et puis, je n’ai jamais beaucoup aimé l’alcool. J’étais fermement convaincu que la coke pouvait tout arranger. Jusqu’au jour où elle n’arrange plus rien. »

John fait quelques pas derrière le comptoir pour aller servir un whisky et revient.

« En résumé, dit-il, tu veux que je repère un individu furieux qu'Alan Duffrey se soit fait piéger et planter ensuite à cause d'un crime qu'il n'a pas commis.

– Exact.

– Et tu es quasiment certaine que ce type… tue des innocents, c'est ça ? Pour faire honte aux coupables ?

– En gros, oui.

– C'est un truc de détraqué.

– Oui.

– Ce type a déjà tué un innocent ?

– Oui.

– Tu en es certaine ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Je ne peux pas te le dire.

– La police cache un détail, hein ? »

Holly ne répond pas, ce qui constitue une réponse en soi.

« Et tu penses que ce type assiste à des réunions parce qu'il se fait appeler Bill Wilson.

– Oui. Et un type qui se présente comme Bill Wilson, ou Bill W. risque d'attirer l'attention.

– Possible, mais n'oublie pas qu'il y a des dizaines de réunions des NA chaque semaine dans cette ville. Si tu ajoutes les réunions en banlieue et les AA, on n'est pas loin de la centaine. La fameuse aiguille dans la botte de foin. De plus, Bill Wilson est certainement un pseudo.

– Sans aucun doute.

– Et même si ce n'en est pas un, les gens qui participent aux programmes choisissent parfois des surnoms. Je connais un gars nommé Willard qui se fait appeler Télescope. Un autre Smoothie. Et une femme qui se présente comme Ariel la Sirène. Tu saisis l'idée. C'est quoi, ton intérêt dans cette affaire ?

– Aucun. C'est la police qui est dessus. Disons que… ça m'intéresse.

– Ah, je te reconnais bien là, ma Holly. Tu es une droguée toi aussi. Ne le prends pas mal, la plupart des gens cherchent des échappatoires.

– Les cours de philosophie avant dix-sept heures me donnent mal à la tête. »

John rit.

« OK, je verrai ce que je peux faire. Moi aussi, ça m'intéresse désormais. Si quelqu'un sait quelque chose, c'est le révérend Mike, alias le Rev, alias Big Book Mike.

– Qui est-ce ?

– Un bon casse-burnes. Le Rev a perdu son église parce qu'il était camé à l'Oxy, mais il doit toucher une sorte de pension car son boulot à présent consiste à assister à des réunions dans toute la ville, de Sugar Heights à Lowtown. Et aussi à Upsala, à Tapperville et à Upriver. Mais Holly… je dirais que les chances oscillent entre faibles et inexistantes.

– Peut-être un peu plus que ça. Les gens racontent toutes sortes de choses dans ces réunions, non ? Est-ce que votre devise n'est pas "De la franchise en toute chose" ?

– Exact, et la plupart des gens l'appliquent. Mais Hol… la boucler, ce n'est pas mentir. »

Ce type n'en est peut-être pas capable, songe Holly en repensant à son message. Sans oublier son pseudo. Pour elle, il se voit comme une sorte d'ange exterminateur armé d'une épée enflammée, et les individus dans son genre ont besoin d'une soupape. Parler permet d'évacuer la pression.

Elle remarque derrière le bar une pancarte qui montre une orange dans laquelle est plantée une paille. Un colibri manifestement ivre volette à côté. Sous l'orange, il est écrit : OFFRE SPÉCIALE LÈVE-TÔT : LE PREMIER SCREWDRIVER À UN DOLLAR ! DE 8 H À 10 H !

« Il y a des gens qui viennent boire une vodka-orange à huit heures du matin ? s'étonne Holly.

– Mon amie, répond John Ackerly, tu serais surprise.

– Waouh. »

Holly finit son verre et se rend aux toilettes. Un graffiti sur la porte de la cabine dit : MERDE AUX DOUZE JOURS DE NOËL.

Quelqu'un passait une sale journée, pense-t-elle. *Sans doute l'an dernier, quand Alan Duffrey était toujours en vie.*

Elle remonte son pantalon quand une idée lui traverse l'esprit, avec une telle force qu'elle se laisse retomber sur le siège des toilettes. Les yeux écarquillés, elle contemple cette inscription MERDE AUX DOUZE JOURS DE NOËL.

Oh, bon sang. C'est tellement évident. Il faut que j'en parle à Izzy.

Elle se met à compter sur ses doigts en remuant les lèvres.

Une fois sortie du bar de John, elle appelle Isabelle Jaynes. Dans sa vie, c'est toujours comme ça : quand elle doit annoncer une mauvaise nouvelle à quelqu'un, il répond directement. Si elle appelle avec une bonne nouvelle ou une nouvelle excitante, elle tombe sur sa messagerie. Elle espère que cet appel fera exception à la règle. Hélas, non. Elle demande à Izzy de la rappeler dès que possible, et part à la recherche de ses bijoux disparus… même si, à cet instant, ce n'est pas sa priorité. L'affaire Duffrey n'est pas la sienne, mais elle a mordu à l'hameçon.

5

Izzy jette un coup d'œil à son téléphone, constate que c'est un appel de Holly et le rejette. *Pas maintenant, Hols*. Tom et elle avaient prévu de se séparer pour les ré-interrogatoires, en posant des questions sur Letitia Overton cette fois, mais comme l'a dit un jour John Lennon, la vie c'est ce qui arrive quand vous avez d'autres projets.

Elle a retrouvé son collègue devant la First Lake City Bank, et ils s'apprêtaient à entrer quand Lew Warwick a appelé. « Je pense que Wilson a peut-être tué deux autres personnes. » Il a transmis à Izzy une adresse à Breezy Point.

Voilà pourquoi elle se retrouve devant le Washee-Washee à côté d'une femme trapue nommée Marie Ellis. Celle-ci tremble comme une feuille et refuse de se rendre derrière la laverie automatique. Une fois lui a suffi, dit-elle.

« Je n'ai vu personne de mort depuis ma grand-mère, confie-t-elle à Izzy. Et au moins, elle, elle est morte dans son lit. »

Pendant ce temps, Tom photographie les deux victimes, les deux chaises de jardin (dont une renversée), les canettes de Fuzzy Navel et le pack dans lequel elles étaient vendues. L'équipe du labo va bientôt débarquer avec ses appareils photo et ses brosses, mais mieux vaut prendre des clichés dès que possible.

Marie Ellis occupe un peu toutes les fonctions au Washee-Washee, elle nettoie le linge, elle le plie et elle fait de la monnaie. Ces deux hommes ont peut-être été assassinés pendant sa pause-déjeuner… ou à un autre moment.

Une possibilité qui la terrorise. Même vides, les énormes sèche-linge tournent pendant cinq minutes tous les quarts d'heure (elle ignore pour quelle raison) et ils font du vacarme. Si des coups de feu ont éclaté, elle ne les a sans doute pas entendus, sauf s'ils étaient très forts.

Elle avait un Twinkie dans la poche de sa blouse, en guise de dessert, et après avoir plié le dernier paquet de linge, elle est sortie derrière la laverie pour le manger et fumer une cigarette car les extracteurs des sèche-linge envoient de l'air chaud à l'extérieur. Elle se disait que si les deux poivrots n'étaient pas là, elle pourrait profiter d'une de leurs chaises de jardin pour manger son Twinkie. Mais ils étaient là, hélas, et ils étaient morts.

« Savez-vous comment ils s'appellent, madame Ellis ?

– L'un des deux, c'était Frank. Celui qui est allongé par terre, je crois. L'autre, c'était Bruv ou Dov, un truc dans le genre.

– Vous n'avez pas entendu de coups de feu ? »

Marie secoue la tête.

« Ces pauvres hommes ! Celui qui a fait ça aurait pu entrer et me tuer moi aussi ! J'étais seule !

– Vous n'avez vu personne ?

– Non. Juste… eux. »

Elle montre l'arrière de la laverie et s'empresse de retirer son doigt comme s'il était un périscope qui risquait de lui montrer ce qu'elle ne veut pas revoir.

Tom revient.

« Madame, il faudra venir au poste de police de Court Plaza pour qu'on enregistre votre déposition, mais plus tard. Dix-sept heures, ça vous va ?

– Euh, oui. Je crois.

– Pour l'instant, vous pouvez retourner travailler. »

Marie le regarde comme s'il était fou.

« Je vais rentrer chez moi. J'ai un cachet de Valium dans mon armoire à pharmacie, je vais l'avaler. »

Elle observe Tom avec l'air de dire : *Essayez de m'en empêcher pour voir.*

« Bonne idée, dit Izzy. Puis-je avoir votre adresse ? »

Marie palpe la peau qui pend dans son cou.

« Je ne suis pas suspecte, hein ? »

Izzy sourit.

« Non, Marie. Mais nous avons besoin de cette déposition. Vous êtes en état de conduire ?

– Oui, je crois. »

Après son départ, Tom annonce :

« Chacune des deux victimes avait un morceau de papier dans la main. J'ai réussi à déchiffrer TURN sur l'un d'eux. Et ce qui ressemble à BY dans la main de l'autre. J'étais tenté d'écarter leurs doigts, mais je n'ai pas osé.

– Et tu as sans doute eu raison. On aura bientôt la réponse. Le lieutenant doit venir ?

– Oui. » Tom regarde autour de lui. « Dieu merci, il n'y a pas de curieux. Ce centre commercial, c'est zombieland. Mais évidemment, ça veut dire pas de témoins non plus.

– Pas même Marie. Tu crois qu'elle peut s'estimer heureuse d'être toujours en vie ?

– Oui. Et je pense qu'elle le sait. »

Izzy fait le tour de la laverie. Un des deux morts est encore assis dans son fauteuil de jardin, la tête sur la poitrine, comme s'il dormait. L'autre est couché à plat ventre dans les mauvaises herbes. Un mocassin fendu et poussiéreux repose contre le mur en parpaings de la laverie.

« Quel endroit pourri pour mourir.

– Au moins, ils sont morts au chaud, répond Tom. J'ai transporté six cadavres congelés à la morgue, après la période de grand froid qu'on a eue en janvier. Deux sans-papiers. Dont un jeune enfant.

– Excuse-moi une minute. »

Elle s'avance sur le trottoir et constate que Holly lui a laissé un message vocal. Il tient en deux mots : *Appelle-moi.* Mais Holly semble tout excitée.

Elle a découvert un truc, se dit Izzy. *La vache, cette femme est flippante. Sherlock Holmes en chaussures à talons plats, chemisier pastel et jupe de tweed.*

6

Holly retrouve une partie des bijoux qu'elle cherche chez O'Leary, un prêteur sur gages de Dock Street. Préférant éviter les conflits par nature (sauf quand elle ne peut pas faire autrement), elle ne croise pas le fer avec

Dennis O’Leary, qui montre déjà les dents. Elle se contente de photographier les pierres précieuses et de ressortir. Que les agents de la compagnie d’assurances se débrouillent, avec ou sans l’aide de la police. Elle touchera au moins une partie de sa prime, ce qui la réjouit.

Son téléphone sonne au moment où elle monte en voiture. C’est Izzy. Holly était survoltée après sa découverte dans les toilettes, certaine d’avoir assemblé plusieurs pièces du puzzle, mais elle a tendance à douter de ses raisonnements, et elle s’interroge à présent. Supposons qu’elle se trompe. Mais quoi qu’il arrive, Izzy ne se moquera pas d’elle, Holly en est convaincue, et de plus…

« J’ai raison, je le sais », dit-elle avant de prendre l’appel.

« Quoi de neuf, Hols ?

– Sais-tu combien de combinaisons à deux chiffres donnent le nombre quatorze ?

– Je l’ignore. C’est important ?

– Sept. Mais seulement si tu utilises deux fois le sept. Six, sinon. Et l’une de ces combinaisons, c’est douze plus deux.

– Arrête de tourner autour du pot. Je suis sur une scène de crime. Un double meurtre. L’œuvre de Bill Wilson. La fourgonnette de la scientifique est en route.

– Oh, bon sang ! Il a laissé des noms ?

– Oui, mais on ne parvient pas à les lire. Les morceaux de papier sont dans les mains des deux cadavres, qui s’offraient une petite fête au Hard Seltzer derrière une laverie automatique de Breezy Point avant que cette ordure se pointe et les abatte. On en saura plus une fois que l’équipe du labo aura fait son boulot. Qu’est-ce que tu en penses ?

– Vous avez réussi à localiser Letitia Overton ?

– Non. Bientôt, j’espère.

– Tu lui demanderas si elle faisait partie du jury qui a condamné Alan Duffrey. »

Silence.

« Iz ? Tu es toujours là ?

– Putaiiiin, murmure Izzy. Un jury de cour d’assises se compose de douze personnes. C’est à ça que tu penses ?

– Oui, répond Holly, qui s’empresse d’ajouter : Ce n’est qu’une supposition, mais si on ajoute le juge… plus le procureur… ça donne…

– Quatorze, dit Izzy.

– Il se *peut* que ce soit seulement treize – la lettre n'est pas très claire sur ce point, peut-être volontairement –, mais je penche pour quatorze. Le coupable en question, ça pourrait être Cary Tolliver. Ce qui serait logique. » Après réflexion, elle dit : « M. Tolliver est en train de mourir, mais ça ne change rien.

– Je vais essayer d'en savoir plus sur Overton, et sur les noms que ces deux macchabées tiennent dans leurs mains. Surtout, Holly, tu n'en parles à personne. Si jamais le lieutenant Warwick apprend que je t'ai mise dans la confidence… »

Holly passe un doigt sur sa bouche comme pour mimer une fermeture éclair. Mais comme Izzy ne peut pas la voir, elle dit :

« Motus. Néanmoins, s'il s'avère que j'ai raison, c'est toi qui paies les tacos au poisson la prochaine fois qu'on déjeune à Dingley Park. »

7

Trig travaille d'arrache-pied le restant de l'après-midi. Il s'attend à ce que la police vienne l'arrêter au bureau pour le double meurtre commis derrière le Washee-Washee. Il est certain que personne ne l'a vu, et pourtant cette possibilité (conséquence de trop d'épisodes des *Experts*, peut-être) lui reste dans la tête, mais il ne reçoit qu'une seule visite, celle du vieux Jerry Allison, le superviseur. Jerry s'estime en droit de s'arrêter pour bavarder (avec Trig ou n'importe qui d'autre) quand il le souhaite car il manie le balai et la cireuse depuis l'époque où Reagan était président, comme il se plaît à le raconter en long et en large.

Sa journée terminée, Trig reprend sa voiture pour se rendre à Upsala, à une cinquantaine de kilomètres, où a lieu une réunion, baptisée le Crépuscule, à laquelle il assiste parfois.

En chemin, une chose magnifique se produit : son angoisse généralisée disparaît. En même temps que ses doutes sur sa capacité à mener à bien sa mission. S'il ne commet pas d'erreur, la police ne découvrira aucune piste pouvant mener jusqu'à lui, même quand ils comprendront ce qu'il fait (s'ils comprennent), car ses victimes sont choisies totalement au hasard. Certes, il connaissait l'existence de la Buckeye Trail, mais c'est le cas de milliers

d’autres personnes. Tout comme il savait que ces deux poivrots s’installaient parfois derrière la laverie pour picoler car il les avait vus un jour, au cours d’un de ses repérages, après la mort d’Alan Duffrey et l’horrible confession de Cary Tolliver dans ce podcast de Buckeye Brandon. Plus que onze. Il est important de continuer. Quand il aura terminé, le monde entier saura que lorsqu’un innocent meurt, des innocents doivent mourir eux aussi. C’est la seule expiation parfaite.

« Car alors le coupable souffre », dit-il en pénétrant sur le parking de l’église congrégationniste d’Upsala. « Pas vrai, papa ? »

Même si le papa de Trig n’a jamais souffert. Ce privilège revenait au fils.

Je vais attendre un peu avant d’éliminer le suivant. Une semaine, peut-être deux. Je vais souffler, et leur laisser le temps de comprendre le pourquoi du comment.

C’est amusant en un sens, car il a toujours eu la même approche vis-à-vis de l’alcool. *Je vais arrêter une semaine, rester sobre, juste pour prouver que j’en suis capable.* Mais là, c’est différent, évidemment, et l’idée de faire une pause le soulage d’un poids.

Il descend au sous-sol de l’église, où des chaises pliantes ont été disposées et où l’inévitable cafetière dégage en haletant son délicieux arôme. Son optimisme résiste à la lecture du « Préambule » des AA et du « Mode de fonctionnement ». Il résiste à la lecture des « Promesses », et après la question rhétorique : « Ces promesses sont-elles extravagantes ? » il entonne « Nous pensons que non », avec les autres. Son optimisme résiste à la confession du président, qui suit le schéma habituel : l’alcool, la déchéance, la rédemption. Il résiste jusqu’à ce que le président demande si quelqu’un souhaite aborder un sujet particulier, et qu’un homme de forte carrure (que Trig connaît bien, même si ce costaud est assis au premier rang et Trig au fond de la salle) lève la main et se mette debout, non sans mal.

« Je suis le révérend Mike.

– Bonsoir », disent en chœur les alcoolos et les camés.

Dis-leur que tu aimes Dieu, mais…

« J’aime Dieu, mais à part ça je suis un camé comme les autres », dit le révérend Mike, et à cet instant, l’optimisme de Trig s’envole. *Ce n’était peut-être qu’une poussée d’endorphines bizarre, finalement.*

Il est vrai que le Révérend a tendance à assister à chaque réunion (mais rarement en pleine zone comme ici), à se lever pour que tout le monde le

voie et à blablater sans fin. Sa présence au Crépuscule, alors que Trig vient de tuer ces deux poivrots… cela ressemble à un mauvais présage. Le pire qui soit.

« Comme il est écrit dans le chapitre sept du Gros Livre des Alcooliques Anonymes… » Le Révérend cite un extrait du chapitre en question, mot pour mot. Trig décroche de ce laïus (à en juger par les regards morts qu'il voit autour de lui, il n'est pas le seul) mais pas du Révérend lui-même. Il se souvient que celui-ci l'a abordé après une réunion du Straight Circle l'hiver dernier, ou au début de ce printemps. Pour lui faire remarquer qu'il semblait bouleversé lors de sa prise de parole.

Qu'a-t-il répondu ?

Difficile de s'en souvenir, d'autant que Big Book Mike tient toujours le crachoir. Trig n'a-t-il pas dit avoir perdu un proche récemment ? Si, et c'était très bien. Malheureusement, il a ajouté que cette personne était morte en prison.

Non, je n'ai pas dit ça !

Mais il est sûr de l'avoir dit.

Qu'importe. Il ne s'en souviendra pas, et même s'il s'en souvient, qu'est-ce que ça change ?

Mais c'était un jour ou deux seulement après la mort d'Alan Duffrey. Les journaux en avaient parlé. Et si le Révérend faisait le rapprochement…

Est-ce improbable ?

Très improbable… Mais improbable, ça ne veut pas dire impossible.

Le Révérend se rassoit enfin. L'assistance murmure un *Merci, révérend Mike*, et la discussion débute enfin. Trig n'y participe pas car il ignore quel sujet précis a finalement proposé le Révérend quand il a eu fini de jacasser. Et parce que toute son attention se focalise sur ces larges épaules et ce crâne dégarni.

Trig se dit qu'il pourrait peut-être tuer une quatrième personne, finalement, avant de faire une pause. Juste pour s'assurer que l'improbable ne se produise pas. Et franchement, peut-on faire plus innocent qu'un ancien drogué – un camé – qui aime Dieu ?

Une pensée indigne lui vient à l'esprit, mais une pensée *amusante*, et il doit plaquer sa main sur sa bouche pour masquer un sourire. *Le réduire au silence, ce serait rendre service à la communauté des anciens alcooliques et drogués.*

Après la réunion, Trig va serrer la main du Révérend et lui confie qu'il a pris énormément de plaisir à l'écouter. Ils bavardent un instant. Trig avoue qu'il a beaucoup de mal à demander pardon et écoute patiemment le Révérend citer (mot pour mot) le chapitre cinq du Gros Livre : « Nous devons être capables de demander pardon quand nous avons fait du mal, à condition toutefois de ne pas faire plus de mal encore en demandant pardon. » Etc., etc., et bla-bla-bla.

« J'ai besoin de conseils pour ça », dit Trig, et il voit Big Book Mike se gonfler d'orgueil, presque physiquement. Ils se mettent d'accord pour que Trig se rende dans la modeste maison du Révérend le 20 de ce mois à dix-neuf heures.

« C'est près du centre de loisirs.

– Je trouverai.

– À moins, ajoute le Révérend, que vous craigniez de boire d'ici là. Dans ce cas, vous pouvez venir demain. Ou même tout de suite. »

Trig répond qu'il tiendra le coup jusqu'au 20, car il ne veut pas poursuivre sa mission si rapidement. Il agrippe le bras épais du Révérend.

« S'il vous plaît, ne dites rien à personne. J'ai honte d'avoir besoin d'aide.

– Il ne faut jamais avoir honte de demander de l'aide, répond le Révérend, le regard brillant en songeant aux révélations croustillantes qui l'attendent. Faites-moi confiance, je ne dirai rien. »

Trig n'en doute pas. Le révérend Mike est un bavard et un raseur, mais c'est un bon parrain. Trig l'a entendu citer le Gros Livre *ad nauseam*, mais jamais raconter une anecdote sur un camarade de souffrances. Il prend très au sérieux ce commandement qui accompagne la fin des réunions : « Ce que tu entends ici, quand tu sors d'ici, tu le laisses ici. »

Tant mieux.

8

Pendant que le meurtrier d'Annette McElroy, de Frank Mitborough et de Dov Epstein assiste à une réunion des AA à Upsala, Isabelle Jaynes, dans son box au 19 Court Plaza, appelle Letitia Overton. Tom Atta est parvenu à la localiser grâce à son ex-belle-sœur, qui a encore le numéro de Letitia, a-t-

elle expliqué, uniquement parce qu'elle a oublié de l'effacer de ses contacts. Elle disait « cette garce » en parlant de Letitia, mais la femme à la voix douce qui répond à l'appel d'Izzy n'a rien d'une garce, a priori.

Après s'être présentée, Izzy lui demande où elle se trouve actuellement.

« J'habite dans la Résidence Trellis, à Wesley Chapel. En Floride. Pourquoi m'appelez-vous, inspectrice Jaynes ? Je ne vais pas avoir d'ennuis, j'espère. À cause de… ce truc ?

– De quel "truc" parlez-vous, madame Overton ?

– Le procès. Oh, je regrette tellement ce qui s'est passé. Mais comment on pouvait savoir, hein ? Pauvre M. Duffrey, c'est horrible. »

Izzy a obtenu ce qu'elle voulait, mais elle veut en être absolument certaine.

« Pour que les choses soient bien claires, vous faisiez partie du jury qui a condamné Alan Duffrey pour trafic de matériel pornographique impliquant l'exploitation sexuelle de jeunes enfants ? »

Letitia Overton se met à pleurer. Entre deux sanglots, elle dit :

« On a fait de notre mieux. On est restés dans cette salle de délibération pendant presque *deux* jours ! Bunny a été la dernière à céder, mais plusieurs d'entre nous ont réussi à la convaincre. On va avoir des ennuis ? »

D'une certaine manière, oui. Et d'une certaine manière, non, songe Izzy. Doit-elle annoncer à cette Letitia, qui a fait de son mieux avec les éléments dont elle disposait, qu'une femme retrouvée morte tenait dans la main un bout de papier sur lequel était écrit son nom ? Il est fort probable qu'elle finisse par l'apprendre, mais Izzy n'a pas l'intention de l'en informer sur-le-champ.

« Non, madame Overton… Letitia… Vous n'allez pas avoir d'ennuis. Vous vous souvenez des noms des autres jurés ? »

Après un profond reniflement, Overton semble s'être ressaisie quand elle répond à la question, peut-être parce que cette inspectrice qui lui téléphone de sa ville natale lui a dit qu'elle n'aurait pas d'ennuis.

« On ne s'appelait pas par nos noms, uniquement par nos numéros. Le juge Witterson ne rigolait pas avec ça, parce que c'était une affaire sensible. Il disait que dans d'autres procès, il y avait eu des menaces de mort. Il a parlé d'un homme qui avait tué une personne qui pratiquait des

avortements. Pour nous faire peur, peut-être. Dans ce cas, ça a marché. On avait des autocollants sur la poitrine. Sur le mien était écrit Juré n° 8. »

Izzy n'ignore pas que dans les procès très médiatisés (et celui de Duffrey faisait la une des journaux) l'identité des jurés est souvent tenue secrète, mais elle n'a jamais entendu dire qu'ils ne se connaissaient pas entre eux.

« Mais, madame… Letitia… on ne vous a pas appelée par votre nom lors du *voir-dire* ?

– Vous voulez parler des questions qu'ils vous posent quand vous êtes tiré au sort ? » Avant qu'Izzy puisse répondre, Overton craque de nouveau. « J'aurais voulu ne jamais être choisie ! Ou qu'un des avocats me récuse !

– Je comprends très bien, Letitia. C'est juste que selon la procédure habituelle, le greffier prononce les noms des jurés susceptibles de…

– Oh, oui, ils l'ont fait, mais c'était avant le début du procès, et ensuite le juge Witterson nous a demandé d'oublier nos noms. De même que, plusieurs fois pendant les audiences, il nous a demandé d'ignorer ce qui venait d'être dit, pour telle ou telle raison. Mais ce n'était pas facile.

– Vous vous souvenez de certains de ces noms ?

– Bunny, évidemment. Je me souviens d'elle car à la fin, c'était la seule qui voulait voter non coupable. Et parce que le premier jour, elle nous avait dit : "Mon prénom c'est Belinda, mais tout le monde m'appelle Bunny." Le premier juré l'avait rappelée à l'ordre : "Pas de noms." Et Bunny avait plaqué sa main sur sa bouche en faisant un truc amusant avec ses yeux. Il fallait toujours qu'elle plaisante. »

Izzy note dans son carnet : *Belinda alias Bunny.*

« Quelqu'un d'autre ? »

Elle se demande pourquoi elle pose cette question. Après tout, les cibles, ce ne sont pas les jurés.

« Il y avait un certain Andy… Un autre qui s'appelait Brad… Je crois… Désolée, je ne peux pas faire mieux. Ça remonte à loin, presque trois ans. Je suis certaine qu'il existe une liste quelque part. Vous ne l'avez pas ?

– Pas encore. La greffière principale est en vacances, et le juge Witterson dit qu'il a oublié. Il voit défiler un tas de jurys. »

Un soupçon d'inquiétude perce dans la voix de Letitia quand elle demande :

« Quelqu'un a décidé de s'en prendre à nous ?

– Non, madame. Absolument pas. » Izzy est heureuse de pouvoir le dire. L'ex-belle-sœur pense peut-être que Letitia est « une garce », mais ce n'est pas l'impression que donne cette conversation téléphonique. « Je vais vous laisser retourner à vos occupations, mais avant cela, dites-moi juste si vous connaissez ces deux noms : Turner Kelly et Philip Jacoby.

– Oui. Turner faisait partie du jury. L'autre, je n'en suis pas sûre. Turner – le Juré n° 6, je crois – et Bunny parlaient beaucoup. Elle, c'était le Juré n° 10. D'autres préféraient écouter. Philip Jackson…

– Jacoby.

– Oui, Jacoby, c'est ça. Il appartenait peut-être à la deuxième catégorie. Ceux qui écoutent au lieu de parler.

– Vous disiez que la délibération avait duré deux jours. Pourquoi était-ce si long ? Compte tenu des preuves, j'aurais pensé que c'était couru d'avance.

– L'avocat de M. Duffrey ne cessait de répéter qu'il pouvait s'agir d'un coup monté. Je crois même qu'il a mentionné cet homme, ce Tolliver, qui convoitait le poste obtenu par M. Duffrey. Il était très convaincant. Mais le procureur – je crois que c'était l'adjoint du procureur, plus exactement – disait que c'était peu probable car les empreintes de Duffrey avaient été retrouvées sur les magazines cachés derrière la chaudière. Malgré cela, il y avait parmi nous deux ou trois personnes qui continuaient à avoir des doutes. À commencer par Bunny. Et le Juré n° 7. Une femme.

– Vous faisiez partie des hésitants ? »

Encore un reniflement humide.

« Non. Ces images, celles qui étaient dans l'ordinateur de Duffrey, m'avaient convaincue. C'était tellement… horrible. Il y en a une que je n'oublierai jamais. Une petite fille avec une poupée. Elle avait des bleus sur les bras. Le Juré n° 9 l'avait fait remarquer. Et malgré cela, elle essayait encore de sourire. De *sourire* ! »

Izzy a tout ce qu'il lui faut, elle aurait pu se passer de cette dernière image : la fillette à la poupée et aux hématomes. *Pas étonnant qu'ils l'aient condamné*, songe-t-elle. *Et pas étonnant que quelqu'un l'ait planté.* Elle remercie Overton.

« Vous me promettez qu'on ne va pas avoir d'ennuis, et qu'on n'est pas en danger ?

– Vous ne craignez rien.

– Je suis venue ici pour commencer une nouvelle vie, inspectrice. Mon mari était… méchant. Mais quand j'ai écouté le podcast de Buckeye Brandon sur la manière dont Alan Duffrey a été piégé, j'ai eu l'impression que ma vie d'avant me poursuivait. J'ai du mal à avaler quoi que ce soit quand je repense à ce qu'on a fait à ce pauvre homme.

– C'était une erreur judiciaire, Letitia. Ça arrive.

– Qu'est-ce qui se passe alors ?

– Je ne suis pas autorisée à entrer dans les détails. Désolée.

– Je vais reprendre mon nom de jeune fille. Je ne supporte plus celui-ci. »

Izzy dit qu'elle comprend, et elle est sincère. Les mariages difficiles, elle sait ce que c'est.

Après avoir raccroché, elle appelle Tom Atta. Une fois qu'elle lui a résumé sa conversation avec Letitia, il dit :

« Maintenant, on sait. Jurés, juge, procureur, faites vos bagages, Bill Wilson vous emmène sur le chemin de la culpabilisation.

– Dans ce cas, c'est inutile. La femme avec qui je viens de parler culpabilise déjà énormément. Je n'ose imaginer comment elle va réagir en apprenant qu'Annette McElroy a été tuée pour les péchés qu'*elle-même* a commis. Aux yeux de ce cinglé de Bill Wilson, en tout cas.

– Overton est un cas unique, répond Tom. La plupart des autres jurés n'éprouvent aucun remords. Ils diront qu'ils se sont fiés aux preuves et ils ont rendu leur verdict, ce n'est pas ça qui va les empêcher de dormir.

– J'espère que tu te trompes. »

Mais lorsqu'ils réunissent enfin les noms de tous les jurés du procès d'Alan Duffrey, il se trouve que non.

Chapitre 4

1

Même s’il s’agit, théoriquement, d’une tournée destinée à promouvoir le nouveau livre de Kate McKay, *Le Testament d’une femme*, l’éditeur n’est pas du tout intervenu dans le choix des dates. Kate est une pro quand il s’agit d’établir un planning, et donc de rentabiliser l’investissement au maximum. Au début de la tournée, les dates sont espacées, puis les choses s’accélèrent, il y a même quelques dates en soirée. Elle a expliqué à Corrie que c’est comme un combat de boxe : d’abord on prend la mesure de son adversaire, puis on passe à l’attaque et on enchaîne les coups.

Le 10 mai, la présentation a lieu à l’Odgen Theatre de Denver, qui peut accueillir mille six cents personnes. Corrie doit prendre un café à neuf heures avec l’organisateur de l’événement, qui l’assure que la salle sera presque remplie. Sans doute parce que l’entrée est libre (mais le livre, dont quelques exemplaires signés par avance, sera en vente).

Les deux femmes occupent des chambres communicantes dans les derniers étages du Brown Palace Hotel.

« C’est le grand luxe, commente Corrie. J’ai même un bidet ! »

Kate rit.

« Profitez-en. À partir de maintenant, ça risque de se dégrader. »

Corrie finit son rendez-vous avec l’organisateur à neuf heures trente. Elle a rendez-vous ensuite à l’hôtel avec une libraire de la chaîne Tattered Cover, à dix heures trente. Celle-ci va arriver avec deux cents exemplaires du *Testament d’une femme* à signer. Pendant que Kate se chargera des autographes, Corrie s’entretiendra avec le type de la sécurité qui les escortera jusqu’à ce qu’elles quittent la ville, direction Omaha. Il s’appelle Brian Durham, alias Le Taureau. Il sera accompagné de deux autres policiers qui font des heures sup, et qui ne quitteront pas les deux femmes

entre le moment où elles se rendront à la salle et celui où elles regagneront leur hôtel.

Corrie a tout arrangé avec Durham avant leur arrivée. Les extras sont fournis par l'organisateur. La nouvelle de la triste mésaventure dont a été victime Corrie à Reno s'est propagée. Nul ne veut voir la célèbre Kate McKay agressée (voire assassinée, mon Dieu !) dans sa ville. Corrie sera de retour à l'hôtel à quinze heures pour préparer la salle où aura lieu la conférence de presse, au cours de laquelle elle-même devra répondre à de nombreuses questions sur ce qui s'est passé à Reno. Elle préférerait – mille fois – demeurer dans l'ombre, mais Kate insiste et Kate est la patronne. Corrie se dit que ça ne la gêne pas d'être la marionnette de Kate.

Une journée chargée en perspective.

Elle aimerait bien avoir cinq minutes avant le rendez-vous avec la libraire (ne serait-ce que pour aller faire pipi), mais lorsqu'elle passe la tête dans la chambre de Kate pour savoir si sa patronne a besoin de quelque chose, elle comprend que ce petit moment de répit devra attendre car ladite patronne est en train de piquer une monumentale colère à la Kate McKay. Elles sont rares et généralement inoffensives, comme a pu le constater Corrie. C'est une manière d'évacuer la pression. Corrie s'efforce de ne pas y voir d'insupportables caprices. Elle se rappelle que Kate a raison : les hommes, eux, ont le droit de brailler en permanence (dès qu'ils doutent, ils hurlent), mais elle n'aime pas ça malgré tout. Elle n'a pas été élevée ainsi.

« *Mother FUCKER ! Cunt LICKER*[1] ! *Bitch KITTY*[2] *!* Vous vous foutez de ma gueule ! »

Levant la tête, Kate découvre Corrie dans l'encadrement de la porte, bouche bée. Elle lance son téléphone sur le canapé et repousse des deux mains ses cheveux ébouriffés qui tombent devant son visage. Corrie grimace un sourire. Kate demande :

« Comment se passe votre journée ?

– Mieux que la vôtre, j'ai l'impression. »

Kate marche jusqu'à la fenêtre.

« Avez-vous déjà remarqué que les meilleures injures, les plus efficaces, concernent toujours les femmes et leurs parties génitales ? *Mother fucker* – autrement dit celui qui commet l'inceste avec sa génitrice – était jadis la reine des injures, et même utilisée à tort et à travers de nos jours, elle n'a

pas perdu tout son pouvoir. Et *cunt*[3] ? Existe-t-il un mot plus laid ? Cette insulte est une putain d'arme de destruction. Idem pour *cow*[4], dans le sens où l'utilisent les Britanniques… Ou *bloody*, qui fait référence aux règles…

– Et *cock sucker* ? »

Kate repousse cet argument d'un geste.

« Une vulgarité qui respecte l'égalité des chances.

– *Scumbag*[5] ? »

Kate est déjà passée à autre chose. Elle contemple les Rocheuses par la fenêtre, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon Lafayette.

« Qu'y a-t-il ? interroge Corrie.

– Nous n'avons plus de salle à Buckeye City. Je refuse de prononcer le nom de cette ville. À partir de maintenant, c'est La Ville qui n'est pas Cleveland. »

Corrie n'a pas besoin de consulter ses notes.

« Le Mingo ? »

Elle n'en revient pas.

« Oui, exactement. Une diva de la musique soul sort de sa retraite et on nous fout dehors. » Elle ajoute, à contrecœur : « Bon, d'accord, ce n'est pas n'importe quelle diva. Il s'agit de Sista Bessie. Elle est formidable. Je l'écoutais en boucle quand j'étais ado…

– Sista Bessie ? Sans déconner ? La Sista de "Love You All Night" ? »

Kate lui lance un regard chargé d'aigreur.

« Elle est géniale, je le reconnais, mais on s'est quand même fait éjecter. Et ça me rend dingue. Je ne peux pas traiter Sista Bessie de *cunt*. Mais ces gens qui nous ont rayées du programme, eux, je peux les traiter de *cunts* ! Et de *mother fuckers* ! »

Corrie conserve toutes les infos dans son ordinateur portable et sur sa tablette, mais elle n'a pas besoin d'aller les chercher dans sa chambre mitoyenne. Elle connaît toutes les dates de la tournée (dans le Midwest en tout cas) par cœur.

« Ils n'ont pas le droit de faire ça, Kate. On a signé un contrat. Sista est une formidable chanteuse, sans aucun doute, mais on a réservé cette date. Le 31 mai ! »

Kate montre son téléphone, à moitié caché entre deux oreillers.

« Vous pouvez lire le mail de l'organisateur si ça vous chante. Ce sale casse-couilles n'a même pas eu le courage de me l'annoncer de vive voix. Il évoque les "circonstances exceptionnelles" mentionnées dans le contrat. »

Corrie sauve le téléphone de Kate de l'ensevelissement, tape le code et prend connaissance du mail de Donald Gibson, le directeur des programmes du Mingo. La mention « circonstances exceptionnelles » y figure, en effet. La colère de Kate semble justifiée. Corrie elle aussi est furax. Quel culot !

« C'est bidon. Des "circonstances exceptionnelles" c'est une inondation, une tempête de neige ou une panne électrique généralisée. Ou alors, il faudrait que ce foutu bâtiment soit détruit par un incendie. Ce n'est pas valable pour Sista Bessie ! Même si les Beatles décidaient de se reformer, ça ne serait pas valable ! »

Kate commence à retrouver le sourire.

« Impossible, dit-elle. Deux des quatre ne sont plus dans le coup.

– Même s'ils étaient tous vivants, et qu'ils décidaient de se produire au Mingo ! Ils nous privent d'une date prévue des mois à l'avance ! C'est ridicule. Je vais appeler ce Gibson et régler ça immédiatement.

– Holà, du calme, ma belle. » Le sourire de Kate s'est élargi, et teinté d'un peu d'indulgence. À présent que la tension a été évacuée, la réflexion reprend ses droits. « Sista Bessie n'est pas les Beatles, mais c'est quand même quelqu'un. Elle n'est pas montée sur scène pour un vrai concert depuis dix ou douze ans. Sans même parler d'une tournée. Cette femme est une légende. Et il se trouve, accessoirement, qu'elle est noire. On a eu une bonne presse après que cette salope vous a flanqué la trouille…

– Elle ne m'a pas seulement flanqué la trouille. J'ai mal !

– Oui, j'en suis sûre. Et je sais que je suis insensible, mais demandez-vous ce qui va se passer si je fais respecter mon contrat, avec des hordes d'avocats, face à Sista Bessie. J'aurai l'air de quoi si elle annonce : "Je suis désolée d'avoir dû annuler ce concert. Une femme blanche a fait valoir ses droits et a supprimé cette date" ? Je passerai pour quoi ? »

Corrie réfléchit, et la conclusion à laquelle elle parvient attise sa colère.

« Il le sait, hein ? Ce Donald Gibson, il sait tout ça.

– Évidemment. Il nous a entubées, ma jolie. »

Il a également entubé les personnes qui voulaient venir vous écouter, songe Corrie.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– On change le planning. »

Corrie est désespérée. Elle s'est cassé la tête pour tout organiser au jour et à la minute près, et voilà que Kate veut tout foutre en l'air. Mais ce n'est pas sa faute.

Kate prend Corrie par les épaules et dit :

« Vous allez arranger ça. J'ai entière confiance en vous.

– La flatterie ne vous mènera nulle part. »

Malgré tout, Corrie *est* flattée.

« La plupart des organisateurs se montreront arrangeants, Corrie. Je ne dirais pas la même chose si la saison des concerts estivaux avait débuté, mais ce n'est pas le cas. La majeure partie de ces salles sont vides, à l'exception du week-end. Et puis… on a trois jours de repos à Cincinnati, non ?

– Oui.

– Eh bien, à la place on pourrait faire une pause dans cette "Ville qui n'est pas Cleveland", et aller voir Sista Bessie. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Je trouve ça super. Vous avez cette conférence de presse à dix-sept heures. Vous pourriez annoncer qu'en signe de solidarité avec vos sœurs de couleur, et parce que vous adorez la musique de Sista Bessie, vous lui laissez votre date au Mingo pour qu'elle puisse chanter ?

– Si Donald Gibson déclare que l'idée ne vient pas de moi… »

Corrie sourit.

« Vous croyez qu'il oserait ? »

Kate l'embrasse sur une joue, puis sur l'autre.

« Anderson, vous êtes douée. Vous êtes la meilleure. Et je pense que notre nouvel ami Donald se fera un plaisir de nous offrir des places de première catégorie pour le concert de Sista. Vous n'êtes pas d'accord ? »

Corrie, un sourire jusqu'aux oreilles, répond qu'elle est d'accord à cent pour cent.

« Et il a intérêt à ajouter un accès backstage. » Avec une satisfaction évidente, elle conclut : « Ce *scumbag*. »

2

À plus de deux mille kilomètres de Denver, Izzy et Holly déjeunent une fois de plus à Dingley Park. Comme convenu, c'est Izzy qui paie.

Holly attaque d'entrée de jeu :

« Vous en êtes où avec Bill Wilson, tes collègues et toi ? » Et elle prend soin d'ajouter : « Ça restera entre nous, évidemment.

– Il vise les jurés, sans aucun doute, confie Izzy. Par personnes interposées. Ces deux hommes assassinés derrière la laverie… Tu es au courant, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, répond Holly avant de mordre à pleines dents dans son taco au poisson. Dov Epstein et Frank Mitborough.

– Je vois que tu suis ça de près.

– C'est Buckeye Brandon qui a donné les noms.

– Ce sale fouille-merde. »

Holly n'emploierait pas ce qualificatif, mais elle comprend la frustration d'Izzy. Quelles que soient les sources dont dispose Buckeye Brandon au sein de la police, elles sont bien placées. Et n'oublions pas, évidemment, son scoop sur Alan Duffrey.

« Vous avez retrouvé le nom des autres jurés ?

– Six sur douze pour l'instant. Grâce aux souvenirs de Letitia Overton, de Philip Jacoby et de Turner Kelly.

– Ces trois noms…

– … étaient écrits sur des morceaux de papier glissés dans les mains des victimes.

– Aïe.

– Compte tenu de la nature du procès, les noms des jurés ont été gardés secrets. D'ailleurs, le juge avait exigé qu'ils s'appellent par des numéros.

– Comme dans *Le Prisonnier*, fait remarquer Holly.

– Hein ?

– Une série télé. "Je ne suis pas un numéro, je suis un homme libre !"

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

– Peu importe. Continue.

– Nous aurons les autres noms lorsque la greffière principale sera rentrée de Disney World. J'ai réussi à la joindre, mais elle m'a expliqué que les noms étaient enregistrés dans son ordinateur, lequel est protégé et relié au système informatique central de tous les tribunaux.

– Oui, forcément. De toute façon, l'identité des jurés n'a sans doute aucune importance. Ce sont des symboles. Ceux qui doivent vivre pour qu'ils puissent… Quel mot a-t-il employé ? Expier ? Le procès était dirigé par le juge Witterson. Qui était le procureur ? »

Izzy trempe une frite dans son ketchup, sans un mot.

Holly fait machine arrière.

« Si tu n'as pas envie d'en parler, pas de problème. »

Izzy lève les yeux de son assiette et sourit. Un grand sourire qui, l'espace d'un instant, la fait ressembler à une adolescente.

Finalement, elle dit :

« Tu es plus douée que moi. »

Stupéfaite, Holly ne sait pas quoi répondre.

« Ce qui me place dans une situation délicate, ajoute Izzy. Je suis une fille qui croit qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César. Mais je suis également une fille qui…

– Une *femme*, ne peut s'empêcher de rectifier Holly.

– Oui, d'accord. Je suis également une *femme* qui vise le poste de lieutenant si Lew Warwick prend sa retraite dans quelques années. Je redoute toute la paperasserie à la con qui va avec, mais ça me fera une meilleure retraite. Et puis, j'adore son fauteuil.

– Son fauteuil ?

– Il est ergonomique. Laisse tomber. Ce que je veux dire, c'est que si tu produis une théorie fracassante – comme celle des douze jurés, plus deux autres personnes – et si je t'en attribue tout le mérite, cela pourrait me mettre dans le pétrin, vis-à-vis de ma hiérarchie.

– Oh, c'est juste ça ? » Holly balaie ce problème d'un geste et ajoute une chose qui fait tellement partie de sa personnalité que cela ne paraît pas ridiculement prétentieux, ni le moins du monde extraordinaire : « Je me fiche de la reconnaissance, j'aime trouver des réponses, c'est tout.

– Tu es sincère en disant ça ?

– Oui.

– Tu aimes faire des déductions.

– Je crois.

– Allez, mange ton taco. »

Holly ne se fait pas prier.

« Ce n’est pas tout. L’adjoint du procureur qui a poursuivi Alan Duffrey en justice est un certain Doug Allen. Un juriste très prometteur qui vise le poste d’Albert Tantleff, le procureur du comté, quand celui-ci partira à la retraite. Il s’est acharné sur ce dossier, et il pourrait être celui que Bill Wilson nomme “le coupable”. En outre, Tolliver affirme – c’est *lui* qui le dit – avoir écrit à Allen en février pour avouer qu’il avait tout manigancé.

– Nom d’un chien. Il a des preuves ?

– Si la question est : a-t-il envoyé un mail ou une lettre recommandée, la réponse est non. C’était une lettre simple. Mais Tolliver peut mentir. De même qu’il peut mentir au sujet de ce qu’il a dit à Buckeye Brandon.

– Tu y crois ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Je ne peux pas te le dire. Je dois d’abord réinterroger quelqu’un. Mais pour cela, je dois attendre demain, que Doug Allen s’absente pour assister à une collecte de fonds du parti républicain.

– C’est qui, ce “quelqu’un” ? »

Izzy secoue la tête.

« Tu pourras me le dire plus tard ?

– Oui. Et tu pourras m’éblouir une fois de plus. Au fait, tu as retrouvé les bijoux qui ont disparu ?

– Une partie.

– Tu es sur la piste des autres ? »

Holly lève les yeux de son deuxième taco au poisson. Son regard pétille.

« Je chauffe. »

Izzy éclate de rire.

« Ah, du Holly tout craché. »

3

Cet après-midi-là, la jeune amie de Holly, Barbara Robinson, reçoit un appel d’un numéro inconnu. Elle répond avec méfiance.

« Allô ?

– Vous êtes la Barbara Robinson qui a écrit *Différents visages* ? » demande une femme à la voix grave. Rauque. « D’après la quatrième de

couverture, vous habitez à Buckeye City.

– Oui, c'est bien elle… Enfin, je veux dire, c'est moi. Comment avez-vous eu mon numéro ? »

La femme répond par un rire profond et chaud qui invite Barbara à l'imiter. Ce qu'elle ne fait pas. Elle a vécu suffisamment de choses avec Holly pour savoir qu'il faut se méfier des appels anonymes, mais un sourire effleure ses lèvres.

« Spokeo, répond la femme. C'est un site qui…

– Oui, je connais Spokeo. »

En vérité, elle sait juste que c'est un de ces sites qui agrègent des noms, des adresses et des numéros de téléphone. À condition de payer, évidemment.

« Vous devriez peut-être envisager de vous mettre sur liste rouge, suggère la femme. Maintenant que vous êtes célèbre.

– Les gens qui écrivent de la poésie ne sont pas célèbres et ils n'ont pas besoin de se mettre sur liste rouge », répond Barbara. Son sourire s'élargit. « Surtout ceux qui n'ont publié qu'un seul livre.

– Je l'ai beaucoup aimé, particulièrement le poème qui donne son titre au recueil, sur les visages qui changent. Quand on est dans le business depuis aussi longtemps que moi…

– Quel business ? Qui êtes-vous ? »

Barbara se dit : *Non, ce n'est pas possible.*

La femme à la voix enrouée poursuit comme si cette question ne méritait pas de réponse… Et si Barbara ne se trompe pas, c'est sans doute superflu, en effet.

« … On a appris à reconnaître tous ces gens qui ont deux visages, et même trois. Et je me demandais si vous accepteriez de signer mon exemplaire. Je sais que c'est un peu culotté de ma part de vous contacter de cette façon, mais puisque je suis dans votre ville, je me suis dit : pourquoi pas ? Ma mère disait toujours : Qui ne demande rien n'a rien. »

Barbara s'assoit. De peur de tomber ? C'est une idée folle, mais qui d'autre pourrait l'appeler pour formuler une telle demande ? Sinon une personne habituée à ce qu'on satisfasse tous ses caprices ?

« Madame, est-ce que vous… Pardon de vous demander ça, mais… êtes-vous Sista Bessie ? »

De nouveau ce rire rauque.

« Oui, quand je chante. Sinon, je suis simplement cette vieille Betty Brady. Mon avion a atterri hier soir. Je suis avec le groupe. Une partie du moins. Les autres vont nous rejoindre.

– Et les Dixie Crystals ? »

Elle a lu sur le site de Sista que ce célèbre groupe féminin des années 1970 était lui aussi sorti de sa retraite pour assurer les chœurs durant la tournée. C'est la première fois que Barbara est en contact avec quelqu'un de célèbre, c'est inattendu, et elle a du mal à reprendre son souffle.

« Les filles sont censées débarquer aujourd'hui. Je loge au Garden City Plaza Hotel, dans le centre, et ce soir on commence les répètes dans un vieux bâtiment abandonné, près de l'aéroport. Dans le temps, c'était un Sam's Club[6], d'après Tones. Tones, c'est mon tour manager. Vous pourriez venir me voir à mon hôtel, ou bien, si ça vous tente, vous pouvez aussi assister aux premières répétitions d'une vieille femme à la fesse molle. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Silence au bout du fil.

« Mademoiselle Robinson ? Barbara ? Vous êtes là ? »

Barbara retrouve sa voix, qui ressemble plutôt à un couinement.

« Ce serait… super. » Et elle ajoute : « J'ai gagné deux places pour votre premier concert, à la radio. Sur K-POP. Et des accès backstage. Je suis une grande fan.

– C'est réciproque, ma petite. Dans ce cas, peut-être que tu devrais laisser tomber les répètes. Ça fait un bail que je ne suis pas remontée sur scène, et comme je dis : on va être nuls à chier au début. On a un peu plus de deux semaines pour être au point.

– Non, non, je veux venir ! » Barbara a l'impression d'évoluer dans un rêve. « À quelle heure ?

– On commence vers sept heures, je crois. Et ça va sûrement durer un bout de temps. Tu voudras peut-être pas rester jusqu'à la fin, mais il y aura de quoi se nourrir. »

Un peu que je vais rester ! se dit Barbara. Elle redescend enfin sur terre.

« Sista… Betty… Madame Brady… Ce n'est pas une plaisanterie, hein ? Une blague téléphonique ?

– Ma belle, répond Betty Brady avec toujours ce rire rauque, c'est tout ce qu'il y a de plus vrai. Je t'attends au Sam's Club. Je vais donner ton nom à

Tones et à Henrietta, mon agente. »

4

Ce soir-là, quand Barbara, au volant de sa Prius, pénètre sur le parking du défunt Sam’s Club près de l’aéroport, elle ressent une vive impatience, et aussi un peu de peur. Même si elle ne manque pas de confiance en elle, elle a encore du mal à croire qu’elle n’est pas victime d’un canular. Quelles sont les chances pour qu’une célébrité l’appelle uniquement parce qu’elle a écrit un mince recueil (cent vingt-huit pages) de poèmes ? Plusieurs camions Ryder stationnent près de l’entrée du bâtiment, et Barbara devine qu’ils transportent du matériel de scène, alors oui, Sista Bessie est probablement présente, mais l’homme assis à la porte, en train de fumer une cigarette, ne va-t-il pas lui répondre : *Jamais entendu parler de toi. Du balai* ?

Elle n’est pas dépourvue de courage, cependant (même si, dans ce domaine, elle ne peut pas rivaliser avec son amie Holly), alors elle descend de voiture et marche jusqu’à l’homme assis sur une caisse en plastique destinée à transporter des bouteilles de lait. Il se lève et lui adresse un grand sourire.

« Vous êtes la personne qu’elle attend, je crois. Elle a dit : jeune, femme et noire. Barbara Robinson ?

– Oui », confirme Barbara, soulagée.

Elle serre la main que lui tend l’homme.

« Anthony Kelly. Mais tout le monde m’appelle Tones. Je suis le tour manager de Betty. Enchanté.

– Je suis sous le choc. »

Il rit.

« Il n’y a pas de raison. Nous sommes des gens comme les autres. Entrez. »

C’est un espace gigantesque qui résonne terriblement. Des hommes et des femmes transportent du matériel sur roulettes. D’autres, adossés aux murs, bavardent. Une femme d’un certain âge, au visage émacié (l’habilleuse de Sista Bessie, suppose Barbara), pousse un portant chargé de tenues éclatantes vers l’endroit où se trouvaient les caisses autrefois.

Betty Brady, alias Sista Bessie, est au fond, seule, une guitare sur l'épaule. L'étui, abîmé et couvert d'autocollants, est ouvert à ses pieds. Vêtue d'un jean de mère de famille, large, et d'un haut sans manches qui peine à contenir son opulente poitrine, elle ressemble à une musicienne de rue. Barbara est frappée d'emblée par sa carrure. Par sa présence.

« Je vais vous présenter, dit Tones.

– Non, non, pas maintenant. » La voix de Barbara n'est qu'un murmure. « Je crois qu'elle va jouer. Et j'aimerais bien… enfin, vous voyez… »

Une femme blanche au visage profondément ridé, au nez proéminent et aux joues trop fardées les rejoint.

« Tu veux l'écouter chanter. Je comprends. »

Betty s'accorde, ou essaie de s'accorder. Un des roadies s'approche. Elle lui tend sa guitare en disant :

« Fais-le, Acey. Quand j'ai découvert que j'étais nulle pour ça, j'étais trop riche pour arrêter. »

La femme aux joues trop fardées dit :

« Je suis Henrietta Ramer, l'agente de Betty. Je ne pense pas que tu sois l'unique raison pour laquelle Bets a voulu commencer sa tournée dans cette ville, mais je suis sûre que tu n'y es pas pour rien. Elle adooorre ton recueil de poèmes. Elle l'a lu et relu je ne sais pas combien de fois. Je crois même qu'elle a une idée pour l'un d'eux. Il se peut que ça te plaise, ou pas. »

Le roadie rend la Gibson à Betty. Elle la passe autour de son cou et se met à chanter « A Change is Gonna Come », en jouant une seule fois chaque accord. Tones et Henrietta abandonnent Barbara. Tones pour aller s'entretenir avec un vieux Noir qui sort un saxophone de son étui, Henrietta pour dire un mot à la vieille femme qui a apporté les costumes. Tous ont déjà entendu Betty chanter, évidemment, mais lorsqu'elle pousse sa voix, Barbara en a la chair de poule, de la nuque au creux des reins.

Deux autres roadies font rouler un piano qui a beaucoup vécu, et à peine est-il en place que Betty se met à plaquer les accords de « Aunt Hagar's Blues ». Elle joue debout, en agitant les fesses, et un feulement s'immisce dans sa voix suave et unique. Le Noir au saxophone tape dans ses mains, en rythme, et remue son bassin étroit. Des gens vont et viennent, parlant, riant, mais Betty les ignore. Elle est totalement dans la musique et elle accorde sa voix comme le roadie a accordé sa guitare.

Qu’elle reprend. Au moment où un type maigrelet, aux cheveux longs (l’ingénieur du son, devine Barbara), dépose un pied de micro devant elle et le relie à une multiprise. Avant de brancher la guitare. Sans que Sista semble s’en apercevoir. Elle est passée au gospel. On installe des amplis. Des moniteurs de studio. Quelques musiciens font leur entrée, avec leurs instruments. Le vieux Noir s’approche de Betty et souffle dans son sax alto.

Sista Bessie s’arrête au milieu de « Live A-Humble » pour lancer :

« Yo, Red, vieux bandit !

– Yo », répond Red, et il se met à chanter avec elle : « *Watch the sun, see how steady he run, don’t let it catch you with your work undone.* »

Barbara en a la chair de poule de nouveau. Elle les trouve parfaits. Pourtant, ils n’ont pas encore atteint la perfection.

Un par un, les autres membres du groupe s’assemblent derrière Sista Bessie. Deux des trois Dixie Crystals font leur apparition. La première porte des *bantu knots*, la seconde arbore une coupe afro grise comme le brouillard. Apercevant Betty, elles hurlent et se précipitent vers elle. Sista les étreint l’une après l’autre et fait une remarque à propos de Ray Charles qui provoque des éclats de rire. Betty tend sa guitare, sans regarder, certaine qu’un roadie va la prendre. Les trois femmes échangent quelques mots à voix basse, tête contre tête, et se lancent dans une version électrisante du « Don’t Leave Me This Way » de Thelma Houston, qui s’achève par un solo de Red. Les trois femmes s’esclaffent. Betty s’approche de lui et d’un coup de poitrine manque de l’envoyer au tapis. Ce qui provoque de nouveaux rires et des applaudissements.

Betty commence à dire quelque chose à une des Crystals quand elle aperçoit Barbara. Elle porte sa main à son cœur et se précipite en enjambant des câbles électriques.

« Tu es venue ! » s’exclame-t-elle en prenant les mains de la jeune femme entre les siennes.

Dans son état d’hyperacuité, Barbara sent les cals au bout des doigts de la main gauche de Betty, celle avec laquelle elle plaque les accords sur sa guitare.

« Oui, je suis… » Barbara se racle la gorge et recommence : « Je suis venue.

– J’ai une petite loge au fond. Ton livre est là-bas. Si tu veux repartir – une jolie fille comme toi a forcément un rencard –, je peux aller le chercher

pour que tu me signes un autographe. Mais si tu préfères rester encore un peu…

– Oui, dit Barbara. Je préfère rester, je veux dire. Je n’arrive pas à croire que je suis ici. » Les paroles suivantes sortent tout naturellement : « Vous avez tellement de talent !

– Et toi aussi, ma jolie. Toi aussi. »

Chapitre 5

1

Le lendemain matin, à neuf heures quinze, Holly parcourt la liste des fugitifs fournie quotidiennement par les services pénitentiaires. On y trouve généralement quatre ou cinq personnes ; aujourd'hui, elles sont exactement douze. *La fièvre printanière,* songe-t-elle, et, comme en réponse à cette pensée, Barbara Robinson surgit telle une apparition. Sans frapper, elle déboule dans le bureau de Holly et se laisse tomber dans le fauteuil destiné aux clients. Son apparence – les yeux écarquillés, l'absence totale de maquillage, les vêtements froissés comme si elle avait dormi avec – a de quoi inquiéter.

Holly écarte son ordinateur portable.

« Barbara ? Qu'est-ce qui se passe ? »

La jeune femme éclate de rire et secoue la tête.

« Rien. Tout va bien. Si je suis en train de rêver, ne me réveille pas surtout. »

Holly croit comprendre. Elle est à la fois ravie et soucieuse.

« Tu as rencontré quelqu'un ? Et peut-être que… tu as passé la nuit avec cette personne ?

– Ce n'est pas ce que tu crois, même si je me suis couchée vers trois heures, en effet. Réveillée à huit. Et j'ai enfilé les mêmes vêtements. Il fallait absolument que je te raconte. Figure-toi que Jerome a rencontré quelqu'un. Tu es au courant ?

– Oui. Georgia Nickerson. Il nous a présentées. Une charmante jeune femme.

– Et tu sais, ces places de concert que j'ai gagnées en appelant le Morning Circus sur K-POP ?

– Oui. Le premier concert de la tournée de Sista Bessie, au Mingo.

– Je peux les donner à Jerome. Il emmènera Georgia. *Nous*, on est invitées par Sista Bessie. De son vrai nom Betty Brady, soit dit en passant. »

Après cette introduction, Barbara déballe tout, en commençant par le coup de téléphone improbable de Sista Bessie. Sa visite dans les locaux de l'ancien Sam's Club. Les gens qu'elle a rencontrés (elle se souvient de quelques noms, elle a oublié les autres). Et surtout, la musique.

« Il était plus d'une heure du matin quand ils ont arrêté… ou essayé d'arrêter. Tones Kelly, son tour manager, a tapoté sa montre en disant : "Il est temps de remballer, les gars !" Alors, la plupart des musiciens… ils s'appellent le Bam Band, je te l'ai dit ?

– Oui, Barbara.

– Ils ont posé leurs instruments, mais le type des claviers a improvisé un truc dément à l'orgue. Et pendant huit minutes, ils ont tous chanté "What'd I Say", avec les Dixie Crystals qui faisaient les chœurs. Ils se sont éclatés, il n'y a pas d'autre mot. Je ne sais pas si tu connais cette chanson…

– Oui, je connais. »

Holly la connaissait déjà avant que Barbara Robinson vienne au monde.

« C'était génial ! Betty dansait le two-step avec Red Jones, le saxo. Et soudain, elle me fait signe, à *moi* ! Et elle me crie : "Amène-toi, ma jolie !", de sa grosse voix. Alors j'y suis allée… comme dans un rêve… Les Crystals m'ont prise par la main et *j'ai chanté avec elles* ! Tu le crois, ça ?

– Bien sûr que je le crois. »

Holly déborde de joie pour sa jeune amie. Voilà une excellente façon de commencer la journée. Bien meilleure que de choisir quels fugitifs elle va pouvoir récupérer.

« Ensuite, on est tous allés au Waffle House parce que c'est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Tout le monde était là ! Ah, Holly, si tu avais vu Sista… Betty, je veux dire… Si tu l'avais vue manger ! Des œufs, du bacon, des saucisses, des pommes de terre sautées avec des oignons… *plus une gaufre* ! Elle est grosse, mais si je mangeais autant, j'exploserais ! Sans doute qu'on brûle pas mal de calories en chantant. J'étais assise à côté d'elle, Holly. J'ai mangé des œufs brouillés avec Sista Bessie et son agente ! »

Holly lui adresse son plus beau sourire, essentiellement parce que c'est à elle que Barb a choisi de raconter cette formidable histoire.

« Tu lui as dédicacé ton livre ?

– Oui, mais ce n’est pas le plus important. Il y a deux poèmes rimés dans le recueil, à cause d’Olivia Kingsbury en grande partie. En tant que mentor, elle était dure parfois. Elle avait insisté pour que je ponde des rimes. Pour deux poèmes au moins. Selon elle, c’était une excellente discipline pour un poète en herbe. Au début de notre relation, on a lu un poème de Vachel Lindsay intitulé “The Congo”. Difficile de faire plus raciste. Mais il y avait un sacré rythme. » Barbara se lève d’un bond pour faire une démonstration. « Alors, j’ai écrit un poème que j’ai appelé “Lowtown Jazz” pour raconter… l’autre version de l’histoire, en quelque sorte. C’est pas du rap, mais pas loin. En tout cas, ça balance bien. »

Holly acquiesce.

« J’adore ce texte.

– Betty aussi et… Oh, Holly, elle veut le mettre en musique et l’enregistrer ! »

Holly en reste bouche bée. Puis elle éclate de rire en tapant dans ses mains.

« *Voilà* pourquoi elle voulait te rencontrer ! »

Barbara semble un peu déçue.

« Tu crois ?

– À cause de ce que tu es, Barbara. Tes poèmes font partie de ta personnalité. Et ils sont excellents.

– Quoi qu’il en soit, on est invitées au concert du Mingo, par Betty en personne, et j’ai le droit de retourner assister aux répétitions quand je veux. Elle a dit que mon amie pouvait m’accompagner. Et cette amie, c’est toi.

– Oh, formidable ! Avec joie, dit Holly, qui ignore à cet instant qu’elle va rester éloignée de Buckeye City, et même de cet État, pendant quelque temps. Dis-moi quelle dédicace tu lui as faite. »

Barbara semble stupéfaite par cette question.

« J’étais tellement surexcitée que j’ai oublié. »

Et là-dessus, elle éclate en sanglots.

2

Le lendemain matin, Izzy est assise sur un banc sous le doux soleil matinal, non loin de Courthouse Square. Elle boit un latte acheté au

Starbucks de First Street, à un demi-pâté de maisons. Un autre latte attend sur le banc à côté d'elle. Un nom est écrit sur le gobelet : *Roxann.* Il manque un *e*, mais on ne peut pas demander aux baristas de connaître tous les prénoms, hein ?

La sensation du soleil sur son visage est délicieuse. Izzy se dit qu'elle pourrait rester assise sur ce banc toute la matinée, à siroter du café. Mais elle voit arriver sa cible : une femme corpulente vêtue d'un tailleur-pantalon gris. Son sac à main se balançant sur son épaule, elle se dirige vers le banc d'Izzy sans quitter des yeux son objectif : le Starbucks. Izzy a observé la routine de sa pause-café deux matins d'affilée, sans l'aborder. Aujourd'hui que le patron de Roxanne est en déplacement à Cincinnati, Izzy en profite pour se jeter sur sa proie.

De manière moins brutale, peut-être. Elle se contente de tendre le gobelet en disant :

« Je crois que c'est votre café, Roxanne. »

Roxanne Mason s'arrête et pose sur Izzy un regard méfiant. Puis sur le gobelet. Et elle dit :

« Non, ce n'est pas à moi.

– Si. Je l'ai commandé pour vous. Je m'appelle Isabelle Jaynes. Je suis inspectrice au BCPD. Et j'aimerais vous parler.

– Parler de quoi ?

– De certains magazines obscènes. *Bambins. La Fierté et la Joie d'Oncle Bill. Histoires à lire avant de dormir…* Ce genre de revues. »

Le visage de Roxanne, rébarbatif dès le départ, devient agressif.

« C'est une affaire de justice. Une *vieille* affaire. Vous pouvez garder votre café. »

Elle fait un pas en direction du Starbucks.

« Madame Mason, dit Izzy sur un ton moins agréable. Nous pouvons bavarder ici sous ce beau soleil, ou bien dans la chaleur d'une salle d'interrogatoire au poste. À vous de choisir. »

En un sens, elle sait déjà ce qu'elle a besoin de savoir. L'expression crispée de Roxanne Mason est révélatrice.

Elle se fige, comme si elle jouait à un, deux, trois, soleil. Elle revient vers le banc, à pas lents, et s'assoit. Izzy lui tend le latte. Roxanne le repousse d'un geste, comme si elle craignait qu'il soit empoisonné, alors Izzy repose le gobelet entre elles.

« Qui me dit que vous n’êtes pas une journaliste qui se fait passer pour quelqu’un de la police ? »

Izzy sort son insigne de sa poche arrière et ouvre l’étui d’un geste du poignet. Roxanne examine la photo, puis détourne son visage rond, avec une moue enfantine : *Si je ne te vois pas, tu n’existes pas.*

« Vous travaillez pour Douglas Allen, n’est-ce pas ? dit Izzy.

– Je travaille pour *tous* les assistants du procureur. » Et puis, en évitant toujours de regarder Izzy, elle lâche d’un coup : « Je ne comprends pas pourquoi vous n’arrêtez pas de remuer cette affaire Duffrey. Si cet homme disait la vérité, c’est une terrible erreur judiciaire. C’est triste, mais ce sont des choses qui arrivent. Si vous voulez rejeter la faute sur quelqu’un, il faut vous en prendre au jury, ou au juge qui a *guidé* le jury. »

Roxanne, l’assistante des six procureurs adjoints de Buckeye County, ignore que trois personnes assassinées tenaient dans leurs mains les noms de trois jurés du procès Duffrey. La police a réussi à garder le secret jusqu’à présent. Tôt ou tard, quelqu’un va cracher le morceau, et la presse se jettera sur cette info. Izzy pense au blog et au podcast de Buckeye Brandon : comme des mouches sur une merde.

« Disons que certaines interrogations sont apparues.

– Pourquoi vous n’interrogez pas Cary Tolliver ? C’est lui qui a piégé Duffrey, et on peut dire qu’il a fait du bon travail. »

Ou peut-être qu’il a bénéficié de l’aide d’un procureur adjoint ambitieux, songe Izzy. *Qui aimerait s’asseoir dans le grand fauteuil occupé actuellement par Albert Tantleff. Un procureur adjoint ambitieux qui a reçu en cadeau une affaire médiatique et qui ne voulait pas qu’elle lui file entre les doigts.*

« Cary Tolliver est dans le coma depuis ce matin. Il ne peut plus répondre aux questions. »

Ce qui est bien dommage, car il aurait pu leur dire ce que cherchait Izzy au juste, mais comme l’a souligné Tom Atta, ils ne savaient pas quelles questions poser et Tolliver, bourré de morphine, n’a pas pensé à le leur dire. *Ou peut-être croyait-il qu’on le savait déjà*, se dit Izzy.

« Roxanne, est-ce que le nom de Claire Rademacher vous dit quelque chose ? Elle travaille à la First Lake City Bank, là où travaillaient également Alan Duffrey et Cary Tolliver. »

Roxanne prend finalement le gobelet de latte. Elle ôte le couvercle et boit une gorgée.

« Je me souviens de ce nom. Je crois qu'elle a été interrogée. Comme tous les collègues de Duffrey.

– Mais elle n'a jamais été appelée à la barre.

– Pas que je me souvienne.

– Mon collègue et moi, nous lui avons parlé. C'était une conversation intéressante. Saviez-vous qu'Alan Duffrey collectionnait les bandes dessinées anciennes ?

– Où voulez-vous en venir ? »

L'expression de Roxanne indique qu'elle le sait parfaitement.

« Les bandes dessinées vintage sont vendues dans des emballages en Mylar. Duffrey aimait particulièrement un personnage nommé Plastic Man. Soixante-quatre numéros ont été publiés entre 1943 et 1956. Je me suis renseignée sur Google. Mais il y a sept ans environ, DC Comics a ressorti six *Plastic Man*, ce qu'ils appellent une mini-série. Et vous savez quoi ? Cary Tolliver a offert ces six albums à Duffrey, en gage de bonne volonté, quand celui-ci a obtenu le poste de responsable des prêts. Vous ne trouvez pas ça bizarre, étant donné que Tolliver convoitait ce poste et qu'il a décidé ensuite de piéger Duffrey en le faisant passer pour un pédophile ?

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Roxanne. Nous savons ce qu'a fait Tolliver, ou ce qu'il prétend avoir fait. Il a tout raconté dans ce podcast.

– Il a affirmé qu'il avait tout avoué avant. Il a affirmé avoir écrit une lettre à l'adjoint Allen en février, dans laquelle il racontait tout. En fournissant des infos qu'on ne trouvait pas dans la presse.

– Ah oui ? Dans ce cas, où est cette lettre ? »

Elle est sans doute passée dans la broyeuse à papier de Douglas Allen, se dit Izzy.

« Revenons-en aux bandes dessinées de Plastic Man. D'après Mme Rademacher, Duffrey était enchanté. Il les lui a montrées. Il était soulagé que Cary ne lui en veuille pas. Détail intéressant : quand il a montré ces bandes dessinées à Mme Rademacher, elles n'étaient pas dans un emballage en Mylar. J'ignore pour quelle raison Tolliver a voulu récupérer ces emballages – ou plutôt, quelle histoire il a racontée à Duffrey pour les récupérer –, toujours est-il qu'il les a pris.

– Et alors ? »

Là encore, Roxanne connaît la réponse. Cela se voit sur son visage. Et au gobelet qui tremble dans sa main.

« Vous me faites perdre mon temps. Ma pause-café ne dure qu'un quart d'heure. »

Elle commence à se lever.

« Asseyez-vous », ordonne Izzy de sa plus belle voix de flic.

Roxanne obéit.

« Parlons à présent de ces magazines de pornographie enfantine découverts derrière la chaudière de Duffrey. Sur lesquels on a retrouvé, paraît-il, ses empreintes. L'inspecteur Atta et moi-même pensions que c'étaient des magazines du style *Playboy* ou *Penthouse*, jusqu'à ce qu'on voie les pièces à conviction présentées au cours du procès. En vérité, ça ressemble plus à des brochures, même pas reliées, juste agrafées. Sans doute dans la cave d'un quelconque détraqué, et envoyées dans de banales enveloppes, à partir d'un centre d'expédition comme Mail Boxes Etc. Sous un faux nom. Papier de mauvaise qualité. Format périodique. »

Roxanne ne dit rien.

« Les empreintes n'impriment pas très bien sur la pâte à papier. Elles sont floues. Or, celles qu'Allen a présentées au tribunal étaient bien nettes. On distinguait chaque boucle, chaque tourbillon. Il y en avait deux sur *La Fierté et la Joie d'Oncle Bill*, deux sur *Bambins* et trois sur *Histoires à lire avant de dormir*. Êtes-vous prête pour la grande question, Roxanne ? »

Izzy constate que Roxanne est prête, effectivement. Le gobelet ne tremble plus. Elle a décidé que si quelqu'un devait payer les pots cassés, ce ne serait pas elle.

« Ces empreintes se trouvaient-elles sur les *magazines*, ou bien sur les *emballages* qui contenaient ces magazines quand on les a découverts derrière la chaudière d'Alan Duffrey ? »

Roxanne fait une dernière tentative, sans grande conviction.

« Qu'est-ce que ça change ? C'étaient les empreintes de Duffrey. »

Izzy ne dit rien. Parfois, le silence est préférable.

« Elles étaient sur les emballages, avoue finalement Roxanne. Il ne s'agit pas d'un coup tordu, ni rien, c'est juste que quand les magazines ont été photographiés dans les emballages…

– Les empreintes semblaient se trouver sur les magazines, c'est ça ?

– Oui, murmure Roxanne, le nez dans son gobelet.

– Nous n’avons peut-être pas la même définition de l’expression “coup tordu”. Si Allen a reçu une lettre d’aveux de Cary Tolliver et l’a balancée à la poubelle, c’est ce que j’appelle un coup tordu. Claire Rademacher…

– Vous n’avez aucune preuve ! »

Non, en effet, songe Izzy. *Et si la lettre a fini dans la broyeuse, je n’en aurai jamais.*

« Claire Rademacher n’était pas sur la liste des témoins d’Allen, et par conséquent, Grinsted, l’avocat de Duffrey, ne l’a jamais interrogée. Et elle ne s’est pas présentée spontanément car elle pensait que cette histoire de bandes dessinées n’avait aucune importance. Pour résumer, votre patron a dissimulé des preuves, n’est-ce pas ?

– Ce sont *tous* mes patrons ! s’emporte Roxanne. Et la plupart du temps, j’ai l’impression d’être une unijambiste dans un concours de coups de pied au cul. »

Mais Allen a promis de vous emmener avec lui s’il gravissait les échelons, pas vrai ?

Une question qu’Izzy ne posera pas.

« En vérité, reprend-elle, il ne s’agit pas seulement d’une dissimulation de preuves. Il s’agit d’un détournement délibéré d’informations, qui a contribué au meurtre d’Alan Duffrey.

– Duffrey a été assassiné par un détenu. Qui l’a poignardé avec un manche de brosse à dents aiguisé. » Roxanne renverse un peu de café sur une de ses chaussures. « Cette discussion est terminée. »

Elle se lève et prend la direction du tribunal.

« Doug Allen ne sera jamais nommé procureur ! lui crie Izzy. Peu importe la lettre de Tolliver qu’il a sans doute détruite. Quand cette histoire sortira, il pourra s’estimer heureux s’il trouve un poste dans le privé. »

Roxanne continue à marcher d’un pas vif, sans se retourner. Ce n’est pas grave. Izzy sait à présent ce que Tom et elle ne faisaient que soupçonner : Cary Tolliver n’est pas le seul à avoir piégé Alan Duffrey. Il a reçu de l’aide. Et si « Bill Wilson » le sait, il pourrait estimer que le procureur adjoint Allen est le principal coupable.

Izzy offre son visage au soleil bienvenu, ferme les yeux et sirote son latte.

3

Kate et Corrie arrivent à Omaha à quatorze heures. Kate a conduit presque pendant tout le trajet pied au plancher. Elles se sont relayées toutes les demi-heures au son de Sirius XM. Kate chantait à tue-tête des standards rock des années 1980, alors que Corrie accompagnait Willie, Waylon et Shania. Ce soir, la tournée du *Testament d'une femme* s'arrête au Holland Performing Arts Center. Deux mille places et, comme l'affirme gaiement Corrie, « un cul sur chaque siège ».

Elle se tient à sa place habituelle, derrière le gérant de la salle, son casque sur les oreilles, face à un petit écran de télé fixé au mur, lorsque Kate entre en scène d'un pas décidé, sous un tonnerre d'applaudissements qui noie les huées. Elle n'a pas acheté de nouveau Borsalino, elle n'en a même pas commandé un. Ce soir, elle porte le casque rouge de l'équipe des Cornhuskers. Elle le retire en exécutant son habituel salut et se saisit du micro sans fil (à chaque étape, Corrie insiste pour avoir un micro sans fil : Kate se méfie des micros-cravates, qu'elle juge peu fiables) et s'avance jusqu'au bord de la scène.

« Woman Power !

– *Woman Power !* répète l'assistance.

– Vous pouvez faire mieux que ça ! Je veux vous entendre, Omaha !

– WOMAN POWER ! » rugissent les spectateurs.

La plupart en tout cas.

« Bien, très bien. » Kate fait les cent pas. Vêtue d'un tailleur-pantalon d'un rouge éclatant, assorti au casque. Corrie l'a déniché chez Fashion Freak. « Formidable. Vous pouvez vous asseoir. Ce soir, Omaha, j'éprouve le besoin de témoigner. Je sens toute cette énergie en moi. Alors, asseyez-vous. »

Les gens s'assoient dans un bruissement d'étoffes. Quelques femmes pleurent de joie. Il y en a toujours quelques-unes. Certaines arborent des tatouages Kate McKay.

« Tout d'abord, imaginez que vous êtes de retour à l'école… Vous pouvez faire ça ? Oui ? Formidable ! Maintenant, je veux que tous les hommes présents lèvent la main. Allez, messieurs, ne soyez pas timides. »

Il y a quelques rires, des spectateurs s'agitent sur leurs sièges, mais les hommes ont décidé de se prêter au jeu. Ils lèvent la main. Ils composent

généralement vingt pour cent du public, estime Corrie. Tous ne font pas partie des siffleurs, mais la plupart, si.

« Maintenant, les hommes qui ont subi un avortement, gardez la main levée. Les autres, vous pouvez la baisser. »

Nouveaux rires. Un grand nombre de femmes applaudissent, tandis que tous les hommes baissent la main.

« Comment ça ? Aucun ? Ça alors ! »

Éclat de rire général. Corrie a entendu bien des fois cette introduction.

« Pourtant, qui fait les lois ici, dans le Nebraska ? Je me pose cette question à propos de l'arrêt *Dobbs*, qui confie aux États le pouvoir de légiférer en matière d'avortement. Ici, dans le Nebraska, la limite autorisée est fixée à douze semaines. Soixante-douze pour cent des personnes qui ont promulgué cette loi sont des hommes, et ils n'ont jamais été confrontés à l'éventualité de mettre fin à une grossesse.

– C'est la loi de Dieu ! » crie quelqu'un au fond de l'auditorium.

Kate ne se laisse pas démonter. Comme toujours.

« J'ignorais que Dieu avait été élu au sein du corps législatif de cet État. »

Repartie qui déclenche une salve d'applaudissements. Là encore, Corrie a déjà entendu ce discours, et comme elle ne sera pas appelée sur scène ce soir (Kate l'aura pour elle toute seule, et c'est ce qu'elles préfèrent l'une et l'autre), elle se rend dans la loge pour passer quelques coups de téléphone. Il reste encore certaines choses à régler pour la prochaine étape.

L'agent de sécurité recruté pour ce soir stationne dans un coin de la pièce, où il pioche dans une des nombreuses assiettes d'amuse-bouches. Adjoint au shérif de Douglas County, il se nomme Hamilton Wilts (« Vous pouvez m'appeler Ham, m'dames »). Corrie sait que ce n'est pas politiquement correct de qualifier d'obèses les personnes en surpoids, mais en regardant Ham Wilts, elle ne peut s'empêcher de repenser à son père montrant d'un mouvement de tête un homme très gros en murmurant : *Tiens, une meule de fromage sur pattes.*

Le téléviseur installé dans la loge montre Kate en train d'arpenter la scène pour *témoigner*, à fond dans son rôle, mais le son est coupé. De toute façon, Wilts est plongé dans un roman policier. Outre les assiettes d'amuse-bouches, le long comptoir au-dessus duquel s'alignent trois miroirs fixés au mur accueille des bouquets de fleurs, si nombreux qu'ils doivent jouer des

coudes. La plupart ont été envoyés par des groupes de femmes. Le plus gros provient de celui qui sponsorise la conférence. Les fleurs et les amuse-bouches étaient déjà là à leur arrivée. Est venue s'y ajouter une enveloppe blanche.

Corrie la prend. Dans le coin supérieur gauche, il est écrit : BUREAU DE MME LE MAIRE JEAN STODART. L'enveloppe est adressée, à la main, à Mlles Kate McKay et Corrine Anderson. Sans ce qui s'est passé à Reno et à Spokane, Corrie aurait ouvert l'enveloppe sans hésiter et l'aurait laissée sur le comptoir pour que Kate puisse y jeter un coup d'œil après sa performance (il n'y a pas d'autre mot) de ce soir. Mais il y a eu Reno, et la photo accompagnée du message de menace. Alors, Corrie entend retentir un signal d'alarme. C'est sans doute idiot, mais il lui semble sentir *quelque chose* sous ses doigts au fond de l'enveloppe. Juste une carte de visite en relief, peut-être. Mais…

« Agent Wilts… Ham… Qui a apporté cette enveloppe ? »

Le shérif adjoint lève les yeux de son livre.

« Quelqu'un qui travaille ici. Mlle McKay a bientôt fini ?

– Non, pas encore. » Il y en encore pour vingt minutes, au moins. « Un homme ou une femme ?

– Hmmm ?

– La personne qui a apporté ça, c'était un homme ou une femme ? »

Corrie brandit l'enveloppe.

« Une jeune femme, je dirais, mais j'ai pas trop fait attention. » À son tour, il lève son livre, dont la couverture montre une jeune femme terrorisée. « J'en suis au moment où je vais découvrir qui a fait le coup. »

Vous êtes censé faire attention, nom d'un chien, songe Corrie. *C'est votre putain de boulot de faire attention, espèce de… meule de fromage.* Mais jamais elle n'oserait le dire à voix haute. Comme Holly.

Ham Wilts replonge dans son livre. Corrie ouvre les différents tiroirs de la loge : du vieux maquillage, un soutien-gorge, un demi-rouleau de Tums, mais pas ce qu'elle cherche.

« Agent Wilts. »

Il lève les yeux et ferme son livre cette fois. Quelque chose dans la voix de Corrie sans doute.

« Avez-vous un masque ? Contre le Covid ? Cette enveloppe… Ce n'est sans doute rien, mais nous avons reçu des menaces, et à Reno…

– Je sais ce qui vous est arrivé à Reno… » Quelque chose dans *sa* voix cette fois. Et sur son visage. Un vestige de l'homme qu'a été Wilts, avec trente ans et quarante kilos d'excès en moins, songe Corrie. « Faites-moi voir ça. »

Elle lui tend l'enveloppe.

« Je sens quelque chose à l'intérieur, dit-elle. Peut-être juste une jolie carte de visite en relief, mais j'ai eu l'impression que c'était *mou* quand j'ai appuyé dessus… »

Wilts fronce les sourcils.

« Y a un truc qui cloche.

– Quoi donc ?

– Le nom de la maire. C'est pas Stodart, c'est Stothert. »

Ils se regardent. Sur l'écran du téléviseur muet, Kate fait son geste iconique qui veut dire *venez venez*, et Corrie perçoit, au loin, des applaudissements. Ils semblent provenir d'un autre monde.

Wilts n'a pas de masque anti-Covid, mais il a conduit les deux femmes jusqu'ici à bord de sa voiture de patrouille, et il a sur lui quelques masques N95, ceux que les policiers mettent pour appréhender un suspect en possession de drogue. Il explique à Corrie que des collègues ont perdu connaissance après avoir inhalé de la coke mélangée à du fentanyl ou à de l'héroïne, récupérée sur un dealer. Il lui tend un masque en disant :

« Mieux vaut prévenir que guérir. »

Corrie enfile le masque. Elle ne pourrait pas l'affirmer, mais en regardant le téléviseur, il lui semble que Kate est arrivée à la partie questions-réponses de son discours, prête à couvrir de ridicule quiconque ose être en désaccord avec ses positions en matière de politique ou de droit des femmes… Deux sujets qui ne font qu'un dans son esprit.

Wilts, qui a retrouvé ses réflexes de policier, déchire le haut de l'enveloppe. Et regarde à l'intérieur. En ouvrant de grands yeux.

« Veuillez sortir, madame. Ce machin, c'est sûrement du talc, mais…

– Mieux vaut prévenir que guérir. J'ai compris. »

Le cœur battant à tout rompre, Corrie regagne sa place en coulisse. Le temps passe lentement. Elle imagine Ham Wilts étendu raide mort dans la loge. C'est ridicule, mais depuis Reno et Spokane, son esprit a tendance à imaginer le pire.

Kate conclut par un « Merci, Omaha ! » tonitruant, bras levés, et sort de scène, souriante et le rouge aux joues. De toute évidence, elle a fait un tabac, ce qui ne surprend pas Corrie. Kate ne cesse de peaufiner sa prestation chaque soir. Quand elles arriveront dans l'État de New York, elle va tout casser.

Après une brève étreinte, elle demande à Corrie :

« C'était bien ?

– Oui, très bien. Mais…

– Allez, barrons-nous d'ici. Je rêve d'un steak et d'une douche. Je pue. »

Corrie dit :

« Il y a peut-être un problème. »

4

Effectivement, il y a un problème.

Au lieu de passer quelque temps à Des Moines, comme prévu, Kate et Corrie restent à Omaha. Ce n'était pas du talc ni du bicarbonate de soude. C'était du bacille du charbon et de la silice. Le shérif de Douglas County leur montre une photo de la poudre qui s'était accumulée au fond de l'enveloppe. Puis une photo de cette même poudre sur le plateau d'une balance de laboratoire. Ils ont effectué les analyses en quatrième vitesse, précise-t-il. S'il espère des remerciements de la part d'une des deux femmes, il doit déchanter. Kate a l'air grave et le teint pâle. *Peut-être qu'elle commence enfin à comprendre,* songe Corrie.

Wilts ne cherche pas à se dédouaner, et Corrie lui en est reconnaissante. Il était absorbé par son livre. Une personne qui travaille à l'auditorium est entrée dans la loge. Il sait que c'était un ouvreur, ou une ouvreuse, à cause du pantalon gris et du blazer bleu. Il emploie le mot « personne » car il n'est pas totalement sûr que c'était une femme, mais *quasiment* sûr. La « personne », donc, avait une masse de cheveux bruns. Elle l'a salué d'un hochement de tête, elle a posé l'enveloppe contre un des vases de fleurs et est repartie.

« J'aimerais pouvoir en dire plus, dit Ham Wilts, mais plusieurs personnes sont passées dans la loge pendant que Mlle McKay était sur

scène. Et puis, ce bouquin était vraiment bien. J'ai l'impression de vous avoir fait faux bond.

– Vous ne pensiez pas vraiment qu'il pouvait se passer quelque chose, n'est-ce pas ? » dit Kate d'un ton sec.

Pas vraiment accusateur, mais un peu quand même.

Wilts sent certainement le regard du shérif posé sur lui. Il ne dit rien. Ce qui constitue une réponse en soi.

« Vous avez une photo de la carte qui était dans l'enveloppe ? » demande Kate.

Le shérif fait glisser une autre photo sur le bureau. Kate la regarde et la montre à Corrie. C'est le genre de carte qu'on achète dans un drugstore ou une papeterie, et qui vous permet d'écrire un mot à l'extérieur ou à l'intérieur. Sur celle-ci, à l'extérieur, on peut lire : UNE CARTE MINABLE POUR DEUX SALOPES MINABLES.

« Sympa, commente Kate. Et à l'intérieur ? Meilleurs vœux de votre ami complètement givré ? »

Une quatrième photo glisse sur le bureau. Celle du message inscrit à l'intérieur de la carte, toujours en capitales : L'ENFER ATTEND L'IMPOSTEUR.

5

Le soir où Kate se produit à Omaha, Chrissy Stewart loge au Sunset Motel, à la périphérie. C'est un trou à rats. Un de ces établissements louches où on peut encore payer en liquide, et même louer une chambre à l'heure. Chrissy va juste y passer la nuit et lever le camp très tôt demain matin. Elle veut devancer ces salopes tueuses de bébés à leur prochaine étape.

À moins que l'anthrax ait fait son travail.

Dans la chambre 6, Chrissy ôte son pantalon gris et son blazer bleu qui lui ont servi à se faire passer pour une ouvreuse. Déguisement sans doute inutile car cet imbécile de flic n'a même pas levé les yeux de son bouquin. Elle retire sa perruque et le bonnet de bain qu'elle porte dessous. Elle pénètre dans l'armoire en plastique qui fait office de salle de bains pour ôter son maquillage léger. Demain, elle jettera son costume, la perruque et le

bonnet de bain dans une poubelle sur une aire de repos à des kilomètres d'ici.

Chrissy ne peut pas tuer *toutes* les femmes qui veulent retrouver le droit de liquider la prochaine génération, mais son frère et elle peuvent au moins s'en prendre à celles qui font le plus de bruit, qui s'opposent de manière aussi virulente et éhontée à la volonté de Dieu. Bien qu'elle-même n'ait pas d'enfants, Chrissy sait ce que Kate McKay (qui n'a pas d'enfants elle non plus) ignore : perdre un enfant, c'est perdre le paradis.

« N'y pense pas, murmure-t-elle. Tu sais ce qui va se passer sinon. »

Oh, oui, elle sait. Penser à la perte d'un enfant va raviver des souvenirs. Une main molle, par exemple, des ongles qui brillent dans le soleil matinal. Et cela déclenchera une migraine, violente. Comme si son cerveau essayait de se fendre en deux.

Elle voyage avec deux valises. De l'une d'elles, elle sort une courte chemise de nuit, s'allonge sur le lit et éteint la lumière. Au loin, vers l'ouest, un train de marchandises sans fin passe dans un grondement de tonnerre. *Kate est peut-être déjà morte. Kate et cette garce qui l'accompagne. Mon travail est peut-être terminé.*

C'est avec cette idée en tête que Chrissy s'endort.

6

Corrie a demandé que toutes les photos du shérif soient transférées sur sa boîte mail, et le shérif a accepté. Le lendemain matin, Kate entre dans sa chambre. En pyjama, elle paraît plus jeune, plus vulnérable.

« Bien dormi ?

Corrie secoue la tête.

Kate lui sourit.

« Que cette salope aille se faire voir si elle ne comprend pas la plaisanterie, pas vrai ?

– Exact. FIDO. »

Kate fronce les sourcils.

« Quoi ?

– C'est une expression des marines. *Fuck it, drive on*[1].

– Excellent, dit Kate. Mais il nous reste un peu de temps libre avant de FIDO à Des Moines. Dieu soit loué. Il y a un *sports bar* au coin de la rue, on pourrait aller voir les Yankees contre Cleveland. Ils jouent en journée. Et se partager un pichet de mousse. Ça vous dit ?

– Super.

– Hé… Attendez un peu… Vous avez l'âge de boire ? »

Corrie la foudroie du regard.

Kate éclate de rire.

7

Kate et Corrie regardent les Yankees affronter les Guardians au DJ's Dugout Sports Bar d'Omaha. Au même moment, à Buckeye City, Dean Miter regarde le match au Happy, le bar où travaille John Ackerly presque tous les jours. Dean, officier de police à Buckeye City depuis dix-huit ans, a été réquisitionné par Lew Warwick pour occuper le poste de premier lanceur dans l'équipe de la police, à l'occasion du match de softball Guns and Hoses à la fin du mois. Et pourquoi pas ? Dean a réussi trois jeux blancs l'année dernière, avant que les pompiers repassent devant au score et marquent six runs face à deux lanceurs de réserve.

Dean n'est pas en service aujourd'hui. Il boit sa deuxième bière accompagnée d'un shot de whisky en regardant le match sans embêter personne. Quelqu'un vient s'asseoir à côté de lui au comptoir et lui donne un grand coup dans l'épaule. Un peu de bière se renverse sur le bar.

« Oh, pardoooon. »

Dean se retourne et découvre, gloire à Dieu, le pompier qu'il a envoyé sur la touche lors du match de l'an dernier. Avant le début de la rencontre, ce type avait crié sur le terrain qu'il n'avait jamais vu une pareille bande de mauviettes. Et après l'avoir éliminé, Dean lui avait lancé : « Alors, c'est qui la mauviette ? »

« Fais gaffe », lui dit-il maintenant.

Le pompier, un costaud avec une grosse tête, fait mine d'être affreusement désolé.

« J'ai pas dit pardon ? Pas la peine d'être aussi susceptible. C'est parce qu'on va encore vous mettre une branlée cette année ?

– La ferme, ducon. J’essaie de regarder le match. »

Le barman (John Ackerly est de repos aujourd’hui, mais son remplaçant est tout aussi capable de flairer les ennuis) s’approche des deux hommes.

« Tout va bien, les gars ?

– Oui, je le charrie, c’est tout », dit le pompier, et au moment où Dean porte son petit verre de whisky à sa bouche, le pompier lui balance un grand coup d’épaule.

Au lieu de boire son whisky, Dean s’en trouve aspergé.

« Oh, pardoooon, dit le pompier avec un grand sourire. Faut croire que… »

Dean pivote sur son tabouret et balance un direct, le poing serré autour du petit verre. Le pompier à la grosse tête voit arriver le coup (Dean n’est pas vraiment rapide) et il l’esquive. Mais lui non plus n’est pas particulièrement rapide et le poing de Dean, au lieu de passer au-dessus de sa tête sans causer de dégâts, s’écrase sur son épaule massive. Le pompier à la grosse tête tombe de son tabouret.

« Stop ! Stop ! s’écrie le barman. Si vous voulez vous battre, allez dehors ! »

Dean Miter n’a nullement l’intention de se battre ni de sortir. Il déplie ses doigts en poussant un cri de douleur. Il a trois doigts luxés et un quatrième fracturé. Le petit verre s’est brisé dans sa main. Des crocs de verre dépassent de profondes entailles. Du sang éclabousse le comptoir.

Sa carrière de lanceur est terminée.

Chapitre 6

1

Après plusieurs belles journées de mai, le lundi 19 débute par une aube morne et grisâtre. Alors que Holly continue à remplir des dossiers d'assurance (en luttant pour demeurer éveillée, car elle a un problème avec les lundis pluvieux), elle reçoit un appel sur son téléphone personnel. C'est Izzy.

« J'ai un truc pour toi, mais je ne veux pas l'envoyer par texto ni par mail. Ce genre de choses risque de revenir tourmenter les petits bureaucrates comme moi. Tu peux passer me voir ? »

Toute excuse lui permettant de laisser tomber la paperasserie est bonne à prendre. Holly demande à Izzy si elle est au poste.

« Non. Je suis à Bell College. Au Stucky Memorial Gym.

– Qu'est-ce que tu fiches là-bas ?

– C'est une longue histoire. Je te raconterai. »

2

Holly retrouve Izzy à l'intérieur du gymnase de Bell College, en pantalon de survêtement et T-shirt de la police, chaussée de baskets. Ses cheveux sont attachés en arrière et elle porte à la main gauche un gant de joueur de baseball. Tom Atta se tient accroupi à une quinzaine de mètres de là. Son poing frappe dans la paume de son gant de receveur, qu'il place ensuite devant sa poitrine.

« Allez, envoie, Iz ! Tu t'es suffisamment échauffée. »

Izzy est plus qu'échauffée, constate Holly. La transpiration colle son T-shirt à son dos lorsqu'elle arme son bras et décoche un boulet de canon. La balle s'élève dans les airs, sans doute hors de la zone de prises, et puis retombe d'une petite dizaine de centimètres. On dirait un tour de magie.

« Joli ! crie Tom. Mais tu dois viser plus bas au départ. Sinon, ta balle va arriver en plein sur le batteur. Recommence. »

Il lui renvoie la balle. Cette fois, le lancer d'Izzy part à la hauteur des bras d'un batteur imaginaire, et reproduit ce même décrochage de dix centimètres complètement fou.

« Parfait ! » dit Tom. Il se relève en grimaçant. « Si le batteur parvient à frapper la balle… Sans doute qu'il n'y arrivera pas, mais admettons… Il va l'expédier dans le sol à tous les coups. Allez, repose ton bras. Tu as de la visite.

– Ménage tes genoux, mon vieux », répond Izzy avec un sourire. Elle attrape la balle que lui lance Tom et se dirige vers Holly. « On s'entraînerait dehors, sur le terrain de softball, s'il ne pleuvait pas. » Elle tire sur le col de son T-shirt. « Il fait trop chaud là-dedans.

– Qu'est-ce que tu fabriques, exactement ?

– J'obéis aux ordres de mon maître. »

Tom les rejoint.

« Elle veut parler de Warwick. Le capitaine de l'équipe de softball de la police cette année. Et notre supérieur, accessoirement. »

Izzy les entraîne vers les gradins et s'assoit en se massant l'épaule.

« Lew m'a réquisitionnée pour être lanceuse lors du match Guns and Hoses car Dean Miter – qui était censé occuper ce poste – s'est cassé la main dans une bagarre de bar en ville.

– Le bar s'appelle le Happy, mais Dean ne l'est pas », plaisante Tom.

Holly connaît bien ce bar, mais elle garde cette remarque pour elle. Tom ôte son gros gant et agite la main en l'air. Sa paume est rouge.

« Tu envoies du lourd quand tu es échauffée, Iz.

– Face à de vrais batteurs, je vais perdre tous mes moyens. Je n'ai pas lancé depuis la fac… Et ça remonte à loin.

– N'empêche, le coup de la balle qui redescend bizarrement, c'est vicieux. »

Holly savait qu'Izzy était en forme, mais elle découvre avec étonnement cet aspect sportif.

L'inspectrice se lève, s'étire et enfonce ses poings dans le bas de son dos.

« Je suis trop vieille pour ces conneries. Suis-moi, Holly. »

Izzy l'entraîne dans le vestiaire des femmes. Elle ouvre un des casiers à combinaison, dans lequel sont pendus ses vêtements civils à côté de son

Glock. Son sac à main est posé sur la tablette du haut. Elle fouille à l'intérieur et en sort une feuille de papier plié.

« Tiens. Si jamais quelqu'un te surprend avec ce truc, ça ne vient pas de moi.

– Évidemment. »

Izzy soupire.

« En même temps, qui aurait pu te le refiler, hein ? Lew sait qu'on est amies. » Elle retrouve son sourire. « D'un autre côté, il ne peut pas me virer. Du moins, pas avant le match. »

Holly déplie le papier et survole ce qui est écrit :

Andrew Groves (1), Philip Jacoby (2), Jabari Wentworth (3), Amy Gottschalk (4), Ellis Finkel (5), Turner Kelly (6), Corinna Ashford (7), Letitia Overton (8), Donald Gibson (9), Belinda « Bunny » Jones (10), Steven Furst (11), Brad Lowry (12).

Juge : Irving Witterson

Procureur : Douglas Allen

« Si ça peut t'être utile, dit Izzy.

– Tu n'as pas ajouté l'avocat de Duffrey. Mais je peux me renseigner…

– Ne t'embête pas. Il s'appelle Russell Grinsted. Mais je doute que ce soit lui le coupable dont parle Bill Wilson. Pour autant que je sache, Grinsted a fait tout son possible pour innocenter Duffrey, à partir du moment où son client a déclaré qu'il voulait un procès.

– Tu veux dire qu'il aurait pu conclure un accord ?

– D'après Grinsted, oui. Les preuves étaient maigres et l'argument selon lequel c'était un coup monté pouvait se défendre. Il dit qu'Al Tantleff, le big boss, aurait autorisé Duffrey à plaider coupable contre une remise de peine. Il aurait peut-être écopé d'un an de prison, et même d'un sursis, accompagné d'une peine de travaux d'intérêt général. Mais Duffrey clamait son innocence. Il affirmait avoir été piégé. Surtout, il ne voulait pas figurer sur le Fichier, ce qui est automatique en cas de condamnation. Tantleff a confié le dossier à Doug Allen, et Allen a pris le relais. Tom et moi, on doit retourner voir Grinsted, pour l'informer, et il faut vraiment qu'on parle à Allen.

– À quel sujet ? demande Holly.

– Ce que j’ai appris de la bouche de Claire Rademacher. C’est la…

– La caissière principale de la banque où travaillaient Duffrey et Tolliver.

– Gibney, tu as bien travaillé. »

Holly répond par un sourire gêné.

« Je m’ennuyais.

– Le bureau du procureur a appris quelque chose grâce à Rademacher. »

Izzy évoque les bandes dessinées protégées par un emballage en Mylar que Cary Tolliver a récupéré après les avoir offertes à Duffrey.

« Allen n’a pas inscrit Rademacher sur sa liste des témoins. Forcément. Elle ne pouvait pas servir sa cause. Au contraire. C’était à Grinsted de découvrir ce qu’elle savait, mais ça ne s’est jamais fait.

– Il ne pouvait pas engager un détective ? »

Holly a eu l’occasion, deux ou trois fois, de travailler pour des avocats pénalistes, et elle sait qu’elle aurait retrouvé Claire Rademacher. Et elle aurait écouté son histoire.

« Non. Russell Grinsted est un solitaire. Il a interrogé tous les témoins qui figuraient sur la liste d’Allen, certains sous serment – y compris Tolliver, qui n’était pas encore malade et n’avait pas encore eu sa révélation christique –, mais il n’est pas remonté jusqu’à Rademacher. Sans doute qu’il n’en voyait pas l’utilité. Quand il va découvrir ce que lui a caché Allen, il sera furieux.

– C’est dégoûtant.

– Mais pas illégal. Un procureur qui balance à la poubelle une lettre d’aveux, si c’est vraiment le cas, *ça* ce serait illégal, mais jouer au bonneteau avec les témoins, c’est une stratégie classique de l’accusation. Et des avocats de la défense. Ce qui est interdit, également, ce sont les photos qu’Allen a montrées lors du procès. Celles censées représenter les empreintes de Duffrey sur les magazines pédophiles. En réalité, ces photos montraient les empreintes de Duffrey sur les emballages, soigneusement éclairées afin qu’on ne voie pas les emballages.

– Il a trafiqué des preuves ! » s’exclame Holly.

Ce genre de malversations a le don de provoquer sa fureur. Cela lui rappelle les agissements de certaines compagnies d’assurances pour lesquelles elle travaille… y compris celle avec l’âne qui parle.

« Si je l’accuse, il niera en souriant. Il expliquera qu’il y a une différence entre *affirmer* une chose et laisser les gens – le jury en l’occurrence – tirer

leurs propres conclusions. Il dira qu'il s'est contenté de souligner que ces empreintes étaient celles de Duffrey. Et qu'il n'a jamais dit, précisément, qu'elles se trouvaient sur les magazines pornographiques. »

Holly est abasourdie.

« Il a le droit de faire ça ? »

Izzy affiche un sourire carnassier.

« Non. C'est une violation de l'éthique. La Cour suprême de l'État ne le rayera pas du barreau, mais je pense qu'il risque une révocation disciplinaire, ce qui est très proche de la radiation. Car Alan Duffrey ne peut pas réclamer un nouveau procès, n'est-ce pas ?

– Non.

– Lettre d'aveux ou pas, Douglas Allen ne s'assoira jamais dans le fauteuil de procureur du comté. Mais ce n'est pas le plus important dans l'immédiat.

– Tu penses que c'est lui le coupable, aux yeux de Bill Wilson.

– Je pense en tout cas que c'est fort probable, s'il est au courant du coup fourré avec les magazines et les emballages. Et s'il croit que Tolliver s'est confessé dans une lettre, en février, alors c'est presque sûr. Et Tolliver a parlé de cette lettre à Buckeye Brandon, le podcaster. Dans son podcast, Brandon parlait d'une *prétendue* lettre, néanmoins…

– Néanmoins, Allen pourrait avoir de gros ennuis », conclut Holly.

Izzy ôte son T-shirt, avec lequel elle essuie la sueur sur son visage.

« Je vais prendre une douche.

– Je te laisse.

– Holly ? »

Elle n'a pas besoin d'en dire plus. Holly passe son index sur ses lèvres et fait mine de fermer un cadenas invisible.

« Une dernière chose. Tu disais que tu connaissais quelqu'un qui assiste à des réunions des AA dans les environs. Tu as pu l'interroger ?

– Pas récemment », répond Holly, ce qui n'est pas un mensonge, techniquement parlant, mais aussitôt sortie du gymnase, elle appelle John Ackerly. Qui répond dès la première sonnerie.

« Yo, Holly.

– Désolée de te déranger au travail, John.

– Pas de souci. C'est calme aujourd'hui.

– Est-ce que tu as pu interroger ce type dont tu m'as parlé ?

– Big Book Mike ? À vrai dire, non. J’avais un peu oublié.

– Moi aussi, avoue Holly.

– Je vais le faire, mais sans doute qu’il ne va pas m’apprendre grand-chose. Pendant les réunions, c’est un moulin à paroles, mais il ne plaisante pas avec cette histoire d’anonymat.

– Oh. Je vois.

– Parfois, le mercredi, le Révérend assiste à la réunion du Straight Circle, et ensuite, il va à La Flamme. Tu connais ? C’est un petit café dans Buell Street.

– Oui. »

Elle y est déjà allée. C’est près du bureau.

« J’irai à la réunion, et s’il est là, je lui poserai la question ensuite. Ou à d’autres, s’il n’est pas là. Tu t’intéresses à quelqu’un qui se fait appeler Bill ou Bill W., c’est ça ?

– Exact.

– Autre chose ?

– Demande à ce Big Book Mike s’il a entendu quelqu’un exprimer sa colère à cause du meurtre d’Alan Duffrey. »

3

Tapperville est une agréable bourgade, aisée, mélange de campagne et de banlieue résidentielle, à une trentaine de kilomètres de la ville. C’est là que Michael Rafferty, parfois surnommé le Révérend ou Big Book Mike, habite quand il n’assiste pas à une réunion des AA ou des NA, d’un bout à l’autre d’Upsala County. C’est également là que se trouve le centre de loisirs de Tapperville, qui accueille trois terrains de la Little League et un terrain de la Senior League, tous éclairés en ce mardi soir. Et le centre se trouve à moins de huit cents mètres de la maison du Révérend.

Trig a sillonné soigneusement ce secteur, en espérant qu’il ne pleuve pas. Le mauvais temps annulerait les matchs de baseball, et ses plans par la même occasion. Mais après les averses de la veille, le ciel est dégagé aujourd’hui, et les températures douces. Trig n’irait pas jusqu’à affirmer que c’est un signe d’approbation divine, quoique…

Des matchs vont se dérouler sur les quatre terrains, et les deux parkings sont presque déjà pleins. Trig glisse sa Toyota passe-partout dans une des dernières places restantes, chausse des lunettes de soleil, enfile une casquette des Cavaliers de Cleveland et descend de voiture. Il porte une veste grise, aussi passe-partout que sa Toyota de la même couleur. Une des poches contient un revolver Smith & Wesson calibre 38. Il préférerait son .22, mais il a décidé – à contrecœur – que le Révérend ne pouvait pas remplacer le quatrième juré. Le Révérend prend très au sérieux le Onzième Concept (« Nous devons protéger l'anonymat en toutes circonstances »), mais Trig peut-il mettre sa mission en danger en misant sur le fait que Big Book Mike n'a confié à personne qu'il venait ici ce soir ? Non.

Pourquoi est-ce que tu lui as parlé de cette personne morte en prison, dont tu portais le deuil ?

Cette pensée est formulée par la voix de son père mort depuis longtemps.

« Parce que j'étais bouleversé », murmure-t-il en remontant le col de sa veste et en s'engageant dans la rue qui conduit à la petite maison où vit le Révérend.

Même si le Révérend n'a dit à personne que Trig venait écouter ses conseils, ils se sont côtoyés dans plusieurs réunions. Excentrées, certes, mais n'empêche. Si Trig laisse dans sa main un bout de papier portant le nom d'un juré, quelqu'un pourrait faire le rapprochement. C'est fort peu probable, car Trig ne donne jamais son vrai nom lors de ces réunions. Improbable, mais pas impossible.

Mieux vaut laisser croire à un cambriolage. Cela signifie tuer une personne de plus, mais Trig s'est fait à cette idée.

Il a l'impression que tuer devient plus facile.

4

Le Révérend ouvre la porte à Trig et lui pose une question inattendue :

« Où est votre voiture ? »

La surprise passée, Trig se ressaisit.

« Oh… Euh, je l'ai laissée sur le parking du centre de loisirs. Pour ne pas encombrer votre allée.

– Fallait pas vous embêter. La mienne est au garage. Ce n’est pas la place qui manque. Entrez, entrez. »

Le Révérend précède Trig dans un petit salon douillet. Sur un des murs est encadrée la formule « Comment ça marche ? », tirée du Gros Livre. Sur un autre, il y a une photo des fondateurs des AA, Bill W. et le Dr Bob, se tenant par les épaules.

« Vous voulez boire quelque chose ? propose le Révérend.

– Un martini, bien tassé. »

Le Révérend s’esclaffe. Trig a l’impression d’entendre braire l’âne qui parle dans ces publicités pour une compagnie d’assurances. D’ailleurs, le Révérend a les mêmes dents.

« Un Coca, si vous avez. »

Il se rappelle qu’il doit noter mentalement tout ce qu’il touche, à cause des empreintes. Pour le moment : rien.

« Non, pas de Coca. Mais j’ai du ginger ale.

– Parfait. Je peux utiliser vos toilettes ?

– Au bout du couloir. Votre problème est lié à cet ami qui est mort en prison ?

– Exactement. » Trig songe que si le sort de ce sale fouineur n’était pas déjà scellé, cette question suffirait à le faire basculer. « Je vous prie de m’excuser. »

Bien que le Révérend soit un célibataire endurci, la salle de bains est rose bonbon. Trig serait incapable d’uriner, même si sa vie en dépendait : sa vessie est contractée. Il tire la chasse d’eau malgré tout, prend un essuie-mains (rose) sur le porte-serviette et essuie le levier de la chasse d’eau. Il sort le .38 de sa poche de veste et l’enroule dans l’essuie-mains, comme Vito Corleone dans *Le Parrain* II, quand il abat Don Fanucci. Est-ce que cela suffira à étouffer la détonation dans la vraie vie ? Trig peut juste l’espérer, même si le .38 est plus gros que son Taurus calibre 22.

Au moins, il n’y a pas de voisins.

Adressant une prière à son Dieu tel qu’il se le représente, Trig ressort de la salle de bains et emprunte le petit couloir qui mène au salon. Au moment où le Révérend sort de la cuisine avec deux verres de ginger ale sur un plateau en fer. Il sourit à Trig et dit :

« Vous avez oublié de remettre l’essuie… »

Trig l'abat. La détonation est étouffée, mais forte malgré tout. Dans le film, la serviette prenait feu, mais nous sommes dans la vraie vie, et ça n'arrive pas. Le Révérend se fige en prenant un air surpris presque comique, et tout d'abord, Trig pense avoir loupé sa cible car il n'y a pas de sang. Il se dit que la balle s'est nichée dans un mur, ou ailleurs. Et puis, au ralenti, le plateau s'affaisse. Les verres de ginger ale glissent et tombent sur le tapis du salon. L'un d'eux se brise. Pas l'autre. Le Révérend lâche le plateau. Il continue à regarder Trig sans comprendre.

« Vous m'avez tiré dessus ! »

Oh, bon sang, je vais devoir recommencer. Comme avec cette bonne femme et le poivrot.

Le Révérend se tourne, et là, Trig voit le sang. Il s'échappe d'un trou au milieu de la chemise à carreaux de Big Book Mike.

« … tiré dessus ! »

Trig enroule de nouveau l'essuie-mains autour du canon du revolver (ce n'est pas un silencieux très efficace, mais c'est mieux que rien) et lève le canon. Toutefois, avant qu'il presse la détente, le Révérend tombe à genoux, puis bascule la tête la première dans l'encadrement de la porte de la cuisine. Un de ses pieds, saisi de convulsions, frappe dans le verre intact. Celui-ci roule sur une trentaine de centimètres, puis s'arrête.

Trig s'approche du Révérend pour tâter le pouls dans le cou du colosse. N'en trouvant pas, il en conclut qu'il est mort. Mais voilà que le seul œil visible s'entrouvre. « Tiré dessus », murmure le Révérend, et un filet de sang s'échappe de sa bouche. « Pourquoi ? »

Trig répugne à tirer de nouveau, et il décide que ce n'est pas nécessaire. Il y a deux coussins aux deux extrémités du canapé. Brodés. Sur l'un on peut lire : LEVEZ LE PIED. Et sur l'autre LAISSEZ FAIRE DIEU. Trig choisit le second et le plaque sur le visage du Révérend. Pendant une minute, peut-être plus. La voix de son père dit : *Il ne faudrait pas que quelqu'un débarque à cet instant.*

Quand il retire le coussin, l'œil visible est toujours ouvert, mais vitreux. Trig en approche son doigt. Pas de battements de paupière instinctifs. L'homme est mort.

« Désolé, Révérend. »

Il glisse la main dans la poche arrière de sa victime pour en extraire le portefeuille et regarder à l'intérieur. Trente dollars et une carte Visa. Il le

fourre dans sa propre poche. Il débarrasse le Révérend de sa montre Shinola, qu'il empoche également. Après quoi, il se rend dans la chambre. Il se sert de l'essuie-mains pour faire coulisser la porte de la penderie, en tirant si fort qu'elle sort de son rail. Il fait tomber les vêtements (essentiellement des jeans et des chemises bon marché) dans un entrelacs de cintres. Toujours avec l'essuie-mains, il ouvre le tiroir de la table de chevet. Celui-ci contient une bible, un Gros Livre, *Douze étapes et douze traditions*, un petit tas de médailles de sobriété, quarante dollars, une paire de lunettes de soleil comme celles vendues dans les drugstores, et une photo montrant le Révérend en train de sucer le pénis d'un jeune homme. Que Trig croit avoir déjà vu dans des réunions. Un dénommé Troy, peut-être. Il rafle l'argent, et après réflexion, il prend également la photo. Il n'aimerait pas que la police la découvre. Le jeune homme pourrait avoir des ennuis.

Dans la cuisine, il trouve un agenda, dans lequel, à la date du 20, il est écrit, en capitales : TRIG 19 H. Dilemme. Un voleur emporterait-il un agenda sans valeur ? Non. Et quelqu'un pourrait remarquer sa disparition. Une femme de ménage, par exemple, si le Révérend en avait une. Un voleur arracherait-il une page d'un agenda ? En aucun cas. En faisant défiler les mois précédents, Trig trouve plusieurs autres rendez-vous soigneusement notés en capitales. Sans doute d'autres séances de soutien. Ou des rendez-vous galants.

Que faire ?

Son premier réflexe est de rayer quelques dates et noms (dont le sien) au hasard, en pensant que c'est ce que faisait le Révérend si les personnes ne venaient pas à leurs « séances ». Il prend le stylo posé à côté de l'agenda, commence à griffonner, puis le repose. Il y a peut-être d'autres agendas, des années précédentes, entreposés quelque part, sans doute au grenier, à la cave ou dans le garage. Si les flics les retrouvent, et s'aperçoivent qu'aucun nom n'est rayé, ils vont avoir des doutes, non ? Et ils se concentreront sur la date d'aujourd'hui avec un intérêt particulier, et si, grâce à un tour de magie quelconque, des infrarouges ou un truc dans le genre, ils parviennent à voir le nom qui a été biffé…

Il éclate de rire. Commettre quatre meurtres et se faire pincer à cause d'un agenda ! Absurde !

Tu es un imbécile, dit la voix de son père, et Trig voit presque son visage.

« Peut-être, répond-il. Et peut-être que tout ça, c'est à cause de toi. »

Le son de sa voix le rassure et une idée lui vient. Il reprend le stylo et se penche vers la page qui contient son nom. *Fais bien attention*, se dit-il. *Fais comme si ta vie en dépendait car c'est peut-être le cas. Mais une fois que tu auras commencé, plus d'hésitation. Ne tremble pas. Il faut que ce soit impeccable.*

5

Il fait presque nuit quand Trig ressort de la maison. Il retourne vers les lumières qui entourent les terrains de baseball et les acclamations. Personne ne le voit, ce qu'il prend comme un signe : la preuve que son père approuve à la fois sa mission et la légère, mais cruciale, modification qu'il a apportée à l'agenda du Révérend. Son père est mort, mais son approbation compte toujours autant. Ça ne devrait pas, mais c'est comme ça.

Trig remonte en voiture et s'en va, ne s'arrêtant que pour essuyer le .38, avant de le balancer dans la Crooked Creek. Avec le portefeuille et la montre du Révérend. De retour à Elm Grove, il récupère une boîte de soupe à la tomate vide dans la poubelle, y dépose la photo et y met le feu. Le voyage jusqu'à Tapperville était un détour nécessaire, à présent il peut reprendre sa mission principale.

6

Izzy n'a jamais eu affaire à Doug Allen, l'adjoint du procureur, contrairement à Tom.

« Un pauvre type », dit-il dans le couloir qui les conduit au bureau de ce même Allen.

C'est un homme grand et voûté qui arbore un bouc qui ne va pas avec son visage fin et pâle. En l'absence de secrétaire ou d'assistante, il les fait entrer lui-même. Son bureau, d'une sobriété rigoureuse, n'accueille qu'un ordinateur et une photo encadrée montrant sa femme et ses deux filles. Au mur, son diplôme côtoie une photo de lui en compagnie du sénateur JD Vance. Les deux hommes se tiennent par les épaules.

Tom Atta commence par montrer à Allen le message de « Bill Wilson », avant de résumer l'enquête à grands traits. Lorsqu'il évoque la lettre de Tolliver dans laquelle celui-ci avouait sa culpabilité (« Une lettre qui vous était adressée, monsieur Allen »), une rougeur se répand sur les joues pâles de l'adjoint du procureur, partant de la mâchoire pour monter jusqu'aux tempes. Izzy n'a jamais vu un homme rougir de cette façon, et elle trouve cela fascinant. Cela lui rappelle vaguement quelqu'un.

« Il a menti. Cette lettre n'existe pas, comme je l'ai déjà expliqué à cet idiot de Buckeye Brandon quand il m'a demandé un commentaire. » Allen est penché en avant dans son fauteuil, les mains jointes, serrées à faire blanchir ses jointures. « Vous venez me trouver seulement maintenant ? Après trois meurtres liés à l'affaire Duffrey ?

– Nous n'avons pas immédiatement établi un lien entre les noms retrouvés dans les mains des victimes et les jurés du procès Duffrey, explique Tom. Leurs noms étaient tenus secrets, comme ceux des jurés dans l'affaire Trump et Ghislaine Maxwell.

– Certes, mais ensuite ? » Allen secoue la tête d'un air dégoûté. « Bon sang, quel genre d'inspecteurs êtes-vous ? »

Quel genre de procureur êtes-vous ? songe Izzy.

Tom répond :

« Nous ne vous avons pas alerté immédiatement pour deux raisons, monsieur Allen. Tout d'abord, ce bureau est une sorte de passoire. Les informations arrivent et ressortent aussitôt.

– Je trouve ça insultant.

– Rodney et Emily Harris en sont une parfaite illustration, dit Tom. Dès que votre bureau a eu l'information, tout le monde en a profité, à commencer par votre ami Buckeye Brandon.

– Je ne m'occupais pas de ce dossier, et ce n'est pas mon *ami* !

– Et les magazines pornos découverts dans la cave d'Alan Duffrey ? *Ça*, c'était votre affaire, et avant même le procès, on en parlait dans les journaux et sur Internet.

– J'ignore qui a fait fuiter cette information, et si je le savais, je peux vous dire que cette personne chercherait déjà un autre travail. »

Izzy a un déclic soudain : elle sait à qui lui fait penser Allen. À Alan Rickman, qui incarnait le méchant dans *Piège de cristal*. Elle ne se souvient pas du nom de ce personnage, mais elle est certaine que Holly a la réponse.

Pendant ce temps, Tom poursuit sur sa lancée :

« Pour le moment, ce n'est pas une affaire qui concerne le bureau du procureur, monsieur Allen. Tant que nous n'avons pas arrêté un suspect, seule la police est impliquée. Par ailleurs, aucun des autres jurés n'a été informé car nous estimons qu'ils ne sont pas personnellement menacés. »

Izzy intervient : « Ce cinglé ne tue pas les jurés, il tue des gens à leur place. Ses victimes sont des…

– Substituts. J'avais compris, inspectrice Jaynes. Je ne suis pas idiot.

– Si l'on se fie au message de Wilson, reprend Izzy, il a l'intention de tuer treize innocents. Plus – ou y compris, le message n'est pas très clair sur ce point, délibérément peut-être – une personne coupable. Il pourrait avoir en tête le juge Witterson, mais plus vraisemblablement…

– Tolliver, la coupe Allen. L'homme qui a piégé Duffrey. »

Il écarte les mains, avec l'air de dire : *Et voilà, j'ai résolu l'affaire à votre place.*

« Cary Tolliver est décédé au Kiner Hospital tôt ce matin, annonce Tom. Concernant cette personne que Wilson juge coupable, nous pensons que *vous* êtes la cible la plus vraisemblable.

– Pourquoi ? »

Le regard d'Allen indique qu'il croit savoir pourquoi. La lettre. La *prétendue* lettre.

Mais Izzy décide de partir dans une autre direction.

« Les empreintes de Duffrey ne se trouvaient pas sur ces brochures pédophiles, n'est-ce pas ? »

Pas de réponse, mais Izzy peut lire dans les pensées d'Allen : *Personne n'a jamais dit qu'elles s'y trouvaient.*

« Elles se trouvaient sur les emballages des bandes dessinées, que Tolliver avait récupérés après les avoir offertes à Duffrey. Mais vous avez incité les jurés à croire qu'elles se trouvaient sur les publications elles-mêmes. »

Une brève lueur de panique s'allume dans les yeux du procureur adjoint lorsqu'il songe aux conséquences de ce que savent ces deux policiers… et aux personnes à qui ils pourraient en parler. Puis il se ressaisit.

« Je… C'est-à-dire que mon assistant et moi… nous n'avons jamais menti à propos de ces empreintes. Il incombait à Russell Grinsted de…

– Gardez vos justifications pour le conseil qui décidera ou pas de vous sanctionner, dit Izzy. Ce qui nous intéresse, c'est de déterminer si ce Bill Wilson sait que vous avez fait condamner à tort Alan Duffrey, et qu'il s'est fait tuer à cause de vous. Cette lettre à propos de laquelle Tolliver a peut-être menti…

– Bien sûr qu'il a menti ! Il voulait son quart d'heure de gloire en faisant libérer un coupable ! Il voulait avoir son nom dans le journal ! Passer à la télé ! Allait-on le traduire en justice pour mensonge ? Non, évidemment, et il le savait ! Car il était déjà mourant !

– Je suppose que Bill Wilson en a tenu compte, répond Izzy. Mais ce tour de passe-passe avec les empreintes, monsieur Allen… C'était vous, et vous seul.

– Je n'apprécie pas…

– Libre à vous, intervient Tom. Nous voulons consulter vos dossiers sur cette affaire. Nous devons identifier ce Bill Wilson avant qu'il tue d'autres personnes innocentes. Et *vous* aussi, très certainement. »

Doug Allen les considère d'un air hébété. Les mots sont son gagne-pain, mais à cet instant, ils lui font défaut.

Ce qui n'est pas le cas d'Izzy :

« Souhaitez-vous une protection policière en attendant qu'on mette la main sur ce type ? »

7

Cet après-midi-là, John Ackerly assiste à la réunion du Straight Circle dans Buell Street. L'attitude à adopter vis-à-vis des proches et des êtres chers qui continuent à boire et/ou à se droguer provoque une vive discussion, et John prend plaisir à écouter les différents points de vue. Mike Rafferty, alias Big Book, n'est pas présent, curieusement. Il n'est pas non plus au café La Flamme ensuite.

Parce qu'il n'a rien d'autre à faire (et parce qu'il aime bien Holly et qu'il regrette d'avoir oublié le service qu'elle lui avait demandé), il décide d'aller faire un tour à Tapperville. Il ne connaît pas l'adresse exacte du Révérend, mais ça ne doit pas être très loin du centre de loisirs car il y organise tous les ans un barbecue pour des membres du Programme, le jour de

l’anniversaire de Bill Wilson. Jour qui devrait être férié, selon le Révérend (un avis que partage John).

John s’adresse au Piggly Wiggly le plus proche. L’employé ignore où habite le Révérend, mais un postier dehors le sait, lui. Assis sur un banc, à l’ombre, il boit un Nehi après avoir fini sa tournée.

« Continuez par là pendant environ cinq cents mètres, dit-il en tendant le doigt. C’est au numéro 649. Une petite maison à l’écart des autres. Peinte en marron couleur caca.

– Merci, dit John.

– Vous êtes un ami ?

– En quelque sorte.

– Ça lui arrive de la boucler ? »

John sourit.

« Rarement.

– Donnez-lui son courrier, s’il vous plaît. La boîte est pleine. J’ai dû la bourrer aujourd’hui. »

John promet de s’en charger et il roule jusqu’à la maison du Révérend, couleur caca, en effet. La boîte aux lettres déborde de factures, de catalogues et de magazines, dont le dernier numéro de *AA Grapevine*. John se gare dans l’allée et descend de voiture en tenant à la main le courrier du jour. Il gravit le perron de derrière, et alors qu’il s’apprête à sonner, son index se fige. Il laisse échapper le courrier du Révérend, qui tombe sur ses chaussures. Une petite fenêtre est percée dans la porte et en regardant au-delà de la cuisine, John aperçoit les pieds de Mike Rafferty. La porte n’est pas fermée à clé. Il entre pour s’assurer que le Révérend est bien mort. Puis il ressort, ramasse le courrier que personne ne lira jamais, et il compose le 911.

Chapitre 7

1

22 mai. Lendemain du désastre de Des Moines.

Corrie entre dans la mini-suite de Kate grâce à la carte magnétique qui ouvre leurs deux chambres. Elle apporte du café, des croissants et le journal du matin. Kate regarde par la fenêtre. Il n'y a rien à voir dehors, hormis le parking. Corrie le sait : elle a la même vue de sa chambre. Pourtant, Kate ne se retourne pas lorsque la porte se referme. Son iPad est ouvert sur la table à côté de la fenêtre.

« Peut-être que je devrais annuler les dernières dates de la tournée, suggère-t-elle en s'adressant à la fenêtre. Depuis Reno, je crois que la chance m'a désertée. »

Hé, je suis là moi aussi, pense Corrie. *Depuis le début. Et ce n'est pas vous qui avez reçu du Clorox en plein visage. Ce n'est pas vous qui auriez pu inhaler de l'anthrax. C'est moi, Kate. Moi.*

Comme si elle lisait dans ses pensées (Corrie est convaincue que de telles choses sont possibles), Kate tourne le dos à la fenêtre et lui adresse un sourire. Un sourire forcé.

« Alors, c'est vous le chat noir, ou c'est moi ?

– Ni l'une ni l'autre. Vous n'envisagez pas sérieusement d'annuler, hein ? »

Kate se sert une tasse de café.

« En vérité, après ce qui s'est passé hier soir… si. Vous avez lu le journal ce matin ?

– Non. Et vous ? Vous l'avez laissé devant votre porte. Je l'ai ramassé. »

En temps normal, Kate McKay dévore les nouvelles.

« Je l'ai lu sur mon iPad. Sans même être obligée de payer. Les cinq premiers articles gratuits, c'est une affaire. Je suis en première page. Avec ma photo. À côté d'une femme qui hurle de douleur.

– Si vous annulez la tournée, vos partisans – *nos* partisans – vous traiteront de lâche. Et nos adversaires fanfaronneront. Dans les deux cas, vous êtes perdante. La seule façon de gagner, c'est de continuer. »

Kate la dévisage. Corrie, pas habituée à être observée d'aussi près, aussi longtemps, baisse les yeux et étale de la confiture sur son croissant.

« Qu'en disent vos parents, Corrie ?

– Je ne les ai pas appelés. Pas la peine. »

Elle sait très bien ce qu'ils diront. À ce stade, même son père lui dira qu'il est temps d'arrêter les frais.

Kate laisse échapper un petit rire sans joie.

« Ces derniers jours vous ont changée, ou bien vous êtes plus coriace que je l'ai cru au départ. Quand on a commencé, je vous prenais pour une grande timide. »

Corrie songe : *C'est une des raisons pour lesquelles vous m'avez engagée, n'est-ce pas ?* Un nouvel éclairage, pas particulièrement agréable.

« Alors, quelle est la vraie Corrie ?

– Je ne sais pas. Peut-être un peu des deux. »

La jeune femme sent la chaleur se répandre sur ses joues, mais Kate ne le voit pas, heureusement, car elle s'est retournée vers la fenêtre, les mains dans le dos. *Un général qui contemple le champ de bataille après la défaite*, songe Corrie. La comparaison pourrait paraître exagérée, mais dans ce cas précis, pas forcément. Ce qui s'est passé la veille au soir, après la conférence, était un véritable spectacle d'épouvante.

Elle jette un coup d'œil à l'iPad de Kate, qui affiche la une du *Des Moines Register*. Et ne peut réprimer une grimace en voyant les photos des deux femmes côte à côte. À droite, Kate affiche un sourire éclatant (pour ne pas dire sexy). À gauche, la femme ébouriffée qui hurle porte un T-shirt Woman Power.

Sans cesser de regarder dehors, Kate dit :

« Qui aurait cru que ce putain d'Iowa était si grand ?

– Les habitants de l'Iowa », répond Corrie.

Elle ne quitte pas des yeux la femme qui hurle. Ébouriffée ou pas, elle a l'air d'une bibliothécaire. Du genre à tenir tête à des censeurs potentiels, poliment, mais fermement.

« C'était une bonne conférence, n'est-ce pas, Corrie ?

– Oui. »

C’est la vérité.

« Avant que ça tourne mal. »

C’est la vérité, là encore.

2

La cohue habituelle les attendait devant l’entrée des artistes : des femmes qui voulaient des selfies, des femmes qui voulaient des autographes, des spéculateurs qui voulaient faire signer des objets rares, des femmes qui voulaient montrer leurs tatouages Woman Power, des femmes qui voulaient juste crier : *Je t’aime, Kate !*

Leur agent de sécurité à Des Moines ne ressemblait pas à Ham Wilts. Le sergent Elmore Packer était jeune, costaud et vif. Et après ce qui s’était passé à Omaha, il ne voulait prendre aucun risque. Une idée finalement problématique.

Voyant surgir ce qui ressemblait au canon d’une arme au milieu de la bousculade des femmes survoltées, Packer n’a pas hésité. Il a saisi l’arme supposée, sans s’apercevoir, dans son état de surexcitation, qu’il tenait un objet en verre et non en métal. La femme qui se trouvait à l’autre bout, trop choquée pour le lâcher, ou craignant qu’on essaie de voler le précieux cadeau qu’elle voulait offrir à son idole, a suivi le mouvement. Packer l’a ceinturée, l’a retournée, et ce faisant, lui a fracturé le bras. La bouteille qu’elle tenait est tombée et s’est brisée sur le sol, aspergeant un petit groupe de femmes hurlantes et horrifiées de Dom Pérignon 2015, une excellente année. Trois dizaines de téléphones ont enregistré cette scène pour la postérité.

La femme au bras cassé, une certaine Cynthia Herron, n’est pas bibliothécaire, mais cheffe adjointe du service des immatriculations de Polk County. Une authentique Bonne Personne, impliquée dans les œuvres caritatives de son église et bénévole dans un refuge pour animaux. Elle souffre d’un diabète de type 2 et d’ostéoporose. La légende sous la photo de son visage déformé par le cri dit : « Je voulais juste lui offrir un joli cadeau. »

« Breitbart n’a pas perdu de temps, dit Kate. Vous savez comment ils me surnomment, n’est-ce pas ? »

Oui, Corrie le sait : MP, pour moulin à paroles.

« Ils écrivent, je cite : “MP est opposée aux violences policières, sauf quand la force brutale sert à protéger sa précieuse personne.” Sympa, non ? »

Corrie ne dit rien. Alors Kate utilise ses dons de télépathie.

« Bon, d’accord, la séance d’auto-apitoiement est terminée. Vous avez raison : *the show must go on*. Alors, comment on gère cette histoire ? J’ai deux ou trois idées, mais j’aimerais connaître les vôtres.

– Commencez par une déclaration. Il y a une meute de journalistes en bas. Quelque chose du style : tout le monde est à cran après ce qui s’est passé à Reno et à Omaha.

– Quoi d’autre ? Montrez-moi ce que vous avez appris. »

Corrie ressent un mélange d’amusement et d’amertume. Elle se dit qu’à la fin du mois d’août, quand la tournée s’achèvera, elle pourrait bien détester Kate. Et si elles restaient ensemble jusqu’à Noël (*Par pitié, non*, songe-t-elle aussitôt), cette détestation pourrait se transformer en véritable haine. Est-ce toujours comme ça avec les gens célèbres, ou seulement avec les gens célèbres totalement obsédés par leurs propres affaires ?

« J’attends, dit Kate.

– Nous devons rendre visite à Mme Herron à l’hôpital. De ce pas. Si elle veut bien nous recevoir, évidemment.

– Elle voudra », dit Kate, sûre d’elle.

Et elle a raison.

3

Kate offre à Cynthia Herron un T-shirt Woman Power dédicacé (« Pour remplacer celui taché de champagne »). Un journaliste est présent, accompagné d’un photographe, et dans le *Register* du lendemain, la photo de Cynthia Herron la montrera non pas en train de hurler, mais de tenir la main de Kate en la regardant avec des étoiles dans les yeux.

Kate répond à quelques questions dans le hall de l’hôpital. Après quoi, elles remontent dans le pick-up, direction Iowa City. Certes, ce n’est pas une métropole trépidante, mais Kate applique cette devise : « Qui vise petit obtient gros. »

« Je crois que ça s’est bien passé », dit-elle.

Corrie acquiesce.

« Oui.

– Prenez votre iPad. Connectez-vous sur notre prochaine étape. On a besoin de quelqu’un pour assurer notre protection, vous aviez raison, mais je ne veux plus d’hommes. Packer croyait bien faire, mais le grand type costaud qui protège la demoiselle en détresse… » Kate secoue la tête. « Ça n’envoie pas le bon message. Vous êtes d’accord ? »

Oui.

« Fini les hommes, dit Kate. Et fini les flics.

– Que reste-t-il ?

– Cinquante pour cent de la population. Trouvez une solution. »

Avant même qu’elles atteignent Iowa City, Corrie pense l’avoir trouvée.

4

Tandis que Kate et Corrie roulent vers l’Athènes du Midwest, Holly, Izzy et Barbara Robinson déjeunent à Dingley Park. Barbara les régale en leur racontant les répétitions de Sista Bessie dans l’ancien Sam’s Club, et leur confie que Betty et elle collaborent afin d’adapter un des poèmes de Barbara, « Lowtown Jazz », en chanson.

« Mais elle veut l’appeler simplement “Jazz”. Elle dit que lorsqu’elle débutera sa tournée au Mingo, le 31, elle chantera : “*Jazz, jazz, that razzmatazz, play that Lowtown jazz*”. Mais quand elle se produira à Cleveland…

– Ce sera “*that Hough jazz*”, dit Izzy. Et à New York, “*that Harlem jazz*”. Une touche personnelle. Ça me plaît.

– Ce n’est pas tout. Un des roadies de Betty a été victime d’une crise cardiaque. Rien de très grave, mais il va devoir se reposer pendant quelque temps. Je suis allée voir Acey Felton, le gars qui gère l’équipe, et je lui ai demandé si je pouvais remplacer Batty[1].

– Batty ? fait Holly en mordant à pleines dents dans son Chicago dog. Tout un programme.

– En fait, il s’appelle Curtis James, mais on raconte que pendant une tournée de Black Sabbath, il… peu importe. Les roadies ont toujours des

surnoms et des histoires incroyables. Je les note dans un carnet. Je pourrai peut-être en faire quelque chose, je ne sais pas. Bref, Acey m'a demandé de déplacer un moniteur, et voyant que j'y arrivais, il m'a engagée ! Je pense que Betty… enfin, Sista… trouve ça amusant de voir une poétesse transporter du matériel de scène. »

Tout cela est très intéressant, mais Holly ne peut contenir sa curiosité plus longtemps.

« Izzy, que sais-tu sur l'homme qui a été assassiné à Tapperville ? C'est l'œuvre de Bill W. ? »

Izzy regarde Barbara d'un air qui en dit long.

« Tu peux faire confiance à Barb, dit Holly. On lui a proposé une très grosse somme d'argent pour participer au podcast de Buckeye Brandon, *La Maison des horreurs*, sur les Harris, et elle a refusé. »

Et pas seulement ça. Dans l'ascenseur de l'immeuble de Holly, Barbara a été témoin d'une scène totalement irréelle, et elle n'en a jamais parlé… Si l'on excepte le titre de son recueil de poèmes, évocateur de ce cauchemar qui se faisait appeler (à Buckeye City du moins) Chet Ondowsky.

« Je peux aller me promener vers le terrain de softball, si vous voulez, propose-t-elle.

– Non, pas la peine. Si Holly dit que vous savez tenir votre langue, ça me va.

– Ce que tu entends ici, ce que tu vois ici, quand tu pars d'ici, ça reste ici, murmure Holly.

– Ça sort d'où, ça ? demande Izzy.

– C'est la phrase qu'on prononce à la fin des réunions des Alcooliques Anonymes. C'est mon ami John Ackerly qui me l'a apprise. »

Les sourcils d'Izzy se dressent presque jusqu'à la naissance des cheveux.

« Tu connais le gars qui a découvert le corps de Rafferty ?

– En fait, c'est plus ou moins à cause de moi, ou grâce à moi, qu'il l'a découvert. Souviens-toi : je t'ai dit que je connaissais un type qui suivait le Programme. C'est John. Il m'a dit que si quelqu'un pouvait savoir qui voulait venger la mort de Duffrey, c'était un gars surnommé Big Book Mike ou le Révérend. Il a perdu la direction de son église à cause d'une forte dépendance aux opiacés, et John dit qu'il l'a remplacée par les AA et les NA. Vous avez retrouvé le nom d'un juré dans sa main ?

– Holly, tu me fais flipper. Tu as toujours un coup d'avance sur moi.

– Elle possède une sorte de don, confirme Barbara.

– Non, il n’y avait pas de nom dans la main du mort. Un flic de Tapperville et un inspecteur du Bureau du shérif du comté ont répondu à l’appel de ton ami. Ils ont conclu à un cambriolage. Plus de portefeuille, plus de montre, des vêtements arrachés aux cintres de la penderie, les tiroirs des tables de chevet ouverts. Ils nous ont transmis un rapport et j’ai pensé immédiatement à Bill Wilson.

– C’est le nom du méchant ? demande Barbara.

– C’est son pseudonyme », répond Holly. Elle s’adresse ensuite à Izzy : « Ce Rafferty savait certainement quelque chose, ou Bill Wilson le croyait. On l’a tué pour le faire taire. »

Une pensée désagréable l’assaille : si John Ackerly était arrivé un peu plus tôt à Tapperville, peut-être aurait-il été assassiné lui aussi. *Et je serais responsable*.

Holly se penche vers Izzy. Elle n’aime pas envahir l’espace vital des autres (et encore moins voir le sien envahi), mais c’est important.

« Tu peux récupérer cette enquête ? Je sais bien que Tapperville est sous la juridiction du comté, mais…

– On a de bons rapports avec les flics de la police d’État et le Bureau du shérif. D’ailleurs, ce sont eux qui nous remplaceront le soir du match des Guns and Hoses, car ils sont nombreux chez nous à vouloir participer ou regarder. Ils ne nous refileront pas l’enquête, mais je suis sûre qu’ils accepteront de partager.

– Il faut que quelqu’un fouille la maison. Bill Wilson n’a pas tué cet homme sans raison. Et la raison s’y trouve peut-être encore.

– Tom et moi, on y fera un saut cet après-midi. » Un temps de réflexion. « Non, plutôt dans la soirée. J’ai tribunal cet après-midi.

– Et moi, je dois retrouver un fugitif. Plus un pick-up. Un Cyber machin-chose. Une Musk-mobile.

– Puisqu’on partage des secrets, je peux vous en dire un ? demande Barbara.

– Bien sûr, répond Holly.

– Le maire a demandé à Sista… Betty, je veux dire… de chanter l’hymne national avant le Guns and Hoses. Et elle a accepté !

– Enfin une bonne nouvelle concernant ce putain de match, dit Izzy. Quelqu’un veut un autre hot-dog ? »

5

Le frère jumeau de Christine, Christopher, loge lui aussi dans un motel miteux, à Iowa City celui-là. Les meurtrières sont bien mieux loties, évidemment. Sans doute qu'on leur apporte leur petit déjeuner dans leur chambre et qu'elles se font manucurer au spa. Mais il n'y aura pas de room service en enfer.

Cette plaisanterie le fait rire.

Il fait une chaleur étouffante dans sa chambre. Il pousse le climatiseur à fond. L'appareil fait du boucan, sans apporter aucune fraîcheur, ou quasiment pas. Il a récupéré une enveloppe en papier kraft au Mail Now de Kirkwood Avenue. Il se félicite que le programme de la tournée de Kate McKay figure sur son site web. Ainsi, Chrissy et lui peuvent recevoir du courrier partout. Mais le seul courrier qu'il attend, en réalité, c'est celui d'Andrew Fallowes, le trésorier de l'Église de l'Authentique Christ Saint, à Baraboo Junction, dans le Wisconsin. Les fidèles savent-ils où va une partie de leur important denier ? Chris ne le pense pas, mais il se dit que la plupart – pas tous, mais la plupart – approuveraient s'ils savaient. N'empêche, Andy Fallowes a raison : le cloisonnement est la clé de la réussite de cette mission. Si jamais ils se font prendre ou tuer, l'Église ne doit pas être victime du retour de manivelle. L'Authentique Christ Saint est déjà sur les radars du FBI et de l'ATF[2].

Il ouvre l'enveloppe. Elle ne contient aucun message, uniquement soixante billets de vingt dollars, enveloppés dans du film alimentaire. Il y en aura d'autres, sans doute à Madison ou à Toledo. Il glisse quelques billets dans son portefeuille et le reste dans son nécessaire de rasage. Il voyage avec deux grosses valises, une rose et une bleue.

Chris passe dans la salle de bains et examine son visage dans le miroir. *Tu as une sale tête, Christopher*. Oui. C'est exact. Chrissy, elle, peut se maquiller, et elle est plutôt jolie. Ce n'est pas une bombe, mais elle ne brisera pas un miroir non plus.

Il songe : *On les a prévenues. On leur a donné l'occasion d'arrêter.*

Mais pensait-il vraiment qu'elles arrêteraient ? Chrissy peut-être – c'est vraiment la fille de sa mère –, mais pas lui. Cette salope de McKay est une véritable croisée, comme ces chevaliers qui voulaient libérer Jérusalem au onzième siècle. C'est une chose qu'il peut admirer, car lui-même est un

croisé. Et Chrissy aussi, dans un genre un peu plus doux. Ce sont des fanatiques, pourrait-on dire. Et franchement, Reno n'était-il pas l'occasion de mettre fin à tout ça, sans effusion de sang ?

Il n'est pas idiot, il sait très bien qu'Andy Fallowes leur a confié ce qui est probablement une mission suicide, mais peu importe. Il a l'intention d'aller jusqu'au bout. Chrissy aussi. Une fois que la tâche sera accomplie, et que la meneuse de cette secte d'assassins aura disparu, sa sœur et lui pourront peut-être mettre fin à cette triste vie séparée qui est la leur.

Il se déshabille lentement. Chemise, chaussures, pantalon, chaussettes. Dans la pièce voisine, le climatiseur fait un bruit de ferraille. Il pense au lit superposé, évidemment. Il revoit la main qui pend dans un rayon de soleil matinal où dansent des particules de poussière dorée. La main morte. Il s'ordonne d'arrêter, il se répète qu'elle n'est pas morte – *elle n'est jamais morte, jamais morte* –, mais ce souvenir le hante. Il peut effacer tout le reste, mais pas la main dans le soleil, qui pend du lit du haut.

Notre secret, disait maman. *Notre secret.*

« C'est l'œuvre de Dieu, la volonté de Dieu, et la volonté de Dieu sera faite, dit-il à son reflet dans le miroir. "Tu ne laisseras pas vivre une sorcière." Exode, chapitre 22, verset 18. »

Notre secret, notre secret.

Ira-t-il en enfer après avoir tué McKay ou bien Dieu l'accueillera-t-il avec un *Bravo, fidèle et courageux serviteur* ? Il l'ignore, mais il sait que cela mettra fin à ses souffrances.

Notre secret.

Dans la pièce voisine, le climatiseur fait un bruit de ferraille.

6

Cet après-midi-là, à quinze heures trente, Holly est au téléphone avec son ex-collègue, Pete Huntley. Pete vante les mérites de la retraite à Boca Raton, et chaque fois qu'elle pense être arrivée au bout du panégyrique, il en trouve encore. Elle est soulagée quand la ligne du bureau sonne.

« Il faut que je réponde, Pete.

– Oui, bien sûr, le devoir t'appelle. Mais s'il cesse d'appeler, ramène ton petit cul ici. Boca c'est génial !

– Promis », répond Holly en sachant que cela ne se fera sans doute jamais. Elle a peur des ouragans. « Prends soin de toi. »

Elle coupe la communication et se dirige vers le téléphone professionnel.

« Finders Keepers, Holly Gibney à l'appareil. Que puis-je faire pour vous ?

– Bonjour, mademoiselle Gibney. Je m'appelle Corrie Anderson. Je travaille pour Kate McKay. Vous savez qui c'est ?

– Bien sûr. J'avais prévu d'assister à sa conférence au Mingo, mais je crois savoir qu'elle a été reportée.

– En effet. Mais elle aura quand même lieu. Et nous espérons bien assister à un des concerts de Sista Bessie. » Un silence. « Nous avons rencontré quelques problèmes en chemin, mademoiselle Gibney.

– C'est ce que j'ai cru comprendre. » Pendant son temps libre, Holly s'est surtout focalisée sur l'enquête d'Izzy (en regrettant que ce ne soit pas la sienne), mais cela ne l'a pas empêchée de suivre les déboires de Kate McKay. Et elle est curieuse de savoir où tout cela va mener. Excitée également. Et si l'assistante de McKay l'appelle, il n'est pas exclu qu'elle puisse rencontrer sa patronne en personne. « Quelqu'un a reçu du détergent en pleine figure à Las Vegas, il me semble. C'était vous ?

– C'était à Reno, pas à Vegas, mais oui, c'était bien moi. La véritable cible, c'était Kate. Il pleuvait ce jour-là, et il se trouve que je portais son chapeau. »

Corrie évoque ensuite l'épisode de l'anthrax à Omaha. Holly était au courant, là aussi. En revanche, elle ignorait le fiasco de la bouteille de champagne à Des Moines. Sur ce, Corrie va droit au but en demandant à Holly si elle assure les fonctions de garde du corps.

« Je ne l'ai jamais fait. Je suis certaine que vous pouvez trouver un policier qui acceptera de vous protéger en dehors de ses heures de service, et pour bien moins cher que…

– En fait, nous… Kate surtout… ne veut pas. Elle veut une femme. Qui n'appartient pas à la police.

– Je comprends. »

Ce n'est pas juste une façon de parler. Ceux qui s'opposent aux idées défendues par Kate McKay se réjouiraient de voir un homme, doublé d'un policier, briser le bras ou l'épaule d'une femme, ou autre chose, alors même

que certains de ces individus applaudissent quand un flic abat un suspect trop agité.

« Vous voulez bien patienter ? Il faut que je consulte mon planning.

– Entendu. C'est très important pour Kate. Et… pour moi. »

Évidemment, songe Holly. *C'est vous qui avez pris une douche à l'eau de Javel.*

« Ne quittez pas. »

Holly consulte son agenda en sachant qu'elle va y trouver de nombreuses cases blanches. Il y a cette fugitive qu'elle doit localiser (sans doute est-elle retournée dans sa famille, comme la plupart des femmes) et on l'a engagée pour retrouver un cybertruck Tesla, mais peut-être qu'elle pourrait convaincre Jerome, le frère de Barbara, de s'en occuper. À part ça, elle est libre. Et puis, la nouveauté, c'est toujours bien. C'est souvent l'occasion d'apprendre.

« Mademoiselle Anderson ? Vous êtes toujours…

– Oui.

– Si j'accepte cette mission, mon tarif est de six cents dollars par jour, trois jours minimum. Plus les frais, détaillés sur Excel. J'accepte la Visa, la MasterCard ou bien les…

– Pouvez-vous nous rejoindre à Iowa City ? Dès demain ? Je sais que je vous prends de court, mais j'ai eu du mal à trouver quelqu'un qui corresponde aux critères de Kate. Je sais bien que vous ne pouvez pas arriver à temps pour la conférence de ce soir. Nous aurons une escorte policière à l'aller et au retour. Kate a protesté, mais j'ai tenu bon. »

À la bonne heure, songe Holly.

Corrie poursuit, visiblement inquiète :

« Il n'y aura personne dans la salle, en revanche. Elle a bien insisté sur ce point. Vous nous accompagneriez plusieurs jours. Avant d'arriver dans votre ville, nous allons faire escale à Davenport, à Madison, à Chicago – un gros morceau – et à Toledo. Arrivées chez vous, nous ferons une pause, à cause du concert de Sista Bessie. »

Holly dit :

« J'y vais avec une amie. Qui connaît Mlle Brady.

– Kate a réservé une demi-douzaine de sièges dans les premiers rangs, si ça peut vous convaincre. Le directeur de la salle nous a offert des places.

Pour nous remercier, je pense, de ne pas avoir fait un scandale en apprenant que la conférence avait été reportée à cause du concert d'ouverture. »

Après un rapide calcul dans sa tête, Holly se dit que ça pourrait être une opération rentable. Très rentable même. Grâce à l'héritage laissé par sa mère, l'agence se porte bien, mais Holly estime que seul compte l'argent qu'on a gagné à la sueur de son front. Par ailleurs, elle se réjouit de rencontrer une des féministes les plus influentes actuellement en Amérique et de satisfaire sa curiosité en la côtoyant. Au naturel, pourrait-on dire. Cette assistante, cette Corrie Anderson, l'intrigue elle aussi. Elle paraît très jeune pour occuper des fonctions aussi importantes. Alors, l'un dans l'autre…

C'est à cet instant que la Holly qui vit toujours en elle – la jeune femme effrayée qui avait toujours des boutons de fièvre et des poussées d'acné avant les examens importants – brandit un grand panneau stop.

Et si cet individu qui a lancé du détergent et envoyé l'anthrax parvient à atteindre McKay ? Tu sais bien que n'importe qui peut tuer n'importe qui, à condition d'être prêt à se sacrifier pour y parvenir. Ça salirait joliment ta réputation, non ? Tu serais celle qui a laissé Kate McKay se faire estropier ou tuer, alors que tu devais la protéger. Ce serait l'arrêt de mort de l'agence.

Et pas seulement, se dit Holly. *Ce serait mon arrêt de mort également. Le sentiment de culpabilité me tuerait. Et qu'est-ce que j'y connais au métier de garde du corps ?*

Pas grand-chose, c'est vrai. Mais elle sait ouvrir l'œil et tendre l'oreille. Et elle ne manque pas de flair : elle a appris à sentir le danger. Et puis, il faut bien que quelqu'un surveille ces femmes, et étant donné que McKay insiste pour que ce soit une femme, qui n'appartienne pas à la police, elle constitue un bon choix.

« Mademoiselle Gibney ?

– Mon planning n'est pas très chargé, et je suis tentée d'accepter. Toutefois, j'aimerais m'entretenir avec Mlle McKay avant de me décider. Vous pouvez me la passer ?

– Je vais la prévenir et je vous rappelle dans dix minutes. Non, cinq !

– Très bien. »

Holly met fin à la communication. « Tentée d'accepter » ? Évidemment qu'elle va dire oui, si Kate McKay ne lui donne pas l'impression d'une

femme désagréable et arrogante. C’est une possibilité, mais elle n’est pas arrivée là où elle est sans savoir jouer de son charme.

Ce sera quelque chose de nouveau, qui sort de l’ordinaire, pense-t-elle.

Ce à quoi sa mère, qui bien que morte vivra toujours dans l’esprit de Holly, répond : *Oh, Holly. Toi seule peux estimer qu’un voyage à Iowa City est une chose qui sort de l’ordinaire.*

Holly se renverse dans son fauteuil de bureau, les mains jointes sur sa poitrine menue, et éclate de rire.

7

Un inspecteur du Bureau du shérif du comté, nommé Mo Elderson, accompagne Izzy et Tom à l’intérieur de la maison de Michael Rafferty à Tapperville. Il leur dit :

« Quand vous aurez regardé partout, je vous montrerai un truc intéressant. »

Ils contournent la silhouette du corps tracée à la craie sur le sol, par superstition plus qu’autre chose, et traversent le salon. La porte de la penderie de la chambre, arrachée à son rail, est grande ouverte. Les vêtements sont éparpillés sur le sol.

« Le type cherchait peut-être un coffre », suggère Tom.

Izzy se sert d’un mouchoir pour ouvrir le tiroir de la table de chevet déjà entrouvert. Elle ne veut pas avoir de la poudre à empreintes sur les doigts. C’est dégoûtant et ça se met sous les ongles.

Elle découvre une bible, quelques livres sans doute récupérés ici et là et un lot de médailles. Couvertes de poudre elles aussi. Elle en prend une entre le pouce et l’index. Côté face sont gravés les visages des deux fondateurs des AA. Et dessous, le chiffre IX. Côté pile figure une des devises des AA : *Rarement nous avons vu faillir à la tâche celui qui s’est engagé à fond dans la même voie que nous.*

« Tom. » Il la rejoint. « Un voleur lambda aurait emporté ces médailles en se disant qu’elles avaient peut-être de la valeur. Un membre des AA ou des NA sait à quoi s’en tenir.

– Et ce Rafferty était à fond là-dedans. Tu as vu les photos dans le salon ? Et les coussins sur le canapé ? »

Posté sur le seuil, Mo Elderson précise :

« Un de ces coussins a servi à l'étouffer. La balle n'avait pas suffi, apparemment. On peut dire qu'il a fait une indigestion de AA. »

Tom rit. Pas Izzy. Elle demande :

« Qu'est-ce que vous vouliez nous montrer ?

– C'est peut-être le nom du meurtrier. On ne peut pas l'affirmer à cent pour cent, mais y a des chances. »

Elderson les entraîne dans la cuisine pour leur montrer l'agenda. À la date du 20 mai, il est noté, en capitales, d'une écriture soignée : BRIGGS 19 H.

« On pense que la plupart de ces rendez-vous correspondent à des séances de soutien psychologique. » Il feuillette le carnet à l'envers, jusqu'au mois d'avril, où apparaissent trois autres noms : BILLIE F., JAMIE et TÉLESCOPE. Rien en mars, mais quatre rendez-vous en février et deux en janvier. Izzy prend des photos avec son téléphone.

« Quelqu'un s'appelle TÉLESCOPE ? fait remarquer Tom. Sérieusement ?

– Sûrement un surnom, dit Izzy. Et Billy F., c'est pour le différencier d'un autre Billy. »

Elderson reprend la parole :

« On a le sentiment que si on met la main sur ce Briggs, on trouvera le meurtrier par la même occasion. Le problème, c'est cet anonymat à la con.

– Je peux peut-être faire quelque chose à ce sujet », déclare Izzy.

Holly le peut, plus exactement.

8

Kate McKay s'est montrée (au téléphone du moins) aussi charmante que l'avait supposé Holly, et ce soir-là, elle fait sa valise. Direction Iowa City. Survoltée, elle a téléchargé sur son Kindle un ouvrage intitulé *Le* B.A.-BA *du métier de garde du corps*. En le parcourant, elle songe qu'il aurait pu tout aussi bien s'appeler : *La Protection des personnes pour les nuls.*

Elle hésite entre emporter un pantalon de jogging ou un jean supplémentaire quand son téléphone sonne. C'est Izzy. Celle-ci lui résume sa visite au domicile de Rafferty avec Tom.

« Je ne te demande pas de violer l'anonymat de qui que ce soit, Hols, mais est-ce que tu pourrais aller voir ce John Ackerly et lui demander s'il connaît un participant au Programme nommé Briggs ?

– Impossible. Je pars demain matin. C'est dément, mais apparemment, je vais servir de garde du corps à Kate McKay.

– Arrête ! »

Holly n'arrête pas. Au lieu de cela, elle raconte à Izzy ce qui s'est passé, et pour quelle raison, essentiellement politique, elle a été choisie.

« Son assistante, Corrie Anderson, s'est renseignée sur moi, et elle a estimé que j'étais la femme de la situation. *Femme* étant la condition nécessaire. J'ai discuté avec Mlle McKay… qui m'a semblé très sympathique.

– Généralement, les gens ne deviennent pas célèbres en étant sympathiques, Holly.

– Je sais. Mais je suis prête à supporter un peu d'arrogance car c'est très bien payé.

– Comme si tu avais besoin d'argent.

– Et puis, ça me changera, répond Holly, sur la défensive. Ce sera intéressant.

– Oui, surtout si la femme qui la traque réussit à la tuer.

– Ce serait embêtant, en effet.

– Peut-être que tu pourrais appeler John Ackerly, au moins ? »

Holly a appris à dire non. Un peu plus souvent qu'avant, en tout cas. Et elle n'a pas envie de se laisser entraîner dans une enquête de police.

« Je suis débordée, Izzy. Tu ne peux pas…

– L'interroger ? La police locale s'en est déjà chargée car c'est lui qui a découvert le corps. Tom et moi, on pourrait le réinterroger, mais techniquement parlant, l'enquête appartient au comté. Et puis, il y a ce problème d'anonymat. Je pense qu'il serait plus disposé à se confier à toi.

– J'ai une idée. Jerome le connaît. Je les ai présentés l'un à l'autre et ils ont participé à un atelier d'écriture ensemble. Ça a tout de suite collé entre eux. Jerome a invité John à la fête de lancement de son livre. Et John lui a offert une fausse mitraillette Thompson achetée sur eBay. Tu veux juste savoir si John a croisé quelqu'un qui se fait appeler Bill W. ou Briggs, c'est bien ça ?

– Nous pensons que Briggs est Bill W. L'inspecteur chargé de l'enquête a demandé à Ackerly s'il connaissait ce nom, et il a répondu que ça ne lui disait rien.

– Et tu penses que si Jerome lui pose la question, il acceptera plus facilement de se confier à lui ?

– J'aimerais mieux que ce soit toi, mais oui, c'est possible. Le problème, c'est cette utilisation des prénoms lors des réunions. Ou des surnoms parfois.

– Briggs, ça ressemble plus à un nom de famille, souligne Holly en réfléchissant à voix haute. Même si, évidemment, il y a eu Briggs Cunningham. Capitaine de la coupe de l'America. Et pilote de course également.

– Il n'y a que toi pour savoir ça, Gibney.

– Je suis accro aux mots croisés. Tu voudrais que Jerome aille faire un saut au bar où travaille John ? Je pourrais appeler Jerome en allant à l'aéroport demain.

– Ackerly travaille dans un bar ?

– Il dit que ça ne le dérange pas.

– OK. Demande à Jerome de me contacter, et de passer voir Ackerly ensuite. Les Robinson, frère et sœur, sont tous les deux au courant de mon enquête dorénavant. Oh, bon sang !

– Ils ne diront rien.

– J'espère. Bonne chance avec Kate McKay. Envoie-moi une photo de vous deux. J'ai lu tous ses bouquins. Elle assure. Empêche-la de se faire tuer.

– C'est le but. »

9

Ce soir-là, Trig assiste à une réunion à Treemore Village. Ça fait loin pour lui, mais il ne s'interroge pas sur ses motivations. Au niveau conscient en tout cas. Car une partie de son esprit, plus profondément enfouie, sait que le Taurus calibre 22 se trouve dans la console centrale de la Toyota. Cela lui fait penser à une vieille blague qui circule chez les AA, à propos d'un tour de magie que seuls les ivrognes peuvent réaliser : un type en cure

de désintoxication se rend à une réunion des AA en voiture, sans penser à rien et soudain, *bam*, sa voiture entre dans un bar.

La réunion a lieu au sous-sol de l'église St. Luke et le groupe s'appelle Nouveaux Horizons. Une vingtaine de personnes sont présentes. Le sujet du jour est « La franchise dans chacune de nos actions », et tout le monde a l'occasion de s'exprimer. Quand vient le tour de Trig, il dit qu'il préfère écouter ce soir. Des murmures se font entendre : *Pas de problème* et *Continue à venir, Trig.*

La réunion terminée, la plupart des alcoolos se réunissent autour de la cafetière, dans la cuisine, et ils boivent du café, mangent des cookies en se racontant leurs faits de guerre. Trig aperçoit deux ou trois personnes qu'il a déjà vues dans d'autres réunions, plus proches du centre, mais au lieu d'aller leur parler, il s'éclipse. À moins de deux kilomètres de là, sur la Route 29-B, s'étend le John Glenn State Park. Un jeune homme emmitouflé dans un duffle-coat semble attendre sous l'unique lampadaire, au bord de la chaussée. Il tient une pancarte sur laquelle est écrit : WASHINGTON D.C. En voyant Trig ralentir, il sourit et retourne la pancarte, qui indique : OU AILLEURS. Trig s'arrête et se met au point mort pour que le jeune homme puisse ouvrir la portière et monter.

« Merci, l'ami. Vous allez où ? »

Trig lève le doigt, comme pour dire *Attendez une seconde*, et il ouvre la console centrale. Il sort le revolver. Le jeune homme le voit. Il écarquille les yeux, mais se fige durant deux secondes fatales avant d'essayer d'ouvrir la portière. Trig tire trois fois. Le jeune homme sursaute à chaque balle qui pénètre dans son corps. Son dos se cambre, puis il bascule vers l'avant. Comme il l'a fait avec Annette McElroy, Trig appuie le canon du Taurus contre la tempe du jeune homme et tire une quatrième balle. De la fumée s'élève. Il sent l'odeur des cheveux brûlés.

Qu'est-ce qui te prend ? se demande-t-il, et ce coup-ci, ce n'est pas la voix de papa qui répond, mais la sienne. Si les pensées pouvaient hurler, celle-ci ne s'en priverait pas. *Tu ne pourras jamais les liquider tous si tu tues sur un coup de tête ! La chance va te quitter !*

C'est sans doute vrai, mais pas ce soir. La route est déserte, et malgré la barrière qui interdit l'accès au parc (il ferme à dix-neuf heures), Trig parvient à entrer en la contournant. Il éteint ses phares et pénètre sur une

aire de parking d'où partent plusieurs chemins répertoriés comme FACILE, DIFFICILE ou EXPERT.

Trig descend de voiture et passe devant le capot pour ouvrir la portière du passager. Le jeune homme au duffle-coat bascule sur les graviers. Il n'y a pas de sang dans la voiture. Du moins, il n'en voit pas. Le gros manteau de sa victime a tout absorbé. Trig prend le cadavre par les aisselles et le tire jusqu'aux toilettes mobiles alignées au-delà de la zone de pique-nique. Une voiture passe sur la Route 29-B. Trig s'accroupit, il sent la tête du mort ballotter entre ses pieds. La voiture passe sans ralentir. Il voit disparaître les feux arrière. Et reprend sa tâche.

Dans le W-C mobile qu'il a choisi, le disque de désinfectant rose disposé au fond de l'urinoir ne peut rivaliser avec l'odeur de merde. Les parois sont couvertes de graffitis. Triste tombe pour un homme qui essayait juste de faire du stop. Pendant un instant, Trig regrette, avant de se souvenir que l'innocence de cet homme est ce qui fait tout. Il n'avait rien à se reprocher, comme Alan Duffrey n'avait rien à se reprocher. En outre, Trig doit reconnaître que les regrets, ce n'est pas la même chose que le sentiment de culpabilité, qu'il n'éprouve pas d'ailleurs. Ne savait-il pas que cette soirée allait se terminer ainsi, au volant de sa voiture qui le conduit – abracadabra ! – sur une scène de crime ? N'est-ce pas pour cette raison qu'il est venu jusqu'ici, à Treemore ? C'était rationnel, de vouloir faire une pause dans l'élimination de tous ces innocents. Le besoin de poursuivre sa mission est tout le contraire. Ça ressemble tellement à avant, lorsqu'il se disait qu'il pouvait arrêter quand il voulait… mais pas ce soir. L'idée que le meurtre puisse être une forme d'addiction le pétrifie un instant, alors que le jeune homme est à moitié assis sur le siège des toilettes.

Et même si c'est le cas, quelle importance ? Pour guérir l'addiction, il y a mieux encore que les AA ou les NA.

Une fois le jeune homme installé, Trig glisse un morceau de papier qui porte le nom de STEVEN FURST dans une de ses mains, déjà froide. Sur ce, il regagne sa voiture et inspecte le siège passager à la recherche des impacts de balles. Il n'en trouve aucun et en déduit que les projectiles sont restés dans le corps du jeune homme. Même celui tiré dans la tête, qui aurait pu briser la vitre. Tant mieux. La chance. Quelques projections de sang ont éclaboussé le siège, mais il y a des mouchoirs en papier dans la console

centrale. Trig frotte les taches et glisse les mouchoirs dans sa poche pour les jeter plus tard.

Si tu tues sur un coup de tête, il te faut de la chance. Et tôt ou tard, la chance finit toujours par tourner.

Il décide de ne plus suivre ses impulsions, mais il sait qu'il ne parviendra peut-être pas à s'en empêcher. Comme durant cette mauvaise période où il se promettait de ne pas boire une goutte d'alcool pendant le week-end, pour pouvoir juste une fois se réveiller sans gueule de bois le lundi matin. Mais à quoi ressemblait un match de foot le dimanche après-midi sans un verre ou deux ? Ou cinq ou six ?

« Peu importe, dit-il à voix haute. Quatre en moins déjà, plus que neuf. Et ensuite, le coupable. »

Il retourne en ville. Il a un coup de téléphone à passer.

Chapitre 8

1

Le vol de Holly à destination d'Iowa City, le 23 mai, devait décoller tôt, mais part avec du retard. Le monde fonctionnerait différemment si elle était aux commandes, mais c'est un mode opératoire standard pour une petite compagnie comme Midwest Air Service, habituée des sauts de puce. Et puis, cela lui laisse le temps d'appeler Jerome avant de partir, alors elle s'en fiche.

Il ne décroche qu'après la cinquième sonnerie, et il a l'air un peu dans les vapes.

« Salut, Holly. Il est quelle heure ?

– Sept heures et quart.

– Tu rigoles ? C'est une heure qui n'existe pas.

– Je suis debout depuis quatre heures et demie.

– Tant mieux pour toi, mais sache que le monde entier n'est pas à l'heure Holly. Tu es où ? J'entends des avions.

– À l'aéroport. Je vais à Iowa City.

– Tu rigoles ? » Jerome semble un peu plus réveillé à présent. « *Personne* ne va à Iowa City. Pas de son plein gré, en tout cas. »

Holly lui explique la raison de ce voyage. Jerome est impressionné.

« Garde du corps d'une femme qui a fait la couverture de *Time Magazine* ! Une nouvelle ligne dans ton CV. Bravo. Toutes mes félicitations, ma fille. Mais pourquoi tu m'appelles ?

– Ça doit rester entre nous. Tu peux en parler à ta sœur si tu veux, mais c'est tout. Il y a peut-être un serial killer à l'œuvre en ville.

– Je t'arrête tout de suite, la coupe Jerome. Ton serial killer n'aurait pas tué une femme sur la Buckeye Trail et deux sans-abri derrière un Lavomatic ? En laissant des bouts de papier avec des noms entre leurs mains ? Probablement ceux des jurés du procès Duffrey ? »

Holly sent son cœur se serrer. En pensant à Izzy.

« Comment tu sais tout ça ? Ce n'est pas dans le journal, j'ai vérifié.

– C'est pas sorcier.

– Buckeye Brandon.

– *Correctamundo*.

– Et *lui*, comment il le sait ?

– Aucune idée.

– C'est ce que craignait Izzy. Et l'homme retrouvé assassiné à Tapperville ?

– Ça, c'est dans le journal. Une victime dont le nom n'a pas été divulgué pour le moment, en attendant d'informer les proches. Mais si ce meurtre est lié aux trois autres, personne n'a encore fait le rapprochement. Pas même Brandon. Quel rôle joues-tu dans cette affaire, Holly ? »

Cela fait des mois, peut-être un an, que Jerome ne l'a pas appelée Hollyberry, et d'une certaine manière, ça lui manque.

Elle explique qu'Izzy lui a montré le message rédigé par celui qui se fait appeler Bill Wilson. Elle a parlé à John Ackerly. Et c'est John qui a découvert le corps de Michael Rafferty, alias Big Book Mike.

« John a découvert le corps et tu collabores avec la police ! s'exclame gaiement Jerome. Holly dans le rôle de Sherlock Holmes et Izzy dans celui de l'inspecteur Lestrade. C'est super cool !

– Je ne présenterais pas les choses de cette façon… », répond Holly. Mais en réfléchissant bien, y a-t-il une autre façon de résumer la situation ? « Le soir où Rafferty a été assassiné, il avait rendez-vous avec un certain Briggs. Izzy a photographié l'agenda de Rafferty. Si je te l'envoie, tu pourrais le montrer à John ? Et lui demander s'il connaît ce nom ? C'est possible. Mais si c'est un prénom, ça devient plus aléatoire.

– Avec plaisir.

– Désolée d'interrompre ton travail…

– Tu n'interromps rien du tout. Je suis face à un mur pour mon nouveau bouquin.

– Quand tu rencontres un mur, enfonce-le. Vieux proverbe chinois.

– Balivernes. Je sais reconnaître un proverbe à la Holly Gibney.

– C'est un bon conseil, quoi qu'il en soit, réplique-t-elle en prenant son ton pincé.

– Ne t’inquiète pas, j’avais besoin de me changer les idées. Je commence à me dire que je suis peut-être l’auteur d’un seul livre.

– Ça, c’est n’importe quoi.

– Peut-être, peut-être pas. En tout cas, une pause me fera du bien. Si Izzy est Lestrade et toi Sherlock, je ne suis qu’un modeste gamin de Baker Street. »

Sans se départir de son ton guindé, Holly répond :

« Je pense que tu vas t’en tirer comme un grand, Jerome.

– Merci, Hollyberry. »

Il met fin à la communication avant qu’elle ait le temps de protester. Pour la forme.

2

Il n’y avait pas de Wi-Fi à bord de l’avion (évidemment), mais un petit « ding » annonce l’arrivée d’un texto alors qu’elle descend les marches de la passerelle sous la chaleur d’un matin de printemps dans l’Iowa. Un message d’Izzy.

Notre ami Bill W. a recommencé. Appelle-moi.

Dans le terminal, Holly appelle Izzy, qui l’informe que la dernière victime en date est un jeune homme nommé Fred Sinclair, natif de New Haven, dans le Connecticut. On ignore pour l’instant la raison de sa présence dans la bourgade rurale de Treemore, sur la Route 29-B. Il a été tué de quatre balles. Un groupe de scouts campait à proximité, dans le John Glenn State Park. L’un d’eux a suivi le chemin, un peu après l’aube, pour aller aux toilettes, et en ouvrant la porte, il a eu une mauvaise surprise. Qu’il racontera certainement à un psy pendant quinze ou vingt ans.

« Scène primitive, pauvre petit chéri, dit Izzy. J’ai lu ça dans *Introduction à la psychologie*.

– Un des scouts a-t-il entendu les coups de feu ?

– Leur campement était situé au milieu du parc, à plus d’un kilomètre de là. Je suppose que les gamins étaient en train de chanter autour d’un feu ou de dormir. Un des adultes qui les accompagnaient – le chef scout – croit avoir entendu une voiture pétarader. C’étaient peut-être les coups de feu. Probablement.

– Et tu as découvert un nom dans la main de M. Sinclair, je parie ?

– Pas moi personnellement. L'officier de la police d'État qui a répondu à l'appel du chef scout a trouvé le bout de papier sur le sol du W-C mobile. Steven Furst. Un autre juré.

– Même arme ?

– Trop tôt pour les gens du labo, mais à en juger par les photos que m'a envoyées la police d'État, ce pauvre Sinclair a été tué par une arme de petit calibre, certainement le même .22 que Bill W. a utilisé pour les autres. Le type de Tapperville, Rafferty, a été assassiné par une arme différente, de plus gros calibre, sans doute un .38. Les flics du comté continuent à enquêter sur un cambriolage qui a mal tourné. Auquel cas, leur Briggs et notre Bill W. ne sont pas le même homme.

– C'est le même, déclare Holly d'un air presque absent. Briggs a choisi une arme différente pour tuer Rafferty, voilà tout. Et il a essayé de faire croire à un cambriolage. Tout ça est prémédité. Ce type est malin, Iz. La question est : pourquoi ? Puisqu'il n'a pas laissé de nom de juré ?

– Oui, je sais bien, soupire Izzy. Et puis, il y a Buckeye Brandon.

– Jerome m'en a parlé. »

Buckeye Brandon, qui se présente parfois comme le « Grand BB » ou le « hors-la-loi des ondes », consacre essentiellement son blog et son podcast aux potins, aux magouilles politiques et aux scandales qui font du bruit. Il privilégie les gens aisés qui vivent à Sugar Heights ou à The Oaks. Il s'intéresse également au crime.

« Il a baptisé ça les Meurtres des Jurés de substitution, et je crains que ça prenne dans l'opinion.

– Il est au courant pour Fred Sinclair ?

– Oh, oui. Les mauvaises nouvelles voyagent vite. En revanche, il ignore l'existence du papier avec le nom de Furst. Pour le moment. Mais il spécule déjà sur le lien avec les autres meurtres. Si je mettais la main sur la personne qui le renseigne, je lui ferais un deuxième trou du cul avec joie.

– C'est peut-être lui, dit Holly.

– Hein ? Qui ?

– Bill W. Ou Briggs, si c'est son vrai nom. Il veut que les gens sachent. Il veut que les *jurés* sachent. Le juge aussi. Et l'adjoint du procureur, Allen. Il veut que la culpabilité les ronge. Il a écrit à ta cheffe et à ton lieutenant pour annoncer ce qu'il avait l'intention de faire.

– Pas faux, admet Izzy.

– Il a pu appeler BB. Je parie même qu'il l'a fait. Des organes de presse plus officiels auraient du mal à faire la pub d'un meurtrier.

– Dans ce cas, pourquoi Brandon ne dit pas qu'il l'a appelé ? C'est son genre pourtant : annoncer à son public qu'il est en relation directe avec le meurtrier.

– Briggs lui a peut-être demandé de ne pas le dire. S'il veut qu'ils restent en contact.

– Faut que je te laisse, Holly. Je file au Glenn Park avec Tom. Techniquement parlant, ce n'est pas notre juridiction, mais les *Staties* veulent absolument nous mettre dans le coup. Tiens-moi au courant si Ackerly apprend quelque chose à Jerome.

– Compte sur moi.

– Tu es arrivée à Iowa City ?

– Oui.

– Tant mieux pour toi.

– Merci.

– C'était ironique.

– Je sais. Au risque de formuler une évidence, Bill W. n'a-t-il pas décidé d'accélérer ?

– Tu formules une évidence, en effet.

– Arrête-le le plus vite possible, Izzy, car il est vraiment décidé à aller jusqu'au bout de son plan. Qu'il considère certainement comme une *mission.* Et il est d'autant plus dangereux qu'il se croit sain d'esprit. » Elle marque une pause, avant d'ajouter : « Autre évidence : ce n'est pas le cas. »

3

Holly se dirige vers le tapis de livraison des bagages et s'assoit pour attendre. Son téléphone sonne de nouveau. Cette fois, c'est Barbara. Elle aussi veut savoir si Holly est à Iowa City. Apparemment, c'est la question du jour.

« J'y suis. Tant mieux pour moi.

– Jerome va aller interroger ton ami barman pendant sa pause-déjeuner. J'aurais bien voulu l'accompagner, mais on doit transporter le matériel du

groupe de l’ancien Sam’s Club au Mingo.

– Ne te fais pas mal au dos. Soulève avec tes jambes, pas… »

Barbara éclate de rire.

« Je t’adore, Holly. Comment fais-tu pour te retrouver impliquée dans toutes ces histoires ? Hartsfield, Morris Bellamy, les Harris… » Après un silence, elle ajoute : « Ondowsky. »

Il y a encore quelqu’un d’autre, à qui Holly s’efforce de ne pas penser… mais évidemment, Ondowsky ravive le souvenir de l’outsider qui ressemblait à Terry Maitland. Deux vampires qui s’abreuvaient non pas de sang, mais de souffrances.

« Cette affaire n’est pas la mienne, Barb. Elle appartient à Izzy.

– Oui, continue à le croire. Tu attires les cinglés comme un aimant la limaille de fer. » Nouveau silence, puis : « Pardon, je me suis peut-être mal exprimée.

– En effet. » Holly estime que Barbara n’a pas besoin de savoir qu’elle s’est déjà entretenue au téléphone avec Izzy, à propos des Meurtres des Jurés de substitution (une belle formule du hors-la-loi des ondes, il faut le reconnaître). « Je te pardonne car c’est probablement vrai. Mais il n’y a pas de cinglés cette fois-ci.

– Tu l’espères, du moins.

– Oui, je l’espère.

– Dans un roman policier, McKay aurait ordonné à un de ses ignobles sbires d’assassiner ces gens afin de récupérer sa précieuse date de conférence.

– Ça ne tient pas debout, répond Holly. Et quoi qu’il en soit, la vie n’est pas un roman policier. »

Même si parfois, ça y ressemble. Pour ce qui est de la sienne, en tout cas.

Le tapis roulant se met en marche et les premiers bagages apparaissent.

« Il faut que je te laisse, Barb. Et n’oublie pas : soulève avec les jambes, jamais avec le dos.

– Promis. Prends soin de toi, Hols. Et garde bien le corps de cette femme.

– *True, boo*[1]. »

Elle a piqué cette expression à Jerome et elle s’en sert quand cela lui semble approprié. Ça lui donne l’impression d’être dans le coup.

4

Sa petite valise grise (un peu éraflée, et qui en a connu, des voyages) apparaît sur le tapis. Suivie d'un bagage qu'elle n'a encore jamais eu l'occasion d'utiliser : une caisse en plastique jaune ultra-résistant. Pour l'ouvrir, il faut composer un code à quatre chiffres. Autour de la poignée est fixée une étiquette sur laquelle on peut lire : ARME À FEU DÉCHARGÉE. Cette valise lui a été offerte par Pete, son ancien collègue, à Noël, il y a deux ans.

Avant que Holly ait pu ranger son téléphone personnel dans la poche de veste de son tailleur-pantalon confortable, celui de Finders Keepers se met à sonner dans l'autre poche. Holly le sort, un téléphone dans chaque main à présent. *La parfaite femme du vingt et unième siècle*, pense-t-elle. Sur l'écran s'affiche la mention NUMÉRO MASQUÉ, mais elle est quasiment certaine de savoir d'où vient l'appel.

« Finders Keepers, Holly Gibney à l'appareil. Que puis-je faire pour vous ?

– Mademoiselle Gibney, c'est Corrie. Corrie Anderson. L'assistante de Kate. Vous avez fait bon vol ?

– Très bon. »

Même si elle a été un peu secouée, comme souvent avec ces petits vols intérieurs.

« Kate veut savoir si vous souhaitez que l'hôtel vous envoie une voiture.

– J'en ai réservé une. »

Holly sait, après avoir bavardé avec McKay, qu'elles se déplacent de ville en ville par la route. Elle aussi fera les trajets en voiture… mais pas avec elles. Elle roulera derrière afin de s'assurer que personne ne les suit.

« J'espère être là dans une heure. Peut-être moins.

– Nous… enfin, Kate voudrait que vous soyez opérationnelle dès que possible. Notre admiratrice secrète nous a contactées de nouveau. Elle nous a envoyé une photo sur laquelle Kate et moi sommes bras dessus bras dessous, après la conférence de Reno. En travers, elle a écrit un mot, au rouge à lèvres. Devinez lequel.

– À tout hasard, je dirais *lesbiennes.*

– Waouh, vous êtes une vraie détective. »

Holly envisage de répondre *True, boo*, mais s'abstient. Elle se contente de dire que ce n'était pas très compliqué, et répète à Corrie qu'elle arrive

dès que possible… Mais avant cela, elle a besoin d'un petit moment pour réfléchir. Pour *s'éclaircir* les idées.

Holly est assise dans la zone de livraison des bagages presque déserte, une petite femme bien habillée, portant des chaussures confortables. Coiffure élégante, mais sobre. Les mains jointes sur les genoux. Les derniers passagers l'ignorent, ce qu'elle considère également comme un superpouvoir. Une enquêtrice discrète qui connaît bien son travail peut faire une excellente détective, et à plusieurs reprises elle a atteint l'excellence. Elle protesterait en entendant cela, mais Izzy le sait. Jerome et Barbara Robinson aussi.

Ses autres superpouvoirs sont la clairvoyance et la capacité à s'accorder le temps nécessaire pour régler des problèmes difficiles. Assise là, tranquillement, elle semble ne s'intéresser qu'à la valise grise et à la caisse jaune qui tournent sur le tapis, mais sous cette coupe de cheveux sobre, ses pensées suivent deux voies séparées.

La première concerne l'enquête d'Izzy : le mystérieux Bill Wilson qui a assassiné au moins quatre personnes, sans doute cinq. Un nombre gigantesque en si peu de temps. Choisir Wilson comme pseudonyme dénote une certaine arrogance (aux yeux de Holly du moins). Ou bien le désir – inconscient peut-être – de se faire prendre. Quant à Briggs… Les noms de famille étant mal vus chez les AA et les NA, c'est certainement un prénom ou un surnom. Et si ce Briggs suit le Programme, John pourra peut-être l'identifier.

Elle regrette (et ce n'est pas la première fois) que cette enquête ne soit pas la sienne.

L'autre voie concerne Kate McKay. La personne qui la harcèle a prouvé à Reno qu'elle n'était pas inoffensive, mais le détergent n'était qu'un avertissement. L'anthrax était une authentique tentative de meurtre, et tant pis pour les autres personnes présentes qui auraient pu inhaler cette poudre mortelle. Que pourrait leur réserver la suite ? L'usage d'une arme à feu semble l'hypothèse la plus probable. D'ailleurs, c'est une des raisons pour lesquelles Holly a décidé – à contrecœur – de prendre la sienne.

Le B.A.-BA *du métier de garde du corps* contient une liste de précautions à respecter afin de protéger le mieux possible les personnes visées, comme Kate McKay. Toutefois, l'auteur, Richard J. Scanlon, tient à préciser que nul

ne peut être totalement à l'abri, pas même le président des États-Unis… comme l'ont prouvé Lee Harvey Oswald, John Hinckley et Thomas Crook.

Holly se demande combien de précautions McKay sera prête à accepter. Elle devine que cette idée ne va pas lui plaire. Et saura-t-elle la convaincre ? Convaincre les gens n'est pas son fort, mais elle sera obligée d'essayer. Et Corrie Anderson pourra peut-être l'aider.

Elle récupère ses bagages et se dirige vers le comptoir du loueur de voitures. En temps ordinaire, Holly aurait choisi une petite voiture, comme une Prius. Aujourd'hui, elle a demandé quelque chose qui en jette davantage. Après avoir passé en revue toutes les options (peu nombreuses à Iowa City), elle a opté pour une Chrysler 300. Si elle a besoin de lâcher les chevaux (c'est peu probable, mais possible), la Chrysler fera le job. Holly récupère les papiers du véhicule et ajoute une assurance. *Mieux vaut prévenir que guérir.* C'était un des dictons de sa mère. Une fois assise au volant – confortablement ! –, elle demande au GPS de son téléphone de lui indiquer le chemin le plus rapide pour se rendre au Radisson d'Iowa City, dans la banlieue de Coralville. La Chrysler possède son propre système de navigation, mais Holly préfère se fier à son matériel.

Toujours.

5

Trig arrive au bureau à l'heure, il salue Maisie dans l'antichambre et consacre la première heure de sa journée de travail à passer des coups de téléphone et à éteindre de petits incendies. Dans son métier, il y a toujours des incendies à éteindre. Avant qu'ils deviennent incontrôlables.

Comme Holly, son esprit suit deux voies séparées. Sur la première, c'est un professionnel qui exerce ses fonctions de son mieux, sans jamais protester, se montrant raisonnable et n'hésitant pas à avoir recours à la vile flatterie parfois. *On attrape plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre*, disait sa mère. Avant de *disparaître*.

Sur l'autre voie, il attend qu'on vienne l'arrêter. Il ignore si les autres serial killers (car c'est ce qu'il est désormais, appelons les choses par leur nom) ont un sentiment d'invulnérabilité, mais ce n'est pas son cas. Quelle distance sépare St. Luke, où a eu lieu la réunion du groupe Nouveaux

Horizons la veille, du John Glenn State Park ? C'est tout près. Supposons que quelqu'un fasse le rapprochement ? Et s'il y a des caméras de surveillance dans le parc ? Il n'a même pas vérifié, mais rétrospectivement, ça paraît logique, surtout aux abords de ces toilettes mobiles où toutes sortes de trafics doivent se dérouler. Et puis, il y a l'agenda du Révérend. Le laisser sur place lui a paru plus intelligent sur le coup, mais si c'était à refaire, il emporterait ce putain de carnet. Qui l'aurait su ? La femme de ménage ? Pourquoi le Révérend aurait-il eu une femme de ménage ? Dans une si petite maison ? Et comment l'aurait-il payée ? Autant que Trig pouvait en juger, le seul boulot du Révérend, depuis quelques années, consistait à assister aux réunions et à réciter le Gros Livre par cœur.

Trig a sérieusement merdé.

À chaque instant, il s'attend à voir les flics faire irruption dans son bureau, malgré les protestations de Maisie : l'un d'eux lui lit ses droits à toute allure, pendant que l'autre brandit les menottes. Il visualise Fin Tutuola et Olivia Benson, les personnages de *New York, unité spéciale*, ce qui est ridicule. Ce sera les deux flics cités dans le *Register*, ceux qui sont chargés de l'enquête : Atta et cette femme dont il a oublié le nom.

Qu'ils finissent par l'arrêter tôt ou tard lui semble inévitable, mais maintenant qu'il s'est engagé sur ce chemin, il aimerait avoir terminé avant. S'il ne peut pas les tuer tous, le plus possible au moins. *Treize innocents et un coupable.*

Le meurtre, apparemment, est addictif. Il n'aurait jamais cru ça. Ou alors pour les tueurs sexuels style Bundy et Dennis Rader, mais il ne ressemble pas à ces individus. Tuer ne lui a procuré aucune joie…

Peut-être que si…

Si tu es allé trop loin pour faire demi-tour, inutile de te mentir à toi-même. Est-ce la voix de son père ? Impossible à dire. En tout cas, il n'y a rien de sexuel dans tout ça. Il veut juste leur faire savoir qu'ils ont le sang d'innocents sur les mains. *Et si je veux accélérer, quel mal y a-t-il ?* La fin est en vue, après tout : le jour où le coupable mourra, ce sera terminé.

Il se sert de sa tablette pour se connecter au blog de Buckeye Brandon. Sous le bandeau rouge clignotant qui annonce FLASH INFO, il lit ceci :

Le John Glenn State Park a été le théâtre d'un nouveau MEURTRE INFÂME ! Le corps de Fred Sinclair, âge inconnu, a été découvert par le jeune Matt Fleisher, 12 ans, qui n'oubliera jamais le TRAUMATISME qu'il a vécu en

ouvrant la porte d'un W-C mobile et en découvrant un MORT assis à l'intérieur. Ce CRIME SANGLANT est-il lié aux Meurtres des Jurés de substitution ? La boule de cristal de Buckeye Brandon répond OUI. Mais restez connectés. Et n'oubliez pas : ÉCOUTEZ MON PODCAST ET INSCRIVEZ-VOUS À MON PATREON !!

Trig a appelé le répondeur de Buckeye Brandon, sur lequel les gens livrent des tuyaux, mais il n'a pas précisé le nom du jeune homme. Comment l'aurait-il pu ? Le Grand BB a obtenu cette information d'une autre manière. Et c'est un gamin de douze ans qui a découvert le corps ? Que faisait-il dans ce parc en pleine nuit ? Une interrogation aussitôt suivie de cette idée improbable, mais étrangement persuasive, selon laquelle ce gosse a été témoin du meurtre, et le jour où Trig se fera prendre, le gamin le montrera du doigt en disant : *C'est lui, c'est l'homme qui a traîné le corps dans…*

La sonnerie de l'interphone posé sur son bureau manque de lui arracher un cri. Il doit se forcer à répondre. Il imagine Maisie disant d'une voix étonnée : *Des policiers sont ici, ils veulent vous parler.*

Au lieu de cela, elle lui rappelle son rendez-vous chez le dentiste à quatorze heures. Trig la remercie et coupe la communication. Il a des sueurs froides, mais ce n'est pas à la perspective de se faire soigner trois caries. Il pourrait se faire prendre de tellement de manières !

Il faut que j'accélère le mouvement, pense-t-il, et il s'aperçoit qu'il a hâte.

6

John Ackerly retrouve Jerome pour déjeuner au Rocket Diner. Ils commandent tous les deux le lobster mac (en promo) et des Arnold Palmer. D'un mouvement du pouce, John montre, à travers la vitre, le Garden City Plaza de l'autre côté de la rue.

« C'est là que loge Son Altesse Royale.

– Ah bon ?

– Sista Bessie, la reine du rock'n'soul des années 1970 et 1980. Toutes les places ont été vendues pour le concert du 31, mais j'ai dégoté deux billets pour le lendemain.

– Tant mieux. » Jerome attend qu'on leur apporte leurs cocktails pour montrer à John une photo (fournie par Izzy et Holly) de l'agenda de Michael Rafferty. Il montre la mention BRIGGS 19 H dans la case du 20 mai. « Est-ce que par hasard tu connaîtrais cet homme ? Ne t'inquiète pas pour les histoires de respect de l'anonymat, ou je ne sais pas comment vous appelez ça. Je transmettrai l'info à Holly, qui la transmettra à la police. Ton nom ne sera pas cité.

– Les flics connaissent déjà mon nom. C'est moi qui ai découvert le corps.

– Oh. Oui. Holly me l'a dit pourtant. » Jerome se sent idiot. « Alors, ce nom te dit quelque chose ? »

La réponse lui parvient avec une rapidité décourageante.

« Non, rien. » John tapote la date du 4 mai. Le Révérend a écrit, en majuscules comme à son habitude : CATHY 2-T. « Elle je la connais. Ça fait deux ou trois ans que je la vois dans des réunions. Comme elle avait les cheveux teints en rouge d'un côté, et en vert de l'autre, les gens ont commencé à la surnommer Cathy 2-Tons, et elle a fini par se présenter de cette manière dans les réunions. Les autres noms, ça pourrait être n'importe qui, ou presque. Tu sais combien il y a de réunions de AA et de NA rien que dans cette agglomération ? »

Jerome secoue la tête.

« Une trentaine, comme je l'ai dit à ta patronne. Mais quand j'ai consulté la liste, j'ai découvert que c'était presque trois fois plus, si on ajoute les Gros Mangeurs Anonymes et les MMA : les Malades Mentaux Anonymes.

– Holly n'est pas ma patronne, rectifie Jerome. C'est mon amie.

– La mienne aussi. Holly, c'est *un patin à glace*, mon gars.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? »

John sourit et fait glisser sa paume sur la table.

« Avec elle, y a pas d'accrocs.

– Bien vu. Tu la connais depuis combien de temps ? »

John est occupé à calculer quand la serveuse leur apporte leurs plats.

« Longtemps. Depuis l'époque où son ami est mort, à peu près. L'ancien flic…

– Bill Hodges.

– Si tu le dis. Je crois qu'ils étaient proches.

– En effet.

– À ce moment-là, elle se battait pour que l'agence ne disparaisse pas. Mais elle a réussi à la maintenir à flot. Et je m'en réjouis pour elle. »

Jerome ne lui parle pas de l'héritage qu'elle a reçu de sa mère. Ce n'est pas le genre d'informations que l'on partage. De plus, quand Charlotte Gibney est morte, Finders Keepers n'était déjà plus dans le rouge.

« Comment tu l'as rencontrée ? » demande-t-il.

Il n'imagine pas Holly fréquentant les bars, et encore moins dans le rôle de pilier de comptoir.

John répond par un éclat de rire.

« C'est une chouette histoire. Tu veux l'entendre ?

– Avec plaisir.

– Elle était sur la piste d'un type recherché pour toutes sortes d'escroqueries. Il avait notamment emprunté un pick-up pour faire un essai, et il avait "oublié" de le rapporter. J'étais abstinent depuis peu. Holly avait interrogé la mère du type, qui lui avait appris qu'il était intéressé par une guitare dans une boutique de prêts sur gages, Dusty's, située à trois numéros de mon bar. Alors Holly s'est garée en face de chez Dusty's et elle a vu le type en question sortir de la boutique et entrer au Happy un étui à guitare à la main. Elle l'a suivi à l'intérieur. Au même moment, ce gars, Benny, était assis au comptoir, et il réclamait un bourbon on the rocks, que je refusais de lui servir.

– Pourquoi donc ?

– Je l'avais vu dans des réunions. Je lui sors un truc du genre : "Tu es sûr de toi ? La sobriété est un bienfait, mon gars." »

Jerome a hâte d'entendre la chute.

« Ce Benny, c'était un colosse. Il mesurait presque un mètre quatre-vingt-dix et devait peser dans les cent vingt kilos. Holly, à l'inverse, dépasse à peine le mètre soixante. Elle a pris un peu de poids depuis, mais à l'époque, elle pesait moins de cinquante kilos toute mouillée. Benny la voit, OK ? Il sait qui elle est car Holly a interrogé certains de ses potes, et ses potes l'ont prévenu. Alors il se lève et traîne son gros cul jusqu'à la porte, devant laquelle elle se trouve. Je me dis : "Putain, il va l'écraser comme un semi-remorque." Mais elle n'a pas bougé d'un pouce. Elle a dit : "Benny, si vous n'allez pas demander un prêt chez Provident Loan pour rembourser, et si vous ne rapportez pas ce pick-up, je dis à votre mère que vous êtes dans un bar." »

Jerome est trop estomaqué pour pouvoir rire. C'est une parfaite histoire à la Holly Gibney.

« Benny s'arrête à moins d'un mètre d'elle. Il la domine de toute sa hauteur. Elle est obligée de pencher la tête en arrière pour le regarder. Malgré ça, elle ne bouge toujours pas. Elle ajoute : "Je vous fais confiance, pour cette fois du moins." Benny dit OK et il sort en traînant les pieds. Holly s'approche du comptoir et commande ce qu'elle commande toujours au Happy : un Coca Zéro avec deux cerises. Je lui explique que j'ai croisé Benny chez les AA et que j'essayais de le convaincre de ne pas boire. De l'alcool, en tout cas. Je lui demande si elle pense que Benny ira réellement chez Provident pour prendre un crédit, et Holly me répond : "Probablement. Parce qu'il a une peur bleue de sa mère." Elle le tient de ses potes. Et elle ajoute : "J'aime bien donner une chance aux gens, quand je peux." Elle prend l'étui à guitare que Benny a oublié, tellement il était déboussolé, et elle me le tend par-dessus le comptoir. "Gardez-moi mon verre", dit-elle, et elle ressort.

– Pour aller chez Dusty's.

– Exact. Je vois que tu la connais. Elle revient cinq minutes plus tard et m'annonce que Benny a réglé la gratte. En liquide. Alors, elle me dit que quand il reviendra, je pourrai la lui rendre. »

Jerome hoche la tête.

« Du Holly tout craché.

– Bref, on continue à parler. Elle me file sa carte et les noms de quatre abrutis en cavale qu'elle recherche. Si l'un d'eux se pointe dans mon bar, est-ce que j'accepte de l'appeler ? Au début, c'était un truc du genre : des infos contre du fric. Et puis je me suis pris d'amitié pour elle. Elle a plein d'options super, mais comme je le disais, avec elle tout roule.

– Et elle ne manque pas de cran, ajoute Jerome.

– C'est juste.

– Tu as déjà croisé un de ses fugitifs dans tes réunions ?

– De temps en temps, avoue John. Mais j'informe Holly seulement si une personne qu'elle recherche se pointe au Happy. Je ne suis pas un foutu cureton comme le Révérend – Mike R., je veux dire – mais je respecte la règle de l'anonymat. Les réunions, c'est zone interdite. J'ai accepté de faire une exception pour cette fois car si elle a raison, ce salopard de Briggs est un meurtrier, en plus d'être un alcoolique. » John s'interrompt pour avaler

une bouchée de son lobster mac. Et ajoute : « Et aussi parce que c'est elle. Holly.

– Je comprends », dit Jerome. Il sourit et tend le poing au-dessus de la table. « Pour Holly. »

John tape dans son poing et répète :

« Pour Holly. »

7

L'intéressée pénètre sur le parking du Radisson au volant de sa Chrysler (après la Prius, elle a l'impression de piloter un yacht). Elle avise une femme, dans l'ombre de l'auvent de l'entrée principale. Elle est grande et semble jeune. Cheveux blond-roux coupés court, jean et chemisier sans manches. Tennis aux pieds. Holly devine qu'il s'agit de l'assistante de Kate McKay, impatiente de rencontrer la nouvelle personne chargée de la sécurité et de tout mettre en place. Cette fille (elle est encore assez jeune pour être qualifiée de *fille*) lui adresse un geste de la main, timide, auquel Holly répond.

À quelques emplacements de là, assise dans une Kia de location, Chrissy Stewart regarde cette nouvelle venue marcher vers l'hôtel et serrer la main de cette salope d'Anderson. Et se demande : *C'est qui celle-là ?* Mais ça n'a pas d'importance. La mission, c'est la mission. Le massacre d'innocents, à cause de la politique et des avortements, doit cesser.

À tout prix.

Chapitre 9

1

Corrie a vu une photo de Holly sur le site de Finders Keepers. Malgré cela, elle est surprise de voir arriver une femme si menue. Et ses cheveux sont plus gris que sur la photo. Sa première pensée, alors que Holly lui offre une poignée de main, brève mais ferme, est : rien à voir avec les agents de sécurité précédents, et notamment Elmore Packer, responsable du malheureux incident avec la bouteille de champagne.

C'est sans doute une bonne chose, se dit Corrie. *Nous n'avions pas besoin d'un autre malabar. Personne ne remarquera sa présence. Simplement, j'aurais préféré qu'elle soit un peu plus grande. Elle fait presque… chétive.*

De son côté, Holly trouve que Corrie ressemble à une élève de terminale. Mais évidemment, plus elle vieillit, plus le reste de la population lui paraît jeune.

« Nous sommes en train de faire nos valises, dit Corrie alors qu'elles traversent le hall du Radisson. Elles sont prêtes, d'ailleurs. Il n'y a pas beaucoup de route jusqu'à Davenport, notre prochaine escale, mais Kate aime bien nager quand elle le peut avant ses… ses conférences. Et moi, j'aurai un tas de choses à faire. » Elles montent dans l'ascenseur. « La… » De nouveau la même hésitation. « … La conférence d'Iowa City a lieu ce soir, évidemment. Et dimanche, repos. Enfin presque, puisque nous devrons nous rendre à Madison. Le calendrier s'accélère un peu. Je vous ai dit que nous nous déplacions en voiture, je crois ?

– Oui, confirme Holly. Et pour vous, ce ne sont pas vraiment des conférences, n'est-ce pas ? »

Corrie rougit légèrement.

« Eh bien… Kate est quelqu'un d'original, dirons-nous.

– J’avais hâte de la voir à Buckeye City. Et maintenant, je vais pouvoir l’entendre sans attendre. »

Même si elle sait qu’elle ne pourra pas accorder toute son attention à Kate. Car elle n’est pas ici pour s’amuser.

Corrie utilise une carte magnétique pour ouvrir la porte d’une petite suite au troisième étage. Kate McKay est assise près de la fenêtre, dans un rayon de soleil, un pied glissé sous les fesses, et elle prend des notes sur un bloc. Deux valises attendent près de la porte. Petites. *Elle voyage léger*, se dit Holly, approbatrice.

Kate se lève d’un bond, observe rapidement Holly de la tête aux pieds et décoche son sourire éclatant qui a fait les unes d’innombrables magazines et journaux, sans oublier les blogs.

« Holly Gibney ! » Elle kidnappe les mains de Holly dans les siennes. « Bienvenue dans les Formidables Aventures de Kate et Corrie !

– C’est un plaisir d’être ici. Comme je le disais à Corrie, je me faisais une joie d’aller vous écouter au Mingo.

– Un scandaaaaale ! » plaisante-t-elle. Avec ses mains, elle symbolise la une des journaux. « “Une chanteuse de soul plutôt que la solidarité féminine !”, “‘Get Down Tonight’ plutôt que ‘We Shall Overcome’ !”, le scoop du jour ! »

Son rire illumine ses yeux verts. Holly sent qu’il émane d’elle une aura, un crépitement d’électricité psychique. Elle pourrait se dire que c’est idiot, qu’elle est seulement impressionnée par une personne connue, comme le serait n’importe qui. Mais elle est persuadée qu’à partir d’un certain stade de notoriété, un individu dégage un champ magnétique. Pas parce qu’il est célèbre : c’est justement pour cette raison qu’il est *devenu* célèbre.

« Vous croyez que je devrais protester, Holly ?

– Je pense que ce serait bon pour votre image de vous incliner dignement. »

Kate sourit à Corrie.

« Vous voyez ? Nous avons trouvé la femme qu’il nous faut ! Vous voulez boire quelque chose, Holly ?

– Un Coca, s’il y en a dans le minibar.

– S’il n’y en a pas, je me plaindrai auprès de la direction. Corrie, trouvez-lui un Coca. »

Pendant que Corrie s’exécute, Kate concentre toute son attention sur Holly. Celle-ci a un peu l’impression d’être sous un projecteur.

« J’ai un show ce soir. » Contrairement à Corrie, elle n’hésite pas à employer ce terme. « Je veux que vous soyez présente. Macbride Hall, North Clinton Street, dix-neuf heures. »

Holly a un carnet dans son sac. Elle note l’endroit et l’heure.

« Puis-je vous demander si vous êtes armée, Holly ?

– Je le serai pour vos prestations », dit-elle – mais ça ne lui plaît pas beaucoup d’avoir à le dire.

« S’il vous plaît, ne tuez personne. Après Des Moines, je n’ai vraiment pas besoin de ça. Sauf si la victime l’a mérité, évidemment.

– Un verre, Holly ? demande Corrie.

– Non, merci. » Elle prend la canette de Coca que lui tend l’assistante et boit une gorgée. C’est froid et bon. Elle dit à Kate : « Si nous prenons des précautions raisonnables, tout se passera bien. Ici et ailleurs. Personne ne se fera tuer. Et il n’y aura aucune confrontation d’aucune sorte. Nous ferons en sorte de les éviter.

– La confrontation est la marque de fabrique de Kate », objecte Corrie.

Kate se retourne vivement vers elle, sourcils dressés. La jeune assistante semble regretter ses paroles. Jusqu’à ce que Kate fasse entendre de nouveau son rire retentissant.

« Elle a raison, mais j’aimerais m’en tenir aux étincelles verbales désormais. Je veux que les gens passent un bon moment et que personne ne soit blessé.

– Ça me va, mademoiselle McKay.

– Appelez-moi Kate. Puisque nous allons être amies. »

Non, je ne crois pas, songe Holly. *Je serai votre employée, comme la jeune Mlle Anderson*. Mais Kate McKay fait sans doute partie de ces personnes qui veulent que tout le monde les aime. Et tombe sous leur charme. Holly sait que c’est parfois un besoin compulsif. Certes, elle pourrait se tromper, car les jugements hâtifs sont souvent erronés, mais elle ne le pense pas.

« Très bien… Kate. Ma tâche principale sera de veiller à ce que vous puissiez vaquer à vos occupations en toute sécurité. Ce serait plus facile si on retrouvait et arrêtait la femme qui vous menace. Raison pour laquelle

j’aimerais analyser les messages qu’elle vous a adressés. Et j’aimerais en savoir un peu plus sur vos…

– Mes ennemis ? s’esclaffe Kate. La liste serait trop longue. Heureusement, la plupart se contentent de m’agresser dans des émissions sur les chaînes câblées ou dans des tweets injurieux. Je ne vois pas qui a pu mettre de l’anthrax dans une enveloppe.

– Si nous conjuguons nos efforts, nous pourrons peut-être trouver un suspect. Ou plusieurs.

– Soit. Mais plus tard. J’ai un Zoom qui m’attend, ensuite j’aimerais nager un peu, puis c’est la conférence de presse, le Macbride ce soir et le RiverCenter à Davenport demain. Si on disait dimanche ? C’est un jour de repos, Dieu merci. Hormis le trajet jusqu’à Madison. Corrie vous a dit que…

– Que vous voyagiez en voiture ? Oui. J’ai mon propre véhicule. Corrie me donnera votre programme. Parfois, je roulerai derrière vous. Vous me verrez facilement, j’ai choisi une Chrysler 300 bleue. Parfois, je serai devant, et vous ne me verrez pas. »

Kate pointe l’index sur Holly et lui adresse un clin d’œil.

« Pour essayer de repérer notre harceleuse. Malin. Nous vous parlerons d’elle plus tard. »

Holly n’aime pas ça. Nous ne sommes que vendredi. Elles pourraient assurément trouver le temps d’évoquer les messages de cette harceleuse avant dimanche. Kate pourrait renoncer à piquer une tête dans la piscine, par exemple. (*Les piscines d’hôtel et les mycoses vaginales vont de pair*, pense-t-elle. *Beurk.*) Elle songe que Kate ne prend pas la situation suffisamment au sérieux.

D’ailleurs, je me demande si elle me *prend au sérieux.* Rien de nouveau. Elle a l’habitude d’être sous-estimée. C’est parfois pratique. Dans ce cas précis, ça pourrait ne pas l’être.

« J’ai également un traceur GPS que j’aimerais installer dans votre voiture, si ça ne vous embête pas.

– Ce n’est pas une voiture, c’est un pick-up, et ça me pose un problème.

– Où logerez-vous à Davenport ? »

Kate hausse les épaules, mais Corrie connaît la réponse.

« À l’hôtel Axis. C’est juste à la limite de l’Illinois.

– Maintenez cette réservation, mais prenez un autre hôtel, dit Holly. Trois chambres, à mon nom. Votre harceleuse connaît vos noms, pas le mien.

– Je veux une suite, dit Kate. Qui communique avec la chambre de Corrie. Et avec la vôtre si possible. »

C'est vrai, je suis une employée, se souvient Holly.

« Et pour la conférence de presse ? » demande Corrie. Manifestement, elle n'apprécie pas ce changement. Et peut-être n'apprécie-t-elle pas de voir Holly prendre les choses en main. « Il y a *toujours* une conférence de presse avant.

– Elle pourra se dérouler à l'hôtel Axis. Je sais que c'est agaçant, Corrie. Étant moi-même obsédée par les emplois du temps, je vous comprends. Mais votre harceleuse connaît votre planning, il apparaît sur le site de Kate, et n'importe qui y a accès. Et cette folle a prouvé qu'elle était bien décidée à vous nuire. Alors, si vous voulez vraiment que j'assure votre protection, vous devez accepter ces changements. »

Holly espère qu'en perturbant le programme de la harceleuse, il sera plus facile de l'arrêter. Si Pete Huntley – ou Jerome – l'accompagnait, elle demanderait à l'un d'eux de surveiller l'hôtel Axis, au cas où quelqu'un chercherait Kate et Corrie. Hélas, Pete est à la retraite, et Jerome s'occupe de l'enquête d'Izzy. Par ailleurs, elle espère qu'il a repris l'écriture de son nouveau livre.

« Très bien, dit Corrie. Donnez-moi votre carte de crédit, Holly. Nous allons changer toutes les réservations jusqu'à la fin de la tournée, je suppose ?

– J'en ai bien peur. »

Corrie soupire, mais s'abstient de toute objection. Holly devine qu'elle est déjà en train de dresser la liste de tous les changements à faire. Et Kate dans tout ça ? Elle s'en fiche. Du moment que le show se poursuit. Holly vient de la rencontrer, mais elle est persuadée que si elle avait suggéré un changement qui l'impacte directement – l'annulation d'une conférence, par exemple –, Kate n'aurait pas réagi par un simple soupir. Du coup, elle se prend d'affection pour la jeune assistante et il lui faut un moment pour en comprendre la raison.

Elle me ressemble.

2

Chrissy porte la tenue marron toute simple d’une femme de chambre. Achetée la veille chez A-1 Uniforms à Coralville, et payée en liquide : offrandes provenant de l’Église de l’Authentique Christ Saint, par l’intermédiaire d’Andy Fallowes.

Elle descend de sa Kia, fait le tour de l’hôtel à pied et y pénètre par l’entrée de service, maintenue ouverte par une brique. Pour les fumeurs, sans doute. Dans une main, elle tient un sac en plastique qui pourrait contenir des déchets. Et c’est le cas, d’une certaine façon. Chrissy a rejoint Iowa City en empruntant les petites routes et elle a découvert un tas de choses utiles en chemin : des écureuils, des oiseaux, une marmotte écrasés, et même un chat. Kate McKay aime le sang et la destruction.

Tant mieux.

Elle va avoir sa dose.

3

Holly ne veut pas attendre dimanche pour s’attaquer à la harceleuse. Elle demande à Corrie si elle a sur son téléphone ou sa tablette les messages envoyés par cette femme.

« J’ai dans mon ordinateur un dossier qui rassemble tout, y compris les rapports de police.

– Formidable. Transférez-le-moi. Peut-être que nous pourrions le regarder ensemble ce soir, Kate, après votre conférence.

– Il n’y a vraiment pas grand-chose. L’enveloppe qui contenait de l’anthrax… »

C’est à cet instant que l’alarme incendie de l’hôtel se déclenche en émettant une succession de sonneries presque assourdissantes. Quelques secondes plus tard, une voix synthétique se fait entendre dans un haut-parleur situé sous le plafond : « Ceci est un signal d’alarme. Veuillez évacuer le bâtiment. Ne prenez pas les ascenseurs. Attendez dehors l’autorisation de regagner vos chambres. Veuillez évacuer…

– Une alarme ? Sans blague, ironise Kate. Cette putain de sirène va me péter les tympans.

– Que fait-on ? demande Corrie à Holly.

– Rien, répond Kate avant que Holly puisse ouvrir la bouche. Je parie que quelqu'un a allumé un joint dans sa salle de bains et…

– On sort d'ici », déclare Holly.

Elle regrette que son arme, le .38 offert par Bill Hodges, soit dans le coffre de sa voiture, enfermé dans sa caisse hermétique.

« Je ne crois pas que…, dit Kate.

– Je suis désolée, la coupe Holly, mais c'est exactement pour ça que vous me payez. Suivez-moi dans le couloir. Et attendez devant la porte de l'escalier jusqu'à ce que je vous donne le feu vert. Idem à chaque étage. Vous attendez mon signal. Compris ? »

Kate décide de prendre la chose du bon côté. Elle n'a pas peur, contrairement à Corrie. *Car c'est elle qui s'est fait asperger*, songe Holly. *Kate a été épargnée. Jusqu'à présent.*

Holly ouvre la porte de la suite et jette un coup d'œil dans le couloir. À cette heure de la journée, il y a peu de monde dans l'hôtel, et seuls quatre ou cinq clients se dirigent vers l'escalier. Deux autres regardent par l'entrebâillement de leur porte, avec ce même air exaspéré que Holly a vu sur le visage de Kate quand l'alarme s'est mise à hurler. *Une fausse alerte, évidemment*, disent ces visages. *Il ne m'arrive jamais rien à moi, c'est toujours aux autres qu'il arrive quelque chose. Je suis à l'abri*. Les deux portes se referment au moment où Holly fait signe à Kate et à Corrie de la rejoindre.

Elles avancent en file indienne dans le couloir, désert à présent. Holly regarde dans la cage d'escalier. Personne là non plus. Les quelques clients qui ont choisi de suivre les consignes sont déjà descendus. Elle s'écrie : « C'est bon ! »

Kate et Corrie la suivent dans l'escalier, puis s'arrêtent le temps que Holly inspecte le palier et le couloir du deuxième étage, où une femme de chambre en uniforme marron pousse un chariot, visiblement indifférente à l'alarme. Elles débouchent finalement dans le hall. Les employés de la réception et un homme en costume (le directeur sans doute) poussent les clients vers la sortie.

« Toutes mes excuses, mademoiselle McKay, dit-il au moment où elles passent devant lui. Sans doute une fausse alerte.

– C'est mieux que des faux seins. »

L’homme en costume éclate de rire comme s’il n’avait jamais rien entendu d’aussi drôle.

Dehors, deux ou trois dizaines de clients poireautent sous l’auvent, là où Holly a aperçu pour la première fois Corrie qui l’attendait. Kate consulte sa montre.

« Je devrais être en plein Zoom. D’abord, vous arrivez en retard, Holly, et maintenant ça. C’est manifestement une fausse alerte.

– Je pense… », dit Holly, mais Kate a pris une décision.

« Et puis merde, je remonte. »

Holly est dépitée. Doit-elle la suivre ? Essayer de la retenir ? Elle devine que cela pourrait provoquer son renvoi. Mais elle n’a pas besoin de prendre une décision car l’alarme se tait brusquement, et l’homme en costume sort de l’hôtel.

« Mesdames et messieurs, vous pouvez regagner vos chambres. Nous vous prions de nous excuser pour ce désagrément.

– Vous pouvez, dit Kate.

– Apparemment, un plaisantin s’est amusé à… »

Kate ne l’écoute plus. Elle s’éloigne à grandes enjambées.

« Où s’est déclenchée l’alarme ? demande Holly. À quel étage ?

– Je ne sais pas », avoue le directeur.

Holly se demande s’il dit la vérité, mais ce n’est pas le moment d’insister. Sa cliente approche des ascenseurs. Une femme au caractère de cochon, bien disposée à remonter dans sa chambre sans tarder. Corrie la suit de près, mais elle se retourne vers Holly, qui les rejoint et s’engouffre dans l’ascenseur au moment où la porte commence à se refermer.

« Fausse alerte, c’est bien ce que je pensais, dit Kate.

– Oui, il semblerait. »

Holly n’est pas entièrement convaincue. Il y a un truc qui cloche.

« J’apprécie votre conscience professionnelle, Holly, mais parfois, vous avez peut-être un peu trop tendance à faire étalage de votre savoir-faire. »

Kate regarde défiler les étages sur le cadran numérique, offrant ainsi à Corrie l’occasion de lancer à Holly un bref regard qui dit : *désolée, désolée*.

Holly ne répond pas à Kate, mais lorsque la porte de l’ascenseur s’ouvre, elle prend soin de sortir la première. Elle fait quatre pas dans le couloir en direction de la suite de Kate et soudain, elle écarte les bras.

« Stop ! Stop !

– Quoi encore ? »

L'agacement de Kate s'est mué en colère.

Holly s'en aperçoit à peine. Ses capteurs, qui étaient dans le jaune, viennent de passer au rouge écarlate.

« Restez où vous êtes.

– Je n'ai pas besoin de… » Kate écarte Holly pour passer, puis se fige. « Laquelle de vous deux a laissé la porte ouverte ?

– Aucune », répond Corrie.

La porte de la suite est ouverte. Holly aperçoit une partie du salon et de la fenêtre devant laquelle elle a trouvé Kate en arrivant, assise au soleil, en train de griffonner sur son bloc. Elle aperçoit également des échardes sur la moquette du couloir.

« La porte a été forcée. Sans doute à coups de pied. »

Son premier réflexe est de reconduire les deux femmes dans l'ascenseur, de les faire redescendre dans le hall et de demander au directeur de prévenir le service de sécurité de l'hôtel. Mais le directeur est peut-être seul pour assurer la sécurité en pleine journée, et surtout, elle craint que Kate en profite pour se précipiter dans la chambre.

« Attendez ici toutes les deux. S'il vous plaît.

– Il faut que… », dit Kate.

Corrie intervient.

« Laissez-la faire son travail, Kate. C'est pour ça que vous l'avez engagée. »

Holly s'approche de la chambre à pas glissés, le dos collé au mur et aux autres portes devant lesquelles elle passe. Elle repense au revolver enfermé dans son coffre et se promet de le prendre la prochaine fois. N'est-ce pas pour cette raison qu'elle a emporté son gros sac à main, bien qu'il soit moche ? En approchant de la suite, elle remarque que quelqu'un a écrit quelque chose sur la porte. Et même si ces mots semblent avoir été tracés avec du sang, elle se détend légèrement. S'il y a un message, cela signifie que le messager est parti. *Probablement*…

Une main se pose sur son bras. Holly sursaute en poussant un couinement. C'est Kate, qui a manifestement un problème avec l'obéissance. Elle regarde par-dessus l'épaule de Holly.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » Sur la porte, on peut lire : EX 21.22. « C'est du sang ? »

Holly ne répond pas. Elle repousse la main de Kate et se rapproche un peu plus de la porte entrouverte. Cette fois, Kate ne bouge pas. Holly risque un coup d'œil au-delà du montant fracturé. Ce qu'elle découvre alors n'est pas beau à voir, mais cela la conforte dans l'idée que la personne qui a fait ça a fichu le camp.

Les jolies petites valises de Kate McKay ont été couvertes de sang et de cadavres estropiés de petits animaux. *Écrasés sur la route*, songe Holly. *Beurk*. Sur la moquette traîne le sac en plastique blanc qui a servi à transporter les animaux morts.

« Il faut retourner à la réception », déclare Holly, mais Kate la bouscule et contemple, incrédule, le sang et les viscères répandus sur ses bagages jusqu'alors immaculés. Elle pousse alors un cri qui incite les clients restés dans leur chambre à ouvrir leur porte pour voir ce qui se passe. Plusieurs personnes qui étaient descendues à cause de l'alarme s'arrêtent net dans le couloir. Holly a déjà entendu des cris de ce genre une fois au moins, et ils sortaient de sa propre bouche. Ce n'est pas de la peur. C'est un mélange d'horreur et de fureur.

Kate n'est plus à l'abri.

4

Izzy et Tom inspectent le W-C chimique à l'intérieur duquel le boy-scout a découvert le corps. Ils sont accompagnés d'un lieutenant détective de la police d'État nommé Ralph Ganzinger. Le W-C a été condamné par une rubalise ACCÈS INTERDIT, mais la porte est coincée en position entrouverte. La cuvette, l'urinoir et les parois en plastique sont noirs de poudre servant à relever les empreintes. L'unité de la police scientifique est repartie, une fois son travail achevé.

« Ils ont un tas d'empreintes, confie Ganzinger. Sans doute toutes inutiles. La plupart réunies au même endroit. Les hommes qui se servent de l'urinoir ont tendance à prendre appui sur la paroi pendant qu'ils font ce qu'ils ont à faire. »

Izzy imagine ce que dirait Holly : *Beurk*. Malgré la porte entrouverte, l'odeur d'urine et d'excréments parvient jusqu'à eux.

« Les caméras de surveillance ? demande Tom.

– Il y en a six. » Ganzinger tend l'index en direction du bois. « Cinq sont pointées sur les départs des sentiers. La sixième est là-haut, au sommet de ce poteau, dirigée vers les toilettes. Mais elle est cassée depuis un an. D'après le type du service des parcs, elle est régulièrement vandalisée. Ce qui se passe, c'est que des gens qui ne veulent pas être vus utilisent parfois ces toilettes dans un but que l'on pourrait qualifier de délictueux. La dernière fois, la caméra était trop endommagée pour être réparée, et il n'y a pas d'argent pour la remplacer.

– Elle est placée très haut, fait remarquer Izzy. Quelqu'un qui sait bien viser a dû balancer une pierre.

– Je suis sûr que tu pourrais l'atteindre toi aussi », lui dit Tom. Il s'adresse ensuite à Ganzinger. « Elle est notre lanceuse numéro un pour le match Guns and Hoses de la semaine prochaine.

– Inutile de me le rappeler », soupire Izzy.

Lew Warwick lui a demandé… Non, il a *exigé* qu'elle assiste à la conférence de presse au City Center en fin d'après-midi, afin de créer un engouement autour de cette rencontre et d'attirer des dons. Il lui a promis qu'elle ne parlerait pas longtemps, mais elle ne lui fait pas confiance sur ce point, et bien que Lew soit son supérieur, elle lui a fait remarquer que la présence de Sista Bessie pour chanter l'hymne national suffisait à créer un engouement. Le match se jouera à guichets fermés. Elle sait bien que cette conférence de presse est surtout l'occasion pour la cheffe de la police Alice Patmore et le chef des pompiers Darby Dingley (le nom le plus idiot de l'univers, de l'avis d'Izzy[1]) d'apparaître aux infos du soir. Mais tout ça, c'est pour plus tard. Dans l'immédiat, elle demande à Ganzinger s'ils ont relevé des traces de pneus.

« Oui. Bien nettes. » Il tend son iPad en le protégeant des rayons du soleil avec sa main pour que Tom et elle voient les photos. « On a des raisons de penser qu'elles ont été faites par la voiture du coupable. Ce n'était pas un coup prémédité.

– Un meurtre impulsif », dit Tom.

Ganzinger acquiesce.

« Sinclair faisait du stop pour aller à D.C. Et de là, peut-être à New York. Le meurtrier n'a pas volé son portefeuille. Ce qui nous a permis d'informer ses parents.

– Je déteste passer ces coups de téléphone, dit Tom.

– Vous n'êtes pas le seul, dit Ganzinger. On a une fille au poste qui est très douée pour annoncer ce genre de nouvelles. »

Non, personne ne sait annoncer ce genre de nouvelles, songe Izzy.

« Bref, notre homme prend Sinclair en stop. Il pénètre dans le parc, contourne le portail… C'est à ce moment-là qu'il a laissé les traces de pneus. Il l'abat de plusieurs balles, dans la voiture… Ça fait moins de bruit, mais le chef des scouts entend quand même les détonations… Et le meurtrier le traîne jusque dans les toilettes. Les traces de pieds commencent là où s'arrêtent les traces de pneus.

– Ces traces de pneus sont utilisables ? demande Tom. Dites-moi que oui, s'il vous plaît. »

Ganzinger secoue la tête.

« L'ordinateur les a identifiées immédiatement car elles sont bien nettes. Toyota Celsius II. Ils équipent les Toyota, les Highlander, les RAV4. D'autres modèles également, comme des Prius. Mais le modèle qui a laissé ces empreintes était plus lourd. Je miserais sur une berline Toyota.

– Qu'on trouve par millions dans cet État, dit Izzy. Ce Sinclair, il avait une pancarte ? »

Ganzinger la regarde sans comprendre.

« Une pancarte ?

– Parfois, les auto-stoppeurs brandissent une pancarte avec leur destination.

– On n'a rien retrouvé qui ressemble à ça. Vous voulez jeter un coup d'œil dans le coin ? »

Izzy et Tom échangent un regard. Tom hausse les épaules. Izzy dit :

« On ferait mieux de retourner en ville. Je dois assister à un numéro de cirque. Si jamais les empreintes donnent des résultats intéressants, prévenez-nous.

– Entendu. Bonne journée. »

Alors qu'ils regagnent leur voiture, Tom dit :

« Ce serait chouette si notre homme avait pris le temps de pisser après avoir installé sa victime sur le trône.

– En prenant appui contre la paroi, ajoute Izzy. Ah oui, ce serait formidable. Tu veux conduire ? »

5

À Iowa City, Kate et Holly s’entretiennent avec l’inspecteur Daniel Speck dans le bureau du directeur de l’hôtel Radisson. Corrie est partie acheter de nouvelles valises pour sa patronne. Holly n’avait pas très envie de la laisser sortir seule, mais Corrie a reçu des ordres, et puis, impossible de la confondre encore une fois avec la cible de cette harceleuse. *Du moins, je l’espère*, se dit Holly.

La destruction de ses bagages L.L. Bean a rendu Kate furieuse. Néanmoins, elle se réjouit que la salope qui a fait ça n’ait pas eu le temps de les forcer et de détruire sa garde-robe.

Holly s’intéresse aux vêtements elle aussi, mais pas à ceux de Kate. Elle demande au directeur de lui décrire les uniformes des femmes de chambre du Radisson. Elles portent des robes bleues à col festonné. Elle se tourne alors vers l’inspecteur Speck.

« Je suis quasiment certaine d’avoir vu la femme qui a fait ça. Elle poussait un chariot au deuxième étage. Et elle portait une robe marron qui faisait très… très femme de chambre.

– Je consulterai les images de vidéosurveillance, dit Speck. Mais si elle a pris soin de baisser la tête…

– Comme quand elle a déposé l’enveloppe contenant de l’anthrax, dit Kate. Et à Reno, elle portait une perruque.

– Elle s’est évaporée », dit l’inspecteur Speck.

Dans ce cas, elle va réapparaître à Davenport, songe Holly. *Ou bien elle sera au Macbride ce soir. Armée peut-être.*

« Kate, vous avez l’intention d’aborder ce qui s’est passé, dans votre intervention de ce soir ? demande-t-elle. Ou lors de la conférence de presse ?

– Et comment ! »

Sans hausser le ton pour ne pas avoir l’air de s’opposer à elle, Holly ajoute :

« Cette femme va adorer ça. »

Kate lui adresse un regard surpris, qui se fait songeur.

« Comment ne pas en parler ? Je ne dois pas donner l’impression que je cache la vérité. Comme si j’avais honte.

– Je comprends. Mais… Puis-je faire une suggestion ?

– Allez-y.

– Soyez brève. Prenez ça à la rigolade. Et peut-être que… vous pourriez la traiter de lâche.

– Je ne risque pas de l'encourager ? »

Kate sourit en disant cela. Cette idée lui plaît.

« En effet. » *Parfois*, songe Holly, *le mieux qu'on puisse faire, c'est de brusquer les choses.* Et dorénavant, elle portera son arme. « Plus vite elle sera arrêtée, plus mon travail sera facile. »

Speck intervient :

« Le message sur la porte…

– Exode 21.22. » Holly allume son iPad et lit : « "Si des hommes, en se battant, heurtent une femme enceinte et que celle-ci accouche prématurément, sans qu'un autre malheur arrive, le coupable paiera l'indemnité imposée par le mari, avec l'accord des juges." »

Kate laisse échapper un petit rire qui n'a rien de joyeux.

« J'ai déjà entendu ça, sans savoir d'où ça venait. Les grenouilles de bénitier adorent cette phrase. Ce verset parle en fait d'une agression : des hommes qui se bagarrent bousculent une femme enceinte et provoquent une fausse couche. Savez-vous ce que dit réellement la Bible au sujet de l'avortement ? Rien. Nada. Alors, ils déforment ces paroles.

– C'est le premier verset, précise Holly. Le suivant dit : "Mais s'il arrive malheur, tu paieras vie pour vie." » Elle referme son iPad. « Aux yeux de cette femme, Kate, c'est vous qui provoquez le malheur.

– Avez-vous pensé à annuler la conférence de ce soir ? » demande Speck.

Kate lui adresse un sourire glacial.

« Pas question. »

6

Maisie contacte Trig par l'interphone à midi quarante-cinq pour lui rappeler que c'est le D-Day, le jour du Dentiste.

« Je vous conseille de partir immédiatement si vous voulez arriver à l'heure. Le vendredi, les embouteillages commencent tôt dans le centre. »

Trig la remercie et lui souhaite un bon après-midi. Sa Toyota est garée à côté de la Nissan Rogue de Maisie, sur le côté de l'immeuble. Il boucle sa

ceinture et recule, en regardant à droite car il ne veut surtout pas érafler la voiture de sa secrétaire. Soudain, il pile net. Il vient de voir une chose effrayante devant le siège passager, sur le tapis de sol. La pancarte de l'auto-stoppeur, sur laquelle est écrit, de ce côté : OU AILLEURS.

On aperçoit quelques gouttes de sang séché.

Comment peux-tu être aussi idiot ? se demande-t-il. Mais ce n'est pas une question, c'est un hurlement, et il ne vient pas de lui. Il sort de la bouche de papa. Trig l'imagine assis sur le siège passager, avec son pantalon de travail marron, et la chaîne qui retient son portefeuille. *Tu veux te faire prendre ? C'est ça la vérité ?*

« Non, papa », murmure-t-il.

L'histoire du criminel qui veut se faire prendre, c'est du baratin de psy. Il était nerveux, voilà tout, pressé de quitter le parc.

Mais Maisie était garée tout contre lui. Supposons qu'en jetant un coup d'œil par la vitre, elle ait vu la pancarte ? Et les gouttelettes de sang ?

Non, elle n'a rien vu. Elle m'en aurait parlé.

Vraiment ?

Trig descend de la voiture, en fait le tour, ouvre la portière passager et, après s'être assuré qu'il est seul, il récupère la pancarte et la balance dans le coffre. Il y a un incinérateur derrière la réception du parc pour caravanes d'Elm Grove, là où il vit à présent, il pourra se débarrasser de ce carton dès ce soir. Les habitants ne sont pas censés utiliser cet incinérateur – à cause de la pollution de l'air –, mais la plupart le font quand même, et la direction ferme les yeux.

Il remonte en voiture et essuie la sueur sur son front avec son avant-bras.

Elle n'a rien vu. J'en suis sûr.

Presque sûr.

Peut-être que je devrais envisager de…

Il tue cette pensée dans l'œuf. Envisager de supprimer Maisie ? Maisie qui veut toujours bien faire, qui est un peu en surpoids, qui n'oublie pas son Ozempic ? Jamais !

Jamais ? Vraiment ?

Est-ce une pensée… ou une voix ?

Trig regarde dans le rétroviseur et, l'espace d'un instant, il y voit son père. Il a quitté le siège passager pour s'asseoir à l'arrière, et il affiche un grand sourire. Puis il disparaît.

7

Rothman, le dentiste de Trig, montre l'écran fixé au mur, sur lequel est projetée la radio de sa dentition.

« La numéro dix-huit, la deuxième molaire. » Il s'exprime comme un entrepreneur de pompes funèbres. « Il faut l'arracher. Impossible de la sauver. C'est infecté dessous. » Puis il s'égaye. « La bonne nouvelle, c'est que votre assurance couvrira quatre-vingts pour cent des frais. J'y vais ?

– Ai-je le choix ?

– Non. Sauf si vous voulez prendre des antibiotiques pour combattre l'infection de la gencive. Par ailleurs, vous devriez envisager de porter une gouttière la nuit. Vous grincez des dents en dormant, et c'est votre pauvre molaire qui souffre le plus. »

Trig soupire. *Je croyais que le risque de me faire arrêter était mon seul problème aujourd'hui.*

« Allez-y.

– Je vais cibler la zone, mais je recommande le protoxyde d'azote pour rendre l'expérience aussi agréable que possible… Enfin, une extraction n'est jamais un moment agréable. Moins douloureux, disons. »

Trig réfléchit. Il n'a aucun problème avec la drogue, c'est l'alcool qui a causé sa perte (sans oublier une certaine propension à l'entêtement : cadeau douteux de son père), mais il a entendu dire que des personnes ayant inhalé ce gaz pouvaient se montrer… comment dire ? Indiscrètes ? Toutefois, avec l'écarteur en caoutchouc qui l'empêchera de fermer la bouche, il ne pourra émettre que des *oooo* et des *aaaa.*

« D'accord pour le protoxyde d'azote. »

Après plusieurs injections contre la douleur, l'assistante de Rothman installe le masque nasal et lui demande de respirer uniquement par le nez.

« Et détendez-vous. »

Ce que fait Trig. Pour la première fois depuis Annette McElroy, il se détend totalement. Il sent à peine Rothman farfouiller dans sa bouche, sonder, fraiser et… enfin… remuer la dent cariée dans sa cavité pour obliger le nerf à lâcher.

Je dois terminer le plus vite possible, songe-t-il, *pour pouvoir lâcher moi aussi.* Ce n'est pas une pensée entièrement nouvelle, mais son esprit a été

libéré par le gaz, et celle qui suit est inédite : *Supposons que je fasse comme le tailleur qui en a eu sept d'un coup ?*

Sept, ce serait trop, mais supposons que, pour finir, il en tue *plusieurs* d'un coup ? Parmi lesquels la personne qui est la plus coupable ? Est-ce possible ?

L'esprit libéré de toutes ses angoisses, Trig se dit que ce serait possible, oui. Et cela transformerait sa croisade en un phénomène mondial. À côté, Trump qui reçoit une balle dans l'oreille, ce serait un simple fait divers. Devenir célèbre ne l'intéresse pas, mais supposons que son geste lance le débat sur les innocents qualifiés de coupables ? La semaine prochaine, il y aura en ville une femme célèbre – peut-être deux –, et s'il était possible de les intégrer dans l'expiation pour le meurtre d'Alan Duffrey…

« J'ai bientôt terminé, annonce Rothman.

– Iiii euuu aiiiié ? répond Trig.

– Vous dites ? »

Mais Trig se contente de sourire, autant que le lui permet cet écarteur dans sa bouche.

Les innocents doivent payer.

Chapitre 10

1

Le déménagement de toute l'équipe de Sista Bessie de l'ancien Sam's Club au Mingo Auditorium est en cours. Jerome est autorisé à y entrer après avoir donné le nom de sa sœur à Tones Kelly, le tour manager. Il n'était pas certain que ça marcherait, mais si. Tones est assis dans le hall, en train de plaquer oisivement quelques accords sur une basse Fender, mais il se lève d'un bond, comme si Jerome avait dit *Sésame, ouvre-toi*, à la place de *Barbara Robinson*.

« Barb est la nouvelle meilleure amie de Betty, dit Tones. Et une bête de travail, ce qui fait d'elle l'amie de toute l'équipe. Qui aurait pu imaginer qu'une poétesse soit capable de déplacer un stack Marshall à elle toute seule ?

– On nous a appris que le travail était la meilleure façon de se faire sa place, répond Jerome.

– Je confirme. Jusqu'au moment où les lumières de la salle s'éteignent et où la musique commence, c'est un sacré boulot. Que ce soit dans le cinéma, chez les forains, chez les musicos…, c'est grosso modo la même chose. Faut de la main-d'œuvre. »

Dans l'éclairage tamisé de l'auditorium, Jerome aperçoit une femme corpulente assise au piano dans un coin de la scène, en train d'interpréter ce qui ressemble à « Bring It On Home to Me ». Pendant ce temps, Barbara remonte l'allée des sièges d'orchestre (grâce aux balcons récemment ajoutés, le Mingo peut accueillir à présent sept mille cinq cents personnes) pour apporter une sorte de grosse boîte avec la mention Yamaha à l'ingénieur du son, dont la table de mixage n'est pas entièrement installée. Elle est habillée en jean taille haute, maintenu par des bretelles, T-shirt *Steel Wheels* des Rolling Stones (Jerome est prêt à parier qu'elle l'a déniché dans le grenier de leurs parents) et un bandana noué autour de son front à la peau

marron et lisse. Un vrai roadie, se dit-il. Mais il n'est pas étonné car Barbara est un caméléon. Dans une réception au country club, elle pourrait porter une robe du soir et une tiare en faux diamants avec la même décontraction.

« Barb ! Je t'ai rapporté ta voiture. »

Il lui tend les clés.

« Pas de bosses, pas d'éraflures ?

– Rien.

– Ross, je te présente mon frère, Jerome. Jerome, voici Ross MacFarland, notre FOH.

– Je ne sais pas ce que ça signifie, mais enchanté, dit Jerome en serrant la main de MacFarland.

– Je suis l'ingé son. Mais pour ce concert, je mixerai d'ici. Le directeur de la programmation n'est pas très content car ça supprime des rangées de bonnes places qu'il ne peut plus vendre…

– Les directeurs de la programmation ne sont *jamais* contents, déclare Tones, qui les a rejoints. Cela fait partie de leur charme douteux. Mais Gibson n'est pas le pire de tous ceux avec qui j'ai travaillé. »

Quelqu'un s'écrie : « *Quinze heures, tout le monde ! Quinze heures !* »

Barbara répond : « J'arrive, Acey ! »

Une femme demande : « Qui est donc ce beau jeune homme ? »

Jerome se retourne et voit la femme forte remonter l'allée centrale. Il s'aperçoit, trop tardivement, que cette femme mal fagotée, chaussée de mocassins qui menacent d'éclater, a inscrit son nom au panthéon du rock'n'roll. Il a devant lui Sista Bessie.

« Betty, je te présente mon frère, Jerome. L'autre écrivain de la famille. »

Betty a une poignée de main virile.

« Jerome, vous avez une sœur bourrée de talent. Et vous n'êtes pas en reste. Elle m'a filé votre bouquin, et j'en suis déjà à la moitié.

– *Barbara !* braille quelqu'un. *Reprise après la pause !* »

Barbara se tourne vers Jerome.

« Nous ne sommes pas syndiqués, mais nous appliquons la plupart des règles du syndicat. La pause de quinze heures est obligatoire. » Haussant la voix, elle ajoute : « Je t'ai entendu, le malabar ! Tu es né dans une étable ou quoi ? »

Cette remarque provoque un éclat de rire général, et Sista Bessie prend Barbara par la taille pour la plaquer contre elle brièvement.

« Allez, file, et garde-moi un bagel, si ça existe dans ce trou paumé. Il faut que je parle à ce jeune homme. »

Barbara tique légèrement en entendant cela, mais elle rejoint Tones Kelly et Ross MacFarland, en route, devine-t-elle, pour leur pause de quinze heures. Elle se retourne, et l'espace d'un court instant, Jerome la revoit à huit ans, quand elle craignait que les filles de sa nouvelle école ne l'aiment pas.

Sista Bessie passe son bras autour des épaules de Jerome et demande :

« Est-ce que cette fille vous écoute ?

– Parfois, répond Jerome, perplexe.

– Elle vous a dit qu'on collaborait sur une chanson ? Ses paroles, ma musique ?

– Oui. Elle est super contente. »

Betty entraîne Jerome vers l'escalier, en le tenant toujours par les épaules. Il sent sa poitrine volumineuse appuyer contre ses côtes.

« Elle accepterait de faire le reste de la tournée si vous lui demandiez ? Pour chanter un peu ? »

Jerome s'arrête net.

« Elle a refusé ? »

Betty éclate de rire.

« C'est compliqué, et pas uniquement parce que je veux qu'elle fasse les chœurs avec les Dixie Crystals. Elle a vraiment une jolie voix. Tess, Laverne et Jem l'aiment bien, elles disent qu'elles se complètent à merveille. L'autre soir, elles ont chanté "Lollipop" *a cappella*, toutes les quatre. Vous savez, ce vieux tube des Chordettes. »

Jerome ne connaît pas « Lollipop ». En revanche, il sait que Barbara a une belle voix, et en temps normal, elle n'a pas honte de chanter à tue-tête devant un public. Au lycée, elle a interprété la seule Calamity Jane noire de l'Histoire, et depuis elle s'est produite deux ou trois fois dans des petits théâtres… avant que la poésie devienne toute sa vie.

« Elle a dit non à *ça* ?

– Pas exactement. Mais quand je lui ai demandé de faire un duo avec moi sur "Lowtown", là, c'était non, trois fois non.

– Vous êtes quelqu’un de très important à ses yeux. Et même si elle est moins timide qu’avant, elle a encore du mal à croire qu’elle est ici. Sans parler de tout le reste.

– Oui, je comprends, mais elle est *à sa place*. »

Sista Bessie pose sur lui un regard intense, et à cet instant Jerome ne voit plus une grosse dame vêtue d’un pull informe, mais une diva habituée à ce qu’on lui obéisse.

« Je suis parvenue à ce qu’elle accepte *peut-être* de chanter “Lowtown” ici avec moi, et de continuer la tournée jusqu’à Boston, comme roadie simplement. Mais c’est du gâchis !

– Oui, je comprends », dit à son tour Jerome, et quand Betty lui donne une tape dans le dos, il manque de basculer dans la fosse d’orchestre.

« Alors, elle vous écoute ou pas ?

– Parfois.

– Peut-être qu’elle vous écoutera sur ce coup-là. » Elle l’attire contre lui pour lui murmurer à l’oreille : « Parce qu’elle en a envie. »

Rassemblés dans les coulisses, les techniciens et les musiciens grignotent des petits sandwichs White Castle, des fruits, des crackers et du fromage. Betty abandonne Jerome pour aller bavarder avec un vieux Noir. Barbara le rejoint et lui prend la main.

« Qu’est-ce qu’elle voulait ?

– Je te dirai plus tard.

– Elle veut que je chante avec elle.

– Oui. Et pas seulement ici.

– J’écris de la poésie, Jerome ! Je ne suis pas… une chanteuse de rock ! »

Jerome dépose un baiser sous la limite de son bandana mouillé de transpiration. Il ne pense plus à John Ackerly, ni à ce Briggs dont le nom figure dans l’agenda du « Révérend » Rafferty. À cet instant, il songe combien il aime sa sœur, aussi belle que talentueuse.

« Qui a dit que tu ne pouvais pas être les deux ? »

2

Holly est debout au fond de la grande salle de l’hôtel Radisson durant la conférence de presse de Kate. Son sac à main pend sur son épaule, ouvert.

À l’intérieur se trouve son revolver (qu’elle continue à considérer comme celui de Bill), avec la première chambre vide, celle vers laquelle tournera le barillet quand elle pressera la détente, comme le lui a appris son mentor. Il y a également une bombe de spray anti-agression et une alarme anti-viol. Elle se promet d’acheter deux autres modèles de chaque, pour Kate et pour Corrie. En cas de danger, son choix se porterait tout d’abord sur le spray ou l’alarme ; elle n’utiliserait l’arme qu’en dernier ressort.

La conférence de presse affiche complet. Après Reno et Des Moines, Kate fait le buzz. Pour reprendre le jargon (que Holly juge détestable) de l’ère des réseaux sociaux, Kate est « tendance », à défaut d’être « virale » pour le moment. Il y a dans la salle des caméras et des journalistes de KWWL et de KCRG. Mais aussi un vieux bonhomme grisonnant envoyé par Press-Citizen. Et des pigistes de divers sites Internet, situés à gauche du spectre politique pour la plupart. Kate a fière allure dans un T-shirt blanc tout simple qui met en valeur sa forte poitrine et un jean moulant qui souligne ses hanches fines. Elle porte sur l’arrière du crâne une casquette bleue des Iowa Cubs.

Elle fait une brève déclaration en omettant de mentionner que ses bagages ont été aspergés de sang et de viscères. En revanche, elle indique que sa chambre a été vandalisée de manière puérile, puis elle cite le verset de l’Exode et souligne que ses adversaires, les fanatiques religieux anti-avortement, l’ont sorti de son contexte afin de lui donner un sens qu’il n’a pas. Holly est convaincue que la harceleuse recevra ce message et sera furieuse.

Un des journalistes présents demande :

« N’y a-t-il pas une grande différence entre une vie fœtale interrompue par Dieu et détruite par des médecins ?

– Tout dépend de si vous croyez en Dieu, et du Dieu auquel vous croyez. Dans un cas comme dans l’autre, ce pays est une démocratie, pas une théocratie. Lisez la Constitution, mon garçon. »

Holly l’écoute d’une oreille distraite. Elle observe les personnes présentes qui n’ont pas d’accréditations presse. Quelques curieux entrent dans la salle, mais Holly ne repère aucun comportement suspect. Elle regrette de ne pas avoir mieux regardé la femme en uniforme marron au deuxième étage, mais presque toute son attention était focalisée sur Kate et Corrie. Était-elle blonde ? Elle pense que oui, sans en être absolument

certaine. Une femme dont le badge indique qu'elle travaille pour *Raw Story* se risque à applaudir à la fin de la conférence, mais personne ne la suit. Les journalistes quittent la salle. Kate regagne sa nouvelle suite. La précédente a été placée sous scellés par la police, et après le « show » de ce soir, toutes les trois s'installeront dans un autre hôtel.

« Ça s'est plutôt bien passé, non ? » demande Kate à Corrie.

Toujours la même question.

« Du tonnerre », dit Corrie.

Toujours la même réponse (vraie).

3

À peu près au même moment, une autre conférence de presse se déroule dans une autre ville. Alice Patmore, cheffe de la police de Buckeye City, se tient face aux micros, en compagnie de Darby Dingley, chef des pompiers de la ville. Derrière eux, on a placé deux membres des deux équipes qui vont s'affronter lors du match Guns and Hoses. D'un côté, un jeune pompier nommé George Pill, qui paraît endimanché dans son uniforme blanc de parade, avec sa casquette sur la tête. De l'autre, Isabelle Jaynes, qui semble encore plus mal à l'aise dans son uniforme bleu d'été.

Avant la conférence de presse, Lew Warwick lui a confié que quelques provocations verbales seraient les bienvenues. « Tout ça pour plaisanter, vous le savez bien. »

Non, Izzy n'est pas au courant. Et elle se trouve idiote dans son uniforme à manches courtes. Elle a un serial killer à arrêter, et au lieu de cela, elle est en train de perdre son temps à cause de ce qui n'est rien d'autre qu'une séance de photos. Elle se tourne vers Pill pour voir s'il partage ce sentiment, mais celui-ci regarde le groupe des journalistes en affichant un air sévère et héroïque, compétent. Si le cerveau caché sous ce couvre-chef ridicule se sent mal à l'aise, il ne le montre pas.

Pendant ce temps, les deux haut gradés évoquent les formidables œuvres de bienfaisance qui bénéficieront des recettes du match. La cheffe Patmore s'exprime d'abord, Dingley prend le relais. Izzy espère qu'ils en ont terminé ; elle a hâte de renfiler sa tenue civile (et de reprendre le travail). Tu parles ! Voilà qu'ils remettent ça, l'un et l'autre. Dans l'assistance, on

s’ennuie ferme également, jusqu’à ce que la cheffe Patmore annonce que Sista Bessie a accepté de venir chanter l’hymne national. Ce qui n’était qu’une folle espérance est devenu réalité. Cette annonce provoque un murmure d’intérêt parmi les journalistes, et de brefs applaudissements.

« Avant de vous laisser vous diriger vers le buffet, dit le chef Dingley, j’aimerais vous présenter deux des joueurs vedettes de cette année. Dans l’équipe des pompiers, le première classe George Pill, qui jouera champ centre. »

Patmore reprend la parole :

« Et pour l’équipe de la police, voici l’inspectrice Isabelle Jaynes, notre première lanceuse. »

Les huiles reculent de quelques pas. Izzy ne sait pas quoi faire tout d’abord, contrairement à Pill. Affichant un sourire de star hollywoodienne, il la prend par le bras et l’entraîne vers le devant de la scène. Izzy trébuche légèrement. Des flashs crépitent. Quelques journalistes ricanent.

« J’ai hâte de jouer, et surtout, j’ai hâte d’allumer cette petite dame », déclare Pill, sans cesser de sourire, et sans lâcher le bras d’Izzy, comme si c’était une enfant turbulente qui risquait de s’enfuir.

Sincèrement agacée, Izzy lève les yeux vers lui (il mesure au moins quinze centimètres de plus qu’elle) et dit :

« La petite dame ne se laissera peut-être pas faire. »

Le sourire de Pill s’élargit.

« Oh, quel tempérament fougueux. »

Rires dans l’assistance.

Izzy demande :

« Qu’est-ce que vous avez sur la tête ? Vous pensez le porter pendant le match, comme un bonnet d’âne ? »

Le sourire de Pill se fige. *Je suis peut-être allée trop loin*, songe Izzy. Oh, et puis merde. Elle n’aime pas qu’on la maltraite.

Avant que le pompier puisse répondre, une femme assise au premier rang se lève. Izzy reconnaît Carrie Winton, qui couvre les affaires criminelles pour le quotidien local. Elle n’a rien à faire dans cette conférence de presse. Izzy sait déjà ce qui va suivre.

« Inspectrice Jaynes, pouvez-vous nous dire où en est l’enquête concernant ce qu’on a appelé les Meurtres des Jurés de substitution ? Y a-t-il un lien avec celui de Fred Sinclair ? »

Patmore vient se placer entre Izzy et George Pill.

« L'enquête se poursuit, dit-elle d'un ton suave. Vous serez tenus au courant le moment venu. Cet après-midi, concentrons-nous sur le match de softball caritatif. Et laissez-moi vous dire que les deux équipes sont prêtes à en découdre. »

Winton est restée debout. Elle fait comme si Patmore n'avait rien dit.

« Inspectrice Jaynes, avez-vous des pistes ? »

Izzy s'apprête à répondre qu'elle ne peut pas faire de commentaire, lorsque Buckeye Brandon s'en mêle.

« On devrait s'intéresser à un match de softball alors qu'un meurtrier est en liberté ? »

Pill intervient à son tour.

« Je pense qu'il est temps que je ramène l'inspectrice Jaynes. C'est l'heure de sa sieste. »

Les éclats de rire mettent fin à l'échange. Les journalistes se précipitent vers la table du fond où de jeunes policiers et pompiers attendent pour distribuer des crevettes de supermarché caoutchouteuses et des *wine coolers* (dans la limite de deux par personne). Izzy repousse la main de Pill et sort par la porte située derrière l'estrade, pressée de regagner le poste du 19 Court et de se changer avant que la sueur mouille sa chemisette d'uniforme. Pill lui emboîte le pas. Son sourire de star hollywoodienne a disparu.

« Hé. Vous. La fliquette. J'ai pas apprécié cette vanne sur ma casquette. J'avais ordre de la porter. »

Moi, celui de porter mon uniforme, songe Izzy. *Nous sommes toujours au service des huiles.*

« Je n'ai pas apprécié votre dernière plaisanterie, moi non plus. Au sujet de la sieste.

– Allez vous plaindre à votre aumônier. » Il retire sa casquette et la regarde comme si un message important était écrit à l'intérieur. « Cette casquette appartenait à mon père.

– Tant mieux pour lui.

– J'ai entendu dire que votre lanceur numéro, un s'était brisé la main dans une stupide bagarre de bar. Vous n'êtes qu'une remplaçante.

– Et alors ? Ce n'est qu'un *jeu*. Ne soyez pas idiot. »

Il se penche vers elle, et une fois de plus, Izzy a l'impression d'être une enfant.

« On va vous écraser, *ma petite dame.* »

Elle n’en croit pas ses oreilles.

« On nous a demandé de faire un numéro, et le numéro est terminé. On parle d’un match caritatif, pas des putains de World Series.

– On verra. »

Sur ce, Pill s’en va. En roulant des mécaniques.

Incroyable, se dit Izzy. Mais quand elle se change dans les vestiaires, elle a déjà oublié cet épisode.

Contrairement à Pill.

4

Holly et Corrie prennent un Lyft pour se rendre au Macbride Hall. Sur place, Corrie discute avec les libraires de Prairie Lights et avec le régisseur, en précisant bien qu’elles exigent un micro filaire et non pas un micro-cravate pour Kate. Cette dernière vérifie le son – « Check un, check deux » – pendant que Holly examine la porte des coulisses, par laquelle elles vont entrer et sortir, puis elle part repérer les autres points d’accès.

Elle se présente à la directrice de la programmation, Liz Horgan, et lui demande si le public devra passer sous des portiques de sécurité. Non, répond Horgan. En revanche, toute personne qui refuse la fouille de son sac sera refoulée. Holly n’est pas enthousiaste, mais elle se répète que de toute façon, si quelqu’un veut réellement s’en prendre à une célébrité, rien ne peut empêcher un drame, hormis la chance et une réaction instantanée, ou une combinaison des deux.

Corrie reste sur place. Holly prend un autre Lyft pour rentrer à l’hôtel. La nouvelle suite de Kate se situe au deuxième étage.

« C’est ce qu’ils appellent une chambre d’attente, explique-t-elle. C’est déjà mieux qu’une *salle* d’attente. Où va-t-on loger après la conférence ? Corrie nous a certainement trouvé quelque chose. Elle est formidable.

– Un Holiday Inn », dit Holly.

Kate grimace.

« Il faut bien marcher quand le diable nous entraîne.

– *Tout est bien qui finit bien*, Shakespeare. »

Kate rit.

« Une garde du corps doublée d’une diplômée en littérature.

– Non, mais j’ai beaucoup lu Shakespeare quand j’étais jeune. »

Roméo et Juliette, par exemple. Encore et encore.

« On va dîner, dit Kate. C’est offert par la maison. Alors, commandez quelque chose de cher. Moi, je choisirai le poisson. Si je mange autre chose, je risque de roter et de péter sur scène.

– Vous êtes toujours nerveuse avant vos… avant d’apparaître en public ?

– C’est un *show*, Holly. N’ayez pas peur du mot. Et je ne suis pas nerveuse, non. Excitée. Je suis une militante, je n’ai pas honte de l’avouer. J’essaie de le masquer derrière l’humour. C’est un numéro de stand-up, le plus drôle possible, mais derrière cette apparence, c’est extrêmement sérieux. Je ne reconnais plus le pays dans lequel j’ai grandi. L’Amérique est devenue une immense baraque de foire. Ne me lancez pas sur ce sujet. Et vous ? Vous êtes nerveuse ?

– Un peu, reconnaît Holly. Le travail de garde du corps, c’est nouveau pour moi.

– Vous avez été parfaite quand cette alarme s’est déclenchée. Et moi, j’ai joué les emmerdeuses, n’est-ce pas ? »

Holly ne veut pas répondre oui ou non, alors elle esquisse un geste vague.

Kate sourit.

« Réactive en situation de crise, spécialiste de Shakespeare et diplomate. Une triple menace. » Elle tend le menu du room service. « Qu’est-ce qui vous ferait plaisir ? »

Holly commande un club-sandwich en sachant qu’elle y touchera à peine. Le moment est bientôt venu pour elle de mériter son salaire.

5

Quand Trig retourne au travail, les effets de l’anesthésiant utilisé par Rothman (de la novocaïne, ou ce qui la remplace de nos jours) se dissipent, et la cavité où se trouvait sa molaire l’élance. Rothman lui a délivré une ordonnance pour des antalgiques et il s’est arrêté en chemin pour les acheter. Six comprimés seulement : ils sont devenus terriblement radins avec ces choses-là.

Maisie lui demande comment il se sent. Pas très bien, répond-il, et elle soupire : « Oh, mon pauvre. » Trig lui demande s'il y a des choses urgentes à régler, des coups de téléphone à passer. Rien dont elle ne puisse se charger, dit-elle. Uniquement les affaires courantes. Elle lui suggère de rentrer chez lui. Et de s'allonger. Avec peut-être une poche de glace sur la joue.

« C'est ce que je vais faire, je crois. Bonne soirée, Maisie. »

Il ne rentre pas chez lui, il se rend à Dingley Park.

Il y a un petit parking réservé au personnel du parc, près de la vieille patinoire de hockey Holman en forme de silo bancal. Il se gare et, en descendant de voiture, il se ravise et prend le .22 dans la console centrale. Il le glisse dans la poche de sa veste sport.

Je ne vais pas faire n'importe quoi avec, se dit-il. Des paroles qui lui rappellent, inévitablement peut-être, l'époque où il buvait. En sortant du bureau, avant de rentrer chez lui, il poussait la porte du Three-Ring en se disant : *Je boirai juste un Coca. Cette fois, je le pense vraiment.*

Ce qui fait rigoler le fantôme de son père.

La vieille patinoire est entourée de pins et d'épicéas. Sur la droite, il y a des bancs pour pique-niquer et des food-trucks – Frankie's Fabulous Fish, Taco Joe's, Chicago Dogs & Pizza –, fermés à cette heure. De plus loin lui parviennent les cris des hommes qui s'entraînent en vue du match caritatif entre la police et les pompiers. Il entend les tintements des battes en aluminium et les rires.

La porte à double battant, à moitié branlante, de la patinoire est flanquée de peintures presque effacées représentant des hockeyeurs. Un panneau indique PATINOIRE HOLMAN FERMÉE SUR ORDRE DU CONSEIL MUNICIPAL. Dessous, quelqu'un a ajouté à la craie : PARCE QUE JÉSUS NE PATINE PAS ! Ce qui n'a aucun sens aux yeux de Trig.

Il essaie d'ouvrir la porte. Verrouillée, comme il s'y attendait. Mais il y a un boîtier numérique et la petite lumière rouge en haut indique que les piles ont encore du jus. Il ne connaît pas le code, évidemment, mais cela ne veut pas dire qu'il ne peut pas entrer. Son père a été électricien, et quand il n'était pas occupé à lui gueuler dessus, à le tabasser ou à l'emmener ici même, il lui parlait parfois de son travail, et il lui a appris certaines combines. *Toujours prendre une photo du tableau électrique avant de se mettre au boulot. Toujours avoir des colliers de serrage à portée de main,*

ils servent à un tas de choses. Ne fourre pas tes doigts là où tu ne fourrerais pas ta bite. Enfant, Trig encourageait ces sermons car ils étaient intéressants, et surtout, quand son père parlait, son père était heureux. Le hockey le rendait heureux également, surtout quand les joueurs balançaient leurs gants sur la glace pour en venir aux mains. *Bang-bang-bang.* Parfois même, il prenait Trig par les épaules dans un geste d'affection spontanée. *Trig*, disait-il. *Mon bon vieux Trigger.*

Les sermons et les conseils à la patinoire Holman duraient habituellement dix-huit minutes, pas plus, pas moins. La durée de la pause entre deux tiers-temps.

Trig regarde autour de lui. Personne en vue. Il introduit ses ongles sous le couvercle du boîtier. Il le soulève en faisant levier et regarde à l'intérieur. Il est écrit CP 9721. CP pour Code Plombier. Mais son père lui a expliqué que c'était un vestige du passé. Aujourd'hui, toutes sortes de personnes – les agents d'entretien de la patinoire, les électriciens, les opérateurs de la Zamboni – se servent du CP.

Trig remet en place le couvercle du boîtier et tape le code 9721. La lumière rouge devient verte. Il entend la porte se déverrouiller. Et voilà, il est entré. Un jeu d'enfant. Il traverse le hall, où une machine à pop-corn abandonnée monte la garde au-dessus d'un snack-bar vide. Des affiches jaunies représentant des hockeyeurs des Buckeye Bullets ornent les murs.

Il pénètre dans la patinoire elle-même. Des traits de lumière du jour parcourent le toit qui se désagrège lentement. Des pigeons (il suppose que ce sont des pigeons) battent des ailes et s'envolent. Contrairement aux solides gradins métalliques des terrains de football et de softball, les sièges ici sont en bois, affaissés et pleins d'échardes. Faits pour recevoir des fantômes comme le père de Trig. Il n'y a plus de glace depuis longtemps, évidemment. Des planches de sept mètres de long, créosotées, s'entrecroisent sur un sol en béton lézardé, formant un immense jeu de morpion. Quelques mauvaises herbes, robustes, poussent ici et là. Il y a étonnamment peu de déchets : pas de sachets de chips ou autres, pas d'ampoules de crack brisées, pas de capotes. Les camés ont été tenus à l'écart, au milieu des arbres environnants, pour l'instant du moins.

Trig marche vers ce qui était autrefois le centre de la glace. Il pose un genou à terre et caresse une des planches, en douceur pour ne pas se planter une écharde dans le doigt et ajouter une douleur à celle qui palpite dans sa

bouche. Il ignore à quoi servent ces planches. Peut-être sont-elles là pour dissuader les skaters, ou peut-être que quelqu'un a voulu les entreposer à l'abri des intempéries, mais il sait une chose : elles brûleraient rapidement. Toute la patinoire s'embraserait comme une torche. Et si certains innocents étaient présents (dont quelques célébrités), eux aussi prendraient feu instantanément.

Je ne pourrai pas glisser dans leurs mains les noms des coupables car ils seraient réduits en cendres.

Soudain, une idée lui vient, si brillante qu'il en perd presque l'équilibre, comme s'il avait reçu un coup violent. Placer les noms des coupables dans les mains des innocents ne serait peut-être pas nécessaire. Il existe peut-être une meilleure solution. Il pourrait placer leurs noms là où tout le monde en ville les verrait. Et même les gens du monde entier, grâce aux équipes de télévision.

De toute façon, je ne pourrai pas les éliminer tous, se dit-il en se relevant. *C'était trop ambitieux. Un rêve insensé. La chance ne peut pas me sourire à chaque coup. Mais je devrais pouvoir en liquider la plupart, y compris le coupable. Celui qui mérite de mourir plus que les autres.*

« Je dois établir un plan, murmure-t-il en rebroussant chemin parmi les planches entrecroisées. Trouver un moyen de les réunir ici. Le plus grand nombre possible. »

Pourquoi faut-il que ce soit ici ?

C'est comme ça, voilà tout. Il repense aux sermons de dix-huit minutes et à l'étreinte brutale de son père, parfois. C'étaient les seuls moments

(Trig, mon bon vieux Trigger)

où il se laissait aller. Jamais avec sa mère, *partie*.

« La ferme ! dit-il, suffisamment fort pour faire fuir d'autres pigeons. La ferme ! »

Il longe le snack-bar abandonné et passe devant le guichet. Il entrouvre la porte. Personne dehors. Le vent fait trembler les affiches dans le hall. Il sort et tape le Code Plombier pour verrouiller la porte. Il suit l'allée en ciment envahie de mauvaises herbes pour regagner sa voiture, puis change d'avis et décide d'aller jeter un coup d'œil à l'entraînement qui se poursuit sur le terrain de softball.

Il est à mi-chemin quand une fille – cheveux sales, yeux cernés, corps décharné, la vingtaine peut-être – l'aborde au milieu des arbres.

« Hé, mec.

– Salut.

– T’aurais pas de la came ? »

Il a assisté à des réunions des NA en plus de celles des AA (elles soignent la même maladie, celle de l’addiction), et pourtant la puissance du manque chez le drogué ne cesse de l’étonner. Cette fille voit arriver un type qui, avec sa veste et ses chaussures Farah, ressemble plus à un homme d’affaires (voire à un flic en civil) qu’à un dealer, mais le besoin est si fort qu’elle l’aborde malgré tout. Sans doute qu’elle poserait la même question à un vieillard appuyé sur un déambulateur.

Trig s’apprête à dire non, avant de se raviser. Elle s’offre sur un plateau, et si elle meurt, les seuls à la regretter seront les employés de son futur centre de désintoxication. Il touche l’arme dans sa poche et demande :

« Qu’est-ce que tu cherches, ma jolie ? »

Une étincelle s’allume dans les yeux morts de la fille.

« Qu’est-ce que tu as ? Moi, j’ai ça », dit-elle en soupesant ses seins.

Il pense aux sachets qu’il a vus traîner dans les caniveaux et les allées.

« Du Queen’s Best, ça t’intéresse ? »

L’étincelle s’enflamme.

« Super. Génial. Qu’est-ce que tu veux ? Une branlette ? Une pipe ? Un peu des deux ?

– Pour la Reine, répond Trig, je veux baiser avec toi. Jusqu’au bout.

– Oh, mec. Je sais pas. Tu as combien ?

– Un *cue ball*. »

Il connaît le jargon. Un *cue ball*, c’est un *eight ball* multiplié par deux, soit sept grammes.

« Où ça ? » Elle regarde autour d’elle d’un air dubitatif. « Ici ?

– Là-dedans. » Il montre la patinoire. « On sera tranquilles.

– C’est fermé. »

Trig baisse la voix, espérant être crédible dans le rôle d’un homme qui a envie de se taper une fille sans doute porteuse d’une demi-douzaine de maladies.

« Je connais le code secret. »

Après un dernier coup d’œil aux alentours pour s’assurer qu’ils sont seuls, il lui prend la main et l’entraîne vers la patinoire abandonnée.

Ne jamais trembler.

Un peu plus tard, il glisse dans cette main le nom de Corinna Ashford.

6

Lorsque Kate entre (non, lorsqu'elle se pavane) sur scène, la majeure partie des spectateurs se lèvent pour l'acclamer et l'applaudir. Postée dans la pénombre des coulisses à côté de Corrie, Holly en a la chair de poule. Elle a appris le courage et la bravoure car elle n'avait pas le choix. Elles ont fait d'elle quelqu'un de meilleur, mais au fond d'elle-même, elle demeurera éternellement une femme timide qui se sent souvent inadaptée, incapable de s'imposer sans commettre une bourde, et elle ne comprend pas comment quelqu'un peut s'avancer avec une telle assurance devant une salle comble. D'autant que tout le monde ne l'applaudit pas. Vers le fond, un groupe de personnes toutes vêtues du même T-shirt bleu sur lequel on peut lire LE DROIT À LA VIE la conspue copieusement.

Kate s'arrête au centre de la scène, ôte sa casquette de baseball d'un large geste et salue bien bas. Puis elle se saisit du micro et le fait tournoyer comme un bâton de majorette.

« Woman Power !

– *Woman Power !*

– Je veux vous entendre, Iowa City ! Woman Power ! »

La foule exulte. Les défenseurs du Droit à la Vie restent assis, les bras croisés, tels des enfants boudeurs.

Une main se referme sur le coude de Holly. Qui sursaute.

« Elle est impressionnante, hein ? murmure Corrie.

– Oui. En effet », confirme Holly.

D'autant que la femme qui a lancé du détergent au visage de Corrie et aspergé les bagages de Kate de sang et de viscères pourrait se trouver dans cette foule. Armée. Non pas au milieu de ces T-shirts bleus. Ni vêtue d'un uniforme marron de femme de chambre. Mais sous l'apparence d'une femme qui semble sans doute calme et intéressée. Une femme qui applaudit.

Bref, une femme qui pourrait ressembler à Holly elle-même.

La foule s'apaise. Mais pas les militants du Droit à la Vie. Dès que les gens se rassoient, ils se lèvent et se mettent à scander : « Avortement égale

meurtre ! Avortement égale meurtre… ! »

Holly se raidit et glisse sa main dans son sac. La majeure partie du public hue. Des cris retentissent : « Fermez-la et asseyez-vous ! » Le slogan « Notre corps, notre choix » se fait entendre. Des placeurs se dirigent vers les T-shirts bleus.

Kate lève les mains. Elle sourit.

« Silence, les gauchistes, les bisounours. Du calme. Laissez-les se défouler. »

Les militants du Droit à la Vie continuent à scander, puis ils s'aperçoivent que la plupart des personnes présentes les regardent comme on regarde les singes au zoo quand ils se livrent à une activité étrange : se bombarder avec leurs excréments, par exemple. Leurs cris faiblissent… achoppent… puis se taisent.

« Bien, voilà, dit Kate sur le ton d'une mère qui s'adresse à un enfant épuisé par sa crise de colère. Vous avez dit ce que vous aviez à dire. Vous avez défendu vos convictions. C'est comme ça qu'on fait dans ce pays. Maintenant, c'est mon tour, d'accord ? Le tour d'une femme qui estime *qu'une enfant violée qui se retrouve enceinte devrait avoir le choix !* »

Tonnerre d'applaudissements. Corrie se tourne vers Holly, et si celle-ci n'avait encore jamais vu une personne avec des étoiles dans les yeux, c'est chose faite.

« Ça me fait toujours le même effet, confie Corrie. Elle me bluffe à tous les coups. Parfois, c'est une emmerdeuse, mais quand elle monte sur scène… Vous le ressentez, hein ?

– Oui.

– Elle pense ce qu'elle dit. Chaque parole. Elle est sincère.

– Oui.

– Bon, j'ai eu ma dose du jour. » Corrie rit et essuie quelques larmes. « Je serai dans la loge pour passer des coups de fil et préparer Davenport. Vous saurez retrouver le chemin, hein ?

– Oui. Souvenez-vous, ce soir on ne sort pas par l'entrée des artistes. »

Corrie dresse les pouces et récite :

« On passe par le Hall Sud. Les bagages et les voitures restent au Radisson. On les récupérera demain. »

Une nouvelle salve d'applaudissements déferle de l'auditorium lorsque Kate exécute son célèbre geste *venez, venez*, en agitant les doigts des deux

mains.

7

Chris est assis au troisième rang, ses cheveux blonds sont bien peignés, il porte une chemise en oxford bleue et un jean neuf. Il n'est pas armé. Il pensait qu'il y aurait des portiques de détection, mais ce n'est pas la seule raison. Il mourra s'il le faut. Toutefois, il espère que sa sœur et lui pourront liquider cette salope et s'en tirer. Il reste encore de nombreuses étapes dans la Tournée de la Mort de McKay. Le martyre n'est que la solution ultime.

Elle a quelque chose de magnétique, il doit l'avouer. Pas étonnant que toutes ces femmes autour de lui soient subjuguées. Pas étonnant que le pasteur Jim, de l'Église de l'Authentique Christ Saint, la surnomme « la servante de l'Antéchrist ». Mais c'est Andy Fallowes, premier diacre du pasteur Jim et responsable des finances de l'Église, qui a confié à Chris sa mission. Car, dit-il, le pasteur Jim est juste bon à faire de beaux discours.

« C'est aux patriotes chrétiens tels que nous, Christopher, qu'il incombe de passer des paroles aux actes. Tu n'es pas d'accord ? »

Il était d'accord à cent pour cent. Et Chrissy aussi.

Sur scène, Kate demande aux spectateurs d'imaginer qu'ils sont à l'école.

« Vous pouvez le faire ? Parfait ! Je veux que tous les hommes présents dans l'assistance lèvent la main. Allez, les gars ! Imaginez que je suis la prof pour qui vous aviez le béguin en sixième. »

Des rires parcourent la salle. Des hommes lèvent la main, Chris en fait partie.

« Maintenant, les hommes qui ont subi un avortement, gardez la main levée. Les autres, baissez la main. »

Chris n'en croit pas ses oreilles. C'est comme si elle s'adressait directement à lui.

« Est-ce un homme hors du commun que j'aperçois là-bas ? demande Kate en mettant sa main en visière. La Vierge Marie version chromosome XY ? »

Chris s'aperçoit qu'il a gardé la main levée. Il la baisse, sous des éclats de rire bon enfant qui, à ses oreilles, sonnent comme des railleries. Il les imite, comme on enfile une tenue de camouflage, mais son esprit hurle et

martèle, de même que ses poings martèlent parfois les murs des chambres de motel miteuses dans lesquelles il dort – il ne mérite pas mieux –, jusqu'à ce que quelqu'un gueule : « Silence ! On essaie de dormir ! »

Allez-y, pense-t-il. *Moquez-vous de moi. Riez ! On verra si vous rirez encore quand j'enverrai votre garce adorée en enfer.*

« Bon, assez plaisanté, dit Kate. Les hommes n'avortent pas, nous le savons tous. Mais qui fait les lois dans l'Iowa ? »

Sur ce, elle est lancée.

8

Izzy travaille tard ce soir-là, pour rattraper son retard sur les autres dossiers. Dans des moments comme celui-ci, quand la plupart des autres box sont vides, et que même le bureau de Lew Warwick est éteint, elle songe qu'elle devrait peut-être accepter la proposition de Holly de rejoindre Finders Keepers. Certes, il y aurait toujours de la paperasserie, mais sans doute qu'elle ne serait pas obligée de participer à des mascarades comme la conférence de presse de cet après-midi et de supporter l'horrible George Pill.

Son portable sonne. L'écran affiche 911.

« Jaynes, j'écoute.

– Izzy, c'est Patti, à l'accueil. Je viens de recevoir un appel de quelqu'un qui prétend être ton tueur en série. Il voulait que je lui donne ta ligne directe si tu étais là. Je… »

Le téléphone de bureau d'Izzy se met à clignoter.

« Localise l'appel ! » dit-elle à Patti, et elle coupe la communication. Pour décrocher son poste fixe. « Isabelle Jaynes. Qui est à l'appareil ? »

Quand Izzy était encore une jeune inspectrice, Bill Hodges lui avait dit qu'elle serait étonnée par le nombre de fois où son correspondant, surpris par cette question, donnait son nom.

Pas cette fois.

« Bill Wilson. » La presse n'a pas mentionné ce pseudonyme. « Donnez-moi votre numéro de portable, inspectrice Jaynes. Je veux vous envoyer une photo.

– Quel genre de…

– Je sais que vous essayez de gagner du temps. Si vous voulez cette photo, donnez-moi votre numéro. Sinon, je raccroche et je l'envoie à Buckeye Brandon. »

Son interlocuteur est un homme adulte sans accent (elle ne l'entend pas, en tout cas). Mais un expert en linguistique qui écouterait cet enregistrement pourrait peut-être en déceler un. Izzy lui donne son numéro. La prochaine fois qu'il l'appellera – s'il y a une prochaine fois –, elle l'enregistrera.

« Merci. Je vous envoie cette photo car je veux que vous voyiez le nom d'une autre complice du meurtre d'Alan Duffrey. Au revoir. »

Sur ce, il raccroche. Mais quelques secondes plus tard, le portable d'Izzy lui annonce l'arrivée d'un texto. Elle l'ouvre et découvre une main de femme en très gros plan. Le fond est flou et gris. Du béton probablement. Un trottoir ?

Dans la main, sur un bout de papier, un nom est écrit en capitales : CORINNA ASHFORD. Jurée n° 7 dans le procès d'Alan Duffrey.

9

Trig met fin à la communication sur le téléphone prépayé qu'il a utilisé (il y en a trois autres dans la caisse à outils de la Toyota). Il ne prend pas la peine de retirer la carte SIM. Qu'ils localisent l'appel s'ils le peuvent. Il est sur le parking du Mingo Auditorium, qui accueille en ce vendredi soir un show de voitures customisées et un groupe de country baptisé les Ruff Ryders en guise d'animation. Le parking principal est rempli de véhicules, dont beaucoup arborent des autocollants du style RÉFLÉCHISSEZ-Y À DEUX FOIS CAR MOI JE NE LE FERAI PAS ET LES FILLES AUSSI AIMENT LES FLINGUES.

Trig marche jusqu'à la poubelle la plus proche, essuie le téléphone, le jette, regagne sa voiture et s'en va. Ils retrouveront peut-être le téléphone, peut-être pas (les éboueurs l'auront peut-être emporté demain matin). Même s'ils ne le retrouvent pas, ils peuvent se servir de l'IMEI, l'International Mobile Equipment Identity (les empreintes digitales du téléphone) pour relier le texto qu'il a envoyé à Jaynes à l'endroit où il a acheté le téléphone, en l'occurrence une épicerie de Wheeling, en Virginie-Occidentale. Et payé en liquide, il y a plus de deux mois. Si les images de

vidéosurveillance existent encore – c'est peu probable –, elles montreront un individu de type caucasien, de taille moyenne, portant une casquette des Denver Broncos et des lunettes de soleil Foster Grant.

Trig pense avoir tout prévu, mais il sait qu'il a peut-être oublié quelque chose. Comme il avait oublié la pancarte de l'auto-stoppeur. Qui est toujours dans son coffre. Il est peut-être un serial killer (il a mis du temps à accepter cette appellation, à défaut de s'en réjouir), mais il n'est pas victime du complexe de Dieu. S'il continue – et il en a bien l'intention –, il sait qu'ils l'arrêteront tôt ou tard.

Parler à la standardiste de la police, puis à Jaynes, était risqué. Envoyer la photo l'était encore plus, mais il ne supporte pas l'idée de gâcher le meurtre de la jeune camée. Ce serait un meurtre gratuit, pour le plaisir, et il espère ne pas être tombé si bas. Ils doivent savoir qu'elle a été assassinée à la place de Corinna Ashford. *Ashford* doit le savoir.

Il aurait pu indiquer à Jaynes l'endroit où se trouve le corps, mais la patinoire Holman deviendrait alors une scène de crime, et il veut la garder pour ce qu'il considère à présent comme son apothéose. Même si, bien évidemment, le corps de la junkie risque d'être découvert, il le sait. Si une équipe d'entretien décide de se rendre à la patinoire ces prochains jours, par exemple. Ça l'étonnerait. Le bâtiment est condamné. Mais les ouvriers ne sont pas le seul danger. Si ce site est resté protégé des drogués jusqu'à présent, cela ne veut pas dire qu'ils ne finiront pas par s'y introduire dans un futur proche. Et il n'est pas la seule personne assez futée pour connaître l'astuce du Code Plombier. Si ça se trouve, des camés sont déjà entrés dans la patinoire, et ils ont tout nettoyé en partant. Qui a dit que c'étaient tous des sagouins ? Il est possible, par ailleurs, que celui ou celle qui découvre le corps ne le signale pas, mais il est probable que la personne en question passe un coup de téléphone anonyme (sans doute après avoir fouillé le cadavre en espérant y trouver de la drogue ou du fric).

Autre possibilité : en fonction des températures de la semaine prochaine, il se peut que quelqu'un sente des odeurs de putréfaction et que l'on charge un employé du parc d'enquêter. Ce serait bien dommage, car Trig a l'intention d'utiliser à nouveau la patinoire. Si le corps est découvert, il sera obligé de revoir ses plans. Comme le disent les sages : à toutes les époques, il y a des emmerdes.

10

Holly les fait sortir du Macbride par la porte du Hall Sud dès que Kate quitte la scène, au grand désespoir des chasseurs d'autographes qui attendent en vain devant l'entrée des artistes (elle découvrira par la suite que ça ne sera pas toujours aussi facile). La librairie leur a fourni une berline. Kate, encore sur un petit nuage après sa performance de ce soir, ne se plaint même pas d'être conduite dans un Holiday Inn.

« C'était bien, non ? » demande-t-elle.

Corrie lui répond que c'était très bien, et Holly fait de même. Hélas, elle n'a pas eu l'occasion d'apprécier les traits d'esprit et les provocations de Kate. Ni sa lucidité. Autant de qualités qu'elle aurait savourées si elle avait été dans le public. Mais elle n'est pas là pour savourer.

Elle remet à Corrie plusieurs photos, des captures d'écran, qu'elle a réclamées au régisseur. Elles proviennent des caméras de surveillance et montrent les trois premières rangées de la partie centrale. Grâce à l'éclairage de la scène, les visages sont bien visibles et levés vers Kate.

« Voyez-vous quelqu'un qui ressemble à la femme qui vous a agressée à Reno ? »

Corrie fait défiler les photos en secouant la tête.

« Tout s'est passé si vite. Et il pleuvait. Je ne peux pas affirmer que c'est une de ces femmes, et je ne peux pas affirmer le contraire. »

Holly récupère les photos.

« C'était à tout hasard. »

Kate est ailleurs.

« Vous avez trouvé ça bien, vraiment ? Dites-moi la vérité. »

Corrie la rassure de nouveau. Holly se retourne (c'est la quatrième ou cinquième fois) pour vérifier que personne ne les suit, mais à présent qu'il fait nuit, comment savoir ? Les voitures ne sont que des formes sombres derrière les phares. Elle sent poindre une migraine et elle a envie de faire pipi. Elle se rappelle (pour la quatrième ou cinquième fois, là aussi) qu'elle devra y réfléchir à deux fois si, à l'avenir, on lui propose un autre boulot de garde du corps.

Sa défunte mère s'exprime parfois dans sa tête, généralement dans les moments les plus inopportuns. Comme maintenant.

Si Kate McKay se fait assassiner alors que tu es censée la protéger, la question ne se posera pas, hein ? Et elle conclut par ce soupir chargé d'exaspération : *Oh, Holly.*

Chapitre 11

1

Holly dort par intermittence, d'un sommeil peu réparateur. Leur Holiday Inn est situé dans la zone commerciale de Coral Ridge, relativement calme après vingt-deux heures, et l'unique fête, organisée à l'autre extrémité, commençait déjà à s'essouffler sur le coup de minuit. Hélas, le motel est situé entre la I-80 et l'autoroute de la Grande Armée de la République[1], où le bourdonnement des semi-remorques qui roulent vers l'est ou l'ouest ne cesse jamais. Habituellement, ce bruit de fond la berce, mais pas ce soir. Elle a réservé trois chambres. La sienne se trouve entre celle de Corrie et celle de Kate. Elle redoute d'entendre soudain le bruit d'une porte qu'on force ou le mugissement d'une de leurs alarmes anti-agression. Elle sait qu'elle ne dormira que d'une oreille au cours de la semaine à venir. Plus longtemps si elle décide d'aller jusqu'au bout de la tournée. Si la police arrêtait la femme qui a projeté du détergent et envoyé une lettre contenant de l'anthrax, cela lui faciliterait les choses, même si…

Holly ne cesse de repenser à ces perturbateurs lors de la conférence de la veille, ces hommes et ces femmes tous vêtus du même T-shirt bleu sur lequel était écrit LE DROIT À LA VIE. Combien leur colère leur paraissait légitime. Ce sont les mêmes qui manifestent devant les cliniques où l'on pratique des avortements. Qui jettent parfois du sang d'animaux sur les femmes et les jeunes filles qui viennent subir cette opération. Plusieurs médecins et infirmières ont même été attaqués. Et Holly connaît au moins un médecin, le Dr David Gunn, qui a été abattu. Elle finit par sombrer dans un sommeil plus profond, où elle rêve de sa mère.

Imaginer que tu puisses protéger ces deux femmes, c'est ridicule, lui dit Charlotte Gibney. *Tu as oublié le livre de la bibliothèque dans le bus.*

Alors qu'elle se brosse les dents à six heures et quart, son téléphone sonne. C'est Jerome qui veut savoir s'il peut offrir un petit déjeuner à John

Ackerly aux frais de l'agence.

« Je veux lui poser une question au sujet de ce type des AA, celui qu'il a retrouvé mort. J'ai essayé de te joindre hier, mais ton téléphone était éteint. »

Holly soupire.

« Ce métier interdit toute distraction. Que veux-tu lui demander, au juste ? N'oublie pas que c'est la police qui enquête, pas nous.

– Ça concerne l'agenda. Mais ne t'inquiète pas, je paierai de ma poche. On parle de combien ? Vingt ou trente dollars ? »

Grâce au succès de ton livre, tu peux te le permettre, songe Holly.

« Non, non. Utilise la carte de Finders Keepers. Et tiens-moi informée si tu apprends quelque chose.

– Promis. Mais c'est sans doute un truc sans importance.

– Pourquoi tu m'appelles alors ? Pas uniquement pour me demander si tu peux offrir un petit déjeuner à un informateur éventuel ? Je n'y crois pas une seule seconde.

– Je te tiendrai au courant s'il en sort quelque chose. Ou pas. Comment ça se passe là-bas, dans l'Amérique profonde ? »

Elle envisage d'insister pour savoir ce que Jerome a en tête, précisément (elle sait qu'il le lui dirait car c'est pour cela qu'il l'a appelée, devine-t-elle), mais elle s'abstient.

« Tout se passe bien pour le moment, mais je suis un peu sur les nerfs. La femme qui harcèle Kate ne plaisante pas. »

Elle lui relate les derniers événements, en finissant par la porte de la chambre forcée et les viscères sanglants déversés sur les bagages de Kate.

« Elle a pensé à annuler sa tournée ?

– Elle ne le fera pas. C'est une femme… déterminée.

– Tu veux dire entêtée ? »

Un moment de silence à Iowa City. Puis :

« Les deux.

– Je suis un peu étonné que son éditeur n'ait pas tout arrêté. Ce sont des gens plutôt prudents d'habitude. »

En disant cela, il songe à tout ce qui s'est passé avant la publication de son livre. L'éditeur avait fait appel à une relectrice chargée de traquer les termes pouvant être jugés offensants. Celle-ci avait suggéré quelques légers

changements. Que Jerome avait acceptés, persuadé qu'il y en aurait eu davantage s'il avait été blanc.

« L'éditeur n'a rien à voir dans cette tournée, répond Holly. C'est Kate qui a tout organisé. C'est une démarche politique, plus que promotionnelle, pour son nouveau livre. Elle a une assistante qui s'occupe d'organiser des signatures avec les librairies. Elle s'appelle Corrie Anderson. Je l'aime bien. Elle est efficace. Et tant mieux, car Kate peut se montrer très exigeante.

– C'est elle qui a reçu une douche de détergent ? Et la carte qui contenait de l'anthrax ?

– Oui.

– Et malgré cela, elle continue ?

– Oui.

– Tu as du pain sur la planche, on dirait.

– Oui.

– Tu regrettes d'avoir accepté ce job ?

– C'est stressant, mais j'y vois une occasion d'élargir mes compétences.

– Veille sur elles, Hollyberry. Et sur toi.

– C'est prévu. Et arrête de m'appeler comme ça.

– Ça m'a échappé. »

Elle perçoit le sourire dans la voix de Jerome.

« À d'autres. Va interroger John et passe-lui le bonjour.

– Je n'y manquerai pas.

– Allez, dis-moi ce que tu as en tête. Je sais que tu en meurs d'envie. »

Après réflexion, il dit :

« À plus tard, Balthazar. »

Et il coupe la communication.

Holly s'habille, plie soigneusement son pyjama dans sa valise et ouvre la porte pour contempler la vaste portion de l'Iowa qui s'offre à son regard. C'est dans des moments comme celui-ci, tôt le matin, par une belle journée de printemps, qu'elle a vraiment envie d'une cigarette.

Son téléphone sonne de nouveau. C'est Corrie, qui veut savoir si elle est prête à prendre la route, direction Davenport.

– Aussi prête que possible », répond Holly.

2

Chris se réveille d'un terrible cauchemar. Il était assis au troisième rang du Macbride. Sur scène, la femme – magnétique, belle et dangereuse – demandait à tous les hommes présents de lever la main. *Imaginez que je suis la prof pour qui vous aviez le béguin en sixième*, disait-elle, et dans l'esprit de Chris elle devenait Mlle Yarborough. Il était scolarisé à domicile, évidemment, comme tous les enfants de l'Église de l'Authentique Christ Saint (les écoles publiques étant les outils de l'État profond), mais Mlle Yarborough venait leur donner des cours de maths et de géographie. Cheveux blonds, yeux bleus, longues jambes lisses.

Dans son cauchemar, McKay demandait aux hommes qui avaient subi un avortement de garder la main levée. Cette idée absurde provoquait des rires, et tous les hommes baissaient la main. Sauf Chris. Sa main refusait de retomber. Elle était figée au bout de son bras tendu vers le toit. Et des milliers de personnes le regardaient. Quelqu'un criait : *Où est ta sœur ?* Quelqu'un d'autre murmurait : *C'est notre secret.* Il connaissait cette voix. Il se retournait, la main toujours levée, figée, et il voyait maman telle qu'elle était vers la fin, si pâle, si maigre. Et elle criait, pour que tout le monde l'entende dans la salle : *Tu es toi, et elle, c'est elle !*

C'est à ce moment-là qu'il s'arrache à cette scène et se retrouve affalé sur la moquette crasseuse et aplatie de sa chambre de motel. Il a entortillé le drap et la couverture élimée autour de lui, et il parvient à peine à desserrer le poing pour les lâcher.

Tu es toi, et elle, c'est elle.

Il se lève, marche jusqu'à la salle de bains en titubant et s'asperge le visage d'eau froide. Il pense que ça lui a fait du bien, et que ça va mieux, mais soudain, son estomac se contracte et il n'a même pas le temps de se retourner vers les toilettes. Il vomit dans le lavabo la quesadilla au bœuf qu'il a mangée au Taco Bell la veille au soir.

C'est notre secret.

Et pendant un temps, ça l'a été.

Il reste devant le lavabo, certain qu'il va vomir de nouveau, mais son diaphragme se relâche. Il rince le lavabo et ramasse les petits morceaux avec un gant de toilette, qu'il lance dans la baignoire. *Splat.*

Dans des moments comme celui-ci, qui suivent ses fréquents cauchemars, il est les deux. Il revoit la main qui pend du lit du haut, et il est les deux. *Pas morte, pas morte* : cette formule fonctionne généralement,

mais après les cauchemars, au cœur de la nuit, ces mots n'ont aucun pouvoir. Dans des moments comme celui-ci, il ne peut nier le fait que Christine aura éternellement sept ans, que ses cheveux deviendront cassants dans son étroite demeure souterraine, et que tout ce qu'il peut faire, c'est habiter le fantôme de sa sœur.

Il entend papa s'adresser à maman : *Je l'interdis. Serais-tu Ève ? Écouterais-tu le serpent plutôt que ton mari et mangerais-tu le fruit de l'Arbre de la Connaissance ?*

Ce jour-là, sa mère avait pénétré là où elle n'allait jamais : dans la grange de papa. Là où il fabriquait ce qui faisait d'eux des gens non pas riches (ils versaient presque tout l'argent des brevets de papa à l'Église), mais aisés. *Ne vous vantez jamais*, avait dit leur mère aux jumeaux. *Tout ce que nous avons nous vient de Dieu. Votre père n'est qu'un intermédiaire. Cela signifie qu'il se contente de transmettre.*

Chris se tenait sur le côté de la grange, dans les mauvaises herbes jusqu'aux genoux, les sauterelles sautillaient autour de ses tibias, il écoutait à travers un interstice entre deux planches. Un interstice découvert par Chrissy.

Maman tenait rarement tête à papa, mais ce jour-là, après le départ du type des pompes funèbres, elle l'avait fait. *Tu ne fais que te cacher ici, Harold. Comment peux-tu te dire scientifique et ne pas vouloir savoir ce qui a tué ta fille ?*

Je ne suis pas un scientifique. Je nie la science. Je suis un inventeur ! Ils vont la découper en morceaux, pauvre idiote !

Chris n'avait jamais entendu son père traiter sa mère d'idiote. Il ne l'avait même jamais entendu hausser la voix devant elle.

JE M'EN FICHE !

Elle hurlait ! Sa mère hurlait !

JE M'EN FICHE ! JE DOIS SAVOIR !

Elle avait eu gain de cause. Bien que cela soit contraire aux préceptes de l'Église, une autopsie avait été pratiquée sur le corps de Christine Evangeline Stewart. Le responsable du décès était une chose baptisée « syndrome de Brugada ». Sa sœur avait succombé à une crise cardiaque à sept ans.

Il fallait que tu saches, hein ? lui avait dit papa plus tard. *Il fallait absolument que tu saches. Et maintenant, tu sais que son frère pourrait*

avoir la même chose car c'est héréditaire. Le voilà ton savoir, femme. Ton savoir inutile et vain.

Cette fois, ils étaient dans la maison, mais Chris était passé maître dans l'art d'écouter aux portes. Il ne connaissait pas le mot *héréditaire*, alors il avait regardé dans le gros Webster qui était dans la salle de cours. Il comprenait que ce qui avait tué Chrissy pouvait le tuer lui aussi. Évidemment, c'était parfaitement logique. Ils étaient jumeaux, non ? Chrissy avait hérité des cheveux bruns de son père, Chris des cheveux blonds de sa mère, ils ne se ressemblaient pas vraiment, mais suffisamment tout de même pour que chacun, en les regardant, sache qu'ils étaient frère et sœur. Ils aimaient papa, ils aimaient maman, ils aimaient le pasteur Jim et le diacre Andy, ils aimaient Dieu et Jésus. Mais surtout, ils s'aimaient mutuellement et ils vivaient dans le monde secret du chiffre Deux.

Syndrome de Brugada.

Héréditaire ?

Mais si Chrissy était vivante, s'il n'y avait pas de main qui pendait du lit du haut dans la poussière d'un rayon de soleil matinal, alors il pouvait cesser de s'inquiéter, certaines nuits, à l'idée que son propre cœur allait s'arrêter. Si Chrissy était toujours vivante, la douleur de sa mère disparaîtrait. *Sa* douleur disparaîtrait. Le sentiment de vide également. L'obscurité dans laquelle rôdait un monstre aux griffes sorties. Un monstre nommé BRUGADA. Prêt à bondir.

Son père trouvait la consolation dans l'Église. C'était Chris qui devait consoler sa mère. Elle n'avait pas été horrifiée la première fois où il était venu vers elle vêtu d'une des robes de Chrissy. Ni dégoûtée. Au contraire, elle lui avait ouvert ses bras.

« Je serai ta petite fille, lui avait-il dit, le visage collé contre sa poitrine. Je serai ton petit garçon aussi. Je peux être les deux.

– Ce sera notre secret, avait-elle dit en caressant ses cheveux, aussi fins que ceux de Chrissy. Notre secret. »

Ainsi, ils la maintenaient en vie. Quand papa avait découvert la vérité, il l'avait traité de travesti. Chris ignorait de quoi il parlait, jusqu'à ce qu'il aille consulter le Webster de nouveau. Et il avait été obligé de rire. Non, il n'était pas un travesti car il était Chrissy. Pas en permanence, mais quand il était elle, il *était* elle.

Ils avaient été très proches, ils l'étaient redevenus.

« Laisse-le tranquille, Harold. »

Pas de cris cette fois, juste un ton ferme. Une semaine après que papa avait découvert le pot aux roses et pris conseil auprès des anciens de son Église. « Laissez-le tranquille, vous tous. Et laissez-*la* tranquille.

– Femme, tu es folle.

– Il l'aime. » Une fois encore, Chris espionnait cette conversation grâce à un interstice entre deux planches de la Grange aux Inventions. « Et moi, je les aime tous les deux. Je t'ai tout donné, Harold. J'ai donné ma vie pour toi et ton Église. Tu ne me prendras pas ma fille, et tu ne prendras pas sa sœur à Christopher.

– Il est fou lui aussi !

– Pas plus que toi qui utilises les outils de la science et qui appelles ça la volonté de Dieu.

– Tu t'opposes à ma volonté ? »

Une mise en garde grondait dans sa voix, comme un orage qui approche.

« Non, Harold. Je ne m'y suis jamais opposée. Je dis juste que, comme lui, tu as deux façons de penser. Non… deux façons *d'être*. Chris, c'est pareil. » Un silence. « Et *elle* aussi.

– Acceptes-tu, au moins, de demander une aide psychologique ?

– Oui. À condition que cela ne sorte pas de l'Église. »

C'est ainsi que Chris et Chrissy en étaient venus à consulter Andy Fallowes. Andy n'avait pas ri. Il essayait de comprendre. Et les jumeaux l'aimeraient éternellement pour cette raison.

« Dieu commet-il des erreurs ? avait demandé le diacre.

– Bien sûr que non.

– As-tu toujours des pulsions masculines, Christopher ? »

Il avait pointé vaguement le doigt en direction de l'entrejambe de Christopher, sans regarder.

En pensant à Deanna Lane, avec qui il révisait l'orthographe et les maths, il avait répondu par l'affirmative. Quand il était Chris du moins. Et avec Deanna, comme avec Mlle Yarborough plus tard, il était toujours Chris. Il était Chrissy seulement avec sa mère, car la seule fois où son père l'avait vu porter une robe et la perruque que sa mère lui avait achetée… cela lui avait suffi.

Notre secret, notre secret.

« Quand tu es Christine, cela réconforte ta mère, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et ça te réconforte toi aussi.

– Oui.

– Tu n’as pas peur de mourir comme elle ?

– Non, parce qu’elle est vivante.

– Quand tu es Christine…

– Chrissy.

– Quand tu es Chrissy, tu *es* Chrissy.

– Oui.

– Et quand tu es Chris, tu *es* Chris.

– Oui.

– Crois-tu en Dieu, Chris ?

– Oui.

– Reconnais-tu en Dieu ton Sauveur ?

– Oui.

– Très bien. Tu peux continuer à être Christine – Chrissy –, mais uniquement avec ta mère. Tu en es capable ?

– Oui. »

Oh, ce soulagement.

Plus tard, beaucoup plus tard, il comprendrait le concept. Qui aux yeux de l’Authentique Christ Saint n’existait pas. Ni à ses propres yeux. Pour Chris (et pour Chrissy), ils étaient parfaitement sains d’esprit. En revanche, la *possession* était une réalité, qui pouvait être démoniaque ou bénigne. Bien que Fallowes ne l’ait jamais dit, Chris le soupçonnait de penser qu’il était possédé par l’esprit de sa défunte sœur. Quel âge avait-il alors ? Neuf ans ? Dix ans ?

C’est seulement cinq ou six ans plus tard que le diacre Andy, après avoir consulté les anciens de l’Église, le pasteur Jim et son père, avait commencé à lui parler de Katerine « Kate » McKay.

Jamais Fallowes ne leur avait avoué qu’il évoquait également cette tueuse avec la sœur de Chris.

3

Chris ressort de la salle de bains et considère les deux valises posées au pied du lit, la rose et la bleue. Il ouvre la rose. Sur le dessus se trouvent deux perruques, une brune et une blonde (il a jeté la rousse à Reno). Elle enfile un jean moulant et un T-shirt à col bateau. Puis la perruque blonde. Aujourd'hui, c'est Chrissy qui va accompagner McKay dans sa prochaine étape.

Chris est un homme d'action torturé par un méli-mélo de pensées et de cauchemars. Chrissy est une personne réfléchie, plus lucide. Elle a compris qu'Andy Fallowes, tout comme le pasteur Jim sans doute, a vu dans cette double personnalité un outil divin pour éliminer la Reine du Meurtre. Ces deux personnes, Chris et Chrissy, affirmeront avoir agi de leur propre chef, sans aucun lien avec leur Église. Comme on dit vulgairement, mais de manière appropriée, ils la boucleront.

Fallowes et le pasteur Jim voient en Kate McKay un redoutable pouvoir qui s'oppose aux lois de Dieu. Pas seulement en matière d'avortement, mais aussi d'acceptation de l'homosexualité, et par sa volonté de limiter (*d'étrangler*) le Deuxième Amendement. Mais surtout, ils redoutent l'influence de McKay sur les différents corps législatifs des États. McKay a compris que les véritables changements se produisaient au niveau local, ce qui fait d'elle un poison qui se diffuse lentement dans le corps politique.

Contrairement à Chris, Chrissy sait ce que Fallowes voit en eux : des pions.

Est-ce important ? Non. Le plus important, c'est que cette McKay veut attribuer le pouvoir de Dieu à des créatures terrestres qui n'ont aucune compréhension de la volonté divine.

4

Jerome Robinson et John Ackerly ont commandé des œufs brouillés et plusieurs litres de café dans un petit restau non loin du Happy, que John doit ouvrir à huit heures pétantes pour servir les clients matinaux qui ont besoin de leur dose de vodka-orange avant de commencer la journée.

« Alors, du nouveau ? demande John. Remarque, un petit déj gratuit, c'est toujours ça de pris.

– C’est sans doute rien. » Il a dit la même chose à Holly, mais ça le ronge. « Tu as reçu la photo que je t’ai envoyée ?

– Ouais. » John engloutit ses œufs brouillés. « L’agrandissement d’une page de l’agenda du Révérend pour le mois de mai. Tu as retrouvé ton gars ? Briggs ? Parce que moi, j’ai demandé à un tas de gens du Programme, et personne n’a jamais entendu ce nom-là.

– C’est une enquête de police. Je ne suis qu’un spectateur intéressé. »

John le montre du doigt.

« Holly t’a refilé le virus de l’enquêteur, hein ? C’est plus contagieux que le Covid. »

Jerome ne nie pas, même si, dans son esprit, c’est plus une plante vénéneuse qui provoque des démangeaisons permanentes.

« Regarde encore la photo. Tiens, tu verras mieux sur mon iPad que sur ton téléphone. »

Il lui montre la photo du calendrier.

John l’examine, allant jusqu’à l’agrandir entre deux doigts.

« Briggs. 19 h. 20 mai. Et alors ?

– Je n’en sais foutre rien, répond Jerome. Et ça me rend dingue. Briggs est écrit en capitales.

– Le Révérend écrivait en capitales les noms de toutes les personnes qu’il recevait. » John tapote sur CATHY 2-T, puis KENNY D. « Et après ? Peut-être qu’il avait une écriture merdique. Comme la mienne. Des fois, je n’arrive même pas à me relire.

– Oui, logique. N’empêche… » Jerome récupère son iPad et regarde une fois encore la photo de la page d’agenda en fronçant les sourcils. « Quand j’étais gamin, je suis tombé sur une illusion d’optique dans une bande dessinée. Tout d’abord, on ne voyait qu’un tas de taches noires, mais à force, le visage d’Abe Lincoln apparaissait. Des taches noires d’abord, un visage ensuite. Pour moi, c’est un peu pareil. Il y a quelque chose de bizarre, mais je ne sais pas quoi.

– Alors, c’est rien, répond John. Tu veux être celui qui élucidera l’affaire, voilà tout.

– N’importe quoi », proteste Jerome en songeant que John a peut-être raison.

En partie, du moins.

John regarde sa montre.

« Faut que j’y aille. Les habitués doivent faire la queue.

– Sérieusement ?

– Sérieusement. »

Jerome pose la même question que Holly :

« Qui veut boire un screwdriver à huit heures du matin ? »

Et John lui fournit la même réponse :

« Tu serais étonné. Alors, ça marche toujours pour vendredi soir ?

– Le Guns and Hoses ? Bien sûr. Tu seras mon rancard et moi le tien. Mais si c’est une dérouillée, je m’en vais.

– On pourra partir après la première manche, dit John. Personnellement, j’y vais juste pour écouter Sista Bessie chanter l’hymne national. Faut pas louper ça. »

5

Le samedi, l’équipe chargée de transporter le matériel ne travaille que le matin, sauf quand il y a un concert le soir, et le premier spectacle de Sista Bessie au Mingo n’a lieu que dans une semaine. On en est encore au stade des répétitions et des réglages techniques. La liste des chansons n’est pas définitive. Dans les coulisses, Barbara regarde Barry et Pogo lui montrer comment fonctionnent les disjoncteurs des amplis et des projecteurs, quand Tones Kelly vient lui annoncer que Betty veut la voir.

Les loges du Mingo, très luxueuses, sont situées à l’étage du dessus. Celle de Betty est carrément une suite. On a déjà collé une étoile sur la porte et, de l’autre côté, une photo d’elle vêtue d’une de ses éblouissantes tenues de scène. Betty est assise sur un canapé bordeaux avec Hennie Ramer, son agente. Hennie repose son recueil de mots cachés quand Barbara entre, pour découvrir que Tones Kelly est déjà là. Elle prend peur aussitôt.

« Je suis renvoyée ? »

Betty éclate de rire.

« En un sens, oui. Fini de bosser avec les roadies.

– Un problème d’assurance, précise Hennie. Et de syndicat.

– Je croyais que nous n’étions pas syndiqués », fait remarquer Barbara.

Hennie paraît mal à l’aise.

« Oui et non. Disons que nous nous plions à la plupart des règles de l'AFM.

– Je me contrefous de ces histoires de Fédération, intervient Betty. Mais tu fais partie de l'équipe artistique désormais, et si tu te foules la cheville, tu ne pourras pas chanter avec les Crystals.

– J'aime bien les Crystals, mais j'aime bien les roadies aussi. Et c'est réciproque, je crois.

– C'est vrai, ils t'aiment beaucoup. Acey dit que tu ne rechignes pas à la tâche. Mais je veux que tu te concentres sur l'harmonie avec les filles. »

Les « filles » – Tess, Laverne et Jem – sont septuagénaires maintenant.

« Notre duo sur "Jazz". Je ne pense plus qu'à ça. On va casser la baraque, ma petite. Le temps qu'on arrive à New York, ce sera devenu le clou du spectacle. Tous les musiciens sortiront de scène et il ne restera que la batterie. Et nous, on va… » Elle se met à chanter à pleine voix en battant le rythme avec ses pieds chaussés de mocassins. « "*Jazz, jazz, that Lowtown jazz, give it, take it, move it, shake it, roll it, stroll it…*" Et ainsi de suite, jusqu'à la fin. Comme dans ce morceau du J. Geils Band "Ain't Nothin' But A House Party", mais en version soul, pas rock'n'roll. Ça ne t'embête pas si j'apporte quelques modifications ? Crois-moi, on peut faire un carton avec ça ! »

Barbara est emballée. Le rythme insufflé par Betty coïncide exactement avec ce qu'elle entendait dans sa tête la première fois où elle a lu ce poème raciste (mais sacrément accrocheur) de Vachel Lindsay : « The Congo ». Et en même temps…

« Betty, je suis une poétesse, pas une chanteuse. C'est ce que j'ai expliqué à mon frère. J'essaie d'écrire de la poésie, du moins. Tout ça, c'est… dément.

– Les problèmes juridiques mis à part, il y a le côté pratique, intervient Hennie. La vérité, c'est que tu es meilleure chanteuse que roadie. Tu as du souffle. Tu n'es pas Merry Clayton…

– Ni Aretha, ajoute Tones. Ni Tina.

– En même temps, qui leur arrive à la cheville, hein ? dit Hennie. Tu es douée, mais qu'est-ce qu'un poète sans musique ? Ou sans expérience de la vie ?

– Mais…

– Il n’y a pas de mais, la coupe Betty du fond du canapé. Patti Smith. Sacrée chanteuse, sacrée autrice. Nick Cave. Gil Scott-Heron. Josh Ritter. Leonard Cohen. Je les ai tous lus, et je t’ai lue. Depuis que j’ai lu ton frère, je me demande, forcément, s’il sait chanter lui aussi. »

Barbara ne peut s’empêcher de rire.

« Il chante comme un pied. Ne l’invitez jamais à une soirée karaoké.

– Tant pis. Je t’ai toi, dit Betty. Et je veux que tu chantes pour moi. Comme l’a dit Mavis : tu fais partie du groupe désormais, alléluia. Compris ? »

Barbara rend les armes, et découvre par la même occasion que c’est agréable.

Betty lui tend les bras.

« Approche, petite. Viens embrasser cette vieille dondon. »

Barbara s’avance et se laisse étreindre. Elle serre aussi Betty dans ses bras. Betty l’embrasse sur les deux joues et dit :

« J’ai de l’affection pour toi, petite. Fais-moi plaisir, OK ?

– OK. »

Barbara est effrayée, mais elle est encore jeune et prête à déployer ses ailes. Et puis, l’idée de se retrouver dans la même catégorie que Patti Smith ou Leonard Cohen ne lui déplaît pas.

Gibson, le directeur de la programmation du Mingo, passe la tête par l’entrebâillement de la porte.

« Madame Brady, votre ingénieur du son vous réclame sur scène. »

Betty se lève, en gardant un bras autour des épaules de Barbara.

« Viens, petite. On va chanter à faire trembler les vitres. Et tu joueras du tambourin sur “Saved”. »

6

Kate transporte elle-même ses bagages tout neufs jusqu’à la voiture, ce qu’apprécie Holly. La patronne est de bonne humeur, et son assistante aussi.

« On a retrouvé une date pour le Mingo Auditorium, explique Corrie. Je viens de passer une heure au téléphone avec Gibson, le directeur de la programmation. Simplement, c’est un jour plus tôt : vendredi au lieu de samedi. La plupart des autres salles étaient plutôt coopératives.

– Parce que je *cartonne »*, dit Kate en prenant la pose, une main derrière la tête, poitrine en avant. Elle se moque d'elle-même et redevient sérieuse. La curiosité fait pétiller son regard. « Expliquez-moi une chose, Holly. Ça fait quoi de travailler dans un milieu entièrement dominé par les hommes ? C'est difficile ? D'autant que vous êtes assez frêle. J'ai du mal à vous imaginer face à un criminel en fuite. »

Holly, de nature secrète, juge cette question un peu indiscrète. Voire impolie. Elle sourit néanmoins, car un sourire n'est pas juste un parapluie un jour de pluie, comme dit le proverbe, c'est aussi un bouclier. Elle a déjà affronté un certain nombre de « méchants » et – que ce soit grâce à la chance ou au courage – elle s'en est toujours bien sortie.

« On en parlera une autre fois. Peut-être. »

Corrie, peut-être plus sensible que sa patronne aux nuances émotionnelles – les vibrations –, s'empresse d'intervenir :

« Allons-y, Kate. J'ai encore un tas de choses à régler une fois sur place.

– Entendu. » Kate gratifie Holly de son sourire le plus éclatant. « À suivre, donc. »

Holly dit :

« N'oubliez pas que vous avez réservé à l'Axis, mais en réalité nous logeons au…

– Country Inn and Suites, dit Corrie. Les chambres sont à votre nom. » Elle se tourne vers Kate : « Ils ont une piscine, si vous voulez nager.

– Je préférerais que vous restiez dans votre…, commence Holly.

– Et moi, je préférerais nager, la coupe Kate. Ça me détend. Partir en tournée, c'est déjà pénible. Je ne veux pas rester enfermée comme une prisonnière. »

Être mort, c'est encore plus pénible…, pense Holly, mais évidemment, elle ne le dit pas. Elle a découvert que le plus difficile dans le métier de garde du corps, c'est lorsque la personne à protéger se croit invulnérable. Même le sang et les viscères répandus sur ses bagages ne l'ont pas refroidie.

« N'oubliez pas que je dois analyser les messages de votre harceleuse. »

Elle doit également contacter Jerome. Elle ne s'occupe pas de l'affaire Briggs, mais l'appel de Jerome, ce matin, était un peu bizarre.

« Demain, répond Kate. Demain est un jour off. Ô joie ! »

Holly doit se faire une raison.

7

Le samedi, en fin d'après-midi, Trig, au volant de sa Toyota, met le cap sur la pittoresque bourgade de Crooked Creek, à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest. Comme toujours, la radio est réglée sur WBOB, la station « tout info, tout le temps » de Buckeye City… si ce n'est que The Big Bob ne diffuse pas des infos, mais plus généralement des excités d'extrême droite comme Sean Hannity et Mark Levin. Enfin, à faible volume, ce n'est pas de la politique, ce sont juste des voix humaines qui vous tiennent compagnie.

Trig se dit que son but est simplement d'aller dîner chez Norm's Shack, dont tous les experts culinaires (y compris Trig lui-même) estiment qu'ils servent les meilleurs *ribs* de tout l'État, accompagnés de haricots épicés et d'un coleslaw relevé. Il se dit que c'est une coïncidence si le Creek, un centre qui accueille de jeunes toxicomanes, est situé à une ou deux rues seulement de chez Norm's. Qu'est-ce que ça peut bien lui faire qu'il y ait des fugueurs ou des drogués dans le coin ?

Papa n'est pas d'accord. *On n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace*, comme disait ce cher vieux père.

Trig sait qu'il ne devrait pas éliminer quelqu'un d'autre si vite, il ne devrait pas jouer avec la chance, et quelle importance si un tas de jeunes (comme cette fille sans nom en train de se décomposer à la patinoire Holman) zonent dans ce centre pendant quelque temps, avant d'aller bourlinguer ailleurs, n'importe où ? Des anonymes déjà portés disparus ou, dans de nombreux cas, présumés morts ?

À la sortie de la ville, il tombe justement sur une de ces personnes sans nom : une fille vêtue d'un duffle-coat trop grand et trop chaud en cette saison. Elle a un sac à dos, des fils barbelés tatoués dans le cou et elle fait du stop.

Trig soulève la console entre les sièges, caresse le Taurus et la referme. Comment refuser quand une occasion se présente ? Il s'arrête sur le bas-côté.

La fille ouvre la portière et le regarde.

« T'es dangereux ?

– Non, répond Trig en songeant : *Que veux-tu que quelqu'un comme moi réponde, idiote ?* Où tu vas ? Au Creek ?

– Comment tu le sais ? »

Elle continue à l'observer. Tentant de déterminer si elle peut lui faire confiance. Et que voit-elle ? Un homme d'un certain âge avec une coupe de cheveux de businessman, vêtu d'une veste de businessman qui ne cache pas sa petite bedaine de businessman. Bref, un businessman ou un truc dans le genre.

« J'y suis allé plusieurs fois. Pas plus tard qu'au printemps dernier. Pour présider une réunion.

– Tu fais partie du Programme ?

– Ça fait des années que je n'ai pas bu une goutte. Et toi, tu es une fugueuse. »

Elle se fige au moment de monter dans la voiture, en ouvrant de grands yeux.

« Relax. Je ne vais pas te dénoncer. Et je ne vais pas te faire des avances. Moi-même j'ai fugué six fois. Et finalement, j'ai réussi. »

Elle monte et referme la portière.

« Ils te laissent dormir sur place ? »

Trig dresse l'index.

« Une seule nuit.

– Avec un repas chaud ?

– Oui, mais c'est pas très bon. Si tu aimes les *ribs*, je t'invite. Je n'aime pas manger seul. »

Il redémarre. Cinq kilomètres plus loin, il y a l'aire de repos de Crooked Creek. Il s'y arrêtera en expliquant qu'il a besoin d'étirer son dos. Et s'il n'y a personne, il la tuera avant qu'elle comprenne ce qui lui arrive. Risqué ? Évidemment. L'excitation ne vient pas du meurtre. L'excitation vient du risque. Autant le reconnaître. C'est comme rentrer à la maison en voiture avec une bouteille de vodka entre les cuisses.

« Si c'est par générosité, OK. Si c'est pour autre chose, dépose-moi juste au centre d'hébergement. C'est bien un centre d'hébergement, hein ?

– Ouais. »

Trig regarde dans son rétroviseur. Personne derrière lui pour voir sa plaque d'immatriculation. Et puis même ? Une Toyota sale parmi d'autres, sur une route de campagne.

À trois kilomètres de l'aire de repos (son cœur bat fort et lentement, tandis qu'il répète mentalement les gestes qu'il va accomplir), la pub pour

une crème hémorroïdaire, à la radio, est interrompue par le coup de corne de brume qui annonce les flashs info sur WBOB. Il n'a pas besoin de monter le volume, la fille s'en charge.

« Nous venons d'apprendre, dit l'animateur, que deux des jurés du procès, désormais tristement célèbre, d'Alan Duffrey, se sont apparemment suicidés. Des sources proches de la police de Buckeye City l'ont confirmé, mais les noms des victimes n'ont pas été divulgués en attendant que les familles aient été informées. Plusieurs meurtres ont été commis dernièrement en lien avec les jurés du procès Duffrey. Restez à l'écoute de WBOB, votre station "tout info, tout le temps", pour en savoir plus. »

La pub pour la crème contre les hémorroïdes reprend là où elle s'était arrêtée. Trig a du mal à contenir sa joie. Il n'aurait jamais cru que ces meurtres de substitution porteraient leurs fruits, pourtant si, et pas qu'un peu ! Si seulement les autres jurés pouvaient suivre cet exemple ! Mais évidemment, ils ne le feront pas. Sans doute que certains n'éprouvent pas le moindre remords. Et surtout pas ce salopard de procureur adjoint qui a envoyé Duffrey en prison… et par conséquent à la mort.

« Putain, c'est dingue, commente la fille. Pardon pour le gros mot.

– Je pensais exactement la même chose.

– Comme s'ils croyaient qu'en se supprimant, ça ferait revenir ce Duffrey.

– Tu as suivi cette affaire ?

– Je suis de Cincy. Ils ne parlent que de ça là-bas.

– Peut-être que ces deux personnes essayaient de… je ne sais pas… se racheter.

– Comme chez les AA ?

– Oui, voilà. »

Ils atteignent l'aire de repos. Déserte. Trig la dépasse sans ralentir. Pourquoi assassiner cette pauvre fille, alors qu'il vient de recevoir ce magnifique cadeau inattendu ?

« Le suicide, c'est une manière plutôt radicale de se racheter.

– Pas forcément, répond Trig. La culpabilité est un sentiment puissant. » Il pénètre dans Crooked Creek et se glisse dans une place de stationnement en biais devant Norm's Shack. « Alors, ces *ribs* ?

– Plutôt deux fois qu'une », répond la fille, paume tendue.

Trig rit et lui tape dans la main, en songeant : *Tu ne sauras jamais à quel point tu es passée près de la mort.*

Ils choisissent un box près de la fenêtre et s'empiffrent de *ribs*, de haricots et de coleslaw. La fille – Norma Willette de son nom – dévore comme un loup affamé. Au dessert, ils se partagent un sablé aux fraises, après quoi Trig la dépose au Creek, devant lequel une pancarte adresse un message aux adolescents : RETIRE TES BOTTES FATIGUÉES ET REPOSE-TOI UN MOMENT.

Norma ouvre la portière pour descendre, se retourne vers Trig et le regarde droit dans les yeux.

« J'essaie, mec. Je t'assure. Mais putain, c'est tellement dur. »

Trig n'a pas besoin de lui demander de quoi elle parle. Il est passé par là.

« N'abandonne pas. Ça s'améliore, après. »

Elle se penche pour l'embrasser sur la joue. Elle a les yeux brillants de larmes.

« Merci. C'est peut-être Dieu qui t'a mis sur mon chemin. Pour me prendre en stop et m'offrir un repas. Délicieux, ces *ribs.* »

Trig la suit du regard pour s'assurer qu'elle franchit les portes du centre, et repart.

8

Les deux saules pleureurs devant les Willow Apartments sont en train de mourir. Les deux hommes au septième étage sont déjà morts, après avoir ingurgité des doses monstrueuses d'une drogue qui, à l'analyse, se révélera être de l'Oxy de synthèse, plus connue des consommateurs sous le nom de Queen ou de Big Dipper. Nul ne saura jamais lequel des deux morts l'a achetée.

Jabari Wentworth était le Juré n° 3 dans le procès Duffrey, Ellis Finkel le Juré n° 5. L'appartement dans lequel ils sont morts était celui de Finkel. Les deux hommes sont couchés dans le même lit, en caleçon. Dehors, le soleil décline à l'horizon. Bientôt, la camionnette du légiste emportera les deux corps. Ils seraient partis depuis longtemps déjà sans ce lien éventuel avec le serial killer des Jurés de substitution. Raison pour laquelle l'enquête progresse avec la plus grande prudence. Le lieutenant Warwick et la cheffe

Patmore se sont rendus sur place tous les deux, tout comme Ralph Ganzinger, de la police d'État. Toutes ces huiles sont reparties à présent.

Tandis qu'elle observe l'équipe de la police scientifique (deux enquêteurs et un vidéaste), Izzy prend le temps de réfléchir à la différence entre la réalité et la fiction. Dans la fiction, le suicide par overdose est considéré comme une option facile, souvent choisie par les femmes. Les hommes ont plutôt tendance à se tirer une balle dans la tête, à sauter dans le vide ou à s'asphyxier au monoxyde de carbone dans un garage. Dans la réalité, le suicide par overdose peut se révéler affreusement dégradant, car le corps se débat pour rester en vie. Le bas du visage d'Ellis Finkel, son cou et son torse sont couverts de vomi séché. Jabari Wentworth s'est chié dessus. Tous les deux regardent fixement le plafond avec des yeux mi-clos, comme s'ils s'interrogeaient sur le bien-fondé d'un achat.

Ce spectacle (et cette odeur) ne sont pas des choses qui hanteront Izzy quand elle n'arrivera pas à dormir ce soir. Non, ce qui la hantera, c'est le gâchis. Le message qu'ils ont laissé, signé par l'un et l'autre, était la simplicité même : *Nous serons réunis dans l'autre monde.*

Conneries, se dit Izzy. *Vous avancerez seuls dans le noir.*

Il faut que quelqu'un retourne interroger Mme Alicia Carstairs, au 8B. C'est elle qui a découvert les corps, elle aimait bien les deux hommes et comprenait leur « situation particulière ».

« Vas-y, Iz, dit Tom. Entre femmes. Moi, je veux inspecter l'appart encore une fois. Mais je pense que ça saute aux yeux.

– Ce n'est pas de la culpabilité à cause de Duffrey, tu veux dire.

– De la culpabilité peut-être, mais rien à voir avec Duffrey. Va interroger cette femme. Je pense qu'elle te dira tout. »

Izzy trouve Alicia Carstairs en train de se tordre les mains devant la porte du 8A, gardée par deux policiers. Elle a les yeux rougis, les joues luisantes de larmes. En voyant arriver Izzy avec son insigne autour du cou, elle se remet à pleurer.

« Hier soir, il m'a demandé de passer le voir. » Izzy a déjà noté ce détail dans son carnet, mais elle ne dit rien. « Je pensais que c'était pour le travail. »

Elle lève les mains. Ses ongles sont magnifiques, remarque Izzy. À part ça, elle ne sait absolument pas de quoi parle Mme Carstairs.

« Allons chez vous, dit-elle. Vous avez du café ? J'en boirais bien une tasse.

– Oui. Oui ! Un café fort, pour vous et moi. Très bonne idée. Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu. Tous les deux, comme ça… Même si je vis jusqu'à cent ans.

– Si cela peut vous consoler, madame Carstairs…

– Alicia.

– OK. Moi, c'est Isabelle. Si cela peut vous consoler, je pense qu'ils ignoraient que ce serait aussi… » Izzy revoit les deux hommes étendus sur le lit. Leurs yeux exorbités à moitié clos. « … brutal. Mais je ne comprends pas très bien pourquoi vous me parlez d'un travail.

– Vous savez qu'Ellis était photographe, n'est-ce pas ?

– Oui. »

À cause de Bill Wilson (ou de Briggs, ou quel que soit son vrai nom), Izzy et Tom ont établi des fiches sur tous les jurés du procès Duffrey. Le studio de Finkel se trouvait en centre-ville, mais il travaillait également dans la chambre d'amis de son appartement, aménagé en mini-studio.

« Je lui servais de mannequin mains, explique Carstairs en montrant les siennes de nouveau. Ellis disait que j'avais de très belles mains. Et c'était bien payé. Il me donnait toujours vingt ou vingt-cinq pour cent de ce qu'il touchait pour une photo, en fonction de la somme.

– Pour du vernis à ongles ? » Izzy est intriguée. « De la crème pour les mains ?

– Oui, mais un tas d'autres choses également. Des tampons à récurer, du produit vaisselle, des téléphones… Ça, c'était le top. Un jour, il m'a photographiée en train de tenir un Nook. C'est comme un Kindle, mais…

– Oui, je connais.

– Parfois, Jabari posait pour des vêtements. Des vestes, des pardessus, des jeans. Il est très beau. » Elle repense à ce qu'elle a vu dans la chambre de Finkel et se reprend : « Il était.

– Vous aviez la clé du 8A ?

– Oui. J'arrosais les plantes d'El quand il s'absentait. Il allait souvent à New York pour discuter avec des agences de pub. Jabari l'accompagnait de temps en temps. Ils étaient gays, vous savez.

– Oui.

– Ils se sont connus au procès. L’affaire Alan Duffrey. Ils sont tombés fous amoureux l’un de l’autre. Le coup de foudre, quoi.

– M. Finkel vous a demandé de passer le voir ce matin, précisément ?

– Je croyais qu’il avait besoin de mes mains, comme je vous le disais.

– Vous pensiez qu’il avait un produit quelconque à vous faire tenir ?

– À présenter. Je suis entrée avec ma clé et j’ai dit quelque chose du genre : « Hou hou, El, tu es présentable ? » Et là, j’ai senti l’odeur… Je ne savais pas… J’ai cru que quelque chose avait coulé… ou débordé… Je suis entrée dans la chambre… »

Elle s’est remise à pleurer. Elle essaie de porter sa tasse à sa bouche, mais elle renverse un peu de café dans la soucoupe et sur l’accoudoir du fauteuil.

« Ne bougez pas, j’y vais », dit Izzy.

Elle va chercher une éponge dans le coin cuisine exigu pour essuyer les dégâts. Elle imagine Alicia Carstairs tenant cette éponge bleue pour une photo, peut-être avec un peu de mousse sur ses ongles et ses doigts parfaitement entretenus.

« Quel choc, dit Carstairs. Les découvrir comme ça tous les deux… Je ne m’en remettrai jamais. Je vous l’ai déjà dit ?

– Ce n’est pas grave.

– Ça va aller mieux. Il me reste deux Valium de ma ménopause. Je vais les prendre et ça ira mieux.

– Alicia, savez-vous pourquoi ils se sont suicidés ?

– Je pense… peut-être… C’est une supposition… qu’El ne voulait pas que Jabari parte seul. La femme de Jay l’a flanqué dehors, et plus personne dans sa famille ne voulait lui adresser la parole. Ça faisait presque un an qu’ils… je ne veux pas dire qu’ils se cachaient, mais ils restaient discrets. La femme de Jay a envoyé à tous ses amis sur Facebook des photos qu’elle a découvertes dans son téléphone. Je suppose qu’elles étaient… réalistes. Je ne suis pas une fouineuse, n’allez pas croire ça, c’est lui qui m’a tout raconté. Ne pas se mêler des affaires des autres, c’est ma devise. Jay était musulman. Je me demande si c’est une des raisons pour lesquelles tout le monde l’a rejeté. À votre avis ?

– Non.

– Un collègue de Jabari l’a vu avec El. Peut-être qu’ils se tenaient par la main, ou peut-être même qu’ils s’embrassaient, et il l’a répété à sa femme.

C’est comme ça que tout a commencé. Comment peut-on faire une chose pareille, Isabelle ? »

Izzy secoue la tête. Tout ce qu’elle sait, c’est que les êtres humains sont parfois dégueulasses.

« Ellis avait des problèmes familiaux de son côté. Et puis, il avait le HIV ou le sida, je ne sais plus. Le plus terrible des deux. Il se soignait, mais le traitement le rendait malade, très souvent. Alors, ils ont dû décider de… »

Carstairs hausse les épaules et sa bouche dessine une moue de chagrin.

« Vous parlaient-ils du procès ?

– El, parfois. Jabari, presque jamais.

– Et après que Duffrey a été assassiné en prison ?

– El a dit quelque chose du style : “Les pédophiles ont ce qu’ils méritent.” Il détestait les pédophiles car il disait qu’à cause d’eux, les gens pensaient que tous les homos étaient des violeurs d’enfants ou des pédérastes, comme on disait dans le temps.

– Et quand Cary Tolliver s’est manifesté ? »

Carstairs boit une gorgée de café.

« Je n’aime pas dire du mal des morts…

– Ellis s’en fiche, et cela pourrait faire progresser notre enquête. »

Même si Izzy ne voit absolument pas comment. C’est l’acte V non pas de *Roméo et Juliette*, mais de *Roméo et Roméo*. Sous un autre jour, leurs problèmes auraient pu paraître moins insolubles, et la solution du suicide ridicule, mais sur le coup, l’idée de mourir ensemble, au lit, en se tenant par la main, leur est apparue comme le summum du romantisme… sans parler de la vengeance. *Tous les autres s’en mordront les doigts*, ont-ils peut-être pensé.

« El a dit : “On a fait ce pour quoi on avait prêté serment, c’est tout. Il y avait ces empreintes sur ces horribles magazines, et même s’il n’était pas coupable sur ce coup-là, il avait certainement autre chose à se reprocher.”

– Donc, vous ne diriez pas qu’il était rongé par la culpabilité ?

– Il culpabilisait à cause de Jay qui était rejeté par sa famille, mais à cause du procès ? Non. Je ne pense pas.

– Et Jabari ? Comment réagissait-il ?

– J’en ai parlé juste une fois avec lui. Il a haussé les épaules d’un air fataliste, en disant que le jury l’avait reconnu coupable au vu des preuves présentées. Il y avait deux ou trois personnes réticentes, mais les autres

avaient réussi à les convaincre le deuxième jour. Cela étant, il regrettait ce qui s'était passé.

– Désolé, mais pas coupable ?

– Oui, voilà. »

9

Izzy retourne au 8A. On a emporté les deux corps. L'odeur de vomi et de merde demeure cependant. *Ce n'était pas ainsi dans Shakespeare*, songe Izzy, sans pouvoir réprimer un sourire. C'est une réflexion à la Holly.

« Qu'est-ce qui t'amuse ? » demande Tom, près de la porte coulissante qui ouvre sur le balcon de feu Ellis.

De là, on a une belle vue sur le lac.

« Rien. Alors, on peut exclure le double meurtre ?

– Oui. Notre ami Bill ne tue pas les jurés, il tue d'autres personnes *au nom* des jurés.

– Peut-on imaginer que, par conséquent, il ne tuera pas deux hommes comme substituts à Finkel et à Wentworth ?

– On peut tout imaginer avec lui. Car il est cinglé. Mais il ne peut pas les faire culpabiliser puisqu'ils sont morts, pas vrai ?

– En effet. Et ce salopard pense certainement que c'est lui qui les a poussés à se suicider, alors que le procès Duffrey n'a rien à voir là-dedans.

– *Au contraire*[2], ma jolie. C'est là qu'ils se sont rencontrés.

– Exact. C'est là qu'ils se sont rencontrés. » Elle réfléchit et ajoute : « J'aimerais bien que la presse révèle la véritable raison de leur suicide, pour calmer la joie de ce taré. Mais on ne peut pas faire fuiter l'info, n'est-ce pas ?

– Non, *on* ne peut pas, confirme Tom. Mais quelqu'un peut. Si Buckeye Brandon n'en parle pas dans son *shitblog* demain, ce sera après-demain. Ce poste de police est une couche Pampers défectueuse : ça fuit de partout.

– Du moment que ça ne vient pas de *toi*, Tom. »

Il lui adresse un grand sourire et un salut de boy-scout.

« Jamais de la vie.

– Alors, tu as découvert quelque chose dans le studio ?

– Tu veux dire : est-ce que le véritable nom de Bill Wilson était écrit sur une feuille de papier ?

– Ce serait chouette.

– Je n’ai trouvé qu’un lot de vieux albums photo. Les plus osées montrent Jabari Wentworth en maillot de bain. Il y a peut-être d’autres trucs sur son ordi ou sur le Cloud, mais c’est pas nos oignons. Et même si tu estimes que M. Bill Wilson ne se sent plus obligé d’assassiner deux inconnus au nom de Finkel et de Wentworth, il lui reste encore pas mal de jurés, plus le juge et le procureur.

– Et un coupable, ajoute Izzy. S’il ne s’agit pas de Doug Allen. Ou de Cary Tolliver, qui est aussi mort que Finkel et Wentworth à présent.

– Pour résumer, collègue : on n’a rien. Oui ou non ?

– Pas grand-chose », reconnaît Izzy.

Tom baisse la voix comme s’il craignait la présence de micros dans l’appartement :

« Parles-en à ton amie.

– Qui ça ? Holly ?

– Qui d’autre ? Elle n’est pas flic, mais elle voit les choses sous un autre angle parfois. Fais-lui un topo, et demande-lui ce qu’elle en pense.

– Tu es sérieux ?

– Comme un pape. »

10

Au Garden City Plaza Hotel, Barbara regarde, fascinée, Betty Brady et Red Jones répéter *mezzo voce* l’hymne national qu’ils devront interpréter vendredi soir à Dingley Park. Betty dit qu’elle l’a déjà chanté deux fois, avant des matchs de basket des Kings de Sacramento, mais accompagnée par un Korg.

« Je ne sais pas ce que c’est, avoue Barbara.

– Un synthé, répond Red. Ce serait mieux que ça… » Il brandit son saxo. « Qui a envie d’entendre “O Say Can You See” joué au klaxon ?

– Arrête tes conneries, dit Betty. Ça va être… » Elle se tourne vers Barbara. « Quelque chose qui file la chair de poule, mais dans le bon sens. Comment on dit ?

– Envoûtant, peut-être ?

– Envoûtant ! Exactement ! Parfait. Allez, Red, on s’y remet. Je veux être sûre d’être juste. Ça fait un bail que je ne suis pas passée du grave à l’aigu dans la même chanson. »

Red a fourré trois paires de chaussettes de Betty dans son sax et celle-ci chante l’hymne national d’une voix douce, mélodieuse. Ils essaient d’abord avec la tonalité « officielle », en *si* bémol majeur, mais Betty n’est pas satisfaite, elle trouve que ça ressemble à un chant funèbre. Ils passent en *sol* majeur. Red souffle dans son saxo au son étouffé et hoche la tête. Betty lui répond de la même manière. Le premier essai en *sol* est hésitant, le deuxième est meilleur, et le troisième passe comme une lettre à la poste.

« Après “*O say does that star-spangled banner yet wave*”, je veux m’arrêter net », dit-elle. Elle compte : « Un-deux-trois-quatre. Et ensuite, j’envoie la fin. Bang !

– Top.

– On essaie. »

Ce qu’ils font.

À la fin de l’hymne, Betty se tourne vers Barbara.

« Alors, qu’est-ce que tu en penses ?

– J’en pense que les gens qui auront la chance d’assister à ce match s’en souviendront toute leur vie. »

C’est exact, mais pas pour cette raison-là.

Chapitre 12

1

Le trajet entre Iowa City et Davenport, sur la I-80, est court. Holly, Kate et Corrie arrivent au Country Inn and Suites bien avant midi en ce samedi matin. Pendant la première partie du voyage, Holly a roulé deux ou trois kilomètres devant le pick-up de Kate, jetant régulièrement des coups d'œil à son téléphone, sur lequel le traceur du F-150 émettait une lumière verte clignotante. Puis elle est repassée derrière, pour repérer une éventuelle filature. Son attention a été attirée par une petite Mustang décapotable qui a accéléré soudain et changé de file pour se porter à la hauteur du véhicule de Kate. Holly a senti son estomac se nouer. Elle a déboîté à son tour pour rejoindre la Mustang, en faisant une queue de poisson à un autre automobiliste (et en ignorant ses coups de klaxon rageurs). Soudain, la passagère de la Mustang s'est levée, ses longs cheveux flottant au vent, pour crier : « *On t'aime, Kate !* »

Après quoi, la Mustang les a distancées. Holly a poussé un soupir de soulagement.

Les trois femmes déjeunent au restaurant voisin de l'hôtel, puis Kate va nager dans la piscine. Elle enchaîne les longueurs, dans un sens et dans l'autre, semblable à un poisson dans son maillot une pièce rouge. Holly, assise au bord du bassin, une serviette sur les genoux, est fatiguée rien qu'en la regardant. Kate sort enfin de l'eau, prend la serviette en marmonnant un merci et la noue autour de sa taille. Holly s'attendait à une poussée d'endorphines après tant d'exercice, mais Kate paraît renfermée, presque maussade. Elle récupère le téléphone qu'elle a laissé sur la table, à côté d'un livre de poche, passe un bref coup de fil à Corrie, déjà partie dans la salle de ce soir, et coupe la communication.

« Je vais faire une sieste de quarante-cinq minutes, annonce-t-elle sans regarder Holly. Avant la conférence de presse à l'Axis. Où on avait

réservé. »

Holly ne relève pas.

« Ces changements de programme, c'est la plaie, Gibney. »

Là encore, Holly fait comme si elle n'avait pas entendu. Elle prend le livre sur la table basse.

« Vous le voulez ? »

Kate a les joues rougies par l'effort physique, mais sa bouche s'affaisse dans les coins. Elle est toujours en colère de devoir faire plusieurs kilomètres pour sa conférence de presse.

« Gardez-le ou jetez-le. C'est de la merde. »

2

Pendant la sieste de Kate, Holly, de retour dans sa chambre, allume la télé sur CNN et découvre avec étonnement un journaliste installé micro en main devant les Willow Apartments, où elle avait visité un logement témoin, avant de trouver celui qu'elle occupe aujourd'hui dans le centre. Derrière le journaliste, elle remarque des véhicules de police aux gyrophares allumés et deux camionnettes de la police scientifique et technique. Et également un van portant la mention CORONER. Les Meurtres des Jurés de substitution sont devenus une denrée de base pour les chaînes d'info, et la mort éventuelle d'une personne ayant siégé dans le jury du procès Duffrey justifie que la chaîne interrompe, même brièvement, son débit d'eau tiède d'informations politiques.

Le journaliste dit :

« La seule chose que nous savons pour le moment, c'est qu'un des jurés du procès Duffrey, un certain Ellis Finkel, habite dans cette résidence. Bien que la police se refuse à toute déclaration, on peut supposer, au vu du nombre de policiers déployés, qu'il est arrivé quelque chose à M. Finkel. Se pourrait-il que cet étrange serial killer, unique en son genre, qui cherche à faire culpabiliser les jurés de ce procès, ait atteint son objectif ? »

Ça fait beaucoup de suppositions, songe Holly.

Elle envisage d'appeler Izzy, mais eu lieu de cela, elle contacte Jerome. Il n'a pas du tout regardé les nouvelles, il ne savait même pas qu'Ellis Finkel

était mort. En supposant que ce soit bien lui qui ait provoqué ce déploiement policier.

« Tu as essayé de joindre Izzy ? » demande Jerome, mais sans laisser à Holly le temps de répondre, il ajoute : « Non, impossible. *Izzy is busy.*

– Très poétique, Jerome.

– *True, boo*. De toute façon, ce n'est pas notre enquête.

– En effet.

– Mais tu ne peux pas t'empêcher de céder à la curiosité. Je reconnais bien là ma Holly. Au fait, tu sais quoi ? Je vais au match Guns and Hoses avec John Ackerly. Il t'aime beaucoup.

– C'est réciproque. Il faut que j'aille assister à la conférence de presse de mes clientes. Essaie d'en savoir plus. Comme tu le disais, ma curiosité est la plus forte.

– Je vais peut-être appeler Tom Atta. On va courir ensemble parfois.

– Ah bon ?

– Là-bas, à College Bell. Et de temps à autre, Izzy nous rejoint. On s'essouffle et on suffoque ensemble sur la piste.

– Intéressant. Voire utile. Alors, es-tu enfin disposé à me dire ce que tu avais en tête l'autre jour ? »

Jerome soupire.

« Je voulais essayer de trouver la réponse tout seul, mais je renonce. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a un truc qui cloche sur la feuille de l'agenda du révérend Rafferty. À propos de ce Briggs, le type qui l'aurait assassiné. C'est peut-être lié aux autres noms qui figurent sur cette page, mais rien à faire, je ne vois pas ce que c'est. Je peux t'envoyer une capture d'écran.

– Je crois que je l'ai déjà, mais envoie quand même. J'y jetterai un coup d'œil quand j'aurai le temps. Et si jamais tu discutes avec l'inspecteur Atta… ou avec Izzy… tiens-moi au courant.

– Promis. »

3

La conférence de presse permet de retrouver une Kate plus gaie, plus vive, et le soir, au RiverCenter, elle pousse le curseur au maximum. Holly et Corrie assistent aux dix premières minutes de sa prestation depuis les

coulisses : elle marche fièrement jusqu'au centre de la scène, salue bien bas, se saisit du micro et scande son « Woman Power ». Dès que ses opposants se manifestent (« Retourne à la cuisine ! Retourne à la cuisine ! »), elle leur adresse son fameux geste *Venez, venez*, et l'assistance, enthousiaste, s'enflamme. Une fois le calme revenu, elle demande à tous les hommes présents de lever la main.

Holly glisse à l'oreille de Corrie :

« Elle semblait à plat cet après-midi, malgré ses longueurs dans la piscine. Sa petite sieste a dû la requinquer.

– Elle est comme ça presque tous les jours, avant de monter sur scène. Elle est d'humeur maussade, ou bien énervée par on ne sait quoi. Et puis… sur scène… Elle ne vit que pour ça. » Elle s'empresse d'ajouter : « Et pour la cause, évidemment. Woman Power.

– Oui, je sais. J'aimerais juste qu'elle comprenne qu'en agissant ainsi, elle risque sa vie. »

Corrie esquisse un sourire.

« Je crois qu'elle le sait. »

Oui, peut-être. Mais c'est une réalité purement théorique. Un peu dans la tête, un peu dans le cœur, pas dans les tripes.

Corrie retourne dans la loge afin d'organiser un petit déjeuner avec un club de femmes le lendemain (à l'Axis également), avant les trois heures de route jusqu'à Madison. De son côté, Holly rôde dans les couloirs pour repérer d'éventuels intrus. En vain. Backstage, elle tombe sur un trio de machinistes qui jouent au skat avec des cartes grasses. Le Woman Power les laisse de marbre.

De retour côté jardin, elle regarde, fascinée, Kate conclure son show par un échange avec le public. Elle en profite pour jeter un coup d'œil à la capture d'écran que lui a envoyée Jerome, et elle comprend immédiatement ce qui le fait tiquer. Ce détail qu'il ne parvient pas à identifier. Holly comprend autre chose également : si elle avait regardé longuement cette image (comme a dû le faire Jerome), elle ne l'aurait *pas vu*. Un simple regard lui a suffi car elle pensait à autre chose.

Soudain, son esprit s'emballe, et elle chancelle légèrement. Oh, bon sang. Et si c'était lui ?

Le régisseur la regarde et lui demande si tout va bien.

« Oui », répond Holly.

Sur scène, Kate demande :

« Qui faut-il croire ?

– *Il faut croire la femme !* » hurle le public.

Kate fait son fameux geste des deux mains, en remuant les doigts.

« Allez, Davenport, plus fort ! Qui faut-il croire ?

– *IL FAUT CROIRE LA FEMME !*

– Quand l'homme dit qu'elle était consentante ?

– *IL FAUT CROIRE LA FEMME !*

– Quand l'homme jure qu'elle avait dit oui ?

– *IL FAUT CROIRE LA FEMME !*

– Et vous, messieurs ? Qui vous allez croire ?

– *LA FEMME !* » s'écrient les hommes… mais Holly se demande ce qu'ils feraient réellement une fois confrontés à la réalité. Elle a entendu des femmes dire que les hommes sont des créatures peu évoluées. Elle ne discute pas cette idée – ce sont des débats inutiles – mais elle n'y croit pas.

« Exactement. Croyez la femme, respectez la femme et ne vous laissez pas impressionner par ceux qui refusent. Merci, Davenport, vous avez été formidables ! Bonsoir ! »

Mais le public ne la laissera pas repartir tant qu'elle ne sera pas venue saluer trois fois. Standing ovation. Seuls les opposants refusent de se lever. Ils sont moins nombreux qu'à Iowa City, remarque Holly. Assis là, avec leurs T-shirts bleus, ils ressemblent à des enfants boudeurs. Elle songe toutefois que même les enfants peuvent être dangereux, une réflexion qui la ramène à cette capture d'écran. Elle n'attendait rien et elle a obtenu beaucoup. Peut-être même tout. Il faut qu'elle parle à Izzy, mais avant cela, elle doit veiller sur ses deux femmes.

Plus tard, elle songera : *Bénie soit cette chaise. Sans elle, Kate aurait pu se retrouver au Ira Davenport Hospital. Ou mourir.*

4

L'entrée des artistes du RiverCenter se situe dans Third Street. Holly s'est donc arrangée pour leur faire emprunter une autre sortie, dans Pershing Avenue, où une voiture et un chauffeur fournis par la librairie Next Page Books les attendront pour les ramener dare-dare à leur hôtel. Après

Iowa City, Holly ne s'attend pas à rencontrer des problèmes au niveau de la sortie (ce qu'on appelle « exfiltration » dans *Le* B.A.-BA *du métier de garde du corps*), mais il s'avère qu'elle est beaucoup trop optimiste.

Plus tard, à Madison, Corrie Anderson confiera à Holly tout ce qu'elle a appris sur le public de Kate au cours de cette tournée, de la bouche de Kate elle-même parfois.

« Les personnes qui attendent après la conférence se divisent en trois groupes. Il y a les fans du Woman Power qui veulent juste saluer Kate et peut-être la photographier au moment où elle quitte les lieux. Il y a les chasseurs d'autographes, qui peuvent se montrer un peu trop insistants. Et puis, il y a les eBayers.

– Les quoi ?

– Les collectionneurs. Les acheteurs-revendeurs. Les spéculateurs. Des enragés. Pas seulement pour une question d'argent. C'est l'excitation de la traque. Ils veulent faire signer des premières éditions ou des éditions limitées. Kate en a publié quelques-unes. Mais aussi des affiches, des photos 18 × 24 sur papier glacé, et même des fiches publicitaires du documentaire de Showtime *Les Femmes maintenant*, auquel elle a participé. Des trucs que vous ne pouvez même pas imaginer. Un jour, une femme voulait lui faire signer une culotte. Ensuite, ils vendent tout ça sur eBay ou sur des sites de collectionneurs comme Kate 4Eva. Les vrais obsédés sont comme des cafards, impossible de s'en débarrasser. »

Holly peut s'en rendre compte par elle-même quand elles émergent dans Pershing Avenue. Ce point d'exfiltration était censé demeurer secret, mais une centaine de personnes, peut-être, les attendent à la sortie. Elles ne prennent pas des photos avec leurs téléphones, elles agitent des livres, des magazines, des affiches et tout un bric-à-brac (quelqu'un brandit un drapeau arc-en-ciel de la Gay Pride) et crient des phrases du genre : *Kate ! Pour ma mère qui n'a pas pu venir ! Kate, je suis venue de Fort Collins ! Kate, s'il vous plaît ! S'il vous plaît ! Je suis fan depuis 2004 !* Comment toutes ces personnes ont découvert son stratagème, cela restera un mystère, mais après s'être fait avoir la première fois (ce n'était que la chance, peut-être), elles ont pigé le coup.

Un employé du RiverCenter, assis sur une chaise pliante, attend que Kate sorte. En voyant la foule déferler, il se lève, écarte les bras et fait de son mieux pour contenir le flot… tel le roi Knut le Grand essayant de retenir la

marée. Au-delà de ces eBayers gesticulants et braillards, leur chauffeur – une jeune femme qui ressemble à une étudiante – observe la scène en ayant l'air de dire : *Je ne sais absolument pas ce que je dois faire, nom de Dieu.*

Le téléphone de Holly est accroché à sa ceinture, toujours réglé en mode silencieux. Elle le sent vibrer, baisse les yeux et voit JEROME s'afficher sur l'écran. Elle n'a pas le temps de se demander si elle doit répondre ou pas car soudain, un cri de rage transperce le vacarme.

« *SAAAAAALOPE !* »

Une sorte de colosse qui ressemble à un catcheur décati se fraie un chemin à coups de coudes au milieu de la foule. Il porte un pantalon de toile noir et un T-shirt blanc qui ne l'est plus trop. Il a le crâne rasé, presque lisse. Ses bras sont couverts de tatouages et son visage est rouge de colère. Et il tient une batte de baseball. L'employé du centre se dresse devant lui et l'homme (*Hulk*, songe Holly, *l'Incroyable Hulk*) l'envoie valdinguer sur la chaussée d'une simple poussée.

« SAAAAALOPE ! »

Kate se fige. Les yeux exorbités, stupéfaite, elle regarde l'Incroyable Hulk brandir sa batte. Corrie lève la main, comme pour dire stop. Un geste qui a autant d'effet sur l'agresseur qu'un pichet d'eau jeté sur un feu de forêt.

Sans réfléchir, Holly décoche un coup de pied dans la chaise de l'employé du centre. Elle glisse sur le trottoir. L'Incroyable Hulk se prend les pieds dedans et bascule tête la première sur le bitume. Du sang jaillit de son nez et de sa bouche. Les eBayers hurlent et battent en retraite, certains laissent même tomber leurs précieuses reliques, leurs téléphones ou leurs feutres.

Hulk roule sur lui-même. Le bas de son visage est peint en rouge. Il pointe le doigt sur Kate, tel un explorateur désignant un monument exceptionnel.

« VOOOUS ! MA FEMME M'A QUITTÉ À CAUSE DE VOOOUS ! »

Il peine à se relever. Quelque part, la sirène d'un véhicule de police s'est mise à ululer.

Holly se tourne vers Kate :

« Montez dans la voiture. »

Kate s'exécute, sans poser de questions ni protester, en tirant par le bras son assistante médusée. Hulk a réussi à se redresser à genoux. Il les suit du

regard. Holly plonge la main dans son sac, et quand l'agresseur se retourne vers elle, elle l'asperge de gaz.

La foule recule encore de plusieurs pas, comme si Holly était radioactive, et elle s'aperçoit qu'elle tient toujours le spray pointé devant elle. À la jeune femme envoyée par la librairie, elle dit :

« Conduisez ces deux femmes à l'hôtel. Ne m'attendez pas. Je dois parler à la police. »

5

Sa conversation avec les policiers ne dure pas longtemps. L'Incroyable Hulk (fortement alcoolisé et qui ressemble maintenant à un enfant de cent cinquante kilos en train de pleurnicher) est emmené pour répondre d'une accusation d'agression, et Holly est ramenée au Country Inn, avant la fermeture du bar. Tout va bien jusqu'à ce que le barman dépose devant elle le verre de vin blanc qu'elle a commandé. Elle est alors prise de tremblements.

Il s'en est fallu de peu, se dit-elle. *Je hais ce travail.*

Son portable, toujours en mode silencieux, vibre. C'est Corrie, qui veut savoir où elle est. Cinq minutes plus tard, les deux femmes la rejoignent. Kate passe son bras autour du cou de Holly et dépose un baiser sur sa joue, un peu trop près de sa bouche à son goût.

« À partir d'aujourd'hui, je ferai tout ce que vous me demandez, Holly Gibney. Je ne sais pas si vous m'avez sauvé la vie ce soir, mais une chose est sûre : vous m'avez épargné douze mille dollars de travaux dentaires. »

Corrie se hisse sur un tabouret à la gauche de Holly.

« Merci, dit-elle tout bas. Merci infiniment. Oh, bon sang, vous avez vu ce colosse ?

– L'Incroyable Hulk. »

Kate part d'un grand éclat de rire. Le barman lui demande ce qu'elle veut boire. Un Jack, sans glaçons. La même chose, dit Corrie. Holly n'est pas étonnée quand le barman exige de voir sa carte d'identité.

Holly boit une gorgée de vin blanc. Son téléphone sonne. C'est encore Jerome. Elle se dit : *Je ne peux pas lui parler ce soir.* Elle est vannée, et elle ne cesse de revoir ce type au T-shirt sale avancer vers Kate comme une

locomotive, batte levée. *Mais il faut quand même que je lui parle ce soir, car je sais peut-être qui est le tueur des Jurés de substitution.*

Les tremblements reprennent.

« Si cette chaise n'avait pas été là », dit-elle.

Kate la regarde d'un air étonné.

« Pourquoi dites-vous ça ?

– La chaise. Si elle… »

Kate pose deux doigts sur la bouche de Holly. Et tout doucement, elle dit :

« Ce n'est pas la chaise. C'est *vous*. »

Holly repousse son verre, auquel elle a à peine touché. Le barman s'approche.

« Un problème avec le vin, madame ?

– Non. Il est très bon. Mais j'ai un coup de téléphone à passer. Vous deux, vous devriez remonter dans vos chambres. »

Kate exécute un salut militaire à la britannique, en portant le dos de sa main à son front. Très *pukka sahib*.

« À vos ordres, capitaine. »

Holly ne trouve pas ça drôle.

6

De retour dans sa chambre, elle appelle Jerome et s'excuse de ne pas l'avoir fait plus tôt.

« J'étais prise par mon travail.

– Tout se passe bien là-bas ?

– Impec.

– Alors, tu as trouvé ce qui me tracasse sur cette page d'agenda ? J'ai passé la moitié de la nuit à la regarder. »

C'est bien ça, le problème, songe Holly.

« Oui.

– Sérieux ?

– Oui.

– Je t'écoute !

– D'abord, dis-moi si l'inspecteur Atta t'a appris quelque chose.

– Oui. Deux des jurés du procès Duffrey se sont suicidés. Ellis Finkel et Jabari Wentworth. Ils se sont rencontrés au tribunal et sont devenus amants. La femme de Wentworth l'a flanqué dehors en découvrant qu'il l'avait trompée, avec un homme par-dessus le marché. Sa famille l'a rejeté elle aussi. Pour une histoire de croyances religieuses a priori. La religion, c'est une plaie, tu ne trouves pas ?

– Sans opinion.

– Bref. Finkel avait le sida. La maladie était contrôlée, mais c'était un combat permanent. Pour résumer, la police pense que ce suicide n'a aucun rapport avec un quelconque sentiment de culpabilité lié à Alan Duffrey.

– C'est horrible, dit Holly. Deux vies gâchées. »

Elle est au bord des larmes, à cause de ces morts inutiles, mais aussi, et surtout, parce qu'elle est encore hantée par l'idée que Kate McKay a failli avoir le crâne fracassé par une batte de baseball, alors qu'elle était censée la protéger.

« Je suis bien d'accord, dit Jerome. Maintenant, explique-moi ce qui m'a échappé. »

Elle le lui dit. Silence au bout du fil.

« Jerome ? Tu es toujours là ?

– Putain. Oh, putain ! Vraiment ? C'est aussi simple que ça ? *Sérieusement ?* »

Elle ne lui a pas fait part de sa seconde déduction, celle qui l'a stupéfiée au RiverCenter. Elle garde ça pour Izzy.

7

« Salut, Holly », dit Izzy. Elle paraît à moitié endormie. « Tom m'a dit de te tenir au courant, et je le ferai, mais la journée a été longue et je suis vannée.

– Essaie de garder les yeux ouverts. J'ai peut-être découvert l'identité du tueur.

– Hein ? » Cette fois, Izzy est parfaitement réveillée. « Tu te fous de moi ?

– Je ne suis pas sûre à cent pour cent. C'est une possibilité. Jerome m'a dit que deux des jurés s'étaient suicidés, mais apparemment, ça n'a rien à

voir avec le…

– Oui. Enfin, non. Aucun rapport. Holly, si tu sais quelque chose, accouche ! »

Holly n'a pas besoin de regarder la photo de l'agenda sur son iPad, elle n'a même pas besoin de fermer les yeux. Elle voit s'afficher tous les noms : BOB, FRANK M., KENNY D., CATHY 2-T. Et BRIGGS. Mais ce dernier nom est différent. Pas énormément, mais assez.

« Tu as la photo de l'agenda du révérend Rafferty sous les yeux ?

– Une seconde. J'ai laissé mon iPad dans la cuisine. »

Holly n'est jamais allée chez Izzy (pas encore), mais elle imagine une cuisine exiguë et fonctionnelle, le sac à main d'Izzy posé sur le comptoir. À côté d'un verre de vin vide peut-être. Elle imagine Izzy vêtue d'un ample pyjama douillet en coton. Gris ardoise, comme ses yeux.

« C'est bon, dit l'inspectrice. Je l'ai. Alors ?

– Commençons par le révérend Rafferty. Je crois qu'il était myope, mais il était aussi orgueilleux. C'est une hypothèse plus qu'une déduction, mais avez-vous découvert des lunettes ?

– Il y en avait une paire sur sa table de chevet. Pour lire, sans doute.

– Regarde son agenda au mois de mai. Tu y es ?

– Oui. Viens-en au fait, *s'il te plaît*. »

Holly ne veut pas se laisser brusquer car elle continue à bâtir sa théorie.

« Tous les noms sont en capitales, et assez étendus. » Elle les revoit mentalement : non pas FRANK M. ou CATHY 2-T, mais F R A N K M et C A T H Y 2 – T. « Il pouvait se le permettre car les cases pour chaque jour sont larges.

– Oui. Je vois.

– Mais BRIGGS, c'est différent. Le nom est plus ramassé. Pas beaucoup, mais quand même. Jerome l'a remarqué, mais il n'a pas compris ce que ça signifie. Tu vois ce dont je parle ?

– Euh… oui. Tu as raison.

– C'est parce que Rafferty n'a pas fait un *B*. Il a fait un *T*. C'est le meurtrier qui l'a transformé en *B*. Et il a ajouté *GS* à la fin. Il a essayé d'imiter l'écriture de Rafferty, et il a fait du bon travail, les majuscules sont plus faciles à imiter que les minuscules. Ce qui l'a trahi…

– Les deux dernières lettres sont plus serrées. Pas énormément, mais un peu. Et… oui, ce *B* pouvait être un *T* au départ.

– Rafferty n’avait pas rendez-vous avec Briggs, mais avec un dénommé Trig… Je crois. »

Holly ne peut s’empêcher de douter d’elle-même.

« Oui ! Putain, oui ! Il a dû se servir du stylo qui était posé à côté de l’agenda sur le comptoir car c’est exactement la même encre.

– Il n’a pas rayé son nom, car il craignait que la police puisse le lire quand même, grâce à un tour de magie quelconque. » Holly réfléchit. « Il aurait pu emporter l’agenda, carrément. Il a été trop malin. Et parano peut-être. Mais n’oublions pas qu’il a agi dans la précipitation.

– Idem pour le pseudo, Bill Wilson, dit Izzy. Peut-être qu’il a été trop malin là aussi. Il faut que tu retournes voir ton ami du Programme pour lui demander s’il a déjà rencontré un dénommé Trig dans des réunions des AA ou des NA.

– Peut-être que je n’ai pas besoin de lui poser la question, et toi non plus. Je pense que Trig est l’avocat d’Alan Duffrey. Russell Grinsted.

– Là, je ne te suis plus. J’ai besoin de tes lumières.

– Tu as un papier et un stylo sous la main ?

– Oui, sur le frigo. Pour la liste des courses.

– Écris son nom de famille. Si tu enlèves le *E*, le *N*, le *S* et le *D*, qu’est-ce qui reste ?

– *G.R.I.T.* Grit ?

– Change l’ordre des lettres, comme si tu jouais à Wordle.

– Wordle ? Je ne connais pas ce…

– Peu importe. Vas-y. »

Un silence pendant qu’Izzy gribouille sur son bloc. Puis :

« Ah, putain. Trig se cache dans Grinsted. C’est ça ? Tom avait raison à ton sujet, Holly. C’est un vrai tour de passe-passe à la Agatha Christie ! »

Oui, en effet, un tour de passe-passe à la Agatha Christie, se dit Holly. Et ça fonctionnerait dans un livre, au dernier chapitre, au moment de la révélation finale, mais est-ce que ça fonctionne dans la vraie vie ? L’aspect invraisemblable de cette idée la ronge, ça ressemble à un bateau en papier retenu par une brindille. Et en même temps, c’est absolument *parfait*, nom d’un chien. Et si Grinsted se prenait pour un génie du crime, comme dans un film de Batman… Un individu si intelligent que ça lui jouait des tours ?

« Il faut que vous retourniez interroger Grinsted, au minimum.

– Sans blague, dit Izzy. Cette fois, on ne va pas le lâcher. Demain à la première heure. Pourtant, toutes les personnes concernées ont estimé qu'il avait fait de son mieux pour défendre Duffrey.

– Pas suffisamment. J'ai envie de croire à cette théorie, pour la beauté du raisonnement, mais j'avoue que je trouve ça un peu bancal.

– Trop parfait ?

– Oui. » Et Holly en est venue à considérer que la perfection restera toujours inatteignable. « Toutefois, je suis quasiment sûre de moi au sujet de Trig. Il a changé son nom en Briggs. J'en parlerai quand même à mon ami du Programme demain. En attendant, tu ferais bien d'aller te coucher. »

Rire d'Izzy.

« Grâce à toi, je suis trop excitée pour dormir maintenant. »

8

Si c'est Chris qui a suivi Kate à Iowa City, ce soir c'est Chrissy, coiffée d'une perruque brune mi-longue, qui est assise à bord de sa Kia passe-partout devant le Country Inn and Suites. Sa proie est à l'intérieur, dans la chambre 302. Chrissy le sait car elle était au cœur de la mêlée qui attendait dans Pershing Avenue. Les efforts déployés par Holly pour semer les eBayers se sont révélés vains dans leur ensemble. Le groupe dans lequel elle s'est introduite sait tout sur le séjour de Kate dans ce quadrant des Quad Cities[1].

Chrissy a mis le grappin sur un type à l'air négligé, en chemise hawaïenne, qui disait s'appeler Spacer. Spacer possédait plusieurs affiches qu'il espérait faire signer, ainsi que des photos sur papier glacé. Il a pris Chrissy sous son aile, sans doute avec l'espoir de l'entraîner dans son lit ensuite. Chrissy sait bien que, même avec son plus beau maquillage, elle n'est pas la reine des pin-up, mais un gars comme Spacer, qui a encore le visage ravagé par de l'acné juvénile alors qu'il a au moins trente ans, ne pouvait pas se permettre de faire le difficile.

Aux yeux du groupe hétéroclite massé à la sortie du RiverCenter, Kate représentait une proie, et Spacer faisait partie des chasseurs. Pour lui, obtenir des autographes, ça veut dire « coincer des vedettes », et il a expliqué à Chrissy que sa bande de chasseurs avait constitué un réseau avec

des personnes (des *ratboys* et des *ratgirls* dans le langage de Spacer) travaillant dans les quatre ou cinq meilleurs hôtels de la ville (c'était bien) et trois autres employés par le RiverCenter (encore mieux). Le noyau des « traqueurs de vedettes » les rétribue en liquide ou avec des autographes monnayables.

« Kate est super recherchée, a dit Spacer, parce qu'elle risque de se faire flinguer. Auquel cas, sa valeur s'envolerait. C'est ce qui s'est passé quand quelqu'un a poignardé Salmon Rushiddy. »

Elle n'a pas tout de suite compris qu'il parlait de Salman Rushdie.

« Quelle idée horrible.

– M'en parle pas. Mais on vit dans une putain de société de… Oh, merde, la voilà ! » Il s'est mis à brailler d'une voix puissante, dont Chrissy avait du mal à croire qu'elle sortait d'un corps aussi frêle : « Kate ! Hé, Kate, par ici ! Ma sœur est votre plus grande fan ! Elle a pas pu venir, elle est en fauteuil roulant ! »

La meute des chasseurs d'autographes a convergé vers Kate… et soudain, un événement inattendu s'est produit. Chrissy et Spacer ont regardé, stupéfaits, un colosse armé d'une batte de baseball fendre la foule en direction de Kate. Et ils ont vu cette femme maigrelette, plus très jeune, qui assure la sécurité de Kate, balancer avec son pied une chaise dans les pattes du colosse pour l'envoyer au tapis.

« But ! » s'est écrié Spacer en éclatant de rire.

Les chasseurs d'autographes n'ont rien fait signer – Kate et son assistante ont disparu en un éclair –, mais Chrissy s'en fichait. Grâce à Spacer, elle a appris le nom de l'hôtel et les numéros de chambre. Elle l'a planté là.

La chambre de Kate est plongée dans l'obscurité, tout comme la 306, celle de son assistante. Entre les deux, dans la 304, la garde du corps maigrelette a oublié de fermer ses rideaux. Chrissy la voit marcher de long en large, gesticuler, fourrager dans ses cheveux et jacasser au téléphone. Avant ce soir, Chrissy ne la considérait pas comme un problème, mais la rapidité avec laquelle elle a réagi face à l'agression de l'homme à la batte l'oblige à revoir son jugement.

La garde du corps maigrelette met fin à sa conversation téléphonique et ferme ses rideaux. Quelques minutes plus tard, elle éteint la lumière elle aussi. Il est temps pour Chrissy de regagner son logement, à l'autre bout de la ville : un ensemble de cahutes-chalets baptisé le Davenport Rest. Grâce à

Andy Fallowes, elle pourrait s'offrir mieux, mais c'est tout ce qu'elle mérite.

Au moment où elle s'engage sur le parking en gravier devant la cabane 6, son téléphone émet un gazouillis (Chris, avec qui elle partage ce portable, a choisi une sonnerie beaucoup plus virile). C'est le diacre Fallowes qui l'appelle à partir d'un de ses innombrables téléphones prépayés.

« Comment se passe la chasse, ma belle ?

– Eh bien, disons… » Chrissy parle tout bas, d'une voix un peu éraillée, à la Bonnie Tyler. « … qu'elle n'en a plus pour très longtemps.

– Où es-tu ?

– À Davenport. Elle va à Madison ensuite. C'est son jour de repos. Je vais dormir un peu et puis je la suivrai. Je pourrai peut-être l'éliminer là-bas, mais si je veux atteindre notre objectif sans me sacrifier, Buckeye City est peut-être une meilleure option. Kate s'est fait virer de sa salle par une chanteuse quelconque, mais ils l'ont reprogrammée la veille. La chanteuse a renoncé à sa dernière répétition. La balance, ils appellent ça. Je l'ai appris ce soir.

– Comment ?

– L'annulation et le changement de date, c'était marqué sur le site de McKay. Le reste… J'ai rencontré des gens qui savent quasiment tout. Des chasseurs d'autographes, mais gonflés aux stéroïdes. Je pense pouvoir trouver les mêmes dans toutes les villes de sa tournée. Certains la suivent carrément d'un endroit à l'autre. » Un peu tardivement, elle demande : « C'est une conversation sécurisée ?

– Ce téléphone se retrouvera dans la rivière dès qu'on aura fini de parler. » Comme toujours, Fallowes s'exprime d'une voix douce, rassurante. « Ta mission prend plus de temps que prévu.

– Je me suis trompée de cible à Reno, mais ça devait être un simple avertissement de toute façon. À Omaha, l'assistante a intercepté l'anthrax que vous avez envoyé. J'ai vandalisé ses bagages. J'ai laissé un message. Elles ont engagé une femme pour assurer leur sécurité, et elle est douée. »

Silence. Puis Fallowes dit :

« Il ne s'agit pas de réciter des prières, nous voulons obtenir une solution dans le monde réel, et je ne saurais insister suffisamment sur l'importance de cette mission. » Son ton monte et commence à adopter le rythme d'un prédicateur en chaire. « Le monde doit voir qu'il y a un prix à payer pour

l’apostasie. Cette femme ne doit plus être autorisée à prêcher la sorcellerie. Exode 22, ma chère… Exode 22.

– Oui, dit Chrissy. Je connais bien ce verset.

– Et n’oublie pas que si tu te fais prendre – Dieu te protégera, mais Satan est rusé –, tu as agi de ton propre chef. »

Cette idée provoque en elle une amertume diffuse, et peut-être que Fallowes le sent. Même s’il n’est pas le diable, il est rusé lui aussi.

« J’aimerais que tout soit blanc ou noir, comme avec les Salopes de Brenda. Tu te souviens d’elles ? »

Chrissy sourit, pour la première fois ce soir.

« Comment je pourrais les oublier ? Ces scooters ridicules. Une journée mémorable, n’est-ce pas ?

– Oh que oui. Un jour béni. Repose-toi. Je te rappellerai. »

Mais moi, je ne peux jamais vous appeler, songe Chrissy. *Ça mettrait votre petit cul en danger, hein ?*

Elle est horrifiée par cette terrible pensée pleine de ressentiment. Une pensée digne de Chris, et même s’il habite en elle, au sens propre, puisqu’il est son frère siamois, elle le hait parfois. Tout comme, devine-t-elle, il doit la haïr.

Non, nous sommes deux.

Notre secret.

Je dois expier.

La cabane 6 se compose d’une chambre et d’une salle de bains attenante grande comme un placard. Le matelas s’enfonce. Le globe du plafonnier est rempli de mouches mortes. Il flotte une odeur de chaussettes mouillées à cause de l’humidité. Dans un coin, un champignon pâle et verruqueux a poussé entre les plinthes.

Elle pense : *Expiation.*

Il pense : *Plus vite commencé, plus vite terminé.*

Ils pensent *: Non, nous sommes deux. Séparés et égaux. Notre secret.*

Parfois, quand elle est fatiguée, elle se dit : *À quoi bon envisager de fuir ? À quoi bon, alors que l’expiation ne prend jamais fin ? Pourquoi Dieu est-il si cruel ?*

Elle aimerait qu’elle… qu’il… qu’ils puissent jeter ces pensées, cette *apostasie,* dans un incinérateur pour les brûler. Dieu n’est pas cruel, Dieu est amour. Si elle… s’il… s’ils sont malheureux, ce n’est que la maladie du

péché, comme une gueule de bois due au whisky. C’est leur faute, pas celle de Dieu. La sienne. Pas celle de Dieu. La sienne.

Elle ouvre la porte de la salle de bains et glisse les doigts de sa main droite dans l’ouverture, du côté des gonds. Lentement, elle referme la porte vers elle.

« Je me repens de mes pensées rebelles. »

La douleur, simple pincement tout d’abord, devient insupportable. Malgré cela, elle continue à fermer la porte.

« Je me repens de mes fantasmes. »

La peau de ses doigts se déchire. Le sang coule sur la peinture écaillée du bois.

« J’accomplirai ma mission. Je ne laisserai pas vivre cette sorcière. »

Elle tire plus fort, et avec la douleur vient la paix de l’expiation. Finalement, elle lâche la poignée de la porte et libère ses doigts meurtris. Ils vont enfler, mais ils ne sont pas brisés, et tant mieux. Elle a besoin de sa main droite, qu’elle partage avec son frère, pour accomplir l’œuvre du Seigneur.

Chapitre 13

1

Holly dort mal, hantée par des rêves où apparaît le colosse à la batte de baseball. Mais dans ces rêves, elle ne donne pas un coup de pied dans la chaise, elle demeure pétrifiée pendant que l'agresseur fait exploser le crâne de Kate. Elle se réveille alors que l'aube n'est qu'un trait orangé et rose à l'horizon. Elle libère son iPad du chargeur et envoie un mail à Jerome.

> J'espère que tu travailles sur ton livre et je m'en veux de te demander encore un service, surtout que tu as déjà pris le temps de contacter John Ackerly, mais je n'ai pas le choix (et puis, je crois me souvenir que tu cherchais des distractions). Je pense que la femme qui traque Kate est sans doute, et même certainement, une fanatique. À Spokane, Kate a reçu un message qui disait : « Celle qui profère des mensonges périra », une phrase tirée du Livre des Proverbes. Et quand cette femme a aspergé les bagages de Kate de viscères d'animaux, elle a écrit « Exode 21.22 » sur la porte. C'est peut-être un coup d'épée dans l'eau, J., mais est-ce que tu pourrais effectuer des recherches en ligne sur les Églises qui ont eu des ennuis avec la justice à l'occasion de manifestations et de rassemblements en faveur du droit à l'avortement ou des droits des femmes ou des LGBT. Commence par l'église baptiste Westboro à Topeka et suis les miettes de pain. Je m'intéresse seulement aux actions qui ont débouché sur des inculpations pour violation de propriété, agressions physiques, menaces graves, ce genre de choses.
>
> Si tu fais ça pour moi, non seulement tu seras payé, mais en plus tu auras le droit de m'appeler « Hollyberry » trois (3) fois. Merci, et si tu es trop occupé, je comprendrai.
>
> Holly

Le message part dans un sifflement. Elle trouve l'adresse de John Ackerly dans ses contacts et lui envoie un message à lui aussi.

> Cher John,

Si cela ne viole pas la « clause d'anonymat » des NA, est-ce que tu pourrais te renseigner pour savoir s'il n'y a pas dans le Programme quelqu'un qui se nomme, non pas BRIGGS, mais TRIG. C'est peut-être le véritable nom du meurtrier, ou son surnom. Merci.

Holly

Cela étant fait, elle se recouche et parvient à dormir encore deux heures. Sans faire de rêves, cette fois.

2

Izzy Jaynes et Tom Atta arrivent au domicile des Grinsted à neuf heures moins le quart le dimanche matin. Une femme au visage fin, vêtue d'une robe d'intérieur molletonnée, vient leur ouvrir et examine leurs insignes. Sans chercher à savoir la raison de leur visite, elle se contente de leur indiquer que son mari se trouve sous la tonnelle.

« Passez par la cuisine, dit-elle, avec un geste du pouce, à la manière d'une auto-stoppeuse.

– Juste une question, madame Grinsted, dit Izzy. Russell a-t-il un frère ou une sœur plus jeune ? »

Elle ne demande pas pourquoi Izzy veut savoir ça.

« Non, il est fils unique. Et il a grandi en croyant qu'il était le petit prince. »

En disant cela, elle lève les yeux au ciel.

Les deux inspecteurs traversent la cuisine. Tom glisse à sa collègue :

« Il y a de l'eau dans le gaz, on dirait. »

Izzy acquiesce. Mme Grinsted lui a fait l'impression de souffrir d'indifférence aiguë.

Dans le patio, au milieu d'une belle étendue de gazon, un homme dégarni, en peignoir et pyjama rouges, est assis à une table sous la tonnelle. Il boit un café en lisant le journal. En les voyant approcher, il se lève et resserre la ceinture de son peignoir. Il ne demande pas à voir leurs insignes. Ce n'est pas nécessaire.

Il s'adresse à ses deux visiteurs :

« 22, v'là les flics ! » Puis il s'arrête sur Izzy : « Atta, je le connais pour l'avoir vu au tribunal. Vous, en revanche, je n'ai jamais eu le plaisir de

procéder à votre contre-interrogatoire.

– Isabelle Jaynes. »

Elle serre brièvement la main tendue de Grinsted.

« Eh bien, que me vaut cette visite matinale en ce dimanche ensoleillé ? Non, ne dites rien. Je parie que ça concerne cet individu qui assassine des gens et dépose dans les mains de ses victimes les noms des jurés du procès Duffrey.

– Ce ne serait pas vous, par hasard ? » demande Tom sur le ton de la plaisanterie.

Russell Grinsted affiche un regard vide, avant d'éclater de rire.

« Ah, elle est bien bonne ! Dites-moi ce qu'un modeste avocat peut faire pour vous. »

Izzy et Tom ne répondent pas. Grinsted les regarde l'un après l'autre.

« Vous ne plaisantez pas.

– Absolument pas », répond Tom.

Grinsted se retourne pour prendre sa tasse de café, qu'il vide d'un trait. Il s'adresse à ses visiteurs en cette délicieuse matinée de printemps, mais en parlant à sa tasse vide comme si c'était un micro.

« Deux inspecteurs débarquent chez moi un dimanche matin, alors que j'ai encore du mal à ouvrir les yeux, pour me demander si je tue des gens au nom du regretté – par moi, notamment – Alan Duffrey. Que j'ai défendu corps et âme. Et ils ne plaisantent pas. »

Il lève les yeux vers eux. Il ne rit plus, mais il sourit. Plus tard, Tom racontera à Izzy qu'il se souvient d'avoir vu ce même sourire pendant que Grinsted procédait à son contre-interrogatoire. Une expérience désagréable.

« Puis-je savoir ce qui vous a conduits à cette brillante conclusion, madame et monsieur les officiers de police ?

– Laissez-nous poser les questions et vous pourrez reprendre le cours de votre dimanche matin, dit Izzy. En supposant que vos réponses soient satisfaisantes, évidemment. Dans le cas contraire, il se peut que vous soyez obligé de nous suivre au poste.

– Incroyable. Foutrement in-cro-yable. Allez-y, posez vos questions.

– Commençons par le 3 mai. C'était un samedi. Où étiez-vous entre… disons dix-sept et dix-neuf heures ?

– Sérieusement ? » Le sourire, toujours là, s'accompagne à présent d'un haussement de sourcils. « Et *vous*, vous vous souvenez où vous étiez ce

samedi-là, il y a trois semaines ? »

La porte de la cuisine s'ouvre avec fracas et Mme Grinsted les rejoint. Avec une cafetière et deux tasses sur un plateau St. Pauli Girl[1]. Il y a même de la crème et du sucre. Elle dit :

« Il était ici, je pense. Le samedi après-midi, ou dans la soirée, on regarde *Antiques Roadshow*. Le streaming, c'est pratique, on peut regarder ce qu'on veut quand on veut. Généralement, Russ va chercher des plats à emporter. Il choisit ce dont *il* a envie. Je suis rarement consultée. Café ?

– Non, merci, dit Tom. Comme vous vous en doutez, nous sommes habitués à ce que les épouses livrent des alibis. » Son sourire à lui est bien plus chaleureux que celui, carnassier, de Grinsted. « Simple remarque. »

Izzy enchaîne :

« Et le lendemain après-midi ? Le dimanche 4 ? »

Jour où les deux poivrots ont été assassinés.

« Oh, bon sang… Attendez ! J'ai peut-être quelque chose pour vous. » Il disparaît dans la maison en resserrant la ceinture de son peignoir et en marmonnant : « Incroyable. »

Tom demande à Mme Grinsted :

« Vous avez des souvenirs de ce dimanche ? Il faisait froid, le temps était pluvieux. Pas comme aujourd'hui.

– Je suis allée à l'église. Comme tous les dimanches. Russ ne vient jamais avec moi. Il était dans son bureau, je suppose, en train de préparer un procès, ou peut-être qu'il attendait quelqu'un. Je ne saurais pas vous dire.

– Votre mari possède une arme, madame Grinsted ?

– Oh, oui. Nous en avons une chacun. Moi, j'ai un Ruger calibre 45 et Russ un Glock 17. Pour notre protection. Mon mari est un avocat pénaliste qui défend parfois des gens dangereux. Et il arrive qu'il les fasse venir ici. »

Ces deux armes sont d'un calibre supérieur à celui utilisé pour tuer Mike Rafferty et *bien* supérieur à celui de l'arme qui a tué la femme et les poivrots. Ils devront quand même examiner ces deux pistolets, si Grinsted ne peut pas fournir un alibi plus solide que le témoignage de sa femme, qui ne semble pas le porter dans son cœur. Cela étant, ils n'ont presque rien à se mettre sous la dent… hormis les déductions de Holly Gibney, auxquelles croit Izzy, et Tom aussi, elle le sait, mais jusqu'à un certain point.

L'avocat revient avec son agenda. Qu'il leur tend.

« À quatorze heures, ce dimanche-là, Jimmy Sykes est venu réparer mon ordinateur de bureau. Il plantait sans cesse. J'espérais qu'il pourrait venir le samedi, mais il était débordé. Allez-y, regardez. »

Tom vérifie. Izzy note le nom.

« C'est votre spécialiste informatique ?

– Oui. Il l'a rebooté, ou je ne sais quoi, pour que je puisse travailler sur un dossier.

– Jouer au blackjack en ligne plutôt », dit son épouse.

Grinsted reporte sur elle son sourire pincé.

« Peu importe. Tu te souviens que Jimmy est venu dimanche ?

– Oui, mais je ne sais pas lequel. »

Il tapote la date du 4 mai sur son agenda.

« C'est marqué là, ma chérie. »

Ce qui provoque un nouveau regard excédé de Mme Grinsted.

Tom demande :

« Vous ne venez pas de noter ce rendez-vous à l'instant, hein ?

– Je pourrais me formaliser si ce n'était pas aussi ridicule.

– J'ai une question plus facile, dit Izzy. Le 20 mai, mardi dernier. Entre… dix-huit et vingt-deux heures. Vous étiez à la maison avec votre femme, je suppose. En train de regarder *Masterpiece Theatre* peut-être.

– Non. Je jouais au poker. Pas en ligne, avec des amis. »

Mais pour la première fois, Russell Grinsted semble peu sûr de lui.

Contrairement à sa femme.

« Il n'était pas ici, et il ne jouait pas au poker non plus. Si vous lui demandez les noms des hommes avec qui il jouait, il sera bien embêté car ils vous diront qu'il n'était pas là. Russ n'est pas un meurtrier, mais c'est un mari volage. Mardi soir, il était avec sa poule. »

Silence sous la tonnelle. Mme Grinsted pose le plateau. Sa bouche dessine un sourire pincé qui ressemble à celui de son mari. *Est-ce surprenant ?* songe Izzy. *Ne dit-on pas que les hommes et les femmes mariés depuis longtemps finissent par se ressembler ?*

« Elle s'appelle Jane Haggarty. Elle est secrétaire à mi-temps et aussi laide qu'un épouvantail dans un champ de melons. Ils se fréquentent depuis un peu plus d'un an. » Elle se tourne vers son mari. « Tu croyais vraiment que je n'étais pas au courant ? Tu es un *très mauvais* menteur, Russ. »

Izzy ne sait plus quoi dire, notamment parce que Mme Grinsted – dont elle ne connaît toujours pas le prénom – reste calme. Tom, lui, n'a aucun problème pour enchaîner. Il faut dire que Grinsted s'est acharné sur lui, un jour, au tribunal.

« Cette Jane Haggarty confirmera-t-elle que vous étiez avec elle le 20 mai, monsieur Grinsted ?

– Erin, je… »

Grinsted a visiblement du mal à trouver les mots, mais au moins Izzy connaît le prénom de son épouse désormais. Et sa première pensée est : *Cette femme paraît trop frêle, et trop triste, pour s'appeler Erin.*

« Nous reparlerons de tout ça après le départ de la police, dit-elle. Dans l'immédiat, estime-toi heureux que j'aie sauvé ta peau. Pour un avocat, on peut dire que tu as le chic pour te fourrer tout seul dans le pétrin. »

Sur ce, elle prend congé et disparaît dans la cuisine sans un regard derrière elle. Grinsted se rassoit sous la tonnelle. La ceinture de son peignoir, qu'il n'a cessé de resserrer de manière obsessionnelle, se défait. Le peignoir s'ouvre. Dessous, sa veste de pyjama est tendue sur sa bedaine d'homme d'un certain âge.

« Merci, bande de connards, dit-il sans lever les yeux.

– Pour user d'une métaphore qui me semble adaptée dans ce contexte, dit Izzy, le jury n'a pas encore tranché pour savoir qui est le connard. La question est de savoir si cette Jane Haggarty confirmera qu'elle était avec vous au moment où nous pensons que le révérend Mike Rafferty a été assassiné. »

Ils demanderont à Grinsted s'il a un alibi pour le meurtre de Fred Sinclair, si nécessaire. Mais peut-être pas.

« Elle le confirmera. »

Toujours sans lever la tête.

« Son adresse ? »

Tom a sorti son carnet lui aussi.

« 4636 Fairlawn Court. Elle est mariée, et divorcée. » Il lève enfin la tête. Ses yeux sont secs, mais vitreux, comme ceux d'un boxeur qui vient de recevoir une droite en pleine mâchoire. « Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est *moi* qui ai tué ces gens ? J'ai fait tout mon possible pour défendre Alan Duffrey. Le juge et le jury se sont trompés. Le procureur était ambitieux. Fin de l'histoire. »

Izzy n’a nullement l’intention d’introduire son amie enquêtrice dans la discussion. Et rien ne l’y oblige. Elle demande à Grinsted si le nom de Claire Rademacher lui dit quelque chose.

« Elle travaillait à la First Lake City, répond-il, méfiant. Cheffe caissière, si je me souviens bien.

– Vous ne l’avez pas fait témoigner, dit Tom.

– Je n’avais aucune raison de le faire. »

Grinsted semble plus méfiant que jamais. Avocat chevronné, il devine qu’il y a un piège quelque part, mais il ne sait pas où.

Tom Atta se fait un plaisir de lui parler des bandes dessinées *Plastic Man* que Cary Tolliver a offertes à Alan Duffrey afin de « le féliciter pour sa promotion ». Il n’est fait aucune mention de cette série de six numéros dans les transcriptions du procès, ni des emballages en Mylar. Izzy essaie de se persuader qu’elle ne savoure pas l’expression de consternation qui apparaît sur le visage de Grinsted. Puis elle renonce. Elle la savoure pleinement. En partie parce qu’il a trompé sa femme, mais aussi parce qu’il croyait celle-ci trop bête pour comprendre, et surtout parce que, comme la plupart des officiers de police, elle déteste les avocats de la défense. Dans la pratique, elle pense que la plupart d’entre eux sont nuls. Elle lit les romans de Michael Connelly avec Mickey Haller et prie pour que l’avocat dans la Lincoln se plante.

« Les empreintes n’étaient pas sur les magazines pédophiles ? » Grinsted essaie encore d’assimiler l’énormité de sa bourde. « Elles étaient seulement sur les emballages ?

– Exact, confirme Tom. La prochaine fois, maître, peut-être que vous engagerez un détective privé au lieu de vous goinfrer avec les honoraires.

– Douglas Allen devrait être radié du barreau ! »

Dans son indignation, Grinsted semble avoir oublié qu’il a lui-même quelques ennuis.

« Je pense qu’on ne peut pas espérer autre chose qu’une sanction disciplinaire, dit Izzy. Mais ça lui mettrait quand même de sérieux bâtons dans les roues. Une radiation est peu probable. Allen n’a jamais dit que les empreintes étaient sur les magazines, il vous a laissé le soin de le supposer. Vous refuserez sans doute de l’admettre, mais je pense que vous étiez convaincu que ces magazines appartenaient à Duffrey, même si vous avez affirmé le contraire.

– Ce que je croyais ou pas – et vous n'êtes pas dans ma tête, inspectrice Jaynes, donc vous n'en savez rien – est sans rapport avec ma méthode de défense. Et je vous le répète, je me suis défoncé pour mon client.

– Pas au point d'engager un enquêteur. »

Izzy imagine – non, elle *sait* – que si Grinsted avait engagé Holly Gibney, Alan Duffrey serait vivant et libre aujourd'hui. Idem pour McElroy, Mitborough, Epstein et Sinclair, selon toute probabilité. Ainsi qu'une inconnue qui tenait le nom d'un juré dans sa main morte. Et Rafferty aussi.

Grinsted ouvre la bouche pour protester, mais Tom le devance.

« Vous auriez dû comprendre de vous-même que des empreintes aussi nettes ne pouvaient pas avoir été prélevées sur le papier merdique de ces magazines.

– Et les gens de chez vous, ils l'avaient deviné ? » rétorque l'avocat. Il referme la ceinture de son peignoir comme s'il essayait d'étrangler la bedaine qui se cache dessous. « Vos équipes de la police scientifique ! Ils le savaient forcément. Mais personne n'a rien dit. Personne ! »

C'est un élément qui a échappé à Izzy et qui fait mouche.

« Chacun son boulot. » Elle sait que c'est un raisonnement un peu spécieux, mais impossible de trouver mieux dans l'urgence. « Vous auriez pu faire témoigner Rademacher, mais vous ne l'avez pas fait. Vous ne l'avez même pas interrogée.

– Doug Allen a fait tuer Alan Duffrey, dit Grinsted comme s'il se parlait à lui-même. Avec l'aide de la police.

– Je pense que vous avez joué un rôle vous aussi, dit Tom. Vous ne croyez pas, maître ? Ou dois-je vous appeler Trig ? »

Aucune réaction de culpabilité face à l'utilisation calculée de ce pseudonyme. Aucune réaction quelle qu'elle soit, d'ailleurs. L'avocat semble plongé dans ses pensées. Peut-être songe-t-il que c'est juste une première confrontation, qui sera suivie d'une seconde, après le départ des policiers.

À cet instant, Izzy comprend que la déduction de Holly (que Holly elle-même jugeait bancale) est erronée. Cette anagramme n'est qu'une coïncidence, ce que les auteurs de romans policiers d'autrefois auraient appelé une fausse piste.

« Nous allons interroger Jane Haggarty, dit Tom en fermant son carnet. Bonne journée, monsieur Grinsted. »

Grinsted, dont la journée promet d'être tout sauf bonne, ne réagit pas. Izzy et Tom retournent dans la maison. Mme Grinsted est dans la cuisine, en train de boire son café. Sans doute arrosé, à en juger par la bouteille de Wild Turkey posée sur le comptoir.

« Vous en avez fini avec lui ? demande-t-elle.

– Pour le moment, oui, dit Tom. Il est à vous. »

S'il espérait obtenir un sourire, il est déçu.

« Depuis combien de temps êtes-vous au courant pour Haggarty ? » demande Izzy.

Cela n'a aucun rapport avec l'affaire, mais elle est curieuse… comme le serait Holly.

« Un an ? Un an et demi peut-être. » Mme Grinsted hausse les épaules, comme si ce sujet ne l'intéressait pas beaucoup. « Le parfum sur sa peau. Les textos. Des appels raccrochés, une ou deux fois, quand Russ laissait son téléphone sur le comptoir ou sur la télé et que je répondais à sa place. Il ne faisait pas beaucoup d'efforts pour se cacher. Il doit me prendre pour une idiote. Et il a peut-être raison.

– Ou peut-être que vous aviez peur », dit Izzy.

Erin Grinsted boit une gorgée de café arrosé.

« Oui, peut-être. Et peut-être que je continue à avoir peur.

– Votre mari fréquente les AA ou les NA ?

– Non. Lui, il aurait plutôt besoin d'un programme d'aide destiné aux joueurs. Ou aux obsédés sexuels. Ou les deux.

– Madame Grinsted, est-ce que vous appelez votre mari Trig ?

– Non. Je l'appelle Russ. Comme la plupart des gens. Comme Alan Duffrey.

– Est-ce que quelqu'un l'appelle Trig ? »

Elle lève les yeux vers Izzy en prenant, une fois encore, cet air exaspéré.

« Pourquoi on l'appellerait comme ça ? »

Oui, en effet. Pourquoi ? songe Izzy. *Retour à la case départ.*

Ils la laissent discuter de certaines choses avec son mari.

3

Pendant qu'Izzy et Tom interrogent Russell Grinsted, Trig (le *véritable* Trig) est à Cowslip County, à cent cinquante kilomètres de la ville. C'est le comté le moins peuplé de tout l'État, et les jeunes qui ont le malheur d'y vivre l'ont baptisé, bien évidemment, Cowshit County.

Trig roule sur la Route 121, et passe parfois devant une ferme ou une grange, mais il voit surtout défiler des bois et des champs. Il y a peu de circulation, la 121 ayant été rendue obsolète par la nationale qui traverse des zones plus peuplées au sud. Il n'essaie même pas de se mentir, il sait pourquoi il est là. Si sa rencontre avec Annette McElroy et son chien remonte à quelques semaines seulement, il a l'impression que c'était dans une autre vie.

Quand j'étais normal.

Tout d'abord, il tente de repousser cette idée, puis renonce. Car ce n'est pas une idée, c'est une réalité. Ce qui se passe lui rappelle de plus en plus la manière dont il est devenu alcoolique… Et pourquoi pas ? Peu importe qu'il s'agisse d'alcool, de drogue, de bouffe ou de TOC, c'est toujours la même maladie : l'addiction. Il pourrait rejeter la faute sur son père (et ça lui arrive), mais l'addiction – un comportement antisocial, comme disent les psys – n'est pas provoquée par un traumatisme dans l'enfance, le stress ou la pression sociale, c'est juste un défaut dans le logiciel qui génère de la destruction, encore et encore.

Dans les réunions, il a entendu un dicton : « D'abord, l'homme prend un verre, puis le verre prend un verre et enfin, le verre prend l'homme. » C'est exact. À un moment donné, quand il avait une vingtaine d'années, peu de temps après la mort de son père – un père parfois affectueux, souvent destructeur –, un interrupteur avait été actionné. Jusqu'alors il buvait comme – ouvrez et fermez les guillemets – *une personne normale*, et du jour au lendemain, il était alcoolique. Bam. Terminé.

Trig a découvert que c'est quasiment la même chose avec le meurtre. Il pense qu'après McElroy il aurait pu s'arrêter. Juridiquement parlant, il avait franchi la ligne rouge, mais dans sa tête ? Sans doute pas. De même, il ne pense pas que ce soient Mitborough ou Epstein qui l'aient fait basculer. Il pense – il n'en est pas certain, mais il pense – que c'est Big Book Mike qui a actionné l'interrupteur. Une chose est sûre : c'est la victime suivante, Sinclair, qui a soulagé la pression qui s'accumulait et qui avait peu de rapport (voire aucun) avec sa mission initiale.

Il traverse la minuscule commune de Rosscomb, qui se compose d'une supérette, d'une station-service et d'une église baptiste unifiée. Et il se retrouve en pleine campagne. Sept kilomètres plus loin, il voit arriver un homme au volant d'un gros et vieux tracteur qui tire une faucheuse. C'est trop tôt pour faire les foins, l'herbe est encore verte. Peut-être que ce fermier part semer quelque part dans le coin. Des haricots ou du maïs, très certainement.

Trig s'arrête sur le bas-côté et descend de voiture. Le Taurus calibre 22 est dans sa poche. Il ne ressent aucune nervosité. Il est excité. Impatient. Il attend que le vieux tracteur arrive à sa hauteur pour adresser au fermier de grands gestes de sémaphore, accompagnés d'un sourire. Un camion passe, en direction du sud.

Le chauffeur se souviendra peut-être d'une Toyota arrêtée au bord de la route et d'un homme qui fait signe au fermier.

Il devrait renoncer, se contenter de demander son chemin et repartir. Mais la fille qu'il a laissée au centre d'accueil de Crooked Creek a aiguisé son appétit, comme le faisait le premier verre. *Juste un petit coup vite fait après le boulot*, se disait-il… et il picolait durant tout le trajet, jusque chez lui, même si son esprit rationnel savait que s'il se faisait arrêter en état d'ivresse, toute sa vie serait foutue. Comme ces effroyables magazines pédophiles avaient détruit la vie d'Alan Duffrey, de l'avis général, juge et jury compris.

Le fermier arrête son tracteur. Même au ralenti, le vieux International Harvester fait un boucan infernal. L'homme est aussi vieux que son tracteur. Sous son large chapeau de paille, son visage est hâlé, buriné. Trig s'approche d'une des grosses roues crottées, affichant un sourire que lui rend le fermier.

« Un coup de main, mon gars ? crie-t-il par-dessus le vacarme du moteur et des lames de la faucheuse. Vous êtes perdu ?

– Oui ! crie Trig. Je suis perdu ! »

Il sort le Taurus de sa poche et tire deux fois sur le fermier, dans la poitrine. Le bruit des détonations se perd dans le rugissement du tracteur. Le fermier a un mouvement de recul, comme s'il avait été piqué par une guêpe. Trig s'apprête à tirer une troisième fois, mais le fermier bascule vers l'avant. Il perd son chapeau. Une légère brise agite ses fines mèches de cheveux gris. Trig a l'impression de voir du duvet de pissenlit.

Une voiture passe. Elle ralentit. Trig lui adresse un geste de la main sans se retourner – *Tout va bien* – et la voiture accélère. Trig sort de sa poche la pochette en cuir et passe en revue la collection de petits bouts de papier qui s'amenuise. Il n'éprouve aucune inquiétude, comme dans le temps, quand il rentrait chez lui en voiture avec une bouteille de Smirnoff calée entre les cuisses. Cette rencontre est porteuse d'une forme de légitimité parfaite, et, ô Seigneur, quel soulagement. Le besoin reviendra, mais pour le moment, tout va bien.

Au lieu d'aller chez les AA, je devrais aller chez les MA, se dit-il, et cela le fait rire.

De la pochette, il sort le bout de papier qui porte le nom de Brad Lowry. Le Juré n° 12 du procès Duffrey. Trig ramasse le chapeau du fermier et y dépose le papier. Sans se presser, il ajoute deux noms : Jabari Wentworth (Juré n° 3) et Ellis Finkel (Juré n° 5). Le fermier a eu la bonne idée de souder un marchepied sur le côté du siège. Trig s'en sert pour redresser le fermier derrière son volant, en prenant soin de ne pas toucher au levier de vitesse par mégarde. Sur ce, il enfonce le chapeau sur la tête de sa victime. Tôt ou tard, quelqu'un le soulèvera. On découvrira alors les bouts de papier, et on comprendra.

Un pick-up chargé de matériel agricole passe. Trig reste où il est, comme s'il discutait avec le fermier. Le pick-up ne s'arrête pas. Trig regagne sa voiture et repart.

Je ne me ferai pas prendre.

Ce n'est pas une supposition, mais une pure vérité. Il se remémore un épisode survenu peu de temps avant qu'il arrête de boire, et qui l'avait incité à assister à sa première réunion des AA. Presque arrivé chez lui ivre mort, la bouteille de vodka entre ses cuisses, il avait vu une lumière bleue dans son rétroviseur. Calmement, il avait revissé le bouchon de la bouteille et s'était arrêté sur le bord de la route, en se disant que le flic ne sentirait pas la vodka dans son haleine, contrairement au gin ou au whisky, tout en sachant que c'était un mythe.

Le flic avait braqué sa lampe sur la vitre du conducteur et réclamé à Trig son permis de conduire et les papiers du véhicule. Trig les lui avait donnés, en sortant les papiers de la boîte à gants de la Toyota (une autre, mais semblable à celle qu'il conduit désormais). Le flic avait regagné sa voiture

avec les papiers. Trig avait essayé de ranger la bouteille de vodka dans la boîte à gants. Elle ne tenait pas. Sous le siège du passager. Idem. Il s'était dit : *Je vais peut-être passer la nuit en cellule de dégrisement, ou pas, mais une chose est sûre : mon nom sera dans le journal local demain, dans la rubrique des faits divers.*

Le flic était revenu. Trig avait déposé la bouteille de vodka devant le siège du passager. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Un sentiment de fatalisme s'était emparé de lui.

« Vous avez bu, monsieur ?

– Un ou deux verres après le boulot, mais il y a plusieurs heures. »

Sans bafouiller. Ou à peine.

« Je vois sur votre permis de conduire que vous habitez près d'ici. »

Trig avait confirmé.

« Je vous conseille de rentrer et de ne pas reprendre le volant avant d'avoir dessoûlé. »

Il avait pointé le faisceau de sa lampe à l'intérieur de la Toyota, sur la bouteille de vodka aux trois quarts vide.

« Si je vous revois en train de zigzaguer, je vous envoie derrière les barreaux. »

Pas de PV, uniquement un avertissement verbal. Après avoir tué sept personnes, ce ne serait pas la même chanson.

J'aurais dû emporter l'agenda du Révérend au lieu de simplement modifier le nom. Papa aurait dit que j'avais « fait le malin », avec une taloche en prime. Et les véhicules qui sont passés pendant que tu « discutais » avec le fermier ? Si quelqu'un a vu le vieux bonhomme affalé sur son siège et trouvé ça bizarre ? Si quelqu'un a relevé ta plaque ?

Il n'y croit pas, mais l'agenda c'est autre chose. Il a certainement été examiné par des experts, qui ont conclu qu'il avait transformé TRIG en BRIGGS. Certes, Trig est un pseudo, très éloigné de son véritable nom, mais il l'a utilisé dans des réunions des AA. Toujours à la périphérie, c'est vrai, mais il a assisté plusieurs fois aux réunions du Straight Circle dans Buell Street. Supposons qu'un des participants à ces réunions l'ait connu dans ce que les alcoolos et les drogués appellent « l'autre vie ». Cela lui semble peu probable – la plupart de ceux qui fréquentent le Straight Circle sont des ivrognes et des camés à moitié clochards qui vivent dans la rue –, mais c'est possible. Une chose est sûre : il ne retournera pas dans Buell Street.

Et puis, il faut voir le bon côté des choses, se dit-il. *J’ai déjà coché huit noms sur douze. Je ne pourrai pas tous les éliminer, mais je n’ai pas encore terminé.*

Dans son rétroviseur, il voit arriver à toute allure une voiture de police, et il repense à ce soir où il avait été arrêté sur la route. Le même fatalisme s’empare de lui, aussi réconfortant qu’une couverture par une nuit froide. Il caresse le .22 dans sa poche, ralentit et se gare. Il tuera ce flic, il mettra un nom dans sa main et ensuite, peut-être – peut-être pas – qu’il se suicidera. Mais la voiture de police le dépasse sans s’arrêter. Elle fonce sur la Route 121 en direction de Rosscomb.

« Eh bien non, dit Trig en lâchant l’arme. Je ne suis pas fichu, papa. Pas encore. »

Il allume la radio, mais il est trop loin de la ville pour capter les infos, alors il se contente d’un bon vieux rock’n’roll. Et il se met à chanter.

Chapitre 14

1

Holly se prépare à partir pour Madison, prochaine étape de la tournée de Kate, quand Izzy l'appelle pour lui annoncer que Russell Grinsted n'est pas Trig.

« Ses alibis pour Rafferty et Sinclair sont solides. Son arme et celle de sa femme ne sont pas du bon calibre. Bref, il n'était pas effrayé en nous voyant arriver, plutôt excédé. » Comme après réflexion (et non sans une certaine satisfaction), elle ajoute : « Notre visite a peut-être foutu en l'air son mariage. Qui battait déjà de l'aile. Grinsted trompait sa femme. »

Holly écoute à peine ces dernières paroles. Elle sent ses joues s'enflammer, et elle sait que si elle se regardait dans le miroir, elle aurait un aspect fiévreux peu flatteur (c'est pourquoi elle ne le fait pas).

« Je t'ai envoyée sur une fausse piste. Désolée, Isabelle.

– Ne sois pas désolée. C'était une bonne déduction, même si tu étais à côté de la plaque. Ça arrive. Mais tu n'avais pas entièrement tort. On a à la scientifique un gars qui est graphologue amateur. Il a passé une bonne partie de son samedi soir à examiner un agrandissement de l'agenda du révérend Rafferty. Tu avais raison : ce n'est pas BRIGGS mais TRIG. L'indice révélateur, c'est le *T* transformé en *B*. Pour lui, cela ne fait aucun doute. Et si le pseudo "Bill Wilson" signifie que notre homme assistait à des réunions des AA, on a de grandes chances de découvrir qui c'est. Trig, ce n'est pas comme Dave ou Bill. Ça se remarque.

– Je suis vraiment désolée, Iz. Je me suis mouillée et j'ai bu la tasse.

– Arrête d'être désolée. Premièrement, il fallait qu'on retourne interroger Grinsted, de toute façon. Deuxièmement, on possède une piste potentielle à présent, grâce à toi. Troisièmement, tu es toujours trop dure avec toi-même. Accorde-toi un peu de crédit, nom d'un chien, Hols. »

Holly se retient à temps de dire : *Désolée, je vais essayer.*

« Merci, Izzy, c'est gentil. J'ai contacté mon gars des AA. S'il connaît un Trig, il me le dira et je te préviendrai.

– Je vais enquêter de mon côté. Ça va peut-être te surprendre, mais un tas de flics ont des problèmes d'addiction, et certains assistent régulièrement à des réunions. Je vais faire circuler une note concernant Trig, en promettant l'anonymat à quiconque pourra nous fournir des infos. Toi, concentre-toi sur cette femme que tu dois protéger. Ils disent de très vilaines choses à son sujet sur cette prétendue radio d'information. The Big Bob.

– Je ferai de mon mieux », répond Holly, et elle met fin à la communication.

Elle va dans la salle de bains pour asperger d'eau fraîche ses joues en feu. Elle sait qu'Izzy a raison : toute sa vie elle a fait une fixation sur ses échecs, mettant ses réussites sur le compte de la chance ou du hasard. Conséquence, sans doute, du fait de grandir sous le joug de Charlotte Gibney, mais pas seulement. Elle devine que c'est aussi une question de tempérament.

J'ai besoin de mon propre programme, songe-t-elle. *J'appellerais ça les Complexés Anonymes.*

Son portable gazouille. C'est Corrie Anderson, qui lui annonce que Kate et elle sont prêtes à prendre la route.

« Je vous suis à une demi-heure, dit Holly. Restez sur les grands axes et faites attention aux voitures qui vous collent d'un peu trop près.

– Pas facile, répond Corrie. Depuis Iowa City, on est suivies par une meute de fans.

– Guettez une femme seule. »

Elle est sur le point d'ajouter : *qui porte des lunettes noires*, mais c'est stupide. Un matin ensoleillé comme celui-ci, la plupart des conducteurs porteront des lunettes noires.

« Bien reçu. » Corrie paraît insouciante, indifférente. Holly n'aime pas ça. « Ne quittez pas, Kate veut vous parler. »

Holly entend un bruissement, puis la voix de sa patronne.

« Je voulais juste vous remercier encore une fois pour ce que vous avez fait hier. J'étais pétrifiée. Comme Corrie et tout le monde. Sauf vous. »

Holly s'apprête à répondre qu'elle n'a même pas réfléchi, elle a simplement réagi, mais elle repense aux paroles d'Izzy : *Accorde-toi un peu de crédit, nom d'un chien, Hols.* Alors elle dit :

« Je vous en prie. »

C’est difficile, mais pas impossible.

Après cet appel, elle a une meilleure opinion d’elle-même. Enfin… Pas vraiment. Holly n’est jamais fière d’elle, disons qu’elle se sent mieux, et pour fêter ça, elle décide de s’offrir une viennoiserie au petit déjeuner, avant de prendre la route.

Son téléphone sonne de nouveau au moment où elle franchit la porte. C’est Jerome. Il se fera un plaisir, dit-il, d’effectuer des recherches sur les Églises fondamentalistes qui ont eu des démêlés avec la justice.

« Je sais que c’est beaucoup demander, dit Holly en balançant sa valise à l’arrière de la Chrysler (dont elle commence à apprécier le confort). Je suis désolée de t’arracher à ton livre.

– Comme je te l’ai expliqué, je suis dans une impasse. Je le finirai tôt ou tard – j’ai été élevé dans cet esprit –, mais je crois que je ne suis pas fait pour la fiction. Les recherches, en revanche… j’adore ça.

– Fais ce que tu peux, mais ne laisse pas ton roman refroidir à cause de moi. D’ailleurs, c’est une idée qui ne mènera certainement nulle part. J’ai déjà fait une boulette avec cette histoire de Jurés de substitution. »

Adossée à sa voiture sous le soleil doux de ce début de matinée, elle confie à Jerome qu’elle a cru que derrière Trig se cachait peut-être Russell Grinsted.

« Ne te mets pas martel en tête, dit-il. Aaron Judge[1] lui-même commet des fautes de temps en temps. Très souvent.

– Merci, J.

– De rien, Hollyberry.

– Ça fait un, dit-elle sans parvenir à masquer le sourire dans sa voix. Il t’en reste deux. »

Il rit.

« Je les garde précieusement. Prends bien soin de toi, Hols.

– C’est mon intention. »

2

C’est Chrissy qui s’est endormie dans la cabane 6 du Davenport Rest, mais c’est Chris qui se réveille, bâille, s’étire et se glisse dans la cabine de douche aussi large qu’un cercueil. Il n’a pas besoin de café. Élevé au sein

de l’Église de l’Authentique Christ Saint de Baraboo Junction, il n’en a jamais consommé. Pas plus que de l’alcool, de la drogue ou des médicaments, sauf de l’aspirine.

Il est de bonne humeur. La nuit dernière, le diacre Fallowes a évoqué les Salopes de Brenda, et Chris s’est réveillé en pensant à elles ce matin. Le pasteur Jim (Andy Fallowes également) aime dire que « le Chemin de la Croix est ardu », et c’est vrai, mais cela rend chaque victoire plus douce encore. Et ce jour où l’Église l’a emporté sur les Salopes de Brenda était doux, en effet. Il est vrai que maman se fichait de ce qui se passait, mais comme il est écrit dans le Livre de Titus, les femmes ne doivent pas discuter, elles doivent se soumettre.

Même si elle n’a guère discuté ce jour-là, à peine quelques mots. Comme le dit Isaïe : « Le bœuf connaît son propriétaire. »

La serviette de la salle de bains ressemble plus à un torchon, mais Chris s’en moque, il fait une promenade agréable dans ses souvenirs, jusqu’à Rawcliffe, en Pennsylvanie, et au Centre pour Femmes.

Ce jour-là, il était Chris à cent pour cent.

3

Un Centre pour Femmes, tu parles ! Comme le pasteur Jim et le diacre Andy, Chris s’amuse toujours de voir les êtres impies inventer des termes aseptisés pour désigner leurs actes maléfiques. Un « Centre pour Femmes », et non pas une « usine à avortements ». « Pro-choix », au lieu de « pro-meurtres ».

Au moins, songe-t-il en enfilant un jean et un T-shirt pris dans la valise bleue, *les Salopes de Brenda avaient les couilles d’annoncer la couleur. C’étaient des salopes, et elles étaient fières de l’être.*

C’était un an avant l’arrêt *Dobbs vs Jackson*. Chris avait appris par la suite, après leur retour dans le Wisconsin, que les Salopes s’étaient connues – tenez-vous bien – à l’Association des parents d’élèves de Rawcliffe, une petite bourgade prospère non loin de Hershey. Quand les Salopes se sont organisées, l’Authentique Christ Saint manifestait devant le centre depuis presque cinq mois, parfois rejoint par des partisans locaux, mais seul la plupart du temps, quand il pleuvait ou neigeait. Comme le disait le pasteur

Jim : « Tenez bon, frères et sœurs, et souvenez-vous qu'il fait toujours beau au paradis. »

Fondée grâce à l'argent de Hot Flash Electric (Harold Stewart, le père de Chris, croyant et totalement naïf, ignorait que le nom de sa société possédait une certaine implication féminine[2]), l'Église de l'Authentique Christ Saint pouvait choisir une cible dans n'importe quelle partie du pays, et ne plus la lâcher.

Il y avait au sein de l'Association des parents d'élèves de Rawcliffe des femmes qui approuvaient ces manifestations – quoique pas forcément les pancartes que brandissaient les Authentiques Chrétiens (des fœtus démembrés, des médecins portant des blouses maculées de sang, LES AVORTEURS BRÛLENT EN ENFER). Mais il y en avait une dizaine, ou plus, qui n'approuvaient pas. Ces dames se réunissaient au domicile de Brenda Blevins, particulièrement ulcérée par la pancarte du pasteur Jim. C'était après qu'un « médecin avorteur », Henry Tremont, avait été abattu par un martyr religieux nommé Taylor Verecker au moment où il sortait de l'église. Sur la pancarte du pasteur Jim, on pouvait lire : TAYLOR VERECKER A ÉTÉ ENVOYÉ POUR ACCOMPLIR L'ŒUVRE DE DIEU.

Blevins avait eu l'idée d'organiser une contre-manifestation, qui ferait la une des journaux ; et certaines de ses amies, remontées contre les militants de l'Authentique Christ Saint, l'avaient suivie. Et puis, c'était amusant, Chris voulait bien l'admettre. Personne n'avait jamais dit que les gauchiasses n'avaient pas le sens de l'humour.

Blevins, héritière d'une fortune accumulée grâce au chocolat, avait beaucoup d'argent, peut-être pas autant que le père de Chris, qui avait donné presque toute sa fortune à l'Authentique Christ Saint, mais suffisamment pour acheter neuf scooters et neuf blousons de cuir, le tout aussi rose que la Maison de Rêve de Barbie. Au dos des blousons, il était écrit LES SALOPES DE BRENDA.

Les neuf femmes avaient choisi un jour bruineux où seule une poignée de partisans locaux étaient venus prêter main-forte à l'Authentique Christ Saint. Montées sur leurs scooters, elles s'étaient positionnées en V dans la 4e Rue, Blevins en tête, et elles avaient foncé sur les manifestants, à trente kilomètres-heure, en chantant une version de « We Shall Overcome » dans laquelle *overcome* rimait avec *god bothering cum*[3].

Les Authentiques Chrétiens avaient dû se disperser. Des photographes et des caméramans, prévenus par l'ingénieuse Mme Blevins, avaient immortalisé la scène. L'usine à meurtres était située dans un centre commercial, à l'extrémité de la 4e Rue. Il y avait un grand parking où les contre-manifestantes avaient pu faire demi-tour et obliger les membres de l'Église à s'éparpiller de nouveau. Elles avaient roulé sur des pancartes abandonnées. Sans cesser de chanter, hilares, les motardes en rose avaient remonté la 4e Rue sur environ deux cents mètres en pétaradant, et elles étaient reparties à l'assaut, en criant des choses du style : « Courez, connards de bien-pensants ! »

Les hommes et les femmes de l'Église de l'Authentique Christ Saint, grelottants et mouillés, étaient dans un état de trop grande confusion pour éprouver immédiatement un sentiment de colère. Ils étaient habitués aux railleries et aux insultes, pas à se faire rouler dessus. La plupart paraissaient hébétés. La mère de Chris se frottait le bras. Un rétroviseur l'avait heurtée en passant. Sa pancarte DIEU ENVOIE EN ENFER LES MÉDECINS MEURTRIERS gisait à ses pieds. Chris était furieux de voir sa mère triste, trempée et abattue, ses cheveux à la couleur indéfinie (les femmes de leur Église ne faisaient pas de teintures) plaqués sur ses joues.

Jamie Fallowes, le fils d'Andy, avait pris Chris par le bras.

« J'ai une idée ! Viens. »

Les deux jeunes garçons avaient foncé au 7-Eleven situé à l'extrémité du centre commercial. Là, ils avaient acheté toutes les huiles de cuisson et de table qui étaient dans les rayons. Jamie s'impatientait pendant que Chris payait avec sa carte de crédit Hot Flash (l'Authentique Christ Saint se méfiait de cet argent en plastique, outil de l'État profond) puis ils avaient regagné le Centre pour Femmes : deux jeunes garçons surexcités riant comme des fous. Les Salopes de Brenda étaient de retour dans la 4e Rue, où elles exécutaient un demi-tour pour effectuer un nouveau passage.

« Aidez-nous ! avait crié Jamie aux autres manifestants. Venez tous ! »

Seul le pasteur Jim était demeuré en retrait, mais tout sourire, pendant que les bouteilles d'huile étaient distribuées, ouvertes et vidées sur le parking que les Salopes utilisaient pour faire demi-tour.

« Qu'est-ce que tu fais ? » avait demandé Gwen Stewart à son fils. Elle avait ramassé sa pancarte, mais refusait de prendre la bouteille d'huile

Wesson qu’on lui tendait. « C’est dangereux ! »

Des femmes du centre, dont certaines portaient des uniformes d’infirmière – quelle mascarade ! – étaient sorties pour assister à la scène et acclamer les Salopes.

Les scooters étaient revenus à la charge, Brenda toujours devant, penchée sur son guidon. Quelques adeptes de l’Authentique Christ Saint continuaient à verser de l’huile sur le sol, mais la plupart se tenaient sur le côté avec le pasteur Jim et le diacre Andy. Les scooters avaient pénétré sur le parking. « Les Salopes ont pris le pouvoir ! » avait crié une des femmes en passant.

Mais lorsqu’elles avaient voulu faire demi-tour sur le sol couvert d’huile, toutes étaient allées au tapis, sans exception. Les chants et les insultes avaient été remplacés par des cris de surprise et de douleur. La plupart des scooters roses avaient dérapé jusqu’aux devantures des boutiques. L’un d’eux avait même grimpé sur le trottoir et était allé percuter la vitrine de Richard Chemel, un prêteur sur gages. La vitrine avait explosé. Des guitares avaient dégringolé.

Il y avait eu un moment de silence stupéfait parmi les personnes rassemblées devant le centre avant qu’elles se précipitent vers les Salopes qui gémissaient dans tous les coins. Une des infirmières avait glissé sur une flaque d’huile et était tombée sur le cul. Jamie avait poussé un cri de joie et tapé sur l’épaule de Chris.

Les Salopes portaient toutes des casques (Brenda avait insisté sur ce point), et les comptes rendus de l’incident avaient précisé par la suite que cela, ajouté à la faible vitesse, avait évité de graves blessures. C’était sans doute vrai, mais il y avait eu pas mal de brûlures dues aux dérapages, un bras cassé et deux ou trois épaules luxées. Cinq ou six Salopes gisaient sur la chaussée, en état de choc, deux autres s’étaient relevées en titubant. Brenda Blevins était à quatre pattes et elle saignait du nez.

Des infirmières et des aides-soignantes – plus deux jeunes femmes venues pour se faire avorter – avaient porté assistance aux blessées. Une des infirmières, vêtue d’une blouse ornée de merlebleus (une décoration joyeuse pour égayer les mamans pendant qu’on aspirait leurs bébés démembrés), s’était approchée de Jamie, qui affichait un large sourire. Elle tremblait d’indignation. « Jusqu’où irez-vous ? avait-elle hurlé. Il faut vraiment être dégénéré pour agresser un groupe de femmes ! »

Chris s’était interposé avant que l’infirmière écrase son poing sur le nez de Jamie, comme elle semblait disposée à le faire.

« Vous tuez des bébés ! avait-il répliqué. C’est pas dégénéré, ça ? »

L’infirmière à la blouse ornée de petits oiseaux l’avait regardé, le rouge aux joues, bouche bée.

« J’ai une victime de viol aujourd’hui, mais ça, vous ne voulez pas l’entendre, hein ? Ni ça ni le reste. Vous vous êtes égarés. Toute votre bande de cinglés. C’est la Grande Division de l’Amérique. Au moins, vous irez en prison. » Elle avait tourné les talons et répété : « Toute votre bande de cinglés ! »

Finalement, personne n’était allé en prison. Ni les Salopes de Brenda ni les manifestants de l’Authentique Christ Saint. Le pasteur Jim connaissait un avocat – un bon – qui avait démontré que c’étaient les Salopes qui avaient commencé. Affirmation confirmée par les images de vidéosurveillance du centre. Et si le fait de verser de l’huile sur le parking était un coup bas, les manifestants avaient pris soin de respecter la zone tampon décrétée par la loi qui garantissait le libre accès des femmes aux cliniques. En outre, plusieurs ouailles du pasteur Jim avaient exhibé des hématomes prétendument provoqués par les scooters, mais presque tous créés après l’incident. Le seul hématome authentique était celui de Gwen Stewart, et elle avait refusé de le montrer aux policiers lorsqu’ils étaient venus l’interroger. Quand le pasteur Jim lui avait demandé – de sa voix la plus douce – la raison de ce refus, elle avait répondu, en fuyant son regard : « Je l’avais déjà avant. Je marque facilement ces temps-ci. »

4

Les moments de bonne humeur de Chris (qui surviennent presque toujours quand il est Chris) sont aussi fragiles qu’un ballon trop gonflé, et celui-ci éclate lorsqu’il dépose ses valises dans le coffre de la Kia. À cause du souvenir de maman disant : *Je l’avais déjà avant. Je marque facilement ces temps-ci.* Maman qui disait : *Notre secret.* Maman qui défendait ses jumeaux quand leur père était prêt à les chasser de l’Église… et peut-être même de la maison. Ce jour-là, maman n’avait été le bœuf de personne.

Cet hématome, elle ne l'avait pas avant. Chris avait vu le rétroviseur du scooter la heurter. Mais il était vrai qu'elle marquait aisément. Car il s'était avéré qu'elle était atteinte d'une leucémie. Six mois après la manifestation à Rawcliffe, elle était morte. Une fois le diagnostic établi, pas de médecin, et encore moins d'hôpital. Des prières, telle était la prescription du pasteur Jim, et les six cents adeptes de l'Authentique Christ Saint avaient prié sans relâche pour Gwendolyn Stewart. Finalement, la volonté de Dieu avait été faite. Quand Andy Fallowes avait surpris Chrissy derrière la maison ce jour-là, après l'enterrement, en train de pleurer, vêtue d'un pantalon corsaire, maquillée de manière si maladroite qu'elle ressemblait à un clown, la perruque de travers, il ne l'avait pas condamnée. Il avait simplement dit : « Qu'auraient pu lui accorder les médecins, hormis une année de souffrances supplémentaire ? »

C'était une piètre consolation, mais une consolation quand même.

5

Holly est à Rockford, dans l'Illinois, quand elle reçoit un appel d'Izzy. Le pick-up de Kate roule une centaine de kilomètres devant. Holly pénètre sur le parking d'une station Circle K pour la rappeler aussitôt. Izzy est brève et amère :

« Ce salopard a fait une nouvelle victime. Un vieux fermier dans le Nord, à Rosscomb. Un certain George Carville. Un voisin s'est inquiété en le voyant couché sur le volant de son tracteur. Les bouts de papier se trouvaient sous son putain de chapeau. Brad Lowry. Plus Finkel et Wentworth.

– Quelqu'un a vu…

– On continue de se renseigner, mais pour l'instant, rien.

– C'est votre…

– Notre enquête ? Non. Pour l'instant, elle appartient à la police d'État et au shérif de Cowslip County, mais Tom et moi, on va se rendre sur place et j'ai bon espoir. *Holly hope*, comme tu dis. C'est la cambrousse là-bas. Les gens remarquent les inconnus. C'est de l'inconscience de la part du meurtrier, ou de la pure provocation.

– Les deux, peut-être. Tiens-moi informée dès que possible. Et encore une fois, je suis désolée pour…

– Oui, je te tiens informée et *arrête de t'excuser*. »

Sur ce, Izzy coupe la communication.

Avant de revenir sur l'autoroute, Holly reçoit un appel de Corrie. Elles sont arrivées à Madison.

« Kate veut que vous déjeuniez avec nous, si ça vous va.

– J'arrive tout de suite. »

6

Quand les deux femmes voient Holly franchir la porte du restaurant de l'hôtel, elles échangent un regard et éclatent de rire. Aussitôt, les complexes de Holly, jamais très loin de la surface, ressurgissent. Elle se revoit au lycée. Dès que quelqu'un rit en la voyant, elle repense au lycée. Instinctivement, elle porte sa main gauche à sa braguette pour s'assurer qu'elle est bien remontée jusqu'en haut. Corrie lui fait signe.

« Venez voir ça ! C'est dément ! »

Holly s'approche de leur table. La viennoiserie du petit déjeuner est loin déjà et elle avait prévu de s'offrir un brunch copieux, mais elle n'est plus certaine d'avoir faim tout à coup.

« Corrie est une vedette, déclare solennellement Kate. Elle nous a sauvé la mise. »

Sans cesser de rire, elle brandit un exemplaire du *Quad-City Times* du jour. Holly prend le journal, sans savoir de quoi il est question, mais au moins, elle est certaine (presque certaine) de ne pas être le dindon de la farce.

Le gros titre indique : UNE MILITANTE DES DROITS DES FEMMES AGRESSÉE AU RIVERCENTER. Holly ne se souvient pas d'avoir vu des journalistes parmi les eBayers (c'est curieux comme ce mot reste gravé), mais la photo qui accompagne l'article semble un peu trop professionnelle pour avoir été prise avec un téléphone. L'Incroyable Hulk, de son vrai nom Victor DeLong, quarante-six ans, originaire de Moline, dans l'Illinois, est affalé à plat ventre sur le trottoir. La batte de baseball est dans le caniveau. La chaise pliante gît à côté de lui, pieds en l'air. Au premier plan, tournée vers

l’objectif, extrêmement surprise et extrêmement jolie, apparaît Corrie Anderson. D’après l’article, c’est Corrie qui a envoyé valdinguer la chaise et fait trébucher l’agresseur.

« Je vais les appeler pour exiger un rectificatif », dit Corrie.

Holly réagit aussitôt.

« Non, surtout pas. C’est très bien comme ça. »

Elle n’a pas oublié le dicton de sa mère à ce sujet. *Une honnête femme ne doit apparaître dans le journal que trois fois dans sa vie : le jour de sa naissance, celui de son mariage et celui de sa mort.*

Évidemment, pour Holly, c’est trop tard.

« La présence de Corrie dans le journal pour son acte héroïque n’est pas la seule raison de notre joie, explique Kate. Nous serons sur scène au Mingo vendredi soir, et la vie est belle.

– Le dernier obstacle, c’était un problème d’assurance, précise Corrie. Le groupe de Sista va laisser beaucoup de matériel sur scène. Et la compagnie d’assurances faisait un tas d’histoires.

– Pas étonnant », dit Holly.

Elle repense à l’âne aux grandes dents. Il ne hante pas encore ses rêves, mais cela ne saurait tarder.

« Les instruments et les amplis, tout un tas de câbles, plus le cyclorama de Sista Bessie, qui représente, paraît-il, de célèbres chanteuses et chanteurs de soul d’autrefois. Kate a dû signer une décharge.

– Pas étonnant, répète Holly. Les compagnies d’assurances, c’est la plaie. »

Cette remarque fait rire les deux femmes, pourtant, pour Holly, les compagnies d’assurances n’ont rien de drôle. Elle répond que c’est une très bonne nouvelle… même si elle espérait entendre Sista Bessie chanter l’hymne national à Dingley Park. Et voir Izzy occuper le poste de lanceuse dans l’équipe de la police, évidemment.

Holly aime à croire que son amie peut rivaliser avec les meilleurs.

7

En ce dimanche matin, Barbara est dans son bureau, petit mais douillet, au-dessus du garage de ses parents, et elle essaie d’écrire un poème. Ça ne

se passe pas très bien car son « Lowtown Jazz » (devenu une chanson) ne cesse de s'insinuer dans ses pensées. Régulièrement, elle se surprend à regarder dans le vide, à chercher des mots qui riment avec *jazz* sans avoir recours à son dictionnaire. Pour le moment, elle n'a trouvé que *spaz*[4] (ce qui n'est pas très politiquement correct) et Alcatraz. Aussi éprouve-t-elle un soulagement quand son téléphone sonne, et de la joie quand elle voit qui l'appelle.

« Pas de répétitions aujourd'hui, dit Betty. Tu es occupée ? »

Barbara regarde son cahier couvert de ratures.

« Non, pas trop.

– Alors, viens me chercher à l'hôtel. Et montre-moi comment on s'amuse dans cette ville. Tu es partante ?

– Oui, bien sûr. Mais qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

– Surprends-moi. »

8

Betty attend dans le hall du Garden City Plaza, mal fagotée et anonyme dans une longue robe verte, des socquettes, un foulard et des lunettes de soleil enveloppantes. Elles sortent par là où est entrée Barbara : le parking souterrain. Et émergent dans une ruelle derrière l'hôtel.

« Alors, où on va ? demande Betty.

– Tu verras bien. Tu es prête à marcher un peu ?

– Pas de problème. » Betty claque ses fesses charnues. « J'ai besoin d'éliminer quelques calories.

– À voir la manière dont tu t'agites sur scène, j'imagine que tu dois en brûler un maximum. »

Elles descendent Clancy Street et débouchent finalement sur les quais. Un pâté de maisons plus loin, elles atteignent Lakewood, le petit parc d'attractions qui prend fin à Wonderland Pier. Elles bavardent comme deux vieilles amies.

« Je ne sais pas si tu aimes les attractions, dit Barbara. Ce parc fonctionne juste l'été, et on dirait qu'il n'y a pas encore beaucoup de stands ouverts… »

Betty la prend par la main et l'entraîne.

« En tout cas, il y en a au moins un : je sens la barbe à papa. »

Elle en achète deux et elles vont s'asseoir sur un banc pour déguster leurs nuages roses.

« Chaque bouchée a pour moi le goût de l'enfance, dit Barbara.

– Idem, dit Betty. Alors, tu as réfléchi à l'idée de partir en tournée avec nous ?

– Je crois que… il vaut mieux que je reste ici. Pour essayer d'écrire des poèmes. La musique… comment dire… est comme un obstacle.

– Ça coupe tous ses effets à la muse ? »

Barbara éclate de rire.

« Je ne voyais pas les choses de cette manière, mais c'est pas faux. »

Betty jette son bâton à la poubelle, après l'avoir léché jusqu'au dernier morceau de sucre, et montre la promenade qui mène à la jetée.

« *Ça* aussi, c'est ouvert. Allons-y. »

Barbara pouffe en voyant le stand d'autos tamponneuses.

« Tu parles sérieusement ?

– Ma petite, je vais te réduire en bouillie. »

Betty achète des jetons et se glisse tant bien que mal dans une des voitures. Barbara monte dans une autre et elles s'élancent sur la piste en maniant leurs petits volants faits pour des mains d'enfant. Les perches de leurs voitures produisent des étincelles et dégagent une odeur de transformateur de circuit de train électrique. Barbara percute Betty la première, l'envoyant valdinguer contre le rail rembourré. Betty éclate de rire et écarte de son chemin un gamin de douze ans pour se lancer à la poursuite de Barbara. Une fois le tour terminé, quand les voitures privées de courant s'arrêtent peu à peu, elles ont subi plusieurs collisions et se sont liguées pour acculer dans un coin un groupe d'adolescents, qu'elles ont percutés sans relâche.

Barbara rit aux éclats, Betty aussi.

« Aide-moi à sortir de ce truc, Barb. Je suis coincée, bordel ! »

Barbara la prend par un bras. Un des adolescents, pas rancunier, prend l'autre. À eux deux, ils parviennent à extraire Betty du siège de la petite voiture.

« Comme on débouche une bouteille de vin, commente-t-elle. Merci, Barb. Merci, mon garçon.

– Pas de souci.

– Essayons de trouver les toilettes avant que je pisse dans ma culotte », dit Betty.

Elles sont seules dans les toilettes pour femmes. Betty demande à Barbara si elle a un petit copain.

« Rien de sérieux. Je les essaie, mais je n'achète pas. Et toi ?

– Je suis trop vieille pour ça, ma petite.

– Il n'y a pas d'âge, répond Barbara en espérant pour l'une et pour l'autre que ce soit vrai.

– J'ai été mariée, mais ça n'a pas marché. Il se droguait, et moi je picolais. Un miracle qu'on ne se soit pas entretués.

– Boire me fait peur, confesse Barbara. Mes deux grands-pères, paternel et maternel, étaient alcooliques.

– Je n'ai pas avalé une goutte de liquide ambré depuis sept ans. Continue à avoir peur, tu ne t'en porteras que mieux. »

Elles montent dans la grande roue ensuite, et quand leur nacelle s'arrête tout en haut, offrant une vue sur des kilomètres de lacs qui disparaissent dans la brume matinale, Betty ôte son foulard et le laisse flotter au vent comme un drapeau en le tenant à bout de bras. Puis elle ouvre la main et il s'envole. Elles le regardent s'enfuir, traînée rouge dans le ciel bleu. Betty prend Barbara par les épaules et la serre contre elle, brièvement, mais de toutes ses forces.

« Ça fait longtemps que je n'ai pas passé un si bon moment.

– Moi aussi, dit Barbara.

– Écoute-moi bien car je dis la vérité. Ton poème qui donne son titre au recueil, "Différents visages", il m'a flanqué la frousse.

– À moi aussi.

– C'est une histoire vraie ? C'est une chose que tu as vue ?

– Oui. » La grande roue se remet à tourner pour les ramener vers le monde réel. « J'aimerais me dire que ce n'était pas réel, mais je pense que si. »

Betty hoche la tête pour indiquer qu'elle comprend. Et c'est un soulagement pour Barbara. Elle ne pose aucune question, ce qui est un plus grand soulagement encore.

« Comme un chien qui hurle à la mort parce qu'il voit une chose que tu ne vois pas.

– Exactement. »

Elles achètent des glaces et marchent jusqu'au bout de la jetée. Le soleil est chaud, mais la brise qui vient du lac est fraîche. Un mélange parfait.

« Chante avec les Crystals samedi soir, dit Betty en contemplant l'eau. Chante avec moi. Et écoute le public devenir fou… car il va devenir fou. Tu prendras ta décision ensuite. Mais quoi qu'il arrive, toi et moi, on restera proches. Tu es d'accord ?

– Oui », répond Barbara, et elle sait qu'un jour, bientôt peut-être, elle racontera à Betty ce qui s'est passé dans cet ascenseur quand Chet Ondowsky a montré son véritable visage. Qui n'avait rien d'humain. Absolument rien. Personne n'est au courant, hormis Holly et Jerome, mais elle est certaine que Betty – qui sait que parfois les chiens hurlent à la mort à cause de ce qu'ils sont les seuls à voir – comprendra.

« Bien.

– Je peux te poser une question, Betty ?

– Tout ce que tu veux.

– Qu'est-ce qui rime avec jazz ? »

Betty réfléchit, puis lève son pot de glace.

« Häagen-Dazs », dit-elle, et les deux femmes éclatent de rire.

9

Il y a eu une confusion dans les réservations au DoubleTree de Madison, si bien qu'après le brunch, les trois femmes doivent attendre dans le hall que leurs chambres soient prêtes. Kate n'est pas contente, mais elle ne dit rien. Pas sur le coup du moins.

Dans l'après-midi, Corrie passe quelques coups de téléphone au bord de la piscine, pendant que sa patronne enchaîne les longueurs. Holly reste dans sa chambre afin d'analyser les menaces reçues par Kate. Il y a le mot déposé à la réception de l'hôtel à Spokane accompagné d'une photo montrant Kate et Corrie en train de rire, et des clichés de l'enveloppe contenant de l'anthrax, l'extérieur et l'intérieur.

Spokane : *Il n'y aura qu'un seul avertissement, alors sois bien attentive. La prochaine fois, ce sera toi, et ce sera pour de bon. Celle qui profère des mensonges périra.*

Omaha : UNE CARTE MINABLE POUR DEUX SALOPES MINABLES à l'extérieur. Et à l'intérieur : L'ENFER ATTEND L'IMPOSTEUR. Soigneusement écrit. Holly est plus convaincue que jamais que leur harceleuse est animée par un délire religieux. Quant au tueur d'Izzy, si ce n'est pas religieux (ou alors, au sens AA/NA), c'est tout aussi délirant.

Sans oublier la photo portant la mention LESBIENNES. Qui lui fait penser à Al Pacino dans *Scarface.*

Holly reprend le mail qu'elle a envoyé à Izzy avant de signer pour le Magical Mystery Tour de Kate McKay.

Phrases bien tournées. Ponctuation parfaite. Un avocat, ou même… un juge ? Comme le juge Witterson, qui a expédié Duffrey en prison ?

Elle a déjà commis une boulette en suggérant que Russell Grinsted pouvait être Trig. Elle ne veut pas recommencer. Elle se rend sur le site du tribunal d'instance de Buckeye County et trouve une photo du juge Irving Witterson. Soixante ans bien tassés, voire soixante-dix, ce qui ne colle pas avec Trig. Elle envoie malgré tout la photo à John Ackerly, accompagnée d'un bref message pour lui demander s'il a déjà vu ce type dans des réunions, se faisant appeler Irv… ou Irving… ou Trig.

Stop. Ce n'est pas ton enquête. Sors de cette chambre, va prendre l'air. Fais une promenade, aère-toi le cerveau.

Bonne idée. L'idée de piquer une tête dans la piscine ne l'effleure même pas. Pourtant, elle sait nager la brasse et le dos crawlé, son père lui a appris quand elle était petite, mais outre la peur d'attraper une mycose, elle ne possède pas l'assurance de Kate, et la seule perspective d'apparaître en maillot de bain en public la fait grimacer.

Elle ne va même pas jusqu'au parking car Corrie est assise devant sa chambre, au soleil, et elle pleure. Voyant approcher Holly, elle s'empresse de sourire.

« Salut, Holly ! »

Elle essaie de prendre un ton enjoué.

Holly emprunte une chaise devant la chambre voisine et s'assoit à côté de Corrie.

« Que se passe-t-il ? »

En voulant élargir son sourire, la jeune femme ne parvient qu'à le transformer en grimace.

« Ce n'est rien. Franchement.

– On ne dirait pas.

– Si, si. »

Corrie frotte sa joue avec sa paume pour sécher furtivement ses larmes : un geste que connaît bien Holly. Elle a eu l'âge de Corrie, et elle n'était pas bien préparée à affronter le monde. La triste vérité, c'est qu'elle n'était pas préparée du tout.

« En fait, Kate m'a passé un savon quand on s'est retrouvées seules. Ce n'était pas la première fois, et ce ne sera pas la dernière. Elle sait se montrer généreuse, mais très dure aussi.

– Quelle était la raison ?

– Parce qu'on a été obligées d'attendre dans le hall. Parce que j'avais oublié de téléphoner pour demander un check-in avancé. Je n'y ai pas pensé parce que les chambres étaient à votre nom. Et il y avait des gens devant l'hôtel qui agitaient des cahiers d'autographes. Elle déteste qu'on la regarde comme une bête curieuse. »

Surtout, elle déteste ne pas avoir droit à un traitement de faveur, songe Holly. *Elle déteste être traitée comme la plèbe.*

« J'aurais dû m'en charger, dit-elle.

– Non, non. Chacune sa tâche. Simplement, il faut penser à tellement de choses. »

Holly est surprise de ressentir une telle colère face à ce comportement, même si elle admire Kate pour son courage et son franc-parler. Sans doute parce qu'elle a été traitée comme l'a été Corrie ce matin (John dirait qu'elle *s'identifie*), mais aussi parce que c'est injuste, tout simplement. Cette jeune femme a reçu du détergent au visage, et sans sa présence d'esprit, elle aurait pu inhaler de l'anthrax. Alors que Kate a seulement eu le déplaisir de voir ses bagages maculés de sang et de viscères ; elle n'a même pas été obligée de remplacer les vêtements qu'ils contenaient. Corrie est à ses côtés à chaque instant, et en guise de récompense, elle se fait enguirlander car leurs chambres ne sont pas prêtes.

« C'est injuste. »

Quelque chose dans le regard de Holly affole Corrie, qui s'empresse de supplier :

« Ne lui en parlez pas, surtout ! Je ne veux pas avoir d'ennuis. Je sais que tout ça est très stressant pour Kate. Je comprends. Vraiment. »

Ce que Corrie ignore, c'est que Holly serait incapable d'aborder ce sujet avec Kate McKay, entre quatre yeux. Incapable de lui dire : *Vous traitez mal votre assistante, c'est inacceptable.*

Holly s'est retrouvée face à une arme chargée, et en deux occasions au moins, elle a affronté des créatures pour lesquelles il n'existait aucune explication scientifique. Ce n'est donc pas un manque de courage, mais elle n'a pas l'estime de soi indispensable pour reprocher à quelqu'un son attitude blessante. Et peut-être qu'elle n'en sera jamais capable. C'est une faiblesse de caractère bien plus grave que de ne pas oser se montrer en maillot de bain, et elle ne sait pas comment y remédier.

Qu'importe, se dit-elle. *Après tout, je ne suis qu'une employée moi aussi.*

Et elle se reproche immédiatement ce raisonnement.

« Je ne dirai rien, Corrie. N'empêche, c'est un comportement merdique. Et très décevant. »

Elle ne peut pas faire mieux, hélas.

Corrie pose sa main sur le poignet de Holly.

« Pensez à toute la pression qu'elle subit. Depuis des années. Depuis qu'elle a démissionné du conseil municipal de Pittsburgh à cause de cette décision de bannir de toutes les bibliothèques des écoles primaires les ouvrages qui faisaient prétendument la promotion de l'homosexualité…

– Oui, je sais tout ça, Corrie. J'ai lu ses livres.

– Mais c'est la décision de la Cour suprême – Dobbs – qui l'a poussée à se focaliser sur l'avortement. Quand ils ont transféré la responsabilité aux États. » Corrie regarde Holly avec gravité. « Pour elle, c'est devenu une croisade, d'un bout à l'autre du pays. Pour mobiliser en faveur du vote. Dénoncer les hommes au pouvoir motivés par des motifs religieux à peine masqués. Est-ce qu'elle prend un peu trop les choses à cœur ? Oui, bien sûr. Mais comme toutes les personnes super motivées. Et toute cette haine contre elle. Des unes comme LA SALOPE EST DE RETOUR sur Breitbart, avec un astérisque à la place du A, pour que les Karen[5] ne soient pas choquées. »

Holly déteste ce terme, qui ne lui semble pas très différent de *gouine* ou de *métèque*. Une étiquette qui dit : Ne réfléchissez pas, haïssez. Elle ne relève pas. Corrie est lancée, elle la laisse poursuivre.

« Sur les réseaux sociaux, c'est encore pire. Des mèmes du visage de Kate qui se transforme en pastèque pulvérisée par une cartouche de fusil à

pompe. Kate faisant le salut nazi. On l'a accusée d'attirer des jeunes filles mineures sur Epstein's Island. De recevoir des injections de glandes de mouton dans le vagin pour continuer à paraître jeune. Des gens qui, avant, s'amusaient à tirer sur des cibles avec le visage de Ben Laden tirent désormais sur le visage de Kate. Chaque soir quand elle monte sur scène, elle sait que ses ennemis seront là, pour la huer et l'insulter. Mais elle leur fait face. Et elle les réduit au silence avec son humour et son courage.

– Je sais. J'en ai été témoin.

– Il n'y a pas que cette harceleuse. Ce type avec la batte de baseball aurait pu l'envoyer à l'hôpital, et même la *tuer*, si vous ne l'aviez pas fait tomber. »

Holly sait tout cela, et elle sait autre chose : Kate n'en a pas pris acte. Son visage sur la photo dans le journal dit tout *: Rien ne peut m'arriver. Je ne suis pas comme tout le monde*.

« Pas étonnant, alors, qu'elle explose de temps en temps. Je ne dis rien d'autre. »

Holly ne répond pas.

Corrie demande :

« Vous ne l'aimez pas, hein ? »

Holly ne sait pas quoi répondre. Finalement, elle dit :

« Je la respecte. »

Et c'est la vérité. Néanmoins, elle continue à penser que Corrie méritait d'être mieux traitée.

Mérite.

10

Trig est dans son bureau, chez lui. La radio diffuse The Big Bob, comme toujours, mais il l'écoute à peine. Un péquenaud du coin gâche ce dimanche après-midi avec une émission de libre antenne qui mélange les trucs à acheter, à vendre ou à échanger et la politique. Pendant ce temps, Trig doit remplir des formulaires d'assurance, pour trois « entités » différentes. C'est quoi, ce mot ? Seule une compagnie d'assurances représentée par un âne nommé Buster peut appeler ainsi des êtres humains.

Ce serait une semaine chargée, même si je ne tuais pas des gens, songe-t-il, et il ne peut s'empêcher de rire. Dieu soit loué, il a toujours de l'humour. Peu de choses le rattachent au monde réel depuis Annette McElroy, et l'humour en est une.

Ton sens de l'humour. Il entend la voix spectrale de son père. *Où est ton sens de l'humour, Triggy, mon vieux Trigger ?*

Il lui pinçait l'épaule affectueusement ou bien – s'il avait bu ou s'il était de mauvaise humeur – il lui flanquait une taloche derrière la tête. Parfois, à la patinoire Holman, quand l'équipe adverse se trouvait en supériorité numérique, son père lui serrait si fort le bras qu'il en avait des bleus, et il le lâchait seulement quand la supériorité numérique était terminée. Et s'il montrait ces bleus à son papa ensuite, est-ce que papa disait : *Où est ton sens de l'humour, Trig ?* Oui, évidemment. Et maman ? *Partie*. Il y avait juste papa et Trig. *Elle nous a quittés, mon pote. Elle est partie en balade.*

Bon.

Peut-être.

Il regarde les papiers de Global Insurance sans les voir. Il écoute la radio, où un demeuré essaie de vendre une tondeuse à gazon, sans l'entendre. Il pense à son père. Il y pense de plus en plus. Il pense à papa et à la voix de papa.

Tu vas te faire pincer, Trigger. Où est ton sens de l'humour ? Ce que tu as fait aujourd'hui, c'était foutrement risqué, je peux te le dire. Tu veux *te faire pincer ?*

Peut-être qu'une petite partie de lui-même le veut. Mais ce que veut surtout l'autre partie, c'est recommencer, encore et encore. Il reste des jurés qui doivent porter la culpabilité, plus le juge Witterson. Doit-il l'ajouter ? Bien sûr, s'il y a assez de temps. Pourquoi pas ? Finkel et Wentworth se sont suicidés et Dieu a frappé Cary Tolliver avec le bâton du cancer. Combien peut-il en atteindre ? Son défunt père affirme que le temps presse, et Trig sait qu'il a raison… Mais pourquoi s'arrêter à treize ou à quatorze ?

À la radio, le type qui vend une tondeuse explique à l'animateur que « l'hystéro de service » va faire son numéro à Buckeye City, finalement. Il l'appelle Kate McSlay[6]. Trig s'éloigne du vieil ordinateur qu'il projette sans cesse de remplacer et tend l'oreille.

« Vous parlez de cette féminazie moulin à paroles, dit l'animateur.

– Exact ! Les vrais Américains seront à Dingley Park pour voir les flics et les pompiers jouer au softball pour une bonne œuvre…

– Sans parler de Sista Bessie qui va chanter l'hymne national, le coupe l'animateur. Ce n'est pas rien.

– Ouais. Une Noire, dit l'auditeur avec mépris. Mais les faux Américains seront au Mingo pour écouter McSlay dire qu'on peut tuer des bébés et laisser ses enfants devenir des pédés.

– Des gays, vous voulez dire, corrige l'animateur en riant.

– Des gays, des tapettes, des pédés, appelez ça comme vous voulez. Et ils nous prennent nos armes ! Ce que je pense, c'est que quelqu'un devrait braquer une arme sur *elle.* Une balle dans la tête, et hop, problème réglé.

– Ici, sur cette radio, on ne cautionne pas la violence, dit l'animateur en riant toujours. Mais ce que vous faites de votre temps libre ne regarde que vous. Revenons-en à cette tondeuse. C'est une Lawn-Boy ?

– Oui et elle n'a presque pas… »

Trig éteint la radio. Il pense, comme il l'a fait chez le dentiste, que sept d'un coup, ce serait trop. Mais s'il pouvait se faire les deux sorcières célèbres ? Avec leurs assistantes peut-être ? S'il peut tenir jusqu'à vendredi soir, c'est faisable. Il ne pourra pas mettre des morceaux de papier dans leurs mains, s'il les fait cramer à l'intérieur de la patinoire, mais il pourra quand même afficher leurs noms, en lettres d'un mètre de haut. Trig se renverse dans son fauteuil, croise les mains sur sa petite bedaine, et ricane.

Il n'a pas perdu son sens de l'humour, on dirait.

Chapitre 15

1

Isabelle Jaynes se dit parfois qu'elle aimerait habiter dans le même monde que les flics de *Law & Order*. Ces séries sont censées se dérouler à New York, mais on dirait qu'elles existent dans une sorte de pays télévisuel imaginaire, où les enquêteurs ne gèrent qu'une seule affaire à la fois et où les indices apparaissent comme par magie.

Tom et elle passent la matinée dans un des petits immeubles de Breezy Point à enquêter sur un double meurtre conjugal à l'arme blanche. La dame est au Kiner Memorial, dans un état critique, mais on pense qu'elle va s'en tirer ; le monsieur est on ne peut plus mort, allongé sur le sol de la cuisine, vêtu en tout et pour tout d'une seule chaussette et d'un caleçon taché de sang.

Izzy et Tom se séparent pour interroger les occupants des deux autres appartements du troisième étage, et de ceux situés juste au-dessus et en dessous. Bien qu'on soit lundi, début d'une nouvelle semaine de travail et d'école, tout le monde semble être à la maison, enfants compris. Izzy et Tom en tirent certaines conclusions (après tout, ils sont enquêteurs), mais ils les gardent pour eux. Pendant ce temps, l'équipe du labo fait ses trucs de labo. Les témoignages recueillis par Jaynes et Atta, le duo de *Law & Order*, auprès des voisins sont à la fois habituels – énormément de cris, de bruits sourds, d'objets lancés – et originaux : Janelle et Norville Greer ont eu la malchance de craquer au même moment, et au mauvais endroit.

« La plupart des accidents se produisent dans la salle de bains, dit Tom.

– Exact.

– Mais la plupart des meurtres sont commis dans la cuisine.

– Exact.

– Tous ces objets tranchants.

– Plus le grille-pain, ajoute Izzy. Elle s’en est servie pour lui fracasser le crâne, alors qu’il était sans doute déjà mort et qu’il saignait comme un porc égorgé.

– Le bonheur conjugal, dit Tom.

– “Jusqu’à ce que la mort vous sépare.” »

Quand ils regagnent le Murrow Building pour rédiger leurs rapports, Tom fait remarquer que le seul point positif dans l’affaire des Jurés de substitution, c’est que la police d’État, conduite par le lieutenant Ralph Ganzinger, a quasiment repris le dossier, car seuls les meurtres de Mitborough et d’Epstein se sont produits dans le secteur de Buckeye City.

Izzy ne relève pas, mais cela ne lui fait pas plaisir. L’expression « quasiment repris le dossier » ne convient pas. Ils se sont *accaparé* le dossier. De retour au poste, les choses ne s’arrangent pas. Patti, à l’accueil, lui annonce que Lew Warwick veut la voir le plus vite possible.

Elle trouve le lieutenant dans sa position coutumière : renversé dans le fauteuil ergonomique qu’elle convoite, les mains jointes sur le ventre, un pied posé sur le coin de son bureau. Il se redresse et lance sa phrase habituelle :

« Bienvenue dans mon antre. »

Izzy n’est pas d’humeur à supporter ça, après avoir marché sur la pointe des pieds dans l’appartement des Greer pour essayer de ne pas piétiner les hectolitres de sang sur le sol, ce qui aurait contaminé la scène de crime et bousillé ses baskets Salva (presque) neuves.

« Que puis-je pour vous, Lewis ?

– Vous pouvez vous présenter à Dingley Park de quinze à dix-sept heures tous les jours cette semaine, vêtue de votre short et de votre T-shirt bleus tout neufs, avec le logo des Guns sur la poitrine. Vous et moi, on pourra profiter du soleil, manger un hot-dog ou deux et s’entraîner, s’entraîner, s’entraîner.

– Hein ? » Izzy se laisse tomber dans le fauteuil (beaucoup moins confortable) installé devant le bureau de Warwick. « Vous plaisantez ? Alors que ce Trig est en liberté et qu’il continue à assassiner des gens ?

– Les *Staties* ont repris le dossier, et je crois savoir que les Fédéraux s’y intéressent aussi. » Mais Warwick fuit son regard en disant cela. « Et puis, vous serez en service le reste du temps. Jusqu’à vendredi, évidemment. Ce jour-là, vous serez à Dingley jusqu’à la fin du match. Comme moi.

– Jusqu’à ce que je me fasse humilier devant mille personnes, vous voulez dire. » Izzy se prend la tête à deux mains comme si elle craignait que celle-ci explose. « Je n’arrive pas à croire qu’on va perdre du temps à s’entraîner pour un *match*, alors qu’on a un serial killer dans la nature. Au cas où vous l’auriez oublié, j’ai *parlé* à ce type.

– Vous avez parlé à quelqu’un qui *prétendait* être ce type.

– Il m’a envoyé une photo du nom de Corinna Ashford dans la main d’une femme morte.

– Vous *pensez* qu’elle était morte. Aucun corps n’a été retrouvé. C’était peut-être un canular.

– Non, dit Izzy d’un ton catégorique. Je le sais. »

Warwick fait glisser ses mains sur ses joues, transformant son visage en un long masque lugubre.

« Ces ordres ne viennent pas de moi, Izzy. Je ne fais que transmettre. Je suis capitaine de l’équipe des Guns, mais je ne suis pas le chef… Si vous voyez ce que je veux dire.

– Patmore ?

– Elle met en avant les œuvres de bienfaisance. D’ailleurs, elle est toujours furax au sujet de Crutchfield.

– Le gars de la police de la route qui a eu le bras cassé ?

– La jambe. Et en effet, il y a l’aspect caritatif. Patmore se voit déjà devant une nuée de journalistes, en train de remettre un chèque géant au chef du service pédiatrique du Kiner. Des flics qui viennent en aide aux gamins ! C’est bon pour notre image.

– Et pour la sienne. »

Izzy continue à fulminer, mais elle est résignée. C’est comme ça, et nous ne sommes pas dans *Law & Order*. Et puis, elle se mentirait si elle n’avouait pas qu’elle sent poindre en elle l’excitation de la compétition.

« Et n’oublions pas Pill et vous, ajoute Lewis comme s’il lisait dans ses pensées.

– Ce connard de pompier qui m’a appelée “la petite dame” ?

– Lui-même. La presse s’en tient au côté match caritatif, mais Buckeye Brandon ne parle que de cette bataille d’ego dans son podcast. Il vous a surnommés : La Belle et Pill la Bête. »

Izzy lève les yeux au ciel.

« Oui, je sais, dit Lewis, mais ça va faire venir du monde dans les gradins, et Patmore aime ça. » Il se lève, Izzy l'imite. « Je ne suis que le messager, Iz.

– Et j'ai bien reçu le message. Je serai à l'entraînement, en short bleu et tout le reste. On pourra s'amuser à lancer la balle le plus loin possible.

– Exactement. Où en est l'affaire Trig ?

– Demandez à Ganzinger.

– Je vous le demande à vous.

– On ne l'a toujours pas identifié. Les *Staties* non plus, et avec les Fédéraux, ça fait trois. On épluche tous les pseudos – les gars de l'informatique sont dessus – et toutes les listes électorales. On a trouvé un Trigano, un Trigelgas, un Trigwell, un Trigham… Je ne veux pas vous ennuyer, il y en a encore soixante ou soixante-dix comme ça, des Grecs pour la plupart. Je suis sûre que la police d'État fait pareil dans son coin.

– Et du côté des réunions des AA ?

– C'est difficile, à cause de cette histoire d'anonymat. Mais j'ai déniché deux flics qui assistent à ces réunions, et Tom en a trouvé un autre. Jusqu'à présent, personne n'a entendu parler d'un dénommé Trig. Ou Briggs.

– Tenez-moi au courant.

– Évidemment. Quand je ne serai pas occupée à savoir si je sais encore envoyer une balle tombante. »

Lewis lui laisse le dernier mot, et Izzy se sent un peu mieux en sortant du bureau. Les après-midi au parc, les chili-dogs, le soleil de printemps. Des flics mignons (certains). Il ne peut rien arriver, si ?

2

Pendant qu'Izzy Jaynes (vêtue de son short et de son T-shirt bleus tout neufs) s'entraîne à lancer de longues balles à Dingley Park, John Ackerly assiste à la réunion de l'après-midi du Straight Circle, dans le sous-sol de l'église méthodiste de Buell Street. C'est toujours bon d'assister à une réunion, mais aujourd'hui, il a un autre but. Il écoute attentivement tous les participants se présenter l'un après l'autre. Personne ne dit s'appeler Trig, mais John jurerait que quelqu'un l'a fait il n'y a pas si longtemps, peut-être même dans cette réunion. Et peut-être qu'il a parlé avec Big Book Mike

ensuite ? Difficile de dire si c'est un souvenir authentique ou inventé. Il assiste à des réunions dans toute la ville, et il n'a aucun visage à mettre sur ce nom.

Habituellement, il évite La Flamme, le café voisin (ce que les alcoolos et les toxicos appellent la réunion après la réunion), mais aujourd'hui il y fait un saut. Un bonhomme maigrichon fume une cigarette, adossé au mur de brique à l'extérieur.

« Télescope ! lance John.

– Comment va, Johnny ?

– On fait aller. Bonne réunion, hein ?

– Tu sais ce qu'on dit : la pire réunion où je suis allé était super. »

Télescope émet un rire chargé de glaires.

« C'est une honte ce qui est arrivé au Rev.

– Oh, la vache… Je l'ai vu pas plus tard que le mois dernier. On a eu une chouette discussion, lui et moi. Le mois dernier, on était bien en avril, hein ? C'était au sujet de mon frangin. Cet enfoiré de Jimmy arrête pas de venir me voir et d'essayer de m'embarquer pour aller boire un verre. Comme au bon vieux temps. J'avais besoin de conseils pour le gérer. Et voilà que quelqu'un le liquide ! Le Révérend, pas mon frère. C'est pas un truc de dingue ?

– Complètement.

– Tu sais ce qu'on dit : seuls les bons partent tôt. Billy Idol a même écrit une chanson là-dessus. »

John ne prend pas la peine de lui dire qu'il se trompe de Billy.

« J'ai une question. Tu as déjà assisté à une réunion avec un gars qui se faisait appeler Trig ? »

Télescope s'efforce de se souvenir, puis secoue la tête. John n'est pas étonné. Telly ne se souvient même pas qu'on était en avril le mois dernier.

« Pourquoi tu demandes pas à 2-Tons ? Elle boit un café à l'intérieur. Hé, tu m'en paierais pas un ? Je suis un peu raide cette semaine.

– Bien sûr. »

John file deux dollars à Télescope et entre à La Flamme. La femme qu'il cherche est assise au comptoir, devant un café. Ses cheveux ont retrouvé sa couleur châtain d'origine, mais dans les réunions, elle continue à se présenter comme Cathy 2-Tons. Il s'assoit à côté d'elle et ils évoquent le Révérend.

2-Tons dit qu’elle aussi est allée lui demander conseil en avril (au moins, elle est sûre du mois), mais elle ne précise pas pour quelle raison, et John s’en fiche. Ce n’est pas ce qui l’intéresse.

« Est-ce que tu connais un nommé Trig qui assiste aux réunions ? demande-t-il.

– Pourquoi ? »

Elle repousse ses cheveux qui tombent devant son visage.

« Faut que je le voie. J’ai besoin d’un conseil.

– Pas un conseil sur la coke, alors. Trig est un alcoolo. »

Une piste ! Une piste ! John espère que son excitation ne se lit pas sur son visage.

« Tu le connais ?

– On peut pas dire que je le connais. Je l’ai vu deux ou trois fois ici, au Straight Circle, et une fois l’an dernier dans cette réunion à huis clos à Upsala. Tu sais, ce truc mystique où ils éteignent les lumières et allument des bougies ?

– Oui, je vois. » John n’a jamais assisté à une réunion où on allume des bougies, mais qu’importe. « Tu ne connaîtrais pas son nom de famille, par hasard ?

– Putain, je connais même pas son prénom. Sauf s’il s’appelle vraiment Trig. Mais ce serait un prénom de merde, non ? » Elle rit. « C’est quoi, l’histoire, John ? »

Il voit Télescope entrer en tenant dans sa main déformée par l’arthrite les deux dollars qu’il lui a filés. Et ça lui donne une idée.

« Il me doit dix dollars. À quoi il ressemble ?

– Tu lui as prêté dix dollars et tu sais même pas à quoi il ressemble ? »

Nom de Dieu, c’est comme arracher une dent, se dit John. Et dire que Holly fait ça pour gagner sa vie.

« Ça remonte à loin. »

2-Tons hausse les épaules.

« Il ressemble à n’importe qui. Taille moyenne, avec des lunettes. Il s’habille dans le style M. Businessman.

– Blanc ? »

Elle pivote vers lui sur son tabouret.

« Tu lui as prêté dix dollars et tu sais même pas s’il est blanc ? Qu’est-ce que c’est que cette histoire ?

– Tu veux une part de tarte avec ton café ?

– Pourquoi pas.

– Alors, il est blanc ?

– Évidemment qu'il est blanc.

– Quel âge ?

– Je sais pas… Comme toi, je dirais. Plus ou moins. »

John a trente-quatre ans. Il fait glisser un billet de cinq vers la tasse de 2-Tons.

« Il y a autre chose qui te revient à son sujet ? »

Après réflexion, elle dit :

« Il a une cicatrice sur le côté de la mâchoire. À la réunion d'Upsala, il a raconté que c'était son père qui la lui avait faite, quand il était bourré. C'est pour ça que je me souviens de lui. Il t'a fait un truc, John ? C'est pour ça que tu veux le retrouver ? Dis-moi la putain de vérité, Timothée. »

John sourit.

« Je ne m'appelle pas Timothée. »

Elle le dévisage.

« Il a peut-être fait quelque chose à quelqu'un. » Il prend une serviette en papier dans le distributeur et y note son numéro de téléphone. « Tu m'appelles si tu le revois ? Il y a cinquante dollars à la clé.

– La vache. Ça doit être grave, ce qu'il t'a fait.

– Prends une part de tarte, Cathy. »

John lui tapote l'épaule et s'en va. Dehors, il s'assoit sur un banc à un arrêt de bus pour appeler Holly.

3

Jerome google l'église baptiste de Westboro et apprend que leur devise est *Dieu hait les pédés et les pécheurs fiers de l'être*. Une citation attribuée au Psaume 5, verset 5. Par curiosité, il cherche le psaume en question et constate qu'il n'y est pas question d'homosexualité, uniquement de « ceux qui commettent l'iniquité ».

Il retourne sur la fiche Wikipédia et trouve un lien avec « Églises accusées d'agressions et de trouble à l'ordre public ». Il prend des notes sur un bloc. Très vite, il se retrouve avec une liste de quatorze Églises. Deux

heures se sont écoulées et il continue à effleurer la surface des choses. Il veut creuser davantage. Le processus mental de ces groupes est fascinant, sans parler de leur manière de déformer les Écritures pour les faire correspondre à leurs croyances complètement folles. Il découvre ainsi que trois Églises – pas une, pas deux, mais *trois* – ont pratiqué des mutilations sexuelles sur des femmes, en justifiant leur geste par un verset tiré des Proverbes : « Ses pieds descendent vers la mort, ses pas atteignent le séjour des morts. » *Autrement dit*, songe Jerome, *la mutilation des organes génitaux leur rend service.*

Une Église du Wisconsin prône la thérapie hormonale pour « les hommes et les garçons qui ont des pulsions féminines coupables ». Autrement dit, la castration chimique quand chasser l'homosexualité par la prière ne fonctionne pas.

Tout cela est beaucoup plus intéressant que son roman policier bidon, plein de violences en tout genre, qui n'arrive pas à la cheville du travail d'enquête qu'il effectue pour Finders Keepers. Ça, c'est de l'authentique. Du délire, mais authentique. À côté de son ordinateur se trouve le manuscrit de deux cents pages des *Tueurs de Jade*. Sans trop de regrets, il le fait glisser vers le bord de son bureau, puis dans la corbeille à papier. *Flump.* Terminé. Certes, le fichier est toujours dans son ordinateur, mais c'est le geste qui compte, se dit-il. Cela étant fait, il reprend ses recherches. Son propre intérêt surpasse celui de Holly, et il se demande combien de ces églises il pourrait visiter avant de commencer à écrire quelque chose qui lui tienne vraiment à cœur.

4

« Merci, Madison ! Vous avez été formidables ! »

Les spectateurs sont debout, ils applaudissent furieusement. À l'exception des siffleurs, bien entendu.

Le téléphone de Holly, accroché à sa ceinture, sonne. Elle l'ignore. Dressée sur la pointe des pieds à côté de Corrie, telle une sprinteuse prête à bondir. Et en effet, elle est prête à bondir des coulisses en cas de besoin. Car au lieu de sortir de scène d'un pas décidé, en saluant une dernière fois avec sa casquette des Badgers du Wisconsin, Kate marche jusqu'à la rampe pour

serrer les mains tendues qui s'agitent. C'est nouveau, et Holly n'apprécie pas du tout. N'importe laquelle de ces mains peut attraper Kate, la tirer dans la fosse, des coups peuvent s'abattre, la lame d'un couteau peut jaillir…

Oh, je déteste ce boulot.

Ça cogne dans sa tête. John Ackerly l'a appelée dans la journée pour lui répéter ce que lui avait appris Cathy 2-Tons : homme de race blanche et de taille moyenne, environ trente-cinq ans (peut-être), portant des lunettes. Seuls détails intéressants : la cicatrice sur la mâchoire et cette « réunion mystique » à Upsala. À cause de cette histoire d'anonymat (Holly trouve ça de plus en plus agaçant, pour ne pas dire enquiquinant), elle n'a pas demandé à John de transmettre l'information à Izzy Jaynes. En revanche, elle lui a demandé s'il acceptait d'assister à une réunion ou deux à Upsala. John a accepté.

Après vingt ou trente secondes qui semblent durer beaucoup plus longtemps, Kate s'éloigne enfin du bord de la scène. Elle remet le micro sur son pied et fait avec ses doigts son geste habituel *venez, venez, venez.* Le public exulte.

« *Vous êtes venus ici, maintenant allez dans les bureaux de vote !* DITES AUX CONSERVATEURS PUR JUS QUE LE CONTRAIRE DE WOKE C'EST ENDORMI *!* »

Sur ce, elle rejoint les coulisses dans un balancement de hanches. Corrie disparaît derrière des sacs, essentiellement des souvenirs et des T-shirts provenant de la librairie.

« Fichons le camp d'ici, dit Holly. Cette fois, on va échapper aux eBayers. »

Elle en est convaincue. Des bureaux du rez-de-chaussée, un tunnel de service passe sous la rue et conduit à un musée, fermé à cette heure, de l'autre côté. Holly dévale l'escalier, suivie de Kate et de Corrie.

Comme toujours, Kate demande : *J'étais bien ce soir ?* Et comme toujours, Corrie répond par l'affirmative pour la rassurer.

Elles empruntent le tunnel et gravissent une volée de marches. Un gardien du musée les attend.

« Il y a quelques personnes dehors », dit-il en s'excusant.

Holly jette un coup d'œil à l'extérieur. Quelques personnes ? Une centaine, facile. Uniquement des eBayers brandissant des affiches, des photos et même… qui pouvait imaginer que ça existait ?… des jouets qui hochent la tête à l'effigie de Kate McKay ou encore des figurines Funko.

Une femme portant un sweat-shirt des Chicago Bears agite un tirage géant d'un numéro de *Breitbart*, celui sur lequel on peut lire LA S*LOPE EST DE RETOUR. *Comme si Kate allait signer ça…*, songe Holly. Puis elle se dit qu'elle en serait capable : elle aime la provocation.

« Comment ils savent ? » demande-t-elle.

Corrie soupire en avançant la lèvre inférieure et son souffle soulève sa frange.

« C'est un mystère. On leur a échappé une fois, mais là…

– Venez, venez, venez », dit Kate.

Elle pousse la porte, sort tête baissée et marche jusqu'à la voiture qui les attend. Holly s'empresse de la rejoindre, la main glissée à l'intérieur de son sac, refermée autour de la bombe de gaz anti-agression. Sa tête l'élance de plus belle. Brady Hartsfield et Morris Bellamy étaient dangereux, mais les eBayers sont presque pires, d'une certaine manière.

5

Plus tard, ce lundi soir.

À Dingley Park, les équipes des Guns and Hoses ont terminé leur échauffement, sous les vannes bon enfant (mais pas toujours) des deux camps.

À Madison, Holly parle enfin avec Izzy, pour s'assurer que celle-ci a bien reçu son message. Oui, Izzy l'a reçu et informe Holly qu'elle l'a transmis à la brigade de la police d'État qui a été constituée afin d'enquêter sur les Meurtres des Jurés de substitution. Holly est tentée de garder pour elle l'info concernant les réunions aux chandelles d'Upsala, pour laisser à John le temps de vérifier, mais elle la transmet quand même à Izzy, à contrecœur. Celle-ci veut connaître sa source, et Holly répond qu'elle doit d'abord en référer à la source en question avant de lui donner un nom.

« Cette histoire d'anonymat, ça craint », dit Izzy, et Holly ne peut qu'approuver. Elle pense que John acceptera de parler à Izzy, mais il ne voudra pas révéler *sa* source. Ou *ses* sources.

Après cet appel, elle s'allonge, raide et tendue. L'adrénaline continue à bourdonner dans tout son corps. Elle ne cesse de revoir Kate s'avancer vers le bord de la scène pour serrer toutes ces mains tendues. L'assurance de

cette femme, surtout après tout ce qui s’est passé, a quelque chose de terrifiant. Elles partent pour Chicago à la première heure demain : un trajet de deux heures dans une circulation de plus en plus dense. Holly a besoin de se reposer, mais elle sait que le sommeil sera long à venir.

6

À Buckeye City, Trig se gare sur un parking public près de la gare routière et marche jusqu’à Dearborn Street, connue également sous le nom de Rue de la Soif. Quatre ou cinq des bars ont été fermés ces dernières années dans le cadre de la rénovation urbaine, mais quelques-uns sont toujours ouverts et ils font le plein, même un lundi soir. À cause du vent qui souffle du lac, il fait un froid glacial. Trig porte son duffle-coat. Le Taurus calibre 22 est dans sa poche. Il sait que ce qu’il projette est complètement fou, mais il savait que conduire avec une bouteille de vodka calée entre les cuisses l’était aussi, et ça ne l’a jamais arrêté.

Derrière le Chatterbox, il voit deux hommes en train de se bécoter avec deux femmes. Pas bon.

Derrière le Lions Lair, il avise un type seul, en tenue de cuistot, assis sur un cageot en plastique pour fumer une cigarette. Trig s’en approche, sa main transpire sur la crosse du Taurus, mais il change de direction quand un autre type sort du bar pour ordonner au type en blanc de rentrer.

Son dernier arrêt est pour le Hoosier Bar, celui qui ressemble le plus à un bar mal famé. La porte de derrière est ouverte. La voix de George Strait chantant « Adalida » s’en échappe, un type ivre en chemise de cow-boy danse seul devant deux bennes à ordures. Trig s’approche de lui, son cœur cogne dans sa poitrine. Ses yeux palpitent dans leurs orbites.

Le poivrot l’aperçoit et lui lance :

« Viens danser avec moi, ducon ! »

Trig hoche la tête, se rapproche encore, exécute quelques pas de danse et lui tire une balle dans l’œil. Le poivrot s’écroule entre les poubelles, ses jambes tressautent. Trig se penche, colle le canon du Taurus sous le menton du type et tire de nouveau. Ses cheveux sont soulevés par le souffle, du sang éclabousse le mur de brique.

Un homme sort par la porte de derrière.

« Aubrey ? T’es là ? »

Trig s’accroupit entre les bennes à ordures ; il a la gorge sèche, un goût cuivré dans la bouche. L’homme va sentir l’odeur de poudre !

« Aubrey ? »

Je vais le flinguer lui aussi. Obligé, obligé.

« Arrête de déconner, dit l’homme. Ta bière t’attend. Amène-toi. »

Il retourne à l’intérieur et claque la porte. Trig glisse dans la main du danseur mort le nom d’Andrew Groves, Juré n° 1 du procès Duffrey.

Papa : *Tu es fou. Incontrôlable.*

C’est la vérité.

« Mais je n’ai pas tremblé, murmure-t-il. Je n’ai pas tremblé, papa. »

Il sort de la ruelle et regagne l’endroit où il a laissé sa voiture. Trop tard, il pense aux caméras de surveillance du parking. Il n’y en a qu’une, et elle pend au bout de son câble, manifestement hors service. Il a de la chance, une fois de plus, mais la chance finira par l’abandonner. Et il songe qu’une partie de lui-même souhaite se faire prendre. C’est sans doute vrai. Non, c’est *certainement* vrai.

Accordez-moi encore un peu de temps, supplie-t-il en repartant. *Juste un peu.*

7

Holly finit par s’endormir, et si elle n’est pas au mieux de sa forme pour rouler jusqu’à la Windy City[1] en cette journée de mardi, elle ne se sent pas trop mal quand même. Elle a connecté son téléphone au tableau de bord de la Chrysler, en Bluetooth, et elle chante, chose qu’elle fait uniquement quand elle est seule. Les *Greatest Hits* d’Abba cèdent la place à ceux de Marvin Gaye. Elle calque sa voix sur celle de Marvelous Marvin, note pour note, sur « I Heard It Through the Grapevine » (c’est un peu faux, mais personne n’est là pour l’entendre), quand la musique est interrompue par un appel. Voyant qu’il émane d’Izzy, elle enfreint sa règle d’or de ne jamais téléphoner en conduisant. Non sans culpabiliser.

« Alors, vous l’avez attrapé ? Dis-moi que vous l’avez attrapé !

– Non », répond Izzy. Elle semble stressée. « Et il en a tué un de plus. »

Holly fronce les sourcils.

« Tu me l’as déjà dit. Le fermier. Carville.

– Non. Tu as un meurtre de retard. Là, il s’agit d’un pilier de bar nommé Aubrey Dill. Tué derrière le Hoosier. C’est dans le centre, près de la gare routière.

– Oui, je connais. » Holly a coincé un fugueur un jour au Hoosier. « Dans la Rue de la Soif.

– Un pote à lui est sorti le chercher, il ne l’a pas vu, mais il l’a retrouvé plus tard, après la fermeture du bar. Il dit qu’il a senti une odeur “de poudre” en sortant la première fois. Comme si quelqu’un avait fait exploser des pétards. Je pense que notre homme était toujours là. Dans ce cas, cet ami a de la chance d’être toujours en vie.

– Il a laissé un nom de juré ?

– Oui. Andrew Groves. Ça fait huit. Il en reste cinq ou six sur sa liste. Et tu sais quoi ? » La voix d’Izzy vibre d’indignation. « *Je suis censée continuer à m’entraîner pour ce putain de match de bienfaisance !*

– Je suis navrée, Iz.

– Même si le meurtre a été commis en ville, encore une fois, Lew Warwick affirme que ça dépend de la police d’État. Et la police montée doit assurer la sécurité en ville le soir du Guns and Hoses. Putain de merde. Holly, j’ai besoin de savoir qui est ta source chez les AA. Tu peux me filer son nom ?

– Oui, je pense. Il faudra que je te rappelle.

– Si ce Trig assiste aux réunions, on doit l’identifier sans tarder.

– Tu disais que tu connaissais des collègues qui participent au Programme.

– Exact, et ils ont commencé à se renseigner. Ce qui pose un problème en soi. Tu vois pourquoi, hein ? »

Oui, Holly voit très bien, et John Ackerly aussi quand elle l’appelle (en brisant, là encore, la règle qui lui interdit de téléphoner au volant).

« Déjà, je n’aurais pas dû interroger Télescope et Cathy 2-Tons. Des flics qui commencent à poser des questions dans des réunions, c’est pire. Les nouvelles vont vite chez les AA et les NA. Si ça arrive aux oreilles de ce type, il cessera de venir. Si ce n’est pas déjà fait.

– Il y a bien quelqu’un qui le connaît.

– Pas forcément. Il y a beaucoup de réunions, beaucoup de personnes dépendantes. Et puis, il y a une autre possibilité. Il a peut-être lâché

l’affaire.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Il a peut-être recommencé à boire. Quand un alcoolique rechute, il fuit les réunions comme la peste. »

Holly pense qu’un type qui boit se serait déjà fait prendre, mais elle ne le dit pas.

« Continue à poser des questions, John, mais sois prudent. Ce type est dangereux.

– Comme si je ne le savais pas.

– Tu acceptes de parler à l’inspectrice Jaynes ?

– Oui.

– Merci. Bon, je dois raccrocher. J’arrive à Chicago et la circulation est horrible. »

Elle coupe la communication et se concentre sur sa conduite, en se rappelant une fois de plus que cette affaire n’est pas la sienne. Elle doit veiller sur deux femmes, dont une semble penser qu’elle est aussi invincible que célèbre.

8

La première répétition générale du Sista Bessie Revival Tour a lieu à dix heures du matin, le mardi 27 mai. Barbara accueille avec enthousiasme l’arrivée d’un quatuor de cuivres. Elle accepte volontiers d’enfiler la tenue des Dixie Crystals : chemisier en soie blanc à col montant et pantalon de cuir noir. C’est amusant d’être une des filles, en uniforme. Tout va bien jusqu’à ce que Frieda Ames les rejoigne, car alors tout devient réel. Frieda Ames est la chorégraphe.

Tess, Laverne et Jem ont déjà travaillé avec elle, et ces réglages leur apparaissent comme une évidence. Pour Barbara, c’est différent. Jusqu’alors, l’idée de se produire sur scène aux côtés d’une mégastar devant cinq mille spectateurs (dans sa ville natale, qui plus est) était purement théorique. L’intervention de Frieda pour lui apprendre à bouger en même temps que les Crystals pendant qu’elles assurent les chœurs lui fait prendre conscience que c’est « pour de vrai ». Et les sièges du Mingo Auditorium ont beau être vides ce matin, Barbara a quand même le trac.

« Je ne suis pas sûre d'y arriver, dit-elle à Frieda.

– Bien sûr que si, petite, lui dit Jem Albright. Les pas sont très simples. Montre-lui, Dance. »

Frieda « Dance » Ames est plus âgée que les Crystals. Elle a au moins quatre-vingts ans, mais elle bouge avec la grâce d'une gamine de vingt ans. Elle se tourne vers les Tupelo Horns, la section de cuivres à laquelle s'est joint Red Jones au sax, et leur demande de jouer « le truc disco ».

Ils attaquent l'intro du « Boogie Shoes » de K.C. and the Sunshine Band, le morceau par lequel commencera le premier concert de Sista Bessie.

Frieda se saisit d'un micro pour se faire entendre malgré les cuivres et se met à balancer les hanches. Elle montre le côté cour.

« Les filles, vous entrez par là et vous marchez vers le centre de la scène. Applaudissements. OK ? »

Barbara hoche la tête en même temps que Tess, Laverne et Jem.

« Je veux vous voir vous déhancher et vous tortiller. Barb, tu es en retard. Pied droit en avant et… croisé. Pied gauche en avant et… croisé. Au centre de la scène, vous levez les mains, comme un arbitre de foot qui signale que la transformation est réussie. »

Les filles lèvent les bras.

« Maintenant, vous balancez le bras gauche et… *clap*. Le bras droit ensuite… et vous claquez des doigts. Sans arrêter le jeu de jambes. »

Les cuivres continuent à jouer l'intro. Bump-BAH-BAH-bump, bump-BAH-BAH-bump.

« Sista Bessie entre côté jardin, avec sa choré. Applaudissements. Hurlements. Standing ovation. Elle tape dans ses mains en même temps que vous, les filles. Pendant que vous continuez à vous trémousser. Pied gauche, pied droit, demi-tour à gauche et clap, demi-tour à droite et claquement de doigts. Bougez-moi ces hanches. Maintenant, reculez pour lui laisser la scène… Tournez-vous… Une tape sur les fesses… Retournez-vous. Allez, allez, montrez-moi ça. »

Avec l'impression d'évoluer dans un rêve, Barbara recule en même temps que les autres filles. Frapper dans ses mains, claquer des doigts, opérer un demi-tour, taper sur ses fesses.

Si les Dixie Crystals ont de copieux postérieurs, ce n'est pas le cas de Barbara.

« Un dernier demi-tour et vous envoyez. »

Tess, Laverne et Jem attaquent l’intro.

« Barbara ? » demande Frieda dans le micro. Les cuivres répètent inlassablement l’intro. *Bump*-BAH-BAH-*bump*. « Tu as donné ta langue au chat, ma belle ? »

Cette fois, elles chantent toutes ensemble, et aussitôt, Barbara ressent quelque chose. C’est bon. Elle a l’impression d’être une Crystal. Oh, bon sang !

« Stop ! » crie Frieda, et les cuivres s’arrêtent. « On recommence, et cette fois, mettez-y un peu de putain de *soul* ! Reprenez vos positions ! »

Barbara suit les Crystals côté cour. Son angoisse a été remplacée par une sorte d’attente nerveuse. Et soudain, voici qu’elle a envie d’être là. Comme le dit la chanson, elle a envie « de le faire jusqu’au lever du soleil ». Côté jardin, elle voit Betty en train de bavarder et de rire avec Don Gibson, le responsable de la programmation du Mingo.

« Prête ? » s’écrie Frieda.

Tess lève les pouces.

« OK. Bougez-moi ces hanches ! Et… musique ! »

Les cuivres reprennent l’intro. *Bump*-BAH-BAH-*bump*, et les Dixie Crystals, au nombre de quatre à présent, entrent en scène en se pavanant, font face aux sièges vides et lèvent les bras. *Les gens applaudiront*, se dit Barbara, *et ce sera cool. Super cool.*

Elle s’attend à ce que Frieda ordonne aux musiciens d’arrêter et aux « filles » de recommencer, mais Betty entre sur scène et, bien que vêtue de son jean de mère de famille et d’une chemise ample, chaussée de mocassins avachis, quand elle avance à petits pas glissés et tournoie sur elle-même au centre de la scène, elle redevient Sista Bessie. Elle prend le micro à Frieda, se cale parfaitement sur les Crystals derrière elle et se met à chanter.

À la fin du morceau, Barbara a compris deux choses capitales. Premièrement, ce n’est pas son monde, elle est faite pour la poésie. Deuxièmement, elle aimerait être une Dixie Crystal pour toujours. Elle a offert ses poèmes à Betty Brady ; Sista Bessie lui a offert un cadeau aussi précieux qu’éphémère.

Ces deux cadeaux créent quelque chose de nouveau et puissant, et ils s’annulent.

9

Trig déjeune dans son bureau, un sandwich œuf-salade dans une main, une canette de thé glacé dans l'autre. La radio diffuse WBOB. Habituellement, de onze à treize heures, c'est l'émission de Glenn Beck, mais aujourd'hui, Glenn a été remplacé par une conférence de presse en direct du Murrow Building. Au sujet des Meurtres des Jurés de substitution (les autorités elles-mêmes ont fini par adopter cette expression). Derrière le micro sont présents la cheffe de la police de Buckeye City, Alice Patmore, et le lieutenant Ganzinger, de la police d'État. Trig connaît les noms des inspecteurs de la police de Buckeye City chargés de l'enquête, il a même rencontré Jaynes et Atta, mais aucun des deux n'assiste à cette conférence. La police d'État a récupéré l'affaire, on dirait.

Trig a occupé presque toute sa vie des postes qui l'obligeaient à côtoyer des gens puissants, et même s'il sait que sa vie et sa liberté sont en jeu, il est forcé d'admirer l'habileté avec laquelle la cheffe Patmore a refilé ce vilain bébé braillard. Ce qui lui sera reproché si d'autres meurtres se produisent.

Non, pas *si*, corrige-t-il. *Quand*.

Après un bref résumé de l'enquête sur le dernier meurtre, Ganzinger déclare :

« Nous possédons une nouvelle information capitale sur l'auteur de ces crimes. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'il se nomme, ou se fait appeler, Trig. T-R-I-G. »

Trig se fige, son sandwich devant la bouche. Puis il mord dedans. Savait-il que cela allait arriver ? Oui, bien sûr.

Patmore ajoute son grain de sel.

« Compte tenu du pseudonyme qu'il a utilisé dans un premier temps pour communiquer avec la police et proférer ses menaces, nous pensons que cet individu pourrait – je dis bien pourrait – appartenir à la communauté des Alcooliques Anonymes ou des Narcotiques Anonymes. Si une personne participant à ces programmes connaît un individu qui se fait appeler Trig, nous comptons sur elle pour se manifester. Son anonymat sera respecté. »

De pire en pire… Mais pas inattendu, là encore. La question est : pourquoi a-t-il choisi ce nom de Bill Wilson dans la lettre adressée au lieutenant Warwick et à la cheffe Patmore ? Sur le moment, cela lui avait paru naturel et cohérent. Pourquoi faisait-il tout ça, sinon pour expier ? Et

l’expiation n’occupe-t-elle pas une place centrale dans le programme de sevrage créé par Bill Wilson ?

Non, tu ne l’as pas fait pour cette raison. Tu l’as fait parce que tu voulais te faire prendre. C’est peut-être pour ça que tu as écrit ces lettres au départ.

C’est son père qui parle, et Trig rejette cette idée. Il a écrit ces lettres car il voulait que les coupables se sentent coupables. Ils *devaient* se sentir coupables.

Patmore et Ganzinger passent aux questions des journalistes. La première :

« Avez-vous le signalement de ce Bill Wilson, alias Trig ? »

Trig caresse machinalement la cicatrice qui suit le contour de sa mâchoire. Sept points de suture ont suffi à refermer la plaie, mais on la voit encore des années plus tard.

« Pour le moment, non », répond le lieutenant Ganzinger.

C’est rassurant, mais uniquement si c’est vrai. Et s’ils connaissaient l’existence de cette cicatrice ? Trig a regardé son lot de séries policières et il sait que les flics cachent des choses parfois. Ainsi, ils ont peut-être sous le coude un témoin qui l’a vu debout sur le tracteur, en train de faire semblant de parler au fermier qu’il venait de tuer.

La cheffe Patmore ajoute :

« Par ailleurs, nous avons la certitude que c’est un individu calculateur, mais souffrant de troubles mentaux. »

Logique, se dit Trig.

Quelqu’un demande :

« Pouvez-vous nous indiquer le nom du juré du procès Duffrey qui était dans la main de M. Dill ? »

Patmore : « Je ne vois pas l’intérêt de vous livrer ce nom, ni celui d’aucun autre juré. Ce ne sont pas eux qui sont visés. »

Même journaliste : « Pourtant, en un sens, ce sont bien eux les cibles, non ? »

Ganzinger demeure stoïque :

« Ces meurtres sont commis de manière totalement aléatoire, autant que nous pouvons en juger. Par conséquent, leur auteur est plus difficile à appréhender. »

Toujours le même casse-pieds : « Comment réagissent les jurés ? Le but de tous ces meurtres, apparemment, est de les faire culpabiliser pour la mort

d’Alan Duf… »

Cheffe Patmore : « Je vous arrête tout de suite. La mort d’Alan Duffrey – le *meurtre* d’Alan Duffrey – est l’œuvre d’un détenu qui n’a pas encore été identifié… mais qui sera retrouvé et puni. Les jurés du procès Duffrey n’ont aucune raison de culpabiliser. Je répète : *aucune.* »

Trig, assis à son bureau et contemplant son sandwich dont il n’a mangé que la moitié, marmonne :

« Sale baratineuse. »

Il mord dans son sandwich et mâche lentement.

« Ces jurés ont accompli leur devoir de citoyens à partir des éléments dont ils disposaient. »

Le casse-pieds : « Mais M. Wentworth et M. Finkel… »

Cette fois, c’est Ganzinger qui l’interrompt : « Ces suicides n’ont rien à voir avec le procès Duffrey, je peux vous l’assurer. »

Trig n’y croit pas. Pas un instant. Il a poussé ces deux types au suicide comme on pousse une vache récalcitrante dans la glissière de l’abattoir, et s’il pouvait obliger les autres à en faire autant, il considérerait cela comme un travail bien fait.

Trig reconnaît la voix du journaliste suivant. C’est ce Héros du Peuple, ce podcaster qui dit la vérité et déterre les scandales. Buckeye Brandon.

« Dans le contexte de cette série de meurtres, cheffe Patmore, comment justifiez-vous le maintien du match de bienfaisance Guns and Hoses à Dingley Park ? »

Trig s’arrête alors qu’il s’apprêtait à prendre une autre bouchée. Il ne veut pas qu’ils annulent le match. Ce match fait partie de son plan.

La réponse d’Alice Patmore est fluide. Pas de *Euh*…, de *Hmmm*… Comme quelqu’un qui a connu son lot de réunions sous pression – et a dû gérer sa dose d’ego –, Trig sait reconnaître une réponse préparée à l’avance.

« Ce lâche ne privera pas deux associations caritatives méritantes – les services de pédiatrie et de dystrophie musculaire de l’hôpital Kiner – des fonds que rapportera ce match de softball de vendredi. Des fonds *considérables*. La police municipale, les services du shérif du comté et la police d’État couvriront la ville d’officiers vendredi après-midi et vendredi soir…

– Dont un grand nombre en civil, ajoute Ganzinger.

– Dont un grand nombre en civil, répète Patmore. Et j’encourage toutes celles et tous ceux qui aiment ce sport – ou qui veulent entendre Sista Bessie chanter l’hymne national en direct – à venir au stade pour passer un bon moment. Et parce que vendredi soir, une foule de joyeux supporters de Buckeye City en fera l’endroit le plus sûr de la ville. »

Oui, ce sera un endroit sûr, songe Trig en éteignant la radio. *Contrairement à l’autre extrémité du parc.*

S’il tient encore quatre jours, bien entendu. Ils connaissent le nom qu’il a utilisé dans les réunions, mais connaissent-ils son vrai nom ? Il pense que non. Il *espère* que non. Cette version de Trig portait une barbe (pour masquer la cicatrice) et des lentilles de contact. Après que sa photo avait paru dans le journal, en lien avec le procès Duffrey, il s’est rasé et il a repris ses lunettes.

Il a besoin de quatre jours. En attendant, il va faire profil bas. Plus de meurtres. Et puis, deux autres.

Au moins deux.

Chapitre 16

1

Holly rattrape le pick-up de Kate au Sharko’s BBQ sur la Route 59, à DuPage County. Les trois femmes déjeunent, puis repartent ensemble.

Pour le grand public, le trio est attendu au Waldorf Astoria de Chicago, dans East Walton Street. En réalité, Holly a réservé, sous son nom, une suite et deux chambres communicantes au Peninsula, dans East Superior. Cette ruse a fonctionné précédemment, mais pas cette fois, et pas uniquement parce que Kate est suivie depuis Madison par une queue de comète d’eBayers qui ne cesse de s’allonger. Certains de ces pèlerins chasseurs d’autographes ont contacté leurs homologues de Chicago, et il faut croire que certains d’entre eux sont en relation avec la brigade anti-Kate car eux aussi sont présents, et prêts, pour reprendre l’expression d’un manifestant, « à en découdre ».

Des policiers les maintiennent de l’autre côté de la rue, mais quand Kate et Corrie descendent du F-150, elles sont accueillies par une avalanche de poupées couvertes de faux sang. Si la plupart manquent leur cible, l’une d’elles atteint Corrie Anderson à l’épaule, laissant une traînée rouge sur son chemisier blanc. Surprise, elle la regarde par terre et, par automatisme, se baisse pour la ramasser.

« Non ! » dit Holly.

Elle a garé sa Chrysler si près du pick-up de Kate dans la zone de chargement/déchargement que leurs pare-chocs se touchent. Elle prend Corrie par le bras et l’entraîne précipitamment sous l’auvent de l’hôtel. Kate, elle, est déjà rentrée, sans un regard en arrière.

« *Le nouvel Holocauste !* » hurle une femme.

On dirait qu’elle pleure.

Les eBayers s’en vont en comprenant que leur cible a fichu le camp, mais les manifestants reprennent en chœur les paroles de la femme, et se mettent

à scander : « *Holocauste ! Holocauste ! Holocauste !* »

C’est leur manière de souhaiter à Kate la bienvenue à Chicago, cette *toddlin’ town*[1].

Dans sa suite, Kate explique à Corrie qu’il faudrait faire venir les journalistes ici, au Peninsula, pour la séance de questions-réponses qui devait avoir lieu cet après-midi au Waldorf. Puis, se tournant vers Holly, elle fait remarquer :

« Ce n’était pas comme ça lors de mes tournées précédentes. »

Dans vos tournées précédentes, quelqu’un n’essayait pas de vous tuer, s’abstient de rétorquer Holly.

« Merde alors ! J’en ai marre de jouer à cache-cache avec une bande d’automates tout droit sortis de *La Servante écarlate*. »

La première réponse qui vient aux lèvres de Holly est : *C’est votre vie après tout*, mais là encore, elle s’abstient, évidemment. Au lieu de cela, elle dit :

« Vous m’avez engagée pour vous protéger, Kate. Et je fais de mon mieux. J’ignore comment ces… spéculateurs chasseurs d’autographes se débrouillent pour toujours avoir une longueur d’avance.

– Ne vous occupez pas de ces spéculateurs, jetez-vous devant moi si vous voyez quelqu’un pointer une arme. » Face à l’expression de Holly, Kate s’empresse d’ajouter : « Je plaisante, ma chère ! Je plaisante ! »

Holly sent ses joues s’empourprer.

« Ce n’est pas une plaisanterie. Le nom de Lauri Carleton, ça vous dit quelque chose ? »

Cela fait presque deux ans que cette femme a été abattue par un homme outré par son drapeau de la Gay Pride, mais Kate connaît ce nom, évidemment.

« Qu’est-ce que vous attendez de moi, Holly ? Que je recule ? Que je me dégonfle ? C’est ça que vous voulez ? »

Holly soupire.

« Je sais que vous ne pouvez pas, et je comprends que ça n’a aucun sens d’organiser cette conférence de presse au Waldorf, pas tout de suite en tout cas, mais…

– Mais quoi ? demande Kate, les jambes écartées, les poings sur ses hanches fines. Mais quoi ?

– Vous devriez peut-être envisager de l'annuler.

– Pas question. Jamais. »

Corrie se précipite dans sa chambre communicante pour passer quelques appels et échapper à un feu d'artifice verbal, qui n'a pas lieu finalement. Holly Gibney n'aime pas les disputes, surtout avec des clients. Ce qu'elle aime, c'est faire son travail au mieux. Alors, elle dit qu'elle comprend et quitte la chambre à son tour.

Elle a reçu deux textos : le premier de Corrie, le second de Jerome Robinson.

Corrie : **J'ai cru que ça allait péter entre vous.**

Holly : **Non.**

Corrie : **Je me rends à la salle. Le Cadillac Palace Theatre. Pour tout régler. De retour de bonne heure pour dîner. Vous pouvez accompagner K à la conférence ?**

Holly : **Oui. Restez vigilante.** Elle ajoute un émoji représentant des yeux.

Elle n'est pas très chaude à l'idée que Corrie – principale victime de leur *stalker* jusqu'à présent – aille seule sur place, mais il n'y a pas deux Holly, et sa tâche, c'est de protéger Kate.

Elle consulte le second texto.

Jerome : **Je viens juste de commencer et j'ai déjà repéré 8 Églises du style évangélistes survoltés qui ont eu des ennuis avec la justice à cause de manifestations qui se sont terminées par des arrestations. Pour violation de propriété privée la plupart du temps, mais certains manifestants sont devenus violents. Tout a commencé il y a dix ans. Ça augmente chaque année, et c'est pire depuis la pandémie. Je suis tombé sur une véritable « Carte de la haine ». Authentique ! Regarde tes mails. Je sais que tu es occupée, mais si tu repères un truc, tiens-moi au courant.**

Occupée ? Si tu savais, J.

Elle ouvre le mail, dont l'objet est – en voilà du politiquement incorrect – « Les Églises de cinglés ». La pièce jointe est une liste de huit Églises, accompagnée d'onglets décrivant les incidents provoqués par chacune d'elles. Deux sont installées dans l'Idaho, une dans le Wisconsin, deux dans l'Alabama, deux dans le Tennessee et une dans le nord de l'État de New

York. Avant que Holly puisse ouvrir les onglets, un autre texto lui parvient. De Kate, celui-ci.

Conf. de presse dans 45 min. Je compte sur vous. Venez !

Holly vérifie que son sac contient bien la bombe anti-agression, l'alarme anti-viol et – elle n'aime pas ça – le revolver de Bill, devenu *son* revolver. Tout l'équipement anti-cinglés est présent à l'appel.

Elle envisage d'appeler John Ackerly pour lui demander s'il a localisé l'insaisissable Trig, mais elle se dit qu'il l'aurait contactée par téléphone ou par texto dans ce cas, ne serait-ce que pour une simple piste. En outre, l'enquête d'Izzy est l'enquête d'Izzy… même si cette semaine sa priorité semble être ce match de softball caritatif.

Malgré cela, elle ne peut s'empêcher de songer à Trig en vérifiant sa coiffure et son rouge à lèvres dans le miroir de la salle de bains. Feu Bill Hodges disait toujours que la plupart des affaires étaient faciles à élucider car la plupart des criminels étaient paresseux et stupides. Dans les rares cas où ils étaient un peu plus malins, Bill lui conseillait de prendre le temps de réfléchir afin d'isoler la question centrale dans chaque affaire. Ensuite, il suffisait d'y répondre. Affaire résolue.

Alors, quelle est la question centrale concernant Trig ? Le fait que ce soit un AA ? Cette femme, 2-Tons, a confirmé à John que Trig était un alcoolo, pas un camé.

Doit-elle ajouter un peu de fard à paupières ? Non, pas pour une conférence de presse à seize heures. Sa défunte mère s'évanouirait. Un peu d'anticernes suffira, et d'ailleurs, la raison pour laquelle Trig assiste aux réunions des AA est-elle la question centrale ? Est-ce la solution du mystère ? Non. La question centrale est beaucoup plus simple, conclut Holly, et c'est peut-être la clé de tout.

Elle interroge son visage dans le miroir :

« Pourquoi tue-t-il des gens au nom d'Alan Duffrey ? »

2

Chrissy approche de Chicago, elle aperçoit la *skyline*, quand soudain, elle décide de changer de direction. Elle prend la I-57 vers le sud, et en arrivant à Gilman, elle bifurquera vers l'est. Contrairement à Holly, Chrissy n'a

aucun scrupule à utiliser son téléphone au volant. Elle appelle le diacre Andy. Celui-ci répond dès la première sonnerie et pose deux questions : est-ce que tout va bien, et Chris l'appelle-t-il avec un téléphone prépayé ?

Chrissy répond par l'affirmative aux deux, sans prendre la peine d'informer Andy qu'il se trompe de prénom aujourd'hui. Pour Fallowes, la personne à qui il s'adresse sera toujours un homme. Ce n'est pas un problème pour Chrissy (qui n'aurait jamais l'idée d'utiliser un de ces pronoms woke comme « iel »), car le diacre Andy et elle partagent le même objectif : mettre fin au règne de sang et de terreur de Kate McKay.

« On oublie Chicago, dit Chrissy. Trop de flics. Plus sa foutue garde du corps. Cette salope connaît son métier.

– C'est l'assistante qui a arrêté ce type à Davenport », objecte Fallowes.

Il a suivi les infos visiblement, mais pas d'assez près.

« Non, c'est pas Anderson, c'est Gibney. La presse s'est trompée, une fois de plus. Mais Buckeye City est la ville natale de Gibney, et je suppose – j'espère – que lorsqu'elles arriveront là-bas, elle baissera sa garde et se détendra un peu. De plus, les flics du coin traquent un cinglé qui tue des gens. De quoi détourner l'attention de notre emmerdeuse.

– C'est toi qui décides, du moment que tu laisses l'Église en dehors de tout ça. Pourquoi tu as besoin de moi ?

– La ville sera bondée, et pas seulement à cause de McKay. C'est l'endroit qu'a choisi la célèbre chanteuse de soul noire pour lancer son come-back, samedi. C'est un gros événement. Du coup, McKay a été décalée. Elle fait son show vendredi, à dix-neuf heures. Leur garde du corps leur fait changer d'hôtels, mais ça ne marchera pas à Buckeye City car ils sont tous pleins à craquer. Je compte sur vous pour découvrir où elles descendent et pour me dégoter une chambre. Vous pouvez faire ça ?

– Je peux », répond Fallowes. Sans bla-bla.

Comme cette Gibney, lui aussi connaît son travail.

« OK, dit Chrissy. D'une manière ou d'une autre, Buckeye sera le terminus. Pas question que je la suive jusque dans le Maine. »

Elle met fin à la communication. Une heure plus tard, Andy Fallowes lui envoie un texto :

Le trio KM a réservé au Garden City Plaza de Buckeye City. Chambres 1109-1110 et 1111. Je t'ai trouvé une chambre pour une personne deux étages plus bas. La 919. Avec la carte de crédit de Hot

Flash Ltd. Mais tu paieras avec la tienne et tu veilleras bien à ce qu'ils effacent le nom de la société. Tu sais pourquoi. Efface ce message également.

Ils ne peuvent pas faire disparaître toutes les traces numériques conduisant à l'Authentique Christ Saint, mais ils peuvent au moins les brouiller. C'est important, car Chrissy court le risque de se faire arrêter ou tuer. La seule chose qui l'agace, c'est de devoir faire une pause en route pour redevenir Christopher. Christine possède un seul document avec sa photo, un permis de conduire du Wisconsin, mais pas de carte de crédit.

C'est la moitié masculine de sa double nature qui détient la Visa.

3

Jerome poursuit ses recherches sur les Églises fondamentalistes et radicales impliquées dans des manifestations violentes (et certaines actions qui méritent le qualificatif de terroristes) quand son téléphone sonne. Il reconnaît l'indicatif de Los Angeles, le 818. L'imitation étant la forme de flatterie la plus sincère, il répond à la manière de Holly.

« Jerome à l'appareil, que puis-je faire pour vous ?

– Je suis Anthony Kelly, le tour manager de Sista Bessie. J'ai eu votre numéro par votre sœur. On est tous fans de Barbara.

– Moi aussi. Sauf quand elle joue les casse-pieds. Que puis-je faire pour vous, monsieur Kelly ?

– Appelez-moi Tones. J'espère que vous pourrez participer vous aussi à la tournée, même brièvement. À l'invitation du maire, Betty va chanter l'hymne national vendredi soir avant un match de softball caritatif. Dans un endroit qui s'appelle le Dingo Park, je crois ? »

Jerome sourit.

« Dingley Park.

– Oui, voilà. Elle a besoin qu'on assure sa sécurité de l'auditorium à l'hôtel, puis jusqu'au stade, et retour à l'hôtel. Une histoire d'assurance. Votre sœur nous a parlé de vous. Elle dit que vous travaillez à mi-temps pour une agence de détectives privés.

– Finders Keepers. D'ailleurs, la femme pour qui je travaille exerce en ce moment même une mission de protection.

– Votre sœur dit qu’elle a été engagée par la féministe, là. »

D’après ce que lui a dit Holly, Jerome pense que Kate préférerait le terme d’activiste politique, mais il ne relève pas.

« Il s’agirait d’une mission de combien de temps, monsieur Kelly… Tones ?

– Quatre heures environ, pas plus. Vous retrouvez Bessie au Mingo Auditorium sur le coup de dix-sept heures trente. Elle doit discuter de ses tenues de scène avec son habilleuse, Alberta Wing. De là, vous l’escortez au Garden City Plaza Hotel. Alberta a sa propre voiture. Vous en avez une, hein ?

– Bien sûr.

– Elle appartient à la société ?

– Non, c’est mon véhicule personnel.

– Il est totalement assuré ? Collision ? Responsabilité civile ? Désolé de vous demander tout ça, mais Global Insurance joue gros sur ce coup-là. Et c’est des putains de rapiats. Pardonnez mon langage.

– Je vous en prie. Ma patronne pense la même chose. Nous sommes assurés plus que nécessaire, à titre personnel et en tant qu’employés. Ma patronne a droit à un tarif préférentiel. Mais on est chez Progressive, pas chez l’âne qui parle.

– Ah, je le déteste, cet âne, avec ses grandes dents. À l’hôtel, Betty ôtera sa tenue de répète et prendra une douche pendant que vous attendrez dans le salon au bout du couloir. À seize heures quinze ou vingt, vous l’escorterez en bas. Une voiture vous attendra. Alonzo Estevez, le directeur de l’hôtel, a accepté de la conduire à Dingo Park. Vous l’accompagnez jusqu’au stade, où un vestiaire lui a été réservé, si j’ai bien compris. Ce n’est pas pour se changer, juste pour avoir un peu d’intimité avant de chanter. Vous me suivez pour l’instant ?

– Oui.

– Un peu avant dix-neuf heures, Red – son saxo – l’accompagne jusqu’à la plaque du lanceur. Red joue, elle chante. Vous l’escortez jusqu’à l’hôtel. Terminé. Alors, qu’est-ce que vous en dites ?

– Il ne vaudrait pas mieux choisir un policier ?

– Un policier, c’est justement ce qu’elle ne veut pas. Elle veut le frère de Barbara, celui qui écrit des livres et qui, d’après Bets, est “un beau Noir”.

Comme on ne s’est pas rencontrés, je la crois sur parole. Sista B Concerts Ltd vous paiera six cents dollars. »

Jerome réfléchit, mais pas trop longtemps.

« Ça me va. Je peux amener un collègue ?

– Pas de problème. Mais je ne peux rétribuer qu’une seule personne. Vous et votre… collègue vous voulez venir au concert samedi ?

– C’est prévu. Je serai avec mes parents. Ils ont hâte de voir Barbara sur cette grande scène. Et moi aussi.

– Je vous réserve des places au troisième rang, dit Tones. Au premier rang, c’est trop près. Vos tympans vont exploser et vous aurez un torticolis à force de pencher la tête en arrière. Seulement trois places ? J’ai réservé toute la rangée. Le MLF sera là aussi. »

Jerome réfléchit. Et sourit. C’est super chouette.

« Dans ce cas, disons huit places. Les tantes de Barb et leurs maris viendront de Cleveland s’ils ont des places.

– Une réunion de famille ? J’adore. Marché conclu. Avec des accès backstage en prime. Vous les retirerez au guichet Will Call.

– Merci.

– Non, merci à vous. Je vous dis à vendredi. Je vais m’occuper de la balance et m’assurer que la féministe ne bousille pas tout notre matos quand elle aura fini de parler. Elle dit qu’elle peut se déplacer au milieu des amplis et des micros, mais je suis du Missouri. »

Jerome n’a aucune idée de ce que ça signifie, alors il répète ses instructions (comme l’exige Holly quand il travaille pour Finders Keepers) et met fin à la communication. Mais il reprend aussitôt son téléphone.

« Happy, j’écoute, dit John. Hé, J., qu’est-ce que tu racontes ?

– Je raconte que je ne pourrai peut-être pas assister à tout le match vendredi soir. Pour me racheter, est-ce que ça te dirait de faire partie de l’escorte de Sista Bessie ?

– Tu te fous de moi, mec ? Je pissais dans mes couches en dansant sur sa musique, à l’époque !

– Non, je suis sérieux. Plus des invits pour son concert de samedi soir. Je serai payé six cents dollars. La moitié pour toi. Alors, qu’est-ce que tu en dis ?

– À ton avis ? Je suis partant à fond. Balance les détails. »

Jerome s’exécute, en songeant : trois cents dollars chacun pour quatre heures de boulot. *Ça paraît presque trop facile.*

S’il savait.

4

Kate arrive sur scène le mardi soir coiffée d’une casquette des Chicago Cubs et vêtue d’un maillot des White Sox avec son nom dans le dos. Le public l’adore, pour cette raison, et pour les paroles qui sortent de sa bouche. Holly a déjà assisté à cette prestation, et elle sait que dans la ville profondément démocrate qu’est Chicago, Kate prêche des convaincus (en effet, les opposants sont peu nombreux ce soir), mais son éloquence est fascinante. Elle marche de long en large, elle exhorte, supplie, plaisante, tour à tour émue ou outrée. Holly a découvert que Kate pouvait se montrer mesquine et peu sûre d’elle. Mais ce soir-là, à Chicago, ça n’a pas d’importance. Ce soir-là, elle livre une prestation qui fera date.

« En conclusion, je vous demande de vous remémorer les paroles de l’apôtre Jean qui a dit : “Si quelqu’un aime le monde, l’amour du Père n’est pas en lui.” Or la théologie pratiquée par les fondamentalistes chrétiens ne parle *que* du monde. Mélanger la religion et la politique, c’est dangereux. Ce n’est pas le chemin qui mène au Calvaire, mais au fascisme. »

Dans le public, quelqu’un crie :

« MENSONGE !

– Vérifiez dans votre bible, répond Kate. Première épître de Jean, chapitre 2, verset 15.

– L’ENFER ATTEND L’IMPOSTEUR ! »

Des agents de sécurité se dirigent vers le perturbateur, mais celui-ci prend appui sur un déambulateur et ils n’osent pas intervenir, de peur d’être accusés de rudoyer une personne handicapée.

« Je suis prête à tenter ma chance en enfer, dit Kate, mais ce soir, j’étais au paradis. Merci, Chicago, vous avez été un public formidable. Merci du fond du cœur. »

Elle est rappelée trois fois sur scène par une vague d’applaudissements qui semble ne jamais devoir s’arrêter, et elle retourne en coulisse vibrante

d’énergie. Elle prend Holly dans ses bras. Celle-ci, qui répugne souvent à tout contact physique, l’étreint à son tour.

« C’était bien ce soir, hein ? murmure Kate.

– Mieux que ça », répond Holly, et une pensée glaçante – *Cette femme demande à être assassinée* – l’incite à serrer Kate plus fort encore. « C’était *formidable.* »

5

Holly est levée tôt en ce mercredi matin pour faire les quatre heures de route qui séparent Chicago de Toledo. En sortant de la douche, elle découvre les textos de John Ackerly et de Jerome.

John : **J’ai peut-être vu ton type, Trig. Mais je crois qu’il n’avait pas la même tête, et il se faisait appeler différemment.**

Holly : **Essaie de te souvenir.**

John : **C’est ce que je fais.**

Jerome : **Moi aussi j’ai été engagé comme garde du corps. Sista Bessie, vendredi soir. Elle va chanter l’hymne national à Dingley. Barbara m’a pistonné.**

Holly : **Bonne chance. Je suis sûre que tu feras du bon boulot. Pour ma part, je trouve ce métier déplaisant. Mais tu seras peut-être d’un autre avis.**

Jerome : **J’ai des billets pour le concert de Sista samedi. Tu peux venir ? Voir Barb sur scène ?**

Holly : **J’aimerais bien, mais on va à Cincinnati. Envoie une vidéo. Et viens à l’hôtel si tu peux. Garden City Plaza.**

Jerome : **Message reçu.**

Les petits points qui tressautent sur l’écran de son portable suggèrent que Jerome a quelque chose à ajouter, mais Holly ne peut pas attendre. Elle s’apprête à éteindre son téléphone et à déposer sa valise dans la Chrysler quand le texto arrive.

Jerome : **Hollyberry. Il m’en reste un.**

Suivi d’un émoji qui rit aux larmes. Holly ne peut s’empêcher de rire elle aussi.

6

Le trajet jusqu'à Toledo se déroule sans incident, et en milieu d'après-midi, Holly se retrouve en train de surveiller sa cliente dans une autre piscine d'hôtel. Kate enchaîne les longueurs dans son maillot de bain rouge. Corrie les rejoint à quatorze heures quarante-cinq pour demander à Kate de bien vouloir sortir de l'eau : elle a une mauvaise nouvelle.

« Je vous écoute, dit – halète – Kate. Il me reste quatre longueurs à faire.

– Je crois que vous n'avez pas envie d'entendre ça en nageant. »

Kate rejoint le bord de la piscine et y prend appui avec ses avant-bras. Ses cheveux sont plaqués des deux côtés de son visage.

« Crachez le morceau.

– Ce soir, c'est annulé.

– *Quoi ?*

– Quelqu'un a appelé pour dire que si vous preniez la parole, une organisation baptisée DOOM – Defense Of Our Mothers – allait faire une descente dans la salle avec des armes automatiques et des grenades. Pour faire un carnage. »

Kate ne sort pas de la piscine, elle en jaillit tel un volcan en éruption. Holly lui tend une serviette, qu'elle ignore.

« Ils annulent tout à cause d'un putain d'appel anonyme ?

– J'ai reçu un coup de téléphone du chef de la police en per…

– Ça pourrait être le pape, je m'en contrefous ! Ils veulent me faire taire ? » Kate pivote vers Holly. « Ils ont le droit ?

– Oui. Pour des raisons de sécurité.

– Mais s'ils peuvent le faire ici, ils peuvent le faire n'importe où ! Vous le comprenez bien, hein ? Un détraqué passe un appel anonyme, et ça suffit pour me museler ? N'importe quoi ! *N'importe QUOI !* »

Holly demande :

« À quelle heure est votre conférence de presse ? »

C'est Corrie qui répond :

« Quatre heures.

– Profitez-en. Suggérez que la police capitule devant…

– Suggérer ? Non, je vais le clamer haut et fort ! »

Je n'en doute pas, songe Holly. Et elle sait que Kate a sûrement raison. Ce mouvement DOOM n'existe pas. C'est un militant anti-avortement qui a

passé cet appel anonyme, ou une *Mom for Liberty*, ou un fidèle d'une de ces Églises de cinglés sur lesquelles enquête Jerome. Ou bien c'est un lycéen qui a voulu faire une blague.

Holly s'adresse à Kate d'un ton doux, patiemment, comme elle le fait avec ses clients désemparés, sans savoir si cela va servir à quelque chose. Kate n'est pas désemparée, elle bouillonne de rage.

« Ce que je veux dire, c'est que vous devez protéger le reste de votre tournée. Cela peut même servir vos intérêts. »

Et les miens, car plus il y a de policiers pour vous protéger, plus ça me facilite le boulot.

Néanmoins, elle sait que la police cherchera davantage à protéger les gens qui viennent écouter Kate que Kate elle-même. Sur le trajet depuis Chicago, Holly a décidé – à contrecœur – qu'elle accompagnerait Kate jusqu'à la fin de sa tournée. Son père et son oncle Henry lui ont toujours dit qu'on n'abandonne pas un travail tant qu'il n'est pas terminé.

Kate demande :

« Est-ce que ça changera quelque chose si j'appelle le chef de la police ? En menaçant d'attaquer – de ridiculiser – ses troupes lors de ma conférence de presse ?

– La presse a déjà été informée, répond Corrie. Le chef Troendle me l'a annoncé d'emblée. Il dit que si une tuerie de masse doit avoir lieu, ce ne sera pas dans sa ville. »

Kate fait les cent pas au bord de la piscine. Ses pieds nus laissent des traces qui disparaissent aussitôt. Holly n'a jamais été attirée sexuellement par les femmes, mais cela ne l'empêche pas d'admirer ce corps svelte, bien entretenu. Et que l'esprit de Kate continue à faire des étincelles ne gâche rien.

« Demain, c'est une journée de voyage, n'est-ce pas ? demande-t-elle.

– Oui, confirme Corrie. On va à Buckeye City. Vous prenez la parole au Mingo vendredi soir. Au milieu du matériel de scène de Sista Bessie.

– Oui, oui, j'ai compris. Mais aujourd'hui, on est à Toledo. Y a-t-il un parc où je pourrais organiser un rassemblement ?

– Pour cela, il vous faudrait une autorisation des services concernés, dit Holly. Et vous ne l'obtiendrez pas.

– Vous êtes en train de me dire que Toledo m'a baisée dans les grandes largeurs ? » Kate continue à aller et venir, les mains jointes dans le dos.

Holly a l'impression de voir le capitaine Bligh arpentant le pont du *Bounty.* « Supposons qu'on organise un meeting quand même ? »

L'expression de Corrie indique qu'elle connaît la réponse, mais elle ne veut pas être celle qui annonce la mauvaise nouvelle.

« Vous pourriez essayer, dit Holly, mais vous courez le risque d'être arrêtée, et de rester ici assez longtemps pour foutre en l'air la fin de votre tournée. Surtout si quelqu'un est blessé. Mon conseil… »

Kate repousse son argument d'un geste.

« Je connais votre conseil. Oui-oui-oui, bla-bla-bla. On annule ce soir et on protège le reste de la tournée. » Elle va et vient, tête baissée, l'eau coule sur ses longues cuisses. « Je ne supporte pas de laisser ces fils de pute gagner, mais vous avez probablement raison.

– Contre mauvaise fortune bon cœur », hasarde Holly en se préparant à recevoir une réponse cinglante.

Qui ne vient pas. Kate est plongée dans ses pensées.

« OK. Voici ma réponse. La police utilise l'excuse d'un seul appel anonyme pour me priver de mes droits, qui sont garantis par le Premier Amendement. Mais c'est une formule trop polie. Je dirais qu'ils utilisent cette excuse pour balancer mes droits aux chiottes.

– Je pense… »

Kate la fait taire une fois de plus.

« Dans les toilettes, c'est mieux ? Dans ces putains de *cabinets* ?

– Vous devriez peut-être supprimer…

– Putains ? Oui, sans doute. »

Kate essaie d'alimenter sa colère, mais elle ne peut retenir un petit rire.

« C'est mieux, dit Corrie.

– Ils essaient également de protéger vos fans », dit Holly, mais Kate ignore cette remarque.

« Écoutez-moi, Corrie.

– Je vous écoute.

– Dites à la presse que je vais faire une annonce importante. Je veux la télé. Les blogs. Les sites Internet. *Politico*, *Axios*, *Kos*, *HuffPo,* et une putain de vidéo sur TikTok. Les réseaux sociaux. Et trouvez-moi une interview avec un de ces connards des radios de grande écoute, ceux qui se font appeler Bill et le Requin ou Will et l'Homme-loup, ou je ne sais quoi.

Que les gens sachent qu’ils doivent venir à Buckeye City car je *serai* au Mongo.

– Mingo », rectifie Holly.

Elle songe qu’un cinglé nommé Brady Hartsfield a essayé de faire sauter cette salle. Elle ne croit pas à ce vieux dicton qui affirme que la foudre ne frappe jamais deux fois au même endroit, mais que faire ? Jamais elle n’a eu autant le sentiment d’être spectatrice qu’à cet instant.

Kate fait face à Corrie. Holly a toujours pensé que cette histoire de regard enflammé, c’était bon pour les romans à l’eau de rose cucul la praline, mais celui de Kate semble vraiment flamboyer à cet instant.

« Au travail, Cor. On va leur mettre le feu. »

7

Trig quitte le travail de bonne heure, il échange quelques mots avec Jerry Allison, le vieux superviseur de l’immeuble, et se rend à Dingley Park. De l’extrémité du parc, au-delà des arbres, lui parviennent les sons métalliques des battes de baseball en aluminium et les cris des flics et des pompiers qui s’entraînent. Il se dit qu’il n’est pas là pour trouver un juré de substitution (ni même un juge de substitution), mais uniquement pour s’assurer que personne n’a découvert le corps de la jeune camée. Néanmoins, il a son Taurus dans une poche de sa veste sport, et dans l’autre une seringue remplie de Nembutal (acheté par correspondance pour seulement quarante-cinq dollars). Si quelqu’un se présente, il pourra lui injecter ce barbiturique, quitte à provoquer une overdose, et planquer le corps avec celui de la camée. Si c’est une femme, il pourra laisser dans sa main le nom d’Amy Gottschalk, Jurée n^{o} 4. Si c’est un homme, ce sera celui du juge Irving Witterson, ce fils de pute hautain qui a refusé la mise en liberté provisoire de Duffrey et, de ce fait, l’a condamné à la peine maximale.

Il repense aux matchs qu’il venait voir dans ce stade avec son père : il raffolait de ces moments autant qu’il les redoutait. Quand les Buckeye Bullets (une équipe depuis longtemps disparue) marquaient un but, son père lui frictionnait la tête et le serrait contre lui. Il adorait ces marques d’affection. Après une victoire, ils allaient manger une glace chez Dutchy’s. Mais quand les Bullets perdaient, pas de glace, et Trig devait faire

attention à ce qu'il disait s'il ne voulait pas recevoir une gifle, un coup de poing, ou se retrouver projeté encore une fois contre le comptoir de la cuisine. Oh, tout ce sang, ce jour-là ! Papa l'épongeait avec un torchon en disant : *Espèce de mauviette. Quelques points et on n'en parle plus. Tu leur raconteras que tu es tombé, comme un empoté que tu es. Compris ?* Et bien évidemment, c'était ce qu'il racontait.

Où était maman pendant tout ce temps ? *Partie.*

C'était en tout cas ce que disait son père les rares fois où Trig osait poser la question (et quand il a eu dix ans, sa mère n'était plus qu'un vague souvenir, un concept plus qu'une mère réelle). *Elle a abandonné cette famille, on ne parle pas des lâcheuses, alors occupe-toi de tes affaires et ferme ta gueule.*

Trig achète un Coca chez Frankie's Fabulous Fish Wagon et fait le tour de la patinoire Holman, qui semble totalement déserte. Il renifle pour repérer une éventuelle odeur de camée en décomposition. Rien. En tout cas, il ne sent rien.

Il retourne devant la patinoire, et alors qu'il regagne sa voiture, *bang*, une autre camée fait son apparition. Avec son débardeur crasseux et son jean déchiré, le doute n'est pas permis. C'est comme s'il l'avait commandée ! Trig lui sourit et glisse la main dans la poche de sa veste. Il se voit déjà glisser le nom d'Amy Gottschalk dans la main morte de cette paumée. Mais soudain, un jeune type émerge des buissons derrière la fille. Il est aussi dépenaillé qu'elle, mais il porte une chemise militaire aux manches coupées et il est taillé comme une armoire à glace.

« Attends-moi, Mary ! » Il s'adresse à Trig ensuite : « Hé, mec, t'as pas quelques dollars pour deux anciens combattants ? Qu'on se paie un café ? »

Trig lâche la seringue munie d'un capuchon, file cinq dollars au type et se dirige vers sa voiture en espérant qu'il ne va pas l'agresser par-derrière. Ce serait pas de bol pour ce vieux Trigger, hein ?

Chapitre 17

1

Il est tôt ce jeudi matin – très tôt – mais tout est prêt. Holly s'est toujours considérée comme quelqu'un d'organisé, mais Corrie Anderson l'impressionne, notamment en raison de son jeune âge. Elle a eu droit à un apprentissage exprès en quelques semaines. Le mérite en revient en partie à Kate, évidemment. Elle a choisi la bonne personne.

Holly transporte sa patronne dans trois stations de radio locales avant même que le jour soit totalement levé. Kate boit une quantité de café que Holly juge terrifiante (elle bondirait à travers le studio et grimperait aux murs).

Comme elle ne sait pas conduire une voiture à boîte manuelle (son oncle Henry avait proposé de lui apprendre quand elle était adolescente, mais elle était bien trop effrayée pour seulement essayer), elle promène Kate à travers Toledo dans la Chrysler, en se fiant à son fidèle GPS pour aller d'une radio à l'autre. À chaque interview, Kate enfonce le clou : DOOM n'existe pas et les autorités locales, parmi lesquelles la police, le savent. Elles ont quand même annulé son intervention. Pourquoi ? Pour la faire taire. Et si elles peuvent le faire à Toledo, elles peuvent le faire n'importe où. Et à n'importe qui.

Les émissions matinales sont un véritable cirque, mais Kate excelle dans ce badinage sous pression, spécialité de ces rois de la vanne. Quand une auditrice (les appels des auditeurs sont une autre spécialité des émissions matinales) accuse Kate de faire courir un risque à son public, celle-ci rétorque : « Peut-être que ces femmes préfèrent courir le risque de se faire avorter illégalement ? De voir leurs enfants renvoyés de l'école à cause de leur coupe de cheveux ? Ou de voir des livres interdits parce qu'ils déplaisent à des grenouilles de bénitier ? Peut-être qu'il faut laisser les gens décider de ce qui est risqué ou pas ? » Et lorsque l'auditrice ose traiter Kate

de « salope arrogante », celle-ci lui répond qu'elle devrait « enfiler sa culotte de grande fille et cesser de décider à la place des autres ».

Bref, du Kate pur jus.

2

Quand elles rentrent à l'hôtel, Corrie a préparé une liste d'interviews par téléphone, presque une vingtaine en tout. Elle suggère à Kate de sélectionner les plus importantes – *Huffington Post*, NPR, PBS, *Slate* – avant qu'elles prennent la direction de Buckeye City.

« Dans la voiture, vous continuerez pendant que je conduirai. Je pense que vous aurez le temps d'expédier les neuf que j'ai marquées d'une croix. Dix minutes par interview, quatre-vingt-dix minutes en tout.

– Vous êtes sûre que je peux faire ça pendant le trajet ? Je déteste quand il n'y a plus de réseau d'un seul coup. Alors qu'on envoie des hommes sur la lune…

– J'ai vérifié : vous devriez avoir cinq barres du début à la fin. »

Holly est de plus en plus admirative de Corrie.

« Dites ce que vous avez à dire et passez au suivant. "Ils essaient de me museler, de me priver de mes droits garantis par le Premier Amendement. Laissons les gens décider s'ils veulent venir m'écouter ou pas. Arrêtons les conneries." Martelez ces arguments. Ne vous laissez pas distraire. Quand je vous pince le bras, vous concluez. »

Kate se tourne vers Holly.

« Quand je serai Madame la Présidente, cette femme sera ma dircab. »

Corrie rougit.

« Je veux juste protéger votre tournée.

– Notre tournée. Nous sommes les Trois Femmes Mousquetaires. Pas vrai, Holly ?

– *True, boo.* »

Corrie dit : « On a des chambres réservées au Garden City Plaza. »

Kate demande :

« À mon nom ?

– Oui. Holly a estimé que c'était préférable, compte tenu de ce qui s'est passé, de ne pas donner l'impression de fuir et de se cacher.

– Et elle a foutrement raison.

– Vous pourrez passer les derniers appels de là-bas. » Corrie brandit les deux poings. « Ça peut marcher. »

Kate prend la liste de son assistante et commence à passer des coups de fil. Son énergie semble intacte. Holly retourne dans sa chambre, finit sa valise en trois minutes et s'attaque à la liste des Églises activistes dressée par Jerome. Il a ajouté des détails depuis la veille. L'ennemie de Kate n'y figure peut-être pas, mais peut-être que si.

Jerome indique que certaines de ces Églises se sont réunies sous la bannière collective de l'ADD : l'Armée de Dieu. Trois d'entre elles – deux dans le Tennessee et une dans l'Alabama – ont provoqué l'intervention de la police pour avoir enfreint la loi qui garantit un libre accès aux cliniques. Manifester, d'accord ; injurier les femmes qui se rendent dans ces établissements, d'accord (même si, de l'avis de Holly, cela ne devrait pas se produire) ; montrer des photos de fœtus démembrés, d'accord ; bloquer les entrées de ces établissements et jeter des seaux de sang (vrai ou faux), pas d'accord. Grâce à différents liens inclus dans les articles, Holly découvre que depuis l'arrêt *Dobbs vs Jackson Women's Health*, ces trois cliniques ont été fermées, alors elle suppose que les militants anti-avortement peuvent considérer cela comme des victoires.

Dans l'Idaho, des membres de l'Église du Christ le Rédempteur Éternel se sont couchés sur le sol d'un défilé de drag-queens, pendant que d'autres membres « bénissaient » les participants avec de l'eau de Seltz. Le juge a estimé que cette « bénédiction » constituait une infraction de troisième catégorie. Toujours dans l'Idaho, un mois plus tard, des fidèles de la même petite paroisse ont été arrêtés pour avoir vandalisé une bibliothèque censée servir de lieu de réunion à des pédophiles appartenant à l'organisation Q. Dans le nord de l'État de New York, une clinique a été visée par une bombe incendiaire. Personne n'a été tué, mais deux patientes et une infirmière ont été grièvement brûlées. L'enquête se poursuit. Pour le moment, personne n'a été arrêté.

La note de Jerome concernant l'Église du Wisconsin est brève : *Authentique Christ Saint, Baraboo Junction, Wisconsin. Regarde dans Google Les Salopes de Brenda*. Kate étant encore au téléphone pour sa troisième interview (Holly l'entend par la porte ouverte), c'est ce qu'elle fait.

L’article le plus intéressant se trouve sur un site intitulé « Religion – le Bien et le Mal ». Il concerne une échauffourée mettant aux prises une vingtaine de manifestants de l’Authentique Christ Saint et une dizaine de femmes – les Salopes de Brenda en question – ayant organisé une contre-manifestation sur des scooters. Holly remarque que, bien que cette Église soit basée dans le nord du Wisconsin, la manifestation a eu lieu en Pennsylvanie. Elle en déduit que l’Authentique Christ Saint possède un mécène fortuné, ou un certain nombre de riches fidèles.

L’article du *Daily Kos* qu’elle consulte ensuite a un petit côté « voilà l’Amérique de droite dans laquelle on vit » qui ne lui plaît pas trop. Elle s’apprête à éteindre son iPad, puis décide de se renseigner davantage sur cette Église de Baraboo Junction. Elle obtient de nombreux résultats sur Google, à commencer par la notice Wikipédia.

Il s’avère que cette Église non affiliée est financée par Harold Stewart, défunt P-DG de Hot Flash Electronics, et détenteur de plusieurs brevets importants. Ces brevets appartiennent désormais à l’Église de l’Authentique Christ Saint, membre de l’ADD. Ses membres manifestent dans de nombreux États, pas uniquement en Pennsylvanie, et ceci grâce à l’argent de Stewart. Au cours de l’une de ces manifestations, quatre membres de l’Église ont été arrêtés et inculpés pour agression devant une clinique en Floride. Un an avant l’échauffourée avec les Salopes de Brenda. Holly déniche un article à ce sujet dans le *Pensacola News Journal*. L’article est payant, mais le gros titre la persuade de débourser 6,99 dollars.

4 PERSONNES INCULPÉES
APRÈS UNE FAUSSE ATTAQUE À L’ACIDE

Elle laisse échapper un « Nom de Dieu » qui ne lui ressemble pas.

Avant de lire l’article, elle observe la photo qui l’accompagne. On y voit trois hommes et une femme sur les marches du tribunal, bras dessus bras dessous en signe de solidarité, qui jettent des regards de défi au photographe. Deux des hommes sont identifiés comme étant le pasteur James Mellors et le diacre Andrew Fallowes, de l’Église de l’Authentique Chris Saint. La femme, Denise Mellors, est l’épouse du pasteur. Le troisième homme, beaucoup plus jeune, se nomme Christopher Stewart.

L’article ne précise pas qu’il est le fils de Harold Stewart, mais Holly estime que c’est fort probable : l’âge correspond.

Dans la chambre voisine, la voix de Kate se perd. Holly ne pense plus à leur prochaine étape, sa ville natale. C’est pour des moments comme celui-ci qu’elle vit : pour entendre le déclic des pièces qui s’emboîtent. *C’était une femme, à Reno, pas un homme, mais… Qu’avait dit Corrie ? « D’un roux éclatant qui ne peut pas être naturel. » Et ensuite, ils avaient retrouvé la perruque.*

Corrie glisse la tête par l’entrebâillement de la porte.

« Kate a terminé. La première salve du moins. Vous êtes prête à partir ?

– Que vous a dit cette femme, à Reno, précisément ? Vous vous en souvenez ?

– Je ne l’oublierai jamais car j’ai cru devenir aveugle pour toujours. Elle a dit : “Tu l’as bien cherché.” Et elle a cité un passage de la Bible qui dit qu’il ne faut pas usurper l’autorité de l’homme.

– Approchez une seconde.

– Kate attend, Holly. Il faut vraiment…

– C’est important. Approchez. »

Corrie s’exécute. Holly lui montre l’article.

« Ce crime commis en Floride… ramené à un simple délit… correspond au mode opératoire de la femme qui a fait semblant de vous asperger d’acide. Si c’était bien une femme… » Holly écarte les doigts pour agrandir la photo du quatuor sur les marches du palais de justice. Elle tapote sur le visage de Christopher Stewart. « Se pourrait-il que ce soit lui qui vous ait agressée à Reno ? »

Corrie examine longuement la photo, puis secoue la tête.

« Je ne sais pas. Ça s’est passé si vite, et il pleuvait. Si c’était cet homme, il portait des vêtements de femme, en plus de la perruque. Une jupe, ou peut-être une robe. Je ne peux… »

Kate entre.

« Il faut y aller, mesdames. Allez, en route.

– Holly pense qu’elle a peut-être trouvé la femme qui nous harcèle. Seulement, si elle a raison… c’est un homme.

– Ce qui ne m’étonnerait pas, dit Kate. Ce sont eux les individus dangereux habituellement. » Elle jette un rapide coup d’œil à la photo sur la tablette de Holly et commente : « Pas vilain.

– Regardez-le encore, Corrie. »

Corrie regarde et secoue la tête encore une fois.

« Je ne sais pas. J'aimerais bien vous aider, Holly, mais…

– Il faut se mettre en route. Lever le camp, dit Kate. Vous mènerez l'enquête à Buckeye, Hols. Si ce minable me traque, il est peut-être déjà sur place. »

3

Sur le trajet qui les conduit à Buckeye City, Holly a une illumination. Elle se gare sur le parking d'un Shoney's et appelle Jerome. Il répond, mais sa voix est couverte par une musique assourdissante. Des rugissements de cuivres.

« *Je suis au Mingo !* crie-t-il. *J'ai vu Sista Bessie ! Ils sont en train de répéter "Twist and Shout" ! Barb chante avec le groupe. C'est…* »

Il est interrompu par un déluge de percussions.

« *Hein ?*

– Je disais : Elle est incroyable, tu n'as pas idée ! Ils sont tous formidables ! Je t'enverrai une vidéo !

– OK. *Mais j'ai besoin que tu me rendes un service ! Tu peux aller dans un endroit calme ?*

– Hein ?

– TU PEUX ALLER DANS UN ENDROIT CALME *?* »

Quelques secondes plus tard, la musique lui parvient étouffée.

« C'est mieux, là ? demande Jerome.

– Oui. »

Holly lui explique ce qu'elle attend de lui, et Jerome répond qu'il va voir ce qu'il peut faire.

« Et envoie-moi cette vidéo. J'ai envie de voir Barbara danser le twist. »

4

Holly adorerait faire un saut à son petit appartement douillet et fourrer ses affaires de voyage sales dans la machine à laver. Pour en mettre des

propres dans sa valise. Boire un expresso peut-être, assise à la table de la cuisine, dans un rayon de soleil. Poursuivre ses recherches sur cette Église de Baraboo Junction, dans le Wisconsin, et regarder la vidéo de Barbara en train de chanter et de danser sur la scène du Mingo.

Mais surtout, elle aimerait être seule.

En quittant Toledo, elle a fini par s'avouer qu'elle n'aime pas beaucoup Kate – Kate avec son obsession et son fanatisme un peu fatigants. Certes, Holly continue à admirer son courage, son énergie, son charme (qu'elle déploie surtout quand elle a besoin de quelque chose ou de quelqu'un), mais au cours de ce trajet de deux heures, elle a accepté une autre vérité : Kate est son employeur plus que sa cliente. *Je lui ai tendu une serviette*. Une pensée déprimante.

Au lieu de passer à son appartement, Holly se rend directement au Garden City Plaza et se gare devant l'entrée, derrière le pick-up de Kate. Les chasseurs d'autographes et de souvenirs sont submergés pour l'instant par les supporters de Kate et les fans de Sista Bessie. Les supporters, alignés de l'autre côté de la rue, brandissent une banderole sur laquelle est écrit : BIENVENUE KATE MCKAY ! WOMAN POWER FOREVER !

Kate s'approche d'eux et Holly descend immédiatement de son paquebot Chrysler pour se précipiter vers elle en pensant : *C'est reparti.*

Kate fait son célèbre geste *venez, venez, venez.* Ses partisans exultent, et les quelques militants anti-avortement présents la conspuent vigoureusement.

Que faire si quelqu'un brandit une arme ? se demande Holly. Pousser Kate à terre ? Oui, probablement. Se jeter devant elle, pour servir de bouclier humain ?

Bonne question.

Kate ne s'attarde pas dans le hall, elle fonce droit vers le bar pour disparaître. Holly rejoint Corrie à la réception pour la comédie du check-in.

5

Chris arrive à Buckeye City à quinze heures. Le Garden City Plaza possède un service de voiturier avec parking, mais pour se conformer aux instructions du diacre Fallowes, qui lui a demandé de réduire au maximum

ses traces numériques, il se gare dans un parking public deux rues plus loin et paie pour trois jours, en liquide. Même s'il pense sincèrement qu'il sera mort ou en prison après la soirée du lendemain.

Il transporte ses deux valises, la bleue et la rose, jusqu'à l'hôtel et les dépose devant la porte à tambour, le temps de reposer ses bras et ses épaules. Le portier lui demande s'il peut l'aider, et Chris répond que ce n'est pas nécessaire. Il jette un coup d'œil dans le hall et, heureux hasard, l'assistante de McKay et cette salope de garde du corps discutent avec un des employés de la réception. Un groupe de femmes d'un certain âge fait la queue derrière elles ; elles portent des T-shirts qui montrent une Sista Bessie beaucoup plus jeune, frappés de ce slogan : RENDEZ-NOUS CETTE VIEILLE SISTER SOUL.

« Vous êtes en ville pour le concert ? lui demande le portier.

– Oui, si je trouve un billet.

– Ça risque d'être difficile. C'est complet et les revendeurs se régalent. J'espère que vous avez une réservation à l'hôtel car c'est complet là aussi.

– Oui. »

Chris voit McKay rejoindre Anderson et Gibney à la réception, et les trois femmes se dirigent vers les ascenseurs. Les fans de Sista Bessie s'avancent à leur tour pour récupérer les clés de leurs chambres. Chris reprend ses valises et entre. Il sort sa carte de crédit de son portefeuille, hésite, puis la remet. Il possède également une Amex au nom de William Ferguson, grâce au diacre Fallowes. « Uniquement en cas d'urgence et jusqu'à deux mille dollars, a dit Fallowes. Et utilise-la uniquement s'ils savent qui tu es. »

À sa connaissance, ils l'ignorent, mais une intuition très puissante lui souffle d'utiliser l'Amex. Il explique à l'employé de la réception que M. Stewart n'a pas pu venir, et qu'il le remplace.

« Vous pouvez l'effacer de votre registre.

– Très bien, monsieur Ferguson. »

La chambre 919 est le genre de petite boîte que le personnel des hôtels appelle un « placard », mais Chris suppose que Fallowes n'a pas pu trouver mieux à la dernière minute. Elle est située près de l'ascenseur, en face d'un cagibi très utilisé par les femmes de chambre. La fenêtre donne sur un mur de brique, de l'autre côté d'une ruelle. Malgré cela, c'est mieux que la

plupart des hôtels miteux où Chris et Chrissy ont été obligés de loger. Au point de le mettre mal à l'aise, car il se dit qu'il ne mérite pas un tel luxe.

Il a mal aux bras et aux épaules d'avoir dû porter ses deux valises du parking jusqu'à l'hôtel. Il prend deux aspirines dans la valise de Chrissy et les avale avec une bouteille d'eau Poland Spring trouvée dans le minibar. Il s'allonge le temps que les cachets fassent effet.

Juste un quart d'heure, se dit-il. *Ensuite, je repérerai l'auditorium où elle doit prendre la parole demain soir. Et je trouverai un moyen d'agir. Je n'ai pas droit à l'erreur car je n'aurai qu'une seule chance.*

Mais le sommeil se fait désirer depuis quelque temps, et il sombre dans une légère somnolence. Trop souvent quand son esprit est livré à lui-même, quand il relâche sa surveillance du passé, avec ses humiliations et ses décisions difficiles, Chris se retrouve en train de penser à sa mère, qui connaissait et acceptait ce qu'elle appelait sa nature divisée.

Il ne l'a jamais contredite, mais il n'a jamais cru qu'il y avait quelque chose de divisé en lui. Quand il était Chris, il était Chris. Quand il était Chrissy, il était Chrissy. Maman achetait les vêtements de Chrissy chez Outlet at the Dells, un magasin situé suffisamment loin pour protéger ce qu'elle appelait « notre petit secret de famille ». Ces vêtements étaient rangés dans le tiroir du bas de la commode de Chris, sous les jeans et les T-shirts, avec une poupée Glitter Girls que Chrissy appelait Eudora. Bien que papa connaisse l'existence de la jumelle de son fils, Chris avait interdiction de s'habiller en Chrissy ou de dormir avec Eudora tant que Harold Stewart n'était pas venu lui demander s'il avait récité ses prières et l'embrasser. Après cela, Chris pouvait sortir Eudora de son confinement et devenir Chrissy.

Sa mère acceptait sans peine cette réalité. Le refuge de son père, c'était de fermer les yeux.

Le diacre Fallowes avait trouvé son propre chemin vers l'acceptation en partie parce qu'il voulait se servir des jumeaux Stewart à un moment donné (le jour venu, Dieu l'en informerait), mais aussi parce que les personnes profondément croyantes, quelle que soit leur secte ou leur foi, peuvent toujours dénicher une justification à leurs actes dans un livre saint quelconque. Le diacre Andy avait puisé la sienne dans l'Évangile selon Matthieu, chapitre 19, verset 12 : *Car il y a des eunuques qui sont ainsi nés du ventre de leur mère ; et il y a des eunuques qui ont été faits eunuques par*

les hommes ; et il y a des eunuques qui se sont faits eux-mêmes eunuques pour le Royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre ceci le comprenne.

« Tu comprends ce verset, Chris ? »

Celui-ci avait secoué la tête.

« Je ne suis pas un eunuque, j'ai encore mes… » Il avait cherché comment le dire sans offense. « Mes parties viriles.

« Supposons que l'on qualifie d'eunuques ceux qui sont à la fois mâles et femelles. Tu comprends mieux ? »

Chris, âgé alors de seize ans, avait répondu qu'il comprenait. En vérité, il ne comprenait pas – c'était tellement plus simple que ça, inutile d'avoir recours à une syntaxe torturée –, mais il voulait que le diacre Andy soit content de lui… autant qu'il pouvait l'être. Et si pour cela il fallait arracher telle ou telle signification à la Bible, soit.

Fallowes avait posé ses mains sur les épaules de Chris, des mains puissantes et chaudes. Contrairement à celles du père de Chris, mort depuis deux ans. Fallowes semblait réellement comprendre. Ce n'était pas la compréhension de sa mère, bienveillante, mais qui semblait suggérer, d'une certaine manière, qu'il y avait peut-être un moyen de trouver un équilibre.

« Explique-moi en quoi ce verset s'applique à toi, si on effectue ce petit changement… qui est juste une légère modernisation de la Bible du roi Jacques.

– Est-ce que ça signifie que certains se sont faits eux-mêmes homme et femme dans l'intérêt du Royaume des cieux ?

– Oui ! Excellent. » Le diacre Fallowes avait exercé une légère pression sur son épaule. « Et que celui qui est capable de recevoir la Sainte Parole de Dieu la reçoive. Répète.

– Que celui qui est capable de recevoir la Sainte Parole de Dieu la reçoive.

– Et *que celle*.

– Que celle qui est capable de recevoir la Sainte Parole de Dieu la reçoive.

– Bien. Fais ce que te dit ton cœur. Je t'aiderai.

– Je le sais, diacre Andy.

– Nous reparlerons de ce que Dieu attend de toi… Et de ta sœur, évidemment. »

6

Avant de sombrer dans un sommeil plus profond, Chris se relève et se rend dans la salle de bains pour s'asperger le visage d'eau fraîche. Après quoi, il part en repérage au Mingo Auditorium. Il y a foule devant l'hôtel. Certaines personnes arborent des T-shirt Sista Bessie Soul Power. D'autres brandissent des pancartes anti-avortement et attendent de pouvoir huer Kate McKay. Chris sait que ce n'est pas ça qui l'arrêtera.

Seule une balle le pourra.

7

Pourquoi faut-il que ce soit la patinoire Holman ?

Cette question ne cesse de tarauder Trig, et de venir empiéter sur le travail de sa vraie vie, qui lui apparaît de plus en plus comme un rêve. Son ordinateur est allumé, il y a des contrats à remplir et à envoyer à différentes sociétés, il y a des formulaires d'assurance et d'indemnisation à imprimer, à signer et à expédier. Mais ce mois-ci – ce *dernier* mois –, son véritable travail, c'est de tuer, comme boire était son véritable travail avant qu'il rejoigne les AA. A-t-il vraiment cru qu'il pourrait faire culpabiliser les jurés ? Ou ce procureur adjoint si content de lui ? Ou ce juge collet monté et moralisateur ?

La partie est bien entamée, il est trop tard pour continuer à se mentir comme il l'a fait. Certains jurés – Gottschalk peut-être, ou Finkel, plus sûrement Belinda Jones – ont certainement éprouvé des regrets quand Alan Duffrey a été assassiné dans la cour de la prison, et encore plus quand il s'est avéré qu'il avait été emprisonné pour un crime qu'il n'avait pas commis. Mais éprouvaient-ils un sentiment de culpabilité au point d'en perdre le sommeil ?

Non.

Pourquoi faut-il que ce soit la patinoire Holman ?

Parce que c'était l'alpha, et il est normal que ce soit également l'oméga. Après le *départ* de sa mère (disons cela comme ça), certains des meilleurs et des pires moments qu'il a vécus avec son père

(alpha/oméga)

c’était dans cette patinoire, où il avait vu les Buckeye Bullets patiner, et qu’importe s’il ne devait pas ouvrir la bouche après une défaite des Bullets. Qu’importe ce soir où il avait tenté de réconforter son père à cause de cet arbitre nul qui leur avait fait perdre le match et où son père l’avait poussé contre le comptoir de la cuisine. Papa avait essuyé le sang ensuite, en disant : *Espèce de mauviette, quelques points et on n’en parle plus.* Son père, toujours si sûr de lui, ne s’était jamais excusé. N’avait jamais rien expliqué. Les rares fois – une ou deux – où Trig avait osé l’interroger au sujet de sa mère, papa avait dit : *Elle nous a quittés, c’est tout ce que tu as besoin de savoir, alors ferme-la si tu ne veux pas recevoir une raclée.*

Maisie frappe à la porte de son bureau et glisse la tête par l’entrebâillement.

« Un appel sur la ligne un, Don. »

Il ne réagit pas tout de suite car Don est son prénom dans la vraie vie, et de plus en plus, ces derniers jours, il se représente en tant que Trig. Il suppose qu’avant même l’assassinat de Duffrey, avant même l’entrée en scène de Cary Tolliver, il devait préparer quelque chose de ce genre, *une série de meurtres*, en le cachant à son esprit conscient. C’était la même chose avec l’alcool. À partir du moment où vous aviez décidé de boire, votre esprit conscient ne devait pas le savoir. Chez les AA, les rechutes n’existaient pas. C’était toujours un sale coup préparé en douce.

« Don ? »

C’est Maisie, mais elle est loin. Très, très loin.

Un cheval en céramique posé sur son bureau sert de presse-papier. Il le touche, le caresse. Sa mère le lui a offert quand il était très jeune. Il aimait ce vieux cheval. Il l’adorait. Il le prenait dans son lit (comme Chrissy se couchait avec sa poupée Glitter Girls, Eudora). C’était un cheval sans nom, jusqu’à ce que son père dise : *Appelle-le Trigger car il ressemble au cheval de Roy Rogers.* Roy Rogers était un cow-boy de jadis, avait expliqué papa. Alors, le cheval était devenu Trigger, et papa avait commencé à l’appeler Trig. Mais pas maman. Maman l’appelait « mon petit Donnie », et puis elle était partie.

« Don ? Ligne un. »

Il revient sur terre.

« Merci, Maisie. Je suis dans les nuages aujourd’hui. »

Elle lui adresse un sourire évasif qui pourrait signifier *Pas qu'aujourd'hui*, et se retire.

Il regarde la lumière qui clignote sur son téléphone, en se demandant comment réagirait son correspondant s'il disait : *Allô, Trig à l'appareil, également appelé Donald, ou Juré n° 9.*

« Arrête ça », dit-il, et il prend l'appel. « Don Gibson, j'écoute.

– Bonjour, monsieur Gibson. Corrie Anderson. L'assistante de Kate McKay. Nous nous sommes parlé.

– En effet. »

Trig s'efforce de prendre son ton amical de directeur de la programmation.

« Merci pour demain. Tous les supporters de Kate vous sont reconnaissants.

– Il faut remercier Sista Bessie, pas moi. Elle a eu la gentillesse d'annuler sa dernière répétition.

– Remerciez-la de ma part, vous voulez bien ?

– Avec plaisir.

– Kate accepte d'évoluer au milieu du matériel de Sista Bessie. Quant à moi, j'ai juste quelques questions d'ordre logistique pour demain soir.

– J'y répondrai avec joie, mais avant cela, j'ai une question moi aussi. Pourriez-vous venir signer quelques documents ? Notamment un formulaire de Global Insurance très important. Compte tenu des… opinions… très controversées de Mme McKay… sur certains sujets, tout doit être en règle avant qu'elle monte sur scène.

– Je dois justement passer à l'auditorium demain à quatorze heures pour recevoir des exemplaires du dernier livre de Kate. Vingt cartons ! Cette heure vous convient ? »

En fait, non. Il y aura trop de monde.

« J'espérais que vous pourriez passer vers midi car j'ai un rendez-vous à quatorze heures. »

Ce rendez-vous n'existe pas, mais Maisie sera partie déjeuner à midi, et comme Sista Bessie et ses musiciens ont quartier libre, l'auditorium sera désert. Une livraison était prévue, en effet, mais il l'a annulée. Par ailleurs, il a dit à Margaret, la cuisinière, et à Jerry, le concierge, de prendre leur journée.

« C’est possible pour vous ? » Il lâche un petit rire gêné. « Je ne veux pas jouer les rabat-joie, mais sans signature, pas d’assurance, et sans assurance, pas de conférence. Et je suis dans une position délicate, mademoiselle Anderson, car si l’intervention de Kate McKay est annulée, sur qui ça va retomber ?

– Moi, en vérité, répond Corrie en riant. Mais sur vous aussi, je suppose. Ai-je le droit de signer à la place de Kate ? Sinon, il vaut mieux que je passe chercher les documents tout de suite pour…

– Non, non, pas la peine. Votre signature conviendra très bien », répond Trig d’un ton suave.

En fait, en sa qualité de directeur de la programmation du Mingo, il est habilité à signer tous les formulaires d’assurance. Mais dans ce cas précis, ils n’existent pas.

« Midi, ça me va, dit Corrie.

– Je vous suggère de vous garer derrière l’auditorium. Je vous attendrai et je vous ferai passer par l’escalier de service.

– Je viendrai en Uber. Pas question de conduire le pick-up de Kate dans une ville que je ne connais pas.

– Merci, dit Trig. Vous me libérez d’un poids énorme. »

Et si elle vient avec la garde du corps de McKay, ce sera encore mieux.

Chapitre 18

1

Holly visionne trois fois la vidéo que lui a envoyée Jerome, sans cesser de sourire. Comme il a filmé avec son iPhone, le son est de mauvaise qualité, l'écho domine les voix de Sista Bessie et des Dixie Crystals qui font les chœurs, mais les images sont bien nettes. Betty Brady porte un turban, une robe informe dans le style muumuu, et des baskets en toile rouge. Mais les Crystals – Barbara comprise – testent ce qui doit être leur tenue de scène, devine Holly : pantalons noirs taille haute et chemisiers blancs chatoyants comme de la soie. Elle suppose que les Crystals ont trois fois l'âge de Barbara (ou pas loin), et pourtant Barb bouge parfaitement en rythme, elle réagit quand il faut au *call-and-response* de Betty, en ajoutant des *Ooooo* à chaque *Shake it up, baby*, dans le ton. Elle est en train de vivre le plus grand moment de sa vie, et Holly – qui a détesté les rares conférences de presse auxquelles elle a été obligée de participer, et qui jamais, même dans ses rêves les plus fous, ne trouverait le courage de monter sur scène – se réjouit pour elle.

On frappe à la porte alors qu'elle vient de relancer la vidéo pour la quatrième fois. Elle s'attend à voir entrer Corrie ou Kate, mais c'est Jerome, qui porte sur son épaule la besace pour homme qu'elle lui a offerte à Noël. Elle n'avait pas conscience d'avoir autant le mal du pays avant de le voir. Et elle est encore submergée de bonheur pour Barbara. Les deux émotions se mélangent et Holly, pourtant la moins démonstrative des femmes, saute au cou de Jerome et le serre contre elle, fort fort fort.

« Waouh, moi aussi je t'aime. »

Jerome l'étreint à son tour, en soulevant de terre ses cinquante-deux kilos et en la balançant de droite à gauche, avant de la reposer sur ses deux pieds.

« J'en conclus que tu as vu la vidéo.

– Oui ! C’est formidable ! Barb a l’air tellement… Je ne sais pas comment dire… tellement… *quelque chose.*

– Décontractée ? Heureuse ?

– Oui ! »

Jerome a un grand sourire.

« Espérons seulement qu’elle n’aura pas le trac devant une salle pleine.

– Tu crois ?

– Non, je ne pense pas. Elle veut faire ça au moins une fois dans sa vie, et avec Betty, ça a vraiment accroché. Elles sont très proches.

– Barb va faire toute la tournée ?

– Elle ne m’a rien dit, et je sais que ça la tente, mais à mon avis, en définitive, elle va rester ici et continuer à écrire.

– Cordonnier, occupe-toi de ton formoir, murmure Holly.

– Hein ?

– Non, rien. Tout ça est très excitant, hein ?

– Oui.

– Et toi, tu vas veiller sur Betty… sur Sista quand elle chantera l’hymne national à Dingley Park ?

– Ouais. Et ça aussi, c’est excitant. Et je pense qu’il n’y aura pas de problèmes. Les gens sont fous de joie de la voir sortir de sa retraite. » Il baisse la voix. « En parlant de problèmes, tu en es où avec le tien ? »

Holly s’empresse de préciser que Mlle McKay n’est pas un problème (mais elle devine que Jerome n’est pas dupe).

« Kate est juste à côté, à droite. Dans une suite. Corrie Anderson, son assistante, occupe la chambre de gauche. Kate aime nager, je vais bientôt devoir descendre avec elle à la piscine. Alors, tu as trouvé ce que je t’ai demandé ?

– Oui, un tas de choses. Mener des recherches, c’est mon métier. Tu m’as réveillé, Hols. J’ai balancé mon roman…

– Non, Jerome !

– Si, Jerome ! À la place, je vais écrire un bouquin sur ces Églises de cinglés. Le truc que tu m’as demandé, ce n’est que la pointe émergée de l’iceberg. Ça fout la trouille. Je pourrais te parler de certains trucs que j’ai découverts, mais je garde ça pour plus tard. Dans l’immédiat, j’ai les photos que tu m’as demandées. La première provient d’une courte audience au tribunal de Rawcliffe, en Pennsylvanie. Toutes les charges ont été

abandonnées. L’autre a été prise au Macbride à Iowa City. Je les ai fait agrandir. »

Il fait glisser sa besace de son épaule et en sort deux photos. Celle de Rawcliffe n’est pas très bonne, mais suffisamment nette pour que Holly puisse reconnaître Fallowes, un des diacres de l’Église de l’Authentique Christ Saint, et le jeune homme qui est certainement Christopher Stewart. Il a la tête baissée, et ses cheveux, étonnamment longs pour un jeune homme qui fréquente une église fondamentaliste, lui couvrent une partie du visage.

La photo prise au Macbride d’Iowa City est bien meilleure. Christopher est assis au troisième rang, les cheveux coiffés en arrière, le visage renversé, le bras levé.

« On dirait qu’il vient d’avoir une révélation divine, commente Jerome.

– Non, ce n’est pas ça, dit Holly, qui sent monter l’excitation. Au début de ses interventions, Kate demande à tous les hommes de l’assistance de lever la main, et de la laisser levée seulement s’ils ont subi un avortement.

– Ce n’est pas vraiment une question piège, dit Jerome. Mais je suppose que c’est le but. »

Kate frappe à la porte, pour la forme, et passe la tête à l’intérieur de la chambre. Elle a enfilé un peignoir de l’hôtel par-dessus son maillot de bain rouge.

« C’est l’heure d’aller nager, Holly. Mais qui est ce beau gosse baraqué ?

– Mon associé chez Finders Keepers, Jerome Robinson, répond Holly en se demandant comment réagirait Kate si un homme disait : *Qui est cette belle nana aux courbes généreuses ?* Il a déniché une autre photo de l’homme – je dis bien *l’homme* – qui vous harcèle très certainement. Un dénommé Christopher Stewart. »

Kate entre dans la chambre. Son peignoir est ouvert et Holly voit Jerome jeter un rapide coup d’œil approbateur : un pur réflexe de mâle hétérosexuel, suppose-t-elle… qui n’a rien à voir avec cet examen insistant, presque clinique, devenu tristement célèbre sous l’appellation de *male gaze*.

Kate ne s’en aperçoit pas, ou elle s’en fiche. Elle se penche au-dessus de la photo du Macbride. Un sourire se dessine sur son visage.

« Vous savez quoi ? Je me souviens de ce gars. Il avait oublié de baisser la main comme les autres hommes, alors j’ai plaisanté en disant qu’il était la version chromosome XY de la Vierge Marie. Le public a ri, sans se

moquer de lui, et l'a même applaudi. Il a rougi. Maintenant que vous l'avez identifié, qu'est-ce que vous allez faire ?

– Prévenir la police, dit Holly. Mais ils sont sur une affaire de serial killer…

– Ah oui, le cinglé des Jurés de substitution, dit Kate. Ils ne parlent que de ça aux infos.

– En effet. » La police en général et Izzy en particulier sont également occupés par un match de softball caritatif, mais cette idée est tellement idiote (dans son esprit du moins) que Holly n'en parle pas. « Et nous allons ouvrir les deux yeux, n'est-ce pas ?

– Oui, bien sûr. » Kate a déjà son téléphone collé à l'oreille. « Corrie ? Vous êtes toujours là ?… Tant mieux. Vous pouvez venir dans la chambre de Holly ? » Elle baisse son téléphone. « Elle arrive. »

Jerome demande : « Je peux faire une suggestion ?

– Bien sûr », répond Kate sans interroger d'abord du regard Holly.

Ce que celle-ci trouve horripilant, intéressant et amusant… Tout cela en même temps.

« Je parie que Holly sait de quoi il s'agit », dit Jerome, ce que Holly juge *très galant*[1].

Et effectivement, elle le sait.

« Nous devons chercher la présence d'un Christopher Stewart dans tous les hôtels et tous les motels, dit-elle. Qu'il ait réservé une chambre ou qu'il soit déjà arrivé. Y compris ici même.

– Je vais demander à Tom Atta, dit Jerome. Il n'est que remplaçant pour le grand match de demain. Il prétend qu'il s'est fait un claquage à la cuisse. Alors il devrait pouvoir s'en charger.

– Quel match ? » demande Kate, mais avant que Jerome puisse répondre, Corrie fait son entrée, penchée au-dessus de son ordinateur portable.

« On a un problème avec Cincinnati, Kate. Mais je vais arranger ça. Pour Elmira, c'est bon. La météo ne sera pas un problème, finalement. Je dois aller au Mingo demain à midi pour signer des foutus papiers d'assurance.

– On verra tout ça plus tard. Venez plutôt regarder cette photo prise à Iowa City, dit Kate. Elle est de bien meilleure qualité que celle du journal de Floride. Est-ce le type qui s'est fait passer pour une femme à Reno ?

– Je vous le répète, je l'ai à peine entraperçu… »

Un feutre dépasse de la poche de pantalon de Corrie, idéal pour signer des autographes, mais également pour dessiner sur des photos sur papier glacé. Holly s'en saisit et dessine des mèches sur le visage renversé de l'homme qui était assis au troisième rang du Macbride une semaine plus tôt.

Corrie regarde longuement la photo. Puis elle se tourne vers Holly.

« Oui, c'est lui… Elle… J'en suis quasiment certaine.

– Outre la police, dit Holly, nous devons faire en sorte que la presse connaisse l'existence de ce type. Les réseaux sociaux aussi. La photo du Macbride est bonne. On ne pourra peut-être pas la faire publier dans les journaux de demain, mais sur Twitter, Facebook et sur l'édition en ligne de… »

Kate referme sa main sur son épaule.

« Vous êtes folle ?

– Pardon ? »

Holly est stupéfaite.

« Déjà que vous voulez prévenir la police… Mais je suppose que je n'ai pas le choix car ce type pourrait représenter une menace pour d'autres personnes. En revanche, *pas de presse*, *pas de Twitter*. Ils ont annulé mon intervention à Toledo. Si vous offrez aux politiciens une excuse pour me censurer ici aussi, ils vont sauter dessus. »

Holly agrippe la main de Kate pour l'ôter de son épaule. En douceur. Plus tard, elle découvrira les marques laissées par les doigts de Kate.

« Cet homme veut vous tuer, Kate. Vous comprenez ça ?

– Chaque fois que je monte sur scène, quelqu'un a envie de me tuer, et ce n'est sans doute qu'une question de temps avant que quelqu'un essaie. *Vous* comprenez *ça* ? »

Le sourire de Kate est féroce. Holly demeure bouche bée. Corrie également.

Finalement, Jerome suggère :

« Pourquoi ne pas distribuer la photo au personnel du Mingo, en plus de la police ?

– Et dans les autres salles à venir », ajoute Corrie.

Kate acquiesce. Et demande à Holly :

« Est-ce que la police va essayer d'annuler mon intervention ? »

Holly la gratifie de son sourire, qui n'est pas féroce (elle ne sait pas faire), mais pincé et dénué d'humour.

« Je ne pense pas. Si on parvient à leur épargner le match de softball, je pense que certains verront plutôt en vous le prétexte idéal. »

2

Jerome fonce chez Staples pour faire tirer à deux cents exemplaires la photo prise parmi les spectateurs du Macbride. Il se rend à Dingley Park pour en remettre quelques dizaines à Tom Atta, imposant dans son T-shirt et son short bleus. Si l'on excepte les bandages élastiques autour de son genou et de son mollet, évidemment.

« Comme si ça ne suffisait pas d'avoir un serial killer en liberté pendant que les flics s'entraînent au softball…, soupire Tom. Désormais, il faut guetter ce cinglé-là, par-dessus le marché.

– Ça ne vous ennuie pas de distribuer ces photos ? Ici et aux voitures de patrouille.

– Pas de problème. Ce type ressemble à M. Tout-le-monde.

– Ted Bundy aussi. Vous pouvez vérifier dans les hôtels et les motels également ?

– Vous pensez qu'il a pu faire une réservation à son vrai nom ? demande Tom avant de répondre lui-même à sa question, prenant Jerome de vitesse. Oui, possible, s'il ne sait pas qu'on l'a repéré. »

Jerome apprécie ce « on ».

Tom ajoute :

« L'affaire des Jurés de substitution appartient maintenant à la police d'État. Un dénommé Ganzinger. La cheffe se réjouit, mais personnellement, je serais content si l'équipe locale pouvait arrêter au moins un méchant. Alors, oui, je ferai circuler cette photo. Et à propos d'équipe locale… »

D'un mouvement de tête, il montre le terrain, où Izzy se dirige vers le monticule, sur ses jambes interminables dévoilées par son short de l'équipe de la police. Son receveur, une armoire à glace avec COSLAW marqué dans le dos de son T-shirt, marche à côté d'elle. Réunie du côté de la troisième base, l'équipe des pompiers s'anime : sifflets, huées et applaudissements ironiques.

« Je vais t'allumer, la rouquine ! » braille l'un des types. Un grand échalas avec des genoux qui montent presque jusqu'au menton. « Je vais

t’allumer comme une chandelle romaine !

– C’est celui qui a charrié Iz à la conférence de presse, précise Tom. Ils ont failli en venir aux mains. »

Izzy glisse dans son gant la balle qu’elle tenait dans la main pour lui faire un doigt d’honneur.

Tom montre le joueur de l’équipe des Hoses.

« Pill, le bien-nommé[2].

– C’est pour le spectacle ou pour de vrai ?

– Au départ, c’était pour le show, mais il lui a tapé sur les nerfs, et Iz aussi. »

Coslaw s’accroupit derrière le marbre et frappe du poing dans son gant. Izzy exécute un moulinet qui manque de fluidité, fléchit les genoux et lance la balle. Celle-ci décrit une courbe au-dessus de la tête du receveur, rebondit sur le filet de protection et retombe sur la tête de Coslaw posté derrière le frappeur. Les pompiers s’esclaffent. L’un d’eux rit si fort qu’il tombe du banc et agite les jambes vers le ciel d’un bleu éclatant.

« Hé, t’essaies de dégommer le Skylab ? » beugle George Pill.

Le receveur ramasse la balle et la renvoie à Izzy. Même de là où il est, sur le banc à côté de Tom, Jerome voit qu’elle a les joues en feu.

« Ils l’ont recrutée parce qu’elle a joué dans le temps, à la fac, explique Tom. Elle remplace notre lanceur habituel, qui s’est cassé bêtement la main en se battant dans un bar.

– SKYLAB ! SKYLAB ! » Apparemment, les pompiers apprécient cette plaisanterie, alors que cet engin a quitté son orbite depuis des dizaines d’années. « LA ROUQUINE ESSAIE DE DÉGOMMER LE SKYYYLAB ! »

Le lancer suivant d’Izzy est trop court. La balle retombe dans la terre, devant le marbre. Les Hoses se tiennent les côtes, et les vannes pleuvent.

« Euh, elle a peut-être un problème, dit Jerome.

– Elle va se ressaisir », répond Tom, mais il ne paraît pas entièrement convaincu. « Vous devriez apporter ces photos au Mingo, là où la patronne de Holly va prendre la parole. Distribuez-les aux ouvreuses et tout ça.

– C’est mon prochain arrêt.

– Distribuez-les aussi dans tous les hôtels et les motels devant lesquels vous passez. »

Sur le monticule, Izzy lance avec davantage de souplesse à présent, mais Jerome espère qu'elle pourra mettre un peu plus de force pendant la partie. Pour l'instant, chacune de ses balles semble supplier : *Allez-y, cognez-moi !*

Il se lève et s'écrie : « Vas-y, Iz ! »

Elle lui sourit en portant la main à sa casquette.

3

Kate enchaîne les longueurs dans la piscine du Garden City Plaza. Holly se retrouve une fois de plus assise au bord du bassin, une serviette à portée de main. Mais aussi sa tablette et son téléphone. Elle utilise l'application PeopleFinders pour obtenir le numéro d'Andrew Fallowes. *Les* numéros, car il y en a deux. Enquêtrice chevronnée, Holly en déduit qu'il y a sans doute celui de l'Église et son numéro personnel. Il est quatorze heures trente dans le Wisconsin, alors elle essaie d'abord celui de l'Église. Un robot lui souhaite une bonne journée et lui propose cinq choix. Holly opte pour les services administratifs, en songeant qu'une Église du nord du Wisconsin doit être riche pour proposer un tel choix.

Après deux sonneries, elle tombe sur un véritable être humain.

« Lois, j'écoute. Dieu vous aime ! entonne le véritable être humain. Que puis-je faire pour vous ?

– Je m'appelle Holly Gibney. J'aimerais parler à M. Fallowes.

– Puis-je vous demander ce que le diacre Fallowes peut faire pour vous, Holly ? »

Holly déteste les gens qui l'appellent par son prénom d'emblée. Généralement, ils veulent lui vendre quelque chose. Une assurance, par exemple.

« C'est personnel. Pensez bien à lui indiquer mon nom. »

Qui ne lui dit peut-être rien… ou beaucoup.

« Je vais vous mettre en attente un instant, Holly, si vous le permettez.

– Je permets. »

Holly attend. Pendant ce temps, Kate va et vient dans la piscine. Maillot rouge et eau bleue.

Après une trentaine de secondes, une voix de baryton dit :

« Je suis le diacre Fallowes, madame Gibley. En quoi puis-je vous aider ? »

Parfois, quand elle s'y attend le moins, Holly se découvre une sensibilité de nature presque divine ; elle a des flashs de clairvoyance inconsciente, qu'elle appelle, avec son autodénigrement habituel (et apparemment incurable) : « mes folles intuitions ». Comme à cet instant. Fallowes n'a pas mal compris son nom, il l'a mal prononcé délibérément. Il sait qui elle est, et s'il le sait, il connaît presque à coup sûr l'individu déséquilibré qui harcèle Kate McKay. Est-il au courant des agissements de Stewart ? Holly ne peut pas l'affirmer avec certitude, mais elle pense que c'est fort probable.

« Je vous appelle au sujet d'un de vos paroissiens. Un jeune homme nommé Christopher Stewart. »

Après un silence infinitésimal, Fallowes dit :

« Oh, oui, je connais Chris. Je le connais bien même. C'est le fils de Harold. Un gentil garçon. Eh bien, de quoi s'agit-il, madame Gibley ? » Après une pause un peu plus longue : « Et d'où m'appelez-vous ? »

Vous savez très bien d'où j'appelle, mais la question est la suivante : est-ce vous qui avez motivé Stewart pour le pousser sur cette voie ? Ou bien a-t-il agi de son propre chef ?

« Monsieur Fallowes… Monsieur le diacre… J'ai des raisons de croire que Christopher Stewart harcèle mon employeur, une femme nommée Kate McKay. Et je crois que ce nom ne vous est pas inconnu lui non plus.

– Non, évidemment. » La voix de Fallowes est devenue plus froide. « La tueuse de bébés.

– Libre à vous de l'appeler comme vous voulez. Mais Stewart a lancé du détergent au visage de son assistante, en pensant qu'il s'agissait de Mlle McKay. C'est une agression caractérisée. Il a déposé du poison dans une loge au cours d'une conférence de Mlle McKay. Il s'agit là d'une tentative de meurtre. Et j'ai des raisons de croire…

– Vous *croyez.* Mais avez-vous des preuves ?

– Il a assisté à plusieurs de ses conférences, peut-être même à toutes. J'ai une photo sur laquelle on le voit très clairement à Iowa City. Il est assis au troisième rang et il lève la main. Je pense qu'il est ici, dans cette ville, ou qu'il y sera bientôt. Il représente un danger pour les autres, et pour lui-même.

– Je réfute votre hypothèse et j'ignore où se trouve Chris. »

Holly sait qu'il ment sur un des deux points. Et peut-être sur les deux.

« Dans votre intérêt, et dans celui de votre Église, monsieur le diacre Fallowes, j'espère que c'est vrai. Car s'il fait du mal à Kate ou à quelqu'un de son entourage, ou même à un ou plusieurs passants innocents, les conséquences seront dramatiques.

– Je n'apprécie pas vos insinuations, madame Gibney. Elles sont diffamatoires. »

Oh, vous avez appris à prononcer mon nom ?

Dans la piscine, Kate ralentit enfin. Elle va bientôt réclamer sa serviette. Et Holly la lui donnera, satisfaite de ses progrès.

« Monsieur Fallowes ? Monsieur le diacre ? »

Silence… mais il est toujours là.

« Si vous savez où est Christopher, rappelez-le. Car la piste conduira jusqu'à votre Église. Et jusqu'à vous.

– J'en ai assez entendu », dit Fallowes, et il raccroche.

Kate nage vers le bord de la piscine.

« Conférence de presse droit devant. Serviette ? »

Holly lui sourit.

« Tout de suite. »

Elle lui tend la serviette.

4

Chris marche vers le parking où il a laissé sa voiture quand son téléphone sonne. C'est le diacre Fallowes.

« As-tu un autre téléphone ? »

Autrement dit : a-t-il un portable prépayé jetable ? Il en a plusieurs, mais ils sont tous dans le coffre de la Kia, à l'intérieur du compartiment qui accueille la roue de secours. Ce qu'il veut expliquer à Andy, mais celui-ci ne lui en laisse pas le temps.

« Appelle-moi avec un autre téléphone. Et débarrasse-toi de celui-ci. »

Sur ce, il raccroche.

C'est du sérieux, alors. Son projet de repérage au Mingo devra attendre.

De retour sur le parking, il procède à l'échange de téléphones et rappelle Andy. Une très mauvaise nouvelle l'attend.

« Ils savent qui tu es. » Andy a toujours sa voix grave et chaude, mais Chris est un spécialiste de la peur ; il l'a souvent ressentie depuis ce matin où, au réveil, il a vu pendre la main de sa sœur, inerte, et il sent poindre la panique sous la surface de ce ton suave. « Il faut que tu laisses tomber et que tu rentres. »

Chris marche jusqu'à l'extrémité du parking et contemple la circulation dans Buckeye Avenue. Un jeudi après-midi comme les autres dans la Seconde Erreur du Lac. Des gens préoccupés par leurs problèmes insignifiants. Chris a ses propres problèmes, mais ils ne sont pas insignifiants.

« Non.

– Quoi ?

– Je refuse de laisser tomber. Je l'aurai, cette femme, et ici. On a assez tergiversé.

– Christopher, en tant que diacre et ancien de ton Église, je t'ordonne de revenir. Si tu continues, tu vas nous causer des dommages irréparables. »

Dites plutôt que je vais vous *causer des dommages irréparables*, songe Chris. Un ressentiment contenu jusqu'alors enfle en lui, comme une source chaude qui doit se libérer, d'une manière ou d'une autre.

« Si je me fais prendre, je leur dirai que j'ai agi de mon propre chef. »

Il n'a nullement l'intention de se laisser prendre. Du moins, pas vivant.

« Écoute-moi, Christopher. Ils ne te croiront pas. Nous sommes dans le collimateur de l'État profond, depuis des années. Comme à Waco. Et à Ruby Ridge. »

Chris essaie de faire abstraction de son ressentiment. Et de sa colère. C'est difficile. Serait-il dans cette position – dans ce pétrin – sans l'Église ? Seule sa mère comprenait sa douleur, mais à l'exception de son ultimatum au sujet de Chrissy, elle était trop gentille pour se dresser contre la foi inébranlable de l'Église dans l'Ancien Testament.

« Ils ont ta photo, prise lors de la conférence de cette femme à Iowa City. Ils vont la distribuer à tous les policiers de la ville. Si ce n'est pas déjà fait.

– Ils seront trop occupés ailleurs. » En marchant depuis l'hôtel, il a vu des tracts annonçant la rencontre Guns and Hoses sur tous les poteaux électriques, entre autres. « Ils doivent gérer en même temps un serial killer

et un grand match de bienfaisance. Chercher la femme qui harcèle McKay sera la dernière de leurs priorités. »

Fallowes semble ne pas l'avoir écouté.

« Dans tous les hôtels et les motels aussi. Dont le tien. »

C'est une chose à laquelle il n'a pas pensé et il accuse le coup.

« Rentre à la maison, Christopher. On peut encore tout arranger tant qu'ils ne peuvent pas t'identifier à Reno ou à Omaha. »

Ça m'étonnerait. Ces deux fois-là, j'étais Chrissy. Ce qui lui donne une idée. S'il peut retourner à son hôtel sans être repéré comme étant le harceleur de McKay, rien n'est perdu.

« J'ai besoin de votre aide, dit-il. Trouvez-moi un endroit où ma sœur peut loger sans être vue jusqu'à ce que McKay monte sur scène demain soir à dix-neuf heures. Allez sur Internet et cherchez des immeubles abandonnés à proximité du Garden City Plaza Hotel.

– Non, Christopher, je ne ferai pas ça. »

La colère se libère.

« Je vous conseille de le faire. Sinon, je dirai à tout le monde que l'idée venait de vous. Et du pasteur Jim. »

Fallowes émet un son à mi-chemin entre le soupir et le gémissement.

« En faisant cela, tu tueras notre Église, mon fils.

– Je ne suis pas votre fils. » Et soudain, sans le vouloir, il se met à hurler : « Elle n'a pas le droit de tuer des bébés ! C'est déjà affreux que Dieu se l'autorise ! »

Il regarde autour de lui pour voir si quelqu'un l'a entendu, mais le parking lui appartient sous le soleil écrasant de l'après-midi.

« Bon sang, mon fils… Pardon, Chris…

– Trouvez-moi un endroit où je peux disparaître, diacre Andy.

– Les immeubles abandonnés seront condamnés…

– Je réussirai à entrer. »

S'il n'y a pas d'alarme.

« Chris…

– Je vais me débarrasser de mon téléphone et garder celui-ci jusqu'à ce que vous m'appeliez. Et je m'en débarrasserai aussi. Trouvez-moi au moins quatre immeubles abandonnés, pour que je puisse choisir. Non, cinq.

– Internet n'est pas fiable, Chris. Un immeuble *censé* être abandonné ne l'est peut-être pas en réalité…

– C’est pour ça que je veux avoir le choix », rétorque Chris, et – ce qui lui aurait paru inimaginable quand il s’est lancé dans cette croisade – il se retient d’ajouter : *Abruti.*

« Chris… »

Il coupe la communication.

5

Chris regagne l’hôtel tête baissée, sous sa casquette John Deer enfoncée jusqu’aux sourcils. Arrivé à proximité, il relève la tête et voit l’assistante, Corrie Anderson, descendre d’un Uber. C’était moins une ! Il la laisse entrer et attend encore un peu, le temps qu’elle atteigne les ascenseurs. Il a un moment d’angoisse en passant devant le portier, mais tout va bien. Du moins, il le pense. Il l’espère.

Dans la chambre 919, Chris enfile un tailleur-pantalon couleur lavande (elle appelle ça son « ensemble Kamala Harris »), met des boucles d’oreilles, se maquille (en choisissant un rouge à lèvres éclatant) et devient Chrissy. Son sac à main est dans la valise rose, avec deux perruques. Au départ de ce pèlerinage, elle en avait trois, mais elle s’est débarrassée de la perruque rousse à Reno. Une des deux perruques restantes est blonde, mais ce n’est pas celle qu’elle veut car le blond est sa couleur naturelle. Alors, elle enfile la noire, fait gonfler les mèches et ajoute un serre-tête assorti à son rouge à lèvres.

Après quoi, elle balance son sac à main sur son épaule, prend la valise rose et quitte sa chambre. En priant pour ne pas croiser la garde du corps de McKay dans l’ascenseur ou dans le hall. Elle ne saurait dire pourquoi, mais elle devine que c’est cette Gibney qui a flanqué la frousse à Andy Fallowes.

Le hall est désert pour le moment. Une employée de la réception lui lance un regard méprisant teinté d’indifférence. Chrissy s’en étonne, puis elle comprend : l’employée l’a prise pour une prostituée qui vient d’offrir un petit moment de plaisir à un client.

En sortant de l’hôtel, elle tourne à droite, pour l’unique raison que le portier regarde dans l’autre direction. Elle ne sait pas où aller en attendant l’appel de Fallowes. Une rue plus loin, elle demande à un passant s’il

connaît un endroit au soleil où une fille peut reposer ses pieds et même grignoter un morceau.

« Pourquoi pas Dingley Park ? répond-il en montrant la direction qu'elle a empruntée. C'est à six ou huit rues d'ici. Il y a beaucoup de bancs, beaucoup d'ombre et des food-trucks.

– Ce n'est pas là que le match de bienfaisance doit avoir lieu demain ?

– Si, mais c'est de l'autre côté du parc.

– Merci, monsieur.

– C'est toujours un plaisir de rendre service à une jolie fille. »

L'homme poursuit son chemin et Chrissy, flattée, poursuit le sien.

6

Kate donne sa conférence de presse de seize à dix-sept heures dans un des salons de l'hôtel. Elle est pimpante et rayonnante après ses longueurs de bassin et une douche. Holly se tient à l'arrière-plan, discrète bien qu'elle soit dans sa ville natale, ce qui lui a valu quelques articles de journaux. Petite, les cheveux grisonnants, dotée d'un physique banal, mais toujours soignée, elle possède un certain talent pour ne pas attirer l'attention. Elle garde une main dans son sac, sur la bombe anti-agression. Elle reconnaît la plupart des journalistes du coin, et aussi quelques semi-célébrités des chaînes nationales : Clarissa Ward, Lauren Simonetti et Trevor Ault. Le vœu de Corrie a été exaucé : l'interdiction promulguée à Toledo a transformé la tournée de Kate en croisade.

Tous les journalistes ont désormais la photo de Christopher Stewart prise à Iowa City. Jerome en a remis un paquet à Holly avant de filer voir Tom Atta à Dingley Park. Elle a demandé au chef de la sécurité de l'hôtel de les distribuer. Buckeye Brandon, la gloire locale du podcast, est assis au premier rang, coiffé de son feutre de journaliste à l'ancienne, avec son magnétophone à l'ancienne (lui aussi) qui pend sur son épaule au bout d'une lanière en cuir. Il oriente son micro (dernier cri, en revanche) vers lui, juste le temps de poser sa question.

« Mademoiselle McKay, un psychopathe – surnommé le Tueur de Jurés de substitution – sévit dans cette ville, et voilà qu'un *stalker* supposé

dangereux veut s’en prendre à vous. Malgré cela, la police a décidé de maintenir son match annuel contre les pompiers demain soir. »

Kate demande :

« Avez-vous une question à poser ou bien vous voulez juste faire un sermon ? »

Des rires parcourent l’assemblée des autres journalistes, mais Buckeye Brandon ne se laisse pas démonter.

« Je plantais le décor car vous êtes une étrangère dans notre belle ville. Ma question est la suivante : comment justifiez-vous les risques encourus pour vous-même mais aussi pour votre public ? »

Pour Kate, c’est une attaque facile à contrer.

« Depuis le verdict du procès Dobbs *vs* Jackson Women’s Health, en juin 2022, plus de cent cliniques et dispensaires ont fermé dans tout le pays. Ces organisations… »

Buckeye Brandon l’interrompt d’un sourire.

« Avez-vous une réponse à me donner, ou bien vous voulez juste faire un sermon ? »

Réplique qui provoque de nouveaux rires, et pour une fois, Kate semble un peu déstabilisée.

« Ces dispensaires fermés offraient bien d’autres services que des avortements : frottis cervico-utérins, contraception, mammographies, adoption. Comment justifiez-vous cela ? »

Buckeye Brandon demeure impassible.

« Vous n’avez pas répondu à ma question », dit-il.

Holly s’attend à une riposte de Kate, elle sait que cette femme aime avoir le dernier mot, mais est soulagée de voir que, pour une fois, Kate refuse l’affrontement, se contentant d’expliquer que toutes les mesures de sécurité ont été prises, et qu’elle ne peut pas en dire plus sans compromettre lesdites mesures.

La conférence de presse embraye sur d’autres sujets, avant de revenir à Christopher Stewart à la fin. Un journaliste d’Associated Press demande à Kate si Stewart est lié à une organisation terroriste style État islamique ou Armée de Dieu.

« Pour l’instant, à notre connaissance, il n’est lié qu’à une Église du Wisconsin baptisée l’Église de l’Authentique Christ Saint. C’est à eux qu’il faut demander s’ils ont des liens avec le terrorisme. »

Le diacre Fallowes va être bombardé de demandes d'interviews, songe Holly, non sans une certaine satisfaction.

La dernière question émane de Peter Upfield, du *Western Clarion*. Et elle est posée d'un ton grinçant, accusateur.

« Comment réagirez-vous, mademoiselle McKay, si ce Stewart commet un attentat demain, et que des gens sont tués ? »

Kate lui adresse un sourire tranchant comme une lame de rasoir.

« C'est comme demander à un homme s'il continue à battre sa femme, non ? Qu'importe la réponse à cette question, son but est de renforcer l'accusation. Je n'en attendais pas moins de la part de quelqu'un qui travaille pour un torchon comme le *Clarion*. Merci, mesdames et messieurs. »

Kate remonte l'allée centrale, et quand elle arrive à la hauteur de Holly, un murmure se propage parmi quelques journalistes locaux qui l'ont reconnue. Buckeye Brandon s'écrie :

« Depuis quand vous travaillez pour Kate, Holly ? »

Holly ne répond pas, et elle se détend seulement lorsque Kate a regagné sa chambre, à l'abri.

7

Dans sa propre chambre, Corrie appelle les stations de radio locales pour démentir la rumeur qui enfle, selon laquelle Sista Bessie viendrait présenter Kate demain soir. Elle explique que celle-ci a d'autres engagements : elle doit chanter l'hymne national avant un match de softball qui aura lieu à douze rues de l'auditorium. Toutes les questions à ce sujet doivent être adressées à l'attaché de presse de Sista Bessie. Non, Corrie ne connaît pas son nom.

Kate, désœuvrée pour le moment, demande à Holly si elle accepterait de dîner avec elle dans sa chambre. Holly accepte et les deux femmes s'assoient au bord du lit pour consulter le menu du room service. Les prix sont exorbitants, mais Kate l'encourage à se lâcher.

« Je laisse les gens choisir ce qu'ils veulent seulement s'ils m'évitent d'avoir le crâne fracassé par une batte de baseball. »

Alors qu'elles attendent leur repas, Holly reçoit un appel d'Izzy. Elle s'excuse et le prend dans sa chambre. Izzy commence par la féliciter d'avoir réussi à identifier le jeune homme dérangé qui suit Kate McKay à la trace.

« Au tout début de cette histoire, j'ai dit à Lew Warwick que s'il cherchait une enquêtrice hors pair, il devrait faire appel à toi.

– Izzy, ce n'est pas…

– J'avais raison, encore plus que je l'imaginais. Tu es stupéfiante, Holly. »

Comme toujours quand on la complimente, Holly a envie de changer de sujet. En fond sonore, elle entend des hommes crier et le bruit du métal qui frappe des balles.

« Tu es à Dingley Park ?

– Exact. J'y ai passé presque toute la journée.

– Lors de la conférence de presse de Kate, Buckeye Brandon a demandé pourquoi la police maintenait le match, alors que le Tueur de Jurés de substitution était en liberté.

– Oui, on a reçu une volée de bois vert à cause de ça. Je comprends et je compatis. Mais je comprends le point de vue de la cheffe Patmore aussi. Ce match rapporte plus de cent mille dollars, qui seront reversés aux unités de soins pédiatriques et de dystrophie musculaire du Kiner Hospital. Si on annule, les organisations caritatives seront perdantes, et le méchant l'emportera. Et puis, les gens sont plus en sécurité dans une foule, et on attend beaucoup de monde.

– Tu t'amuses ?

– À vrai dire, oui. Je sais encore envoyer une balle tombante. » Elle baisse la voix. « Mais j'essaie de le cacher aux pompiers.

– C'est le coup que tu as fait au gymnase ?

– Oui. Si je ne perds pas tous mes moyens sous la pression, je vais cartonner. À mes équipiers de faire le boulot ensuite.

– Eh bien, bonne chance. Je regrette de ne pas être là pour voir ça.

– Aucune illumination concernant *notre* affaire, j'imagine ? Même si le coup de Trig, c'était brillant.

– J'y ai beaucoup réfléchi. Aucune piste de votre côté ?

– On a identifié la voiture que conduisait le meurtrier quand il a tué George Carville. Le fermier. C'est une Toyota Corolla ou Avalon. Mais à

quoi ça va nous servir ?

– À pas grand-chose. Ce sont des modèles très répandus.

– Et le type a eu une sacrée chance. C'est Ralph Ganzinger qui a hérité du dossier, ce qui est probablement aussi bien pour nous, mais si jamais une autre idée te vient, préviens-moi.

– Tu es certaine qu'Alan Duffrey n'avait pas un ami susceptible de défendre sa cause en employant des méthodes extrêmes ?

– Des collègues, mais pas de véritables amis depuis qu'il avait quitté l'armée en 2016.

– Il ne s'est jamais marié ?

– Non, mais nous… Tom et moi, je veux dire… nous avons des raisons de penser qu'il était hétéro à cent pour cent. En fouillant dans les profondeurs de son ordinateur, on a découvert des services d'escort girls haut de gamme qu'il a peut-être utilisés. Ses relevés de cartes de crédit tendent à le confirmer. Et à l'occasion, il se rendait sur Pornhub.

– Pour mater quoi ? Des jeunes filles ? Des garçons ? »

Izzy rit.

« Sur Pornhub, presque tout le monde a l'air jeune. Tu n'y es jamais allée ? Pas même en exploratrice ?

– Non. »

Holly s'est rendue quelques fois sur un site appelé Baisers passionnés, où le sexe est enrobé d'une histoire d'amour au moins. Un peu comme les romans de Colleen Hoover, qu'elle adore.

« En fait, Pornhub c'est un peu triste, reprend Izzy, et Duffrey n'a jamais été branché fausses collégiennes. Ni collégiens, d'ailleurs. Si on ne tient pas compte des photos que Cary Tolliver avait chargées en douce dans son ordi. Que de la bonne baise hétéro. Grinsted l'a fait remarquer lors du procès, mais le procureur, Doug Allen, a rétorqué que Duffrey avait certainement effacé tous les trucs les plus crades… sauf ce qu'il croyait être bien caché. Et dont on a découvert, par la suite, qu'il ne connaissait même pas l'existence.

– Quoi qu'il en soit, quelqu'un a pris cette affaire à cœur, jusqu'à se lancer dans une vengeance au nom de Duffrey, dit Holly.

– Tom pense que c'est juste quelqu'un de déséquilibré.

– J'aime Tom, mais je pense qu'il a tort. Je ne peux pas m'empêcher de me demander qui a pu se sentir impliqué au point de décider de tuer des

gens à cause de ce procès. Qui peut se sentir coupable au point de faire ça ?

– Si jamais tu as une idée, pense à moi.

– Pas d'ami qui voudrait le venger ? Tu es sûre ?

– Pas à notre connaissance, en tout cas. »

Holly entend dans le couloir le bruit du chariot du room service. Et Kate qui s'écrie :

« Le dîner est arrivé, Holly ! Ne le laissez pas refroidir.

– Je dois te laisser, Izzy… C'est l'heure du repas. Des côtelettes d'agneau à cent dollars m'attendent.

– La vache ! Elles sont saupoudrées d'or ? »

Holly rit, met fin à la communication, retourne dans la suite et savoure son repas princier. Kate fait la conversation en l'interrogeant sur son métier de détective. Holly se confie un peu… sans parler de ses affaires les plus extrêmes. Elle en parle rarement.

8

Après le dîner, Holly reçoit un appel de Tom Atta, qui se trouve à Dingley Park lui aussi, mais qui ne peut pas participer au grand match à cause de son claquage. Il l'informe qu'il a appelé lui aussi le bureau de l'Église…

« Je suis tombé sur une certaine Lois.

– Est-ce qu'elle donnait l'impression de chanter ? »

Tom rit.

« En fait, oui. Un peu. Elle m'a dit que Fallowes n'était pas là, et quand je lui ai parlé de Chris Stewart, elle est devenue méfiante, et elle m'a répondu qu'elle n'était pas autorisée à divulguer les noms des paroissiens.

– Ils le connaissent, dit Holly. Lois ne sait peut-être pas ce qu'il manigance, mais je parierais ma maison et mon terrain que Fallowes est au courant.

– Vous possédez une maison avec du terrain ?

– En fait, non. Mais j'ai un appart.

– Ayant fait chou blanc à l'Église, j'ai appelé la mairie de Baraboo Junction qui, compte tenu de la taille de la population, doit être aussi grande qu'une caravane. Ils allaient fermer, mais j'ai réussi à parler à une employée

qui voulait bien répondre aux questions d'un officier de police. Elle a confirmé que Chris Stewart était bien membre de l'Église…

– Je le savais déjà…

– Oui, mais il y a une chose que vous ne saviez peut-être pas. Cette employée très bavarde m'a raconté qu'il y avait eu un sacré scandale au sein de l'Église, il y a quelques années. Il se trouve que Chris Stewart est une sorte de mouton noir depuis qu'il a été surpris habillé en fille quand il était gamin. Mais l'employée m'a précisé qu'ils avaient réglé le problème par la prière.

– Peut-être qu'ils n'ont pas complètement réussi », dit Holly.

Chapitre 19

1

Chrissy désespère de recevoir l'appel du diacre Andy quand son portable jetable sonne. Elle est assise à une des tables de pique-nique, près des food-trucks de Dingley Park, sa valise bien à l'abri entre ses ballerines Vionic, pour pieds sensibles, mais élégantes. Les projecteurs viennent de s'allumer autour du terrain de baseball, où des policiers et des pompiers continuent à s'entraîner. Chrissy aimerait bien être là-bas, dans les gradins illuminés (ici, dans cette partie moins éclairée du parc, elle s'est déjà fait accoster deux fois), mais elle n'ose pas. Le risque d'être reconnue est trop élevé. Ici, en bordure des arbres, c'est plus sûr, et les deux types qui l'ont abordée étaient plutôt timides. Elle a même trimballé sa valise jusqu'au food-truck Taco Joe's pour commander un burrito. Elle savait que c'était risqué, mais son ventre criait famine.

Elle répond dès la première sonnerie.

« Il faut absolument que tu rentres », lui dit Fallowes. Il semble aux abois, et énervé. « J'ai reçu un appel d'un inspecteur, après celui de cette femme garde du corps. C'est *grave*, Christopher.

– Je suis Chrissy. »

Un silence, suivi d'un soupir patient.

« Chrissy, alors.

– Je ne veux pas rentrer. Je veux finir ce que j'ai commencé. Si je peux, je ne vous mêlerai pas à tout ça. Mais si vous ne m'aidez pas, je dirai tout.

– Le pasteur Jim dit…

– Je me fous de ce que dit ce vieux bonhomme. Alors, vous avez la liste des bâtiments où je peux me cacher jusqu'à demain ? Oui ou non ? »

Nouveau soupir.

« Il y a deux entrepôts vides dans Bincey Lane. Près du lac. Ou bien un ancien Sam's Club près de l'aéroport…

– Trop loin. Je n’ose pas reprendre ma voiture.

– Il y a aussi une patinoire désaffectée dans un endroit appelé Dingley Park. Elle va être démolie…

– Quoi ?

– Je disais… »

Chrissy entend à peine la suite. Elle regarde le toit conique, à la peinture écaillée, qui dépasse des pins environnants. Elle croyait que c’était une sorte de remise.

Elle pense : *Qui a dit que Dieu n’aidait pas ceux qui sont dans le besoin ?*

2

Chrissy fait lentement le tour du bâtiment condamné, sa valise rose à la main, en guettant d’éventuels rôdeurs, des individus louches en quête de drogue ou d’une fellation. Elle ne voit personne, mais elle perçoit une odeur étrange et désagréable. Sans doute des ordures jetées n’importe comment derrière un des food-trucks, se dit-elle. Probablement celui qui vend du poisson.

Arrivée devant la porte à double battant, elle pose sa valise et examine le boîtier qui commande l’ouverture. Le père de Chris a fait fortune en inventant des onduleurs, des régulateurs de tension et des relais intelligents. Harold Stewart était au départ un humble électricien qui connaissait un tas de ficelles… Dont certaines sont peut-être restées gravées dans la mémoire de Donald « Trig » Gibson, qui a écouté les sermons de son propre père dans ce même bâtiment.

Pose les objets par terre. Ils ne tomberont pas plus bas.

Ne retourne jamais à ta camionnette les mains vides.

Sers-toi d’un épluche-légumes pour dénuder les fils électriques.

Si tu ne peux pas entrer dans un bâtiment muni d’un boîtier, essaie le Code Plombier.

Chrissy regarde autour d’elle, comme Trig avant elle. Elle ôte le couvercle du boîtier, comme Trig avant elle. Elle repère le code à l’intérieur du couvercle – 9721 – comme l’a fait Trig avant elle. Et elle appuie sur les touches. La lumière du boîtier devient verte et la serrure produit un déclic.

Chrissy remet le couvercle en place et entre, prête à s'enfuir si elle entend le bip-bip-bip d'une alarme. Rien. Elle referme la porte.

En sécurité ! Béni soit le Seigneur, elle est en sécurité.

Heureusement qu'elle n'a pas balancé le téléphone jetable dans une bouche d'égout. C'est un Nokia Flip doté d'une lampe. Elle le sort de la poche de son tailleur, allume la lampe et projette le faisceau autour d'elle. Elle est dans un hall. Sur sa droite, il y a deux guichets aux vitres poussiéreuses, et à gauche un snack-bar sans rien. L'odeur est plus forte à l'intérieur, et elle ne pense plus que ce sont des ordures. C'est un animal en décomposition.

Chrissy entre dans la patinoire, son téléphone dans une main, sa valise dans l'autre. Les semelles de ses chaussures raclent le sol en béton couvert de poussière. Là où s'étendait jadis une surface de glace étincelante, il n'y a plus que du béton lézardé où s'entrecroisent des planches semblables à des traverses de chemin de fer. D'ailleurs, c'en est peut-être. De tout là-haut, là où les dernières lueurs du jour entrent par les fissures du toit, lui parviennent les roucoulements et les battements d'ailes des pigeons.

Quelque chose est posé en travers des planches, au centre de la patinoire. Elle devine que l'odeur vient de là, mais c'est trop gros pour être un chien. Elle songe que c'est peut-être un corps humain, et en s'approchant en sautant d'une planche à l'autre, elle découvre qu'elle ne s'est pas trompée.

Elle examine le corps en décomposition et murmure :

« Oh, pauvre créature. Je suis désolée. »

Elle s'agenouille, malgré la puanteur presque insoutenable à cette distance. C'est une fille. Chrissy peut l'affirmer grâce aux cheveux emmêlés et aux deux petits renflements de la poitrine. Les pervers et les fornicateurs ont été maintenus à l'écart, mais impossible de chasser les rats et les insectes, qui se sont régalés du visage de la défunte jusqu'à ce qu'il n'en reste presque plus rien ; les yeux sont deux trous vides qui contemplent le toit sans le voir, avec une expression de stupeur outragée.

La fille tient quelque chose dans la main droite. Chrissy écarte ses doigts et approche son téléphone. Deux mots : CORINNA ASHFORD.

« Jusqu'à demain soir, on est en tête à tête, Corinna. J'espère que ça ne te gêne pas. »

Chrissy se relève et regagne le snack-bar en marchant sur les planches. Elle a de la peine pour cette fille, sans doute agressée et assassinée par un

pervers sexuel. Mais elle n’est pas peinée au point de rester assise près d’elle.

Corinna sent vraiment trop mauvais.

3

De retour dans sa chambre mitoyenne, Holly se demande si dix-neuf heures trente, ce n’est pas trop tôt pour se mettre en pyjama, quand son téléphone sonne. C’est Barbara. Elle paraît essoufflée, mais heureuse. Holly a l’impression que le coup de téléphone par lequel Barbara lui a annoncé qu’elle avait gagné deux places pour le concert de Sista Bessi date d’il y a plusieurs années, et pas de quelques semaines seulement. Depuis, Barbara est membre honoraire des Dixie Crystals et elle a noué une solide amitié avec une femme qu’elle appelle désormais Betty.

Holly écoute ce que lui propose Barbara et promet de faire son possible ; elle doit d’abord en référer à la femme dont elle assure la protection. Elle ne veut pas dire « sa patronne », peut-être parce que Kate est sa patronne, justement.

Celle-ci est assise dans le canapé de sa suite ; elle regarde un échantillon de politiciens ou d’apprentis politiciens (Holly n’est pas certaine qu’il y a une différence) débattre du dernier problème culturel ultra-sensible en date.

« Holly, vous devriez vous asseoir et écouter ces conneries. Vous n’en croirez pas vos oreilles.

– C’est certainement très intéressant, mais si vous avez décidé de ne plus bouger ce soir, je vais sortir une heure ou deux. »

Kate détache les yeux de la télé et adresse un grand sourire à Holly.

« Un rencard ?

– Non. Je vais juste voir mon amie Barbara. Elle chante sur scène avec Sista Bessie. Notamment une chanson qui était un poème de sa composition au départ.

– Sans déconner ! » Kate se lève d’un bond. « C’est génial ! Vous disiez qu’elle avait remporté un prix de poésie ?

– Oui, le Penley. » Holly sait (grâce à Charlotte Gibney, véritable puits de sagesse à deux balles) que la fierté précède la chute, mais cela ne l’empêche

pas d’être pleine de fierté. Elle en déborde. « Son livre a été publié et il se vend bien. »

C’est un pieux mensonge, mais Holly se dit que prendre ses rêves pour la réalité, ce n’est pas vraiment un mensonge.

« Dépêchez-vous d’y aller, alors ! » Kate s’approche de Holly, la prend par les épaules et la secoue affectueusement. « Filmez-la, si c’est autorisé. J’enverrai Corrie acheter son livre dès demain. J’ai très envie de le lire.

– Si j’ai le temps de passer chez moi, je vous l’apporterai. Je l’ai en double exemplaire. »

En vérité, elle en a acheté dix, chez Appletree Books à Cleveland.

« Fantastique ! » Kate prend la télécommande et éteint la télé. « Quand j’étais jeune, j’idolâtrais Avril Lavigne et Rihanna. Je m’imaginais sur scène, dans une robe décolletée en lamé, en train de chanter un truc plein d’entrain, comme “We Got the Beat”. Vous vous souvenez de cette chanson ?

– Oui.

– Au lieu de cela, je me retrouve à faire… ça. » Elle regarde autour d’elle ses valises neuves et les piles de livres, son dernier, qui attendent d’être signés. « Je ne regrette rien, mais les rêves… parfois, ils… »

Elle secoue la tête, comme pour chasser ces pensées.

« Filez. Allez écouter votre jeune amie. Dites-lui que nous serons dans la salle samedi soir pour l’applaudir. Dites-lui également que Katie McKay est folle de jalousie : avoir la chance de chanter avec Sista Bessie ! »

On frappe à la porte. Holly colle son œil au judas et ouvre à une Corrie aux bras chargés de T-shirts Woman Power qu’elle veut faire signer à Kate. Celle-ci émet un grognement, pour la forme.

« Je sors une heure ou deux, dit Holly. Fermez bien la porte.

– Ça m’étonnerait fort que ce Stewart puisse monter jusqu’ici, dit Kate. Sa photo est *partout*.

– N’empêche. Et n’oubliez pas qu’il peut prendre l’apparence d’une femme. »

Kate mime une révérence qui serait jugée acceptable à la cour de Jacques II.

« À vos ordres. »

Non, songe Holly. *La patronne c’est vous.*

4

Barbara lui a dit de passer par l'entrée de service. Holly se souvient de l'avoir empruntée à l'époque, quand Bill Hodges était encore de ce monde. C'était ainsi qu'ils étaient entrés dans l'auditorium le soir où Brady Hartsfield avait tenté de dynamiter cette foutue salle.

Holly se gare sur le petit parking réservé aux employés, à côté d'un Transit blanc portant l'inscription MINGO AUDITORIUM sur le côté. Et dessous, ce slogan : QUE DU BON !™ La porte des cuisines est ouverte. Deux hommes se tiennent à l'entrée, un chauve en jean et T-shirt Sista Bessie, l'autre en costume-cravate. De l'intérieur de la salle lui parvient l'écho d'un groupe de rock qui assure.

L'homme en jean vient vers elle, main tendue.

« Je suis Tones Kelly, le tour manager de Sista. Vous devez être l'amie de Barbara, Holly.

– Exact. C'est très gentil à vous de m'attendre.

– On adore Barbara. Surtout Sista. Elle a lu son bouquin de poèmes, et ça a été un déclic.

– Et maintenant, elle fait partie du groupe ! » dit – non, s'extasie – Holly.

Tones éclate de rire.

« Elle chante, elle danse, elle joue du tambourin en rythme, elle écrit des poèmes… Il y a des choses qu'elle ne sait pas faire ? Une étoile est née ! »

L'autre homme s'avance à son tour.

« Bonsoir, mademoiselle Gibney. Je suis Donald Gibson, le directeur de la programmation.

– Vous allez être très occupé ce week-end », dit Holly en lui serrant la main.

Deux ans plus tôt, elle aurait tendu son coude aux deux hommes, mais le temps a passé et elle a repris les vieilles habitudes. Même si elle garde dans son sac un flacon de gel hydroalcoolique. D'aucuns pourraient la qualifier d'hypocondriaque, mais jusqu'à présent, elle a échappé au Covid, même sous une forme bénigne, et elle tient à ce que ça continue.

Donald Gibson la précède dans un petit couloir. Holly reconnaît le morceau que joue le groupe, une vieille chanson d'Al Green : « Let's Stay Together ». Sista Bessie (Holly ne parvient pas à l'appeler Betty, pas encore) chante d'une voix suave, grave, qui semble entrer en

communication avec l’esprit de Mavis Staples, et Holly en a la chair de poule. La musique s’arrête brusquement, et au moment où ils pénètrent dans l’ascenseur, le groupe attaque un autre morceau, que Holly ne reconnaît pas.

« Ils font une *bump rehearsal*, car votre McKay occupe la salle demain soir, explique Tones. Et Betty a pensé que Mlle McKay pourrait en avoir besoin demain dans la journée pour faire la balance.

– Voilà qui va soulager son assistante. C’est quoi une *bump rehearsal* ?

– Ils jouent un extrait de chaque chanson au programme, explique Tones. Pour s’assurer que le groupe et Ross – c’est le gars du son – sont sur la même longueur d’onde. Les réglages changent entre les chansons rythmées et les balades. Idem pour les lumières et les projos, mais je laisse Kitty Sandoval s’en charger. Moi, je dois juste m’assurer de la qualité du son.

– Vous devez également vous assurer qu’ils restent dans la même tonalité d’une chanson à l’autre, non ? demande Gibson en remontant ses lunettes sur son nez.

– Exact. »

Holly songe que Gibson a quelque chose de familier, mais avant qu’elle puisse se demander où elle l’a déjà vu, la porte de l’ascenseur s’ouvre sur les coulisses, au moment où le groupe envoie l’intro de « Land of 1000 Dances ».

Gibson prend la main de Holly (cela ne lui plaît pas, mais elle ne dit rien car il fait sombre) et l’entraîne côté cour, à l’endroit exact où elle devra se tenir demain soir pendant la prestation de Kate. Elle ne s’aperçoit pas qu’il a lâché sa main pour reculer car elle est totalement absorbée par ce qui se passe sur scène. Fascinée.

Barbara porte un pantalon noir et un chemisier blanc brillant. Elle joue du tambourin en remuant les hanches, en rythme avec les trois autres Dixie Crystals, et elle paraît si jeune… Si jeune, si sexy, si belle. Ils jouent un tube sur lequel tout le monde dansait au temps jadis et elle enchaîne le pony, le frug, le watuzi et le mashed potatoes. Et même le twist. Et on ne voit qu’elle.

Le groupe s’arrête. Apercevant Holly, Barbara traverse la scène en courant, sautant avec agilité par-dessus les câbles. Elle se jette dans ses bras, et manque de la renverser. Elle a le rouge aux joues, des gouttelettes de sueur se nichent dans le creux de ses tempes.

« Tu es venue ! Je suis contente ! »

Sista Bessie les rejoint.

« Vous êtes Holly, l'amie de Barbara.

– Oui. Je parie qu'on vous le dit tout le temps, mais je suis une grande fan. Je me souviens de l'époque où vous chantiez du gospel.

– C'était il y a longtemps, dit Betty, et elle éclate de rire. Très longtemps même. Barbara n'est pas une fille comme les autres, je suis certaine que vous le savez.

– Je le sais.

– On a bientôt fini. Il reste trois extraits, puis le final, que vous reconnaîtrez peut-être. Ça s'appelle "Lowtown Jazz".

– Oh oui, je connais très bien, Sista Bessie.

– Appelez-moi Betty. Sista Bessie, c'est pour la scène. Allez, Barb, finissons-en, qu'on puisse tous rentrer à la maison. Et que je puisse laisser se reposer mes musiciens fatigués. » Elle se retourne vers le groupe : « *Demain, on ne travaille pas, les amis !* »

Acclamations et applaudissements.

Oubliés Tones Kelly et Donald Gibson. Holly, hypnotisée, regarde le groupe attaquer « Dear Mister », un des premiers succès de Sista Bessie, puis « Sit Down, Servant », et enfin, un couplet de son plus grand tube, « I Will ».

Un roadie lance une serviette à la chanteuse, avec laquelle elle éponge son large visage vierge de tout maquillage (ce soir du moins), après quoi elle s'adresse de nouveau au groupe :

« Pour notre invitée d'honneur, l'amie de Barbara, miss Holly, nous allons interpréter "Lowtown Jazz" en entier. Je compte sur vous pour faire swinguer cette putain de chanson. » Elle se tourne vers Barbara. « Viens devant, petite. Et donne le tempo ! »

Cette fois, des frissons parcourent Holly de la tête aux pieds lorsque Barbara – qu'elle revoit encore adolescente dégingandée qui venait d'enlever son appareil dentaire – fait face aux sièges vides. Elle lève les poings et dresse un doigt de chaque main.

« *Un… deux… Vous savez ce que vous avez à faire !* »

La batterie commence. Un rythme de tam-tam, sourd et régulier. La basse intervient, puis les cuivres. Barbara recule vers Sista Bessie en exécutant un déhanché à la Michael Jackson, tandis que les Crystals, redevenues un trio, se mettent à chanter : « *Jazz, jazz, bring that shazz, do it, do it, show me you*

move it, get on down and groove it, do that Lowtown jazz. » Sista Bessie et Barbara chantent en chœur les premiers vers ; elles bougent parfaitement en rythme, se passent le micro. Holly reconnaît les paroles imprimées dans le recueil de Barbara, mais qu'elle avait déjà lues sur un bloc-notes maculé de taches de café : le premier jet de ce poème.

Le morceau se poursuit pendant presque cinq minutes. Parfait pour conclure le concert, assurément. Holly est envoûtée, surtout par le final, quand tous les musiciens s'arrêtent de jouer, à l'exception de la batterie qui poursuit son rythme entraînant.

« Est-ce que vous êtes là, Buckeye City ? »

Sista Bessie exhorte une salle vide. Mais Holly sait que samedi soir, cinq mille personnes seront debout pour chanter *Jazz, jazz, bring that shazz, do that Lowtown jazz.* Pour chanter les paroles de son amie Barbara. Holly a l'impression de vivre un rêve éveillé, le plus doux des rêves, et quand la batterie s'arrête, elle n'a pas envie de se réveiller.

Sur scène, Betty et Barbara s'étreignent.

« Elle adore cette fille, commente Tones.

– C'est sûr, dit Donald Gibson d'un ton songeur. On peut dire qu'elle l'aime. »

5

Chrissy trimballe sa valise jusque derrière le comptoir du snack et s'assoit dessus car elle ne veut pas salir le pantalon de son tailleur Kamala. Son portable jetable Nokia affiche quatre barres. La plupart des sites d'info locaux sont payants, mais celui d'un individu qui se fait appeler Buckeye Brandon et se dit indépendant est gratuit. Il existe une transcription de chacun de ses podcasts. Chrissy choisit celui intitulé : « Meurtres des Jurés de substitution : ce que l'on sait jusqu'à présent » et le lit avec un vif intérêt.

C'est la confirmation de ce qu'elle savait déjà, d'après les bulletins d'information qu'elle a écoutés sur la route, entre Davenport et Buckeye City : par hasard ou par un coup du destin, elle est tombée sur une des victimes du serial killer. Buckeye Brandon énumère les noms du juge, de l'avocat de la défense, du procureur et de tous les jurés – les douze

personnes qui ont décidé du sort d'Alan Duffrey –, et de deux suppléants. Parmi les jurés figurait une certaine Corinna Ashford : le nom que Chrissy a découvert dans la main de cette pauvre fille morte. Buckeye Brandon semble ne pas savoir que quelqu'un a été assassiné au nom de cette Ashford, sans doute parce que la police l'ignore ou ne veut pas communiquer l'information.

Chrissy pense que le meurtrier pourrait être tenté d'utiliser de nouveau la patinoire. Peut-être pour se vanter de son geste, ou pour déposer un autre corps. *Car*, songe-t-elle, *les arbres autour de ce bâtiment constituent un terrain de chasse idéal pour quelqu'un comme ce monstre. Un tas de sans-abri, sans doute drogués et toujours à la recherche de plus, traînent derrière ces food-trucks pour fouiller dans les poubelles. Si ça se trouve, c'est en cherchant sa dose que cette fille morte est tombée sur le meurtrier. Quel meilleur endroit pour cacher une autre victime qu'un bâtiment désaffecté ? A-t-il envoyé à la police une photo du nom de Corinna Ashford dans la main de cette pauvre fille ?*

« Je parie que oui », murmure Chrissy.

Elle ne peut pas être certaine que le serial killer reviendra, mais c'est possible. En tout cas, personnellement, elle est bien décidée à demeurer ici jusqu'à la conférence de Kate McKay demain soir. Si le type qui a tué cette fille revient sur le lieu du crime avant cela…

Elle ouvre son sac à main. Il contient du maquillage, une lotion, un petit miroir, un portefeuille avec des photos de sa mère à l'intérieur (mais pas de carte de crédit ! Chrissy Stewart n'en a pas), des épingles à nourrice, des épingles à cheveux, un calepin, un mini-sachet de Doritos et un .32 ACP. Chargé. De quoi éliminer Kate McKay. Plus son assistante et la garde du corps si nécessaire… mais seulement si nécessaire. La dernière balle, elle se la réserve.

Ce pistolet a un autre but désormais. Elle a l'occasion de servir le Seigneur en tuant non seulement cette femme monstrueuse qui prône le meurtre de bébés impuissants, mais aussi ce fou qui tue des innocents au hasard. Et elle pense que ce fou va venir. Il le faut.

Elle pense que Dieu l'a conduite ici pour plusieurs raisons.

Le groupe est parti, les choristes aussi, les roadies également, la scène est plongée dans l'obscurité. Trig se retrouve seul, et il a l'intention de regagner son mobile home dans très peu de temps. *Pour ma dernière nuit, selon toute vraisemblance*, se dit-il. Une pensée empreinte d'une certaine tristesse, mais dénuée d'authentiques regrets. Il est de plus en plus convaincu de s'être menti à lui-même depuis le début. Il n'a jamais cherché à provoquer un sentiment de culpabilité chez ceux qui ont causé la mort d'Alan Duffrey : c'était un prétexte. Il a tué pour le plaisir de tuer, et comme il n'existe pas de réunions des Meurtriers Anonymes, il n'y a qu'une seule façon d'arrêter. Et il va s'arrêter, quand il aura fini son travail… autant que possible.

Mais le monde doit savoir.

Assis à son bureau, il fait sautiller le cheval en céramique – Trigger – en se demandant comment il va procéder. Il le remet à sa place et ouvre une application sur le bureau de son ordinateur. Intitulée AFFICHAGE MINGO, elle contrôle le contenu des messages qui apparaissent sur les panneaux lumineux au-dessus des portes du hall et sur l'énorme panneau à l'extérieur de l'auditorium, dans Main Street, où les passants peuvent découvrir la programmation en cours. Aujourd'hui, il est écrit : VENDREDI 30 MAI 19 H KATE MCKAY – SAMEDI 31 MAI ET DIMANCHE 1er JUIN SISTA BESSIE COMPLET.

L'application lui demande : NOUVEAU MESSAGE ? O/N

Trig clique sur Oui. Une nouvelle boîte de dialogue s'ouvre.

Trig tape : AMY GOTTSCHALK JURÉE No 4 (KATE MCKAY) BELINDA JONES JURÉE No 10 (SISTA BESSIE) DOUGLAS ALLEN PROCUREUR (CORRIE ANDERSON) IRVING WITTERSON JUGE (BARBARA ROBINSON) TOUS COUPABLES. Après une hésitation, il ajoute : DONALD « TRIG » GIBSON JURÉ No 9 LE PLUS COUPABLE DE TOUS.

TERMINÉ ? O/N

Il clique sur Oui.

APPLIQUER MAINTENANT M OU ATTENDRE A ?

Il clique sur A.

Quand le champ suivant apparaît, celui qui permet de choisir l'heure de modification du message, il réfléchit soigneusement. Tout repose sur l'hymne national avant le match de bienfaisance. Si Sista Bessie l'interprète, son plan se déroulera comme prévu.

Il ne pense pas vraiment que tout se passera comme il le souhaiterait – il y a trop d'impondérables, trop d'imprévus –, mais le meurtre l'a rendu fataliste. Il doit aller de l'avant et prendre tout ce qu'il y a à prendre.

Il interroge Google : *Combien de temps dure en moyenne l'hymne national avant les matchs de baseball ?* Réponse : une minute trente. Il ne peut pas demander à Google si ce match de softball va débuter à l'heure, mais à moins qu'il y ait un gros retard, cela ne devrait pas avoir d'importance. Si ça se trouve (*trop d'impondérables, trop d'imprévus*), Sista Bessie va glisser sous la douche, souffrir d'une migraine, attraper le Covid, recevoir un coup sur la tête de la part d'un fan trop enthousiaste, n'importe quoi, et elle ne pourra pas chanter.

En ayant le sentiment de franchir son propre Rubicon de sang, il tape 30 MAI 19 : 17. Heure à laquelle le nouveau message apparaîtra sur les panneaux. L'ordinateur lui demande de confirmer, ce qu'il fait.

Si tout se passe comme il l'espère, demain à dix-neuf heures dix-sept, la foule se pressera à l'intérieur et à l'extérieur du Mingo, surprise de ne pas voir son idole. Et puis, quelqu'un verra s'afficher le nouveau message, et tout le monde comprendra.

7

John Ackerly n'a pas trop de difficulté à localiser « la réunion mystique où ils éteignent les lumières et allument des bougies ». Elle s'appelle la Douzième Heure et se déroule au sous-sol d'une église d'Upsala. Il s'y rend en espérant simplement glaner quelques infos supplémentaires pour Holly. À défaut, il pourra s'offrir un shot de sobriété : « Justifier sa présence », comme ils disent dans plusieurs programmes.

C'est une bonne réunion. John écoute, mais surtout, il regarde autour de lui, et il repère une demi-douzaine de vieux de la vieille. Après la réunion, il bavarde avec plusieurs d'entre eux, et leur demande s'ils se souviennent d'un gars qui se faisait appeler Trig. Deux s'en souviennent, vaguement. Parmi les plaisanteries éculées qui circulent dans les réunions, il y en a une qui dit que les alcoolos et les junkies ont tous un amnésique qui sommeille en eux, et c'est vrai.

« Oui, je me souviens de lui, dit Robbie M. Un type barbu, mais je crois qu'il s'est rasé depuis. Possible qu'il ait déménagé. »

Robbie s'appuie sur deux cannes. Lentement, très lentement, il marche jusqu'au coin cuisine de l'église, où il se sert un dernier gobelet de café. John frémit en songeant au goût âcre de ce qui reste au fond de cette cafetière de vingt litres.

« Il avait un signe distinctif ?

– Non. Blanc, d'âge moyen, de ta taille, grosso modo. Pourquoi tu t'intéresses à lui ?

– J'essaie de le retrouver, pour un pote.

– Désolé, je peux pas t'aider. Big Book Mike aurait peut-être pu, mais il est mort. »

Je sais. C'est moi qui l'ai découvert, ne dit pas John.

Il est certain que Holly aurait d'autres questions à poser, mais aucune ne lui vient à l'esprit. Il remercie Robbie et se dirige vers la sortie.

« Généralement, il se faisait appeler Trig, mais des fois Trigger. Comme le cheval. »

John se retourne.

« Quel cheval ?

– Celui de Roy Rogers. Ça ne te dit rien, évidemment, tu es trop jeune. Deux ou trois fois, il y a des années de ça, il s'est présenté sous son vrai nom.

– Lequel ?

– Je te le répète, ça remonte à loin. C'est important ?

– Oui, ça se pourrait. Très important même.

– C'était peut-être John. Comme toi. » Robbie boit une gorgée de café et grimace. « Mais c'était peut-être Ron. » Il gratte son cou à la peau flétrie. Et sur un ton interrogatif : « Vaughn peut-être ? »

John prend une serviette en papier à côté de la cafetière et note son numéro de téléphone.

« Si quelque chose te revient au sujet de ce type, appelle-moi. D'accord ? »

Robbie lui fait un clin d'œil.

« Il doit du fric à ton pote, c'est ça ?

– Oui, en quelque sorte. Prends soin de toi, Robbie. »

John regarde le vieux bonhomme glisser la serviette dans la poche arrière de son pantalon de chantier usé par les ans, où elle sera très certainement oubliée.

8

Jerome regarde une rediffusion tardive d'un match de basket quand il reçoit un texto de sa sœur.

Barbara : **Tu peux aller chercher Betty au Mingo demain ? Elle veut essayer des tenues de scène avec son habilleuse.**

Jerome : **C'est déjà au programme.**

Barbara : **Passe la chercher à 17 h 30 et conduis-la au Garden City Plaza. De là, elle ira à Dingley Park à bord d'une super décapotable. Avec le maire, je crois. Elle dit que tu devrais venir aussi ! (émoji sourire)**

Jerome : OK**. Au fait, tu es canon dans ce pantalon moulant.**

Barbara : **Tais-toi (émoji qui rougit)**

Jerome envoie ensuite un texto à John Ackerly pour savoir s'il est toujours debout.

John : **Oui. Je suis allé à une réunion. Là, je regarde les Cavs**[1]**.**

Jerome : **Moi aussi. Match pourri.**

John : **Exact.**

Jerome : **Je peux passer te chercher à 5 h demain après-midi ? Tu iras au stade avec ma voiture.**

John : **Ça marche. Je t'attends au Happy.**

Les Cavs se font massacrer sur la côte Ouest. Jerome éteint la télé et va se coucher.

Chapitre 20

1

5 : 30

Holly ne dort bien que dans son lit. De plus, le stress lié à ses fonctions de garde du corps de Kate a contribué à dérégler son sommeil. Réveillée avant l'aube, elle s'oblige à rester couchée et à pratiquer sa technique de méditation matinale avant de se lever. Ses exercices terminés, elle consulte son téléphone et découvre qu'elle a deux nouveaux textos.

John : **Suis allé à une réunion à Upsala hier soir. 2 vieux types se sont souvenus de Trig. Mais aucun signalement intéressant. Blanc, barbu, puis sans barbe. Se faisait appeler Trig, ou parfois Trigger, comme le cheval de Roy Rogers (?). Il se peut que dans les premiers temps de sa sobriété il se soit fait appeler par son vrai nom. John. Ou Ron. Ou Don. Ou peut-être Lon, comme Chaney (ha-ha-ha). J'essaierai encore la semaine prochaine.**

Izzy : **Je prie pour qu'il pleuve et que le match soit annulé.**

Holly marche jusqu'à la fenêtre et ouvre les rideaux. Le soleil se lève, pas un nuage dans le ciel. Elle répond à John Ackerly : **Merci. Tiens-moi au courant.** Et à Izzy : **La chance t'a tourné le dos.**

Elle ne croit pas si bien dire. *True, boo.*

2

Il y a un Starbucks juste en face de l'hôtel. Holly commande un americano et un breakfast sandwich. Elle adore la façon dont le café donne sa réalité au monde chaque matin. Elle adore le matin, point. C'est le moment de la journée où elle se sent le plus elle-même. Elle parcourt à pied les sept pâtés de maisons qui la séparent de Dingley Park afin de voir le

terrain où, ce soir, son amie va connaître la gloire ou la honte de sa vie (c'est sans doute un peu excessif, la faute au café). Les gradins sont vides, les lignes du terrain n'ont pas encore été tracées. Elle s'assoit un instant sur la première rangée de sièges et sent les rayons du soleil naissant réchauffer son visage, elle savoure cet instant. Un jeune type avec un foulard sur la tête et un jean déchiré s'approche d'elle d'un pas nonchalant et lui demande si elle n'a pas un peu de monnaie. Holly lui donne cinq dollars. « Merci, m'dame », lui dit-il, et avant qu'elle puisse protester, il lui tape dans la main. Après son départ, elle utilise son gel hydroalcoolique, s'attarde un instant, puis regagne l'hôtel en flânant, et s'arrête en chemin pour acheter – luxe rarissime – un véritable journal en version papier.

C'est le meilleur moment de la journée, pense-t-elle. *Fais-le durer encore un peu*. Mais bien évidemment, comme le dit le poète : rien d'or ne peut rester. En tant que détective aguerrie, elle le sait.

3

De retour dans sa chambre, elle regarde si elle a reçu de nouveaux messages (aucun), lit son journal, se fait un autre café (pas aussi bon qu'au Starbucks, mais buvable). À huit heures trente, elle frappe tout doucement à la porte de la suite de Kate. Corrie est déjà là. Kate prend des notes pour un discours qu'en l'occurrence, elle ne fera pas. Corrie, au téléphone dans la chambre, organise la logistique de leur prochaine étape : Pittsburgh. Kate devait prendre la parole à la Carnegie Library, mais à cause de l'effet boule de neige, cette salle est devenue trop petite, et la PPG Paints Arena, qui peut accueillir près de vingt mille personnes, est trop grande. Corrie explique à la personne qui est au bout du fil qu'elle ne veut pas que Kate voie un tas de sièges vides devant elle. En l'écoutant, Holly pense qu'elle pourrait fort bien, en effet, devenir directrice de cabinet du Président un jour.

« Je vais jeter un coup d'œil au Mingo, dit Holly à Kate. Pour examiner la salle. Vous avez besoin de quelque chose ?

– Non.

– Soyez gentille de rester dans votre chambre jusqu'à mon retour. Quelques eBayers et militants anti-avortement sont déjà arrivés.

– Bien, maman », répond Kate sans lever la tête, et Holly s'aperçoit – avec une sorte de désespoir comique – que Kate fera exactement ce qu'elle lui demande.

Holly se rend au Mingo au volant de sa Chrysler et se gare à côté du Transit. Elle a annoncé sa visite et l'assistante du directeur de la programmation, Maisie Rogan, est là pour la faire entrer.

« Le patron n'est pas encore arrivé, mais je l'attends sur le coup de dix heures.

– Pas besoin de lui, dit Holly. Je veux juste jeter un coup d'œil.

– Avant que vous posiez la question, tous les employés ont reçu la photo de ce maboul de Christopher Stewart, ou la recevront dès leur arrivée.

– Parfait. Mais il y a une chose que vous devez savoir. Il se peut qu'il soit habillé en femme, avec une perruque. »

Maisie paraît inquiète.

« Dans ce cas, comment on…

– Je sais, c'est un problème. Faites au mieux. »

Un ascenseur les conduit au niveau de la scène. Maisie lui montre les installations vidéo. Impeccables. Beaucoup de caméras, peu d'angles morts. La scène, quant à elle, est jonchée d'amplis, de moniteurs, de micros et de pupitres. Holly prend des photos pour montrer à Kate tout ce qu'elle va devoir éviter. Les deux femmes descendent quelques marches côté cour pour accéder à la salle. Holly est ravie – non, enchantée – de découvrir que les spectateurs devront franchir des portiques détecteurs de métaux avant d'entrer. Maisie lui indique les différentes issues.

« Nous devrons sortir le plus discrètement possible », explique Holly. Elle n'espère pas éviter tous les eBayers, mais si Stewart est là (« le maboul », elle aime bien ce terme), elles pourront peut-être l'esquiver. « Vous avez une idée ?

– Peut-être, répond Maisie. Ça a marché avec Neil Diamond quand il s'est produit ici. »

Les deux femmes prennent l'ascenseur pour atteindre la salle de pause où une dizaine d'employés se restaurent à un buffet composé de café, de fruits, de yaourts et d'œufs durs. Sur un des murs, une pancarte rappelle : N'OUBLIEZ PAS QUE VOUS ÊTES EN CONTACT AVEC LE PUBLIC ALORS SOURIEZ ! Dessous, il y a les photos de tous les membres du personnel, qui compte non pas un, ni deux, mais trois régisseurs.

« Pourquoi autant de régisseurs ? s'étonne Holly.

– Ils se relaient. Essentiellement parce que nos spectacles ont souvent lieu à l'époque des fêtes. Tous ces gars bossent quand on présente *Casse-Noisette*. Un vrai film d'horreur : tous ces gamins qui cavalent partout, la morve au nez. Ah, ne me lancez pas sur ce sujet. Suivez-moi. »

Maisie précède Holly devant le buffet, jusque dans la petite cuisine. Là, une porte coincée entre la cuisinière et le réfrigérateur donne sur l'extrémité du parking du personnel.

« Voilà votre issue de secours », annonce-t-elle.

Holly prend des photos là encore.

« J'en parlerai à l'assistante de Kate. Vous voulez bien me rendre un service ?

– Si je peux.

– Ne dites à personne que nous allons sortir par là. »

Elle dit cela sans vraiment croire qu'elles parviendront à berner les eBayers, mais comme toujours, elle garde espoir. *Holly hope*.

4

11 : 15

Corrie est mise en attente au téléphone depuis cinq minutes, et craint d'arriver en retard à son rendez-vous avec Donald Gibson au Mingo. Elle est sur le point de raccrocher quand le directeur de la programmation du North Hills Event Center interrompt la petite musique d'attente pour confirmer (enfin !) que Kate pourra se produire mardi 3 juin à vingt heures. La salle se situe à vingt minutes du centre de Pittsburgh, elle peut accueillir dix mille personnes et le prix de la location est raisonnable.

Corrie raccroche et lève les poings au ciel en signe de victoire. Elle murmure :

« Corrie tire… et Corrie marque. »

Elle s'empresse de descendre à la salle de fitness au premier étage pour annoncer la bonne nouvelle à Kate, qui nage tôt aujourd'hui. Assise au bord du bassin, Holly tient sa serviette, tout en lisant des articles concernant l'Église de l'Authentique Christ Saint sur son iPad. Pendant que Kate, dans

son maillot rouge, enchaîne inlassablement les longueurs. Corrie l'informe qu'elle a réussi à trouver une autre salle à Pittsburgh. Kate répond par un pouce dressé, sans perdre le rythme.

« Je passe des heures au téléphone pour dégoter cette salle, et je n'ai droit qu'à un simple "Bravo" », bougonne la jeune femme.

Holly lui sourit.

« Un poète quelconque a dit : "Ils servent aussi ceux qui ne font que rester debout et attendre." Dans notre cas : celles qui passent des coups de fil et tendent les serviettes.

– Ce n'est pas "un poète quelconque". C'est de John Milton, le versificateur rebelle.

– Si vous le dites, dit Holly.

– Du nouveau au sujet de Chris Stewart ?

– Si vous voulez savoir s'il a été arrêté, j'aimerais vous répondre oui, mais non.

– Et l'autre homme ? Celui qui tue des jurés ?

– Pas des jurés, des innocents qui remplacent des jurés, dans son esprit de maboul. Et c'est Isabelle Jaynes qui s'occupe de cette affaire.

– Mais ça vous intéresse, non ? Vous avez envoyé un de vos *minions* pour enquêter. »

Holly songe à ces petites créatures jaunes de *Moi, moche et méchant*, et elle ne peut s'empêcher de rire.

« John n'est pas un *minion*, il est barman.

– Rien de nouveau de ce côté-là ?

– Hélas, non.

– Bon. On a le droit d'espérer. Je file au Mingo pour signer des papiers d'assurance. »

Holly fronce les sourcils.

« Ah bon ? Je croyais que tout ça était déjà réglé.

– Je le croyais aussi, mais il y a toujours de la paperasserie. Ça occupe soixante-dix pour cent de mon temps. Voire quatre-vingts. Il se peut que je m'arrête dans quelques boutiques en rentrant pour acheter une jupe et un jean. J'ai besoin de collants aussi.

– Soyez prudente.

– Tout ira bien », répond Corrie, et elle tend le pouce en direction de Kate.

« C’est elle que vous devez surveiller. »

5

11 : 30

Pendant que Corrie attend son Uber dans le hall de l’hôtel, Izzy Jaynes, sur le terrain de softball de Dingley Park, revêt son masque de joueuse. Elle préférerait mille fois exercer son métier de flic, mais puisqu’elle est obligée d’être ici, elle a décidé de donner tout ce qu’elle a. Notamment parce que les railleries incessantes commencent, lentement mais sûrement, à lui taper sur les nerfs.

Les pompiers ont cédé le terrain aux flics, mais ils traînent dans les gradins et s’empiffrent de hot-dogs et de tacos au poisson en lançant des vannes pour se distraire. Et comme Izzy envoie des balles molles à ses collègues masculins, à l’échauffement, la plupart de ces railleries lui sont destinées. Si certaines sont inoffensives, beaucoup sont d’un sexisme déplaisant. Certes, elle a déjà entendu tout ça (George Pill veut savoir si ses jambes montent jusqu’en haut), mais ce n’est pas plus acceptable pour autant.

À la fac, Izzy avait l’esprit de compétition, et elle l’a gardé dans la police. Elle est intelligente, mais c’est surtout cette mentalité de battante qui lui a permis, en simplement dix ans, de passer du diplôme de l’école de police, avec ses cheveux courts de débutante, à son statut actuel au sein de la brigade des inspecteurs. Elle ne possède peut-être pas les talents de déduction de Holly Gibney, elle sait bien que non, mais elle sait également qu’elle est plus douée que Tom Atta et que la plupart de ses collègues. Lew Warwick le sait lui aussi. C’est la raison pour laquelle il lui a demandé de jeter un coup d’œil à la lettre de Bill Wilson, alias Trig, alias on ne sait quoi encore.

Laissons-les croire que je lancerai de la même manière une fois le match commencé, se dit-elle. *Oui, laissons-les croire ça.*

Elle ne peut pas lancer aussi fort que Dean Miter qui, l’année dernière, a permis à l’équipe de la police d’aligner trois jeux blancs. Mais elle a sa

botte secrète : la balle tombante. Et pas question d'en faire la démonstration devant Pill et les autres Hosers.

Son téléphone vibre à deux reprises dans la poche de son short, elle l'ignore tant que tous les membres de son équipe (ceux qui sont là du moins, d'autres les rejoindront après leur service) n'ont pas eu l'occasion de frapper. Les Meurtres des Jurés de substitution sont importants, et c'est la police d'État qui gère cette affaire pour le moment. Maintenir l'ordre à Buckeye City est important également, mais ce soir le Bureau du shérif du comté est censé s'en charger. Elle s'inquiète pour Kate McKay par ailleurs, tout en faisant confiance à Holly pour la protéger.

Toutes ces choses sont importantes. Le match de ce soir ne l'était pas… mais il l'est devenu aux yeux d'Izzy. Sans doute qu'elle ne pourra pas renouveler l'exploit de Dean Miter l'an dernier, mais elle a bien l'intention de se battre pour son équipe, et pour elle. Elle compte faire ravaler leurs sarcasmes à ces « bouffeurs de fumée ». Ce soir, son métier passe au second plan.

Ce qui n'arriverait jamais avec Gibney, pense-t-elle en transportant un seau de balles vers le banc de la police. *Elle ne quitterait pas sa proie des yeux.* Et surprise-surprise : les deux appels manqués proviennent de Holly, qui lui annonce qu'elle est à la salle de fitness de l'hôtel.

« On sculpte son petit corps tout maigre ? plaisante Izzy.

– Non, je regarde ma patronne sculpter le sien. Je crois qu'elle a bientôt terminé. Alors, du nouveau ?

– Non, rien. »

Izzy espère que le sentiment de culpabilité ne s'entend pas dans sa voix. La vérité, c'est qu'elle n'a même pas vérifié auprès de Ken Larchmont, resté au poste. Ken ne participera pas au match ce soir. Il doit approcher des cent vingt kilos et il est bientôt à la retraite.

« Les flics qui assistent aux réunions n'ont rien trouvé sur Trig. Rien non plus sur Stewart. L'inspecteur Larchmont appelle les hôtels, les motels, les *B & B*. Il contrôle tout. Mais pour l'instant, nada. »

Rongée par la culpabilité, Izzy vérifie sur son téléphone que Ken ne l'a pas appelée dans l'intervalle.

Holly dit :

« Stewart se terre quelque part. Tu peux en être sûre.

– Logique.

– Tu es au stade ?

– Je plaide coupable.

– C’est pour la bonne cause, Izzy, et j’ai confiance en toi. Tu t’en tireras très bien.

– Bien me suffirait. »

Sur le terrain, quelques pompiers se font des passes, pendant que les autres s’entraînent à frapper. George Pill regarde Izzy, met les mains sur les hanches et remue le bassin d’avant en arrière en riant.

Vas-y, rigole, tête de con, se dit Izzy. *Attends un peu que je t’aie en face de moi dans ta boîte de frappeur.*

Il faut toujours faire attention à ce que l’on souhaite.

6

12 : 00

Anderson, l’assistante de Kate, arrive pile à l’heure, ce que Trig apprécie. Il s’attend à une journée très chargée, mais ce qu’il y a de bien, c’est qu’une fois tout cela terminé, il pourra se reposer dans l’obscurité éternelle. Il possède un « Dieu tel qu’il le conçoit » car le programme des AA affirmait que cela l’aiderait à rester sobre, et ça a fonctionné, mais il ne s’attend pas à aller au paradis ni en enfer. Son Dieu « tel qu’il le conçoit » est un être égoïste qui condamne les humains à l’oubli et se réserve la vie éternelle.

Il attend sa visiteuse à l’entrée de service. Il devine qu’elle ne va sans doute pas renvoyer son Uber car elle s’attend à signer juste quelques papiers, mais il a tout prévu. Il la salue d’un geste. Son autre main reste dans la poche de sa veste, qui cache une seringue remplie de deux cents milligrammes de pentobarbital.

Corrie lui répond de la même manière et Trig s’écarte pour la laisser entrer dans la petite cuisine. Dès qu’elle est passée devant lui, il la ceinture solidement, referme la porte avec son pied et plante l’aiguille dans la chair tendre à la base du cou, juste au-dessus de la clavicule. Heureusement, Corrie ne se débat pas longtemps. Elle bascule mollement vers l’avant, sur le bras de Trig. Il la traîne jusqu’au comptoir en forme de L, contre lequel il

l’appuie. Elle a les yeux ouverts, mais on n’en voit que le blanc. Elle tient debout, mais sa poitrine semble ne pas bouger.

L’a-t-il tuée ? Avec cette faible dose ? Est-ce important ? Oui, car si McKay est intelligente, elle exigera une preuve de vie. Alors, Trig la gifle. Pas de toutes ses forces. Assez fort tout de même. Corrie avale une grande bouffée d’air, accompagnée d’un cri de stupeur. Trig se saisit de l’autre seringue pour lui injecter une deuxième dose, plus faible, au moment où Corrie glisse sur le côté, jusqu’à ce que sa joue repose sur le comptoir. Elle a toujours les yeux ouverts, et on aperçoit un iris à présent ; l’autre reste invisible. Un filet de bave coule au coin de sa bouche, mais elle respire de nouveau. Ses jambes se dérobent. Trig l’aide à s’allonger sur le sol. Il décide qu’il peut la laisser là un court instant. Un *très* court instant.

Il ressort sur le parking du personnel et va taper à la vitre du chauffeur Uber.

« Finalement, elle a décidé de rester un peu plus longtemps. »

Une fois le chauffeur parti – ravi de son généreux pourboire –, Trig ouvre la portière arrière du Transit. Il peine à soulever Corrie dans ses bras. Elle est mince, mais musclée. Finalement, il la prend par les aisselles et la traîne jusqu’à l’entrée de service. Il scrute les alentours. Il n’y a personne sur le parking de derrière, inondé de soleil. Ou peut-être le fantôme de son père. Une plaisanterie qui n’en est pas une.

« Va te faire foutre, papa. Je ne tremble pas. »

Il prend deux profondes inspirations, se motive, et hisse Corrie à l’arrière du fourgon. Sa tête ballante heurte le plancher et bascule sur le côté. Elle émet une sorte de grognement étonné, et se met à ronfler.

À l’intérieur du Transit, tout est prêt. Trig fait rouler la jeune femme sur le flanc – au cas où elle vomirait – et ligote ses chevilles avec du gaffer qu’il sort d’un sac Giant Eagle réutilisable. Ensuite, il lui met les mains dans le dos et les attache en enroulant de longues bandes d’épais ruban adhésif autour de sa taille. Solidement. Il aimerait la bâillonner pour l’empêcher de hurler si elle se réveille, mais elle risque de mourir étouffée si elle vomit, et d’après Internet, cela peut arriver après une injection de pento.

Il sue comme un porc.

À peine a-t-il claqué la portière du fourgon qu’une *autre* voiture apparaît : une Lincoln noire portant la mention GC PLAZA HOTEL sur le pare-

soleil baissé. En descend Sista Bessie, aussi imposante qu'un cuirassé dans son caftan en madras. Elle est accompagnée d'une autre femme, maigre comme un clou.

« Ah, voilà le patron de la salle, dit Sista Bessie à sa compagne filiforme. J'ai oublié votre nom, monsieur. »

Il a failli répondre Trig.

« Donald Gibson, miss Brady. » Il se tourne vers la femme maigrelette : « Directeur de la programmation. »

Et si elle se réveille ? Si elle se réveille et se met à hurler ?

« On vient juste essayer quelques tenues de scène, pour voir si elles me vont encore, explique Sista Bessie. J'ai pris un ou deux kilos depuis le début des répétitions.

– Dis plutôt cinq, rétorque la femme maigrelette, dont les cheveux blancs comme neige à la coupe afro ressemblent à des aigrettes de pissenlit. Dès que tu recommences à chanter, tu te rues sur la bouffe.

– Je vous présente Alberta Wing, ma costumière et habilleuse, dit Sista. Inutile de préciser qu'elle n'a pas sa langue dans sa poche.

– Je dis ce que je pense. »

Trig leur sourit poliment, en pensant : *Entrez entrez* ENTREZ BORDEL *!*

La voiture de l'hôtel repart, mais Sista Bessie s'écrie :

« Attendez ! Attendez ! »

Le chauffeur a fermé toutes les vitres afin de profiter de la climatisation, mais Sista Bessie a du coffre et il l'entend. Les feux stop s'allument, puis les feux de recul. La vitre du chauffeur descend. Sista sort de son sac à main un portefeuille joufflu, dont elle extirpe un billet.

« Pour le dérangement.

– Oh, madame, ce n'est pas nécessaire. Cela fait partie des prestations…

– J'insiste », dit Sista en tendant le billet.

« Il fait sacrément chaud, hein ? » dit Alberta Wing à Trig.

Est-elle réveillée ? Est-ce qu'elle nous entend ?

« Comme vous dites.

– Un temps pareil, c'est effrayant. Y a pas d'autre mot. Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur Gibson ?

– Je suis d'accord. »

Elle hoche la tête.

« Oui. Vous transpirez méchamment. »

La Lincoln noire repart sans bruit. Sista Bessie revient.

« C'est gentil de votre part de nous attendre à la porte, dit-elle. Je crois que je vais rester une bonne partie de l'après-midi. »

Est-ce un bruit sourd qu'il a entendu à l'intérieur du fourgon ? Ou un effet de son imagination ? Trig a gardé un souvenir vivace du *Cœur révélateur*, dans lequel le bruit provenait de sous le parquet. *Comme une montre enveloppée dans du coton*, écrivait Poe. Comment peut-il se remémorer cette histoire qu'il a lue au lycée ? Et pourquoi à cet instant ?

Parce que tous mes plans peuvent tomber à l'eau à cause d'un cri dans cette camionnette. Comme une fusée SpaceX d'un milliard de dollars qui explose au décollage.

« Peut-être même que je vais faire une sieste, ajoute Sista. La loge est superbe. Avec un grand canapé. J'ai dormi dans de sacrés taudis à l'époque.

– Mon Dieu, oui, dit Alberta Wing. Tu te souviens du Wild Bill à Memphis ?

– Oh, cet endroit ! s'esclaffe Sista. Pendant que je chantais, un type assis au premier rang a vomi sur ses genoux toutes ses bières de la soirée. »

Oui, c'est bien un bruit sourd. Il en est persuadé.

« Entrons à l'abri du soleil, mesdames. » Trig les précède dans la cuisine et aperçoit un des mocassins de Corrie sur le lino. D'un coup de pied, il l'expédie dans l'ombre de la porte.

« Vous savez comment prendre l'ascenseur jusqu'au deux, miss Brady ?

– Oh, oui, je connais le chemin. Deux choses essentielles dans le show-business : pouvoir se repérer dans la salle où on chante et ne jamais perdre de vue son sac à main. Viens, Albie, c'est après cette petite cafète.

– J'ai une course à faire à l'autre bout de la ville, dit Trig. Ne laissez personne voler l'argenterie pendant mon absence. »

Sista Bessie rit. Pas Alberta Wing. Bien qu'il ait la tête ailleurs, Trig se dit que cette femme ne doit pas rire souvent. Mais quelle importance ? La seule chose qui compte, c'est qu'elles lèvent le camp. Et lui fichent la paix.

En ressortant sur le parking, il entend des cris à l'arrière du fourgon. Il ouvre une des portes et voit l'enquiquineuse rouler sur elle-même, d'un côté à l'autre, pour essayer de se libérer. Comme il le craignait, elle a vomi. Elle en a sur la joue et dans les cheveux.

Trig monte dans le Transit, referme la portière et plonge la main dans une taie d'oreiller, dont il sort le Taurus calibre 22. Il appuie le canon sur la

poitrine de la jeune femme.

« Je peux te faire taire en une fraction de seconde. Personne n'entendra le coup de feu. C'est ce que tu veux ? »

Corrie se fige, les yeux écarquillés, remplis de larmes.

« Qu'est-ce que vous voulez ? bredouille-t-elle.

– Tu peux rester en vie », répond-il, ce qui est un mensonge. « Mais pour cela, tu dois te tenir tranquille. »

Il glisse le pistolet dans la poche de sa veste et arrache un morceau de ruban adhésif du rouleau.

Comprenant ce qu'il a l'intention de faire, Corrie tourne la tête de l'autre côté.

« Non ! Par pitié ! J'ai le nez bouché après avoir vomi ! Si vous me mettez du scotch sur la bouche, je vais étouffer ! »

Il sort la seringue (il en a d'autres, remplies, dans le tiroir de son bureau). Il la tient dans une main, le gaffer dans l'autre.

« Qu'est-ce que tu préfères ? Toujours si tu veux continuer à vivre, évidemment. »

Et si Sista Bessie ressort pendant qu'il s'occupe de cette enquiquineuse ? Supposons qu'elle veuille quelque chose ? Les stars veulent *toujours* quelque chose. Une bouteille d'eau, des fruits frais, des M&Ms, une putain de *masseuse*[1].

Corrie désigne le ruban adhésif d'un mouvement de tête.

« Faites un trou dedans avant. »

Sans savoir pourquoi il lui a laissé le choix (même si, pour une raison obscure, il s'en réjouit), il perce un trou dans le gaffer avec l'aiguille de la seringue, avant de l'appliquer sur la bouche de Corrie. C'est alors qu'il s'aperçoit qu'il a oublié quelque chose.

« Écoute-moi. Tu m'écoutes ? »

Il faut penser à tellement de choses !

Ça ne marchera jamais. C'est de la folie. Je suis fou. Papa se moquerait de moi. Il rirait et il me filerait un grand coup sur la tête. « Partie », avait-il dit. À la patinoire Holman, il lui avait dit ça, durant une des interruptions de dix-huit minutes.

« Quand il a dit ça, j'ai su, confie-t-il à Corrie. C'était dans sa voix. »

Elle le regarde simplement, les yeux exorbités, mouillés de larmes. Elle ne sait pas de quoi il parle. Lui non plus.

Se dit-il.

« Mais peu importe. J'ai besoin de connaître le code de ton téléphone. Je vais réciter tous les chiffres de zéro à neuf. Chaque fois que je dis le bon chiffre, tu hoches la tête. Compris ? »

Elle hoche la tête.

« Si tu me donnes un mauvais code, tu seras punie. C'est compris ça aussi ? »

Évidemment.

Tu n'aurais pas dû faire ça ici, imbécile, dit son père. *Tu aurais dû attendre. Et si cette chanteuse noire veut que tu ailles lui chercher un sandwich ou une bière ?*

Trop tard à présent. Il prend un stylo, récite les chiffres de zéro à neuf et, un par un, il note les quatre chiffres du code.

7

12 : 20

Holly estime qu'elle peut enfin faire un saut chez elle. Corrie est partie au Mingo, avant de s'offrir une séance de shopping. Kate est dans sa suite ; elle donne une interview à CNN, en Zoom, et elle doit visionner l'enregistrement d'un échange verbal en vue de sa participation à *The Five* sur Fox News.

En règle générale, Holly n'est pas fan de musique country, mais elle est tombée par hasard sur une chanson d'Alan Jackson qui lui a tellement plu qu'elle l'a téléchargée sur son téléphone et sa tablette. La chanson s'appelle « Little Bitty » – « Riquiqui » –, et elle peut *s'identifier* (comme ils disent certainement dans le programme des AA de John Ackerly). Son appartement est une illustration de cette chanson : lave-linge riquiqui, sèche-linge riquiqui, cuisinière riquiqui, sur laquelle elle fait réchauffer de la soupe de tomate, table riquiqui sur laquelle elle la mange avec des toasts au fromage grillé.

Elle a apporté ses affaires sales dans un sac de l'hôtel, mais elle n'est pas tranquille, elle pense à sa mission envers Kate, et elle ne veut pas prendre le temps de laver son linge et de le faire sécher. Rien ne peut arriver à sa patronne tant qu'elle reste dans sa suite, mais admettons que lui prenne l'envie de sortir ? Pour aller provoquer les militants anti-avortement rassemblés de l'autre côté de la rue ? C'est bien son genre. Confrontée à ce scénario, Holly est hantée par les visages de David Gunn, de John Britton et de George Tiller, trois médecins abattus pour avoir offert le service que Kate n'a cessé de défendre au cours de sa tournée.

Elle pensait que se retrouver chez elle – un appartement riquiqui pour une détective privée riquiqui – lui apporterait un peu de cette sérénité absente de sa vie depuis qu'elle a bêtement accepté d'être la garde du corps de Kate McKay. Eh bien, non. Quelque chose la tracasse, sans qu'elle puisse dire quoi. Ce doit être lié à sa visite au Mingo la veille, mais chaque fois qu'elle essaie de mettre le doigt dessus, elle repense uniquement à la joie qu'elle a ressentie en voyant Barbara chanter et danser sur scène. Comme si la jeune femme faisait pour elle une chose que Holly ne pouvait pas faire, par timidité et manque d'assurance.

Elle mange sa soupe. Grignote son toast au fromage. Essaie de déterminer ce qui lui a échappé. Elle se dit que c'est sans importance, et que, quand elle aura enfin la réponse, celle-ci lui semblera insignifiante – riquiqui, en quelque sorte –, mais elle n'y croit pas. Il s'est passé quelque chose au Mingo, une chose qu'elle aurait dû remarquer et qu'elle a laissée filer. Une chose qu'elle a vue ? Entendue ? Les deux ? Rien à faire, ça ne vient pas. Elle ne se souvient que de son émotion intense en voyant sa jeune amie poétesse exécuter la chorégraphie pendant que Sista Bessie chantait « Land of 1 000 Dances ».

Finalement, elle jette la moitié de son toast au fromage grillé dans la poubelle, rince son bol et le met dans le lave-vaisselle riquiqui, reprend son sac de linge sale et retourne à l'hôtel. Elle le confiera au service blanchisserie.

Et ajoutera la note à ses frais.

8

12 : 45

Chrissy s’est assoupie derrière le snack-bar quand la serrure de la porte d’entrée de la patinoire s’ouvre dans un déclic. Aussitôt réveillée, elle serre la crosse de son pistolet dans sa main. C’est la police, elle en est persuadée, et il s’en faut de peu qu’elle se redresse, prête à en découdre, mais un instinct lui ordonne de demeurer cachée. À genoux, tenant le .32 à deux mains, tous les muscles aux aguets, tous les sens tendus vers la porte qui s’ouvre. Elle entend des grognements d’effort, et un bruit de pas traînants. Et des sortes de sons inarticulés. Des cris, suppose Chrissy. Des hurlements même. Mais étouffés.

« Avance, nom d’un chien. *Avance*, dit un homme. Aide-moi. Fais de ton mieux. »

Ils traversent le hall. Chrissy rampe jusqu’au bout du snack-bar et risque un regard au coin, prête à tirer si l’homme la voit. Mais les nouveaux venus lui tournent le dos. Un homme tient une fille ou une jeune femme par la taille. Elle a les mains attachées dans le dos avec ce qui ressemble à du gros scotch. Ses chevilles sont entravées de la même manière et elle a perdu une chaussure. Bien que l’homme supporte le maximum de son poids, elle avance par petits bonds en titubant comme une ivrogne. Ils pénètrent dans la patinoire proprement dite.

Chrissy ôte ses chaussures et court sur la pointe des pieds jusqu’à la porte centrale pour voir ce qui se passe dans la patinoire. Elle aurait pu rester là, totalement exposée, sans être vue. L’homme guide lentement et patiemment sa prisonnière entre les planches entrecroisées jusqu’à ce qui était autrefois la « prison » pour les joueurs sanctionnés. Il l’assoit sur le banc, sort de sa poche un rouleau de ruban adhésif et entreprend de l’attacher à un poteau métallique, par le cou et les tibias.

Chrissy envisage de l’abattre au moment où il ressortira, car il s’agit bien évidemment de celui qui a assassiné la fille qu’elle a découverte. Il n’a pas encore tué la nouvelle – peut-être va-t-il la violer et lui infliger des sévices avant –, mais Chrissy est persuadée qu’il en a l’intention.

Soudain, la prisonnière tourne la tête et Chrissy la voit enfin de face. Elle la reconnaît immédiatement, malgré le ruban adhésif qui masque sa bouche. C’est Corrine Anderson, l’assistante de Kate McKay. Corrie l’a vue elle aussi. Ses yeux s’écarquillent. Chrissy recule avant que l’homme suive le

regard de sa victime – espère-t-elle – et elle retourne se cacher derrière le snack-bar à pas de loup.

L'a-t-il vue ? Elle l'ignore. Si oui, elle sera obligée de le tuer, ce qu'elle n'a plus envie de faire, sauf en cas d'absolue nécessité.

L'homme revient enfin, sautant d'une planche à l'autre. Elle entend le frottement de ses chaussures sur le sol poussiéreux du hall. Elle attend en tenant son pistolet à deux mains.

Guette son ombre, se dit-elle, mais le hall est plongé dans la pénombre, et il n'y aura peut-être pas d'ombre. *Tends l'oreille, alors. Écoute.*

Les raclements de pas ne s'approchent pas du snack-bar, ils ne s'arrêtent pas non plus. Au lieu de cela, l'homme retourne vers la porte à double battant. L'espace d'un instant, le hall s'éclaire quand il sort, puis la pénombre reprend ses droits. Il se produit un bruit métallique lorsqu'il se sert du boîtier pour actionner la serrure. Aux aguets, Chrissy entend un moteur démarrer, puis s'éloigner.

L'homme est parti.

9

12 : 55

Les clients ne se bousculent pas au Happy le midi car il n'y a pas de juke-box, pas de télé au-dessus du bar qui diffuse du sport et ils ne servent à manger que des cacahuètes et des chips, jusqu'au soir. Où il n'y a que des hot-dogs. John Ackerly profite de ce moment de calme pour charger des verres dans le lave-vaisselle quand son téléphone sonne.

« John ? »

C'est la voix d'un vieil homme qui a passé la majeure partie de sa vie à fumer deux paquets de cigarettes par jour. Il y a un juke-box à l'endroit d'où il appelle. John entend Bonnie Tyler parler au monde entier de l'éclipse totale de son cœur.

« Lui-même. À qui ai-je l'honneur ?

– Robbie ! Robbie M… La réunion à Upsala. Je suis au Sober Club à Breezy Point. J'ai emprunté le téléphone de Billy Top. Tu connais Billy Top ?

– Je l’ai croisé dans des réunions. Une coupe en brosse. Il vend des bagnoles.

– C’est bien lui. Billy Top. »

Un type genre homme d’affaires marche jusqu’au comptoir désert, ventre en avant. Il a les yeux rougis et le teint livide. John flaire les ennuis. M. Businessman réclame un scotch en braillant. Sans glace. John le sert d’un geste expérimenté.

« Qu’est-ce que je peux faire pour toi, Robbie ?

– Je me souviens toujours pas du nom que ce type a utilisé deux ou trois fois à la place de Trig, mais je me souviens d’un truc qu’il a dit pendant cette réunion à Upsala. Ça doit remonter à plus d’un an, mais ça m’est resté dans un coin de la tête parce que c’était super marrant. Tout le monde a rigolé. »

M. Businessman vide son verre d’un trait et en réclame un autre. John est fin psychologue – ça fait partie des techniques de survie pour un barman –, et outre le fait que ce type est synonyme d’ennuis (ou pour cette raison peut-être), il a également la tête de quelqu’un qui vient de recevoir une mauvaise nouvelle. *Je vais le foutre à la porte sur le coup de quinze heures*, se dit John, mais comme le type est encore relativement sobre, il lui sert un autre verre, en lui conseillant de lever le pied.

« Quoi ? fait Robbie.

– Je parlais à quelqu’un d’autre. Alors, qu’a dit de si amusant ce John ou ce Ron ?

– Il a dit : “Vous avez déjà essayé de trouver quelqu’un pour ramasser de la merde d’éléphant à dix heures du matin ?” La rigolade.

– Merci, Robbie. » *Pour rien*, songe John. « Si son nom te revient, appelle-moi.

– OK. Et si ton pote récupère son fric, garde-moi quelques biffetons.

– Je ne… »

À cet instant, M. Businessman lève son verre, prend son élan et le balance dans le miroir derrière le bar, qui vole en éclats et fait dégringoler plusieurs bouteilles d’alcool – rien que des alcools chers – alignées sur les étagères. Après quoi, il éclate en sanglots et enfouit son visage dans ses mains.

« Faut que je te laisse, Robbie. Ça chauffe à OK Corral.

– Qu’est-ce que… »

John coupe la communication et appelle la police. M. Businessman colle sa joue contre le comptoir et continue à sangloter. John sort de derrière son bar pour poser la main sur son épaule.

« Ça passera, mon vieux. »

10

Au Sober Club de Breezy Point, Bonnie Tyler a cédé la place à Chrissie Hynde, qui parle de la vie de bagnard. Billy Top tend la main pour récupérer son téléphone. Robbie le lui rend.

« Ce type ne s'appelait pas Ron ni John, dit-il. C'était Don. Ça vient de me revenir. Comme ça, d'un coup.

– C'est toujours pareil, dès que t'arrêtes de penser à un truc, dit Billy Top. Ça remonte à la surface. Une partie de box hockey ?

– Vendu », répond Robbie, et cinq minutes plus tard, il a oublié le type qui avait besoin de faire nettoyer de la merde d'éléphant à dix heures du matin.

Chapitre 21

1

13 : 00

Quelqu’un marche vers Corrie en enjambant prudemment les planches qui s’entrecroisent sur le sol en béton. Elle tourne la tête autant que le lui permet le ruban adhésif, autrement dit à peine. Elle n’étouffe pas vraiment, mais elle a l’impression de respirer à travers un tube. Et cela accentue affreusement la migraine due à la substance avec laquelle Gibson l’a droguée. Elle n’arrive pas à croire ce qui lui arrive. Tout s’est passé si vite.

C’est une femme brune en tailleur-pantalon. À cause de la pénombre qui règne dans la patinoire, Corrie ne distingue pas son visage tout d’abord… Mais quand elle parle, elle reconnaît cette voix grave, légèrement enrouée. Elle l’a déjà entendue, à Reno. Une voix qui lui disait qu’une femme « ne devait pas prendre l’ascendant sur l’homme ». *Première épître à Timothée, salope.*

« Bonjour, Corrie Anderson. Cette fois, je sais qui tu es. Et je parie que tu sais qui je suis. »

Oui, elle le sait. Christopher Stewart.

Il pose un genou à terre devant la « prison » et observe Corrie comme un scientifique examinerait un cobaye qui sera bientôt sacrifié au nom de l’intérêt général. Et c’est exactement l’impression qu’éprouve Corrie. Mais un sentiment d’irréalité nimbe sa terreur. Elle pourrait presque croire qu’elle est en train de faire un cauchemar affreusement précis, car comment imaginer qu’après avoir été droguée et enlevée par un fou, elle se retrouve confrontée à un autre ?

« Il ne t’a pas tuée, dit l’homme à la perruque. Il a tué l’autre, mais pas toi. »

Stewart se retourne à moitié, tendant la main à la manière d'un animateur de jeu télévisé qui présente le gros lot du jour. Corrie aperçoit une forme allongée sur les planches, au centre de ce qui était autrefois une patinoire. Une forme en voie de décomposition. Elle comprend alors, avec une terreur grandissante, qu'il s'agit d'un cadavre, et que cette odeur pestilentielle n'est pas juste une émanation de la drogue que lui a injectée ce cinglé.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Stewart dit :

« Cette pauvre fille commence à puer, hein ? Je l'ai sentie de dehors. »

Par pitié, laissez-moi partir. Ce n'est pas moi qui vous intéresse, essaie de dire Corrie, mais évidemment, rien ne sort par le trou pratiqué dans le ruban adhésif, hormis quelques sons étouffés qui ne ressemblent pas à des mots.

« Il a tué l'autre, mais pas toi, répète Stewart. Et je crois savoir pourquoi. »

Malgré son atroce migraine et encore groggy à cause de l'injection, Corrie croit connaître la réponse elle aussi. Stewart la formule à voix haute pour tous les deux :

« Tu sers d'appât. »

2

13 : 15

Trig regagne le Mingo à bord du Transit, qu'il gare devant l'entrée de service en marche arrière. Il entre dans la petite cuisine, aperçoit la chaussure de Corrie et la fourre au fond de la poubelle. Elle n'en aura plus besoin.

Il emprunte l'escalier, de peur que la chanteuse noire et son habilleuse entendent l'ascenseur, comprennent qu'il est de retour et viennent lui casser les pieds en réclamant ceci ou cela. Il a des choses à faire lui aussi, un plan à exécuter. Un plan insensé, évidemment. Il le sait. Il a lu quelque part que les probabilités de gagner deux dollars avec un ticket à gratter à un dollar étaient d'une sur quatre. Les chances de réussite de son plan sont beaucoup moins élevées. Pas nulles, la nature humaine étant ce qu'elle est, mais faibles. Une sur quinze peut-être.

Tant pis, j'en aurai quand même quelques-uns. Si j'ai réussi à convaincre un jury hésitant de la culpabilité d'Alan Duffrey, je peux en éliminer au moins quelques-uns.

« J'étais convaincu qu'il était coupable, dit-il à voix haute en atteignant le haut des marches. *Convaincu*. »

Mais il n'était pas le seul fautif. Les autres auraient dû avoir le courage de leurs convictions. Sans trembler.

Lowry qui disait : « Revotons, je perds des clients à la boutique. » Et cette fois, il avait voté coupable finalement. Restait Bunny. Comment ai-je procédé ? Comment ai-je réussi à la convaincre ?

« J'ai imité mon père. C'était facile. »

Il entend les femmes rire au deuxième étage, Sista Bessie et la maigrelette, Alberta Machin-chose. Il entre dans son bureau. Tapote la poche de sa veste pour s'assurer qu'il a le portable de Corrie. Il a un appel à passer, mais plus tard. Dans l'immédiat, il fait apparaître sur son ordinateur les numéros de téléphone des musiciens et de l'encadrement de Sista. Le nom et le numéro de Barbara Robinson ont été ajoutés récemment, mais comme disait son père : mieux vaut tard que jamais.

Trig prend le cheval en céramique. Il le caresse. C'est une sorte de porte-bonheur. Son père lui avait expliqué que Trigger était un palomino. Des chevaux très chers. Il lui avait dit aussi que Roy Rogers avait fait empailler Trigger quand il était mort, ce qui était plutôt triste, mais peu importe.

Trig appelle Barbara, qui répond dès la deuxième sonnerie. Il entend en fond sonore le *ting* caractéristique des balles frappées par des battes métalliques. Il en déduit qu'elle passe son jour de congé à Dingley Park.

Trig a envisagé, et rejeté, une demi-douzaine de prétextes pour faire revenir Barbara Robinson au Mingo, avant de comprendre qu'il n'en avait pas besoin, pas véritablement. Il suffit que la situation paraisse relativement grave.

« Bonjour, mademoiselle Robinson. C'est Don Gibson, le directeur de la programmation du Mingo.

– Oui, bonjour. Que puis-je faire pour vous ?

– Eh bien… Mlle Brady vous demande. Elle est ici, au Mingo.

– Que veut-elle ? »

Les bruits du stade faiblissent. La fille s'est éloignée et elle a pris un ton plus sérieux. Parfait.

« Je ne sais pas. Elle refuse de me le dire. Elle est dans sa loge, et j'ai cru l'entendre pleurer.

– J'arrive dès que possible, dit Barbara.

– Merci. Je crois que c'est préférable. Je vous attendrai à l'entrée de service pour vous ouvrir les portes. »

Un jeu d'enfant.

Il coupe la communication, ouvre le tiroir de son bureau et en sort une mince trousse en cuir. Elle contient six seringues hypodermiques remplies de pentobarbital. Il ne pense pas avoir besoin des six, mais mieux vaut prévenir que guérir. Il prend une des seringues, dont l'aiguille est protégée par un capuchon, et glisse la trousse dans sa poche.

3

13 : 35

Holly entre dans le hall du Garden City Plaza Hotel après s'être frayé un chemin au milieu de la foule massée devant : des fans de Sista Bessie, des fans de Kate et des personnes qui haïssent Kate. Personne ne fait attention à elle, et c'est très bien ainsi.

Elle est arrivée au milieu du hall quand son portable sonne. C'est John Ackerly.

« Salut, Holly, comment ça va ?

– Bien. Et toi ?

– Matinée très animée au Happy.

– Que s'est-il passé ?

– Un problème avec un poivrot énervé. Il a causé quelques dégâts. Dans le bar, pas à moi. Les flics l'ont emmené.

– Oh, désolée.

– Ce n'est pas la première fois, et ça ne sera pas la dernière. En fait, je t'appelle parce que j'ai parlé avec un vieux bonhomme prénommé Robbie hier soir dans une réunion, et encore ce matin, avant que ça parte en vrille ici. Il m'a dit que le gars que tu cherches…

– C'est *Izzy* qui le cherche. »

John rit.

« À d’autres ! Je te connais bien : dès que tu es lancée, tu ne t’arrêtes plus. »

Holly ne le contredit pas.

« Continue.

– Robbie s’est souvenu d’un truc qu’avait dit ce type. “Essayez donc de trouver quelqu’un pour nettoyer de la merde d’éléphant à dix heures du matin.” Un truc dans le genre. C’était pendant une réunion, et tout le monde a éclaté de rire. Ça t’évoque quelque chose ?

– Non. »

Mais cela lui rappelle sa visite à l’auditorium la veille au soir. Pourquoi ? Elle l’ignore. Elle se revoit sur le parking du personnel, au volant de son paquebot Chrysler, attendue par le tour manager de Sista Bessie et le directeur de la programmation du Mingo.

L’espace d’un instant, elle touche du bout des doigts ce qui lui échappe, mais avant qu’elle puisse s’en saisir, elle repense à sa joie de voir Barbara chanter et danser sur scène pendant que le groupe groovait derrière… Et plus rien.

« Bon, je te répète ce que j’ai appris, dit John. C’est tout ce que je peux faire. Je finis tôt aujourd’hui, j’ai rendez-vous avec Jerome. On conduit Sista Bessie à l’hôtel. Ne m’en veux pas si je fréquente des stars.

– Je vais essayer.

– Jerome va l’escorter jusqu’à Dingley Park. Il joue les gardes du corps.

– Il y a des gardes du corps partout, dit Holly. Nous sommes très demandés.

– Mais personne n’est obligé de nettoyer de la merde d’éléphant », dit John, et une fois de plus, Holly s’approche de la réponse… qui lui échappe de nouveau. *Laisse faire le temps,* se dit-elle, *ça finira par remonter à la surface.*

N’est-ce pas ce qu’on dit à propos des noyés ?

4

13 : 50

Pour Trig, cela ressemble à la deuxième représentation de la même pièce. Celle-ci se déroule un peu mieux, comme souvent avec les deuxièmes représentations. Barbara arrive dans un Uber, qu'elle renvoie aussitôt, ce qui règle le problème. D'un pas rapide, elle marche jusqu'à l'entrée de service, lui adresse un petit sourire et se précipite à l'intérieur. Trig la saisit par la taille et lui plante la seringue dans le cou : encore une impression de déjà-vu. La jeune femme se débat, puis perd connaissance.

Il la dépose à l'arrière du Transit et la ligote comme il a ligoté Corrie, mais cette fois, il l'attache également à un montant latéral, avec du gaffer, pour l'empêcher de rouler sur le côté et de donner des coups de pied dans la carrosserie quand elle reviendra à elle, pour essayer d'attirer l'attention. Il balance son sac à main dans le grand sac Giant Eagle, avec le téléphone de Corrie, d'autres rouleaux de gros ruban adhésif et un bidon d'allume-barbecue liquide Kingsford.

Il entend son père dire : *C'est en forgeant qu'on devient forgeron.* C'était surtout quand ils se faisaient face dans l'allée de la maison, chacun avec une crosse de hockey à la main. Son père le visait avec le palet, et lui assénait un bon coup de crosse sur le bras s'il faisait mine de reculer.

C'est en forgeant…

Et puis : *Partie, tu n'as pas besoin d'en savoir plus.*

« Mais je *savais* », dit Trig.

La jeune femme bat des paupières, sans ouvrir les yeux. Ses narines sont encombrées, mais sa respiration régulière. Trig prend la direction de la patinoire Holman.

Deux de moins, encore deux.

Les pièces de résistance.

5

13 : 55

Holly vient de télécharger un article sur son ordinateur portable quand on frappe à la porte de sa chambre, tout doucement. C'est Kate.

« Pas de conférence de presse cet après-midi. Je fourbis mes armes pour ce soir. Qu'est-ce que vous faites ?

– Des recherches sur Christopher Stewart. Et son Église. Ça pourrait être utile.

– Le passé qui éclaire le présent ? C'est ça ?

– Oui, en quelque sorte. Vous avez besoin de moi ?

– Non. Je vais accrocher la pancarte NE PAS DÉRANGER sur ma porte et m'offrir une sieste réparatrice. Corrie est partie faire du shopping. La pauvre a bien besoin de s'offrir une pause. Elle se casse le cul pour moi. »

Holly n'aurait pas formulé la chose de cette façon, mais c'est l'idée.

« Vous voulez que je vienne vous réveiller ?

– Pas la peine, je vais régler mon téléphone. » Elle se penche au-dessus de l'épaule de Holly pour regarder l'écran de l'ordinateur. « C'est eux ? L'Église de Jésus à Cent pour Cent ou je ne sais quoi ?

– Oui. C'est un article du *Lakeland Times*, de Minocqua, dans le Wisconsin. »

Le gros titre indique : UNE ÉGLISE DE BARABOO JUNCTION ORGANISE DES VEILLÉES DE PRIÈRE DEVANT LA CLINIQUE NORMA KLEINFELD. La photo qui illustre l'article montre une vingtaine de personnes agenouillées sous la pluie. Derrière elles, sur le trottoir, des pancartes avec des photos de fœtus ensanglantés, et des slogans du genre : JE VOULAIS JUSTE VIVRE ou POURQUOI M'AVEZ-VOUS TUÉ ?

Holly tapote l'écran avec son index.

« Voici Christopher Stewart, votre *stalker*. L'homme à côté de lui est celui à qui j'ai parlé au téléphone pendant que vous étiez dans la piscine : Andrew Fallowes. Je ne peux pas affirmer avec certitude qu'il a remonté Stewart comme un jouet mécanique, mais je pense que c'est le cas. »

En se retournant, elle est surprise de voir des larmes dans les yeux de Kate.

« Personne n'a envie de tuer des bébés, dit-elle d'une voix enrouée et mal assurée. Quand on est sain d'esprit, en tout cas.

– Vous êtes certaine de ne pas vouloir interrompre votre tournée, le temps que Stewart soit mis hors d'état de nuire ? »

Kate secoue la tête.

« On continue. » Elle essuie ses larmes d'un petit geste furieux. « Et vous n'avez rien vu.

– Quoi donc ? »

Kate sourit et pince affectueusement l'épaule de Holly.

« Voilà la bonne attitude. Continuez comme ça. Je serai réveillée sur le coup de seize heures trente. Dix-sept heures au plus tard.

– Très bien. »

Holly reporte son attention sur son ordinateur. *Le passé pour éclairer le présent*. Elle aime bien cette idée.

« Holly ? »

Elle se retourne. Kate s'est arrêtée sur le seuil.

« Ce n'est pas facile d'être la méchante. La chienne de garde. Vous le savez ?

– Oui », dit Holly.

Kate sort.

6

14 : 15

L'homme à la veste sport revient. Il amène une autre proie, jeune elle aussi et à moitié inconsciente.

Chrissy attend qu'il soit dans l'enceinte de la patinoire pour retourner se poster sur le seuil. C'est dangereux, elle le sait, mais il faut absolument qu'elle voie. Elle regarde l'homme à la veste sport attacher sa nouvelle proie à l'autre poteau de la « prison ». Après quoi, il photographie Corrie Anderson avec un téléphone, et la nouvelle arrivante avec un autre. Quand il se redresse et glisse les deux portables dans sa poche en disant quelque chose à la nouvelle, Chrissy s'empresse de regagner sa cachette derrière le snack-bar.

Une fois certaine que l'homme est reparti, Chrissy retourne dans la patinoire et met un genou à terre devant la nouvelle.

« Je n'ai rien contre toi, dit-elle. Je veux que tu le saches. »

La jeune femme est bâillonnée avec du ruban adhésif, mais le message dans ses yeux est clair : *Libérez-moi, alors !*

« Je ne peux pas te libérer. Pas maintenant. Plus tard, peut-être. » Elle répète : « Je n'ai rien contre toi » et retourne dans le hall pour attendre celle qui l'intéresse.

Celle que Dieu va lui livrer, par l’intermédiaire de l’homme à la veste sport. Elle en est certaine.

Les deux prisonnières ne peuvent même pas se regarder car le gaffer est trop serré autour de leur cou. Mais Barbara peut appuyer son épaule contre celle de l’autre femme. Et celle-ci en fait autant. Maigre réconfort… mais c’est mieux que rien.

7

14 : 30

Trig vient à peine de regagner son bureau à l’auditorium que la femme noire maigrelette, Alberta Machin-chose, frappe brièvement à la porte et entre sans y avoir été invitée. Elle tient une robe à paillettes sur son bras.

« Betty fait la sieste. Elle vous demande de la réveiller à seize heures trente. Je dois retourner à l’hôtel pour agrandir cette robe. Elle est devenue tellement grosse.

– Vous voulez que j’appelle un…

– Un taxi ? J’en ai déjà un qui doit m’attendre. Il a intérêt car le temps presse. Seize heures trente, n’oubliez pas. »

En temps normal, Trig serait furieux d’être traité comme un larbin, surtout par quelqu’un qui est aussi un larbin. Mais cet après-midi, il s’en fiche. Il a trop de choses à faire, trop de fers au feu.

Et si elles réussissent à se libérer, d’une manière ou d’une autre ?

Non, c’est idiot. Ce genre de trucs, ça n’arrive que dans les séries télé. Il les a ligotées comme des rôtis.

« C’est le jour des courses ? » demande la Noire maigrelette.

Son sourire de crocodile dévoile un grand nombre de dents blanches.

« Hein ?

– Je vous demande si c’est le jour des courses. »

Elle montre quelque chose à côté du bureau et Trig s’aperçoit qu’il a rapporté le grand sac Giant Eagle. Sans s’en apercevoir.

« Oh… non. C’est juste quelques affaires. Personnelles.

– Quelques affaires *légères* ? » Le sourire de crocodile réapparaît et elle remue les sourcils à la manière de Groucho Marx. Qu’insinue-t-elle ? Il

n’en a aucune idée. Le sourire s’éteint comme une enseigne. « Je vous taquine. N’oubliez pas ma Betty.

– Promis. »

La femme ressort. Trig entend les grincements de l’ascenseur qui redescend. Sista Bessie roupille dans sa loge. Bien. Très bien. Il va la réveiller, oui. Elle va avoir droit au réveil de sa vie. Il pourrait passer à l’acte immédiatement, l’auditorium est désert, personne n’entendrait la détonation, mais il faut qu’elle interprète l’hymne national. Ce sera son chant du cygne. Les panneaux d’affichage doivent changer à 19 : 17, pendant que le match se déroule à Dingley Park et qu’ici, au Mingo, la foule se demande où diable est passée Kate.

En un curieux écho aux paroles de Chrissy Stewart, Trig dit :

« Je n’ai rien contre vous. Vous n’êtes que… » Quoi donc ? Que sont-elles ? Il cherche les mots appropriés. « Des remplaçantes. Des proxys. Des *substituts*. »

Les meurtres doivent avoir lieu à la patinoire Holman, car c’est là que son père lui a annoncé que sa mère était partie, ce qui voulait dire qu’elle ne reviendrait jamais, ce qui voulait dire morte, ce qui voulait dire que papa l’avait tuée. C’était à la patinoire Holman que Trig avait enfin compris. Elle ne s’était pas enfuie comme son papa l’avait expliqué à la police.

Ce serait agréable de croire que c’est son père qui a rendu Trig alcoolique. Qui a fait de lui un meurtrier. Qui l’a poussé à harceler les trois jurés indécis pour qu’ils condamnent Duffrey.

Mais rien de tout cela n’est vrai. C’était un alcoolique dès le premier verre. Et un serial killer dès le premier meurtre. Découvrir que Duffrey avait été condamné à tort, en partie à cause de ses argumentations incessantes, puis assassiné en prison… c’était comme le premier verre. Un prétexte. Il souffre d’un trouble de la personnalité, incurable, qui prendra fin uniquement à la mort du plus coupable de tous. C’est-à-dire lui-même.

Mais tout doit s’achever à la patinoire Holman… et dans le feu. Le prochain appel sera pour Kate McKay, mais pas tout de suite. Attendons que l’heure du grand match à l’autre bout du parc approche. En outre, il doit réfléchir à ce qu’il va très exactement lui dire pour la faire venir… et l’obliger à la fermer. Il s’attend à ce que tout se passe bien. Il a vu sur YouTube des vidéos de cette femme en action et il l’a percée à jour : voilà une personne habituée à faire les choses elle-même, comme elle l’entend.

Venez, venez, venez, pense-t-il.

8

15 : 00

À Dingley Park, les policiers et les pompiers qui ne sont pas en service apportent des bières dans des glacières et des trucs à grignoter dans les poches de leurs shorts longs. Leurs collègues qui sont en service boivent eux aussi. L'ambiance de fête foraine se propage sous le soleil et le chambrage monte d'un cran.

Izzy va chercher un soda et passe quelques appels, espérant apprendre que Bill Wilson (alias Trig) ou Christopher Stewart ont été arrêtés. Hélas, non. Elle cherche Barbara, mais celle-ci est repartie. En revanche, elle aperçoit George Pill, qui la montre du doigt et empoigne son entrejambe. *Toujours aussi classe, George.*

Dans sa chambre d'hôtel, Holly a laissé tomber ses recherches sur l'Église… Trop déprimant. Elle regarde par la fenêtre. Elle a *vu* quelque chose… ou *entendu* quelque chose… et tant qu'elle ne saura pas de quoi il s'agit (ou qu'elle n'aura pas oublié, avec un peu de chance), ça la rendra folle.

Je suis allée au Mingo, je me suis garée devant l'entrée de service, à côté d'une camionnette blanche. J'ai marché jusqu'à la porte. Le chauve, le tour manager, a dit : On adore tous Barbara. Il a dit : Elle chante, elle danse, elle joue du tambourin en rythme, elle écrit des poèmes… Il y a des choses qu'elle ne sait pas faire ? Une étoile est née ! Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? Holly se frappe le crâne avec son poing.

« Qu'est-ce qui m'échappe ? »

Dans la vaste loge au deuxième étage du Mingo, Betty Brady, endormie dans le canapé, rêve de son enfance en Géorgie : pieds nus dans la terre rouge, une bouteille de Coca consignée.

En arrivant au Garden City Plaza Hotel, Alberta Wing observe le nombre grandissant de manifestants anti-avortement massés de l'autre côté de la rue et se demande combien de ces femmes blanches bien habillées et bien

coiffées seraient disposées à donner naissance à un bébé aveugle au milieu des ordures et des bouteilles d'alcool vides derrière le Dilly Delight Smokehouse, à Selma, Alabama. Avant de s'attaquer à la robe que Betty portera demain soir, elle doit reprendre le pantalon pattes d'éph à paillettes que sa vieille amie de toujours portera pour interpréter l'hymne national dans quelques heures. *Si ton cul continue à grossir, tu ne passeras plus les portes*, pense-t-elle, et elle éclate de rire. Elle accroche le pantalon sur un cintre avec la large ceinture en étoffe scintillante que Betty veut enrouler autour de son ventre. Après avoir chanté, Bets filera dans sa « loge » – un petit espace aménagé à son intention dans la remise qui accueille le matériel – pour enfiler un jean et un sweat-shirt à capuche, qu'Alberta suspend sur le même cintre. Elle repense à l'air gêné du directeur de la programmation quand il a regardé le sac de courses, et elle se demande ce qu'il transporte là-dedans. Là encore, elle est obligée de rire.

Au Happy, John Ackerly est prêt à passer le relais à son remplaçant, Ginger Brackley. Sur le miroir brisé, derrière le bar, il a fixé une nappe à carreaux, sur laquelle il a écrit, au feutre : ON A EU UN PETIT PROBLÈME.

« Je fais ça pour toi, alors tu as intérêt à me rapporter un autographe », dit Ginger, et John promet d'essayer.

Chez lui, Jerome met son plus beau pantalon noir, une belle chemise en coton bleue, une chaînette en or et des Converse montantes noires (la touche rebelle). Il applique un peu – très peu – de beurre de karité dans ses cheveux et le voilà prêt avec deux heures d'avance. Trop excité pour poursuivre ses recherches ou pour écrire sur les Églises de l'Armée de Dieu, il tente d'appeler Barbara, mais tombe aussitôt sur la boîte vocale. Quand celle-ci l'invite à laisser un message, il demande à sa sœur de rebrancher son foutu téléphone car il veut qu'elle le rejoigne au stade.

À l'intérieur de la patinoire Holman, deux femmes ligotées à un poteau attendent que les minutes passent sans se presser.

Derrière le snack-bar, Chrissy attend elle aussi. Elle sait qui est le ravisseur. Les médias lui ont même donné un nom : le Tueur de Jurés de substitution. L'homme à la veste sport est également le serviteur de Dieu, même s'il ne le sait pas. S'il revient avec Kate McKay, tout pourra s'arrêter là. Chrissy pense qu'elle a peut-être encore une chance de s'en tirer. Ce n'est pas un crime d'espérer.

9

15 : 50

Il y a fort longtemps, dans une très lointaine galaxie – l'allée des Gibson au début des années 1990 –, papa envoyait un palet de hockey sur son petit Trigger, qui portait la tenue complète des Buckeye Bullets, jusqu'au casque de gardien de but – et il l'envoyait *fort*. Si maman voyait cela, elle lui criait par la fenêtre de la cuisine : *Arrête ça, Daniel !* Généralement, elle l'appelait Dan ou Danny. Daniel, c'était quand elle était en colère après lui. Ce qui arrivait de plus en plus souvent. Mais quand elle est partie, il n'y avait plus personne pour arrêter papa. Les entraînements étaient un enfer, un calvaire sans fin. *C'est en forgeant qu'on devient forgeron*, disait papa, et chaque fois que Trig avait un mouvement de recul devant le palet, son père braillait : *Ne jamais trembler, Trigger ! Tu es un gardien de but comme Cujo, Curtis Joseph, alors ne recule pas !* Et quand Trig ne pouvait s'en empêcher, papa lui jetait un regard méprisant et ordonnait : *Va le chercher, espèce de bon à rien. Encore un but pour les méchants.* Et Trig devait aller récupérer le palet dans la rue.

« Ne jamais trembler, se dit-il à voix basse en sortant du sac de courses le portable de Corrie Anderson. Ne jamais trembler. »

Si cette McKay appelle les flics… ou si elle en parle à cette brindille qui lui sert de garde du corps, qui la persuadera certainement d'appeler les flics… tout tombera à l'eau. C'est certain. Mais il y a dans ce qu'il s'apprête à faire une certaine ironie morbide qu'il apprécie. Faire culpabiliser les jurés du procès Duffrey n'était qu'un prétexte (il s'en aperçoit à présent), probablement inutile, mais désormais, tout repose de nouveau sur son pouvoir de persuasion et sa capacité à induire un authentique sentiment de culpabilité. Il songe : *Seule la culpabilité peut faire en sorte que ça fonctionne.*

Le palet s'envole. Même s'il le reçoit en plein visage, il ne reculera pas.

Il compose le numéro.

10

15 : 55

Kate a réglé son téléphone sur silence, sauf pour trois personnes : Holly, Corrie et sa mère. La sonnerie l'arrache à un sommeil fragile et à un rêve dans lequel, enfant, elle effeuille des marguerites avec sa mère : *Je t'aime un peu, beaucoup…* Elle se saisit de son téléphone à tâtons, pensant : *Si c'est maman, ça veut dire que son état s'est aggravé. Mais du moment qu'elle n'est pas morte.* Roselle McKay, si jeune, si belle dans son rêve, est à présent une vieille femme, chauve et rendue malade par la conjugaison de la chimio et des rayons.

Kate se redresse, difficilement, en position assise et constate que ce n'est pas sa mère qui l'appelle, c'est Corrie, et elle se sent soulagée. Mais quand elle répond, ce n'est pas la voix de Corrie qu'elle entend.

« Bonjour, mademoiselle McKay. » C'est une voix d'homme inconnue. « Écoutez-moi très attentivement…

– Où est Corrie ? Pourquoi avez-vous son téléphone ? Elle va bien ?

– *Taisez-vous et écoutez.* »

Il est difficile de couper la parole à Kate McKay, comme les politiciens et les commentateurs d'un bout à l'autre du pays pourraient en témoigner, mais l'autorité contenue dans ces quatre mots – une autorité *féroce* – y parvient.

« Votre Mlle Anderson est entre mes mains. Elle est ligotée et bâillonnée, mais saine et sauve. Qu'elle le reste ou pas dépend entièrement de vous.

– Qu'est-ce…

– Taisez-vous. Écoutez-moi.

– C'est vous, n'est-ce pas ? Christopher Stewart ?

– Mademoiselle McKay, je ne peux pas passer mon temps à vous dire de vous taire, alors la prochaine fois que vous vous écartez du sujet, je tire une balle dans le genou de Mlle Anderson, qui ne marchera plus jamais droit, si elle survit. Compris ? »

Pour une fois, Kate ne sait pas quoi dire, mais si Holly était présente, elle reconnaîtrait cette expression d'animal pris dans les phares d'une voiture, comme le jour où un homme armé d'une batte de baseball s'était précipité vers elle.

Avec ce qui est peut-être un humour pince-sans-rire (comble du grotesque), l'homme ajoute :

« Si vous avez compris, vous pouvez dire oui.

– Oui.

– Je vais vous envoyer une photo de Mlle Anderson pour vous prouver qu'elle va bien. Vous allez vous rendre à la patinoire Holman, dans Dingley Park. Quand vous arriverez, il y aura un tas de gens qui entreront dans le parc par Buckeye Avenue et Dingley Plaza pour assister à un match de softball caritatif, mais la patinoire est située de l'autre côté du parc, elle est abandonnée et interdite d'accès. Prenez la route de service A. Votre GPS vous guidera. »

Elle ose une intervention :

« Monsieur… Monsieur Stewart… Il y a devant l'hôtel un tas de gens qui vont me reconnaître.

– C'est votre problème, mademoiselle McKay. Réglez-le. Utilisez le cerveau que Dieu vous a donné. Je veux que vous soyez à la patinoire entre cinq heures et quart et cinq heures et demie. La survie de Mlle Anderson dépend de cette fenêtre d'un quart d'heure. Si vous êtes en avance ou en retard, elle meurt. Si vous en parlez à quelqu'un, n'importe qui, elle meurt. Si vous venez, et si vous venez seule, vous aurez la vie sauve toutes les deux.

– Vous…

– La ferme. Si vous posez encore une seule question, je ne prendrai pas la peine de lui tirer une balle dans le genou, je la tuerai directement. C'est compris ?

– Ou… oui. »

Depuis quand n'a-t-elle pas bégayé ? La fac ? Le lycée ?

« Laissez-moi récapituler. Patinoire Holman, entre cinq heures et quart et cinq heures et demie. Si vous ne venez pas, elle meurt. Si vous en parlez à quelqu'un, je le saurai – j'ai mes sources – et elle mourra. Si vous venez accompagnée, elle meurt. Compris ?

– Oui. »

Kate est réveillée à présent, toutes les lumières sont allumées à l'intérieur, à pleine intensité. S'agit-il véritablement de Stewart ? Elle a du mal à imaginer que ce soit quelqu'un d'autre, mais sa voix ne colle pas avec les photos de Holly : c'est celle de quelqu'un de plus âgé…

C'est forcément lui.

« Si vous suivez mes instructions, vous repartirez vivantes toutes les deux. »

Oui, c'est ça. Et on a gagné la guerre du Vietnam.

Fin de la communication. Mais six secondes plus tard, son téléphone lui annonce l'arrivée d'un texto. Elle l'ouvre et découvre Corrie ligotée, presque momifiée, à un poteau en acier dont la peinture jaune s'écaille. Elle a les yeux écarquillés, remplis de larmes. On l'a bâillonnée avec un épais ruban adhésif qui fait tout le tour de sa tête, et Kate songe – l'esprit nourrit parfois des pensées étranges – que ça va lui arracher des touffes de cheveux quand il faudra l'enlever. Et ça fera mal… Mais seulement si elle est encore vivante pour sentir la douleur.

Elle sent monter la colère. Elle envisage de prévenir Holly, puis rejette cette idée, et pas uniquement parce que cet homme *a ses sources*. Holly connaît son travail – la rapidité avec laquelle elle a expédié la chaise dans les jambes de ce colosse enragé le prouve –, mais cette monstruosité-là dépasse ses forces. Une violente bourrasque pourrait l'emporter. En outre, elle est plutôt timide et… avouons-le – elle n'est plus toute jeune.

En outre, Kate veut régler ça toute seule.

Elle regrette de ne pas avoir emporté d'armes, pour Corrie et pour elle. Tout cela ne serait peut-être pas arrivé si elle avait insisté pour que son assistante soit armée, mais elle n'a même pas essayé de la convaincre. Tout ce qu'elle possède, c'est la bombe anti-agression que lui a fournie Holly.

Elle regarde longuement la photo que lui a envoyée Christopher Stewart (car c'est forcément lui). Corrie attachée à un poteau d'acier tel un insecte prisonnier d'un papier tue-mouches. Un trou percé dans le ruban adhésif collé sur sa bouche lui permet de respirer. Corrie, qui a déjà reçu un ersatz d'eau de Javel au visage, qui aurait pu inhaler un poison mortel si elle n'avait pas eu l'intelligence de se méfier. Corrie qui ressemble désormais à une actrice de film d'horreur sur le point d'être sacrifiée. Non pas la Dernière Fille, ni même l'Avant-Dernière, celle dont le nom apparaissait en quatrième position au générique.

Elle écrit un bref message à l'intention de Holly, qu'elle colle sur la porte de la suite avec un des patchs pour les cors aux pieds qu'elle a toujours dans son sac. Après quoi, elle décroche le téléphone de sa chambre, se présente et demande à parler au directeur de l'hôtel. À qui elle pose cette question :

« Comment puis-je sortir sans être vue ? »

Chapitre 22

1

16 : 00

Le bureau de Trig est situé au premier étage du Mingo Auditorium. Les loges sont à l'étage au-dessus. Parler à Kate McKay au téléphone, c'était très bien, mais il se dit qu'avec Sista Bessie, un face-à-face serait préférable. Il doit réfléchir à la question, sérieusement.

2

16 : 05

Holly a appelé Jerome pour lui demander si nettoyer de la merde d'éléphant à dix heures du matin, ça signifiait quelque chose pour lui. Non. Elle a tenté de joindre Barbara pour lui poser la même question, mais elle est tombée directement sur sa boîte vocale. Holly a supposé qu'elle était sous la douche, ou en train de répéter sa chorégraphie en tant que membre honoraire des Dixie Crystals.

Elle décide de profiter de l'absence de conférence de presse aujourd'hui pour s'allonger et faire une sieste réparatrice elle aussi. Mais elle est trop énervée pour fermer l'œil. Elle est passée à côté d'un truc si gros, si évident qu'on ne peut pas le louper…

Une idée lui vient soudain. Peut-être brillante. Elle se redresse et appelle une personne qui en sait probablement autant sur Buckeye City que n'importe qui. Son ancien collègue, retraité depuis peu : Pete Huntley.

3

16 : 10

Un autocollant en forme d'étoile est collé sur la porte de la loge de Sista Bessie, au-dessus d'un écriteau qui indique FRAPPEZ AVANT D'ENTRER. Trig entre en coup de vent. Allongée sur le canapé convertible, elle dort à poings fermés. Vêtue de cette tenue ample et décontractée, elle ne ressemble pas à une vedette, et ainsi avachie au lieu de se trémousser sur scène, micro en main, elle paraît énormissime.

L'ayant entendu entrer, elle se redresse en se frottant les yeux, et jette un coup d'œil à sa montre : pas une Patek Philippe ni une Rolex, une simple Swatch.

« J'ai dit à Alberta que je pouvais dormir jusqu'à seize heures trente, mais puisque vous êtes là… »

Elle veut se lever, mais Trig avance de deux pas, pose sa main à plat sur le renflement d'un sein et la rassoit sur son gros cul. Il en éprouve un plaisir inattendu. Il a vu passer un tas de gens célèbres, et au fond de lui-même, il a toujours rêvé de faire ça. Ils se prennent tous pour la huitième merveille du monde parce qu'ils déplacent des foules, mais en vérité, ils enfilent leur pantalon une jambe après l'autre, comme tout le monde.

En attendant, le temps file et le palet décolle. Trop tard pour faire demi-tour. Trop tard pour reculer.

Sista Bessie le regarde, assise au bord du canapé.

« Nom d'un chien, qu'est-ce qui vous prend, monsieur Gibson ? »

Il tire la chaise de la coiffeuse et s'y assoit à califourchon, à l'envers, dans le style cow-boy.

« Je m'assure que vous êtes bien réveillée. Écoutez-moi, Sista Machin-chose. Très attentivement.

– Mon nom est Betty Brady. » Elle est parfaitement réveillée maintenant, et elle le regarde en plissant les yeux. « Mais puisque vous vous permettez de me bousculer, allez-y, appelez-moi *ma'am*. »

Trig ne peut s'empêcher de sourire. Elle ne manque pas de cran. Elle lui rappelle Belinda Jones – « Appelez-moi Bunny » –, la jurée. Elle avait du cran, elle aussi. Quand Lowry a fini par céder, Bunny était le dernier obstacle. Mais il l'a eue à l'usure, non ?

« Très bien, *ma'am*. Ça me va. D'après ce que j'ai compris, vous allez bientôt repartir d'ici et retourner à votre hôtel, pour vous changer avant de

chanter ce soir à Dingley Park. Et je ne vous en empêcherai pas. Vous me suivez ?

– Oui. Et j'ai hâte de voir où vous voulez en venir », répond-elle d'un ton presque agréable, mais avec un accent du Sud plus marqué, en gardant les yeux plissés.

« Une fois sortie d'ici, vous serez libre de faire ce que vous voulez, c'est à vous de décider. Mais avant de choisir, vous devriez regarder ça. »

Il tient le téléphone de Barbara Robinson devant le visage de Sista Bessie pour lui montrer la photo de la jeune femme attachée à un des montants de la « prison » de la patinoire.

Betty porte la main à son cou de dindon.

« Sainte mère de Dieu… Qu'est-ce que…

– Mon complice pointe son arme sur elle. » Il débite son mensonge sans hésiter. « Si vous prévenez les flics, ou n'importe qui, elle meurt. Compris ? »

Betty ne dit rien, mais Trig ne pouvait espérer mieux que ce désarroi qui se lit sur son visage. La chanteuse était un maillon faible depuis le début (*un* des maillons faibles, d'accord, car c'est un plan affreusement bancal). Dans quelle mesure cette femme, cette star, tient-elle à sa nouvelle amie ? Il est aux aguets, il s'informe. Et Maisie aussi, en l'occurrence : elle est au courant de tout ce que font les gens célèbres. L'un et l'autre savent que Sista Bessie a pris cette jeune femme sous son aile. Elle ne se sépare plus du recueil de poèmes qu'elle a écrit et elle l'a introduite dans le groupe, pour le premier concert au moins. Elle a même adapté un de ses poèmes en une chanson qui clôturera le show.

C'est assez pour qu'il prenne le risque.

« Si vous avez compris… *ma'am*… hochez la tête. »

Betty hoche la tête sans quitter des yeux la photo de Barbara. Elle semble hypnotisée, comme un oiseau peut l'être par un serpent, dit-on, et pour la première fois, Trig croit vraiment que son plan peut fonctionner.

« Êtes-vous capable de faire comme si de rien n'était durant les trois prochaines heures ? De chanter l'hymne national avant le match ? »

Après réflexion, Betty répond :

« À l'époque, j'ai chanté au Giants Stadium avec une gastro, devant quatre-vingt-deux mille personnes. Je ne voulais pas les décevoir, alors j'ai mis des couches. Je suis allée vomir pendant l'entracte et personne n'a

jamais rien su, à part les gars du groupe. Je peux le faire, mais seulement si vous réussissez à me convaincre que vous avez vraiment l'intention de la libérer.

– J'ai l'intention de vous libérer toutes les deux. Mais chaque chose en son temps. Quand vous aurez chanté l'hymne, je vous appellerai pour vous dire où la retrouver. Ce n'est pas loin. »

Betty roule des yeux comme des billes et éclate de rire. *Réellement.*

« Non seulement vous êtes un Blanc cinglé, mais en plus, vous êtes un Blanc *idiot.*

– Expliquez-vous.

– Je vais chanter l'hymne national. Non pas devant quatre-vingt-deux mille personnes, mais devant tout ce que le stade contient de spectateurs. Ensuite, je me changerai dans la petite loge qu'ils m'ont installée. Et quand j'en ressortirai, il y aura deux cents ou trois cents personnes qui attendront là pour réclamer un autographe ou une photo. Vous croyez que je vais pouvoir m'éclipser ? Pu-*tain*. »

Trig n'avait pas pensé à ça. Il s'attend à ce que l'autre, McKay, trouve une solution, car dans les hôtels dignes de ce nom, il y a toujours une sortie, ou deux, par où les vedettes peuvent s'échapper. Mais comment s'enfuir discrètement d'une loge improvisée, dans le bâtiment en parpaings d'un stade de softball ? Ce n'est pas la même chanson, si l'on peut dire.

Mais parce que tout son plan repose sur ça, il répète ce qu'il a dit à Kate McKay :

« Trouvez une solution.

– Supposons que j'y arrive. Vous voulez me faire croire que vous allez nous relâcher, elle et moi ? Je ne suis pas née de la dernière pluie, et je crois savoir qui vous êtes. Vous avez déjà tué plusieurs personnes dans cette ville, monsieur Gibson. Alors, je vous le répète : essayez de me convaincre. »

Les mensonges fonctionnent mieux quand la personne à qui on ment veut être convaincue. Ou quand ils sont mélangés à la peur. Trig décide d'employer les deux stratégies.

« Je faisais partie d'un jury qui a condamné un innocent nommé Alan Duffrey. J'ai reçu l'aide d'un jeune procureur ambitieux et bien-pensant, et celle de l'homme qui l'a piégé, mais cela n'excuse pas mon geste. J'ai intimidé trois jurés qui étaient convaincus que Duffrey disait la vérité quand

il a témoigné à la barre. Sans moi, le jury ne l'aurait pas condamné. Et vous savez ce qui est arrivé à Alan Duffrey ?

– Rien de bien, j'imagine.

– Il a été assassiné en prison avant que la vérité éclate. Depuis, je dois supporter le poids de la culpabilité… »

Trig secoue la tête, comme si tout cela était vrai, mais il n'y croit plus, s'il y a cru un jour. Sa mère disait – avant de « partir » – que le pop-corn était juste un prétexte pour manger du beurre. Il est convaincu à présent que ce sentiment de culpabilité qu'il espérait infliger aux autres jurés n'était qu'un prétexte pour tuer.

La chanteuse le regarde comme si elle comprenait. Mais évidemment, c'est peut-être ce qu'il appelle « la fausse sincérité des vedettes ». La plupart sont très douées pour donner le change.

« J'ai décidé de faire preuve de clémence, poursuit-il. La jeune femme – Barbara – et vous pourrez repartir libres. Contrairement à deux autres femmes qui n'auront peut-être pas cette chance. Je n'ai pas encore décidé. »

Il a déjà *tout* décidé.

« Si vous apportez la preuve de votre amour pour cette jeune femme en vous rendant à l'endroit que je vous indiquerai sans rien dire à personne – et malgré les difficultés que vous pourrez rencontrer pour vous éclipser –, je vous laisserai repartir. Je vous le promets. Si vous ne l'aimez pas assez pour venir au rendez-vous, vous continuerez à vivre, mais elle mourra. Vous comprenez les choix que je vous offre ? *Ma'am ?* »

Betty hoche la tête.

Trig se lève de sa chaise.

« Je dois y aller. Vous avez une décision à prendre, je crois. »

Betty hoche la tête de nouveau.

« Faites le bon choix. »

Sur ce, Trig ressort de la loge.

Après son départ, Betty enfouit son visage dans ses mains et éclate en sanglots. Quand le flot des larmes se tarit, elle s'agenouille, ferme les yeux et demande conseil à Dieu. Peut-être qu'Il lui répond, ou bien c'est son cœur secret. Et peut-être que c'est la même chose. Elle prend son téléphone et demande à un vieil ami s'il est venu en car.

« Tu me connais, Bets. Je n'aime pas prendre l'avion. La fois où on est allés en Angleterre, j'aurais pris un Greyhound si j'avais pu.

– Ce n’est pas la seule raison pour laquelle tu voyages en car, hein, Red ? »

4

16 : 20

Alberta Wing a dit que le temps était compté, mais Holly l’ignore ; elle pense disposer d’au moins une heure avant que Kate décide d’aller au Mingo, c’est pourquoi elle prend le temps de bavarder avec Pete. Elle lui parle de ses enquêtes, il lui parle de ses exploits de pêche. Une fois de plus, il lui dit qu’elle devrait venir à Boca Raton ; et une fois de plus elle lui dit qu’elle viendra… Et peut-être que cette fois, elle le pense vraiment. Dieu sait qu’elle aura besoin de décompresser une fois cette mission terminée.

Pete n’est interrompu que par une seule quinte de toux, très brève, et Holly se dit qu’il est peut-être remis, enfin, de son Covid long.

« Ravi de discuter avec toi, Hols, dit-il quand il cesse de tousser, mais j’imagine que tu ne m’appelles pas uniquement pour discuter le bout de gras.

– C’est vrai, il y a une autre raison, mais j’ai presque honte de t’en parler. En fait, c’est Izzy qui enquête sur cette affaire, pas moi. Mais elle a d’autres priorités ce week-end. Ce soir, du moins.

– Ah, oui. Le match de softball. Je me tiens au courant de ce qui se passe dans ma ville natale, surtout quand ça concerne la police. Après ce qui est arrivé à Emil Crutchfield l’année dernière, j’espère qu’elle va envoyer un de ces pompiers au tapis. C’est cette histoire de Jurés de substitution ? Forcément, hein ?

– Exact. J’ai de bonnes raisons de penser que le meurtrier a parlé d’un éléphant au cours d’une réunion des AA.

– Un éléphant ? répète Pete, perplexe. Un pachyderme.

– Oui. Ce gars aurait demandé : “Vous avez déjà essayé de trouver quelqu’un pour nettoyer de la merde d’éléphant à dix heures du matin ?” Ça te parle ? »

Silence.

« Pete ? Tu es toujours là ?

– Oui, je suis là, et ça me rappelle quelque chose, mais je ne sais pas quoi.

– Je connais cette impression.

– Je peux te rappeler ? »

Holly regarde sa montre. Bientôt cinq heures moins le quart. Kate doit être réveillée, prête à se mettre en route.

« Oui, mais si ce n'est pas dans vingt ou trente minutes, mon téléphone sera en silence jusqu'à neuf heures et demie.

– Le boulot ?

– Le boulot.

– Des fois, je regrette tout ça. Je te rappelle si un truc me revient.

– Merci, Pete. Tu me manques.

– Toi aussi, Hols. »

Cet appel terminé, Holly glisse la tête dans le couloir et constate que l'écriteau NE PAS DÉRANGER est toujours accroché à la porte de Kate. Holly est certaine qu'elle est réveillée, mais elle suppose qu'elle prend une douche vite fait.

5

17 : 00

Il y a un léger embouteillage aux abords de Dingley Park car les gens se rendent déjà au stade, mais Trig se fraie un passage à coups de klaxon, bien décidé à arriver à la patinoire Holman avant McKay. Un prospectus jaune annonçant le match caritatif, posé sur le siège passager, semble le narguer. Chaque élément du plan doit se produire à l'heure prévue, et pas seulement le match. Si McKay arrive en avance à la patinoire, cela pourrait tout gâcher. C'est même certain. En s'engageant sur la route de service A, il laisse derrière lui la foule qui va dans la direction du stade, à l'autre extrémité du parc. Il gare le Transit, prend son sac de courses et utilise le Code Plombier pour entrer dans la patinoire. Il traverse le hall en trottant pour vérifier que ses prisonnières sont toujours là et se détend en les voyant. Son sac contient de nombreux rouleaux de gaffer, mais il n'y a pas de place dans la « prison » pour son invitée ; il va devoir l'attacher dans les gradins.

En supposant qu'il puisse la porter. Il aimerait les tuer toutes les quatre d'un coup (cinq avec lui), mais si McKay fait des histoires, il devra la liquider d'emblée. S'il met les points sur les *i* dès le départ, l'instinct de survie l'incitera peut-être à coopérer. Il vérifie que le Taurus est toujours dans la poche de sa veste sport.

À l'autre bout de la ville, John Ackerly attend devant le Happy, très chic avec sa veste sport lui aussi, et son pantalon bien taillé. Jerome s'arrête le long du trottoir et John grimpe à bord.

« Quelle excitation, *bro* », dit-il, et les deux hommes font un check.

Grâce à la connivence du directeur de l'hôtel, Kate monte dans un Uber qui l'attend devant l'entrée des livraisons à l'arrière du Garden City Plaza. Celui-ci reste coincé dans les embouteillages de Dingley Park lui aussi ; il avance par à-coups, tandis que l'horloge du téléphone de Kate semble passer en un instant de 17 : 05 à 17 : 10, puis à 17 : 15. Si elle n'atteint pas la patinoire désaffectée avant dix-sept heures trente, Stewart va-t-il mettre sa menace à exécution et assassiner Corrie ? Kate se dit que c'est probable. Fort probable.

« Vous ne pouvez pas contourner toute cette circulation ? » demande-t-elle en se penchant vers le chauffeur.

Celui-ci fait un geste des deux mains qui semble dire : *Vous voyez aussi bien que moi ce qui se passe*. Kate a son téléphone dans la main et son sac sur l'épaule. Au moment où l'heure de son portable passe de 17 : 15 à 17 : 16, elle glisse son autre main dans son sac, en sort trois billets de dix dollars, qu'elle lance sur le siège avant. Elle sort du taxi et se faufile entre les voitures jusque sur le trottoir. Elle ouvre l'application Maps sur son téléphone. Celle-ci lui indique que sa destination se trouve à vingt minutes de marche, alors elle ne marche pas. Elle court.

6

17 : 17

Holly sort de nouveau la tête dans le couloir et constate que l'écriteau NE PAS DÉRANGER est toujours accroché à la poignée de la porte de la suite. C'est un peu inquiétant. Ce qui l'est peut-être encore plus, c'est qu'il n'y a

toujours aucun signe de Corrie qui, comme Holly elle-même, déteste se faire attendre. Avant que Holly puisse décider si elle doit utiliser ses cartes magnétiques pour inspecter leurs chambres, son téléphone sonne. C'est Pete. Après avoir envisagé de ne pas répondre, elle prend quand même son appel.

« Je savais bien que je me souvenais d'un truc sur les pachydermes. Le Cirque familial Calloway était en ville. Il y a de ça quelques années. Un truc un peu minable, avec une seule piste au lieu de trois. Un peu louche. Il a disparu depuis. Les Calloway avaient un trio de pachydermes qu'ils avaient baptisés Maman, Papa et Bébé. Comme dans *Boucle d'or*, tu vois ? Comme si la gamine avait découvert dans les bois une maison habitée par des éléphants, à la place des ours. Ce qui est ridicule. Mais est-ce plus ridicule qu'une maison habitée par des ours, avec des lits et une cuisinière – et sans doute aussi une putain de télé de merde ? Pardonne mon langage. Non, je ne crois pas. »

Viens-en au fait, a envie de dire Holly. Une fois de plus, elle jette un coup d'œil dans le couloir, en espérant que l'écriteau NE PAS DÉRANGER a été retiré, mais il est toujours là. Et toujours pas de Corrie sortant en courant de l'ascenseur, les bras chargés de sacs.

« Bref, poursuit Pete (après une petite quinte de toux), le Calloway Circus, partout où il allait, se faisait de la pub gratuite en invitant tous les gamins de l'école primaire à venir voir certains numéros dans une salle du coin et à caresser la trompe de Bébé. À Buckeye City, ça se passait au Mingo. Je me suis souvenu d'une photo de Bébé sur scène, coiffé d'un petit chapeau de paille. »

Holly s'est plantée sur le seuil de sa chambre. Soudain, elle recule en titubant, comme si elle avait reçu un coup. Elle comprend ce qui la tracassait, ce qui était si gros qu'on ne pouvait pas le louper… et qu'elle a pourtant loupé. Le téléphone s'éloigne de son oreille et elle entend Pete demander, d'une voix lointaine et métallique :

« Holly ? Tu es là ?

– Il faut que j'y aille, Pete. »

Elle coupe la communication sans lui laisser le temps de dire un mot.

Hier soir, au Mingo. Elle s'est garée à côté d'un Transit blanc, sur le parking du personnel. Deux hommes l'attendaient dehors, l'un d'eux portait

un T-shirt Sista Bessie, l'autre une veste sport et une cravate. Le premier était le tour manager de Sista Bessie. Le second…

Bonsoir, mademoiselle Gibney. Je suis Donald Gibson.

Donald Gibson, le directeur de la programmation du Mingo.

Donald Gibson, qui faisait partie du jury qui a condamné Alan Duffrey.

Non, ça ne peut pas être lui. Impossible.

Et si c'était lui ?

Le premier réflexe de Holly est d'appeler Izzy. Le doigt au-dessus de son numéro, elle hésite, et pas seulement parce que son appel échouera sans doute sur la boîte vocale si elle est au stade, en train de se préparer pour le match qui va débuter dans moins de deux heures. Elle a dit à Pete que c'était l'enquête d'Izzy, mais ce n'est plus le cas. Les Meurtres des Jurés de substitution sont l'affaire de la police d'État.

Elle devrait contacter l'inspecteur Ralph Ganzinger, mais elle ne le fera pas. Elle a déjà commis une erreur embarrassante en expliquant à Izzy que Russell Grinsted, l'avocat de Duffrey, était Trig. Appeler Ganzinger pourrait être une autre erreur, encore plus grave. Peut-elle expliquer à cet homme, qu'elle ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, que le tueur pourrait être Donald Gibson parce qu'un jour il a raconté une histoire de merde d'éléphant ? *Aurait* raconté. Dans une réunion de AA. Et que le pseudo utilisé par le tueur, Bill Wilson, est le nom du fondateur des AA ? Qu'il se fait appeler non pas Briggs mais Trig ? Qui d'autre, à part elle, pourrait suivre ce raisonnement sans queue ni tête ? Et si elle ajoutait *Je le sais* ou *Je le sens*, est-ce que ça changerait quelque chose ? Pour le regretté Bill Hodges, sans doute, et pour Izzy, peut-être. Mais pour les autres ? Non. Et si c'était comme son intuition au sujet de Grinsted ? Si elle se trompait encore une fois ?

Sa mère, qui vit dans sa tête, prend la parole : *Évidemment que tu te trompes, Holly. Tu as oublié le livre de la bibliothèque dans le bus !*

Elle regarde sa montre. Il est 17 : 22. Chaque chose en son temps. Il est l'heure d'aller chercher sa célèbre patronne pour l'escorter au Mingo. D'ailleurs, elles vont devoir presser le pas si elles ne veulent pas arriver en retard. Son boulot, c'est *Kate*, pas Bill Wilson, alias Trig (alias Donald Gibson, peut-être). Par ailleurs, et cette perspective l'emplit d'un immense soulagement, elle peut demander à Kate ce qu'*elle* en pense. *Une femme qui*

croit en elle-même, se dit Holly. *Une femme qui n'est pas affligée d'un incurable manque d'assurance.*

Sa mère dans sa tête lui reproche de refiler la patate chaude à quelqu'un d'autre, seuls les gens faibles font ça, dit-elle. Mais Holly l'ignore. Elle se sert de sa clé magnétique pour ouvrir la porte de la suite de Kate.

« Kate ? Vous êtes là ? Il faut y aller ! »

Pas de réponse. La porte de la chambre est fermée. Il y a un mot dessus. Holly l'arrache et le lit.

7

17 : 23

Jerome et John Ackerly se garent non loin de l'entrée de service derrière le Mingo. Jerome dit :

« J'espère qu'elle n'aura pas honte de rouler jusqu'à l'hôtel dans une Subaru.

– Ne sois pas idiot », répond John.

Jerome se sert du code que lui a donné sa sœur pour ouvrir la porte et ils traversent à grandes enjambées le petit coin cuisine.

« Sa loge est au deuxième », dit Jerome.

Mais Sista Bessie les attend dans la salle de pause, le recueil de poèmes de Barbara entre les mains. Jerome est frappé par sa ressemblance avec sa tante Gertrude. Constatation qui le conduit à une autre pensée, qui devrait être naturelle, mais ne l'est pas : il a devant lui un être humain comme les autres. Une compagne de voyage sur le trajet qui va du berceau à la tombe. Ce qui le conduit à une troisième pensée, à laquelle il essaiera de s'accrocher : tant qu'il n'est pas utilisé, le talent n'est qu'une illusion.

Sista Bessie se lève et sourit. Un sourire forcé, remarque Jerome, et il se demande si elle n'est pas un peu patraque, peut-être qu'elle couve quelque chose.

« Young Man Jerome, dit-elle. Merci de faire le taxi.

– C'est un plaisir. » Il serre la main qu'elle lui tend. « Voici mon ami John Ackerly. »

Alors que c’est à lui d’entrer en scène, John ne se tourne pas immédiatement vers Sista Bessie. Il est fasciné par une rangée de photos encadrées, alignées sur le mur, sous ce message adressé au personnel : N’OUBLIEZ PAS QUE VOUS ÊTES EN CONTACT AVEC LE PUBLIC ALORS SOURIEZ !

« John ? »

Comme s’il s’arrachait au sommeil, il se tourne vers Jerome et la femme d’un certain âge.

« Je suis un grand fan. J’ai hâte de vous entendre chanter.

– Merci, fiston. Je crois qu’on ferait bien d’y aller. Je ne veux pas être en retard.

– Oui », dit Jerome, mais John retourne aux photos encadrées sous la consigne adressée aux employés. Et particulièrement à la photo d’un homme barbu et souriant.

8

Holly, Christopher Stewart a enlevé Corrie. Il dit que si quelqu’un prévient la police, il la tuera. Et je le crois. Si vous appelez votre amie inspectrice, ce sera votre faute. C’est moi qui l’ai fourrée dans ce pétrin. Je vais l’en sortir. K.

À peine consciente de ce qu’elle fait, Holly froisse le message dans son poing et se frappe le front, deux fois, brutalement. Elle a l’impression d’avoir couru jusqu’au bord d’un précipice, dans lequel elle a failli tomber. Si elle avait contacté Izzy, comme elle en a eu l’intention, ou cet inspecteur de la police d’État, elle aurait pu signer, sans le savoir, l’arrêt de mort de Corrie Anderson… et peut-être celui de Kate.

Et maintenant, que doit-elle faire ? Qu’est-elle censée faire, nom d’un chien ?

Le traceur GPS *sur son pick-up !*

Elle décroche le téléphone, appelle la réception et, après une éternité, on lui passe le parking de l’hôtel. Elle se présente comme la responsable de la sécurité de Kate McKay et l’employé l’informe que le F-150 de Kate est toujours garé dans le parking. Holly est déprimée. Au moment où elle va raccrocher, l’employé ajoute :

« Elle a pris un Uber. Elle est sortie par les livraisons. Comme Lady Gaga quand elle est venue chanter au Mingo. »

Holly le remercie et se laisse tomber sur le canapé en serrant toujours dans son poing le message froissé. Beaucoup plus tard, elle découvrira les petits croissants rougis imprimés par ses ongles dans sa paume.

Et maintenant ? Qu'est-ce que je suis censée faire ?

Son téléphone sonne. Elle le sort de sa poche d'un geste brusque, en espérant que ce soit Kate. C'est John Ackerly.

« John, je ne peux pas te parler pour l'instant. J'ai un problème sur les bras et j'ai besoin de réfléchir.

– Juste une minute. J'arrive à l'hôtel avec Jerome et Sista Bessie, mais j'ai pensé que tu voudrais être mise au courant tout de suite. Je crois savoir qui est Trig ! Le type que j'ai rencontré à la réunion du Straight Circle de Buell Street ! Ça remonte à plusieurs années, et il portait la barbe à cette époque. Aujourd'hui, il ne l'a plus et il met des lunettes à la place. Sa photo est accrochée au mur du Mingo ! C'est le directeur des programmes !

– Donald Gibson.

– Ah, zut. Tu le savais déjà. J'appelle la police ou quoi ?

– Non !

– Tu es sûre ? »

Non, elle n'est pas sûre, c'est ça le plus affreux. Holly est rarement sûre de quoi que ce soit. Mais là, elle est *presque* sûre. Kate est persuadée que Christopher Stewart a enlevé Corrie, mais la logique suggère qu'elle a tort. Comment Stewart aurait-il pu commettre ce geste, alors que son nom et sa photo sont partout ? Gibson, en revanche, a pu très facilement enlever Corrie car elle devait se rendre au Mingo pour signer – prétendument – des papiers d'assurance.

« Oui, j'en suis sûre. Tu dois garder ça pour toi, John. Promets-le-moi.

– Soit. C'est toi qui sais. »

Si seulement. Que faire alors ? M'en remettre à Kate pour secourir Corrie ?

Ce serait chouette si elle pouvait y croire, ne serait-ce qu'une seconde. Mais elle revoit encore et encore le visage pétrifié de Kate face à cet homme armé d'une batte de baseball. Là, il ne s'agit pas d'un débat sur CNN ou MSNBC avec des commentateurs ; elle a affaire à un cinglé qui veut l'attirer dans un piège. Si Kate avait pris son pick-up, Holly aurait pu la

suivre à la trace jusqu'à l'endroit où Corrie est retenue prisonnière. Hélas, elle n'a *pas* pris son pick-up.

Réfléchis, se dit-elle. *Réfléchis, petite garce idiote et incapable !* Mais la seule chose qui lui vient à l'esprit, c'est une phrase qu'aimait répéter Bill Hodges : *Parfois, l'univers vous lance une corde.*

Si elle a eu besoin d'une corde un jour, c'est maintenant.

9

17 : 30

Kate traverse en courant un petit parking réservé au personnel, passe devant un Transit blanc et suit un trottoir lézardé, éventré par le gel, jusqu'à une vieille construction en bois dont la porte à double battant est flanquée de hockeyeurs grandeur nature aux couleurs délavées. Elle respire fort, mais elle n'est pas essoufflée : des années de natation l'ont préparée à ce sprint de Dingley Boulevard, qui longe le parc, jusqu'à la route de service A. Une main glissée dans son sac agrippe la bombe de gaz.

Arrivée devant la porte, elle risque un coup d'œil à sa montre. 17 : 31. Et si elle est en retard ?

De sa main libre, elle tambourine à la porte.

« Je suis là ! Je suis là, nom d'un chien ! Ne la tuez pas, Stewart ! Ne la… »

La porte s'ouvre. Le bras droit de Trig est armé comme la culasse d'une arme à feu, son poing droit serré. Avant que Kate puisse sortir la main de son sac, il lui balance un direct au visage. Son nez se brise dans un craquement. La douleur est atroce. Une brume rouge, non pas de sang, mais de stupeur, trouble sa vision, tandis qu'elle recule en titubant et tombe sur les fesses. Elle agrippe la bombe de gaz dans sa chute, mais au moment du contact avec le sol, sa main la laisse échapper, et la lanière de son sac glisse jusqu'à son coude.

Trig se penche en avant en secouant son poing pour essayer d'apaiser la sensation de brûlure. Il attrape Kate par l'avant-bras, l'oblige à se relever et la frappe de nouveau au visage. Kate sent vaguement du sang couler sur sa bouche et son menton. *Du sang*, pense-t-elle, *c'est mon…*

« NON *!* hurle quelqu’un. NON, ELLE EST À MOI *!* »

La main lâche l’avant-bras de Kate. Un coup de feu éclate, et Kate entend quelque chose siffler à son oreille. Elle plonge la main dans son sac au moment où quelqu’un – une femme aux cheveux noirs – se rue sur l’homme qui l’a frappée. La femme tient un pistolet à la main, mais avant qu’elle puisse le lever pour tirer une seconde fois, l’homme lui tord le poignet. La femme hurle. L’homme l’attire vers lui, la retourne et utilise cet élan pour la renvoyer sur Kate, qui se débat encore pour sortir la bombe de gaz de son sac. Elles tombent toutes les deux, la femme sur Kate.

De si près, face à face comme deux amants dans un lit, Kate distingue des poils de barbe naissants sur le visage de la femme, et comprend que c’est un homme, en réalité. Celui de la photo que lui a montrée Holly. Christopher Stewart.

L’homme en veste sport se penche au-dessus de Stewart et saisit sa tête à deux mains. Il la tord d’un mouvement sec et Kate entend un craquement étouffé quand la nuque de Stewart… oh, Seigneur… se brise. Elle parvient enfin à sortir la bombe de son sac.

« Hé, espèce de salopard ! »

L’homme à la veste sport se retourne vers elle et Kate l’asperge d’une giclée de Sabre Red Pepper. Il hurle et porte les mains à son visage. Kate se débat pour se libérer du poids mort du corps de Stewart. Elle cherche à apercevoir quelqu’un autour d’eux, n’importe qui, en vain. De l’autre du côté du parc, il y a des centaines, peut-être même des milliers de personnes, mais ici, pas âme qui vive. Elle entend le « Centerfield » de John Fogerty jaillir des haut-parleurs du terrain de softball. De loin, le son a des échos métalliques.

« Au secours ! » essaie-t-elle de hurler, mais seul un murmure essoufflé sort de sa bouche. Ce n’est pas la course, c’est à cause des coups, et du poids du corps de Christopher Stewart sur elle.

Elle peine à se redresser à genoux, mais avant qu’elle puisse s’enfuir, une main se referme sur sa cheville. C’est Stewart. De la bave s’échappe de sa bouche, sa perruque est de travers, et on dirait qu’il sourit. Entre deux hoquets, il dit :

« Tueuse… d’enfants. »

Kate lui décoche un coup de pied dans la gorge. L’étau de la main de Stewart se desserre et il lâche prise. Kate se relève en titubant, pour être de

nouveau projetée à terre par un coup violent au milieu du dos. Quand elle se retourne, l'homme à la veste sport lui fait face. Ses yeux enflammés déversent des torrents de larmes, mais il la voit. Elle tente de se relever encore une fois, mais il lui balance un coup de pied. Une vive douleur irradie dans son flanc droit : quelque chose s'est brisé.

L'homme trébuche sur le corps de Stewart, fait des moulinets pour garder son équilibre, et saisit le bras de Kate. Il la tire d'un coup sec pour l'obliger à se mettre sur ses pieds encore une fois, il recule et tombe sur Stewart, qui lui est secoué de spasmes. Kate bascule à son tour sur l'homme et lui assène un coup de tête en plein visage.

« Oh, putain ! Ça fait mal ! Arrête, salope ! »

Kate recommence et elle sent les lèvres de son agresseur s'écraser contre ses dents. Mais avant qu'elle puisse lui asséner un troisième coup de tête, quelque chose s'abat sur sa tempe. La brume rouge revient. Puis s'assombrit, et tout s'assombrit.

10

17 : 33

Holly se dit qu'elle va être obligée d'appeler la police finalement : il n'y a pas d'autre option. Alors qu'elle tend la main vers son téléphone, quelque chose lui revient en mémoire : une phrase prononcée à Iowa City. Elle revoit Kate brandir les clés de son pick-up et de sa maison en bord de mer à Carmel, en disant : « Elles ont besoin d'un garde du corps elles aussi. Je les perds tout le temps. »

Raison pour laquelle Holly, qui maîtrise mieux que Kate les différents usages de la vie assistée par ordinateur, a accroché un Apple AirTag au porte-clés de sa patronne.

Elle se saisit de son téléphone, le laisse échapper (elle a les mains qui tremblent), le reprend et ouvre l'application Apple Find My. *Par pitié, univers, lance-moi une corde.*

L'univers l'entend. L'application localise les CLÉS DE KATE à Dingley Park. Distance : 2,9 kilomètres.

Holly retourne dans sa chambre pour récupérer l'arme de Bill Hodges dans le coffre-fort de l'armoire. Elle le glisse dans son sac à main et marche vers l'ascenseur.

Kate et Corrie.

Sa responsabilité.

11

Trig promène autour de lui son regard brûlant et constate qu'ils sont toujours seuls dans la patinoire. Sa bouche l'élance et il ne cesse d'avaler du sang. Pendant ce temps, la musique continue à jaillir des haut-parleurs du stade. Il a dans la bouche le *goût* du produit dont cette salope l'a aspergé, et il a l'impression que ses sinus enflent. Il a besoin de se passer le visage sous l'eau, mais les robinets des toilettes fonctionnent-ils encore ?

Peu importe désormais.

Il attrape cette chienne de McKay par les cheveux et l'entraîne dans le hall, à la manière d'un homme des cavernes. Elle pédale dans le vide en protestant faiblement. Il est tenté de lui balancer un autre coup de pied pour ce qu'elle lui a fait… La vache, il a les yeux en feu ! Il n'était pas prévu qu'elle riposte !

Peu importe, peu importe.

Trig agrippe ensuite l'homme en tailleur-pantalon de femme – Stewart – pour le traîner lui aussi dans le hall. Trig sait que c'est le type qui harcelait McKay. S'il avait encore des doutes, ils ont été balayés quand il a hurlé *Elle est à moi !* en lui tirant dessus.

Stewart essaie de parler. Ses mains tressautent, mais il semble incapable de tourner la tête. Une énorme bosse est apparue sur sa nuque, là où une vertèbre a été déplacée ou brisée.

Trig sort. Il ramasse la perruque noire que portait l'homme et la bombe de gaz avec laquelle il a assommé McKay avant que cette sorcière puisse lui donner un autre coup de boule. Ses lèvres sont enflées.

Tu l'as bien mérité, dit son père mort. Trig l'aperçoit à travers ses yeux larmoyants. Un fantôme flou. *Tu as tremblé.*

« Non, papa. Jamais. »

Il retourne à l’intérieur, ferme la porte et envoie valdinguer d’un coup de pied l’arme avec laquelle le *stalker* de McKay a essayé de le tuer. Il s’agenouille à côté de lui. Et sort de sa poche le Taurus calibre 22. L’homme en tailleur-pantalon roule des yeux pour le regarder.

« Je n’ai pas pu inscrire ton nom sur le panneau d’affichage du Mingo parce que j’ignorais que tu serais là, mais ce n’est pas grave. Tu pourras remplacer Russell Grinsted. Tu sais qui c’est ?

L’homme émet un faible gargouillis qui pourrait être *Jésus*.

« Non, ce n’est pas lui. C’est l’avocat d’Alan Duffrey. Je n’avais pas prévu de tuer en son nom, mais puisque tu es là… »

Il appuie le canon du Taurus contre la tempe de l’homme. Chrissy Stewart émet encore quelques sons inarticulés, peut-être pour implorer pitié, ou pour s’entretenir avec Jésus, mais Trig l’abat avant qu’il ait le temps d’en dire plus.

« Comme ça, tu pourras t’adresser directement à Jésus. Pour ce qui est de Grinsted, je suis sûr qu’il aurait pu faire un meilleur boulot. »

Il a toujours les yeux brûlants et les sinus en feu, mais sa vision s’éclaircit. Kate McKay revient à elle. Trig la remet debout. Ça fait combien de fois, déjà ? Il n’a pas compté, mais il sait qu’il en a marre, à force. Ce n’est pas un poids plume. Et elles ne sont pas censées riposter, nom d’un chien.

« Tu veux encore que je te frappe ? Que je t’assomme ? Que je te fracture la mâchoire ? Ou alors, je pourrais te tirer une balle dans le ventre. Tu voudrais que je te tire dans le ventre ? Tu ne mourrais pas tout de suite, mais ça te ferait un mal de chien. C’est ce que tu veux ? »

Kate secoue la tête. Le bas de son visage est couvert de sang. Ses dents de devant, en haut et en bas, sont cassées.

« Sage décision. » Il l’escorte, chancelante et hébétée, jusqu’à la patinoire. « Enjambe les planches. Je ne voudrais pas que tu trébuches. Tu reconnais ton assistante, Corrie, et une nouvelle amie : Barbara. Elles ne peuvent pas te dire bonjour, mais je suis certaine qu’elles sont heureuses de te voir. Viens par ici, sale emmerdeuse. Dans les gradins. On attend encore quelqu’un, pour en finir. »

Chapitre 23

1

17 : 45

L’ascenseur de l’hôtel conduit Holly au rez-de-chaussée. Dans son esprit, plusieurs scénarios s’affrontent, semblables à des images superposées diffusées par différents projecteurs sur un même écran. Mais une pensée unique, élémentaire, parcourt et unifie tous ces scénarios, comme un rythme de tambour : *Ma responsabilité, ma responsabilité.*

La Charlotte Gibney qui vit dans sa tête tente d’ajouter *Ma faute, ma faute*, mais Holly refuse d’avaler cette capsule de cyanure. Sa patronne a confondu Trig et Stewart, mais ce n’est pas sa plus grosse erreur. Sa véritable faute (espérons qu’elle ne sera pas fatale) est de croire qu’elle va pouvoir faire entendre raison au ravisseur de Corrie. Il ne s’agit pas d’un débat sur une chaîne câblée où quelques répliques incisives suffisent à l’emporter. Holly songe que l’arrogance de Kate McKay est de la pire espèce : celle qui s’ignore.

La porte de l’ascenseur s’ouvre sur un petit couloir qui débouche sur le hall. Holly perçoit aussitôt un brouhaha enthousiaste, accompagné d’un tonnerre d’applaudissements. Arrivée au coin, elle découvre Sista Bessie – épaules larges, poitrine opulente, cuisses énormes – arrêtée dans le hall pour signer un autographe à un employé de la réception subjugué. Elle offre à son iPhone un sourire artificiel. À côté d’elle, d’une beauté saisissante dans sa chemise bleue, se tient Jerome Robinson. Holly éprouve alors l’envie, quasi irrésistible, de se ruer vers lui et de réclamer son aide pour ce qu’elle s’apprête à faire (sans trop savoir ce qu’elle va faire, d’ailleurs).

D’autres personnes réclament des autographes, mais Jerome secoue la tête et pointe son doigt sur sa montre, comme pour dire : *On est en retard*. Il escorte Sista – Betty pour les intimes – vers les ascenseurs. Holly ne

dispose que d’une poignée de secondes pour prendre une décision, et au lieu de rester où elle se trouve pour que Jerome la voie en passant, elle pénètre dans la boutique de journaux et lui tourne le dos. Réaction instinctive, aussi inconsciente que le fait de respirer. C’est seulement en regardant les magazines devant elle, sans les voir, qu’elle comprend pourquoi elle a évité Jerome. Lui aussi doit assurer un travail de protection ce soir. Il le laisserait tomber sans hésiter si Holly le lui demandait, mais elle ne lui demandera pas d’abandonner son poste. Et elle refuse de le mettre en danger. Que dirait-elle à Barbara, et à leurs parents, si jamais il était blessé ou, ne parlez pas de malheur, tué ? Pour le coup, ce serait *réellement* sa faute.

Elle traverse le hall de l’hôtel en direction de la porte à tambour. Elle a ouvert l’application Find My sur son téléphone.

2

17 : 50

Feu Christopher Stewart avait une « micro-chambre » ; Corrie n’avait pu obtenir qu’une suite junior pour sa patronne ; Betty Brady occupait la Présidentielle. Jerome y entre avec elle. Deux personnes sont assises dans le salon, devant la télé, un homme et une femme, aussi vieux et maigres l’un que l’autre. L’homme porte un costume rouge flashy, un pull à col roulé noir et un signe de la paix en or autour du cou. Et aux pieds, des boots en peau de serpent. Betty fait les présentations : Alberta Wing et Red Jones, elle précise que Red l’accompagnera au saxo pendant l’hymne national.

« Ta tenue est sur le lit, dit Alberta. J’ai dû reprendre le pantalon. Tu deviens *énorme*, ma vieille. »

Il est évident qu’Alberta attend une réplique cinglante. Jerome aussi, car c’est ainsi que se comportent ses tantes et sa mère quand elles se retrouvent. Mais Betty se contente de lui sourire machinalement. Elle demande à Red de la suivre. Red prend un sac de voyage bleu et laisse son étui à saxophone à côté du fauteuil. Tous les deux s’enferment dans la chambre.

Alberta dit :

« Ce soir, elle chante gratuitement. Et c’est toujours là qu’il y a des problèmes. Vous connaissez ce vieux dicton : “Une bonne action ne reste

jamais longtemps impunie”… »

Jerome répond qu’il le connaît.

« Eh bien, c’est vrai. Regardez-vous, vous avez l’air d’avoir décroché le gros lot ! Vous côtoyez une star et vous vous dites que vous pourrez raconter ça à vos potes, et à vos gamins plus tard. Moi, je vous dis de prendre ça au sérieux. Vous entendez ?

– Oui.

– Vous devez veiller sur elle. Empêcher que quelqu’un lui fasse du mal.

– C’est prévu.

– Eh bien, faites en sorte que ça fonctionne. » Alberta secoue la tête. « Quelque chose la tracasse. Elle n’est pas comme d’habitude. »

3

Dans la chambre, Betty ôte sa chemise, dévoilant un soutien-gorge impressionnant, et un ventre qui l’est encore plus. Le jean de mère de famille rejoint la chemise sur le lit, laissant apparaître un demi-hectare de culotte en coton. Red tourne la tête vers la fenêtre pour contempler la ville au-dehors.

Malgré la situation, Betty n’a pas perdu son sens de l’humour.

« Tu peux regarder, Ernest. C’est pas comme si tu ne m’avais jamais vue à poil.

– Exact, répond Red en continuant à admirer le panorama, mais la dernière fois tu faisais du double D.

– Triple », corrige-t-elle en se dandinant pour enfiler le pantalon pattes d’éph à paillettes, puis une blouse en soie rose qui descend jusqu’aux cuisses. Pour finir, elle enroule la large ceinture scintillante autour de sa taille. « Maintenant, je fais un putain de F. Mais au diable ma taille de soutien-gorge. Tu l’as apporté ?

– Oui. Mais je ne sais pas ce que tu veux en faire.

– Tu n’as pas besoin de le savoir. File. »

Depuis presque vingt-cinq ans, depuis que le 11 Septembre a renforcé les contrôles dans les aéroports, Red voyage en car. De toute façon, il n’a jamais aimé l’avion. Il a peur des détournements, il déteste les turbulences et le manque de place, et il dit que même un chien malade ne voudrait pas

de la bouffe qu'on vous sert. Le train, c'est mieux, dit-il. Mais il préfère un bon vieux trajet en Greyhound car cela lui permet de regarder au moins trois films et de faire le vide dans sa tête. Parfois, il régale les autres passagers d'un ou deux morceaux, genre « Yakety Sax » ou « Baker Street ». Et puis, il peut emporter son « vieux pote », qu'il sort à présent de son sac de voyage Pan Am d'une autre époque. Il s'agit d'un revolver Smith & Wesson J-Frame, pas d'aujourd'hui lui non plus. La crosse en bois, usée, est entourée de ruban adhésif blanc.

Il le tend à Sista, visiblement à contrecœur.

« Barillet à cinq coups. Calibre 38. Chargé. De quoi abattre Mike Tyson. Alors, pour l'amour du ciel, ne te tire pas dessus avec. Souviens-toi qu'il n'y a pas de cran de sûreté. »

Sista glisse le revolver dans son sac.

« Merci, Red. On en a fait du chemin ensemble.

– Et j'espère que ce n'est pas fini. Tu ne veux pas me dire ce que tu comptes faire avec ça ? »

Sista secoue la tête. Red n'est pas surpris.

4

17 : 55

La foule massée de l'autre côté de la rue, devant l'hôtel, a grossi de manière exponentielle. Il y a toujours un certain nombre de manifestants pro- et anti-Kate, mais la majeure partie de la foule est composée à présent de fans de Sista Bessie qui espèrent l'entrevoir et, surtout, la prendre en photo, évidemment.

Au rond-point est garée une Thunderbird bleu pastel. À côté se tient le directeur de l'hôtel, M. Estevez. Il caresse la carrosserie d'un air de contentement qui laisse deviner que c'est son bébé chéri. Juste derrière, un peu terne par comparaison, malgré sa couleur, il y a une Subaru rouge que Holly reconnaît. Comme elle reconnaît l'homme adossé à la portière du conducteur.

Son ami le barman la voit et lui adresse un signe de la main.

« Holly ! Tu as vu Jerome ?

– Oui, répond-elle en s’abstenant de préciser qu’elle a fait en sorte que *lui* ne la voie pas.

– On escorte la star jusqu’au match. Enfin… c’est Jerome qui l’escorte. Moi, je suis le mouvement. Mais peu importe. C’est bien lui ? Gibson est le type que tu cherches ? » Et sans lui laisser le temps de répondre : « Je *sais* que c’est lui. J’aimerais envoyer sa photo à Cathy 2-Tons pour avoir confirmation, mais je n’ai pas son numéro.

– Oui, c’est lui.

– Tu as prévenu la police ?

– Non. Et je t’interdis de le faire. Mais garde ton téléphone allumé. Et si tu n’as pas de mes nouvelles à… neuf heures, disons, contacte-les et demande à parler à Isabelle Jaynes ou à Tom Atta. Explique-leur que Trig est Donald Gibson, le type du Mingo. Et rappelle-leur qu’il faisait partie du jury du procès Duffrey. Si tu n’arrives pas à les joindre, ni l’un ni l’autre, parce que le match n’est pas terminé, contacte Ralph Ganzinger de la police d’État. Compris ?

– Ça semble sérieux, Holly. Tu cherches les ennuis ? Tu vas pas te fourrer dans le pétrin ? »

Viens avec moi, John, songe Holly. *Ma responsabilité, ma responsabilité.*

« Garde ton portable allumé, c’est tout. Et attends mon appel.

– Entendu », répond John Ackerly, sans savoir que dans très peu de temps, il aura de quoi faire lui aussi.

D’un geste du pouce, il montre la T-Bird.

« Le maire devait venir, mais il a annulé. Il a peut-être pensé que le jour des élections on pourrait lui reprocher d’avoir assisté à un match de softball alors qu’un serial killer se trimballait en liberté. »

Le fait même que ce match ait lieu est complètement dingue, pense Holly, sans le dire.

« Prends soin de toi, John. »

Sur ce, elle se rend à Dingley Park en se joignant à la foule qui prend cette direction.

5

18 : 00

« Tu es qui, *toi* ? » crie Trig en s'adressant au mort.

Il lui décoche un coup de pied dans le ventre.

Évidemment, il sait qui est le mort, il le sait très bien, et pas seulement grâce à Buckeye Brandon. Tout le personnel du Mingo a vu la photo de ce connard. Elle a été accrochée dans les coulisses, aux guichets, dans les ascenseurs, ceux destinés aux employés et ceux destinés au public, sur les panneaux d'affichage, dans les toilettes, pour hommes et pour femmes. Il s'agit du *stalker* de cette Kate McKay.

Malgré cela, il est obligé de reposer la question :

« Tu es qui, bordel ? »

Dans sa tête, une rengaine se réveille. Cette chanson des Who qui sert de générique à la série *Les Experts*. La véritable question qu'il pose – il le sait, dans un recoin de son esprit – est celle-ci *: Qui es-tu pour oser m'empêcher de finir mon travail ?*

Il a ligoté McKay à un des poteaux qui soutiennent les gradins, près des deux autres femmes, et glissé l'arme de Stewart dans la poche intérieure de sa veste sport. Il décoche un autre coup de pied dans le cadavre, en lui demandant, une fois de plus, qui il est.

Ne sois pas idiot. Tu sais bien qui c'est, Trigger.

Papa est là, appuyé dans l'encadrement de la porte, vêtu de son maillot porte-bonheur des Buckeye Bullets, frappé du numéro 19.

« Ferme-la, papa. Ferme ta gueule. »

Jamais tu n'aurais osé dire une chose pareille quand j'étais vivant.

« Ce n'est plus un problème, hein ? Tu as mérité cette crise cardiaque. Et voilà ce que j'aurais aimé pouvoir te faire après ta mort. » Le coup de pied qu'il balance à Christopher Stewart est si violent que le corps décolle brièvement du sol poussiéreux. « Et *ça*… Et *ça*… »

Le fantôme à l'entrée de la salle rit.

Sale petit trouillard de merde. Monsieur Bon-à-rien.

« T'AS TUÉ MA MÈRE *!* hurle Trig. T'AS TUÉ MA MÈRE ! AVOUE-LE ! AVOUE-LE ! »

Autrefois, avant les AA, il y avait une partie de lui-même – le noyau le plus profond – qui demeurait toujours sobre, quelle que soit la quantité d'alcool ingurgitée. La fois où ce flic l'avait arrêté à trois rues de chez lui, il avait su se montrer poli. Et cohérent. Digne. Pas de braillements. Pas de

bredouillements. Alors que son esprit s'affolait, terrifié en pensant aux conséquences qu'une arrestation pour conduite en état d'ivresse pourrait avoir sur son travail au Mingo, un travail qui consistait à faire du relationnel et à satisfaire les vedettes, ce noyau de sobriété lui avait permis de demeurer courtois et raisonnable, et le flic l'avait laissé repartir avec un simple avertissement. Néanmoins, il savait que le fait de conduire dans un tel état, avec une bouteille de vodka à portée de main, signifiait que ce noyau de sobriété – de santé mentale – se réduisait. La plongée dans le chaos était proche. Alors il avait cherché l'aide du Programme.

Là, c'est la même chose, en pire. À chaque meurtre, il s'est enhardi, et a perdu un peu de lucidité. À présent, il donne des coups de pied à un cadavre et il discute avec son père mort. Il *voit* son père mort. C'est de la folie. Mais quelle importance ? Il dispose d'une heure avant l'arrivée de cette chanteuse noire – en supposant qu'elle arrive – et cet *imbécile*, ce substitut de l'avocat de Duffrey, a tenté de le *tuer* ! Il s'en est fallu de peu !

« Qui ES-tu ? » hurle-t-il, et ça fait du bien de hurler. C'est *génial* de hurler.

Il décoche un nouveau coup de pied dans le corps.

Arrête, imbécile. Le fantôme appuyé contre l'encadrement de la porte mâchonne du pop-corn.

« La ferme, papa. Je n'ai pas peur de toi. »

Il délaisse le cadavre pour se mettre à arracher tous les vieux posters sur les murs. Ces hockeyeurs que son père et lui avaient encouragés. Il les arrache et les roule en boule, en braillant :

« Va te faire voir, Bobby Simoy ! Va te faire foutre, Evzenek Beran, le Prodige tchèque ! Va te faire foutre, Charlie Moulton ! »

Il a les bras chargés de boules de papier. Les hockeyeurs de son enfance pleine de terreur. Des hockeyeurs disparus depuis longtemps, comme sa mère. Il regarde cette brassée de papier qu'il serre contre sa poitrine et murmure : « Qui êtes-vous, les gars ? »

6

18 : 05

Barbara Robinson comprend qu’elle va mourir. Dans un passé pas si lointain, elle a dû affronter une créature qui dépassait l’entendement, dont le visage se liquéfiait pour devenir l’incarnation de la folie. À cet instant-là, elle n’a pas pensé qu’elle allait mourir (du moins, elle ne s’en souvient pas) car elle était trop horrifiée. Mais M. Gibson n’est pas une créature venue d’un univers inconnu, c’est un être humain. Pourtant, à l’instar de cette chose qui se faisait passer pour Chet Ondowsky, il possède un visage changeant. Et elle voit cet autre visage maintenant qu’il avance au milieu de la patinoire, les bras chargés de posters arrachés, sautant d’une planche à l’autre et s’adressant à un père qui n’est pas là. Elle comprend que la terreur extrême est, à sa manière, une bénédiction. Car elle vous empêche de voir ce qui vous attend.

Plus de poèmes. Plus de chansons. Plus de soirées de printemps et d’après-midi d’automne. Plus de baisers et d’ébats amoureux. Tout cela va être consumé. Et en parlant de ça…

M. Gibson dépose son chargement de papier à l’intérieur d’un carré formé par quatre planches. Barbara aimerait que la terreur l’empêche de comprendre ce qui se prépare. À cet instant, l’autre fille, celle enlevée en premier, lui donne des coups de coude et émet des sons étouffés. Elle aussi a compris ce que signifiaient ces papiers.

C’est pour allumer un feu.

7

18 : 15

Il y a un peu plus de trois kilomètres jusqu’à Dingley Park, et la Thunderbird décapotable qui transporte la vedette du soir dépasse Holly au ralenti, alors qu’il reste presque un kilomètre à parcourir encore. Un vieux Noir est assis à l’arrière avec Jerome, confortablement, les bras écartés. Holly se baisse et fait semblant de lacer ses chaussures. Une fois la voiture passée, elle se remet à marcher, téléphone à la main.

Elle aperçoit le haut des projecteurs qui entourent le stade, et la T-Bird bleu pastel garée sur le bas-côté, warnings allumés. Les gens qui marchaient en direction du parc avec des glacières et des couvertures se sont

rassemblés autour de la voiture et de sa célèbre passagère. Estevez, assis au volant, droit comme un I, déborde de fierté.

Holly s'arrête en voyant Sista Bessie descendre et s'approcher d'une famille dont les jeunes enfants poussent des hurlements de joie. Jerome jaillit aussitôt de l'arrière de la T-Bird pour la protéger. *Bravo, Jerome*, se dit Holly. Les deux enfants, âgés de neuf et onze ans, sans doute, n'ont certainement jamais entendu parler de Sista Bessie, ce qui ne les empêche pas de brandir des pancartes aux couleurs arc-en-ciel que seuls les Crayola peuvent créer : ON T'AIME SISTA B !

Betty étreint les enfants et leur dit quelque chose que Holly n'entend pas. Autour d'eux, les gens rient, ils sont excités. Des téléphones se lèvent. Sista sourit pour les photos. Mais quand quelqu'un lui tend un stylo pour signer un autographe, elle dit :

« Je ne vais pas commencer avec ces idioties. »

Holly se rapproche, fascinée, malgré le poids de sa mission. Le vieux Noir en costume rouge continue à se prélasser à l'arrière de la T-Bird. Il sourit en voyant de plus en plus de monde se masser autour de Sista Bessie. Qui revient finalement vers la voiture. Holly traverse la rue pour que Jerome ne la voie pas et repart vers le parc. Les Rois mages avaient une étoile pour les guider. Holly a son appli Find My.

La T-Bird bleu pastel la dépasse de nouveau. Et de nouveau, Holly fait mine de lacer sa chaussure en attendant qu'elle s'éloigne.

8

18 : 20

Jerome n'en revient pas.

La nouvelle s'est répandue – *Sista Bessie se rend au stade à bord d'une vieille décapotable bleue !* – et de plus en plus de gens suivent et entourent la T-Bird, qui continue à rouler au pas. Certains se placent devant la voiture pour prendre des photos, puis s'écartent volontiers pour la laisser passer. Il n'y a pas de bousculade, pas d'animosité, uniquement un torrent de salutations amicales qui inonde Sista Bessie. Dingley Boulevard est envahi d'un bord à l'autre de gens joyeux. Estevez demeure raide comme un piquet

au volant. Betty tape dans les mains tendues, salue, sourit pour les photos. Un sourire que Jerome trouve forcé. Une fois de plus il descend de voiture en enjambant la plage arrière et marche à la hauteur du véhicule, aux aguets. Il se sent dans la peau d'un agent du Secret Service. Quelqu'un lui offre une fleur. Une femme noire corpulente lui glisse : « Prenez soin d'elle, beau gosse, c'est un trésor national. » Il songe que ce serait peut-être la même ambiance si Tupac revenait ou… Whitney. Quelques cris fusent : « Ne lâche rien ! », « On t'aime ! » ou « On sera à ton concert ! » Mais la plupart des centaines de personnes qui suivent et entourent la voiture restent muettes. D'admiration. Malgré cela, Jerome, qui n'a jamais réellement cru à des phénomènes tels que la télépathie ou la contagion émotionnelle, perçoit autour de lui de puissantes vibrations de bonté humaine. Et à en juger par les larmes dans les yeux de Betty, qui tourne la tête à droite et à gauche pour saluer la foule qui les accompagne, elle ressent ces vibrations elle aussi. Et il se demande, brièvement, si Kate McKay, autre célébrité en son genre, a déjà reçu cette forme d'amour, un amour qui ne soit pas souillé par la haine que ses partisans vouent à ceux qui se situent de l'autre côté du spectre politique. Sans doute pas, se dit-il.

La T-Bird tourne à droite. Le parc apparaît devant eux, baigné d'une lumière blanche éclatante. La foule s'arrête pour laisser passer la voiture sous l'arche où il est écrit : CE SOIR GUNS AND HOSES. Des applaudissements se font entendre. Puis des acclamations.

Les spectateurs qui suivent la voiture s'arrêtent pour lancer de l'argent dans une gigantesque botte de pompier installée sur la gauche. Ou dans une immense casquette de policier, en plastique, sur la droite. Les gens rient, ils sont heureux. Ils ont vu de près une authentique vedette, la soirée est douce, ils sont prêts à passer un bon moment.

9

Les portes du Mingo Auditorium ont ouvert à dix-huit heures et à dix-huit heures vingt, les sièges commencent à se remplir. Un contingent de militants anti-avortement, vêtus de T-shirts bleus montrant un bébé *in utero* (même s'il semble avoir au moins quatre mois), occupent tout un bloc de sièges au milieu des trois premières rangées. Mais des militants pro-

avortement viennent s’installer sur les côtés, pour les isoler. Ils portent des T-shirts rouges, sur lesquels on peut lire : PAS TOUCHE À MON CORPS. Un des militants anti-avortement lance à une vieille femme enrobée arborant une crinière de cheveux blancs : « Même si on me payait, je ne voudrais pas y toucher, à ton corps ! » La femme rétorque, comme le lui ont appris ses amis préados au collège, il y a fort longtemps : « Si ça ne te plaît pas, ne regarde pas. »

Les haut-parleurs diffusent un medley des anciens tubes de Sista Bessie, et la scène est jonchée de tout le matériel de son groupe. Au centre se dresse une estrade destinée à la star du soir, qui, à cet instant, est ligotée un pilier.

Tous les employés ont reçu une photo de Christopher Stewart et ils dévisagent consciencieusement chaque personne qui passe, mais pour le moment, ils n’en ont vu aucune qui ressemble à ce portrait, ni de près ni de loin. Une opération de contrôle facilitée par le fait que les hommes, surtout de cet âge, sont grandement sous-représentés. Aucun signe, non plus, de Donald Gibson, le directeur de la programmation. Ce qui n’a rien d’inhabituel : une fois que tout est en ordre, il arrive tard parfois, ou même pas du tout.

Les panneaux lumineux au-dessus des portes du hall et sur la façade continuent d’annoncer : VENDREDI 30 MAI 19 H KATE MCKAY – SAMEDI 31 MAI ET DIMANCHE 1er JUIN SISTA BESSIE COMPLET.

Et il en sera ainsi pendant encore cinquante-sept minutes.

10

18 : 25

Holly progresse lentement jusqu’à ce qu’elle puisse se détacher de la foule. Elle aimerait courir, ou trottiner au moins, mais elle n’ose pas. Elle ne veut pas attirer l’attention des équipes de télévision, ni des policiers, en short et T-shirt bleu frappé du logo des Guns, qui gèrent la circulation.

Le point vert clignotant sur son téléphone l’entraîne sur la gauche, dans une rue étroite (qui l’est encore plus en raison des voitures garées des deux côtés) baptisée Dingley Place. La musique qui jaillit des haut-parleurs du stade – le « Hey Stephen » de Taylor Swift à cet instant – parvient jusqu’à

ses oreilles. Holly traverse deux parkings pleins à craquer. Au-delà s'ouvre une ruelle pavée plantée de panneaux qui indiquent : ROUTE DE SERVICE A, ACCÈS RÉSERVÉ AUX SERVICES DU PARC et ENLÈVEMENT DEMANDÉ.

L'application lui indique qu'elle se trouve à environ trois cents mètres de sa destination, ce qui semble correspondre à cette vieille patinoire désaffectée, là-bas. Elle ignorait l'existence de cette route de service alors que la zone de pique-nique où Izzy et elle ont l'habitude de déjeuner ne doit pas être loin (ces déjeuners lui semblent appartenir à une époque lointaine). À cause des arbres qui flanquent le passage, la lumière du jour a cédé la place à une inquiétante pénombre.

Holly débouche sur un autre parking, plus petit, destiné aux véhicules de service du parc. L'application annonce : VOUS AVEZ ATTEINT LES CLÉS DE KATE. Elle éteint son téléphone et le glisse dans sa poche, soucieuse de ne pas attirer l'attention sur le parking plongé dans la pénombre. Elle aperçoit, droit devant, un fourgon Transit blanc, garé à moitié dans l'herbe. Les pins suffisent à masquer la lumière des projecteurs du stade, mais cela n'empêche pas Holly de lire ce qui est écrit sur le côté du fourgon : MINGO AUDITORIUM et QUE DU BON !™

Personne à l'intérieur. Kate doit se trouver tout près, et Corrie aussi, très certainement. Holly songe à Barbara et à Jerome, un court instant. Au moins, ils sont à l'abri, Dieu merci. La voix de Lizzo, sortant des haut-parleurs du stade, lui parvient comme dans un rêve.

Elle avise une large allée pavée menant à la masse sombre de la patinoire. Des mauvaises herbes poussent entre les pavés disjoints par le gel. Des photos de hockeyeurs grandeur nature, semblables à des spectres, ornent les portes à double battant. Un jour, à l'automne dernier, Izzy et elle se sont promenées par ici, en mangeant leurs tacos de chez Frankie's, et Holly sait que ce bâtiment ne possède aucune fenêtre. Elle s'assoit sur le pare-chocs du Transit pour réfléchir à ce qu'elle va faire.

Gibson a peut-être déjà tué les deux femmes, auquel cas elle arrive trop tard. Mais alors, pourquoi le fourgon est-il encore là ? Il est peu probable que Gibson soit reparti à pied. Il y a une centaine de flics dans les parages – peut-être même deux cents –, mais elle n'ose pas les alerter, de peur de provoquer deux meurtres et, très probablement, le suicide de Gibson.

Elle regarde l'heure et constate qu'il est 18 : 40. Est-ce qu'il attend le début du match ? Elle ne voit pas pour quelle raison. Mais il n'y a pas que

le match qui commence à dix-neuf heures. Il y a également la conférence de Kate. Supposons qu'il souhaite que les spectateurs se demandent où elle est. Et qu'ils s'inquiètent. Peut-être même espère-t-il que Christopher Stewart se laisse attirer jusqu'au Mingo et se fasse arrêter. L'ironie de la situation pourrait séduire un individu à l'esprit dérangé : il y a là un petit côté Joker de BD.

Holly essaie de prier, en vain. Soudain, du stade lui parvient l'écho d'une chanson interprétée par un chœur de supporters : il est question de Marie et de son agneau.

Attends, dit Charlotte Gibney dans sa tête. *C'est tout ce que tu peux faire. Car s'il sait que tu es ici, il les tuera toutes les deux, et ce sera ta faute.*

Mais une autre voix intérieure se fait entendre, et celle-ci appartient à son regretté ami Bill Hodges. *N'écoute pas ces conneries, Holly. Tu veux vraiment rester assise là, les doigts dans le cul, quand des coups de feu vont éclater ?*

Non.

Holly se dirige vers les portes de la patinoire, en marchant sur le côté de l'allée, dans l'obscurité grandissante des arbres. Elle glisse la main à l'intérieur de son sac pour caresser le .38. Il appartenait à Bill. Désormais, que cela lui plaise ou non, il est à elle.

Chapitre 24

1

Les tribunes sont pleines à craquer et, bien évidemment, elles font face au terrain, raison pour laquelle, quand la Thunderbird bleue pénètre dans le stade, toutes les personnes installées du côté de la troisième base se lèvent et tournent la tête pour la regarder passer. Celles qui se trouvent du côté de la première base et du banc des joueurs de la police ne voient pas grand-chose tout d'abord, à cause des spectateurs qui bloquent la vue. Il y a des applaudissements et des acclamations.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demande Izzy.

Tom grimpe sur l'abri des joueurs et met sa main en visière pour protéger ses yeux de la lumière des projecteurs.

« Une bagnole vintage fait le tour du stade. Je parie que c'est Sista Bessie. »

La confirmation ne tarde pas car Estevez fait faire un tour complet à sa T-Bird. Izzy et Tom trottinent jusqu'à la zone réservée à l'équipe de la police, et ils n'en manquent pas une miette quand la vieille voiture passe à leur hauteur en roulant à moins de dix kilomètres-heure. Un jeune homme est assis sur la plage arrière, les jambes à l'extérieur, ses Converse noires reposent sur le pare-chocs. Il semble ne pas en revenir. Tom le montre du doigt.

« C'est Jerome. L'ami de Holly.

– Je sais. »

Debout à l'avant, sanglée dans une ceinture en soie bleu marine constellée d'étoiles, Sista Bessie salue la foule enthousiaste.

Izzy applaudit frénétiquement.

« Je me souviens de ses chansons. Elles passaient tout le temps à la radio quand j'étais gamine. Elle a une belle voix. »

La voiture disparaît derrière le bâtiment en parpaings.

« J’ai hâte de l’entendre chanter, dit Tom.

– Moi aussi. »

2

La T-Bird s’arrête à la hauteur de la remise, de l’autre côté du grillage du champ centre. Des admirateurs, des chasseurs d’autographes et des eBayers se rassemblent aussitôt, mais Jerome et M. Estevez font de leur mieux pour les repousser, ou au moins les maintenir à l’écart, en criant : « Laissez un peu d’air à cette dame ! » John Ackerly a été autorisé à se garer sur le petit parking VIP. Il descend de la Subaru rouge, tape dans le poing de Red, puis de Jerome.

« Tout baigne ?

– Impec pour le moment », répond Jerome.

Deux représentants des deux équipes adverses apparaissent au coin de la remise. Pour les Guns, il s’agit de Lewis Warwick. Il salue Jerome d’un signe de tête, serre la main de Red, puis se tourne vers Betty pour lui dire combien il est honoré de la recevoir.

Le représentant des Hoses, le chef des pompiers Darby Dingley, porte un short trop petit qui souligne ses grosses fesses et laisse voir ses genoux cagneux.

« Enchanté de vous accueillir, Sista Bessie. Nous avons hâte de vous entendre chanter.

– Et moi, j’ai hâte de chanter.

– Acceptez-vous de nous rendre un service avant d’aller dans votre loge ?

– Si je peux. »

Dingley lui tend une pièce d’un dollar en argent.

« Nous devons déterminer qui est l’équipe qui reçoit. Si vous voulez bien lancer cette pièce… Le lieutenant Warwick choisira pile ou face. »

Betty lance le dollar en argent, très haut. Warwick choisit face. Betty rattrape la pièce au vol et la plaque sur son poignet charnu. Elle soulève légèrement sa main, se tourne vers Warwick et dit :

« Désolée, boss.

– C’est nous qui recevons ! fanfaronne Dingley. On sera les derniers à frapper ! *Yesss !* »

Warwick lui adresse des félicitations qui, ajoutées à son air pincé, ne semblent pas très sincères.

Betty récupère sa tenue d'après concert à bord de la décapotable et pénètre dans la remise en trimballant son sac à main. Entre un râtelier à battes et une tondeuse à gazon, elle avise une porte sur laquelle on a collé sa photo (celle du magazine *People*, auquel elle a donné une interview avant sa tournée). Elle jette un coup d'œil à l'intérieur.

« Ce n'est pas très luxueux, dit le lieutenant Warwick, mais on a fait ce qu'on a pu en si peu de temps.

– Il y a des toilettes, ajoute Dingley. Si vous… si vous avez envie… enfin…

– C'est très bien », dit Betty pour mettre fin à son supplice.

Elle ne désire qu'une chose : qu'ils lui foutent la paix. Elle a une chose importante à faire.

« Nous avons prévu un micro sans fil, dit Warwick. Le moment venu, vous vous avancerez jusqu'au monticule du lanceur. Le chef Dingley et moi-même nous vous accompagnerons. Et je vous tendrai le micro. Ou à votre musicien. »

En disant cela, il se tourne vers Red, affalé sur un banc, à gauche de la porte, totalement à son aise. L'étui de son saxo est posé sur ses genoux.

« Pas besoin de micro, dit Betty. Ça couvrirait le sax de Red. J'ai suffisamment de coffre, croyez-moi. Et pas la peine de m'escorter non plus. Je fais confiance au Young Man Jerome ici présent pour me conduire là où je suis censée faire ce que j'ai à faire. » Elle revient vers Jerome et lui pince l'épaule. « S'il peut écrire un bouquin, il peut m'accompagner jusqu'au box du lanceur, ou je ne sais pas comment vous appelez ça.

– Très bien, madame, dit Dingley. Comme vous voulez. » Il se retourne vers Estevez, qui attend sagement dans son coin, les mains croisées devant lui. « Vous pouvez vous garer à côté de la Subaru pour attendre. Vous ramènerez Mlle… Mlle Sista… à son hôtel quand elle aura chanté. »

Estevez hoche la tête.

« Il est possible que je reste un peu, les gars, dit Betty. Pour regarder le match. Je vous préviendrai. »

Sans laisser à qui que ce soit le temps de réagir, elle entre dans sa loge improvisée et ferme la porte.

« Veillez sur elle », dit Warwick à Jerome, et il s’en va sans attendre la réponse.

Qui aurait été : *Évidemment. Je veillerai sur Sista Bessie… et sur Red aussi.*

Jerome regarde le vieil homme, qui le regarde également d’un air inquiet.

« Red ? Ça ne va pas ? Vous vous sentez mal ? »

Red semble sur le point de dire quelque chose, et finalement, il entreprend d’accrocher une sangle brillante à son instrument.

« Je me suis jamais senti mieux. J’adore jouer en concert. Même si c’est un concert d’une seule chanson. »

3

18 : 45

Le revolver est dans la main de Holly à présent. Elle prend soin d’approcher de la porte de la patinoire en avançant sur le côté, mais elle s’aperçoit qu’il n’y a pas de judas, et donc pas de raison de s’inquiéter. En revanche, il y a un clavier à code, et la petite lumière rouge au-dessus des touches indique que la porte est verrouillée. De l’autre côté, elle entend deux voix : un enfant et un homme. Elle trouve ça bizarre. Très.

L’enfant dit :

« J’ai arraché tous les posters, de tous tes joueurs préférés. Qu’est-ce que tu penses de ça ? »

L’homme répond :

« Tu ne le ferais pas si je pouvais m’occuper de toi. »

L’enfant : « Va te faire foutre ! »

L’homme : « Ne parle pas de cette façon à ton père. »

L’enfant : « Qu’est-ce que tu lui as fait ? »

L’homme : « Peu importe. Elle est *partie.* Tu n’as pas besoin d’en savoir plus. »

Holly comprend soudain qu’il n’y a pas deux personnes derrière cette porte. Si l’impression est aussi bizarre, c’est parce que Donald Gibson s’exprime de deux voix différentes. Et il retient Kate et Corrie prisonnières… à moins qu’elles soient déjà mortes.

La voix d’homme s’écrie : « Qui es-tu ? » Il éclate de rire, et répète les mêmes paroles, presque en chantonnant, entrecoupées d’ahanements : « Quiii… es… TU ? »

Suit un long silence, puis la voix d’enfant dit :

« On va attendre, papa. Elle viendra ou elle ne viendra pas. » Un rire de dément, haut perché. « Le plus que je peux, le plus que je peux, pourquoi pas ? »

Holly pointe le canon du revolver sur la serrure, puis le laisse retomber. Tirer dans les serrures, ça marche dans les films. Mais dans la vraie vie ? Peut-être que cela aura seulement pour effet d’alerter Gibson, qui décidera d’éliminer ses deux otages ; comme il a éliminé… combien de personnes déjà ? Cinq ? Six ? Sept ? Sous l’effet du stress, elle a perdu le compte.

On va attendre, papa. Elle viendra ou elle ne viendra pas.

Gibson parle-t-il d’une personne existante ou d’un fantasme ? Holly l’ignore. Une chose est certaine, en revanche : le père – « papa » – est imaginaire. Gibson est comme Norman Bates dans *Psychose*, à cette différence près qu’il fait parler son père et non sa mère. Ce qui n’a rien de surprenant, car Gibson est un psychopathe. Peut-être pense-t-il que sa mère va venir. Ou une fille avec qui il est sorti au lycée. Ou la Vierge Marie descendant du ciel à bord d’un chariot pour le bénir, lui dire qu’il n’est pas cinglé et qu’il fait ce qu’il faut faire, sans le moindre doute.

Mais Holly sait une chose : si quelqu’un vient, une personne de chair et d’os, il devra ouvrir la porte. Et à ce moment-là, elle pourra l’abattre.

Elle se déplace vers la gauche, le .38 levé à hauteur d’épaule. Attendre est la meilleure tactique, elle le sait, mais si jamais elle entend des coups de feu à l’intérieur de la patinoire désaffectée, elle craint de devenir folle.

L’enfant : « Je te hais, papa. »

L’homme : « T’es même pas capable de tenir l’alcool, Monsieur Bon-à-rien. Monsieur Alcoolique Anonyme. »

Et soudain, dans un hurlement : « QUI ES-TU ? »

4

18 : 46

Enfin seule, Betty peut retirer son masque. Elle suspend sa tenue d'après concert et pose son sac sur l'unique étagère. Elle pousse un long soupir, tremblotant, et palpe son pouls dans son cou. Il bat trop vite, et de manière irrégulière. Elle a des pilules dans son sac. Elle en glisse une sous sa langue, puis une seconde. Le goût est amer, mais réconfortant. Elle passe sa main sur son visage et s'agenouille. Elle joint les mains et pose les coudes sur le couvercle des toilettes. Et elle se met à prier, comme quand elle était enfant, en murmurant cette incantation : « Jésus tout-puissant… »

Elle s'interrompt pour rassembler ses pensées.

« Je ne pourrai pas sauver cette fille sans ton aide, Jésus tout-puissant. C'est une gentille gosse. Je l'aime déjà presque autant que l'enfant que j'ai abandonné quand j'avais dix-sept ans. Et j'ai l'intention de tout faire. Je ne sais même pas si ce M. Gibson m'appellera comme il l'a promis car il est aussi fou qu'un chien enragé. Et je me dis qu'il a peut-être l'intention de nous tuer toutes les deux. J'espère que tu me pardonneras si je l'abats avec l'arme de Red. S'il n'y a pas d'autre façon de la sauver. Je t'en supplie, aide-moi à chanter comme si tout allait bien. Je te sais capable de faire toutes ces choses – du moment que j'accomplis ma part –, mais aujourd'hui je suis obligée de te demander un miracle, Jésus tout-puissant. Je ne pourrai pas repartir d'ici sans être vue. Telle est la malédiction de ce que je suis devenue. Et je ne sais pas quoi faire, c'est pour cette raison que j'ai besoin d'un miracle. Je… »

Lewis Warwick frappe à la porte sur laquelle on a collé son visage.

« Madame ?… Sista ? C'est l'heure. »

Elle murmure : « Je prie en ton nom, Jésus tout-puissant. » Se relève, resserre la ceinture étoilée autour de sa taille, et sort.

« Merci encore d'avoir accepté de chanter ce soir », dit Lewis.

Betty hoche la tête d'un air absent.

« Mon sac à main ne risque rien à l'intérieur ? Je vois que la porte ne ferme pas à clé. »

Son sac contient son téléphone, mais aussi le revolver de Red.

Warwick fait signe à Estevez, qui attend à côté de sa T-Bird. Et lui demande de monter la garde devant la loge de Sista, en veillant à ce que personne n'y entre. Avec plaisir, répond Estevez.

« Parfait, dit Betty. Red ? Tu es prêt ? »

Red se lève, son saxo autour du cou, et prend la main que lui tend Betty.

« C’est parti. »

Betty tend son autre main.

« Approchez, Young Man Jerome. Je vous veux auprès de moi.

– C’est un honneur », dit Jerome, et il lui prend la main. Elle est chaude dans la sienne. « Vous êtes une sacrée nana, Betty Brady. »

Elle sourit. En songeant : *Il va falloir, il va falloir.*

Ils débouchent sur le terrain, tous les trois, en se tenant par la main. Quand le millier de spectateurs assis dans les tribunes (et les centaines d’autres debout) les voient se diriger vers le monticule du lanceur, ils se lèvent pour applaudir.

Deux hommes noirs, un jeune et un vieux, encadrent une femme noire corpulente. Leurs ombres, plus noires qu’eux, marchent à leurs côtés, aussi nettes que des silhouettes découpées dans du carton. Red Jones murmure une question à l’oreille de Betty, qui hoche la tête. Elle se tourne vers Jerome et lui annonce un petit changement de plan : il va y avoir un peu plus de musique que prévu.

5

18 : 50

Adossée aux planches pleines d’échardes, peintes en gris, à gauche de la porte de la patinoire Holman, Holly s’aperçoit qu’elle a envie de faire pipi. Une forte envie. *Retiens-toi*, se dit-elle. *Retiens-toi, c’est tout.* Mais elle craint de faire dans sa culotte. Alors elle s’enfonce dans les buissons, prudemment (en espérant qu’il n’y a pas de serpents ni de plantes vénéneuses), baisse son jean et s’accroupit. Le soulagement est immense. Elle remonte son pantalon et regagne son poste au moment où les accords plaintifs d’une mélodie bien connue, jouée au saxophone, parviennent à ses oreilles.

Dans le hall de la patinoire, Trig tend l’oreille. Il reconnaît cette musique lui aussi, et il sourit. En songeant : *C’est de circonstance.*

Au bord de la patinoire, Corrie et Barbara attendent la suite, c’est-à-dire la mort, très probablement. Elles le savent.

Kate, quant à elle, a peur de la mort depuis qu'elle a vu des cibles à son effigie en vente sur Internet. Une peur essentiellement théorique, tempérée par cette idée que son assassinat serait un cri de ralliement. Toutefois, elle n'a jamais imaginé être tuée par un cinglé nullement motivé par des idées politiques, un homme pour qui elle ne représente qu'une victime parmi d'autres dans sa folie meurtrière. La douleur qui enflamme son visage ravagé, exacerbée par ce ruban adhésif enroulé autour de sa tête, est insoutenable. *Si je m'en sors*, pense-t-elle, *j'offrirai une nouvelle Tesla à un orthodontiste… mais je ne vais pas m'en sortir.* Le cinglé a fini de se disputer avec lui-même. Il écoute la musique.

Tout comme ces trois femmes, ligotées dans l'ancienne patinoire, qui vont mourir.

6

18 : 52

Sur le terrain, le trio – Red, Jerome et Betty (redevenue Sista Bessie) – s'arrête sur le monticule où Izzy Jaynes va bientôt officier comme lanceuse de l'équipe de la police. Sista Bessie lève les mains pour réclamer le silence, et la foule se tait.

Red s'avance et se met à jouer « Taps[1] », dont chaque note résonne comme un glas. Dans le stade, des têtes se découvrent. Il joue lentement, sans mièvrerie.

Sista ne veut pas donner au public le temps d'applaudir, pas après « Taps », et dès que Red a joué la dernière note – un *do* –, elle prend une longue inspiration et se met à chanter *a cappella*, avec le ventre et le diaphragme : « *O say can you see, by the dawn's early light…* »

Jerome en a des frissons, ses bras se couvrent de chair de poule. Red se joint à elle, en passant de *do* à *sol*, en faisant un léger pas de côté harmonique, au lieu de l'accompagner note à note, afin que sa voix, encore plus belle que lors des quelques répétitions, soit l'unique vedette. Elle chante les mains tendues et écarte lentement les bras comme si elle voulait étreindre tous les spectateurs.

Au moment où elle atteint l'avant-dernier vers – *O say does that star-spangled banner yet wave* – Red compte dans sa tête *: Un-deux-trois-quatre*, comme convenu. Et à cet instant, Sista donne tout ce qu'elle a, et lui aussi. Il souffle dans son sax comme Charlie Parker ou Lester Young. Les mains levées vers le ciel, Sista Bessie insuffle toute son âme dans ces dernières paroles : *« O'er the land of the free, and the* HOME *of the* BRAVE *!* »

Il y a un instant de silence absolu, puis la foule en délire applaudit à tout rompre. Des casquettes atterrissent sur le terrain. Sista Bessie et Red saluent. Jerome exhorte l'assistance – *Faites du bruit !* – et la clameur redouble.

Sista Bessie embrasse ses mains et étend les bras de nouveau pour transmettre tout son amour aux spectateurs. Après quoi, tous les trois quittent le terrain pour regagner la remise, alors que les applaudissements et les acclamations se poursuivent.

Red dit :

« Après ça, peu importe le résultat du match. Tu les as tués, Bets.

– C'était incroyable, dit Jerome.

– Merci. Merci à tous les deux.

– Ça ne va pas, mademoiselle Brady ? Vous êtes toute pâle.

– C'est rien. Mon vieux palpitant qui fait des claquettes. Faut que je quitte ces fringues. Essayez de faire dégager tous ces vautours. Ils veulent juste des autographes. Dites-leur d'aller voir le match plutôt. Et appelez-moi Betty, comme votre sœur.

– Noté. Et je vais voir ce que je peux faire au sujet de tous ces gens. »

L'expression de Jerome indique qu'il n'a pas beaucoup d'espoir de réussir à déplacer la foule, et Betty songe : *Je le sais bien. Ces gens ne sont pas venus pour assister au match, ils sont venus pour moi, et seul Jésus tout-puissant peut les disperser.*

Elle pénètre dans sa petite loge de fortune, ferme la porte, quitte sa tenue de scène et attend que son téléphone sonne.

7

19 : 00

L’équipe des pompiers entre sur le terrain en courant, sous les hourras de la troisième base et les huées des spectateurs de la première base. Dans les haut-parleurs, Steve Tyler braille « Take Me Out to the Ball Game ».

La chanson atteint les oreilles de Holly au moment où celle-ci fait le tour de la patinoire, à pas feutrés, pour repérer les issues de secours. Il y en a deux, verrouillées l’une et l’autre. Alors qu’elle s’approche du côté du bâtiment qui est le plus proche des food-trucks, il lui semble percevoir des sons étouffés à l’intérieur du bâtiment. Ce pourrait être des signes de vie, ou bien son imagination qui lui fait prendre ses désirs pour la réalité.

Pendant ce temps, au Mingo, presque tous les sièges sont occupés. Maisie Rogan, l’assistante du directeur de la programmation, est dans tous ses états. La « vedette » de ce soir n’est pas là. Après avoir tenté de joindre Donald quatre fois, et être tombée quatre fois sur la boîte vocale, elle fait de nouveau le tour des loges. Toujours pas de Kate. Elle tente de joindre son assistante, et tombe une fois de plus sur une boîte vocale. Finalement, elle monte sur scène en prenant soin d’éviter les pupitres et les amplis, mais elle manque de trébucher sur un câble. Le public, croyant qu’elle vient présenter Kate McKay, applaudit. Maisie secoue la tête et lève les mains.

« Un léger retard est à prévoir dans le programme de ce soir », annonce-t-elle.

Des murmures parcourent l’assistance. Un des militants anti-avortement s’écrie :

« Elle se dégonfle ? »

Ce qui provoque aussitôt diverses répliques du style : *La ferme, garde ça pour ton chapelain !*

Une femme crie : « Ne légiférez pas sur mon vagin ! »

Ce qui déclenche des applaudissements et des encouragements. Maisie s’empresse de rejoindre l’obscurité réconfortante des coulisses pour passer quelques appels.

Qui tous atterrissent sur des boîtes vocales.

Betty entend « Take Me Out to the Ball Game » de l’intérieur de sa minuscule loge où elle est assise sur les toilettes, son téléphone à la main. Elle a connu pire quand elle était jeune chanteuse débutante : des loges sans eau courante, et des chiottes qui empestaient le vomi, derrière des poulaillers, et des rades comme le Shuffle Board ou le Dew Drop Inn, où elle était payée cinq dollars, plus les pourboires et un pichet de bière. Au

moins, on pouvait respirer un peu d'air frais à travers les planches disjointes. Cette remise, avec ses murs en parpaings et son unique néon vacillant au plafond, ressemble à une cellule de prison dans une de ces villes du Sud. Rien à voir avec la loge du Mingo.

Mais ce n'est pas cette pièce exiguë (au moins, il y a des toilettes et un miroir) son problème. Ce n'est pas non plus le revolver J-Frame de Red, caché dans son sac. Elle a vérifié deux fois qu'il était bien chargé. Son problème, c'est comment filer d'ici sans être vue. Elle devine que Red et Jerome sont toujours dehors, assis sur le banc. Le directeur de l'hôtel, Estevez, et l'ami de Jerome, John, sont certainement avec eux. Et la meute des chasseurs d'autographes. Comment leur échapper ? Jamais la célébrité ne lui a paru être un tel fardeau. Ils surnomment cette ville la Seconde Erreur du Lac. Son erreur, colossale, a été de venir ici, au départ. Elle est responsable de ce qui est arrivé à Barbara.

« Jésus tout-puissant, dit-elle. Montre-moi le chemin. »

Son téléphone sonne.

8

19 : 04

Trig regagne le centre de la patinoire en marchant prudemment sur les planches. Ses prisonnières sont toujours là, présentes à l'appel. *Chacune à sa place*, aurait dit papa. Il appelle la chanteuse noire.

« Depuis le stade, vous allez vers l'est, lui dit-il. Votre téléphone vous montrera la direction. Vous traversez le terrain de foot et le terrain de jeux. Là, vous verrez des food-trucks…

– Monsieur Gibson, il y a une foule de gens qui attendent que je sorte pour me demander des autographes. »

Papa dit : *Tu n'avais pas pensé à ça, hein, Monsieur Bon-à-rien ?*

« La ferme !

– Hein ? »

Elle semble désorientée, effrayée. Tant mieux. Parfait.

« Ce n'est pas à vous que je parle, dit Trig. Ces chasseurs d'autographes c'est votre problème, pas le mien. Je devrais buter votre petite copine noire,

pour vous apprendre à m'interrompre avec vos histoires.

– Non, ne faites pas ça, monsieur Gibson. Vous parliez de food-trucks.

– Oui. Exact. Les food-trucks. Derrière, il y a des arbres. Et des tables de pique-nique. Vous traversez les arbres, et là, il y a un grand bâtiment en bois, comme un silo à grain, mais plus grand. Vous devez apercevoir le toit de là où vous êtes. C'est une ancienne patinoire de hockey. Condamnée. C'est là que je vous attends. »

Trig regarde sa montre. Les messages des panneaux lumineux du Mingo vont changer dans douze minutes très exactement. Laissons aux gens le temps de les voir. De comprendre ce qu'il a fait. Ce qu'il fait.

Tu ne fais rien du tout. Tu es Monsieur Bon-à-rien. Tu es Monsieur Je Tremble.

« Ce que je suis en train de faire, papa ! Ce que je fais !

– Avec qui vous parlez, monsieur Gibson ? Votre père ?

– Ne vous occupez pas de lui. Je vous attends à la patinoire Holman à dix-neuf heures quarante. Dans trente-cinq minutes. Frappez à la porte. Dites : "C'est moi !" Je viendrai vous ouvrir. Si je ne vous entends pas frapper à dix-neuf heures quarante, je la bute. Je les bute toutes.

– Monsieur Gibson… »

Il coupe la communication. Il pointe d'abord le .22 sur Kate, puis sur Barbara, puis sur Corrie.

« Toi… toi… et toi. Si vous avez de la chance, je vous buterai, comme je l'ai dit. Sinon… »

Du grand sac de courses Giant Eagle, il sort l'allume-feu liquide. Il en asperge les posters roulés en boule et nichés entre les vieilles planches enduites de créosote.

« Ils seront aux premières loges, dit-il en s'adressant aux trois femmes. Tous les spectateurs de ce match débile. Ils verront tout : Vous savez comment mon papa aurait appelé ça ? Des funérailles de Viking ! »

Il rit, et retourne dans le hall pour continuer à donner des coups de pied dans le cadavre de Christopher Stewart. Ce fils de pute a essayé de *l'arrêter* ! De le *tuer* !

19 : 06

Lewis Warwick (police) et Darby Dingley (pompiers) ne s’apprécient pas, mais ils sont tombés d’accord sur un point : cette année, il ne doit pas y avoir de protestations et de jérémiades à cause d’arbitres jugés partiaux, comme les années précédentes. Pas de favoritisme, d’un côté ou de l’autre. Il se trouve qu’un important tournoi de la Babe Ruth League doit avoir lieu au début juin à Cincinnati, et pour trois cents dollars, Warwick et Dingley ont engagé deux arbitres présents pour ce tournoi. Des vrais. Comme ils ne sont pas de Buckeye City, ni l’un ni l’autre, ils se contrefoutent de savoir qui gagne.

L’arbitre de champ s’accroupit, les mains sur les genoux. L’arbitre de marbre abaisse la visière de son casque et s’accroupit derrière le receveur. Les deux tribunes, pleines à craquer, encouragent bruyamment leurs équipes respectives.

Le premier frappeur des Guns, Dick Draper, s’avance en faisant tournoyer sa batte. Il expédie une balle à gauche. Le joueur de champ des pompiers court à reculons et la rattrape sans problème.

Un retrait.

Le grand match a commencé.

10

19 : 10

Au Mingo Auditorium, le public commence à s’impatienter. Une militante anti-avortement, ancienne cheerleader à St. Ignatius avant de se marier et de faire six enfants, se met à scander : « *Kate McSlay, Kate McSlay s’est dégonflée, elle a décampé !* » C’est un succès immédiat. Ses camarades, en infériorité numérique, mais remontés, reprennent en chœur ce slogan. L’ancienne cheerleader se lève et encourage les autres militants anti-avortement à se lever et à donner de la voix.

« KATE MCSLAY, KATE MCSLAY S’EST DÉGONFLÉE, ELLE A DÉCAMPÉ ! »

Quelqu’un lance une boîte de cacahuètes, qui atterrit sur la choucroute de Maman Cheerleader. Elle rebondit sans lui faire mal (avec toute cette

laque !), mais un des militants anti-avortement saute par-dessus son siège pour se jeter sur la femme qu'il pense être coupable.

S'ensuit du rififi.

C'est parti là aussi.

Chapitre 25

1

19 : 11

Betty commence à se dire qu'elle n'a pas d'autre choix que de marcher jusqu'à cette vieille patinoire (elle a fait apparaître une photo sur son portable), en entraînant dans son sillage un flot de chasseurs d'autographes. Ils seront autour d'elle également, et même devant, brandissant leurs téléphones ou leurs foutus carnets : *Juste un, s'il vous plaît, Sista. S'il vous plaît.* Ce n'est pas comme si elle pouvait les semer. Autrefois peut-être, quand elle avait cinquante ans et quatre-vingts kilos de moins.

Devant la patinoire, Holly perçoit elle aussi la clameur qui monte du stade. Derrière la porte, elle entend des cris, puis le silence, puis les cris reprennent. Gibson s'exprime de trois voix différentes : la sienne, celle de l'enfant qu'il a été, et une voix plus grave, sans doute celle de son père. Pour l'instant, aucun coup de feu n'a éclaté, mais elle s'attend à ce que cela se produise d'une seconde à l'autre car, à l'évidence, ce type est complètement givré.

Sa propre hésitation la rend folle. Chaque décision pourrait être la mauvaise. Et sa défunte mère n'arrange pas les choses. Celle-ci secoue la tête d'un air dépité en disant : *Les mauvaises décisions sont source de chagrin plutôt que de soulagement, je te l'ai toujours dit.*

Je l'ai dans le baba, se dit-elle. Mais elle décide que c'est trop gentil. Beaucoup trop. *Je suis baisée, voilà la vérité. Et j'ai vraiment besoin d'une cigarette.*

Au Mingo, la bagarre s'essouffle. Si tant est qu'elle ait vraiment commencé. Ces gens sont plus habitués à s'affronter sur les réseaux sociaux. Des employés séparent les anti-avortement, beaucoup moins

nombreux, des pro-choix. Maman Cheerleader sanglote dans les bras de son mari, en répétant : « Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez ces gens ?… »

Sur le terrain de softball, après trois *strike out* en faveur de la police, Isabelle Jaynes prend place sur le monticule, pour la première fois depuis l'université. Son adrénaline est en ébullition, et son premier lancer d'échauffement ne passe pas seulement au-dessus du casque du receveur, il passe au-dessus du grillage et atterrit au milieu de la horde de supporters massés derrière. Ce qui déclenche des rires, des sifflets et des plaisanteries en provenance du banc des pompiers. Un type à la voix de stentor ressuscite ce vieux succès : *« Elle essaie d'atteindre le* SKYYYYLAB *! »* Hilarité générale dans les rangs des Hoses et de leurs supporters, alimentée en grande partie par la bière.

Le receveur des Guns est un vieux de la vieille, habitué à patrouiller depuis quatorze ans, dénommé Milt Coslaw. Un mètre quatre-vingt-dix-huit. Un colosse. Il est également le frappeur le plus puissant de l'équipe. Les jambes velues qui dépassent de son short ressemblent à deux piliers. Il trottine jusqu'au monticule. Le type à la voix de stentor, comprenant que c'est son heure de gloire, beugle : « SKYYYLAB *!* »

« Ça y est, vous vous êtes assez défoulée, inspectrice Jaynes ? » demande Coslaw.

Avec un grand sourire.

« J'espère. Putain, je suis morte de trouille, Cos. Et vous pouvez m'appeler Izzy. Quand j'aurai été expédiée sur la touche, vous pourrez m'appeler sac à merde.

– Vous ne finirez pas sur la touche. Envoyez des balles faciles au début, pour vous échauffer. Comme ce matin, à l'entraînement. Ces connards vous observaient. Vous le savez bien. Économisez vos forces pour le bon moment. Vous n'avez plus dix-neuf ans. Et surtout, attendez l'instant crucial pour leur sortir votre balle tombante.

– Merci, Cos.

– De rien. Allons donner une leçon à ces pompiers. »

Le colosse a rasséréné Izzy, et elle finit de s'échauffer en se contentant d'envoyer des balles lobées. *Économiser ses forces*, songe-t-elle. *Garder la balle tombante sous le coude.* Elle ne pense plus à Bill Wilson, à Sista Bessie, aux Jurés de substitution assassinés. Elle n'a plus qu'une seule idée en tête : *On va montrer à ces pompiers qui on est.*

Betty entend à peine les cris en provenance du stade, pas plus que les grognements et les acclamations quand le premier frappeur des Hoses est éjecté sur une balle tombante. En jetant un coup d'œil à l'extérieur de la remise, elle a vu que Red et Jerome étaient toujours là, sur le banc, pour repousser ses fans armés de téléphones et de carnets. Elle songe : *Jamais je ne pourrai sortir d'ici*. Puis : *Je dois sortir d'ici.* Puis : *Jésus tout-puissant*.

Attachée dans les gradins de la patinoire, Kate McKay songe : *Je dois me préparer à mourir, mais il reste encore tellement de travail à accomplir !*

Non loin de là, Corrie et Barbara nourrissent des pensées plus terre à terre : *Faites que je survive. Faites que je revoie ma mère et mon père. Faites que ce soit juste un cauchemar.*

2

19 : 17

Izzy éjecte sans peine l'équipe des Hoses : deux retraits et une balle frappée au sol. Au premier lancer des Hoses, son receveur, Coslaw, expédie la balle au-dessus du grillage du champ centre, manquant de peu la Thunderbird vintage de M. Estevez. Guns : 1. Hoses : 0. Un supporter des Hoses lance une bouteille dans sa direction. Coslaw l'envoie valdinguer d'un coup de batte méprisant.

Le téléphone de Betty lui indique qu'elle se trouve à moins de cinq cents mètres de l'ancienne patinoire, de l'autre côté du parc. Elle peut l'atteindre à dix-neuf heures quarante, mais sa marge de manœuvre se réduit. Elle se demande si elle ne pourrait pas envoyer Jerome à sa place. Après tout, Barbara est sa sœur. Mais quand Gibson lui demandera de se présenter avant d'ouvrir la porte, Jerome aura du mal à se faire passer pour une chanteuse de soul sexagénaire. Et puis : supposons que ce cinglé tue le frère de Barbara ?

Au Mingo, deux placeurs entrent dans la salle pour annoncer à un public déjà survolté qu'il se passe des choses bizarres sur les panneaux lumineux dans le hall et sur la façade de l'auditorium. Les gens abandonnent leurs sièges pour aller voir.

AMY GOTTSCHALK JURÉE N^{o} 4 (KATE MCKAY)
BELINDA JONES JURÉE N^{o} 10 (SISTA BESSIE)
DOUGLAS ALLEN PROCUREUR (CORRIE ANDERSON)
IRVING WITTERSON JUGE (BARBARA ROBINSON)
TOUS COUPABLES
DONALD « TRIG » GIBSON JURÉ N^{o} 9
LE PLUS COUPABLE DE TOUS

Certains spectateurs ne comprennent pas. Beaucoup, si. Parmi eux Jerry Allison, le concierge de l'immeuble depuis des temps immémoriaux. Et pas seulement parce qu'il écoute Buckeye Brandon. Il a remarqué que Don Gibson était un peu… bizarre, dirons-nous… ces derniers temps. Et puis, il y a ce presse-papier sur son bureau, ce cheval en céramique. Jerry est assez âgé pour se souvenir du *Roy Rogers Show*, de Gabby Hayes, le pote de Roy, et du cheval de Roy.

Trigger.

3

19 : 20

Assis sur le banc devant la remise, Red regarde Young Man Jerome et songe : *Je devrais lui dire*. Puis : *Bets ne peut pas sortir d'ici sans être vue, de toute façon, avec tous ces gens. Alors, pas la peine de lui dire.*

Il est soulagé.

4

19 : 23

Au Mingo, les gens qui étaient venus voir Kate McKay exécuter son numéro de provocatrice se retrouvent rassemblés autour des panneaux lumineux, au-dessus des portes du hall, ou du plus grand, dans Main Street. Anti-avortement et pro-choix sont unis dans la même stupéfaction. Les premières voitures de la police d'État arrivent sur place, sans savoir qu'elles

sont du mauvais côté de la ville. Un Buckeye Brandon aux anges filme tout ce qu'il peut, se voyant déjà invité sur tous les plateaux des chaînes d'info.

Au stade, le match se poursuit à vive allure. Le premier batteur des pompiers, un avorton nommé Brett Holman, s'avance en faisant des tourniquets avec sa batte. Sur le monticule, Izzy prend une profonde inspiration, en s'obligeant à se calmer, se calmer. Elle arme le bras et envoie une balle tombante parfaite. L'avorton frappe dans le vide, presque dix centimètres au-dessus. Les fans de la police exultent. Le policier à la voix de stentor braille : « *Montre-nous ta spéciale* SKYYYLAB, *ma jolie !* »

Pas question, se dit Izzy. Et elle envoie une autre balle tombante aussi parfaite que la précédente. Que l'avorton ne peut renvoyer, là non plus. Derrière le frappeur, Coslaw tend un doigt entre ses jambes pour réclamer cette fois une balle droite et rapide. Izzy a des doutes, mais elle obéit. L'avorton, qui s'attendait à une nouvelle balle tombante, frappe dessous, faisant même jaillir un peu de terre avec l'extrémité de sa batte.

« C'est ça, va t'asseoir, minus ! » crie un supporter de la police alors que l'avorton regagne son banc la tête basse.

Les supporters des pompiers les huent. Des doigts d'honneur se dressent. Un autre batteur de l'équipe des pompiers s'avance.

Je peux y arriver, se dit Izzy. Elle repousse une mèche de cheveux et se penche en avant pour voir le signe de Coslaw. *Oui, je peux y arriver.*

Elle prend son élan et lance. Une balle tombante parfaite.

« Premier lancer ! » annonce l'arbitre.

Dans sa « loge », Betty Brady se lève. Au diable les chasseurs d'autographes. Elle ne peut pas rester assise là. Elle doit y aller.

Izzy envoie une autre balle tombante. Le frappeur la laisse passer au niveau du genou, mais l'arbitre lève le poing. Darby Dingley jaillit du banc des pompiers et se précipite. Il s'en faut de peu qu'il franchisse la ligne de pénalité, ce qui lui vaudrait d'être exclu. Son visage est presque aussi rouge que son short trop petit. « *Vendu !* crie-t-il à l'arbitre. *Jamais de la vie !* » Dans les gradins, les supporters des pompiers reprennent en chœur ses protestations. De leur côté, les supporters de la police veulent en rester là, ils crient aux supporters des pompiers de la fermer. L'esprit de fair-play est parti en promenade.

Holly, toujours indécise, de retour à gauche de la porte de la patinoire, le revolver à la main, pointé vers le ciel qui s'obscurcit, tend l'oreille. Des

bruits lui parviennent du terrain de softball. Tout d'abord, elle croit que ce sont des exclamations, puis elle se ravise. Ce sont des *hurlements.* Quelqu'un… Non, beaucoup de *quelqu'un*… semblent très en colère.

À l'intérieur de la patinoire, Trig écoute lui aussi.

« Papa ? C'est quoi ça ? »

Mais papa ne répond pas.

5

Les spectateurs sont captivés, ils cessent de respirer à chaque lancer. C'est au tour de George Pill, le petit malin, l'ennemi juré d'Izzy, de prendre place sur le marbre. Elle ne le craint pas. Au contraire, elle se réjouit de l'avoir en face d'elle. Sa balle tombante fait des miracles, et chaque fois que Milt Coslaw a réclamé une balle droite, en force, les Hoses se sont fait avoir. *Je peux y arriver,* se répète-t-elle. Son bras est détendu, chaud, puissant.

George Pill fait un geste qui n'est pas sans rappeler celui de McKay : *viens, viens, viens, lance cette putain de balle*. Et il lève sa batte. Est-ce un sourire moqueur qu'elle voit sur son visage ? Tant mieux. Parfait. Il rira moins en regagnant son banc. Elle lance la balle. *Strike one.*

« *Elle triche !* » braille le type à la voix de stentor.

Sur la touche, Darby Dingley, toujours rouge de colère, en rajoute :

« *Vérifiez la balle, monsieur l'arbitre !* »

Izzy envoie une balle tombante. Pill frappe dans le vide. Dans le camp de la police, on exulte. En face, chez les pompiers, tout le monde reprend en chœur la réclamation de Darby : « *Vérifiez la balle ! Vérifiez la balle !* »

L'arbitre rejette leur demande d'un geste. Il sait que le problème ne vient pas de la balle. Il l'a examinée personnellement avant de la lancer à Izzy au début de la seconde manche. Le problème, c'est ce lancer vicieux, et ce n'est pas *son* problème.

Les supporters de la police scandent :

« STRIKE OUT ! STRIKE OUT ! »

Betty ouvre la porte de sa « loge » et s'avance dans la remise.

Jerome, John et Red se lèvent du banc pour aller voir au coin du bâtiment quelle est la cause de ce vacarme. Imités en cela par la plupart des

personnes présentes, à l'exception des chasseurs d'autographes les plus motivés, et des eBayers qui sont là non pas par amour mais pour l'argent.

Le type à la voix de stentor : « *Elle triche !* »

Dingley : « *Vérifiez qu'il n'y a pas de graisse sur la balle, monsieur l'arbitre !* »

Lew Warwick s'approche à son tour du bord du terrain, de l'autre côté du champ intérieur : « *Assieds-toi et ferme-la, Darby ! Arrête de faire le mauvais joueur !* »

Dingley : « Mauvais joueur de mes deux ! Elle lance une *spitball*[1] ! »

Izzy ignore tout ce vacarme. Elle inspire à fond. Elle guette le signe de Coslaw : un doigt pointé vers le sol. Il réclame une balle droite et forte.

Izzy s'exécute, et soudain, l'enfer se déchaîne.

6

19 : 28

George Pill frappe la balle et l'expédie le long du champ intérieur, en bordure de l'herbe, entre la première base et le marbre. L'espace d'un instant, il reste figé, comme hypnotisé. Puis il se met à courir. Les supporters des Hoses se lèvent, pensant assister au premier point de leur équipe.

Le premier coureur des Guns est un jeune agent de patrouille nommé Ray Darcy. Il fonce vers la seconde base et attrape la balle après le troisième rebond.

Izzy sait que si le premier coureur quitte son poste, c'est à elle de couvrir la base et de recevoir la balle. Elle a démarré dès qu'elle a entendu le *ting* de la batte en aluminium, et la voilà sur la première base pour tenir son rôle. Le lancer de Darcy arrive pile dans ses mains et elle pivote pour essayer de toucher George Pill avec la balle, en sachant qu'il va sans doute essayer de passer sous elle.

Erreur. L'air renfrogné, Pill accélère, baisse la tête et percute de plein fouet Izzy. Il écrase sa poitrine avec son épaule et heurte la cavité de son épaule d'un coup de casque. Elle entend un craquement sourd lorsque l'os se déboîte et son cri strident est la première chose que tout le monde – dans

le stade, et jusqu'à la patinoire Holman – entend. La balle s'échappe de son gant et Pill se dresse sur la première base, tête nue à présent, indifférent à la femme qui hurle sur le sol. Il affiche un grand sourire et – chose incroyable – il fait signe que tout va bien. Juste avant que Ray Darcy le plaque aux jambes, l'envoie au tapis, le chevauche et le roue de coups de poing.

Les joueurs des Guns et des Hoses jaillissent de leurs bancs respectifs et déclenchent une bagarre générale. L'arbitre de champ tente de s'interposer et se retrouve écrasé. Les supporters des Guns descendent des gradins. Du côté des Hoses, Darby Dingley agite ses poings au-dessus de sa tête en braillant : « *À l'assaut, pompiers ! PAS DE QUARTIER !* »

Lew Warwick traverse le terrain ventre à terre, saute sur Dingley et l'expédie au sol.

« Arrête de jeter de l'huile sur le feu comme un abruti ! » lui crie-t-il, mais le mal est fait.

Les supporters des Hoses descendent des gradins eux aussi, prêts à en découdre. Certains tombent et se relèvent, certains tombent et se font piétiner. Les deux camps se rejoignent au milieu du terrain. Le speaker proteste dans les haut-parleurs, avant d'être interrompu par le hurlement d'un larsen. Les appels à la raison seraient demeurés vains, de toute façon. Les spectateurs, dont beaucoup ont abusé de la bière, du vin ou de substances plus fortes, échangent des coups. Rien à voir avec le rififi au Mingo Auditorium : ici, c'est du sérieux.

Près de la première base, Izzy se roule de douleur sur le sol en tenant son épaule disloquée, oubliée de tous, jusqu'à ce que Tom Atta vienne la relever.

« Fichons le camp d'ici », dit-il. Passant à la hauteur de Ray Darcy, il lui lance : « Arrêtez de frapper ce pompier. Ce connard de mauvais perdant est dans les vapes. »

Une voiture de patrouille pénètre dans l'enceinte du stade, au ralenti, gyrophare allumé et sirène hurlante. Des supporters des Hoses l'encerclent pour l'empêcher d'aller plus loin. D'autres commencent à la secouer et finissent par la faire basculer sur le côté.

Quel cirque.

7

Betty Brady passe devant des piles de maillots et de shorts et risque un coup d'œil à l'extérieur. Elle ignore ce qui s'est passé, et elle s'en fiche. Ce qui compte, c'est que subitement, comme par magie, la voie est libre. Jésus tout-puissant a entendu sa prière. Même les chasseurs d'autographes ont disparu, pour le moment en tout cas, car elle sait qu'ils vont revenir. Il n'y a pas une seconde à perdre.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil aux alentours, elle se met à trottiner d'un pas lourd en direction du toit rond qu'elle voit dépasser au-dessus des arbres en plaquant son sac à main contre sa poitrine d'une main. Seul un dernier eBayer, plus motivé que les autres, la suit. Un homme à lunettes. Holly se serait souvenue de l'avoir vu à Iowa City, à Davenport et à Chicago. Il brandit une affiche montrant une Sista Bessie beaucoup plus jeune, devant l'Apollo Theater. « Juste un autographe ! Juste un ! » crie-t-il.

Betty ne l'entend pas. Le vacarme de la foule – des éclats de voix, des cris de douleur, de terreur, des braillements d'hommes et de femmes – redouble. Arrivée à la limite des arbres, elle s'arrête et sort de son sac le flacon de pilules pour le cœur. Elle en avale trois en espérant qu'elles la protégeront de l'infarctus qu'elle redoute depuis huit ou dix ans. Le temps qu'elle fasse le nécessaire, au moins.

Tiens bon, mon vieux, dit-elle à son cœur. *Encore un peu.*

Elle sort de son sac le revolver de Red.

« Sista Bessie ! s'écrie le eBayer à lunettes. Je suis un immense fan. Je n'ai pas réussi à avoir une place pour votre concert ! Vous voulez bien me… »

Elle se retourne, arme au poing, et même si le canon n'est pas pointé sur lui, le eBayer décrète qu'il n'est pas un si grand fan, finalement. Il tourne les talons et décampe. Sans lâcher son poster, toutefois. Signé, vendu sur eBay ou un autre site d'enchères, ça irait chercher dans les quatre cents dollars.

Minimum.

8

Avant que Jerome puisse se jeter dans la mêlée (qui s'étend à présent sur tout le terrain) pour séparer les belligérants, Red Jones le retient par le bras.

« Betty, dit-il. Si elle est partie, je pense que tu devrais la suivre. »

Jerome le regarde en fronçant les sourcils.

« Pourquoi serait-elle partie ? Elle est toujours dans sa loge, non ?

– J'aimerais le croire, mais je ne le pense pas. Elle m'a demandé de lui prêter mon arme.

– Hein ? »

À cet instant, John Ackerly franchit en titubant la grille du champ centre, le nez et la bouche en sang.

« Enfoirés de poivrots ! peste-t-il. Un salopard m'a attaqué en traître et il s'est foutu de ma gueule avant de décamper ! Je hais ces putains de *poivrots* ! »

Jerome ne fait pas attention à lui. Il saisit Red par ses épaules osseuses.

« Quelle arme ? Pour quoi faire ?

– Mon .38. Je ne sais pas. Elle a un truc qui va pas. J'aurais dû t'en parler avant. Mais le vieux con que je suis n'a pas réussi à se décider. Je voulais t'en parler après l'hymne, et puis je me suis dit : avec tous ces gens qui veulent des photos et des autographes, elle pourra pas sortir. Mais maintenant… » Il secoue la tête. « Je suis un vieux con qui a de la bouillie à la place du cerveau. Le flingue est chargé, et je crois qu'elle a l'intention de buter quelqu'un. »

Jerome n'arrive pas à y croire. Laissant les Guns et les Hoses en découdre, lui et Red regagnent la remise. La porte de la « loge » est ouverte. Le pantalon à paillettes et la ceinture en soie étoilée forment un petit tas par terre. Betty a fichu le camp. À présent, il est obligé d'y croire.

En ressortant, il aperçoit un homme à lunettes qui traîne un poster derrière lui, comme un cerf-volant. Il s'arrête devant Jerome et Red, et halète :

« Je lui ai demandé un autographe et elle a pointé une arme sur moi ! Elle est folle !

– Où est-elle ? » demande Jerome.

L'eBayer binoclard tend le doigt.

« Je sais que certaines vedettes n'aiment pas les chasseurs d'autographes, mais franchement, une *arme* ? »

Jerome fonce vers les arbres. En y pénétrant, il découvre Betty droit devant, assise sur le banc d'une table de pique-nique, tête baissée, livide, visiblement épuisée.

9

À l'intérieur de la patinoire, Trig est assis dans les gradins, collé contre Kate McKay. Le ruban adhésif qui recouvre sa bouche est rouge de sang et en partie décollé, grâce à l'action de sa langue.

« Tu n'as pas forcément tort, dit-il.

– Relâchez-les. » La voix de Kate sort sous la forme d'un grognement. Elle essaie de hocher la tête en direction des deux jeunes femmes ligotées aux poteaux de la « prison », mais à cause du ruban adhésif, elle ne peut pas tourner le cou de plus d'un ou deux centimètres. Alors elle doit se contenter de les désigner du regard. « C'est moi que vous voulez. La célébrité. Alors libérez-les. »

Trig était perdu dans ses souvenirs ; il se revoyait assis sur ces mêmes gradins avec son père. Qui lui agrippait le bras, si fort qu'il y laissait des bleus. Et parfois, entre deux tiers-temps, il le serrait contre lui. La voix de Kate le ramène dans l'instant présent. Il la regarde d'un air étonné.

« Comment es-tu devenue aussi vaniteuse ? C'est de naissance ou c'est plus tard ?

– Je veux juste…

– Ce n'est pas toi qui m'intéresses. Tu étais là, voilà tout. Ce n'est pas une question de célébrité, c'est une question de *culpabilité.* C'est ce qui t'a poussée à venir ici, n'est-ce pas ? Et la vague idée de secourir ta copine.

– Mais… vous… je croyais…

– Quand je dis que tu n'as pas forcément tort, c'est parce que mon père a sans doute tué ma mère. »

Kate le dévisage.

Trig poursuit :

« Il disait qu'elle était *partie.* Mais je ne suis pas dupe.

– Vous devriez vous faire aider, monsieur.

– Et toi, tu devrais la boucler. »

D’une claque, il rabat le ruban adhésif sur la bouche de Kate, mais il ne tient pas.

« Je vous en prie, essayons de discuter… »

Trig lui appuie le canon du Taurus sur le front.

« Tu veux vivre encore quelques minutes ? Alors ferme-la. »

Kate la ferme. Trig regarde sa montre. Il est dix-neuf heures trente-huit.

Je crois que la chanteuse noire ne viendra pas, papa. Je vais devoir me contenter de ces trois-là. Plus moi, évidemment.

10

Jerome pose un genou à terre devant Betty. Sur le banc, à côté d’elle, est posé le revolver dont la crosse est entourée de ruban adhésif.

« Je ne peux pas, dit-elle. Je croyais que je pourrais, mais je ne peux pas.

– Quoi donc ? demande Jerome. Que se passe-t-il ? »

Elle montre le bâtiment rond et gris que l’on distingue entre les arbres.

« Barbara. »

Jerome se raidit.

« Quoi, Barbara ?

– Là, à l’intérieur. Un fou l’a enlevée. Gibson. Le type du Mingo. Il m’a ordonné d’être là à dix-neuf heures quarante, sinon il la tuerait. Mais je ne peux pas… Mes jambes me lâchent. »

Jerome se relève d’un bond. Betty agrippe son poignet avec une force surprenante.

« Toi non plus, tu ne peux pas. Il veut que je frappe à la porte en disant : “C’est moi.” S’il entend une voix d’homme, il la tuera. »

L’espace d’un instant, Jerome veut se persuader que tout cela n’est qu’une poussée délirante de la part de Betty, un début d’Alzheimer même. Mais elle parle de Barbara. *Sa sœur.* Et il ne peut pas se permettre d’ignorer le danger.

Betty dit autre chose, mais il ne l’écoute déjà plus. Il prend le revolver et fonce vers la patinoire Holman.

11

19 : 40

Trig se lève et descend jusqu'à la « prison ». Il pointe le Taurus d'abord sur Corrie, puis sur Barbara.

« Je commence par qui ? La Blanche, je crois. »

Il appuie l'arme contre la tempe de Corrie. La jeune femme ferme les yeux et attend de découvrir s'il y a autre chose de l'autre côté du monde connu. Mais la pression du canon se relâche.

« D'accord, papa. Si tu le dis. »

Corrie ouvre les yeux. Trig enjambe les planches sur le sol pour retourner dans le hall. Il s'adresse à ses prisonnières sans se retourner.

« Papa veut que je lui accorde cinq minutes de plus. Il dit que les femmes sont toujours en retard. »

12

Holly n'en croit pas ses yeux : Jerome !

Il débouche des arbres en courant, un petit revolver à la main. En la voyant à son tour, il se fige, aussi surpris qu'elle. Elle comprend qu'il va dire ou crier quelque chose et s'empresse de poser son doigt sur ses lèvres, en secouant la tête. Elle lui fait signe d'approcher et s'aperçoit qu'elle imite le geste de Kate : *viens, viens, viens*. Le voyant se précipiter, elle l'oblige à ralentir.

Arrivé à la hauteur de Holly, il glisse à son oreille :

« Tu dois frapper à la porte et dire : "C'est moi." Moi, je ne peux pas. Il doit croire que c'est elle.

– Qui ça, "elle" ? murmure Holly.

– Betty. Sista Bessie.

– Je ne peux pas…

– Il le faut. Frappe à la porte et dis "C'est moi". Sinon, il va tuer Barbara. »

Pas seulement Barbara, pense-t-elle.

Jerome pointe le doigt sur sa montre et murmure :

« Le temps presse. »

13

19 : 43

Trig décide qu'il ne tuera personne avec une arme à feu, à part lui.

De retour dans la patinoire, il enjambe les planches jusqu'au carré rempli de papier froissé, au centre. Il verse encore un peu d'allume-feu Kingsford, et sort son briquet Bic. Au moment où il s'accroupit pour faire jaillir la flamme, on frappe à la porte. Il se fige, ne sachant pas quoi faire.

Pourquoi choisir, Monsieur Bon-à-rien ? demande son père. *Tu peux faire les deux.*

Trig décide que papa a raison. Il actionne la molette du briquet Bic et approche la flamme des posters arrachés et roulés en boule. Le carré constitué de vieux bois sec s'embrase aussitôt. Trig regarde les trois femmes. Leurs yeux sont écarquillés de terreur.

« Des funérailles de Viking ! Ma mère n'a pas eu droit à ça. Ma mère est partie. »

Il va ouvrir la porte.

14

Holly fait face à la porte. Jerome se tient sur le côté, les lèvres pincées si fort que sa bouche a presque disparu. Elle a l'impression d'attendre une éternité avant que Gibson s'adresse enfin à elle, à travers le double battant. Tout bas, d'un ton de conspirateur :

« C'est vous, Sista Bessie ? »

Holly prend une voix le plus grave possible, en essayant d'imiter le léger accent du Sud de Betty.

« Oui, c'est moi. »

Le résultat lui semble épouvantable : une parodie raciste d'un numéro de *minstrel show*[2].

Nouveau silence. Puis Gibson demande :

« Vous êtes ici parce que vous vous sentez coupable ? »

Holly se tourne vers Jerome. Qui hoche la tête.

« Oui. Coupable, exact », répond-elle de sa voix la plus grave.

C’est nul. Jamais il n’y croira.

Après une nouvelle attente, insupportable, la petite lumière rouge sur le clavier devient verte. Holly ne dispose que d’une seconde, que de ce signal, pour lever son arme. Avant que la porte s’ouvre. Gibson, stupéfait, découvre son visage extrêmement caucasien. Lui aussi a une arme, mais Holly ne lui laisse pas le temps de s’en servir. Elle tire deux fois, en visant le milieu du corps, comme le lui a appris Bill Hodges. Gibson recule en titubant, une main plaquée sur la poitrine, les yeux écarquillés. Il lève le canon de son revolver. Jerome écarte Holly d’un coup d’épaule et le vise avec l’arme de Red.

Gibson ne prononce qu’un seul mot – « Papa ! » –, puis bascule vers l’avant.

Holly lui accorde à peine un regard avant de tourner la tête en direction de la patinoire.

« Il y a le feu ! » s’exclame-t-elle en enjambant le corps de Gibson d’un pas de géant.

Au centre de la patinoire, les posters enflammés ont mis le feu aux planches voisines, parcourues de flammes bleues qui deviennent jaunes et les dévorent à toute vitesse. Deux femmes sont attachées aux montants de la « prison ». Une troisième – Kate – est ligotée au poteau de soutènement d’un gradin, non loin de là.

Holly se précipite, trébuche, tombe ; elle ne sent même pas les échardes plantées dans ses paumes. Elle se relève et s’approche des deux femmes prisonnières côte à côte. Si elle avait un couteau, elle pourrait les libérer, mais elle n’en a pas.

« Jerome, viens m’aider ! Éteins le feu ! »

Jerome retourne en courant vers le corps de Donald Gibson et lui arrache sa veste. Mais les bras restent coincés, et il doit s’acharner. Bien que mort, Gibson ne veut pas céder sa veste. Ses épaules roulent de droite à gauche, sa tête ballotte : on dirait la marionnette grotesque d’un ventriloque. Jerome parvient enfin à libérer la veste et il se précipite à l’intérieur de la patinoire. La doublure en soie de la veste pend derrière lui. De son côté, Holly déroule tant bien que mal le ruban adhésif qui attache Barbara à la barre métallique jaune. Mais c’est long, très long.

Kate parvient à cracher le morceau de ruban adhésif qui couvre sa bouche.

« Plus vite ! hurle-t-elle. Plus vite ! »

Toujours à donner des ordres, songe Holly. Elle attrape des morceaux de scotch à deux mains et tire de toutes ses forces. Barbara parvient enfin à dégager un bras. Elle arrache son bâillon et s'écrie :

« Corrie ! Occupe-toi de Corrie !

– Non ! » répond-elle, car Barbara est sa priorité.

Barbara n'est pas seulement une amie, c'est une amie chère. Corrie viendra en deuxième position. Et la patronne en troisième… dans la mesure du possible. Holly a les mains en sang à cause des échardes. Elle extirpe la plus grosse et s'attaque à l'autre bras de Barbara.

Au centre de la patinoire, dans la lumière bégayante des deux projecteurs fonctionnant sur batterie, Jerome jette la veste de Gibson sur le feu et se met à la piétiner : gauche-droite, gauche-droite, gauche-droite. Comme s'il foulait du raisin. Des nuages d'étincelles jaillissent autour de lui. Certaines traversent sa chemise et lui brûlent la peau. Une de ses jambes de pantalon prend feu. Il se penche pour tenter d'éteindre les flammes en agitant les mains, vaguement conscient que ses Converse chics ont commencé à fondre autour de ses pieds. *Chaussettes de sport, ne me trahissez pas maintenant.*

Holly a réussi à ôter le ruban adhésif autour de la taille de Barbara. Celle-ci essaie de se lever, en vain. Elle tente de remuer les jambes, en vain. Le gaffer qui ligote ses cuisses au siège de la « prison » est trop serré.

« Ton pantalon ! s'écrie Holly. Tu peux faire glisser ton pantalon ? »

Barbara fait glisser son pantalon sur le haut de ses cuisses, elle réussit à détendre un peu le ruban adhésif et essaie de nouveau de lever les jambes. Et cette fois, elle y parvient. Elle ramène ses genoux contre sa poitrine, puis vers ses épaules. Ainsi, en se trémoussant, elle arrive à ôter son pantalon peu à peu et à libérer ses jambes.

La veste de Gibson est en feu et des flammes courent en tous sens le long des planches. Renonçant à essayer d'éteindre l'incendie, Jerome fonce vers la « prison » en sautant d'une planche à l'autre. Il entreprend de libérer Corrie. À Holly, il dit :

« Je l'ai un peu ralenti, mais il va bientôt s'attaquer aux murs. Et ensuite, ce sera le plafond. »

En effet, le feu continue à se propager. Jerome fait tout son possible pour délivrer Corrie, mais Gibson l'a ligotée encore plus solidement que Barbara.

« Hé, Young Man Jerome ! Attrape ça ! »

Il tourne la tête et découvre Betty. Sa coupe afro fait peine à voir et son visage luit de transpiration, mais elle semble plus vaillante que sur le banc de pique-nique. Elle tend un canif au manche en bois usé.

« Je l'ai toujours dans mon sac. Depuis l'époque où je jouais dans le *chicken circuit*. »

Jerome ignore ce qu'est ce *chicken circuit*[3], et il s'en fiche. Il s'empare du canif. Bien aiguisé, il tranche sans peine le gaffer qui emprisonne Corrie. Il la laisse finir de se détacher seule pour voler au secours de Kate. Le plafond haut de l'ancienne patinoire permet à la fumée noire de s'évacuer, malheureusement, il fait aussi office de conduit de cheminée, ce qui attise les flammes.

« Aide-moi ! crie Jerome à Holly. Ça commence à devenir sacrément chaud ici. »

Mais la chaleur qu'il sent dans son dos n'est rien comparée à celle qui entoure ses pieds. Ses baskets ne sont plus que des amas de caoutchouc et de toile informes. Il espère que lorsqu'il les retirera (s'ils sortent de cet enfer), ses chaussettes, et surtout sa peau, ne partiront pas avec.

Holly l'aide de son mieux. Barbara, libre à présent, mais pieds et jambes nus, tente elle aussi de détacher Kate.

« Non ! Fiche le camp d'ici ! lui crie son frère. Va plutôt aider Betty. Elle tient à peine debout ! File ! »

Barbara ne proteste pas. Elle prend Betty par la taille et, ensemble, elles progressent lentement vers le hall, en trébuchant sur les planches.

Corrie se relève, puis s'affaisse.

« Je ne peux pas marcher. J'ai des fourmis dans les jambes. »

Jerome la porte en avançant avec peine, à la manière du monstre de Frankenstein, à cause de ses Converse fondues. Il parvient néanmoins à rester sur ses pieds. Au milieu des flammes qui dévorent les planches entrecroisées en dessinant un damier orangé.

Kate ne peut pas marcher elle non plus. Elle fait une tentative et retombe à genoux. Holly glisse une main sous son aisselle et la relève, en faisant appel à une force qu'elle possédait sans le savoir.

« Vous passez votre temps à me sauver la vie », dit Kate de sa voix enrouée, aux accents bourrus.

Son menton et sa chemise forment un bavoir de sang. Les dents que Holly entrevoit entre ses lèvres tuméfiées ne sont plus que des éclats d'ivoire.

« Vous m'avez engagée pour ça. Aidez-moi. »

Elles se fraient un chemin jusqu'au hall d'abord, puis jusqu'à la sortie, tandis que l'incendie fait rage dans leur dos. Une fois qu'elles débouchent dans la fraîcheur bénie de cette soirée de mai, Jerome retourne à l'intérieur pour attraper Donald Gibson par les jambes et le tirer au-dehors. Il dit à Holly :

« Il y a un autre homme… ou une femme… à l'intérieur. Tout aussi mort. Si je veux aller le chercher, je dois d'abord retirer ça… »

Il s'assoit par terre et commence à ôter une de ses baskets à moitié fondues.

Holly retourne à l'intérieur. L'incendie n'a pas encore atteint le hall, mais la patinoire sera bientôt engloutie par les flammes, et la chaleur devient insoutenable. Elle saisit par une jambe la personne qui a sans doute été tuée par Gibson : Chris Stewart. Chrissy. *Je ne peux pas. Trop lourd.* Mais Kate surgit dans son dos, pour prendre l'autre jambe.

« Tirez », dit-elle.

Des ordres, toujours des ordres.

À deux, elles traînent Chrissy Stewart jusque dehors, dans le crépuscule qui s'épaissit. Barbara est assise par terre, adossée au fourgon du Mingo, la tête de Betty repose sur son épaule. Jerome a réussi à retirer ses baskets. Ses pieds sont écarlates, mais seul celui de gauche présente des cloques.

Kate se laisse tomber par terre, lourdement, et considère le cadavre qu'elles viennent d'extraire de la patinoire.

« Voici donc la salope qui me harcelait. Qui *nous* harcelait.

– Oui, dit Holly. Mais il ne faut pas rester ici, Kate. Le bâtiment va s'embraser comme une torche.

– Une minute. Il faut que je reprenne mon souffle. Et elle aussi, j'ai l'impression. » Elle parle de Betty. « Une chance qu'elle ait eu ce couteau dans son sac. Sans ça, on aurait grillé comme les châtaignes dans cette chanson de Noël. »

Kate soulève le bras de Chrissy Stewart et l'examine.

« Jolie tenue. Avant, évidemment. Elle voulait devenir une fille, et son Église le lui interdisait ? Tout ça pour ça ?

– Je ne sais pas. »

Ce que Holly sait, en revanche, c'est qu'il ne faut pas rester là. Elle marche jusqu'au fourgon. Dieu est bon : les clés sont dans le porte-gobelet. Elle ouvre la portière du conducteur et se retourne vers les autres, silhouettes violemment éclairées par la lumière orangée du feu.

« On fiche le camp d'ici, déclare-t-elle. Tout le monde à bord. Immédiatement. »

Barbara et Betty s'aident mutuellement à se relever. Jerome marche en clopinant avec l'aide de Kate, qui supporte son poids autant qu'elle le peut.

« Et eux ? »

Jerome montre les deux corps.

« Oh, mon Dieu, non », dit Corrie. Elle revient vers Gibson, le prend par le bras et le traîne jusqu'à l'arrière du fourgon. « Il y en a un autre… une fille… mais… elle est en train de brûler. Elle est *incinérée*. »

Holly ne veut pas s'occuper de ces gens. Ce qu'elle veut, c'est dormir douze heures d'affilée et se réveiller devant une tasse de café, un donut à la confiture et un demi-paquet de cigarettes. Mais Kate retourne vers l'homme… la femme… la personne en tailleur-pantalon. Holly la rejoint. Elles traînent Stewart jusqu'au fourgon. Mais elles n'ont pas la force de hisser les corps à bord. C'est Jerome qui s'en charge, en grognant de douleur à cause de ses pieds brûlés qui doivent supporter la charge. Il ferme les portières et chancelle.

« Tu conduis, dit-il à Holly. Moi, j'en suis incapable.

– Je vais conduire », déclare Kate.

Elle a retrouvé un peu de son ancienne assurance.

Et elle prend le volant.

Chapitre 26

1

Par une chaude et ensoleillée matinée de la fin juin, quelques jours après la réouverture de Dingley Park, Holly est assise à la table de pique-nique où Izzy et elle ont souvent déjeuné. C'est à cette table (elle l'ignore) que s'est arrêtée Betty Brady, incapable d'aller plus loin et certaine d'avoir signé l'arrêt de mort de sa nouvelle et jeune amie.

Holly est en avance, comme toujours. Les food-trucks ne sont pas encore ouverts, mais dans le terrain de jeux voisin, elle entend les cris des enfants qui jouent à chat ou escaladent les cages à poules. La remise reste condamnée par des rubalises jaunes. Elle a été pillée lors de l'émeute, et tout ce qui se trouvait à l'intérieur – maillots, shorts, protections, ballons, battes, jusqu'à des suspensoirs – a été éparpillé sur le terrain de softball, avec les tessons de bouteilles, les T-shirts rouges ou bleus déchirés, et même quelques dents. Les bases ont été arrachées et volées, en guise de souvenirs peut-être. Holly songe que le comportement des êtres humains (y compris le sien) demeurera toujours un mystère à ses yeux.

Son ami John Ackerly a hérité d'une mâchoire fracturée dans la mêlée. Il ne s'en est aperçu que le lendemain matin, en découvrant dans la glace que la moitié inférieure de son visage était tellement enflée qu'il ressemblait « à Popeye dans ces vieux dessins animés, la pipe en moins ». Il a été soigné aux urgences du Kiner Hospital, où il a dû patienter au milieu des autres estropiés du match entre les Guns et les Hoses. Le médecin lui a prescrit des cachets d'Oxycodone, qu'il a pris pendant trois jours, avant de tout balancer dans les chiottes. Il a confié à Holly qu'il commençait à y prendre goût.

Avant, depuis cette table, Holly et Izzy apercevaient le toit rond de la patinoire Holman. Il a disparu, il ne reste plus que des débris encore fumants, entourés de rubalises eux aussi. Apparemment, Donald Gibson, alias Bill Wilson, alias Trig, projetait de faire brûler ses victimes comme les

sorcières au dix-septième siècle. Les agents de la police d'État qui ont fouillé son mobile home au parc pour caravanes d'Elmer Grove ont découvert une pile de carnets, dont l'un portait la mention *Défauts de caractère*, comme chez les AA, et un autre *Lettres à papa*. Celui-ci a permis de comprendre que le meurtre d'Annette McElroy avait été le premier commis par Gibson.

Les « Chroniques de papa » (ainsi surnommées par Buckeye Brandon) ont également permis d'accuser le père de Donald Gibson du meurtre de Bonita Gibson, disparue en 1998, quand Donald avait huit ans. Avery McMartin, un inspecteur depuis longtemps à la retraite, a confirmé (sur le podcast de Brandon) que M. Gibson avait été considéré comme suspect mais que, le corps de Bonita Gibson n'ayant jamais été retrouvé, l'affaire avait été remisée dans le service des enquêtes non élucidées mais suspendues.

Kate McKay est aujourd'hui la femme la plus célèbre d'Amérique. Sa photo – bouche ensanglantée, cheveux ébouriffés, brûlures de ruban adhésif sur le visage et dans le cou – a fait le tour du monde, y compris en couverture du magazine *People.* Elle a refusé de se laver jusqu'à son retour à l'hôtel, où la photo a été prise. Sa tournée a ensuite trouvé le chemin de salles beaucoup plus grandes, où son geste iconique *venez, venez, venez* provoque des déluges d'applaudissements. Des millions de femmes arborent des T-shirts à son effigie, parfois avec la bouche en sang, parfois sans, mais toujours en train de faire ce geste avec ses doigts. De nouveaux États, dont deux profondément républicains, ont voté des lois qui garantissent aux femmes le droit à l'avortement.

« Ou le droit de ne pas avorter, ne manque jamais de rappeler Kate. N'oubliez pas que la vie est *toujours* le choix privilégié. Mais ce choix appartient à la femme. »

Des rumeurs lui prêtent des ambitions politiques. Au plus haut niveau même. Holly juge cette idée ridicule. Kate est trop obnubilée par sa cause. Elle a une vision trop limitée des choses. C'est du moins ce que pense Holly.

Celle-ci a démissionné de ses fonctions de garde du corps. Trois anciennes militaires l'ont remplacée. Elles sont plus jeunes qu'elle, et plus jolies (comme souvent les jeunes femmes). Elles se font appeler le Bod Squad.

Corrie est retournée dans le New Hampshire.

Les policiers et les pompiers de Buckeye City ont eu de gros ennuis, et ce n'est pas terminé. Une commission a été créée afin de déterminer les causes de l'émeute, et de prononcer des sanctions. La cheffe de la police, Alice Patmore, et le chef des pompiers, Darby Dingley, ont tous les deux démissionné. Fallait-il maintenir ce match de bienfaisance, alors qu'un serial killer sévissait ? La question continue à se poser. « Mieux vaut tard que jamais », claironne Buckeye Brandon.

Les gars en bleu et les gars en rouge font profil bas, honteux sans doute de leur comportement (peut-être même choqués). Mais pas trop inquiets cependant. Certes, ce match est devenu un des thèmes préférés des humoristes des talk-shows de la nuit, mais ça passera. Et franchement, combien de flics et de pompiers peut-on suspendre, alors qu'il faut combattre le crime et éteindre des incendies ? La moitié des combattants affirment qu'ils n'étaient même pas présents, et l'autre moitié, qu'ils essayaient de les séparer. Holly sait, par Tom Atta et Lew Warwick, que c'est du baratin.

La plupart des policiers et des pompiers passeront entre les mailles du filet. À deux notables exceptions près : Ray Darcy, le joueur de première base des Guns, a été suspendu six mois, dont trois sans traitement. George Pill a été viré de chez les pompiers. D'après tout ce que Holly a entendu dire par Warwick et Izzy, ce licenciement n'est rien comparé aux poursuites pour agression, amplement méritées. Russell Grinsted a tenté de convaincre Izzy de porter plainte contre Pill, mais elle a refusé. Elle ne voulait plus voir sa tête. Ni celle de Grinsted, d'ailleurs.

Jerome a repris le roman qu'il avait archivé dans un coin de son ordinateur. Cette épreuve – il l'a échappé belle et il a marché avec des béquilles pendant une semaine à cause de ses brûlures au premier degré, et il a montré à Holly tous les petits trous provoqués par les étincelles dans sa chemise – semble avoir boosté sa créativité. Il projette de s'attaquer à un ouvrage sur l'Armée de Dieu quand il aura terminé son roman policier. Il affirme que sa vraie passion, c'est la non-fiction. Il reste en contact avec Corrie, il lui assure que ses cauchemars finiront par disparaître. Corrie espère qu'il a raison.

Il n'y a pas eu de concert de Sista Bessie à Buckeye City, évidemment. Même si Betty n'avait pas fait une mini-crise cardiaque, le Mingo était une

scène de crime. Il est actuellement fermé, et quelques-uns des concerts de juin et de juillet – George Strait, Maroon 5 et Dropkick Murphys – ont été déplacés en plein air. D'autres ont été annulés.

Le Mingo, dirigé à présent par Maisie Rogan, rouvrira en août, avec un concert exceptionnel.

2

Le food-truck Frankie's Fabulous Fish ouvre enfin. Assise sur le banc, Holly attend Izzy, les mains posées l'une sur l'autre devant elle (elle ne se ronge plus les ongles). Elle songe : *J'ai tué cinq personnes désormais, est-ce que cela m'empêche de dormir la nuit ? Non. À chaque fois, je craignais pour ma vie. Avec Gibson…*

« Je faisais mon métier de garde du corps. »

Un métier qu'elle n'exercera plus jamais.

Betty Brady, plus connue sous le nom de Sista Bessie, est retournée en Californie à bord de son jet privé, accompagnée de Barbara pour lui tenir compagnie. Elles sont devenues très proches, mais Barbara n'a pas coupé les ponts avec ses anciens amis, et elle reviendra… Pendant quelque temps du moins. Holly lui a parlé en FaceTime pas plus tard que la veille au soir. C'est la deuxième fois qu'elle frôle la mort, et elle aussi fait des cauchemars, mais elle affirme que dans l'ensemble, ça va plutôt bien. Notamment parce qu'elle dispose d'un point de comparaison. Elle a expliqué à Holly que Donald Gibson, alias Trig, était un cinglé ordinaire, si tant est que cela existe. Contrairement à « l'autre ». Elles ne l'appellent jamais par son nom, Chet Ondowsky ; elles disent « l'outsider ».

Elle a recommencé à écrire de la poésie. Et ça l'aide.

3

Derrière elle, une voix s'élève :

« J'ai une faim de loup, mais tu vas peut-être devoir m'aider à manger. »

En se retournant, Holly voit Izzy Jaynes marcher – avec la plus grande précaution – vers leur table préférée. Elle a le bras en écharpe et l'épaule

presque momifiée. Et visiblement, elle n’est pas allée chez le coiffeur depuis sa blessure, à en juger par les cinq centimètres de racines grises à la naissance de ses cheveux teints en roux. Mais ses yeux d’un gris brumeux ont conservé leur bonne humeur.

« Et il faudra que tu ailles chercher les plats, évidemment. Tacos au poisson pour moi. »

Holly l’aide à s’asseoir.

« Je vais prendre des coquilles Saint-Jacques s’il y en a aujourd’hui. Ça te fait mal, les broches dans l’épaule ?

– Tout me fait mal. Mais j’ai droit à encore dix jours d’antalgiques ultra-forts. Après, je refuse d’y penser. Nourris-moi, femme. J’ai besoin de victuailles et de litres de Coca. »

Holly va passer commande et revient peu de temps après avec leurs plats. Finalement, elle n’a pas besoin d’aider son amie à manger. Izzy est droitière, et elle est handicapée du côté gauche.

Elle lève son visage vers le ciel.

« Le soleil fait du bien. J’ai passé trop de temps à l’intérieur.

– Tu continues la rééducation ?

– Un peu. Ça reprendra quand ils vont me retirer tout ça. » Izzy grimace. « Parlons d’autre chose. »

Elle attaque son deuxième taco au poisson.

« Tu as l’intention de continuer le softball ?

– Putain, non.

– OK. Sujet suivant. Tu as déjà entendu parler de l’Église de l’Authentique Christ Saint ?

– Ah. Figure-toi que oui. Je sais certaines choses, et c’est gratiné. C’est Lew Warwick qui m’en a parlé. Tu savais qu’il a été nommé chef de la police par intérim ?

– Oui, je l’ai entendu dire. »

Par Buckeye Brandon, en vérité. Qui a toujours les meilleurs scoops.

« Le temps qu’ils fassent venir une grosse pointure d’une grande ville quelconque. Ça ne le gêne pas. Lew a appris toute l’histoire par l’ATF. Tu veux l’entendre ?

– Tu sais bien que oui. »

Holly a les yeux qui pétillent.

« Il y avait dans cette Église une femme nommée Melody Martinek. OK ?

– Est-ce qu’elle donne l’impression de chanter quand elle répond au téléphone ?

– Je ne lui ai jamais parlé. Mais tais-toi et écoute. C’était une amie proche de la mère de Christopher Stewart, et une des rares personnes à savoir que Christopher aimait s’habiller en femme. En l’honneur de sa sœur. Ou parce qu’il croyait parfois qu’il *était* sa sœur. Martinek ne sait pas exactement. Bref, après la mort de ses deux parents, c’est devenu un secret de polichinelle au sein de leur petite secte. Désenchantée, Martinek a quitté l’Église à la mort de Mme Stewart. Elle disait qu’ils lui avaient interdit d’aller chez le médecin car ils allaient chasser le cancer par la prière.

– Comme ils ont essayé, sans doute, de chasser la moitié féminine de Christopher, dit Holly.

– Oui, sans doute. Si tu veux mon avis, Holly, je pense que les religions sont des fouteuses de merde.

– Finis ton histoire.

– Martinek est allée parler aux flics de Baraboo Junction. Les flics du coin ont parlé à leurs collègues de la police d’État, qui a parlé à l’ATF. Et l’ATF a obtenu un mandat de perquisition, à partir du témoignage sous serment de Martinek. Et ils ont découvert une énorme cache d’armes dans le sous-sol de l’église. Du sérieux. Une mitrailleuse lourde calibre 50, des grenades à fragmentation, des mortiers… Tu vois le tableau. L’Authentique Christ Saint se préparait à une Authentique Guerre Sainte, et l’Église a été interdite.

– Et Andrew Fallowes ?

– Moins bonne nouvelle de ce côté-là. Il est blindé au niveau juridique. Il a une armée d’avocats. Qui affirment qu’il ne sait rien sur rien. Ni sur Chris Stewart, ni sur les armes. Je parie qu’il est persuadé que le sergent d’artillerie Jésus leur a apporté tout cet arsenal du ciel.

– Les agents fédéraux, la police du Wisconsin ou… je ne sais qui… personne n’a rien sur Fallowes, en rapport avec Christopher Stewart ?

– Non.

– N’importe quoi ! C’est des conneries ! s’emporte Holly. C’est Fallowes qui a motivé Stewart. Qui l’a poussé à agir. Je le *sais*, putain !

– Je suis certaine que tu as raison, mais il va probablement s’en tirer. Il y a un énorme paquet de fric derrière cette Église, et tu sais comment ça se passe, hein ? Quand l’argent parle, la vérité se tait. »

Izzy sort de la poche de son jean un flacon de cachets, qu'elle tend à Holly.

« Tu veux bien me l'ouvrir ? Il faut les deux mains. Les bleus, c'est des antibiotiques. Je dois les prendre pendant les repas. Les blancs, c'est les antalgiques. J'en prends deux après le repas. »

Holly fait glisser les cachets hors du flacon. Izzy avale un cachet bleu avec une gorgée de Coca. Elle regarde les deux cachets blancs et dit :

« J'ai hâte.

– Fais gaffe à ne pas devenir accro.

– Pour l'instant, la seule chose à laquelle je suis accro, c'est à la douleur. Et aux tacos au poisson. Tu veux bien aller m'en chercher un autre ? »

Holly s'en charge volontiers car son amie a manifestement perdu du poids. Quand elle revient à leur table, Izzy affiche un grand sourire.

« C'est vrai ? demande-t-elle.

– Quoi donc ?

– Au sujet de Sista Bessie. Ella va faire la réouverture du Mingo avec un concert en août ?

– Oui, c'est vrai.

– Tu es sûre ?

– Certaine. Je le sais par Barbara. Elle loge chez Betty, dans la dépendance, et elle a accepté d'être une Dixie Crystal d'honneur. Au moins une fois. Au Mingo.

– Tu peux m'avoir des places ? »

Holly sourit. Elle est radieuse quand elle sourit. Les années s'effacent, elle retrouve sa jeunesse.

« Pas de problème. Je connais du monde dans le groupe. »

4

La loge du concierge et une pièce de stockage se trouvent au sous-sol du Mingo Auditorium, et Jerry Allison est enfin autorisé à y retourner. Les flics ont interdit l'accès à tout le bâtiment et des gars du labo en combinaison Tyvek blanche sont passés partout avec leurs brosses, leur poudre pour relever les empreintes et leur Luminol. Trois types munis de caméras les suivaient pas à pas pour tout enregistrer, y compris dans la planque de Jerry.

« Faites gaffe avec ça, a dit Jerry en voyant un des types en combinaison blanche se pencher pour examiner le cheval en céramique sur son bureau encombré. C’est un héritage familial. »

C’est du pipeau, évidemment. Il l’a fauché sur le bureau de Don Gibson avant la descente de police. Il a toujours aimé ce cheval, ce vieux Trigger.

Le jour où Holly et Izzy déjeunent à Dingley Park, alors qu’il regagne son antre souterrain en pensant uniquement à la barre chocolatée dans sa poche, Jerry s’arrête devant la porte. Quelqu’un à l’intérieur demande, à voix basse : « Où tu l’as enterrée, papa ? »

Le cœur battant si fort qu’il palpite dans son cou décharné, Jerry pénètre dans la pièce. Vide. Il n’y a que le cheval en céramique sur son bureau.

Qui le dévisage.

28 août 2024

Postface

Ce livre a été difficile à écrire, notamment parce que j'ai dû subir une opération à la fin du mois de septembre 2023 pour réparer une hanche défectueuse. *Ne jamais trembler* a connu de multiples versions, et trois titres différents. Finalement, je suis satisfait du résultat. Ou plutôt – soyons honnête – *assez* satisfait. Ce n'est jamais comme je l'espérais, mais vient un moment où il faut bien se résigner.

J'ai été aidé en chemin, par Robin Furth notamment, qui s'occupe des recherches, m'évite les incohérences, crée des frises chronologiques extraordinaires, mais qui, surtout, m'apporte un soutien formidable. Fut un moment, surtout après l'opération, où, sans elle, ce livre aurait pu mourir. Une dédicace est une bien petite récompense, mais indispensable.

Liz Darhansoff, mon agente qui a remplacé Chuck Verrill, a assuré à chaque instant, alors même qu'elle devait gérer de son côté le chagrin de la perte de son associé de longue date. Elle m'a aidé et soutenu avec loyauté, surtout durant ces mois froids entre novembre 2023 et février 2024, quand je désespérais d'achever un jour ce livre.

Nan Graham est mon éditrice depuis longtemps. Tous les changements qu'elle a suggérés étaient judicieux. Plus utiles encore – et plus gais – sont ces petites marques au crayon dans la marge qui indiquent que quelque chose a fait mouche.

Chriss Lotts s'occupe des droits étrangers, et il vient d'avoir un nouveau gamin : vive Hugo !

Katie Monaghan s'occupe de la publicité. Elle est toujours joyeuse et d'un grand soutien, et elle a toujours un point de vue intelligent sur divers projets promotionnels : elle sait ce qui est bon, ce qui est mauvais et ce qui est à fuir. Par ailleurs, elle fait les meilleurs cookies au monde.

Je dois remercier également mon ami Naresh Motwani, qui a inventé le terme *eBayers* pour parler de ces chasseurs d'autographes qui me suivent partout et se rassemblent devant les hôtels quand je suis en tournée. Ce ne sont pas des fans qui veulent faire signer un ou deux livres pour leur

collection, mais des spéculateurs qui estiment que cette traque est le prix que doivent payer les célébrités, parce qu'elles sont des célébrités. J'ai tendance à ne pas être de cet avis, mais cela n'engage que moi… Et le terme *eBayers* les décrit à merveille. On pense à « aboyeurs »… et c'est ce qu'ils font : ils aboient.

Merci à Jon Leonard, un touche-à-tout qui excelle dans tout ce qu'il touche. C'est lui qui maintient mon ordinateur en état de marche, évite que la maison s'écroule sur nos têtes, et assure partiellement la garde de Molly, alias la Chose du Diable. Elle l'aime à mourir, et réciproquement… Et pourquoi pas, bon sang ? *Tout le monde* adore Molly.

Jaya Miceli a conçu quelques magnifiques concepts de couvertures, dont celle-ci.

Christina Zarafonitis crée de formidables versions audio de mes livres, et fait toujours preuve d'une grande patience quand je bafouille diverses prononciations sur sa boîte vocale.

Merci à ma femme, qui a lu la première version de ce livre et m'a dit : « Tu peux faire mieux. » Un avis dur à encaisser, mais que j'ai fini par suivre car elle avait raison (comme souvent). Je t'aime, Tabitha.

Enfin, pour finir en beauté, voici une liste (malheureusement incomplète) de ces défenseurs du droit des femmes à disposer de leur corps qui ont été assassinés pour avoir accompli leur devoir.

Le Dr David Gunn, assassiné le 10 mars 1993 à Pensacola, en Floride.

Le Dr John Bayard Britton, assassiné le 29 juillet 1994 à Pensacola.

James H. Barrett, bénévole dans une clinique, assassiné le 29 juillet 1994 à Pensacola.

Shannon Lowney, réceptionniste, assassinée le 30 décembre 1994 à Brookline, Massachusetts.

Leane Nichols, réceptionniste, assassinée le 30 décembre 1994 à Brookline.

Robert Sanderson, agent de sécurité (et officier de police), assassiné le 29 janvier 1998 à Birmingham, Alabama.

Le Dr Barnett Slepian, assassiné le 23 octobre 1998 à Amherst, New York.

Le Dr George Tiller, assassiné le 31 mai 2009 à Wichita, Kansas.

L'officier Garrett Swasey, assassiné le 27 novembre 2015 à Colorado Springs, Colorado.

Jennifer Markovsky et Ke’Arre Marcell Stewart, assassinées le 27 novembre 2015 à Colorado Springs, alors qu’elles accompagnaient leur amie dans un centre de planning familial.

Quelle que soit votre position concernant l’avortement, un fait demeure indéniable : ces personnes ont été assassinées en raison de leurs croyances.

OUVRAGES DE STEPHEN KING

Aux Éditions Albin Michel

CUJO
CHRISTINE
CHARLIE
SIMETIERRE
L'ANNÉE DU LOUP-GAROU
UN ÉLÈVE DOUÉ – DIFFÉRENTES SAISONS
BRUME
ÇA, tomes 1 et 2
MISERY
LES TOMMYKNOCKERS
LA PART DES TÉNÈBRES
MINUIT 2
MINUIT 4
BAZAAR
JESSIE
DOLORES CLAIBORNE
CARRIE
RÊVES ET CAUCHEMARS
INSOMNIE
LES YEUX DU DRAGON
DÉSOLATION
ROSE MADDER
LA TEMPÊTE DU SIÈCLE
SAC D'OS
LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TOM GORDON
CŒURS PERDUS EN ATLANTIDE
ÉCRITURE
DREAMCATCHER
TOUT EST FATAL

ROADMASTER
CELLULAIRE
HISTOIRE DE LISEY
DUMA KEY
JUSTE AVANT LE CRÉPUSCULE
DÔME, tomes 1 et 2
NUIT NOIRE, ÉTOILES MORTES
22/11/63
DOCTEUR SLEEP
JOYLAND
MR MERCEDES
REVIVAL
CARNETS NOIRS
LE BAZAR DES MAUVAIS RÊVES
FIN DE RONDE
SLEEPING BEAUTIES (avec Owen King)
ANATOMIE DE L'HORREUR
L'OUTSIDER
L'INSTITUT
SI ÇA SAIGNE
APRÈS
BILLY SUMMERS
CONTE DE FÉES
TALISMAN (avec Peter Straub)
HOLLY
TERRITOIRES (avec Peter Straub)
PLUS NOIR QUE NOIR

SOUS LE NOM DE RICHARD BACHMAN

LA PEAU SUR LES OS
CHANTIER
RUNNING MAN
MARCHE OU CRÈVE

RAGE
LES RÉGULATEURS
BLAZE

Retrouvez toute l’actualité des éditions Albin Michel
sur notre site albin-michel.fr
Et suivez-nous sur les réseaux sociaux.
Instagram : editionsalbinmichel
Facebook : Éditions Albin Michel
YouTube : Editions Albin Michel

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Copyright

Trig

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Postface

1. Match de softball opposant la police (*guns* : « armes à feu ») aux pompiers (*hoses* : « tuyaux »). *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

2. La police.

3. Ville d’Alabama célèbre pour ses studios d’enregistrement spécialisés dans la soul.

4. En français dans le texte.

5. « Allée du Quoi qu’il en soit ».

1. « Lécheur de chatte ».
2. « Garce ».
3. « Chatte », mais aussi « salope », « conne »…
4. « Vache », mais aussi « connasse »…
5. Littéralement « sac à foutre », mais aussi « pourriture », « salopard »…
6. Enseigne de supermarché.

1. « On s’en fout, roule ».

1. « Cinglé », « maboul ».
2. Bureau of Alcohol, Tobacco, Firearms and Explosives.

1. « Exact, mon pote ».

1. *Dingle* : « pénis » en argot.

1. Autre nom de l’US 6, en hommage à une association d’anciens combattants de la guerre de Sécession.

2. En français dans le texte.

1. Nom donné à une agglomération de différentes municipalités (dont Davenport).

1. Marque de bière.

1. Célèbre joueur de baseball américain.
2. *Hot flash* : « bouffée de chaleur ».
3. « Saleté de culs-bénits ».
4. « Mongol ».
5. Terme péjoratif pour désigner les femmes blanches de la classe moyenne.
6. *Slay* : « assassiner », « tuer ».

1. « La Ville venteuse » : surnom de Chicago.

1. Autre surnom de Chicago. Le *toddle* était une sorte de danse dans les années 1920.

1. En français dans le texte.
2. *Pill* : « énervant », « casse-pieds ».

1. Équipe des Cavaliers de Cleveland.

1. En français dans le texte.

1. Sonnerie militaire de l’armée américaine, jouée notamment lors des funérailles.

1. « Balle-crachat », soit une balle enduite d’une substance quelconque.
2. Spectacle ancien où les comédiens se grimaient en Noirs.
3. Désigne ici des concerts dans des salles souvent miteuses.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library